
NAZIONALE
BIBLIOTECA
VITT. EMANUELE
ROMA
8
27 K
34

il est un aigle entre les perroquets. 113.

LA

COVR SAINTE

DV R. PERE

NICOLAS CAVSSIN,

de la Compagnie de JESVS

TOME II.

LE PRELAT, *LE CAVALIER,*	*L'HOMME D'ESTAT,* *LA DAME.*

Reveu, & exactement corrigé de plusieurs fautes, dictions & sentences obmises, qui ont été supplées, dans cette Edition



A LYON,

Chez la Vefve de JAQUES CANIER ruë Confort au Chef de S. Jean Baptiste.

M. DC. XCI.

AVEC APPROB. ET PERMISS.



A LA SAPIENCE DE DIEV INCARNE'E.



SAPIENCE ETERNELLE,

Souveraine Intelligence; me voicy prosterné devant les abysmes de vos grandes & divines lumieres, pour vous faire hommage de ma personne & de mon Livre avoüant le neant de l'un & de l'autre, & protestant n'avoir ny esprit ny plume, qui ne soit de vous, & pour vous qui estes l'origine des bonnes pensées & l'accomplissement de tous les plus loüables discours.

Le dessein & l'ordre du Livre.

Nous n'avons à proprement parler que deux grands Livres, le Ciel & la Bible, qui ne perissent jamais ; les autres ont quelque vogue & quelque durée parmy les hommes, dont enfin on trouve le bout : mais la plus grande partie de ceux qu'on écrit aujourd'huy, entrent dans le monde, comme les goutes de pluye dans la mer, dont l'Ocean ne sent, ny l'abord, ny les yssuës. I'avois jetté mon premier Tome de la Cour Sainte dans une si grande presse d'Escrivains, quasi avec ce sentiment, estimant que je portois un peu de rosée dans une grosse riviere, & qu'apres avoir dit quelques veritez en passant, je m'ensevelirois à ma naissance dans le tombeau de tant de livres, qui est excusable par la loy de la necessité, & honorable par la multitude & les qualitez de ceux qui s'y retrouvent

Neanmoins je voy que Dieu qui gouverne nos vies & nos plumes, à voulu que cét ouvrage ait esté en quelque consideration, & qu'aprés avoir passé le merite de son Autheur, il en ait aussi surmonté l'esperance, se produisant avec quelque fruict, & quelque consolation d'un travail que je ne pouvois juger mal employé

Cela m'a mis derechef la plume en main pour en continuer la suite, à laquelle tant de gens d'honneur m'ont porté par des motifs si raisonnables, qu'ayant peu de forces pour entreprendre un second labeur, j'avois encore moins de hardiesse pour le refuser.

Ceux qui se plaignent que ma plume n'a pas assez promptement suivy leurs desirs, se souviennent que si la tardiveté est une mere un peu fâcheuse, les enfans n'en sont pas laids : les bons Livres ne doivent point ressembler la production des oyseaux, qui selon le dire d'un Ancien, sortent du ventre de leur mere devant qu d'estre nez ; mais il les faut former & fomenter long-

temps dans l'esprit, avant qu'ils paroissent en public : car c'est une bien pauvre attente en precipitant une affaire de n'en pouvoir esperer autre chose que de faillir hastivement, pour se repentir tout à loisir. Ie *crains plustost les reproches de la precipitation que celles de la longueur, puisqu'en cette condition mortelle où nous vivons, toutes nos plus parfaites actions ne sont que des épreuves fort grossieres de la perfection.*

Cecy se peut dire sans diminuer le merite de quelques esprits celestes, qui font marcher d'un pas égal la promptitude & la bonté, n'estant pas legitime que ceux qui ne les peuvent suivre, se glorifient des infirmitez contraires à leur suffisance. Pour moy je me contente d'avoir de la bien-veillance, de l'admiration pour les ouvrages des autres, ne me reservant que du travail pour les miens. Et quoy qu'en travaillant je ne trouverois jamais assez de satisfaction dans cét écrit pour contenter des Lecteurs que j'avois reconnu si favorables, si est-ce que je pense avoir apporté quelque correspondance à leur desir

Car en ce second volume je traite les Cours de Constantin le Grand, *des deux.* Valentiniens, *de* Gratian, *de* Theodose le vieil, *de* Theodoric *en faveur de* Boëce, *de* Clovis, *& de* Clotilde, *de* Levigilde *d'*Hermen gilde *& d'*Indegonde : *en telle façon que j'ay choisi les principales sainctetez des grands, dans les six premiers siecles du Christianisme, ce qui ne sera pas estimé peu de chose devant ceux qui aiment mieux bien finir un labeur que l'estendre sans limites.*

Davantage pour encherir encore par dessus mes promesses, apres avoir pris en mon premier Tome la Cour en general, je descens icy aux particularités & comme il y a quatre personnages qui composent la vie des Grands ; c'est à sçavoir, le Prelat, *le* Cavalier, l'Homme d'Estat *& la* Dame, *je fais un tableau racourcy des conditions necessaires à chaque Estat, dans quatre discours, suivis d'autant de livres d'Histoires qui contiennent d'excellens mo-*

delles des vertus convenables à tous les Ordres, & tous les Estats de la vie des personnes les plus eminentes.

Je Puis assurer, mon Lecteur, que ces racourcissemens de preceptes que j'ay fait en si peu de paroles, les pouvant estendre par volumes ne sont pas sans utilité, & que les histoires sont tellement triées, qu'outre leur majesté qui estalle les plus specieuses affaires de l'état des Empires dans le commencement de leur Christianisme, elles ont une certaine douceur que les esprits solides trouveront autant relevée par dessus les fables & les Romans, que les plaisirs de la verité excelent sur les illusions des Sorciers.

Vous y remarquerez perpetuellement un grand theatre de la Providence divine, où Dieu sçait que je n'ay autre dessein que d'eslever les vertus, & abbatre les vices, sans avoir aucune reflexion sur les personnes du temps, non plus que si j'escrimois sous le regne de Charlemagne, ou de S Loüis. Je prie tous ces esprits d'application, qui ne sçauroient mettre le nez dans un ouvrage sans y rencontrer leurs phantaisies, s'imaginans que toutes les lettres sont les Echos de leurs pensées, que s'ils ont quelque commentaire à produire, ils glosent plûtost sur leurs songes que sur mes Livres. Nous ne sommes pas encore, Dieu mercy, en un siecle si miserable que l'on ose faire sans masque un sacrifice à la vanité, veu que c'est la gloire des Grands, qu'on puisse tout ouvertement faire la guerre aux vices, comme à des ennemis qui ne sont point de leur party.

Car pour parler sincerement, apres avoir presenté mon premier Tome aux pieds de la sacrée personne de nostre grand Roy, je considerois encore à sa Cour de belles & éclatantes lumiéres en tous les Ordres, qui pouvoient servir de modelles à mes traictez; mais pour éviter l'affectation de toute complaisance mondaine, je m'en suis expressement diverty, mon naturel & ma robbe m'ayant desormais si éloigné de toutes les préten-

tions du monde,qui j'aurois de la peine à courtiser un homme s'il n'avoit le Ciel & les Astres à me donner.

Pour ce qui touche la façon d'écrire que j'ay gardée en ce second Volume, je confesseray bien à mon Lecteur y avoir procedé plus par genie que par artifice: Et quoy que j'aye esté autrefois assez curieux de lire & de remarquer tout ce que l'eloquence Grecque & Romaine a jamais enfanté de beau: Neanmoins *je reconnois qu'il y a un certain rayon de* Dieu *, qui venant à rencontrer nostre esprit & se mesler avec le naturel , est plus sçavant que tous les preceptes; & je puis dire cecy pour l'instruction de la jeunesse qui m'a demandé mon advis sur les qualitez & conditions du Style.* Il *est vray que j'ay manié quantité de livres écrits en toute sorte de siecles , & que j'ay reconnu que les plus sensez sont bien eslevez de pensées & de paroles sur le commun; mais tousiours sans affection :* Les *autres sont passionnément amoureux de certaines petites muguetteries, qui sont les ennemies capitales de la persuasion , & qu'il faut sur tout eviter dans les discours qu'on fait de la pieté,dont ils affoiblissent les nerfs , & ternissent le lustre : veu mesme que ceux qui nous parlent dans les chaires par compte & par écrit , quoy qu'avec des termes assez discrets , font moins d'impression sur nos cœurs , & quelquefois servent si fort leur reputation , qu'ils s'oublient d'estre aux gages de la verité.* On *en voit qui par trop d'esprit recherchent des voyes escartées , des conceptions esloignées du sens commun, des paroles extravagantes , & au reste adorent si fort leurs pensées , quils ne peuvent souffrir qu'eux-même sur leur papier , ce qui fait qu'ils rencontrent tres-rarement le ply d'un entendement humain , comme estant vrais Citoyens de la* Republique *de* Platon *, capable de controler tout , & de ne rien faire.* Quelques-uns *font gloire de la sterilité , & se fascheroient volontiers contre* Dieu *de ce qu'il a semé largement les estoiles en*

quelques parties du Ciel? Ils ne peuvent supporter rien de genereux sans le ronger & piquoter, estimant que les beautez & les lumieres sont des defauts, d'autant qu'elles surpassent leur capacité. Enfin il y en a qui se meublent tellement du bien d'autry en des allegations continuelles, qu'ils font des discours semblables à ces Helenes toutes d'or, où l'on ne voyoit que draperie, sans y pouvoir bien distinguer le pied de la main, ny l'œil du visage : Ie n'entre point en la consideration de nos temps, ayant appris à respecter les œuvres des Escrivains les plus mediocres, plûtost que les juger ; mais à parler sainement, je n'ay jamais pensé qu'il fut expedient de conseiller ny de suivre semblables façons, & comme en cét ouvrage je n'ay point du tout renoncé à la doctrine & aux ornemens que je jugeois estre à propos, tâchant de les enchasser quelquefois avec de la bien-seance ; aussi n'ay-je point voulu farcir mes pages de témoignages, & de langues estrangeres, ce labeur estant plûtost entrepris pour persuader les vertus aux Grands, que pour remplir les lieux communs des estudians.

I'en ay mesme tellement attrempé le style, que sans me ravaller en un petit langage de complimens, qui eût esté au dessous de mon sujet, je le pense avoir rendu bien intelligible voire aux esprits qui ne font pas profession d'estude

C'est le seul dessein que j'avois de parler pour estre entendu, me persuadant le dire de Philon, que la parole & la pensée, ce sont deux sœurs germaines, dont la plus jeune n'est faite que pour faire connoistre son aisnée. Ie me suis estudié plus au poids des sentences qu'à l'ornement des paroles, ne pretendant rien à la gloire des plumes mondaines qu'on voit n'aistre tous les jours en tant d'autheurs du siecle, qui seroient plus parfaits s'ils s'apliquoient à de plus graves sujets, & s'ils imitoient en quelque façon le Soleil, qui ayant de l'admiration pour tout le monde n'en a point pour soy

Neanmoins il arrive souvent, non pas aux plus relevez Escrivains, qui ont ordinairement bien de la modestie, mais à certains esprits grandement profanes, didolatrer leurs inventions, de blâmer tous les traitez de merite, & d'estiner qu'on ne peut estre eloquent en nostre langue si on n'écrit des vanitez ou des ordures.

Veritablement s'il estoit question de juger de l'eloquence Françoise; les richesses de Babylone ne sont point encore si exquises qu'elles se puissent comparer aux beautez de Sion.

Tant qu'il y aura des lettres & des hommes, il y aura de la loüange pour les excellens livres que nous avons vû sortir des mains de tant d'Illustres Prelats, & autres personnes qualifiées, même de l'Estat seculier. qui ont exercé leur style sur des argumens chastes, honorables, & dignes de toute recommandation. Ie dis cecy en passant, n'ayant aucun dessein pour cette heure de m'estendre sur le recit d'un bon nombre d'habiles homme qui ont tres-bien la plume en main, ny même loüer ceux de ma robe, qui ont donné de bons labeurs au public, & que je sçay pouvoir estre suivis d'un grand nombre de beaux esprits de la mesme Compagnie.

Pour ce qui me concerne, j'ay tantost acquité ma promesse, & je pense avoir suffisamment racourcy dans ces quatre modelles toute l'estenduë de mon dessein. Au reste, j'estime que les livres de devotion qu'on produit en public, doivent estre rares, extremement bien digerez, pource qu'il s'en fait si grande quantité que le nombre des Autheurs passera tantost celuy des Lecteurs. Le degoust est un ver qui s'attache aux plus luisantes beautez, & quoy qu'une chose soit tres-bonne, il n'en faut saouler personne jusques à la gorge, de peur que les bons offices ne se tournent en mespris, & que les charitez ne se rendent trop importunes. Si est-ce qu'il faut confesser que les pieces bien choisies, & bien reduites ne sont jamais en si grand nombre qu'elles ap-

portent de l'ennuy à ceux qui en connoissent le merite.

Que s'il est vray ce que j'entens qu'il y a de bons & sçavans Religieux *de divers* Ordres *, qui se preparent à écrire sur ce même sujet : Ie m'en resioüis , & je proteste que cela me sera tres-agreable , d'autant qu'ils perfectionneront ce que j'ay commencé avec plus d'utilité que moy , Voilà pourquoy j'arreste icy ma plume, & s'il y a quelque peu de bien dans ce volume, je le regarde comme ce miroir planté sur la muraille d'un Temple d'Aracadie , où ceux qui se contemploient voyoient au lieu de leurs visages , la representation de la divinité qu'ils adoroient.*

Aussi en tout ce qui pourroit icy profiter aux Lecteurs , je n'y vois rien du mien , mais j'y reconnois le Pere des lumieres, *qui est la source & la fin de tout ce que nous faisons de loüable , & je le supplie que s'il se rencontre quelque attrait dans ces discours , il tire en haut comme l'aymant,portant ceux qui les liront à l'amour de leur* Createur, *à qui est dû le tribut de tous les honneurs , comme à celuy qui est le principe de toutes les perfections. C'est bien l'unique consolation que nous pouvons avoir de nostre travail : Car pour ne point dissimuler la verité. Celuy qui se soucie plus d'écrire que de vivre ,mignardant sa plume , & negligeant sa conscience , n'aura tousiours que trop de peine de se deffendre des tignes,des rats , & de l'oubly. Et quand il remporteroit les applaudissemens de l'*Vnivers *dans une vie passionnée , ce seroit avoir un petit sacrifice de fumée hors de soy , pour loger le feu & la tempeste en sa maison.*

On dit que les Astres contribuent leurs rayons pour allumer les Enfers,*& je puis dire que toutes les lumieres de l'esprit & de la reputation ne seront que pour enflammer les tourmens d'une ame reprouvée qui aura, fermé les yeux à* Dieu *, pour ne les ouvrir plus qu'à la vanité.*

TABLE DES SOMMAIRES, TITRES & Sections, contenuës en ce second Tome. de la Cour Sainte.

LE PRELAT.

SECTION PREMIERE



Table des Sommaires, & Sections.

LA DAME.

CLOTILDE.



A LA
NOBLESSE
Qui se dedie à L'EGLISE.



ESSIEVR,

Les bien-faits que vous avez reçeû de Dieu, & les exemples que le public attend de vous, sont des obligations si essentielles du devoir, que quand on parle de la sainteté des Grands vous estes incontinent choisis pour y tenir le premier rang, & faire que les Vertus qui sont tousiours volontaires, passent chez vous comme en tiltre de necessité. Car joindre la Prelature à la Noblesse, c'est faire une liaison de deux choses qui sont fort eminentes dans la nature, & dans l'Evangile, c'est se professer homme de bien par naissance & par dignité, se mettre sur le pinacle pour servir de flambeau, changer sa parole en la Loy, & sa vie en exemple.

Les Evesques de tout temps ont été tenus parmy les hommes comme ces astres du Firmament, dont parle le Prophete Daniel, comme les Senateurs du Ciel; les Peres du commun, les Mediateurs de Dieu & des hommes, les Procureurs du Mariage qui se traicte entre l'Agneau & Ierusalem la celeste

Voilà pourquoy on estime que ce soit tousiours desirer une bonne œuvre, que de desirer un Evesché, prenant les paroles de l'Apostre dans un sens qui flatte plus la sensualité qu'il n'instruit la conscience, & maintenant que les entrées des Offices & Dignitez seculieres sont fermées avec les barrieres d'or & d'argent, à plusieurs que la naissance y sembloit appeller: On espere se recompenser sur les dépoüilles de l'Eglise, où ceux qui proce-

*dent par les voyes ſenſuelles & mondaines, trouvent ſouvent le venin & la mort cachée ſous une apparente douceur:*Car, *Meſſieurs, il faut avoüer que vos Dignitez, tant ſoient-elles eminentes, ſont ſemblables au toict du Temple de Ieruſalem, qui portoit des fleurs parmy des pointes dorées, pour apprendre à mon advis, aux Pontifes, que les Mitres diaprés d'or & de pierreries, ne laiſſent pas d'avoir leurs aiguillons & leurs piqueures.*

Si nous avions autant d'yeux ouverts ſur le Ciel que le Ciel en ouvre pour contempler icy-bas les actions les plus ſecrettes des hommes, nous tranſirions d'horreur, quand nous verrions une Dignité Eccleſiaſtique tomber au partage d'un eſprit corrompu, qui doit changer tous les biens aux allumettes de ſon peché: & faire de ſes propres honneurs les vrais piéges de ſon ame

Mais c'eſt un deſaſtre commun, que la fumée qui dans le livre de Tobie chaſſe les Diables, prend tous les jours icy les hommes; on s'attache aux apparences, & ſi nous avons quelques maximes de verité, nous les tenons comme des lettres écrittes avec le ſuc d'un citron, qu'on ne lit jamais commodement qu'à la faveur de la flâme.

Auſſi quand le jours de Dieu ſe manifeſtera par le feu, & qu'à la ſortie de l'ame on luy preſentera des flambeaux pour l'éclairer juſques au fond de ſa conſcience, ce ſera pour lors que toutes les connaiſſances de la vertu que nous tenons icy ſi languiſſantes, paroiſtront avec des caracteres enflâmez pour nôtre condamnation.

C'eſt merveille que ce bon Cardinal Vgo qui fleuriſſoit il y a environ quatre cens ans, comme il étoit au lit de la mort, où l'on découvre plus avantageuſement les vanitez du ſiécle, & que quelques-uns peut-eſtre le flattoient trop indiſcrettement ſur l'éclat de ſa Dignité, dit d'une voix d'Oracle: Oſtez ces vanitez; car je vous proteſte que ſi c'eſtoit à refaire, jaymerois mieux mourir en un Monaſtere, couvert de lepre que de la pourpre d'un Cardinal.



LA COUR SAINCTE.

TOME SECOND.

LE PRELAT.

SECTION I.

Qu'il est bien-seant que les Nobles gouvernent l'Eglise.

JE commence par l'Autel, à mesurer le Temple de la Cour Sainte, & je vous mets en avant nn Prelat qui a porté la Noblesse à la maison de Dieu, & y a pris toutes les vertus qui l'ont fait parler comme un Oracle, & vivre comme une vive image de la Divinité. Les Platoniciens disoient que tout l'ordre du monde dépend des intelligences qui president au mouvement du premier Ciel : & on peut dire à leur imitation, que tout le bien du Christianisme vient de l'exemple des Ecclesiastique, à qui le Fils de Dieu a mis son autorité sur le front, sa parole

en la bouche,son sang & son Eglise entre les mains. Que si les abeilles qui s'engendrent du corps d'un Taureau,portent jusques dans les entrailles l'effigie du même Taureau dont elles sont produites; A plus juste titre le peuple prendra les marques de ceux que Dieu luy a donné pour Docteurs.& pour Peres,soit par une correspondance de nature, soit par coûtume & par imitation, qui tiennent toûjours un assez grand Empire sur les esprits disposez à recevoir ses impressions. Voila pourquoy un Prelat qui vit conformement à sa profession, imprime le seau du Fils de Dieu sur toutes les ames qu'il gouverne, & se produit en autant d'objets qu'il a d'imitateurs de ses vertus : Comme au contraire celuy qui vit mal dans une grande Noblesse & dignité,est un Seraphin en apparence, mais un Seraphin sans yeux, sans cœur, sans mains; qui a des aisles d'un feu profane, capable de brûler le Propitiatoire, si Dieu n'y mettoit la main.

Et d'autant que nous voyons aujourd'huy la Noblesse aspirer aux charges Ecclesiastiques, & plusieurs peres y porter leurs enfans, quelquefois avec plus d'ardeur que de consideration : cela m'a fait entreprendre ce traité pour les Nobles qui se dedient à l'Eglise; tant pour leur representer la pureté d'intention qu'ils y doivent apporter, que pour leur donner les ouvertures des belles& glorieuses actions qu'ils sont tenus d'y pratiquer. J'en veux faire icy premierement un simple crayon que j'orneray en suite des grandeurs de S.Ambroise, comme de ses vives couleurs.

Platon se réjoüissoit de voir les Princes & Gouverneurs des Republiques philosopher,& nous avôs sujet de loüer Dieu, quand nous considerons les enfans de maison se porter au Sacerdoce, non point

par des voyes obliques & ſiniſtres,mais avec toutes les conditions que leur ſang requiert, & que la dignité ſacrée demande en un ſi noble ſujet.

Pourquoy leur envieroit-on les mitres & les croces, & l'eminence dans les Egliſes ? Tant s'en faut que leur naiſſance y forme aucune oppoſition, elle leur prête beaucoup de faveur, & pour entreprendre telles charges avec courage,& pour en acquiter leur conſcience avec toute fidelité.

Les raiſons de cecy ſont manifeſtes : car premierement il faut avoüer que tant plus les charges ſont honorables,tant plus ſont-elles dûës à ceux qui font profeſſion de l'honneur,moyennant que d'autre part ils ayent les qualitez ſortables aux miniſteres qu'ils pretendent exercer. Et y a-il au monde de perſonnes plus deſireuſes de l'honneur que les Nobles.C'eſt la derniere chemiſe qu'ils dépoüillent, que le deſir de paroître:& où trouveriez-vous un honneur plus ſolide & plus élevé que celuy qui ſe tire de la legitime adminiſtration des charges Eccleſiaſtiques ?

Ariſtote dit, que les veritez qui vont dans le ſentiment commun de tous les hommes, paſſent en creance, comme par arrêt de nature. Or telle a été l'eſtime de toutes les nations, que les Royaumes & Republiques étant établies ſur la Religion & la Principauté temporelle, comme ſur deux colonnes, la Religion excelle d'autant plus ſur ce qui eſt de la police, comme les choſes divines ſont relevées par deſſus les humaines. Et en cette conſideration les faveurs,privileges, & préeminences ont été toûjours aux Prêtres dans les plus grandes & plus floriſſantes Monarchies & Republiques du monde ; comme on peut voir aux Hiſtoires, & en la police des Egyptiens, Aſſyriens, Chaldéens, Medes, Perſes, Grecs, Romains,Gaulois & autres peuples,

L'esprit de toutes les nations f isoit que les Monarques de la terre ne sembloient regner que d'un bras, s'ils ne faisoient en une même personne l'alliance du Sacerdoce & de la Royauté : en quoy ils se montroient quelquefois autant iniques en leurs procedures, qu'ils étoient avides en matiere d'honneur. Les Empereurs Romains qui étendoient leur autorité autant que se pouvoit étendre le bout de leur lance, & qui se vouloient voir maîtres des armes pour être maîtres des loix, ne manquerent pas de joindre la tiare avec le diadême, & se faire grands Pontifes en même dattes que grands Empereurs : estimans que par ce moyen ils auroient plus de prise sur l'esprit des peuples, & moins d'oppositions à combattre, quand ils auroient abatu les puissances qui pouvoient porter un merveilleux contrepoids à leur élevation. Et c'est bien chose étrange, que les premiers Empereurs Chrétiens, comme Constantin & ses enfans, retenoient encore les titres de grands Pontifes de la Gentilité par maxime d'état, de peur que laissant aller ce phantôme de dignité, ils ne vissent enlever quelques perles de leurs couronnes.

C'est pour autoriser ma proposition, qui dit que le vray honneur est dans les charges Ecclesiastiques, quand elles sont bien administrées, puis que les Monarques du monde, dans l'abus même d'icelle on mendie de la gloire, : mais les desirer pour l'honneur, c'est deshonorer sa dignité pour les deshonneurs de son desir. Tant d'Ixions aujourd'huy se jettent à travers la fumée pour caresser la nuë qu'il n'y a quasi plus d'amour que pour des fausses Deitez. Ce qui rend les Ecclesiastiques honorables, c'est de bien user de l'honneur, & d'orner leurs charges par l'ornement de leur vie. Autrement tout ce petit appareil qu'on voit reluire autour d'eux, est

bien peu de chofe : ce n'eft pas la mitre qui fait l'Evêque , mais d'être eftimé digne de la mitre par l'afcendant de la vertu , c'eft être plus qu'Evêque fans merite.

Quelquefois en contemplant les meteores de l'air, nous nous imaginons des couronnes autour du Soleil, & des Aftres, qui ne font, à vray dire, que des vapeurs , qu'un air groffier compofe , que l'illufion colore, que nôtre imagination figure,& que le vent diffipe. C'eft à faire aux idiots de penfer qu'il y a des couronnes autour de ce grand Aftre , le Soleil eft affez couronné de fes propres rayons : s'il luy falloit emprunter fon luftre des fumées de la terre il ne feroit plus Soleil. Il en va de même quand nous confiderons d'un œil terreftre & mal épuré quelques marques exterieures de l'honneur Ecclefiaftique ; nous penfons que telles chofes font les Pontifes, & nous nous trompons , car ce font des vapeurs de la terre que le vent tôt ou tard enlevera. Qui veut être vrayement illuftre , il faut qu'il porte en foy-même la fource de fa lumiere.

C'eft en cecy que confifte la plus excellente efpece d'honneur , quand un Prelat allie la fincerité de fes mœurs à la dignité de fon degré;& que pour fervir d'exemple à tous les efprits des nobles,qui prennent party dans l'Eglife, il rechauffe fon extraction par l'éclat des vertus ; qui font comme les rayons reflechis des grandeurs divines.

Je dis pour feconde raifon , que lors que les nobles tiennent les charges Ecclefiaftiques , & qu'ils s'y employent de toute l'étenduë de leur devoir, on peut efperer de leurs miniftres , non feulement ceux qui commandent avec plus de fecours : comme de ceux qui commandent avec plus d'authorité , & fe font obeïr avec plus davantage.

Il eſt bien vray que Dieu qui fait aſſez paroître qu'il n'a point beſoin des hommes quand il veut étendre le bras à quelques actions extraordinaires, tire ſouvent la creature de la lie, & de la pouſſiere pour le mettre au trône, & les affermir avec une telle autorité qu'il fait plier les puiſſances de la terre ſous leurs bouches qui portent des arrêts du Ciel (Cela s'eſt vû & au berceau de l'Egliſe, & en ſuite par tous les ſiecles.) Si fait-il avoüer que comme N. Snaveur, quoy qu'il eût une ſcience incréée comme Dieu, une ſcience infuſe comme Prophete, une ſcience de beatitude, comme celuy qui en étoit poſſeſſeur dés le premier moment de ſa vie: neanmoins pour s'accomoder aux loix de la nature qu'il avoit épouſée, ne laiſſoit pas d'agir par une ſcience humaine que les Theologiens appellent Experimentale. Auſſi au gouvernement de l'Egliſe, quoy qu'il opere quelquefois ſans avoir égard à la dependance du cours ordinaire que luy-même a étably; comme lors qu'il prend des pecheurs idiots pour en faire les maîtres des Sages & les Docteurs des Monarques: Si eſt-ce que d'autrefois marchant d'un pas commun, & plus ordinaire à la nature, il choiſit des hommes de marque & d'authorité pour s'en ſervir aux grands reſſorts de ſon Empire & de ſa conduite.

Ainſi tira il Moïſe de la Cour de Pharaon pour le faire le Dieu de Pharaon, ainſi pour les Princes de la gentilité qu'il vouloit enroller ſous ſon étendart, il a choiſi des Rois & des Sages: ainſi aprés avoir étably ſon Egliſe ſous le gouvernement d'un pauvre pecheur Galiléen, il prit un homme du ſang des Empereurs, qu'il luy donna pour ſucceſſeur, ſçavoir S. Clement: ainſi fit il en diverſes occaſions naître les Ambroiſes, les Gregoires, les Leons,

les Calistes, & tant d'autres d'une extraction tres-illustre, pour leur faire porter la noblesse, comme en doüaire au sein de l'Eglise qu'ils ont si heureusement gouvernée.

Cette noblesse servoit à leur dignité ce qu'une enchassure dorée sert à un tableau, ce que fait l'or au diamant, ce que fait la beauté du corps à l'ame, & l'habillement à la grace du corps. Eux en avoient plus de lustre, plus d'éclat, plus de resolutions : & les sujets qui n'ont pas toûjours les intentions si pures en l'honneur qu'ils rendent aux Ecclesiastiques, qu'ils ne regardent l'appareil exterieur de leurs qualitez & conditions, se rendoient plus souples à leurs volontez : n'ayant pas assez de front pour contredire ceux là mêmes qui par le droit de leur naissance étoient entrez dans les Empires aussi-tôt que dans la vie.

Combien de fois a t'on vû les puissances seculieres sortir de leurs limites pour empieter sur l'Eglise, & quelle confusion eût-on apperçuë naître en suite de ce desordre, si le bras de Dieu n'eût suscité des Ecclesiastiques de grande maison, de grande autorité, de grand courage pour soûtenir ce choc, pour lier les mains aux factieux, & punir l'audace des plus hardis ; retirer, comme parle Job, la proye des dents de l'iniquité, & se faire un diadême tout composé d'actions de justice, de magnanimité, de Religion, plus luisant en cette façon que s'il eust eu toutes les perles de l'Orient.

Le beau champ de bataille, les belles palmes, la belle gloire d'une ame noble, que de se faire un mur d'airain pour la défense de l'Eglise, & obtenir de Dieu la benediction prononcée dans le Prphete Isaïe, à la fureur du grand Prêtre Eliacim. Le bel honneur, que d'être mis en une place de fidelité,

d'être planté de la main de Dieu, pour servir de soutien à la maison de Dieu, d'être le siege de gloire du Seigneur des armées, porter le meuble, la richesse, & la grandeur de l'Eglise sur les épaules.

Enfin, pour troisiéme raisou, conduire la noblesse aux Etats Ecclesiastiques, c'est la mener en sa maison. Toutes choses retournent, volontiers à leur source, les eaux ne cessent de rouler pour se rendre à l'Ocean, les rayons du Soleil touchent la terre sans partir de leur Astre, les branches de l'arbre font hombrage de leur verdure, de leurs fueilles; & de leur fruits à la racine: c'est bien aller quand on va à son principe.

Or est-il que la plûpart des biens de l'Eglise sont venus de fondation de la Noblesse, qui se dépoüilloit alors pour couvrir les Autels; & maintenant plusieurs dépoüillent les Autels pour se couvrir: Si vous desirez, ô Nobles joüir du patrimoine que vos peres ont laissé à l'Eglise: vous ne devez point en joüir par voyes illicites, malheureuses, & tyranniques, mais par des moyens qui soient proportionnez aux intentions de ceux qui ont fait ces riches fondations: & quelles intentions ont ils eu, sinon de couper les arbres de Basant pour faire des avirons au vaisseau de S. Pierre, sinon mettre leurs richesses aux pieds de Dieu, qui dans le prophete se fait un marchepied des Saphirs, pour leur servir d'eschelle à la gloire, sinon d'entretenir en terre une image de la Jerusalem celeste, donner à l'Eglise des hommes de science, & de conscience, des hommes de courage & de fidelité; pour son ornement, son appuy, sa manutention?

Si vous y voulez venir avec une telle intention, je suis d'avis qu'on vous ouvre les portes; & que vous entriez chez vous pour gouverner la maison

de Jesus-Christ, & non pas pour la détruire. Nous avons Dieu mercy un grand Roy dont toutes les inclinations se portent au bien, comme les lignes au centre du cercle; autant qu'il a d'amour pour la justice, autant a-t'il de zele pour la gloire des Autels: Comme Dieu se plaît au Ciel de semer les étoiles sur l'azur du firmament, il a une sensible delectation d'orner l'Eglise de bons Prelats, puis que se sont les Astres de la terre, le merite sous luy est en possession des bonnes esperances, & l'esperance n'est pas loing de se consommer par la joüissance. Il veut gratifier les nobles des biens de l'Eglise, mais il veut que ses intentions soient relevées par le merite de ceux qui les possederont: prenez les routes de la sagesse & de la vertu pour entrer en vôtre heritage, qui sont toûjours les plus assurées & les plus honorables. Le temps a été qu'il falloit quasi faire du mal pour avoir du bien, si maintenant on offre du bien à ceux qui en font, qui voudroit être vicieux de gayeté de cœur, & semer des crimes pour m-ssonner des miseres?

SECTION II.

Que la Noblesse ne doit point aspirer aux charges Ecclesiastiques que par les voyes legitimes.

LE profane Lucian a dit plus vray qu'il ne pensoit, lors qu'il a feint que la Gentilité étoit remplie de Dieux; dont les uns étoient de bois & de pierre qui subsistoient par le droit d'ainesse que l'âge & le tems leur donnoit; les autres formez plus nouvellement étoient d'or & d'argent qui

ſentoient le luxe des derniers ſiecles : Cela cauſa du divorce dans les Temples ; les Dieux de terre vouloient toûjours retenir leur rang, remontrans qu'outre l'antiquité de leur origine, ils étoient faits par les plus hardies mains des braves ouvriers, & auroient les traits extrêmement polis. Les Dieux d'or & d'argent relevez par la richeſſe de l'étoffe, dont ils étoient composez parloient hautement, & vouloient emporter le deſſus, puis que le metail dont ils étoient faits, prenoit l'aſcendant ſur le cœur des hommes. L'affaire fut mis en déliberation dans le grand Conſeil d'Olympe, & les Dieux d'or l'emporterent, non par merite, mais par l'authorité de leurs richeſſes.

Quand cét eſprit bouffon reſſuſciteroit en nos jours, pour faire une Satyre des mœurs du temps, il ne pourroit mieux rencontrer : Car pour parler, non pas univerſellement de tous les nobles Eccleſiaſtiques (puis que Dieu mercy il y en a bon nombre qui ont tres heureuſement allié à la Nobleſſe toutes les autres qualitez requiſes à leur état) mais conſiderant le gros du deſordre & de la corruption, il eſt neceſſaire d'avoüer que les Dieux d'or emportent aujourd'huy le deſſus. Jadis on voyoit quantité d'Eccleſiaſtiques tirez de bas lieux, qui étoient parvenus aux dignitez par les dégrez du travail, de la probité, de la ſcience ; & s'étoient enfin crocez & mittrez à force de grands merites : Ces hommes paroiſſoient dans l'Egliſe de Dieu comme ces Statuës anciennes, faites par les mains d'un Polyclete, d'un Phidias, d'un Lyſippe, il n'y avoit trait en eux qui ne parlât : Depuis que l'or & l'argent ont commencé d'avoir plus de cours que jamais, les riches affriandez du bien de l'Egliſe, ont rompu le chemin à force de brigues, d'autorité, & d'empire

que leur donne l'argent sur le cours des choses humaines : ils ont fait malgré l'industrie, & la vertu des Dieux d'or, qui bannissent quasi tous les Dieux de la terre, nonnobstant les excellens traits, & tous les dons de la nature & de grace qu'ils sçauroient avoir. Il semble que pour ces gens là l'Eglise soit aujourd'huy un grand chêne renversé, où l'on court de tous côtez à la proye, & il n'y a si petite main qui ne se veüille faire outrageuse pour enlever sa dépoüille.

Mais, vous ame noble & genereuse, qui en vôtre bas âge vous destinez aux Ministeres du Clergé ? voicy le premier pas qu'il vous faut asseoir, prenez-y garde autant que vôtre vie & vôtre salut vous est cher ; enfilez bien la carriere, entrez par la porte d'honneur, pour vous délivrer des inquietudes de la vie, & des troubles de la mort. Assurez-vous que l'abomination de desolation predite par le Prophete Daniel, le fiel d'amertume & l'embarrassement du peché declaré par l'Apôtre S. Pierre, est d'entrer en un benefice Ecclesiastique sans vocation, par voyes forcées & illicites. Les raisons de cecy sont manifestes :

Premierement les Saints ont appellé ce vice, l'iniquité du Liban, faisant allusion sur ces paroles du Prophete Abacucs, *L'iniquité du Liban te couvrira :* où le texte parloit à ceux qui dépoüilloient la Terre sainte : d'autant que le mont Liban est une montagne sacrée de la Palestine, toute couverte de beau Cedres, qui sont assez renommez dans les saintes Ecritures : d'où vient que mystiquement elle signifie l'Eglise : & ceux là sont vrayement couverts de l'iniquité du Liban, qui attirent un poids de justice inexorable sur eux, pour avoir attenté à la plus haute piece du patrimoine de Dieu, qui sont les of-

frandes des fidelles, laissées pour la manutention de l'Etat Ecclesiastique.

Cette iniquité du Liban est le peché de Zeb, Zebée & Salmana, qui sont notée d'une perpetuelle infamie, pour avoir eu du dessein sur le Tabernacle de Dieu. Le Prophete disoit, que s'encourageant l'un l'autre, ils jettoient ces paroles inconsiderées *Allons & possedons le Sanctuaire de Dieu, comme nôtre propre heritage:* Et que font aujourd'huy leurs semblables? ne tiennent-ils pas les biens d'Eglise, comme ils feroient une metairie, pour la faire aller de main en main, de neveux en neveux, quoy que souvent en leur conscience ils les jugent tres-incapables, neanmoins ils se faut bien garder de demordre, ils faut remplir les chaires d'honneur, de chair & de foin, mettre de phantômes sur le pinacle, plûtôt que de rendre à Dieu ce qui luy est dû. Et qu'attriva-t'il à ces Salmanas ou Salmonés? ce que dit le même Roy & Prophete: ils iront comme la roüe d'un potier de terre, toûjours rodant de dessein en dessein, d'ambition en ambition, de marché en marché, dans mille broüilleries d'esprit jusques à temps que la mort vienne qui les brisera (ainsi que dit le Sage) sur la cisterne, & les écartera pour jamais de la face de Dieu.

Ce n'est pas peu d'entreprendre sur l'argent des Rois puisque c'est le sang du peuple; le nerf de la guerre, le nœud de la paix: & que les sangsuës de l'Etat qui en abusent, tôt ou tard rendront gorge dans la cendre. Et que pensez-vous que c'est d'abuser du patrimoine de Dieu, auquel souvent tant de bonnes ames ont contribué leur sang & leur sueur, d'y entrer en renard, ou en lion, sans autre intention que d'écorcher & devorer le troupeau qu'on n'a pas seulement droit de tondre?

Les crimes qui vont de front contre la divinité, portent toûjours en croupe la punition : Craſſus ſentit chez les Parthes la Religion du Temple de Jeruſalem, qu'il avoit dépoüillée ; la fortune des Romains fut donnée en proye, l'armée en déroute, les treſors à l'abandon, les vies de tant de mortels, au fil de l'épée, pour châtier l'avarice d'un homme, qui oſa entreprendre ſur un bien conſacré à la divine Majeſté. Tant qu'il étendit ſes mains d'arpies ſur le bien des hommes, Dieu le tolera, auſſi tôt qu'il mit la griffe ſur les meubles du Temple, il ſentit le fer des barbares vengeurs de ſes ſacrileges.

Une main du Ciel avoit auparavant pour le même ſujet minuté l'Arrêt effroyable d'un Roy des Babyloniens, qui a ſervi de tragedie à toute la poſterité : & depuis Heliodore chez les Machabées fut prodigieuſement châtié des Anges exterminateurs, qui le fuſtigerent en plein jour à la vûë de tout le monde, employant ſes fleaux celeſtes ſur ſon corps criminel, pour un même crime comme il avoit employé ſon audace & ſa main, pour voler un bien du Ciel.

Si vous dites qu'il y a bien de la difference entre les ſacrileges, qui volent les threſors des Egliſes, & entre ceux qui par voyes illicites s'emparent des benefices qu'ils tiennent tres-indignement à la confuſion du nom Chrêtien ? Je vous réponds qu'il y peut avoir la difference qui ſeroit entre un voleur public, & un larron domeſtique : l'un y va de force manifeſte ; l'autre faiſant couler plus ſubtilement ſon venin, eſt d'autant plus pernicieux que ſous la peau d'un mouton il porte un cœur de loup.

Ajoûtez pour une ſeconde raiſon que les Bal-

tazars, les Crasses, les Heliodores, & les Heretiques de nôtre temps qui ont fait guerre ouverte aux thresors du temple, n'ont en rien endommagé la reputation de l'Eglise, laquelle ainsi que l'étoile polaire, est toûjours en agitation, & jamais ne couche. Mais les justes usurpateurs des Sacerdoces, qui entrent aux charges, quelquefois dans une extrême incapacité, & de science, & de conscience, outre qu'ils devorent inutilement le patrimoine du Fils de Dieu, chargent son Espouse d'un éternel opprobre.

On a remarqué que dans ces siecles deplorables, où tout sembloit tendre au renversement des loix, toûjours quelques monstres ont paru, lesquels par leur naissance ont signifié les desastres qui devoient arriver au monde.

Le dixiéme siecle qui a été un vray siecle de fer, où tous les vices étoient en vigueur, toutes les sciences en éclipse, tous les abus en credit, & quasi tous les crimes dans l'impunité, ne fit paroître ny Satyres, ny chimeres, ny centaures, ny autres monstres contre nature : mais pour un certain presage des grands maux qu'on apperçût depuis inonder sur l'univers de la Chrêtienté, on vit les enfans des grands qui n'avoient rien de grand que le vice, comme ceux qui étoient nez par opprobre, nourris dans le desordre, naturalisez, dans le peché, entrer en bas âge dans les charges Ecclesiastiques, pour en ravaler l'autorité, & en effacer le merite. Un Pape Jean XI. ornement vicieux, qui avoit la malice des hommes les plus perdus, & l'âge des enfans les moins experimentez, tenir la chaire de S. Pierre, un Theophilacte, fils de l'Empereur, par le credit absolu de son pere, s'emparer du Siége

de Conſtantinople, pour devenir aprés un marchand de chevaux, qu'il aimoit ſi éperduëment que outre ces prodigieux haras de deux mille qu'il nourriſſoit ordinairement, il quittoit quelquefois l'Autel où il ſacrifioit au Dieu vivant, pour aller voir en ſon écurie ſi une ſienne cavale avoit fait un poulain. Nôtre France ne fut pas exempté de ce malheur: car au même ſiecle Hugues enfant de cinq ans fut nommé à l'Archevêché de Rheims, pour tenir le ſiége du grand S. Remy: qui étoit bien comparer le pas d'Hercule à un pied de mouche.

Toute la Chrêtienté fut épouventée de telles promotions, & les tint au rang des cometes qui font marcher devant ſoy la terreur, aprés ſoy la ſterelité, les maſſacres, & les deſaſtres. Quand il n'y auroit autre conſideration que les interêts de l'Egliſe, cela devroit être toûjours bien ſenſible à un cœur qui retient encore quelque veine du Chriſtianiſme, & jamais il ne devroit conſentir à un avancement qu'il verroit être ſi deſavantageux à celle que Jesus-Christ, par ſon Sang luy à acquis pour mere legitime. Mais outre le dommage de la Religion, pour troiſiéme inſtance il y va de la perte manifeſte des jeunes hommes qu'on engage aux dignitez Eccleſiaſtiques, ſans qu'ils ſoient aſſortis des conditions neceſſaires, pour porter un tel fardeau. Il vaudroit mieux les envoyer tout droit à la maiſon des fols, que de les pouſſer ſur le pinacle du Temple avec ſi peu de conduite, car en cette priſon des inſenſez ils trouveroient qui les lieroient pour arrêter leur folie, & dans ces fauſſes dignitez ils font rencontre de la liberté, qui les délie pour les precipiter à toutes ſortes de vices.

Peres & meres, Dieu vous pardonne, quel flambeau allumez-vous pour brûler & conſommer

la maison de Jesus, quand aveuglez d'amour & perclus d'entendement : vous embrassez tellement vos petits singes, que vous les étouffez par excez de caresses ? Allumer l'ambition dans les veines de ces jeunes étourdis, presque au sortir du berceau, les jetter par dessus les toicts sur la tête des hommes, avec un bras & une fronde d'argent, fussent-ils vicieux, fussent-ils impies, & dissolus, fussent-ils grossiers & massifs comme terre, moyennant qu'ils ayent le vent de la faveur, & des rames d'argent, aussi bien que les rameurs de la Reine Cleopatre, ils les faut mettre au haut des Phares pour être vûs de plus loin. On donne quelquefois des charges de grande importance, & la sur-intendance des têtes de tant de mortels à des gens ausquels une bonne femme de village ne voudroit pas avoir commis une vache pour la gouverner. Les Iduméens entreprennent encor sur le Sanctuaire, & tant de hibous s'efforcent de boire la lampe des Eglises par une ambition si forte d'aile, qu'elle ne veut plus de bornes que dans l'infiny. N'avez-vous point de pitié du public ? la republique est aujourd'huy une vieille chanson (dites-vous) dont il se faut peu soucier, nous ne voulons sçavoir qu'un air, qui est celuy de nos propres interêts, puisque bien accommoder ses affaires ne gâte point les mains. Mais encore n'avez-vous point de honte de vous-même ; quoy que l'argent vous fasse un front de metail pour ne respecter personne, si est ce toutefois que cela est honteux de vouloir faire au monde un arbre de Nabuchodonosor, renversé où les bêtes à quatre pieds sont dessus, & les petits oiseaux dessous. Ne fait-il pas beau voir des chevaux, des ânes, & des taureaux, c'est-à-dire, des hommes brutaux sur les branches d'un arbre, hennir, braire, & mulger, pendant

que

que les petits oisillons du Ciel, tant d'esprits celestes, chassez du rang que la sagesse & la vertu leur donne, vont gemir dans les épines d'une vie necessiteuse ? Mais il faut bien avancer nos enfans (me répondrez-vous) qui vous dit le contraire ? avancez-les sur les marches des actions Chrêtiennes, solides & illustres, faites-les passer par le temple de vertu devant que d'aller à celuy de l'honneur, mesurez leur talent, leur capacité, leur puissance, autrement ce n'est pas les avancer que de les precipiter dans la risée publique, dans la perte de leur reputation, dans le desastre de leur ame.

Ce benifice n'est pas un benefice, mais un malefice, mais un piege d'or, un carquant de Medée, un cheval Troyen qui enfantera des armes. Vous ressemblez en procurant un tel honneur, ces peres & meres idolâtres, qui immoloient leurs enfans au Dieu Moloch; c'est à-dire, au Soloil, & les faisoient brûler tous vifs dans une statuë creuse du Soleil, ne se souciant pas de la perte de leur vie, moyennant qu'ils la perdissent dans les flammes & dans les lumieres, qui étoient les hieroglyphes de l'honneur. O la pure phrenesie, pour une vie de moucheron que nous partageons tous les jours avec la mort, se vouloir damner & sa posterité; être sur le bord de l'abîme, & ne daigner pas seulement ouvrir les yeux pour voir son precipice!

Seldenus de diis Syris, p. 78.

SECTION III.

De la vocation & de la conduite que la Noblesse doit en l'Eglise.

SI vous desirez sçavoir quelle procedure vous devez tenir en la promotion de vos enfans aux

degrés Ecclesiastiques, sçachez premierement qu'il est bien vray qu'on ne fait pas un Mercure de tous bois : S'il est question d'un Laboureur, d'un Marchand, d'un Artisan, d'un Berger, on épreuve le naturel des enfans, & on tâche d'assortir un chacun selon ses dispositions & inclinations naturelles.

Estimez-vous que l'Eglise soit seule où il les faille jetter à l'aveugle sans choix ny discretion ; quel déreglement de penser qu'il soit loisible de prendre les plus fors & les plus impatfaits pour les faire Prêtres & Religieux ? quelle tyrannie d'en divertir les uns avec toutes sortes d'artifices & de violence, y pousser les autres à la fourche, n'avoir autre but en toutes ces procedures que l'accommodement de sa famille, faire plier les loix du Ciel sous les interêts de sa maison, donner à Dieu ce qu'on ne peut loger autre part, & s'il arrive quelque hazard, ôter à Dieu ce qu'on luy a donné. De là vient qu'aprés longues années on voit des oiseaux qui changent & de plumage & d'espece sur un tres-leger sujet (pour ne point parler de ceux qui le font par voye de conseil & de conscience) le manteau d'écarlate succede à la sotane, & l'épée au breviaire ; en quoy ils font bien pis que les Courtisans de la maison d'Ulisse : ceux-cy ne pouvant avoir d'accez à la dame, s'addressoient aux servantes, mais eux quittent la dame qu'ils ont épousée pour caresser les chambrieres ; professant toute leur vie aux changemens de leur robe, l'infidelité de leurs promesses ?

Il faut necessairement de la vocation pour bien réüssir dans l'Eglise : laquelle se reconnoit en deux chefs, l'un est ordinaire, & l'autre extraordinaire. La vocation extraordinaire a des signes & des marques qui approchent du miracle : ainsi voit-

ou que ceux qui ont été grands & illuftres dans l'Eglife, ont eu quelque genie qui a fait paroître en leur enfance les premiers éclats de grandeur, qui tira puis aprés le monde dans l'eftonnement.

Ainfi Moyfe, tout petit enfant qu'il eftoit, faifoit fon joüet du diadême de Pharaon; ce qui donna un tres-mauvais augure aux Egyptiens de leur ruine prochaine : ainfi Elie fembloit à fon pere fuccer le feu avec le laict, qui étoit un prefage que fa bouche devoit être un jour, comme elle fut, l'Arfenal du Dieu des armées : Ainfi le berceau de faint Epiphane, felon le recit d'Enobius, fut veu tout en feu : une vigne ortit en vifion de la bouche du petit fainct Ephrem, une colomne de flamme environna la tefte de fainct Modefte : & on tient que Gregoire VII. qui de baffe extraction fut porté au thrône de fainct Pierre, ramaffant les coupeaux de la boutique de fon pere qui eftoit menuifier, d'iceux-mêmes arangez en diverfes poftures & figures, écrivit innocemment fans y penfer, comme un petit garçon enjoüé. *Dominabor à mari ufque ad mare.*

Iofeph Antiq. l. 2. c 5. *Epiphanius de prophetis.*

Enobius.

Anonymus in vita Raderus.

Crantius l. 4.

Toutes ces vocations & beaucoup d'autres femblables, fe sont fait reconnoître par des fignes non ordinaires, les autres vont le train commun, & fe marquent dans le bon naturel des enfans qu'on dedie à l'Eglife, qui eft un poinct bien confiderable : Si vous demandez en quoy confifte ce bon naturel, je vous répond qu'il n'eft point en l'influence des Aftres, ny au genie, comme l'ont mis les Payens,ny fimplement en la beauté de l'efprit, en la bonne conftitution,fanté, force,vigueur du corps, quoy que cela y peut bien contribuër :

mais qu'il se voit en deux principaux rayons, dont l'un est la tranquillité des passions, qui fait un calcul dans l'ame propre à loger l'esprit de Dieu, l autre qui rejaillit du premier, est la docilité d'un esprit traitable qui se porte facilement aux inclinations de l'honnêteté. Voilà les deux principaux chefs sur lesquels est établie cette belle nature qui est d'un prix inestimable.

Et premierement pour ce qui touche la tranquilité des passions, il est certain que tout homme étant composé de quatre élemens, tire en suite quatre racines de toutes les émotions, qui sont amour, crainte, plaisir, douleur : il n'y a personne qui n'en sente quelque atteinte ; mais comme toute mer a ses vents ; & neanmoins les Nautonniers remarquent que les unes sont bien plus agitées que les autres : aussi quoy que tout ame ait ses passions, il faut confesser qu'il y en a lesquelles sont fort doucement traitées, & d'autres qui sont plus rudement secoüées. Vous voyez des personnes qui dés leur plus tendre jeunesse ressentent des saillies étranges, des coleres, des âpretez, des rages, des felonnies, qui leur font un esprit bizarre, mausade, indomptable, contre lequel il faut toûjours combattre la main armée : les autres dés leur enfance, ont une ame paisible, comme une mer au temps que les Alcions font leur nid sur le bransle des eaux, elles ont des inclinations toutes Angeliques à la vertu ; de sorte qu'elles s'y trouvent quasi toutes portées comme les poissons dans leur element. De ce calme des passions resulte la seconde condition du bon naturel, qui est cette docilité d'esprit, laquelle est le commencement de l'éducation & du bonheur de la vie. Car tout ainsi que les Theologiens demandent en ceux qui reçoivent la foy,

une certaine affection Religieuſe pour les choſes divines, laquelle ſoit affranchie & épurée de tout eſprit de contradiction : Auſſi en matiere de vertu morale, & de ſainteté, nous avons beſoin d'une ame traitable qui s'attache aux bons enſeignemens, comme le lierre fait aux arbres, & aux colomnes. Ne m'allez donc pas prendre, quand il eſt queſtion de faire un Eccleſiaſtique, quelque Eſaü un eſprit de campagne qui ne ſe plaiſe qu'aux armes & aux maſſacres des bêtes, prenez-moy plûtoſt ſous les pavillons un Jacob, un eſprit doux & temperé, qui ſoit tout diſpoſé à l'air des vertus.

Mais vous, eſprit Noble, qui avez fait rencontre de cette bonne nature, je vous puis dire les paroles du Prophete. Dieu vous a donné un ame toute couverte de pierreries; toute enrichie de dons & de talens tres-excellens, il a enchaſſée dans un corps doüé d'une bonne temperature, comme on enchaſſoit un diamant dans le chaton d'un anneau : il vous a beaucoup donné, & à proportion, il exige beaucoup de vous. *Ezech. 28.*

Vous demandez ce qu'il deſire ; cinq vertus principales : qui étoient tres-bien repreſentées dans l'Ephod du grand Pontife de l'ancienne Loy ; comme a remarqué ſaint Gregoire le Grand. Cét Ephod eſtoit une ſorte de manteau qui couvroit les épaules, compoſé de quatre couleurs ; de hyacinthe, de pourpre, de fin lin, d'écarlate, le tout ſemé de filets d'or, entrelaſſez d'une gentille dexterité. Pourquoy cét appareil, pourquoy ces couleurs ? pour vous apprendre à porter de bonne heure ſur vos épaules les conditions requiſes à vôtre profeſſion. L'hyacinthe, de couleur celeſte, vous ſignifie que la premiere choſe que vous devez *Greg. de cura paſtorali part. 2. c. 3.*

faire, c'eſt de vous écarter, comme d'une peſte des vertus de ces eſprits tenans & fripons,qui n'ont autre objet en la poſſeſſion des biens d'Egliſe que la marmite & le jeu, vous vous devez faire une ame toute noble, toute élevée,toute celeſte,qui conçoive des fortes penſées de ſe donner un jour à Dieu ; non d'une façon mercenaire, mais de toute l'étenduë de ſon pouvoir.

Ambroſ. de offic. lib. 1. Iſidorus Peluſieta lib. 5. ep. 2.

Ne penſez pas,dit S.Ambroiſe,qu'étant appellé à l'état Eccleſiaſtique, vous ayez une mediocre commiſſion de Dieu: la Sageſſe demande que vous conſideriez les myſteres du Ciel, & que vous ſoyez élevé bien haut par deſſus le commun : La juſtice veut que vous demeuriez en ſentinelle pour le peuple qui attend ſon ſecours de vos prieres. La force requiert que vous défendiez le Tabernacle & le camp du Dieu des armées. La temperance ordonne que vous viviez avec une ſinguliere ſobrieté & continence. Vous êtes, dit ſaint Iſidore de Damiette, placé entre la nature divine & humaine, pour honorer l'une par vos ſacrifices, & édifier l'autre par vos exemples, Un Prêtre doit être comme un nourriſſon ſorty de l'échole & du ſein du Fils de Dieu, pur comme un Ange, pour gouverner l'Egliſe, & non pour la dépoüiller, pour traiter avec Dieu en l'oraiſon, & non pas pour manier le fer : il doit être entier en ſes jugemens, équitable en ſes reſolutions, devot au Chœur, ſtable à l'Egliſe, ſobre à la table, prudent en ſes recreations, pur en ſa conſcience, aſſidu en oraiſon, patient en adverſité, affable en proſperité, riche en vertus, ſage en paroles, veritable en ſes predications, libre en toutes bonnes actions. Le grand ſaint Denys Areopagite ajoûte un grand mot, diſant que celuy principalement qui fait état d'être chef des autres en ordre ſacré,

doit être tres-apptochant de Dieu en toutes sortes de vertus.

Et pour cét effet, vôtre nourriture ne doit pas aller d'un train ordinaire. Si vous avez dés freres qu'on nourrit pour le siecle, laissez les vivres dans les pretensions & les exercices du siecle : O que vous êtes indigne des esperances, ausquelles Dieu vous appelle, si vous leur enviez l'air de la maison, & ie ne sçay quelles petites bagatelles de leur profession vôtre sort est bien autre, si vous suivez l'esprit qui vous guide.

Alphonsius Torres S. Dionys. ep. 3. ad Demophilium Onus personale sacrificiũ laudis & fructus labiorum

Jadis les Monasteres étoient les premieres écholes des Rois, & des Grands de la terre, pour leur faire succer la vertu avec le lait : vôtre demeure doit être aux lieux où vous avez engagé vôtre cœur & vôtre foy, qui vous sçauront mieux cultiver à la vie que vous avez choisie.

Suar. de orat. l. 4. c. 22. ex Clementina 1.

C'est bien l'opprobre de vôtre profession si vous avez honte de porter un habit seant à l'état Ecclesiastique, & si vous rougissez de l'étendart de vôtre milice : honte s'il vous faut intimider par voyes de menaces pour vous faire reciter un Breviaire ; ou s'il vous y faut amorcer par je ne sçay quelles caresses mondaines, cela ressent bien les friponeries d'un esprit enfantin. Ne voyez-vous pas qu'un benefice traine en queuë un office ? Que personne ne vous élargisse la conscience, en flattant vostre paresse, & vous diminuant les obligations que vous pourriez avoir, si vous ne gardez en cela ce qui vous sera conseillé d'un sage & exact Pere spirituel : vous pourrez bien vous fourvoyer dangereusement. Nous sommes en l'Eglise, dit saint Bernard, pour semer de la joye & du bon exemple : de la joye aux Anges, par nos devotions, & les secrettes aspirations de nos prieres.

S. Bern. serm. 3.

Philo. de vita supplicum. Ambros. Epist. ad irem.

& de l'exemple, aux hommes, par nos bonnes œuvres: L'esprit au jugement de Philon, doit avoir un petit consistoire domestique ; où déchargé des sens & de la masse des choses sensibles, il s'étudie à la connoissance de soy-même, & à la recherche de la verité.

Vous devez aimer vôtre état, voire dés le bas âge, & vivre dans le sanctuaire comme un petit Samuël. Le tracas des affaires & recreations seculieres, n'est point pour vous; laissez les oignons d'Egypte aux ames sensuelles; vos plaisirs sont dans le commerce des Anges. La dignité du Sacerdoce auquel vous aspirez, demande une gravité sobre, écartée de la vie commune ; une vie serieuse ; du poids & de la maturité : comment voulez-vous que le peuple vous honore, si vous n'avez rien par dessus luy ? Comment voulez-vous qu'il vous admire, s'il voit ces vices & ces imperfections dans vos mœurs !

Si habes brachiū, sicut Deus & similive catenas circumda tibi decorem & in sublime erigere. Tob. 40. Concil. Aquisgran. C. 134. Cassian. Collat. 6. c. 12.

La seconde livrée de vos couleurs, est la pourpre, qui vous avertit d'avoir une ame forte & vrayement Royalle. Quand il est question de défendre la gloire de Dieu, il faut avoir le bras de Dieu, & la voix tonante de Dieu, non pas pour se faire respecter avec des morgues & des affections de severité, qui procedent quelquefois d'une grande infirmité d'esprit.

Le Concile d'Aix dit, que l'Eglise est une Colombe qui ne déchire personne avec les griffes, mais se contente de battre doucement de l'aîle: la vraye gravité d'un Prelat est aux mœurs & non pas aux mines : il doit être un cachet de diamant, pour garder fermement les characteres des vertus, & seeller les autres par son exemple. Cette force d'esprit vous viendra, en vous accoûtumant à ne

rendre service à aucun vice que ce soit : Il n'y a pire esclavage que de mettre sa liberté entre les mains du peché : c'est une longue chaine, & qui a force nœuds gordiens ; trenchez-les resolumens, comme Alexandre, & conquêtez le Royaume de vos passions, qui vaut mieux que celuy de Perse & des Indes. Sur tout si vous desirez regner, évitez deux écueils fort dangereux à un Ecclesiastique ; dont l'un est le desir de toûjours acquerir de nouveau;l'autre defeneantise & de luxe,dans un revenu déja acquis.

Ne vous allez pas mettre en tête de hausser vôtre état, & d'accroître le nombre de vos benefices : autrement seroit chercher Dieu pour le pain, & non pour les miracles ; ce seroit pour le vivre perdre le bien vivre ; faire le mauvais Marchand, & non pas le Pasteur. Quel sujet aurez vous d'inquietude ? un benefice mediocre vous est plus expedient : si vous voulez avoir un soulier large au pied, & ne voulez pas qu'il soit propre, c'est vous tromper : ne dites point que vous êtes pauvre, il n'y a point de pauvreté où l'on a Dieu pour heritage : & celuy à qui un Dieu tout riche ne suffit, merite d'être éternellement pauvre. Ce desir qu'on a de croître toûjours, avilit fort les Ecclesiastiques : il leur donne autant de dependances qu'ils ont de pretensions, il les fait servilement flatter les passions & les vices des grands, dont ils attendent quelque recompense, il les dépoüille d'un Empire de Dieu, pour le mettre à la cadene des hommes : qui sont quelquefois plus esclaves que les serfs des galeres.

C'est une grande honte de s'ingerer mesquinement, pour attraper un honneur par le degré d'un déshonneur:Les saints ont obtenu les benefices, en

fuyant, & maintenant il faut rompre le col aux hommes & aux animaux pour les courir. Ce brave Architecte Vitruve trouvoit fort étrange qu'un artisan se presentât à un grand, pour être employé à ce qui étoit de son art & de sa profession : là dessus il dit une sentence fort notable. *Je vois des Architectes qui prient & briguent pour estre employez : quant à moy, j'ay apris de mes maîtres, qu'il ne faut prier personne, mais plûtôt estre prié, pour se donner du soin & de la peine : il faut n'avoir point de front, si on ne rougit en demandant une chose de laquelle on peut estre refusé.* Qu'eut-il dit, ce cœur noble, s'il eût veu des Ecclesiastiques s'avilir, non seulement à des supplications, mais à des services tres-indignes de leur qualité, pour obtenir des charges d'ames, que les autres ont fuy dans les solitudes, à travers les épines & les bêtes sauvages?

Clem. Alexandr. Stran. l. 7 ἀπῄδοκαίως τὴν νίκην ἐμοί.

Vous devez imiter ce brave Athlete de la Grece dont parle Clement Alexandrin : qui aprés une longue preparation, s'en allant au combat, s'arrêta sur le chemin, regardant une statuë de son Dieu, & luy dit : *J'ay fait mon devoir, vous ferez le vôtre.* Faites-vous homme de bien & de merite, & croyez que Dieu ne manquera de vous donner ce qui vous sera le plus expedient.

Glaber Rodulphus l. 5. cap. 2. Excellent trait du Roy Robert.

Nôtre grand Roy Robert, fit un jour, (sur ce discours) un trait à jamais memorable, remarqué par Glaber, Autheur ancien. Il dit qu'un certain Abbé avoit fait present au Roy d'un brave cheval, à l'imitation de ceux qui peschent en donnant, & jettent un present comme un chameçon, pour en attirer un autre; il esperoit que ce cheval courroit si bien pour son maître, qu'il emporteroit quelque Evêché : Mais le bon Roy voyant les sinistres in-

tentions du personnage, le mande à l'Eglise, & lui fait commandement de venir avec sa croce : ce qu'il fit promtement, se figurant en l'esprit que son avidité luy representoit l'augmentation des benefices. Mais tout de loin que le Roy l'apperçût, *Mettez bas*, luy dit-il, *cette croce, vous en êtes indignes, puisque vous pensez la tenir d'un homme* : à quoy il obeït, toutefois bien honteux, & comme un homme tombé des nuës. Nôtre Robert qui avoit une bonté naturelle, ne voulut pas luy faire recevoir l'affront tout au long, mais commanda qu'on mît la croce à la main droite de l'image de N. Sauveur, qui étoit plantée droitement sur l'Autel, puis se tournant à l'Abbé, *Reprenez*, luy dit-il, *vôtre croce, & apprenez que c'est celuy là qui vous la donne, je ne veux pas que vous en sçachiez seulement gré à un homme mortel, mais que vous en usiez librement selon que requiert l'honneur de vôtre charge.* Quel Roy? quelle leçon ?

Quant à l'autre écueil, qui touche l'usage des biens, à Dieu ne plaise, quand vous serez parvenu en âge, que vous employez le patrimoine de Jesus, la sueur & le sang des fidelles, à la bonne chere, au luxe, & au jeu, à engraisser des bestes, ou des personnes pires que bestes, qui ne vivent que des pechez d'autruy, pour vous faire un thresor d'ire au jour de Dieu : à Dieu ne plaise que les bastimens d'une Abbaye tombent en ruïne, que les Autels soient découverts, & que les images des Saints s'en aillent par lambeaux, que les lampes & les luminaires soient en eclipse, que les parois pleurent, & que les araignes y filent, que les souris y courent, que les Religieux s'y affament, & les Prestres s'y presentent aux Autels avec des ornemens ridicules, qui ressentent la taverne de village, pendant que je ne sçay

quelle petite niéce trainera la soye aux dépens du Crucifix.

Mon Dieu ! qui nous ramenera un Guy le Gros, qui fleurissoit du temps de saint Loüis ? Je voudrois baiser ses cendres & les mettre, si je pouvois, sur les tiarres, & les couronnes. Ce grand personnage, premierement Procureur, & marié, & pere de deux filles, sa femme étant trépassée, se fit Prêtre, de Prêtre Evêque du Puy, de là Archevêque de Narbonne, puis Cardinal, & enfin Pape. On attendoit que ses deux filles qu'il avoit laissées au monde, deviendroient grandes Princesses, mais le bon Pape en fit une Religieuse, avec une pension de trente livres, & maria l'autre, luy donnant pour tous ses droits trois cens livres en mariage.

Vita Clementi 2.

A un néveu Prêtre qui se promettoit nombre de mitres & de croces, de trois Prebendes qu'il avoit, il luy en ôta deux, luy commandant de se contenter d'une seule, & luy signifiant par lettres, que ce n'étoit pas raison que sa promotion au Pontificat, qui luy donnoit de l'effroy & des larmes, donnât aux siens de l'orgueil & du luxe. Cét acte de simplicité est mille fois plus admirable que s'il eût fait ses filles Reines d'Antioche, & transformé sa maison en or.

Voilà la prudence de saint Augustin : duquel Possidius écrit : Il traitoit ses parens comme les autres fidelles, leur donnant, si le cas avenoit, non pour les enrichir, mais pour les tirer de la necessité, ou pour le moins les faire vivre avec moindre necessité.

A quel propos seriez-vous prodigue d'un bien dont vous n'êtes que l'œconome ? vous en devez une partie aux ministres de l'Autel, une partie aux

pauvres, une partie à la fabrique. S'il y a de la magnificence en l'Eglise, elle est au public, les particuliers se doivent contenter de la modestie. Pourquoy iriez-vous en l'autre monde chargé de crimes & de dettes, attirant les maledictions du Ciel & de la terre sur vôtre tête.

Prosper. lib. 2. de vita contemp. c. 9

Vôtre troisiéme parure, est de lin, qui vous advertit de la pureté Angelique que vous devez garder dés vôtre tendre jeunesse, pour la porter à l'Autel. Le Prophete Isaïe vous avertit que ceux là doivent tenir leurs vaisseaux merveilleusement nets, qui sont choisis pour porter les vaisseaux de Dieu. Et pour cét effet tous les Saints recommandent d'éviter les assiduelles & famillieres hantises des femmes, qui sont des manifestes pieges de la chasteté. Croyez-moy, que voicy l'un des points des plus importans de vôtre conduite. Un Prelat demeurant dans les termes de cette pureté, paroît en la conversation des hommes comme s'il venoit du chœur des Anges. Mais aussi-tôt qu'il s'essore dans une vie sensuelle & licencieuse, il quitte la dignité de son charactere, & sort du thrône de la Majesté, comme cét infortuné Roy des Babyloniens, pour manger du foin avec les bêtes. La nuict ne découvre pas plus d'étoiles au Ciel, qu'il ouvre d'yeux en terre pour épier ses plaisirs les plus secrets, & d'oreilles pour écoûter ses déportemens, & de bouches pour les semer par toutes les Provinces. On le regarde comme un oiseau étranger qui est sorty de son élement, & Dieu permet qu'ayant vendu son ame pour les legumes des pourceaux, il ne s'en peut rassasier, trouvant par tout une longue traînée d'inquietudes, & une roüe de supplices immortels. Il sert aux uns de risée, aux autres de joüet, il donne

Aug. ser. 5. de verbo Dom. Aug. Ep. Isa. 2.

des larmes à peu de gens, & de l'indignation à tout le monde. Les hommes pour luy sont picquez de jalousie, & les femmes qui sont tant soit peu honnêtes, en ont de l'horreur. Il n'y a que certaines harpies, lesquelles, comme dit le Cardinal Pierre Damien, volent encor autour des Autels pour en avoir la dépoüille ; & luy portent la même amitié que les courbeaux font aux charongnes. Il vit dans une stupidité d'esprit, dans des continuelles indispositions du corps, des disgraces aux biens temporels, la fable du monde, l'objet du courroux du Ciel, & l'execration de la terre : & ressemble enfin à un vieux sepulchre, qui n'a plus rien que de la pourriture & des tiltres. Pesez donc de bonne heure en vôtre cœur quelle doit être la vie d'un Prestre qui est la maison, du cabinet, & comme du sein de Dieu : penser une meschanceté, c'est un crime ; la commettre, c'est un sacrilege ; la porter à l'Autel, c'est un vice qui n'a point de nom propre : il a les noms & les offices de tous les vices. O que cette bouche doit estre pure qui approche des baisers du Fils de Dieu ! O que ces mains doivent être nettes, qui sont choisies pour nettoyer les ordures du monde ! ô que ce cœur doit être chaste qui est arrosé de ce Sang du Verbe eternel.

Hieron. ad Nepotiam.

Quelle horreur, quand un ame infidelle, de la couche des louves, s'en va trouver l'agneau, & porte au Sanctuaire du Dieu vivant les immondices de la terre ? semblable à cette méchante Imperatrice Messaline, dont parle le Saterique, qui portoit au lict Imperial de Claude son mary, l'infamie & la puanteur des lieux qui ne doivent pas seulement être nommez dans le Palais d'un Empereur Romain.

Saint Pierre disoit, qu'il falloit briser toutes les mauvaises pensées par l'exercice de la presence de Jesus-Christ, comme les flots se brisent contre les rochers. Et S. Chrysostome recommandoit aux Prêtres d'être purs comme s'ils étoient dans le Ciel au milieu des Anges.

La chasteté, dit S. Zenon, est heureuse és vierges, forte és veuves, fidelles és mariées, mais és Prêtres elle disoit être toute Seraphique. Il faut que celuy ait peu de corps, qui est fait pour manier le corps du Fils de Dieu, il faut que celuy ait peu de commerce avec la chair, qui voit comme incarner le Dieu vivant dans ses mains. Une ame charnelle qui est preste de vendre son patrimoine pour une écuellee de lentilles, comme l'infame Esaü, est plus propre au pourceau qu'au Sanctuaire. On sacrifioit jadis au Soleil sans effusion de vin, & ceux qui sacrifient au maître du Soleil, doivent faire un mariage de la sobrieté & de la chasteté, qui s'entretiennent quasi toûjours par la robbe. Les banquets des riches seculiers, disoit saint Hierôme, ne sont point tant propres aux hommes d'Eglise; il est beaucoup plus expedient de les consoler en leurs afflictions que de leur tenir compagnie en leurs festins. Un Prestre qui est toûjours de nopces, n'est jamais en grande estime. Qui voudra voir la modestie qui se doit garder aux tables des Ecclesiastiques, qu'il en prenne pour le moins le modelle sur ce qu'écrit Tertullien, en son Apologetique des premiers Chrêtiens. Nôtre table, dit-il, n'a rien qui sente la bassesse, la sensualité, l'immodestie, on y mange par mesure, on y boit selon les regles de la pudicité, on se rassasie autant qu'il est necessaire à des personnes qui se doivent lever la nuit pour offrir à Dieu leurs prieres. On y

Clem. ep. 1. ad Iacobum.

Sacerdotis lib. 3.

parle & converse comme en la presence de Dieu, les mains lavées & les chandelles allumées, chacun dit ce qu'il sçait des saintes Ecritures, & de son invention, à la loüange de Dieu. L'Oraison finit le banquet comme elle luy a donné commencement. De la table on va dans l'exercice de la modestie & de l'honnêteté ; vous diriez à nous voir, que ce n'est pas un souper que nous avons pris, mais une leçon de sainteté.

Vôtre quatriéme marque est l'écarlate, marque de l'ardante charité, & du zele que vous devez avoir pour la maison de Dieu. Le bouclier des braves champions du Seigneur des armées doit être un bouclier de feu, & tous ses soldats doivent paroître en cazaques d'incarnat ; Il faut que vous apprenez de bonne heure à abbayer la peau du liévre en une sale, pour aller aprés à la campagne à la chasse des ames. Il faut que vous deveniez un mœur de feu, pour servir de rampart à la maison de Dieu, que vous deveniez un Astre pour courir & éclairer le petit monde que vous aurez en charge. Il faudra vous opposer à la puissance des grands, à la force des robustes, à la finesse des rusez, aux artifices des malins, pour divertir les mauvaises affaires, avancer les bonnes, laisser les inutiles, pour détruire les vices, planter les vertus, châtier les delinquants, recompenser les hommes de merite, proteger les pauvres, justifier les innocens. Il faudra que vous serviez d'œil aux aveugles, de pieds aux boiteux, de bras & de mains aux estropiez, d'azile à tout le monde. Il faudra que vous ayez autant de chaines pour lier les hommes à vous, que Dieu vous a départy des moyens de bien faire : que les miseres qui de droit fil iront à vous, s'il est possible, ne passent point plus loin que vous ;

Naum. 2. Clypeus fortium ejus ignitus, viri exercitus in coccineis.

que

que vôtre maison soit une boutique, où des pierres on fasse des fils d'Abraham.

Jadis le grand Prêtre portoit sur son habit tout le monde, duquel il étoit comme l'Avocat; & vous devez penser, quand vous serez en charge, que le monde sera sur vos épaules, & que les morts & les vifs auront interêt au devoir que vous y rendrez. Ce sera vôtre fait de porter le flambeau de l'exemple devant le peuple, d'enseigner les mortels, de guerir & soulager leur infirmité, de prier & sacrifier, & pour le monde des vivans, & pour ceux que la mort a déja separé de nôtre conversation.

Quelle charité pensez-vous qu'il faut avoir pour s'acquiter de toutes ces obligations? Il faut apprendre à aimer les ames, comme le meuble le plus precieux que vous ayez en ce monde, vous plaire aux lieux où seront les objets de vôtre zele, & le nœud de vôtre charge, plus qu'aux cours des Princes: quand vous auriez des sauvages à gouverner, ils doivent servir d'attache à vôtre cœur, de sujet à vôtre industrie, d'exercice à vos vertus: Satan, dans Job, fait le tour de la terre pour nuire à un homme? penserez vous trop faire, si vous faites quelques pas pour sauver les hommes? Noé demeuroit enfermé dans l'Arche avec environ trois cens especes de bêtes, paisibles dans les flots & le demembrement du monde, d'autant que telle étoit la volonté de Dieu. Et vous ne sçauriez demeurer parmy des ames creées à l'image de la Divinité, où vous êtes engagé par devoir, sous le peril de vôtre ame? Quel honte à un Ecclesiastique, de ne pouvoir vivre, s'il n'est toûjours parmy des chevaux, des chiens, & des singes, lors que Dieu l'appelle à la charge des ames? Jule Cesar s'étonnoit de voir des hommes qui embrassoient des singes, quoy qu'ils eussent en

Gregor. super Ezechiel hom. 11.

leur maiſon ? & qui ne s'étonnera ſi Dieu vous ayant donné tant de fils ſpirituels, vous allez à toute heure baiſer une guenon, mignoter une petite chienne, careſſer un tiercelet.

Bonav. Phates. l.2.c.27. & S.Bernard.ſuper Cantica Tribunali aſcenſo audiebatur deſtinatius rugiens Ammian. l.17.c.2.

Enfin pour concluſion, il faut que ſur vôtre hyacinthe, vôtre pourpre, vôtre incarnat, vous ſemiez de l'or ; ce ſont les rayons & lumieres de la ſcience & de la prudence ; qui eſt auſſi neceſſaire à un Prelat que l'œil à un beau corps. La diſcretion, dit ſaint Bernard, n'eſt pas une ſimple vertu ? mais la gouvernante de toutes les vertus, la guide des paſſions & la maîtreſſe des mœurs, ſi vous l'ôtez, la vertu deviendra vice. Les Prelats, comme nous aſſeure le Pape Zoſime, ſont les yeux de l'Egliſe, quelles tenebres devons-nous attendre au reſte du corps.

Il ne faut pas dire à une ame noble, combien c'eſt une choſe honteuſe d'être en un haut degré de dignité, pour faire la bête d'or, vous ne pourriez ſupporter cét affront, les enfans même & les muets en parleroient, & on vous montreroit au doigt, comme on fit cét âne dont parle Ammian, qui en la vie de Piſtoie monta en plein jour dans le tribunal d'un Juge, & commença à faire rage de braire, comme s'il eût fait tout deſſein.

C'eſt une choſe déplorable, ſi pour vôtre perſonne on eſt contraint de dire que la fortune eſt fille de bonne maiſon, mais qu'elle s'abandonne à des valets ; que l'Egliſe eſt toute ſçavante, mais qu'elle eſt le partage des ignorans. Choſe ridicule ſi on renouvelle encore en vôtre perſonne l'apologue du hibou, qui dit que les petits oiſeaux avoient trouvé une roſe ſur le chemin, & ſe preparoient à chanter à l'ennuy, & établir des Juges pour la donner aux victorieux en titre de recompenſe de ſon

chant, & comme la palme de ſa victoire : mais comme ils ſe diſpoſoient à ce combat, de nuit vient un malheureux hibou, qui ſans chanter enleva la fleur. Un cœur noble pourroit-il bien ſupporter qu'on fit avec juſtice cette application ſur luy ; & qu'il fut tenu pour un oiſeau infame qui avoit volé la fleur dûë aux petits Roſſignols ? Le verre ne rend pas de figure s'il n'eſt plombé ; tout ce que vous pourriez avoir d'éclat & de talens, n'aura pas de ſubſiſtance ſi vous ne plombez vôtre tête à force d'étude.

Quand vous auriez la grenade, qui eſt le fruit des Rois, & quand vous ſeriez du ſang Royal, ſi vous n'avez des clochettes aux franges de vôtre robe, ainſi que le grand Prêtre de l'ancienne Loy, pour faire reſonner la doctrine de la parole de Dieu, vous ſerez mépriſé. Qu'eſt-ce que vous avez maintenant à demêler avec tant de jeux & de petites bagatelles d'enfans ? il faut que vous ſoyez un Alexandre, qui aime mieux voir la lance d'Achilles, que la lyre de Paris ; il faut vous nourrir aux écholes, de la moüelle des lyons, comme ce jeune Seigneur, ſans vous amuſer à prendre des moucherons ; quand vous ſerez en âge, vous ne ſerez pas en un Evêché, comme un Cyclope aveugle dans ſa caverne.

Au nom de Dieu permettez qu'on vous éleve dans ces cinq vertus que je vous ay cotté cy-deſſus : Les obligations que vous avez de ce faire ſi vous les conſiderez, ſont tres-grandes. Premierement vous voyez comme ceux qui ſont de même ſang que vous, tâchent de réüſſir en ce qui eſt de leur profeſſion, ceux qui manient les armes, ne veulent rien quitter de la gloire des armes ; les plus timides ſe feroient écorcher & déchirer par lambeaux

pour un petit point d'honneur, qui est bien souvent imaginaire ; ils volent à travers les épées nuës, les flammes & les mousquetades, pour acquerir un peu de reputation qui n'a pas toûjours la recompense qu'elle merite : Et vous, Nobles, qui êtes au gage du Roy souverain, dont la liberalité ne peut mentir, en une profession tres-honorable, qui ne doit point être taché de lâcheté, vous épargnerez vôtre peau pour faire quelque chose digne de vôtre sang ? Ne voyez vous pas encor autour de vous une fleurissante noblesse, qui s'étant voilée à l'Eglise, nous étalle de merveilleuses esperances. Quelques-uns sont comme les vignes de Smyrne, il sont encor en fleur, & portent déja des fruits. Par tout maintenant ce n'est qu'étude & qu'ardeur : il y en a qui emportent Troye, déja toute ardente, & vous voudriez ronfler au fond du navire.

Hebr. 5. Arist. l. 4 Politic. cap. 5. En second lieu regardez qui vous êtes, on vous destine pour traiter avec Dieu la cause des hommes. Voudriez-vous la trahir ? On vous a choisis pour être l'oracle de Dieu, voudriez-vous faire la giroüette ? pour être l'Arche du testament, voudriez-vous être un vaisseau de reprobation ? vous êtes un Ange & un petit Dieu en esperance, voudriez vous devenir un Ange de tenebres, & un Dieu de foin ? Appliquez-vous tout à Dieu, à qui vous devez tout; ce n'est pas une discretion pour vous de bien faire ; c'est une necessité : les Anges sont sur vôtre tête, & les hommes à vos côtez, pour épier vos actions, ceux-même qui sont aveugles comme des taupes en leurs propres fautes, ont des yeux de linx pour voir vos imperfections.

S. Hieronym. Ep. N'aurez-vous pas un bel honneur quand on publiera que vous aurez une dignité qui vous sied comme une chaire d'or au groin d'un porceau, ainsi

que parle l'Ecriture, & que le Roy qui prend la peine de s'enquerir des déportemens des Ecclesiastiques qui sont relevez d'extraction entendra que vous êtes en l'Eglise comme un o en chiffre, pour des honnorer la charge qui vous honore, & que tous ceux qui vous touchent quand on parlera de vous dans les honorables compagnies, souhaiteront en plein jour un voile de tenebres pour couvrir la vergogne de leur front ?

Ajoûtez que l'Eglise vous tend les bras & vous prie de ne point secher ses lauriers en vos mains, de ne point soüiller ses victoires, de ne point éclipser ses lumieres, elle a beaucoup vû de maux, elle en a beaucoup souffert elle en a beaucoup surmonté ; mais jamais elle n'a senty de plus douloureuses playes que celles qui luy sont venuës du vice, de l'ignorance & de la negligence de ses Prelats c'est ce qui a ouvert la porte aux heresies, qui a fomenté les infidelitez, qui a levé la bande à l'impieté, qui a formé le front des méchans à l'imprudence, la langue à la médisance, les mains à la rapine ; qui a noircy les siecles presens de confusions horribles, & regorge encore sur le temps & les âges de la posterité. Voudriez-vous augmenter ces miseres, & faire un pont à l'infidelle, de vos corruptions, pour renverser la Chrêtienté ? car ce seroit peut-être le dernier fleau dont Dieu se serviroit pour châtier les abus des mauvais Prelats, & les pechez du peuple universel.

Salvian. l. 2. ad Eccles. Cathol.

Pour conclusion, je vous demande, que deviendrez-vous enfin au jugement de Dieu, sous lequel tremblent les Anges, qui portent le monde, que deviendrez-vous quand vous serez accusé d'avoir servy de vipere à l'Eglise, de scandale aux simples, de mauvais exemple aux plus corrompus, de flambeau

aux brasiers qui devoreroient la maison de Dieu? Où trouveroit-on assez de supplices pour employer sur vous, & où auriez-vous assez de membres pour fournir à tant de supplices quand les pierres & les marbres des lieux que vous auriez possedé, se creveroient pour vous sauter aux yeux. Tout au contraire, si vous prenez le bon chemin que je vous propose, vous menerez une vie paisible dans la sureté d'une bonne conscience, riche en honneur & en moyens, honorable en reputation, terrible aux méchans, adorable aux gens de bien, fertille en belles actions, nombreuse en une infinité de fruits, foisonnante en recompenses, heureuse en ses succez, glorieuse à la posterité, suivie en terre d'une odeur de vertus, & couronnée au Ciel de l'Eternité.

Pour parvenir à cét effet, representez vous souvent devant les yeux les vives images de tant de grands Prelats, qui ont fleury par tous les siecles, & les contemplez comme des astres que Dieu a planté sa main dans ce grand firmament de l'Eglise, tant pour y faire éclater sa gloire, que pour y dresser nôtre conduite. Pensez quelquefois en vous-même, quel cœur avoit un saint Nilammon, qui mourut de frayeur, se voyant porté aux trônes des Evêques, pour lequel tant d'autres meurent d'ambition; & perdit la vie d'apprehension qu'il avoit de perdre l'innocence? Quelle humilité en saint Pierre d'Alexandrie, qui étant legitime successeur de saint Marc, ne voulut jamais entrer dans sa chaire, mais se contenta d'être assis tous le reste de ses jours sur le marche-pied, jusques à tant qu'aprés son trépas le peuple l'ayant revêtu de ses habits de Pontife, porta son corps au siege qu'il n'avoit jamais occupé: Homme vrayement humble, duquel il fallut attendre la mort pour honorer le merite, comme si l'hon-

Martrol. Rom. ad 6 Ianua.

Baron.

neur eût été incompatible avec sa vie. Quel zele en Eustatius Evêque d'Epiphanie, qui eut le cœur si saisi d'entendre seulement la profanation d'une Eglise, qu'il tomba mort sur la place : se faisant un tombeau étoffe des marques de sa pieté, mille fois plus precieux que l'or & les pierreries ? Quelle liberalité en saint Exupere, Evêque de Tolose, de donner l'or & l'argent de son Eglise, pour les necessité des pauvres, jusques à porter le saint Sacrement dans un petit panier d'osier ? Quelle charité en saint Paulin, aprés avoir employé en aumône tout son patrimoine, tres-riche & tres-fleurissant, se vendre soy-même, & se faire volontairement esclave, pour racheter le fils d'une pauvre veuve ? Quelle foy en saint Gregoire Thaumaturge de transporter les montagnes, & commander aux élemens aussi franchement qu'un Maître commanderoit à ses valets ? Quelle force en saint Leon & saint Loup, d'arrêter Attila, & faire tête à une armée composée de sept cens mille hommes, tirez des plus affreuses nations de la terre ? Qu'elle confiance en saint Martin de prêter ses épaules pour recevoir la cheute d'un grand arbre, à condition qu'il en denicheroit les idoles ? Laissons à part toutes les autres actions qui tiennent du miracle: Voyez les vies de ceux qui ont vécu dans un train plus commun : imitez la contemplation d'un S.Denis, l'ardeur d'un S.Ignace, la constance d'un S.Athanase, le mépris du monde d'un S.Hilaire, la generosité d'un S.Cyprien, l'austerité d'un S.Blaise, la douceur d'un S.Augustin, la majesté d'un S. Ambroise, la vigilance d'un S.Gregoire, la vigueur d'un S.Cyrile, la discretion d'un saint Remy.

Chr.nic. Alexan.

Proposez-vous les actes des Saints Vedate, Herculan, Eleuthere, Medard, Lupicien, Niciet

Romain, Sulpice, Pretextat, Germain; Arnaud, Claude, Lambert, Volphran, Suvibert, & tant d'autres semblables. Considerez les deportemens de S. Thomas de Cantorbie, de S. Loüis de Tholose; & sur tout ne perdez point de vûë S. Charles Borromée, que Dieu a fait reduire, en nos jours, pour nous apprendre qu'il n'y a point de siecle fermé à la Saintété.

Un homme est puissant à persuader la vertu, quand il allegue tout d'un coup soixante mille raisons, qui pesent chacune un écu d'or (a dit l'un des meilleurs Ecrivains du siecles) & c'est ce qu'a fait S. Charles, quittant pour une matinée soixante mille écus de rente.

C'étoit un Evêque qui jeûnoit souvent au pain & à l'eau, dans les festins mêmes, qui disoit tous les jours son Breviaire à genoux, & l'arrousoit de ses larmes, qui celebroit la Messe chaque jour, avec une Majeste plus qu'humaine, qui faisoit deux retraites l'année pour vacquer aux exercices spirituels, qui lisoit la Bible à genoux, pleurant à chaudes larmes, qui faisoit des aumônes par dessus ses forces, qui servoit luy-même aux pestiferez, qui portoit sous l'écarlate un rude cilice, qui dormoit sur la dure, qui ne bougeoit de son Diocese; qui le visitoit à pied, qui se rendoit infatigable en sa charge, qui étoit toûjours le premier aux bonnes œuvres, à l'Eglise, à l'Hôpital, aux malades, au Sermon, qui étoit tres-exact à ne donner les Ordres, ny les benefices, qu'à des personnes bien capables, & de bonne vie, qui ne faisoit jamais rien d'importance, sans le communiquer au Pape, & à son Conseil, qu'il honoroit, comme si c'eût été un Oracle du Ciel: ce sont les mots de cét Autheur préallegué, qui me semblent avoir peu de masse & beaucoup de poids.

Cela n'est-il point suffisant pour vous faire entreprendre par necessité, ce que vous ne pouvez renoncer sans crime ? Ne vous imaginez plus la sainteté comme une chose impossible, & ne faites point ce que font les mauvais Medecins, qui desesperent un malade, de peur de ne le pouvoir guerir.

Ces derniers siecles ne sont point si steriles en hommes de bien, qui sont les plus rares plantes du verger de Dieu, qu'ils n'ayent porté, & qu'ils ne portent encore quantité de bons Prelats, qui honorent leur profession par le merite de leurs vertus. Si vous regardez ceux-là que la proximité des temps nous fait quasi toucher par la robe, vous y verrez un Cardinal George d'Amboise, qui fut merveilleusement puissant, mais qui employa toute sa puissance à la manutention de l'Eglise, & de l'Etat; & ne voulut jamais être grand que pour obliger les petits; ny s'approcher de la Cour, que pour y servir glorieusement son Prince.

Un Ximene Archevêque de Tolede, qui parmy les grandeurs de la Cour, retenoit l'austerité d'un Religieux, qui étoit si ennemy des pompes qu'on l'a vû visiter son Diocese à pied, sans train, ny sans suite, qui employoit ses grands revenus à faire la guerre aux Sarrazins, bâtir des Monasteres, fonder des Universitez, imprimer ces admirables Bibles en plusieurs langues, qui sont les tresors de toutes les Bibliotheques du monde. Un Polus qui n'étoit pas seulement épuré des ambitions, avarices du siecle, mais qui tenoit aussi peu à son corps qu'à sa chemise, puis qu'étant furieusement persecuté par Henry VIII. il dit franchement, que pour la défense de la Foy, il se dépoüilleroit aussi librement de la vie, qu'il feroit de son habit, & seroit toûjours aussi prêt d'entrer au tombeau qu'il seroit d'aller au lit.

pour dormir. Vous y contemplerez les quatre Cardinaux de Bourbon, qui ont proportionné leurs vertus au ſang des Rois, & à la pourpre du ſacré College. Le grand Cardinal de Lorraine, qui a eu l'honneur de ſacrer trois de nos Rois de ſes mains, de les aſſiſter de ſes conſeils, de les éclairer des lumieres de ſon eſprit, de les défendre par ſa fidelité, roidiſſaut la main dés ſon bas âge à la conſervation de l'Etat: Dans toutes ces grandeurs il portoit l'auſterité ſous la pourpre, il prêchoit & cathechiſoit ardemment les plus ſimples de ſon Diocéſe, il ſoûtenoit comme une colomne de diamans, la Foy, qui étoit ſi ébranlée en France & en Allemagne, par un extrême deſordre des temps, il recevoit avec de tres-pieuſes liberalitez les pieces du naufrage de l'Angleterre, il fondoit les Religieux, il faiſoit des Seminaires, il armoit de tous côtez contre l'impieté.

Un Cardinal de Tournon, qui ſervit quatre Rois ; c'eſt à ſçavoir François I. Henry II. François II. Charles IX. & les ſervit en France, & à Rome, dans toutes les affaires les plus importantes, étant luy-même l'arbitre des grandes puiſſances de la terre, avec une fidelité tres-ſignalée, une prudence ineſtimable, un courage invincible. Un Baronius qui s'eſt éterniſé dans le travail de ſes mains, mille fois plus honorablement que n'ont fait tous les Monarques d'Egypte dans leurs marbres, leurs pyramides, & leurs obeliſques. Mais d'où penſez-vous que ſoient provenuës les grandes benedictions de ſes labeurs, ſinon d'une vie tres innocente, qui étoit comme un Soleil ſans tâche, ſinon d'une charité tres ardente, qui luy fit l'eſpace de neuf ans entiers, viſiter les Hôpitaux ſoir & matin, pour ſurvenir aux neceſſitez des pauvres, ſinon d'une

pieté tres-excellente, qui consommant son ame dans l'ardeur de ses oraisons, consommoit aussi ses revenus aux bonnes œuvres dans de tres-saintes liberalitez.

Un Tolet Religieux de nôtre Ordre, qui élevé à la dignité de Cardinal, employoit la plus grande partie des heures du jour & de la nuit, en prieres; ne vivant quasi que de legumes, jeusnant les Samedis au pain & à l'eau, & ajoûtant un Carême particulier par dessus le commun, à l'honneur de la glorieuse Vierge Marie, comme remarque le R. Pere Hilarion de Coste, au traité de sa vie. Le Cardinal d'Ossat écrivant à Monsieur de Villeroy, luy donne les titres de sainteté, doctrine, prudence, integrité, valeur, fidelité, & dit que c'est chose émerveillable, voire un œuvre de Dieu, d'avoir suscité ce grand homme pour l'avancement des affaires de France, & l'absolution du feu Roy de tres-glorieuse memoire. Et ce grand Cardinal du Perron en une lettre qu'il écrit à ce triomphant Monarque, en date du 2. de Septembre l'an 1595. dit entre autre chose, parlant de la negociation de Tolet, sur cette même affaire, *Outre qu'il a renoncé à toutes considerations humaines pour embrasser l'équité & la justice de vôtre cause, qu'il a fermé les yeux à l'obligation naturelle de son Prince, de sa patrie, de ses parens, qu'il a foulé aux pieds toutes sortes de menaces, de promesses, & de tentations, il a encore pris tant de peines, & de corps & d'esprit, pour cette negociation, que nous nous étonnons qu'il n'est succombé sous le fait, combatant tantôt par écrit, tantôt par conferances avec ceux qui étoient contraires, remuant & animant ceux qui étoient stupides, & en somme portans cét affaire avec un tel zele & une telle fermeté, que vôtre Majesté n'eût*

sçû esperer tant de preuves, pour ne dire point tant de chefs d'œuvres, & de miracles du plus affectionné & courageux de tous ses serviteurs. Voilà les traits d'un Prelat incorruptible.

Je ne dis rien de l'excellent Bellarmin, ny du premier des sçavans, le tres-illustre de Perron, ny de cette grande lumiere de sainteté, Monsieur l'Evêque de Geneve, dont vous avez les vies imprimées. Je contemple encore sur le Theatre de la France de tres grands personnages, qui comme les corps celestes ont bien de la hauteur & de l'éclat, & seroient capables d'exercer une plume plus forte que la mienne: mais puisque je me suis reduit à ces termes, de ne parler point icy des vivans, j'ayme mieux ressembler ceux qui ne pouvant mettre des couronnes sur la tête des statuës du Soleil, luy brûloient des fleurs pour en faire monter l'odeur jusques au Ciel. Aussi je ne puis couronner leur merite par des loüanges humaines, j'offriray des prieres & des vœux pour leurs prosperitez, avec toute la soumission que je dois à leurs éminentes qualitez. Comme ce n'est point mon humeur de m'étendre prodiguement sur les Panegyriques de ceux qui vivent maintenant, aussi n'est-ce pas mon intention d'inserer en ce petit Traité tous les morts. Si vous recherchez ceux qui en parlent & qui écrivent à dessein, vous serez accablé d'une grosse nué des témoins, qui vous montrera des hommes qui ont été plus grands que des Royaumes, qui ont égalé les siecles passez, édifié les presens, éclairé jusques aux ruïnes de l'avenir, & soûtenu de grandes fortunes par une plus grande sainteté. Et tous ceux là vous diront que nous n'avons rien d'immortel que les biens de l'esprit, mais que tout cét éclat exterieur du monde qui charme les yeux des hommes, est une

nué en peinture, une petite vapeur des eaux, une fible du temps, un cadran qu'on regarde ſeulement lors que le Soleil de l'honneur luit deſſus, & qui doit être aprés enſevely dans une éternelle nuit d'oubliance. Voyons maintenant le grand S. Ambroiſe que nous avons choiſi entre mille, pour ſervir de modelle à ce premier diſcours. Vous y remarquerez un homme d'une tres-illuſtre extraction, qui a été doüé de tres-précieuſe qualité, & qui par neceſſité de devoir, & conſiderations de charité, s'eſt trouvé mêlé dans les Cours des Empereurs, & un grand embarras de diverſes affaires, qu'il a traitées avec toute ſorte de prudence & de courage, montrant en tous ſes deportemens une ſainteté vigoureuſe, laquelle fut choiſie par la Providence divine, pour porter en éminence quaſi tout l'état du Chriſtianiſme.





SAINT AMBROISE

SECTION I.

SA VOCATION.

LA premiere marque de perfection que nous demandions au bon Prelat, c'est à sçavoir la vocation divine, est si manifeste au grand S. Ambroise, que quand elle seroit écrite avec les rayons du Soleil, elle ne sçauroit être plus claire. On peut dire quasi de luy ce qu'il a dit de S. Jean Baptiste : Qu'il semble que Dieu a commencé à le preparer dés le ventre de sa mere, pour exercer un jour sa vertu dans de tres-grands combats. Premierement c'est une chose remarquable, que comme la resolution étoit prise au Ciel de faire ce Prelat l'un des plus courageux & éloquens du monde, il a été tiré de la Noblesse, qui est ordinairement pleine de generosité ; étant né d'un pere honoré de l'une des premieres charges de l'Empire, qui étoit la Lieutenance des Gaules ; & de surplus il est venu au monde dans l'air François, qui a été estimé, au rapport de saint Hierôme, le païs des plus genereux & des plus doctes hommes de la terre ; & Sidoine un autre Prelat, a

Ambros. l. 1. comment. in Lucam c. 1.

Belle loüange des Gaulois

Hieron. advers.

dit que le courage des François s'étendoit plus loin que leur vie : car il vivoit encore lors qu'on leur avoit arraché l'ame du corps. Secondement, comme nous avons remarqué cy-dessus, que Dieu manifestoit souvent les vocations des enfans par divers presages, ce fut un grand signe de l'éloquence de sainct Ambroise, de voir un sein d'abeilles tout à coup fondre sur son berceau, qui estoit pour lors dans la Cour du Palais de son pere, pour faire prendre un peu d'air à l'enfant : la nourrice voyant que ces mouches à miel le caressoient de plus prés qu'elle n'eust desiré, allant & venant sur sa bouche, en eut frayeur, & pensa les chasser : Mais le pere qui se promenant en la même cour avec sa femme & sa fille, contemploit tout ce beau jeu, luy fit signe qu'elle s'arrêtast, de peur qu'aigrissant ces bestioles, elle ne provocât leurs aiguillons ; enfin elles quitterent doucement la place, & s'envolerent si haut qu'on les perdit de veuë. Déslors Ambroise, pere de nôtre grand Prelat, dit hautement, comme par esprit de prophetie, *que cét enfant seroit grand* Et veritablement ces abeilles ont été beaucoup plus convenables à saint Ambroise, qu'elles ne furent jamais à Platon, qu'on dit avoir eu le même rencontre en son enfance : car il faut avoüer que l'éloquence de Platon a du miel, & non pas des aiguillons : Mais celles de saint Ambroise, outre qu'elle est extrêmement douce dans les argumens paisibles, quand il est question de combattre, elle a des pointes qui percent jusques au vif.

Vigilantium. Sala Gallia monstra non habuit, sed viris semper fortissimis & eloquentissimis abundavit. Sidonius Alin. Carm. 1.

Invict. perstant, animisque supersunt. Iam prope post animam.

On peut bien dire qu'il est le plus élabouré en son style de tous les Docteurs de l'Eglise ? principalement si nous parlons des Latins ;

Car plusieurs, comme S. Augustin & S. Hierôme, dictoient souvent d'une impetuosité d'esprit, ce qui leur venoit en bouche, mais S. Ambroise n'avoit point tant cette coûtume de dicter à un Ecrivain: car luy-même en composant avoit toûjours la plume en main; pour limer son fait tout à loisir, & comme on dit, licher son ours,

Ambros. epist. 65. ad Sabinum.

Fulgos. lib. 1. Admirables rencontres.

Ajoûtez un autre signe de cette vocation, en ce petit jeu qu'il exerçoit sans y penser, à la façon que fit jadis S. Athanase, étant encore enfant comme luy: c'est qu'il faisoit baiser sa main à sa sœur, & aux filles qui la suivoient, comme la main d'un Evêque, & avoit une grande complaisance en cette action. Il semble que Dieu montre quelquefois comme du doigt aux enfans le chemin qu'ils doivent prendre: c'est bien merveille qu'il se trouve à Paris un petit gueux, nommé Maurice, qui se mit si avant en l'esprit qu'il pourroit être un jour Evêque de Paris, que quelques offres qu'on luy fit, en riant, dans sa grande necessité, pour luy faire renoncer au droit qu'il pretendoit à l'Evêché de cette grande ville, il fut du tout impossible: ce que voyant un riche homme, l'avança si bien aux études qu'il parvint enfin au degré qu'il s'étoit figuré. Que dirions-nous qne Dieu délie même la langue des Meres, à dire des propheties touchant l'état de leurs enfans? témoin une tres honorable Dame, nommée Ida, mere de trois fils, Baudouin, Godefroy, & Eustache, qui joüoient un jour avec elle, se cachant sous sa robe, & montrant la tête par fois avec gaillardises d'enfance: Le pere arrivant sur ce jeu, comme ils étoient tous trois couverts sous l'habillement de leur mere, demande, *Qui sont ces gens-là?* La Dame répond promptement, sans sçavoir ce qu'elle disoit, *c'est un*

Roy,

Roy, un Duc, & un Comte. De fait, Baudoüin fut Roy de Jerusalem : Godefroy succeda au Duché de Lorraine à son parent le grand Godefroy de Boüillon : & Eustache fut Comte de Bologne : Dieu se servit de la langue de cette femme, comme de la main d'un horloge, qui marque les heures, selon que la grande roüe la conduit, sans sçavoir ce qu'elle marque. Ambroise pour lors en faisoit de même, conduit de l'esprit de Dieu : il se faisoit Evêque en son idée, & toutefois quand il voulut suivre le chemin de sa raison, & de son jugement naturel, il y apporta toutes les resistances, ne pensant qu'il y fut appellé.

En troisiéme lieu, cette vocation fut du tout extraordinaire & miraculeuse : en ce qu'estant envoyé dans le pays Milanois, en qualité de Gouverneur, Probus qui le déleguoit, luy dit en riant: Allez, & gouvernez en Evêque plûtost qu'en Presidant : luy recommandant la douceur, pour apporter le lenitif à de grandes rigueurs qui s'étoient exercées dans la justice. Cela se fit tout autrement que Probus ny Ambroise ne l'avoient projetté : car comme dit l'Histoire, Auxence, Evêque Arrien, qui avoit plus long temps vécu qu'il n'étoit expedient à un méchant homme, étoit nouvellement decedé à Milan, la Metropolitaine de son Diocese : & quand il fut question de proceder à l'élection, il y eût de grandes intrigues entre les Catholiques & les Arriens, chacun desirant de faire un Evesque de son party. L'emulation qui étoit fort échauffée, menaçoit de tirer le sang des veines de part & d'autre, devant que de s'éteindre Ambroise, comme Magistrat, se transporte sur les lieux pour y remedier, & voila tout a coup un petit enfant, comme si c'eût été

Vade, age non ut Iudex sed ut Episcopus.

Election de S. Ambroise.

Ange descendu du Ciel, qui crie au milieu de l'assemblée ; qu'il falloit faire Ambroise Evêque. Ce cry fut suivy de tout le monde : comme une voix sortie de la bouche de Dieu : Le feu de division s'éteint à l'instant, les courages les plus envenimez quittent les armes ; & ne pensent rien qu'à ravir Ambroise, qui n'étoit pas encore baptisé ; pour le porter par les degrez ordinaires, au thrône Episcopal.

Concil. Nicanū can. 2. Miserum est eum fieri magistrum qui nec dum didicit esse discipulus Innocent us primus epist. 12. ad Aurelianū. S. Hiero.

Il avoit bien de l'embarrassement en cecy de tous côtez : car premierement, c'étoit un crime contre les loix de l'Eglise, d'élire un Evêque Neophyte, veu que le Concile de Nicée réprend même les Prelats qui ordonnent des Prêtres incontinent aprés le Baptême.

Secondement, il y avoit un Edit de l'Empereur, qui deffendoit la promotion de ses Officiers & Magistrats civils, sans son exprez consentement.

En troisiéme lieu, Ambroise qui s'étoit totalement dedié à la vie seculiere, n'avoit ny veine ny nerf qui tendit à cette élection. Mais qui pourroit resister à l'esprit de Dieu, quand il veut faire un coup de sa main par dessus toutes les pensées & jugemens des hommes ? Toutes les difficultez se levent l'une aprés l'autre, cette élection est approuvée non seulement du saint Siege, mais de tous les Evêques d'Orient & d'Occident, qui s'en réjoüissent & conjoüissent avec saint Ambroise, par lettres, l'Empereur Valentinian y prête son consentement, se glorifiant d'envoyer de si bons gouverneurs aux Provinces, qu'on les juge capables d'être Evêques. Il n'y a plus qu'Ambroise à surmonter, lequel remuë toute sorte de machines pour ce coup. Luy qui étoit tres-cle-

ment de son naturel, contrefait l'homme sanguinaire, faisant exercer de gehennes & de tortures sur les criminels en public, neanmoins on le veut pour Evêque ; luy qui étoit tres-chaste, fait hanter des hommes & des femmes de mauvaise conduite en sa maison, & descend jusques à l'ombre du peché, pour fuyr la lumiere de la gloire ; & on ne laisse pas de le rechercher. Il se met en fuite, & aprés avoir galoppé toute une nuit, pensant estre bien éloigné, il se retrouve à la porte de Milan, d'où il étoit party. Il faut enfin ceder à l'esprit de Dieu, qui luy donne des marques si évidentes de sa vocation : il faut prendre la charge si constamment refusée ; & où la prudence humaine perd les yeux, il faut se laisser aller à la conduite de la Providence éternelle.

SECTION II.

Un Eloge racourci de la vie & des mœurs de saint Augustin.

JE veux faire comme les Geographes, qui mettent tout l'Univers dans une petite carte : je veux comprendre en peu de mots, ce qui meriteroit un volume, & vous donner un tableau racourci de la vie & des mœurs de ce grand Saint.

Saint Ambroise étoit un homme dans lequel il sembloit que la vertu se fust incorporée, pour rendre visible aux yeux mortels. Le bien-faire qui vient aux autres par estude, sembloit luy venir par naturel, puis qu'il avoit consacré son

Belles qualitez d'un Evêque.

enfance par l'ignorance des vices, & la blancheur de l'innocence. Les autres estiment que c'est un mal que de faire un peché, & chez luy c'étoit un grand mal que d'obmettre une vertu. Deslors qu'il vivoit en la maison de son pere, avec sa bonne sœur Marcelline, il vivoit de la pratique des bonnes actions, tous deux étoient comme les pierres à feu, qui par leur approches font voler les étincelles: ainsi la sainte émulation qu'ils apportoient à poursuivre le bien, allumoit les sentimens de Dieu en leurs cœurs, par une mutuelle reverberation. Il sortit de cét échole comme Samuel du Tabernacle, pour apporter l'innocence au trône Episcopal, & y prendre la dignité. Sa vie y a servy de regle, son exemple de flambeau, sa doctrine d'ornement, & son silence même de censure.

Si vous regardez les vertus qui ont coûtume de donner commencement à l'édifice spirituel, comme sont la sobrieté & la continence: Ambroise prenoit les jeusnes par delectation, ne mangeant pour l'ordinaire qu'une fois le jour, & les viandes par raison: il s'attachoit aux uns par l'amour de la Croix, & admettoit les autres par voye de necessité. Cét exercice luy servit de beaucoup à conserver sa pureté, qu'il garda inviolablement, même dans le cours de la vie seculiere, comme on trouva dans ses papiers secrets, où il demandoit ardemmeut à Dieu, qu'il luy donnât la grace de maintenir dans la dignité d'Evêque, le don de chasteté qu'il luy avoit communiqué dés la vie qu'il menoit au siecle. Il sortoit tous les jours du lict, comme le Phenix de son nid, n'ayant point d'autres flammes que celle de ce grand Soleil, qui brûles les Anges au Ciel, & les cœur les plus Angeliques en terre.

De cette temperance provenoit ſon admirable converſation qui gagnoit tous les cœurs, & qui ſçavoit ſi bien joindre la prudence du ſerpent, avec la ſimplicité de la colombe. Il étoit prudent avec les gens de bien, aigu contre les ſurpriſes des mêchaus; mais jamais il n'étoit ruſé. Son diſcours procedoit avec une telle œconomie, que les ignorance y trouvoient de l'inſtruction; les curieux de la lumiere; les doctes de la ſolidité; les éloquens de la grace; les vicieux de l'effroy; les vertueux de l'édification; les timides de la hardieſſe; les affligez de la conſolation, & tout l'Univers de l'admiration. Il n'y avoit rien d'oiſif en cét homme, tout y parloit, tout y alloit aux loüables actions, ſon étude étoit des ſaintes Lettres, ſon ſoin d'exprimer en ſes mœurs, ce qu'il avoit leu dans les livres, il étoit prompt en ce qu'il faiſoit, & n'avoit qu'un ſeul retardement au monde, qui étoit l'Oraiſon, dont jamais il n'euſt voulu partir, ſi la diſcretion ne luy euſt enſeigné à quitter Dieu, pour trouver Dieu. Ses intentions étoient tres-ſinceres; ſes negociations honorables; ſon ſilence diſcret, ſes paroles toûjours utiles; ſon cœur plein de compaſſion: & quoy que l'eminence de ſa vie le relevoit par deſſus tous les hommes, ſa douceur neanmoins le rendoit familier à tous ceux qui avoient beſoin de ſon aide. Autant que ſon zele le faiſoit terrible à ceux qui oſoient attaquer ſon Maître, autant ſa debonnaireté le rendoit communicable à tout le monde: les occupations exterieures ne diminuoyent rien de ſon interieur, & le ſecret de ſa contemplation n'obmettoit point la conduite des affaires.

Jamais il n'étoit imperieux, que pour ſoûte-

nir l'Empire du Sauveur du monde : comme il s'élevoit jusques au Ciel quand il estoit question de défendre l'Eglise, aussi s'abaissoit-il jusques aux abysmes, lors qu'il falloit condescendre aux infirmitez des hommes. L'honneur luy a toûjours semblé le tribut de Dieu, tant qu'il a vécu, il l'a rendu constamment à son Maître, sans retenir autre chose pour soy que le fardeau de son ministere. Son continuel exercice étoit d'instruire les Monarques, d'exhorter les peuples, de convaincre les Heretiques, de consoler les affligez, de repaître les fameliques, de vétir les nuds, de racheter les prisonniers, de recevoir les pelerins, de montrer la voye du salut aux errans, de retirer les desesperez du naufrage, enflammer les tiedes, maintenir les fervens, prevoir à tous ceux qui étoient sous sa charge, & faire ponctuellement tous les devoirs de sa profession.

Expressa ad Hdar. Arel. Il croyoit que toutes les souffrances du monde étoient les siennes propres, & les pleuroit comme siennes, il estimoit aussi que le bon-heur, la commodité, & les avancemens du prochain, étoient ses richesses & ses avantages ? comme si en un seul cœur il eust logé tous les cœurs du monde. Il n'y avoit ny portier, ny page en sa maison, pour luy donner avis, touchant ceux qui le demandoient : car il étoit toûjours exposé à tous venans : comme écrit saint Augustin chacun venoit à luy à grand hâte, & personne chez luy ne sentoit couler le temps, tant il prenoit de plaisir à sa conversation. Les necessiteux qui venoient jusques à sa maison, ne passoient point sa maison sans trouver du soulagement. Dés l'entrée qu'il fut en charge, il consacra tout son patrimoine aux pauvres, donnant quasi tout ce qu'il avoit, sans rien se reserver à soy-

même. Si les biens perissables s'épuisoient, la Foy ne s'épuisoit jamais ; La Foy servoit aux aumônes, & les aumônes ne manquoient point à la Foy. Ces assistances temporelles donnoient entrée aux graces & visites spirituelles, par lesquelles il tachoit d'adoucir à force d'huile, le joug de Jesus Christ, & orner de vertu les ames de tous ses sujets, ainsi que son propre cœur, qui étoit le vray domicile de la charité. Aussi jamais homme ne fut plus aimé, ny craint que luy, tant il sçavoit bien dispenser ces deux affections si diverses, chacun le reveroit comme son Seigneur, & le cherissoit comme son pere: chacun estimoit trouver sa patrie, ses proches, & ses commoditez, où étoit saint Ambroise.

SECTION III.

Son Gouvernement.

LE Gouvernement Ecclesiastique de saint Ambroise, est la regle de toutes les nobles actions du Clergé : Comme le siecle du sanctuaire étoit jadis le modelle des autres monnoyes. Ce grand personnage en a laissé en ses écrits & en ses mœurs une telle idée, que les sensuels y trouvent dequoy apprendre leur fin, les tiedes dequoy s'enflammer, les imparfaits dequoy se corriger, & les plus parfaits dequoy toûjours apprendre. Sa belle ame étoit comme l'Iris, oiseau d'Egypte, qui fait son nid dans les palmes, toûjours elle étoit dans les grandes pensées, & n'avoit point d'impression de la terre, non plus que la premiere sphere des corps celestes.

La premiere maxime sur laquelle il établit la perfection de sa vie Ecclesiastique, fut celle qu'il a depuis couchée par écrit, en l'Epistre à Irenée, dont j'ay parlé cy-dessus. Et bien, disoit-il à part soy : Ambroyse, te voila Prêtre, & qui plus est, Evêque. Cét état demande une sobre gravité, écartée des mœurs du commun, une vie toute serieuse, du poids, & de la solidité en un degré singulier. C'est folie de penser que sa dignité d'un Evêque consiste à faire des ceremonies & des mines en public. Comment celuy-là sera t'il respecté du peuple, qui n'a rien en ses mœurs de different d'avec le peuple ? Que veux-tu que le monde admire en toy, s'il n'y avoit rien par dessus soy, s'il y reconnoît ses imperfections, si aprés avoir rougy d'un vice auquel il est sujet, il remarque que tu l'as placé dans le thrône de la dignité avec toy ! Puis qu'il faut être Evêque, cherchons une vie inaccessible aux langues des plus insolens, & qui n'aye rien de commun avec les œuvres des imparfaits.

Si Episcopus magnus, & divinis obtutibus inspicitur quasi leprosus magnus Caro suscepit dignitatem anima perdidit honestatem.

Sivant cette maxime il detestoit en son cœur la façon de ceux qui entroient avec charges par voyes sinistres, & n'y recherchoient que l'éclat exterieur ou que les commoditez temporelles : de sorte que parlant d'un tel Prelat, au livre qu'il a fait de la dignité de l'Evêque, il dit : On le regarde avec des yeux charnels comme un grand Evêque, & Dieu avec ses yeux, qui ne se peuvent tromper, le voit comme un grand lepreux. La chair a pris la dignité, & l'ame a perdu l'honêteté : la chair domine sur les peuples, & l'ame est esclave des demons.

Il n'est pas mal-aisé de persuader la vertu à un homme qui croit que c'est sa principale affaire. Ce sage Prelat ayant jetté ces fondemens de bnnes &

ſinceres intentions, s'appliqua tellement à ſa charge, que jour & nuit il n'avoit autre choſe en penſée. Car laiſſant la conduite de l'état de ſa maiſon à ſon frere Satyrus, il ſe mit du tout aux fonctions Epiſcopales qu'il exerçoit avec une telle perfection, aſſiduité & promptitude, que Paulin, témoin oculaire de ſes actions, dit qu'il en faiſoit autant ſeul que cinq autres Evêques.

Libro de dignit. ſacerdot. cap. 5.

Premierement voyant qu'il ſuccedoit à un homme, lequel avoit ſemé la zizanie, il reconnut qu'il étoit tres-neceſſaire de prêcher ſouvent les veritez Catholiques ; ce qu'il fit avec un grand fruit, mais un labeur infatigable : car étant venu de l'Ordre des Magiſtrats à la dignité d'Evêque, il luy fallut étudier ce que ſon ancienne profeſſion ne luy avoit pas appris : & quoy qu'il euſt pû en telle neceſſité, ſe ſervir des labeurs d'autruy, neanmoins luy qui jugeoit prudemment qu'il faut que la doctrine que nous enſeignons, ait germé dans nôtre cœur, & pris naiſſance dans nos inventions, pour la produire avec plus d'utilité, il ſe mit ſerieuſement à la lecture des Ecritures & des Saints Peres, qui ſe trouvoient de ſon temps, pour enfanter aprés de ſon eſprit ce qu'il devoit dire : & notez que c'eſt le conſeil qu'il donna depuis à l'Eveſque Conſtantius : *Il faut*, dit-il, *ramaſſer l'eau qui coule des Prophetes, comme des nuës, de pluſieurs lieux, afin que vôtre terre en ſoit moüillée, & arroſées de ſes fontaines domeſtiques.* Ses predications étoient ſolides, pures, coulantes, & pleines de bonnes inſtructions : & quoy que ſon diſcours euſt beaucoup de douceur, ſi eſt-ce qu'il n'avoit pas pris tellement le miel de ces abeilles, qui le careſſerent au berceau, qu'il n'en eût retenu les aiguillons. Une nature trop molle reſſemble à l'air,

Etude de S. Ambroiſe.

Libri tertii ep. 1.

qui fait place auſſi-tôt aux Coquins qu'aux Ceſars; & comme il n'y a choſe plus inſupportable en une charge que la teſte d'un opiniâtre, auſſi il n'y a rien de plus inefficace qu'une giroüette, qui tourne à tous vents & n'a autre conduite que les paſſions de tous ceux qui l'approchent. S. Ambroiſe tâchoit de guerir tout le monde par douceur, autant qu'il luy étoit poſſible, mêlant ſouvent ſes larmes avec celles des penitens, mais s'il rencontroit des cœurs endurcis & rebelles, il prenoit un merveilleux aſcendant & d'authorité & d'éloquence, pour dompter le vice, & deſarmer l'inſolence. Conſtantin, un grand Medecin, remarque qu'il n'eſt pas bon de nourrir de miel & de lait ceux qui ont quelque playe dangereuſe; car rarement ils échappent la mort par ce traitement. Nôtre grand Evêque faiſoit le meſme jugement des maladies de l'ame, & ſe gardoit bien de fomenter par des indulgences ſerviles les cœurs qu'il voyoit ulcerez de quelque malice. Ses remontrances n'étoient point des diſcours oiſifs, car on les voyoit ſuivies de bons effets, & quaſi d'une reformation generale en tous les ordres.

Conſtantinus medicus de liquidis.

Reformation du Clergé.

Il commença à meſurer le Temple par le Sanctuaire: car eſtimant que les nerfs des paroles ſont les loüables exemples; il tâcha de faire un bon Clergé, pour ſervir de miroir aux Laïques. Les eaux du Jourdain jadis firent hommage aux pieds des Prêtres, d'autant qu'ils portoient l'Arche ſur les épaules: Il n'y a rien qui ne cede à un bon Eccleſiaſtique, qui porte en ſon cœur la ſainteté; ſes paroles ſont de tonnerres quand ſa vie eſt un éclair. Voilà pourquoy, ce grand Saint n'avoit rien tant à cœur, que de voir la maiſon non de Ceſar, mais de Jesus, & ſans crime, & ſans ſoupçon.

Sur tout il s'efforça de déraciner deux pestes fatales & ennemies de toute sainteté, l'avarice & la volupté, ne voulant pas seulement que les Prêtres de son Diocese eussent les corps chastes, mais aussi les mains innocentes, & non avides pour attirer des commoditez superfluës à leur état, il les nourrissoit volontiers dans la pauvreté & frugalité comme dans le premier domicile d'où a procedé la gloire de l'Eglise primitive : sçachant bien que l'augmentation des richesses n'augmente pas également la sainteté.

On ne peut croire combien de choix il apportoit pour la promotion des Ecclesiastiques, jusques à rejetter souvent quelques-uns qui luy avoient été fort recommandez, & n'avoient rien qui fut capable de les rebuter, sinon quelque petite messeance au geste, ou au port exterieur : cela seul offensoit les yeux de saint Ambroise, qui ne vouloit voir que de la lumiere en son Clergé. Et quoy que telles choses sembloient legeres à plusieurs, neanmoins il ne se trompoit point en son jugement ; car en ayant un jour congedié deux, pour une seule legereté qu'ils avoient au marcher, il se trouva qu'ils firent aprés naufrage en la foy, & qu'ils portoient déja dans cette action fretillante, l'inconstance perfidie de leur esprit.

Où les remontrances n'estoient pas capables de profiter, il employoit une severe censure, sans avoir égard aux belles qualitez de l'esprit, quand il estoit question de chastier un crime : témoin un Gerontius qui vivoit à Milan, sous sa regle, homme d'un esprit fort délié & curieux par de-là sa profession : car il ne se contentoit pas de rechercher les secrets de medecine, & de s'étudier par

excez à polir sa langue, qu'il avoit fort trenchante, mais il se laissa aller à quelque folie de Necromantie. Or comme il avoit une demangeaison de parler, & principalement de tout ce qu'il pensoit faire à son avantage, il se vanta en quelque compagnie, qu'il avoit pris la nuit un Onoscelide; c'est-à-dire, un demon qui luy avoit paru avec des jambes d'ânes, & qu'il l'avoit tondu & mené au molin : soit qu'en effet il eust veu un tel spectre, son cerveau étant déja assez disposé aux illusions, soit que par vanité & imposture il se vantât de ce qu'il n'avoit pas fait, comme il arrive bien souvent à telle sorte de gens, qui font trophée de grands crimes, moyennant que cela les releve dans l'opinion du monde par dessus le commun. Ces paroles étans rapporttées à saint Ambroise, il luy fit une forte reprimende, & luy donna sa maison pour prison, luy ordonnant diverses penitences pour l'expiation de cette faute, qui étoit tres-indigne d'un Diacre de l'Eglise de Milan, tel qu'il étoit : luy qui n'estoit pas susceptible d'une telle medecine, prit la fuite & s'en alla à Constantinople, avec intention de décrier saint Ambroise : ce qu'il fit autant qu'il luy fut possible. De-là, par le moyen des souplesses de son esprit, jointes à un babil incroyable, au lieu de chercher un salutaire emplâtre à ses ulceres, il les couvre d'une toile d'or, de sorte que par la faveur des grands qu'il avoit gagné, le voilà promeu à l'Evêché de Nicomedie. Saint Ambroise écrivit puissamment à Nectarius, luy découvrant les impostures de cét homme, & le suppliant pour l'honneur de l'Eglise, & le sien propre, qu'il ne laissât point soüiller le siege Episcopal de tant d'ordures qui faisoient horreur au Ciel & à la

terre. Nectarius s'employa de tout son pouvoir à cét affaire, desirant ensemble, & acquiter sa conscience, & obliger l'Evêsque de Milan : mais il trouva que cét impolteur avoit gagné, tanr de faveur par ses charmes, qu'il étoit tres-difficile de l'enlever : la gloire en fut reservée à saint Jean Chrysostome, qui le desarçonna puis aprés, comme il fut promeu à la dignité de Patriarche de Constantinople.

Voila la severité qu'aportoir ce grand Pasteur à l'institution de son Clergé : & comme il voyoit que les bons Religieux & Religieuses servoient d'un grand ornement à l'Eglise, il prit un soiu tres-particulier de les entretenir, & cultiver, comme des illustres plantes du Jardin de l'Eglise. Jamais il n'eut de repos qu'il ne vît un Monastere erigé au faux-bourg de Milan, où plusieurs Saints Personnages se dédioient à la vie solitaire, pour faire en terre ce que les Anges font au Ciel. Quant aux Vierges qui prenoient le voile, pour consacrer irrevocablement leur virginité à JESUS-CHRIST, il les éleva dans l'Eglise avec tant d'érude, de passion, & de zele, qu'on n'en peut imaginer davantage, Car il leur dédja les premiers de son travail, faisant en leur faveur les livres de la virginité, qu'il composa dans les premieres années de sa charge, d'un style fleurissanr & elabouré : où pour montrer le respect qu'il portoit à cette profession, il leur parle en ces termes :

Religieux cheris par saint Ambroise.

Mes saintes filles, trois ans ne sont pas encores passez depuis que je suis en charge, & vous sçavez d'où j'ay été pris, & le peu de temps qu'on m'a donné pour disposer à un si grand fardeau : néanmoins je vous apporte les premices de ma langue, puisque j'ay plus appris dans vos mœurs que je n'ay fait dans les livres. Les fleurs

Excellẽte parolés aux Vierges.

que j'ay dans mes discours viennent de vôtre jardin: ce ne sont pas des preceptes pour les vierges, mais des exemples tirez de la vie des vierges. Vos mœurs ont inspiré une certaine grace à mon esprit, & je puis dire que tout ce que mon travail a de bonne odeur, il vient de vos prieres. Car qui suis-je moy, sinon une épine sterile? mais Dieu qui parla jadis à Moyse dans les épines, veut encore aujourd'huy parler par ma bouche.

Lib. 1. de virginibus.

Ses sermons & ses livres eurent tant d'effet, qu'il venoit des filles des extrêmitez de la Chrêtienté prendre le voile à Milan: Ce que voyant S. Ambroise, il ne se pouvoit assez étonner, qu'il persuadoit la virginité où il n'étoit pas, ne la pouvant encore assez multiplier selon ses desirs, aux lieux où il faisoit residence.

Il fit venir l'Evêque de Bologne, conduit d'un même esprit que luy, pour l'aider à ce dessein, duquel il dit un jour en pleine assemblée, *Voicy le pescheur de l'Eglise de Bologne, propre à cette sorte de pesche. Donnez, Seigneur, des poissons, puis que vous nous avez donné des coadjuteurs.* Et considerant que quelques-uns murmuroient de ses procedures, comme si le monde eust deu bien-tôt manquer par ce moyen. Il montra en un sermon tres-éloquent, que personne n'avoit sujet de se plaindre, ny les mariez, ny les non mariez: les mariez, d'autant qu'ils avoient des femmes non vierges. Les non mariez, d'autant qu'ils n'en trouveroient que trop, & que les charnels combattoient la virginité, sous pretexte de la multiplication des hommes, combattoient par même moyen la chasteté des mariages, où l'on exerce souvent la continence, quand ce ne seroit que par necessité: au reste qu'il ne falloit point craindre que le monde vinst à se perdre par la virginité? car quand bien

il devroit manquer, toûjours ce luy seroit une chose plus honorable de faillir par vertu que par concupiscence. Mais tant s'en faut, disoit-il, qu'on doive apprehender cecy, qu'on voit par experience que les Eglises d'Afrique & d'Alexandrie ; où il y a force Vierges, ont plus grand nombre d'hommes..

Cét employ ne diminuoit rien des assistances qu'il rendoit pour l'instruction de ceux qui vivoient dans la vie commune.

Il s'efforça sur tout de déraciner de leur cœur les heresies, & quelques façons de la gentilité, qui se glissoient facilement par contagion dans les maisons des fidelles. Entre autres choses il y avoit une coûtume Payenne fort enracinée à Milan, & aux autres lieux de la Chrêtienté, qui étoit de celebrer le premier jour de l'an avec des débauches & dissolutions ; qui ressentoient fort les Bachanales. Il retrancha tellement ces abus par sa grande authorité, que d'un jour prophané par tant de libertinage, dans quelques années, il en fit entre les Chrêtiens un jour de penitence, & de jeusne : qui fust depuis quelque temps gardé en l'Eglise, jusques à tant que la memoire des superstitions de la gentilité fut totalement éteinte. D'autres avoient cette folle croyance que quand la Lune étoit en eclipse, elle enduroit beaucoup par la persecution des mauvais Anges, qui tâchoient pour lors de l'exterminer, & partant ils sortoient de leurs maisons avec force poisles & chauderons faisant un grand bruit, pour dissiper à ce qu'ils disoient, le dessein que ces malins esprits avoient sur la Lune. Le sage Pasteur fit une homelie expresse contre cette superstition, où il donna beaucoup de confusion à ceux qui en étoient entachez.

Superstitions & débauches retréchées

De plus, comme c'eſtoit une coûtume fort ancienne, & introduite par les Apoſtres, de faire aux Egliſes, qui étoit pour lors les maiſons de fidelles, des Agapes ; c'eſt-à-dire, des banquets de charité en la faveur des pauvres, cela petit à petit s'étoit changé en des libertez indignes du Chriſtianiſmes : car la ſenſualité avoit tellement gagné, qu'étouffant en cette action la charité, elle ſembloit plûtôt faire un ſacrifice au ventre qu'un œuvre de pieté. Saint Ambroiſe abolit toutes ces façons de faire, & coupa tels abus juſques au plus menuës racines, de ſorte qu'on ne les vit plus germer en ſon Egliſe. Saint Auguſtin incité par ſon Exemple, pratiqua le même en Afrique, & en fit inſerer depuis le Decret, au troiſiéme Concile de Carthage.

A meſure qu'il déracinoit les vices, il plantoit les ſolides vertus aux cœurs des fidelles, qu'il entretenoit ordinairement de ces inſtructions ſuivantes, & conſeilloit aux autres Evêques de faire, le même. Premierement, il tâchoit de former aux eſprits une forte idée de la preſence de Dieu en tous lieux, ne voulant point que les vertus Chreſtiennes fuſſent de petites hypocriſies, conduites par les reſſors naturels du reſpect humain, mais par des intentions toutes celeſtes, & pour ce il diſoit, *Si quelqu'un eſt ſeul, qu'il ſe reſpecte ſoy-même par deſſus tous les hommes du monde.*

Pureté d'intention.

Si quis ſolus eſt, ſe ipſum præ cæteris erubeſcat.

Secondemens voyant que le deſir dereglé des richeſſes étoit une petite apoſtaſie de la foy, & la racine de tous les deſordres, il battoit fort ſouven, ſur cette enclume tâchant par toutes ſortes de bonnes preuves de retirer les cœurs des amours de la terre pour les élever au Ciel. Entre autres choſes vous avez ces beaux mots en l'Epiſtre à Conſtantius :

Avoir

Avoir beaucoup, c'est avoir un grand fardeau, les grandes richesses, sont pour une vaine ostentation, & les mediocres, pour l'usage. Nous sommes tous pelerins en cette vie, ce n'est pas tout de cheminer, mais la perfection gist à dextrement passer; A quel propos vous tourmenter ainsi sur le desir d'amasser, soyez sages, & vous aurez tout. L'homme vertueux n'estime rien hors de soy que le peché. Par tout où il met le pied, il trouve un Royaume, tout le monde est à luy, d'autant qu'il use de tout le monde comme sien. *Epist. ad Constantium: Multa. oneri, moderata usui.* Cõvoitise cõbatuë. Ambition.

En troisiéme instance, il faisoit une rude guerre aux ambitions & vanitez du siecle, portant les esprits tant qu'il pouvoit à l'humilité Chrêtienne, par cette maxime. *La plus grande science qui soit en ce monde, c'est de bien representer son personnage: il n'importe pas en quelle condition de vie nous soyons, moyennant que nous acquittions nôtre conscience & le devoir de nos charges: il faut que nos mœurs recommandent nôtre état, & non pas qu'elles tirent leur recommandation de nos dignitez.*

En quatriéme lieu, il apportoit un grand soin à maintenir la chasteté conjugale en la vie des mariez, montrant souvent par vives raisons, que la luxure étoit un feu qui brûloit le vêtement de l'ame, & consommoit jusques aux fondemens des montagnes: & d'autant que la braverie est ordinairement le nid où couve la déshonnêteté, il travailloit courageusement contre le luxe, faisant de fortes reprehensions aux femmes mondaines & dissoluës en habits. Un jour entr'autres il prouva qu'elles étoient comme dans une perpetuelle conciergerie, chargées de supplices, & condamnées par leurs propres sentences. *C'est pitié*, dit il, *de voir une femme qui a d'une part une grosse chaine au col, & de l'autre, des entraves aux pieds: qu'importe que le corps soit chargé d'or ou* Luxure.] Luxe.

lib. 1. de Virginib.

de fer, si le col est également plié sous le joug, & le marcher empêche ? le prix de vos liens ne sert de rien, sinon que vous avez peur de perdre vos tourmens. Miserables qui vous condamnez par vôtre propre sentence, & plus miserables encore que les criminels ; car ceux-là ne respirent autre chose que leur liberté, & vous aimez vostre servitude.

Enfin il recommandoit fort la charité, la justice, le gouvernement de la langue, la fuite des mauvaises compagnies, & la modestie en tous les deportemens, d'où vient qu'il a écrit ces admirables livres des offices qui mettent toutes les vertus Chrêtiennes en un lustre tres parfait. Le bon Prelat étoit en son Evêché comme le patron au vaisseau, l'ame au corps, & le Soleil au monde, travaillant en toutes choses, & n'ayant autre repos que la vicissitude des travaux.

SECTION IV.

Ses combats : & premierement contre la Gentilité.

Danger evident du Christianisme.

IL est temps que nous voyons nôtre fort Geant entrer en lice contre les monstres : car armé des armes de lumiere il entreprit divers combats contre les sectes, les vices & les puissances des tenebres, qui s'efforçoient de les mettre en credit. Je veux commencer ses proüesses par la rencontre qu'il eût avec Symmachus Gouverneur de la ville de Rome, qui tâchoit par son eloquence & son credit de remettre sur pied les profanes superstitions de la gentilité. Ce combat n'est pas petit, ny peu glorieux à la memoire de S. Ambroise, qui le voudra bien considerer ; le danger étoit tres-grand ; car le nom & le

deſſein de Julien l'Apoſtat vivoit encore en l'ame de pluſieurs hommes de qualité, & malins eſprits, qui avoient conjuré d'étouffer avec le temps le Chriſtianiſme, faiſant rentrer en poſſeſſion du monde des ſales & imaginaires Deitez. Ce Symmachus étoit le porte-enſeigne, homme ruſé, bien diſant,& de grande authorité, à qui les Empereurs avoient fait dedier une ſtatuë d'or, avec le titre du *premier homme de l'Empire, en credit, prudence, & éloquence:* & pour ce il ſe promettoit avoir aſſez de force pour mettre Dieu & le diable ſur un même Autel. Il alloit colorant par ſes artifices la religion Payenne, la tirant de ces ordures & brutalitez chantées par les Poëtes pour luy donner une toute autre face, la repreſenter avec le maſque que luy avoient taillé quelques Philoſophes, ſous le regne de Julien, pour la rendre moins odieuſe: Et voyant que le tems le favoriſoit, d'autant qu'aprés la mort de Gratian, un Prince tres-Chrêtien, Valentinian, qui n'étoit qu'un enfant, ſous la tutele d'une mere Arienne, tenoit le gouvernail de l'Empire, il ſe reſolut de peſcher en eau trouble, & obtient quelques Edits par ſurpriſe en faveur du Paganiſme, contre leſquels S. Ambroiſe forma de tres-fortes oppoſitions. Je rendray icy les deux plaidoyers aux termes qu'ils ont été prononcez, pour confronter le babil d'un homme politique avec l'éloquence d'un Saint.



Le Lecteur sensé remarquera icy deux tres-riches pieces d'éloquence : que j'ay renduës plûtôt en Orateur qu'en Traducteur, pour leur donner le lustre qu'elles meritent : je veux qu'on voye en la Harangue de Symmachus, ce que peut une mauvaise conscience qui a l'éloquence en main ; pour déguiser la verité : & comme il faut toûjours juger des hommes plus par les œuvres que par les paroles.



HARANGUE DE SYMMACHUS, à Theodose & Valentinien le jeune, pour l'autel de la Victoire, l'exercice de la Religion Payenne, & le revenu des Vestales.

Notez qu'il feint Theodose cõme present, lequel toutefois ne sçavoit rien de ce qui se passoit. Cét exorde flate l'Empereur.



SACREES MAIESTEZ,

Aussi-tost que cette Cour souveraine qui vous est toute acquise, a vû le vice dompté sous les loix, & que par vôtre pieté vous avez effacé la memoire des troubles passez, elle a pris l'authorité que luy donne la faveur de ce bon siecle, & vomissant les amertumes qu'elle avoit retenuës long-temps sur le cœur, m'a commandé derechef de vous porter ses plaintes par une solemnelle ambassade,

Ceux qui ne vous veulent point de bien, nous ont privé jusques icy de l'honneur de vôtre audience pour nous priver de l'effet de vôtre justice. Mais aujourd'huy

Je viens m'acquiter de deux obligations, l'une du Gouverneur de la ville, & l'autre de l'Ambassadeur ; comme Gouverneur je fay une action qui concerne le bien public, & comme Ambassadeur je vous porte les requestes de vos tres-humbles sujets. Il n'y a plus de dissensions parmy nous ; on a cessé d'avoir cette creance que pour être estimé grand homme d'Etat, il falloit être particulier en ses opinions,

Tous les Senateurs Payens ne s'accordoiēt pas auparavāt sur cette Ambassade.

Le plus grand Empire que sçauroient avoir les Monarques, c'est de regner dans l'amour & dans l'estime de leurs sujets, aussi est-ce une chose intolerable en ceux qui gouvernent l'Etat de nourrir leurs divisions au dommage du public, & établir leur credit sur les desavantages de la reputation de leur Prince. Nous sommes bien éloignez de ces sentimens, car tout nôtre soin veille toûjours pour vos interests, & pour ce nous défendons les Ordonnances de nos ancestres ; les droits de la Patrie, & son bonheur fatal, comme chose qui concerne la gloire de vostre siecle, à qui vous avez donné un nouvel éclat quand vous avez témoigné publiquement, de ne vouloir rien entreprendre sur des coûtumes établies par nos peres.

Voilà pourquoy nous vous supplions tres humblement de remettre en état la Religion qui a si longtemps conservé cét Empire. Si nous voulons nous ressouvenir des Princes sous lesquels nous avons vécu, quoy qu'ils ayent été partagez de sectes & d'opinions, nous trouverons que l'un a retenu la Religion de ses peres, l'autre ne l'a point rejettée, & si l'authorité des morts ne suffit pour nous donner l'exemple de ce que nous devons faire, prenons-le pour le moins de la dissimulation des vivans, qui en tolerant les ceremonies anciennes, ont montré qu'ils n'avoient aucun dessein de les condamner.

Il parle de Iulien l'Apostat & de Valentinien le pere, & d'autres Princes Catholiques, mais qui colorieēt la Gentilité.

Nous demandons maintenant qu'on nous restituë

l'autel de la Deesse Victoire, pour y offrir nos sacrifices. Y a-t-il homme au monde si amy des Barbares nos ennemis, qui se veüille opposer à ce dessein? L'experience du passé nous doit avoir donné de la sagesse pour l'avenir; il est temps que nous evitions tant de funestes prodiges qui nous menacent, & que nous rendions pour le moins au nom de la Victoire l'honneur que nous avons denié à sa divinité. La Victoire, ô sacrées Majestez, vous a déja puissamment obligez, & vous obligera encore d'avantage. C'est à faire aux malheureux qui n'ont jamais experimenté les bien faits de haïr ses honneurs: mais vôtre valeur ne peut faire autrement qu'elle ne revere celle qui sert d'un favorable appuy à vos triomphes.

Subtile cõplaisance de Symmachus.

La Victoire est une divinité qui a ses Autels chargez de vœux de tout le monde, celuy-là est bien ingrat qui veut deshonorer celle qu'il fait profession de desirer, & quand ce ne seroit pas une action de justice, de rendre la veneration à qui elle est düe, si est-ce que nous ne devons point estre privez des ornemens de nostre Senat.

Permettez, sacrées Majestez, à nostre vieillesse, de laisser à sa posterité la Religion qu'elle a reçüe de ses peres, lors que nous étions encore en enfance. L'amour des anciennes coûtumes est un merveilleux lien. L'Empereur Constant qui le voulut trencher, y perdit ses peines, laissans un exemple aux autres d'éviter la severité, qui ne luy a de rien profité, nous qui sommes tres affectionnez à l'eternité de vôtre nom & de vôtre divinité, devons faire en sorte que les siecles suivans ne trouvent rien à changer en vos actions.

Constãt fils de Constãtin le Grand.

Où jugerons-nous desormais vos loix & vos comandemens, quand on nous aura arraché tous les Autels? Qui servira de terreur aux perfides pour arrêter leurs faussetez, s'ils n'ont plus d'apprehension des divinitez

qu'ils ont jadis reverées ? Nous n'ignorons pas que tout ce grand Univers est remply de la presence de Dieu, & qu'il n'y a point de lieu de seureté pour les parjures ; si est ce que c'est une chose tres importante de reprimer la liberté des pechez par la presence visible & les marques d'une ancienne Religion. Cét Autel de la Victoire est le nœud de nostre concorde, & le domicile de la foy publique : tout ce qui donne de l'authorité à nos Arrêts, c'est que nous les prononçons aprés avoir juré la fidelité aux Autels : Et puis profaner indifferemment un Autel si religieux, où nous avons autrefois prêté nos sermens, & le profaner sous le regne des Princes, qui fient plus la seureté de leurs personnes à la foy de leurs sujets, qu'à la force de leurs armes ? Mais l'Empereur Constance, dit-on, en a montré le chemin. Pourquoy allons-nous imiter en un Prince qui a tant d'autres perfections, ce qui luy a plus mal réüssi, & ce qu'il n'eust jamais fait, si le bon-heur luy eust fait voir un autre faillir devant luy ? Les fautes d'un predecesseur ne sont pas inutiles à un successeur qui en veut tirer du profit, & souvent on fait l'apprentissage de ses vertus sur les vices d'autruy. Il est arrivé que ce bon Empereur n'a pas prévû le mécontentement qui naîtroit de cette action ; la chose étant encore nouvelle, & sans exemple : nous qui avons maintenant d'autres connoissances que luy, ne pouvons avoir les mêmes excuses en nos fautes. Vos majestez trouveront en ces Princes assez d'autres faits dignes d'imitation, qu'elles pourront suivre avec plus de gloire, & moins d'envie. Pour le moins il n'a rien retranché des privileges des Vierges Vestales, il a remply les Temples & le ministere des Dieux immortels de noblesse, il a voulu qu'on prist dans ses coffres les deniers pour fournir aux frais des ceremonies anciennes. Venant à Rome, il a marché par toutes les rües de cette ville eternelle, accompag-

Constãce étoit allié de l'Empereur, pour ce il en parle accortement.

né de son Senat, tous joyeux de le voir, il a veu d'un bon œil les temples qui portoient sur le front les titres de nos Dieux, il s'est enquis de l'origine de ses grands édifices, en a loüé les fondateurs. Et quoy qu'il fust d'une autre Religion que la nostre, il n'a point voulu faire triompher sa pieté dans l'abolition de celle de ses peres : il a conservé à l'Empire son ancienne façon sçachant bien qu'en ce qui concerne la Religion, chacun a ses sentimens, ses coûtumes, & ses ceremonies, qui demandent toute liberté.

Maximes de Payen.

L'esprit de Dieu qui gouverne ce grand monde a distribué à chaque ville ses Protecteurs : & comme le Ciel nous donne les ames, aussi ordonne-t'il par tout des Genies & des puissances fatales, pour le gouvernement des mortels, qui nous obligent à les respecter plus par l'utilité que nous en recevons, que par autre consideration. Toutes les raisons que nous avons icy bas de la divinité, sont obscures, & nous ne sçaurions mieux reconnoistre Dieu que dans ses bien faits, dans la memoire, & dans l'experience des prosperitez qui nous viennent de sa part.

Il parle cõme un homme ignorãt de la foy.

Si l'antiquité est capable de donner quelque poids à une Religion ; pourquoy ne garderons-nous pas une foy affermie sur tant de siecles ? Pourquoy ne suivrons-nous pas nos Peres, qui ont si heureusement suivy leurs ayeuls ? Figurez vous que Rome se presente maintenant devant vos yeux, & vous parle en ces termes.

O Princes tres bons & tres-justes, qui estes les vrais Peres de la patrie, portez respect à la vieillesse où je me voy arrivée, en suivant la pieté de mes fondateurs ; permettez-moy d'exercer les ceremonies anciennes, puis qu'elles sont sans repentances, & d'user de ma façon ordinaire, puis que la liberté est le partage de ma naissance. La religion que vous me voulez ôter, est celle qui a conqueté le monde, celle qui a repoussé Annibal bien

Discours artificieux

loin de mes murailles, & a chassé les Gaulois de mon Capitole.

Ay je donc été conservée parmy tant d'armes & de perils, pour être aujourd'huy deshonorée par mes enfans? Ay-je donné la loy à tout le monde, pour la recevoir sur mes vieux jours des simples pecheurs? Je ne sçay point encor ce qu'ils me veulent apprendre, mais je sçay bien que la correction de la vieillesse ne peut être que tardive, & en danger qu'elle ne soit encore plus ignominieuse; j'honore les Dieux de mes peres, les Dieux de ma naissance, je leur demande la paix; me veut-on enseigner autre chose? Je pense qu'aprés avoir bien disputé, nous trouverons que nous avons tous un même Dieu: Mais que nous l'honorons sous divers titres. Nous vivons tous sous de mêmes astres, nous sommes tous couverts d'un même Ciel, tous envelopez dans un même monde, laissons chercher un chacun la verité selon ses petites industries: C'est un grand secret que Dieu, ce n'est pas de merveille, si on tâche à le trouver par tant de divers chemins. Dangereuses maximes usurpées depuis par le Heretiques.

Mais je laisse la dispute à ceux qui ont plus de loisir que moy: je ne viens pas pour donner une bataille, mais pour vous representer nos tres-humbles prieres. Je demande si les coffres de vos Majestez ont été fort remplis depuis qu'on a osté à ces pauvres Vestales les petits revenus dont elles joüissoient auparavant. Elles se voyent frustrées des recompenses que les Empereurs les plus avares leur ont ordonnées, & dans une si grande liberalité de vos Majestez qui enrichit tout le monde, elles seules ont sujet de se plaindre de la necessité. Vestales vierges & Religieuses des Gentils.

Ce n'est point le gain qui les mene, mais l'honneur de recevoir les gages dûes à leur chasteté. C'est toucher aux sacrez voiles qui ornent leur chef, que de les priver des privileges ordinaires à leur profession; les Paroles mouvãtes.

pauvres filles ne demandent plus rien de vous qu'un simple titre de prérogative, aussi bien leur grande pauvreté les a mis hors des prises de leurs ennemis, car la nudité est celle-là seule que la violence ne peut dépoüiller. Tant plus on leur a retranché de leurs commoditez, d'autant plus a-t'on relevé l'honneur de leurs charges, puis que leur virginité qui est voüée au salut du public, a tant plus de merite que moins elle a de recompense: à Dieu ne plaise que vos deniers qui sont tres-innocens, soient soüillez de la proye qu'on aura tiré des Vestales. Les revenus des bons Princes, croissent toûjours plûtost des dépoüilles des ennemis que des dommages des Prestres. Il n'y a gain qui puisse recompenser le tort que leur a fait cét Arrest: tant plus vos mœurs sont éloignez de toute sorte d'avarice, tant plus leur condition est miserable, puis qu'elles se voyent ainsi tourmentées sous une si grande clemence, & frustrées d'un bien qu'elles ne peuvent perdre qu'avec l'honneur. Car si elles étoient dépoüillées par des harpyes, on pleureroit leur misere dans la compassion qu'on porteroit à leur innocence, mais le monde qui les voit privées de leur bien, sous des Empereurs si retenus & si moderez, dit qu'il faut qu'il y ait du crime de leur part, puis qu'il y a tant de sainteté de la vôtre.

On retient encore des possessions leguées à des vierges, par la derniere volonté de ceux qui ont rendu l'ame en la devotion qu'ils portoient à leurs temples. Ie vous prie, ô Pontifes sacrez, qui presidez à la justice, pourquoy frustrerez-vous la Religion publique de vôtre Empire, de la succession d'un particulier? Laissez faire aux mourans leurs testamens avec toute sureté, laissez les mourir avec cette creance, qu'ils ont des Princes non avares, pour maintenir ce qu'ils auront ordonné en partant de ce monde, sur l'état de leur bien.

C'est vôtre honneur & vostre contentement, de voir

une telle felicité dans le monde que vous gouvernez, & de delivrer même les mourans des inquietudes qu'ils pourroient avoir sur la nullité de leurs testamens. Y a-t'il chose au monde qui concerne davantage le droit Romain, que la Religion Romaine? Comment voulez-vous qu'on nomme le divertissement qu'on aura fait des deniers, que leur état, ny les loix n'ont point mis dans la condition des biens vacquans & caduques? on fait des legs aux affranchis, on ne refuse point aux esclaves les petits émolumens qui leur viennent des testamens. N'y a-t'il que les Vierges, & des Vierges si nobles, & ces Vierges qui se sont voüées à l'exercice des ceremonies fatales à la conservation de cét Empire, qui doivent être privées des possessions qui leur viennent par voyes legitimes d'heritages.

Que leur profite de consacrer la chasteté de leur corps au salut du public; de faire une base à l'eternité de cét Empire du secours de leurs prieres, de lier à vos étendars, à vos armes, & à vos aigles, les faveurs des assistances celestes, de presenter des vœux efficaces pour tout le monde, & d'être privez des droits qu'on ne refuse à personne? Il sera desormais plus utile de servir les hommes que les Dieux, puisque voulant faire nôtre Empire Religieux, nous le faisons ingrat. Symmachus releve ses Vestales

[Ce n'est point la seule cause des Vestales qu'il plaide, c'est celle de tout le genre humain, car le déshonneur de leur profession est la source de tous nos maux. La loy de nos peres avoit honoré ces saintes filles, & tous ceux qui se voüent aux Autels, d'un petit revenu, & de quelques privileges tres justes, cela leur avoit été toûjours maintenu, jusques aux nouveaux reglemens qu'on fit quelques Banquiers, qui degenerant du soin de leurs ayeuls, ont employé les revenus ordonnez à la Virginité, à l'entretien de quelques crocheteurs. De là est venu en Famines

ſuite cette grande famine, dont tout le monde a reſſenty les effets, & les moiſſons languiſſantes, ont trompé l'eſperance de chaque Province. N'accuſons point la terre de ce deſaſtre : car elle eſt innocente, ne querelons point le Ciel, car il eſt juſte : ne nous plaignons point que la roüille ait mangé le bled, ou que les avoines ayent étouffé les fruits de la terre, nos ſacrileges ont ſeché l'année: & c'étoit bien raiſon que tout le monde fût fruſtrée d'un bien qu'on ôtoit à la Religion. S'il y a quelque exemple de nos malheurs dans l'antiquité, diſons que cette famine eſt venuë par certaine revolution d'années, fatale à tels accidens, mais où trouverons nous rien de ſemblable dans les ſiecles paſſez ? Où trouverons-nous une ſterilité noüée en la façon par la malignité de l'air ? où trouverons nous que le peuple ait été contraint d'avoir recours à des plantes ſauvages, & au glan de la forêt de Dome pour ſoulager ſa faim ?

[Quand nos peres ont-ils vû un ſpectacle ſi cruel, tant qu'ils ont nourry aux dépens du public les miniſtres de la Religion ? quand ont-ils ſecoüé les cheſnes, ſinon pour les pourceaux ? quand ont-ils arraché les herbes de la terre juſques à la racine pour ſuſtenter les hommes, quand les champs, qui pour le plus avoient coutume de ſe repoſer alternativement, ont ils tous manqué comme à deſſein en une même année ? à-ce été quand le peuple partageoit ſon vivre avec les Vierges Veſtales ? La liberalité qu'on exerçoit envers les Prêtres, favoriſoit les revenus de l'année, & ſembloit plûtôt un remede contre la ſterilité, qu'une largeſſe de piété, maintenant Dieu vange la neceſſité d'un chacun, la retention d'un bien qu'il vouloit être commun à tout le monde.

[Quelqu'un dira que ce n'est pas de merveille, si on refuse d'entretenir une religion étrangere au dépens du public. A Dieu ne plaise, que vos Majestez estiment que les revenus qui ont été jadis ordonnez aux Vestales par le public, soient à present censez comme un argent du public.]

[Comme la Republique est composée des particuliers, aussi n'a-t'elle plus de droits au dons qu'elle a fait des personnes particulieres. Vous mêmes qui gouvernez tout, gardez à un chacun ce qu'il luy appartient, & voulez-vous que la justice s'étende plus loin que vôtre puissance. Consultez, s'il vous plaît vôtre mangnificence, & elle vous dira ce que vous avez jusques icy donné à tant de particuliers, n'est plus un bien public, car les dons ne sont plus à ceux qui les ont faits, & ce qui étoit au commencement un bien-fait, par usage & succession de temps, devient une obligation. C'est intimider les consciences de vos Majestez de terreurs paniques, de penser vous faire croire que vous donnez à nôtre Religion ce que vous ne luy pouvez ôter sans injustice.]

[Je prie Dieu, que les secrettes assistances de toutes les sectes favorisent vôtre clemence, & que celle-cy qui a si long-temps assisté vos ayeuls, si elle ne vous peut plus tenir en sa creance, vous tienne pour le moins en sa protection: Nous luy rendrons pour vos Majestez tous les devoirs, & elle vous continüera les faveurs ordinaires. Nous ne demandons rien de nouveau en demandant l'exercice d'une Religion, qui a conservé l'Empire à vôtre pere, qui est maintenant parmy les Dieux, & qui a beny son lit par les legitimes heritiers de sa couronne. Ce bon Prince qui est entré en la condition des Dieux immortels, regarde du Ciel les larmes de

Il parle de Valentin I.

ces pauvres Vestales, & voit bien qu'on ne peut violer les coûtumes qu'il avoit si affectueusement maintenuës, que par la diminution de son authorité. Donnez encore ce contentement à vôtre bon frere, qui est reçu en cette compagnie celeste, de voir corriger un Arrêt qui n'est point sien. Couvrez dans l'oubliance un fait qu'il n'eût jamais laissé passer, s'il eût prevû le mécontentement du Senat; & pource on a diverty les deputez que nous luy avions deleguez lors qu'il étoit encore en vie, pour la crainte que nos ennemis avoient de son équité. Il importe beaucoup au public d'effacer une mauvaise tâche de dessus les cendres d'un bon Prince, & justifier le passé par l'abolition du present.

Il veut tirer l'Empereur Gratiã mort à son party quoique totalement cõtraire.



Harangue de saint Ambroise, contre Symmachus.

SECTION V.

Elle est tirée de ses raisons, conceptions, & quasi de toutes ses paroles.

Exode grave.

ACREE MAJESTE,

Combien que vôtre bas âge nous ait donné des marques assurées de la force de vôtre esprit, & de la constance de vôtre foy, si est-ce que le rang que je tiens auprés

de vôtre personne, m'oblige de prevenir les surprises d'un discours affecté, qui se glisse parmy tant de mots dorez comme le serpens parmy les fleurs.

[C'est dommage que le gouverneur Symmachus a employé une si belle langue à un si mauvais sujet: le fard de son eloquence fait soupçonner la foiblesse de ses Dieux : car toûjours une cause ruineuse cherche l'appuy dans les paroles, qu'elle ne peut trouver dans la verité. Telles sont les procedures ordinaires des Payens, quand ils parlent de leurs superstitions: leurs harangues ressemblent ces anciens Temples d'Egypte, qui logeoient sous des pavillons dorez les idoles des rats & des crocodiles. Mais l'Ecriture nous apprend plûtôt à vivre qu'à parler, & nous recommande le mépris du langage pour nous attacher à la solidité des vertus. C'est pourquoy, sacrée Majesté, aprés vous avoir supplié de prendre mon discours plûtôt au poids des raisons, qu'au nombre des paroles: je répondray à trois points que le Gouverneur me semble avoir compris en sa Harangue: le premier touche la Religion des Payens: le second, les revenus des Vestales ; & le troisiéme, la cause de la famine que nous avons experimentée. J'entens, au premier article Rome, qui parle les larmes aux yeux, & les sanglots au cœur, & qui demande l'exercice des superstitions Payennes, d'autant que ce sont elles, à ce que dit le Gouverneur, qui ont écarté Annibal des murailles; & les Gaulois du Capitole. C'est publier l'infirmité des faux Dieux, que de les défendre de la façon : & nous ne sçaurions mieux refuter Symmachus, qu'en le montrant armé contre soy-même. Car je demande si ces Dieux sont les Protecteurs de cét Empire, comment ont-ils laissé si long-temps voltiger Annibal dans les ruines de l'Italie? avoient-ils les mains si courtes, qu'ils ne les pussent étendre plus

Refutatiõ pressante du plus fort argumẽt de Symmachus.

loin que leurs Temples,& leurs murailles. Car quant aux Gaulois, que diray-je? Je m'étonne fort comme les Gouverneurs en ont fait mention,puisqu'en effet c'est une chose ridicule de dire que les ennemis étant au cœur de la ville, tous ces Dieux protecteurs demeurerent oisifs dans leurs temples, en telle sorte que toutes les histoires ont publié que le peuple Romain devoit sa conservation non pas aux Dieux, ny aux sacrifices qui ne luy profiterent de rien;mais au cry d'un oison, qui de bonne fortune éveilla les sentinelles dormantes;si ce n'est que Symmachus,comme il est inventif,veüille dire que pour lors son Jupiter avoit quitté ses chariots ardents,& ses foudres pour s'enfermer dans la gorge de cét oison. Mais comme un mensonge est toûjours industrieux pour se défaire soy-même? Annibal n'adoroit-il pas les Dieux Romain? s'il est vray qu'ils portent toûjours leurs victoires dans leurs mains, comment Annibal ne prenoit-il Rome avec l'assistance de ses Dieux? Ou comment les Romains ne surmontoient-ils Annibal en toutes les batailles? comment les uns & les autres avoient-ils souvent du pire? de quelque côté qu'on se tourne, il faut voir des Dieux vaincus, qui ne peuvent desavoüer leur impuissance, s'ils n'avoient leur nullité.

Rome parle avec majesté.

[Ce n'est donc point Rome qui parle en la façon que Symmachus la fait parler,jamais elle ne luy donna cette commission, mais elle dit par la bouche de ses braves Capitaines Romains, qu'ay-je fait pour devenir une boucherie, & pour être detrempé dans le sang de tant d'animaux? Les victoires ne sont pas aux entrailles des bêtes, mais aux bras des soldats. Ce n'est point la mort des bœufs qui m'a fait dompter les Monarchies, mais la vaillance des hommes. Camillus à force d'armes a rapporté mes étendarts au

au Capitole, que vos ceremonies avoient laissé enlever. Attilius a mis sa vie pour la preuve de sa fidelité & le salut du public : Scipion l'Afriquain a trouvé le triomphe, non point entre les Autels du Capitole, mais dans le champ de bataille. Si vous desirez voir les beaux effets de vos superstitions ; Voyez Neron, qui le premier a tiré l'épée des Cesars contre les Chrêtiens ; Voyez des Empereurs qui se font & défont par chaque mois comme la Lune ? Voyez ceux qui étoient les plus zelez à vos ceremonies, dont les uns ont asservy honteusement l'Empire du monde aux étrangers, & les autres en se promettant de grandes victoires sous la faveur de leurs Dieux, ont trouvé la servitude. N'y avoit-il pas alors un Autel de victoire au Capitole ? D'où sont venus donc tant de sinistres évenemens, si le bon-heur est divinement destiné à ceux qui la servent ? Je me repens, quoy que trop tard, de ces barbares ceremonies : vous m'avez fait tant de fois rougir de sang, laissez-moy rougir une fois de honte, d'avoir été si legerement trompée, afin que je ne rougisse plus de me voir convertie avec tout le monde. Et ne me dites point que je suis vieille, la vieillesse n'est point aux années, mais aux mœurs : jamais il n'est trop tard d'apprendre son salut, & toûjours il est temps de faire le bien ; la honte n'est que pour ceux qui n'ont ny le pouvoir ny le vouloir de corriger leurs vices.

Venez, & apprenez avec moy des Chrêtiens une nouvelle milice qui porte les armes en terre, & ses conquestes dans le Ciel. De qui voulez-vous que j'apprenne les Mysteres du Ciel, sinon de celuy qui l'a fait, & non de l'homme qui ne sçait pas seulement ce qui se passe n sa maison ? A qui voulez-vous que je me fie tou-

Belles répõses au libertinage de Symmachus.

chant la creance qu'il faut avoir de Dieu, sinon à Dieu même ? Comment vous prendray-je pour maître, puis qu'en me voulant enseigner, vous confessez vôtre ignorance ? Vous dites que Dieu est un grand secret, & qu'il faut le chercher par plusieurs chemins : mais qui a une fois trouvé le droit chemin, doit-il encore s'amuser au détour ? Vous le cherchez à l'aveugle, & nous le trouvons dans la lumiere, vous le cherchez avec des suspicions & inquietudes d'esprit, & nous le trouvons dans la revelation de la sagesse & de la verité de Dieu même. C'est une malicieuse stupidité de penser qu'on peut servir ce Souverain Maistre en toutes sortes de sectes : comme il n'y a qu'un Soleil au monde, aussi n'y a-t-il qu'une verité : c'est la ligne droitte qu'on ne peut faire qu'en une façon : toutes les autres superstitions sont les lignes tortuës, qui ont autant de faces qu'elles ont de desctuositez. Comment pourrions nous accorder nos Religions, vous adorant les œuvres de vos mains, & nous tenant pour injure faite à Dieu, d'adorer l'œuvre des hommes ? Comment aurions-nous un même Dieu, si vous adorez des pierres, que nostre Dieu nous enseigne de fouler aux pieds. A qui nous fierons-nous de cette verité parmy une si grande diversité d'opinions, sinon à un homme Dieu, dont les paroles n'ont esté que propheties, que sagesses, & que veritez ; la vie qu'innocence, que saincteté, que vertus, les actions que puissance, que merveilles, & que miracles en toutes les parties de l'Univers ? Quel esprit secret a porté la Croix sur la cyme de vostre Capitole ? vous demandez des preuves de la Divinité, & je vous montre la conqueste d'un monde sous les pieds d'un Crucifié : tant moins cette action a de l'homme, tant plus y voyez-vous de l'œuvre de Dieu.

Et puis Symmachus, vous redemandez les Autels des Idoles ? à qui ? à un Empereur Chrestien, dont le cœur est entre les mains de Dieu, & les armes pour la protection de la foy. Voulez-vous qu'il employe ses mains chastes & innocentes, qu'il n'a jamais levé que pour le Dieu vivant, à redresser les monumens d'une fausse Deité ? en quelle histoire trouvez-vous que les Empereurs Payens nous ayent bâty des Chapelles & des Temples ? & pensez-vous que nôtre grand Prince ait moins de Zele pour la verité, que ses predecesseurs en ont eu pour le mensonge ? Ils ont fait rougir toutes les parties du monde de nostre sang pour la défiance de leurs idoles ; mais Dieu a soufflé sur leurs desseins, & a renversé par sa puissance ce qu'ils vouloient élever par leur injustice : Voulez-vous qu'un Empereur Chrestien aille foüiller dans les ruines de vos Dieux, pour nous remettre au mépris de la Religion, des objets de peché, sur les Autels. Paroles graves.

Mais voyons un peu la suitte : ils nous demandent des revenus pour les Vestales, car autrement elles ne peuvent servir leur Dieu. Voyez que les Gentils sont courageux : Nous avons embrassé & maintenu nostre foy parmy la pauvreté, les injures, & les persecutions : & eux crient que leurs ceremonies ne peuvent subsister sans leurs interests : C'est une chose honteuse de vendre la virginité, & de s'attacher au gain par le desespoir des vertus. Quelles armées de filles ont-ils à nourrir pour avoir tant de soin de leur revenu : leur nombre ne passe point le nombre de sept, qu'ils ont tiré en tant de milliers, pour garder une virginité mercenaire, qui se reserve toujours le droit d'exprimer le mariage. Est-ce pour cela qu'il les faut mitrer, qu'il les faut couvrir d'écarlate & qu'il leur faut donner mille privileges, & leur entretenir de magnifiques carrosses avec un train de Princesses, pour bra- Pertinẽte explique sur le fait des Vestales.

Belles répõses au libertinage de Symmachus.

chant la creance qu'il faut avoir de Dieu, ſinon à Dieu même ? Comment vous prendray-je pour maître, puis qu'en me voulant enſeigner, vous confeſſez vôtre ignorance ? Vous dites que Dieu eſt un grand ſecret, & qu'il faut le chercher par pluſieurs chemins : mais qui a une fois trouvé le droit chemin, doit-il encore s'amuſer au détour ? Vous le cherchez à l'aveugle, & nous le trouvons dans la lumiere, vous le cherchez avec des ſuſpicions & inquietudes d'eſprit, & nous le trouvons dans la revelation de la ſageſſe & de la verité de Dieu même. C'eſt une malicieuſe ſtupidité de penſer qu'on peut ſervir ce Souverain Maiſtre en toutes ſortes de ſectes : comme il n'y a qu'un Soleil au monde, auſſi n'y a-t-il qu'une verité : c'eſt la ligne droitte qu'on ne peut faire qu'en une façon : toutes les autres ſuperſtitions ſont les lignes tortuës, qui ont autant de faces qu'elles ont de defectuoſitez. Comment pourrions nous accorder nos Religions, vous adorant les œuvres de vos mains, & nous tenant pour injure faite à Dieu, d'adorer l'œuvre des hommes ? Comment aurions-nous un même Dieu, ſi vous adorez des pierres, que noſtre Dieu nous enſeigne de fouler aux pieds. A qui nous fierons-nous de cette verité parmy une ſi grande diverſité d'opinions, ſinon à un homme Dieu, dont les paroles n'ont eſté que propheties, que ſageſſes, & que veritez ; la vie qu'innocence, que ſainteté, que vertus, les actions que puiſſance, que merveilles, & que miracles en toutes les parties de l'Univers ? Qoel eſprit ſecret a porté la Croix ſur la cyme de voſtre Capitole ? vous demandez des preuves de la Divinité, & je vous montre la conqueſte d'un monde ſous les pieds d'un Crucifié : tant moins cette action a de l'homme, tant plus y voyez-vous de l'œuvre de Dieu.

Et puis Symmachus, vous redemandez les Autels des Idoles ? à qui ? à un Empereur Chrestien, dont le cœur est entre les mains de Dieu, & les armes pour la protection de la foy. Voulez-vous qu'il employe ses mains chastes & innocentes, qu'il n'a jamais levé que pour le Dieu vivant, à redresser les monumens d'une fausse Deité ? en quelle histoire trouvez-vous que les Empereurs Payens nous ayent bâty des Chapelles & des Temples ? & pensez-vous que nôtre grand Prince ait moins de Zele pour la verité, que ses predecesseurs en ont eu pour le mensonge ? Ils ont fait rougir toutes les parties du monde de nostre sang pour la défiance de leurs idoles ; mais Dieu a soufflé sur leurs desseins, & a renversé par sa puissance ce qu'ils vouloient élever par leur injustice : Voulez-vous qu'un Empereur Chrestien aille foüiller dans les ruines de vos Dieux, pour nous remettre au mépris de la Religion, des objets de peché, sur les Autels.

Paroles graves.

Mais voyons un peu la suitte : ils nous demandent des revenus pour les Vestales, car autrement elles ne peuvent servir leur Dieu. Voyez que les Gentils sont courageux : Nous avons embrassé & maintenu nostre foy parmy la pauvreté, les injures, & les persecutions : & eux crient que leurs ceremonies ne peuvent subsister sans leurs interests : C'est une chose honteuse de vendre la virginité, & de s'attacher au gain par le desespoir des vertus. Quelles armées de filles ont-ils à nourrir pour avoir tant de soin de leur revenu : leur nombre ne passe point le nombre de sept, qu'ils ont tiré en tant de milliers, pour garder une virginité mercenaire, qui se reserve toûjours le droit d'exprimer le mariage. Est-ce pour cela qu'il les faut mitrer, qu'il les faut couvrir d'écarlate & qu'il leur faut donner mille privileges, & leur entretenir de magnifiques carrosses avec un train de Princesses, pour bra-

Pertinente explique sur le fait des Vestales.

ver par les ruës d'une ville? Voila les saintes Vierges & les pauvres filles de Symmachus. A la mienne volonté qu'il jettast un peu les yeux de l'entendement & du corps sur l'estat de nos Religieuses, il verroit des compagnies pleines d'honneur, d'integrité, de pudeur, qui sçavent traitter comme il faut le don de la virginité. Elles n'ont pas des coëffures & des mitres pompeuses sur la teste, mais un pauvre voile, qui emprunte sa noblesse du lustre de leur chasteté: elles ne sçavent que c'est d'attraits de beauté: car elles ont renoncé à toutes les mignardises du siecle. La pourpre & le luxe ne logent jamais en leur maison, mais bien les jeusnes & les austeritez: elles n'ont point coustume de flatter, ny de vendre au prix de l'honneur & des privileges, la pureté de leurs corps; tant s'en faut, elles font tout, comme si les souffrances devoient être la recompense de leurs vertus. Jamais elles n'apprendront le métier de mettre leur chair à l'enchere, & de vendre au plus offrant l'abstinence de leurs voluptez; sçachant bien que la premiere victoire de la chasteté, c'est triompher de la convoitise des richesses qui sont les plus dangereuses amorces du peché.

S'il falloit donner de grands revenus à toutes les filles qui se presentent maintenant pour recevoir le voile, quels tresors pourroient fournir à la dépense? & s'ils osent dire que cela n'est deu qu'aux Vestales, n'est-ce pas une impudence de vouloir priver des Vierges Chrêtiennes des biens qui sont donnez en faveur de la Virginité: comme si pour être Chrétiennes elles estoient moins chastes, ou comme si la Religion qu'elles professent, estoit une marque d'ignominie sur leur front? Qui pourroit tolerer sous le regne des Empereurs tres-Chrestiens, des façons qui ne sont tolerables qu'à l'Empire des Nerons? Sym-

machius demande les deniers publics pour l'entretenement de ses Vestales, & nous autres, par quelques loix modernes avons esté privez de successions que nous pouvions esperer des particuliers, sans que nous en ayons encore formé nos plaintes, tant nous sommes moderez en nos procedures. On a même fait renoncer quelques Ecclesiastiques à leur patrimoine pour se délivrer des obligations de Cour. & joüir des privileges de l'Eglise. Si cela s'estoit fait aux Payens, ils jetteroient des flammes par la bouche : car comment ne seroit-ce une chose fâcheuse d'achepter la vocation d'un ministere sacré au prejudice de son bien, & en se consacrant au salut de tout le monde, avoir pour recompense la necessité dans sa maison? Les testamens sont valables en faveur des Ministres des Idoles, il n'y a quasi si profane en superstition, si ravalé en condition, si prodigue en ce qui est de son honneur, qui soit frustré de ce qui luy appartient en cét article, il n'y a que les Prêtres du Dieu vivant, qui sont privez du droit commun, d'autant qu'ils se sont voüez au service du public, on ne punit point leurs mœurs qui sont innocentes, mais on punit leur degré, comme s'il tenoit rang de crime. Ce qu'une superstitieuse veuve aura legué aux Sacrificateurs des Idoles, demeurera inviolable? & ce qu'une veuve Religieuse aura laissé par testament à un Prestre de la Religion eternelle, sera condamné de nullité. Je ne dis pas maintenant pour m'en plaindre, mais pour montrer combien s'étouffent de plaintes legitimes à force de patience. Ils répondent qu'on ne touche point aux legats faits à l'Eglise en general; & je leur demande qui jamais a volé les richesses de leurs Temples? on a privé jadis les Chrêtiens des biens qui sont la moüelle des hommes, de l'air qui est commun à tous les vi-

vans, de la terre que personne ne refuse aux morts, puisque les mers mêmes enragées ont souvent renvoyé au port le corps de nos Martyrs, comme pour leur donner sepulture, & toutefois je n'en dis mot, & je n'accuse maintenant personne de cruautez que la victoire de la Croix a fait condamner à tout l'univers. Mais si on a saisi quelque piece de terre à un Devin, qui retient contre toute Religion un bien donné en faveur de la Religion, il faut alarmer tout le monde. S'ils veulent posseder des terres à nostre exemple, qu'ils imitent aussi les charitez que nous rendons au public. Où sont les prisonniers qu'ils ont rachepté; les pauvres qu'ils ont nourry; les bannis qu'ils ont secouru? De tous les biens nous ne retenons que la foy, le reste se consomme aux necessitez des hommes; & eux pensent qu'il soit raisonnable de l'employer aux massacres des bestes, pour voir si elles n'ont point la mort des Princes dans les entrailles. Cela n'est-il pas insupportable.

Réponse sur la famine.

Et neanmoins leurs Dieux (dit il *) ont vengé sur nos testes l'injure faite à leurs Prestres, par une famine generale : c'est ce qui nous a fait manger des racines & des écorces d'arbres, ce qui nous a fait branler les chesnes pour avoir du gland, & envier la viande des pourceaux, puis que nous retenions injustement celle des hommes. Voila de grands prodiges, & qui n'étoient jamais arrivez aux Gentils. A qui Symmachus pense-t-il compter ses fables? à nous qui sçavons que les Payens étoient auparavant accoûtumez à manger du gland, que pour cette seule raison ils ont deifié les chesnes? seroit-il possible que leurs Dieux nous eussent ordonné pour supplices, ce que ceux-cy ont tant de fois achepté aux prix de l'encens & du sang des animaux? Et puis, quelle injustice, que pour une petite poignée de Sacrificateurs & de Devins, qui pretendent être icy*

intereſſez, ces cruelles Divinitez ſe vengent par une deſolation generale de toutes les Provinces? Comment auroient-elles ſi long-temps demeuré bras croiſez dans les ruines de tant de Temples, qui ont enveloppé leurs Idoles pour nous venir quereler ſur une juſte retention des ſuperfluitez d'un petit Sacrificateur? Voicy déja tant d'années que la ſecte Payenne s'en va mourante tous les jours; a t'on veu pour cela le fleuve de Nil débordé, pour venger ce qui ſe paſſoit à Rome aprés avoir toleré la conquête de l'Egypte ſous les armes de la Croix? Et ſi ces Dieux ont vengé leurs injures l'année paſſée nous faiſant manger du gland, comment cette année preſente, où le mépris de leur nom eſt plus grand que jamais, ne nous ont-il fait manger des épines? loüé ſoit le Dieu vivant qui nous ménage les biens & les maux d'une tres ſage œconomie. Nous avons veu les collines riantes ſous la beauté des vignes, nous avons veu la terre ſe crêper en épics, & nous rendre des moiſſons ſi prodigues, qu'elles ont donné aux uns de l'allegreſſe, aux autres de l'étonnement, & de la ſatisfaction à tout le monde: Encore pourrions-nous dire que l'année paſſée n'a point eſté tant ſterile qu'elle n'ait laiſſé en pluſieurs Provinces de ſa fecondité. Les Gaules ont eſté plus riches que jamais; les Eſclavons ont vendu le bled qu'ils n'avoient point ſemé; les Griſons ont eſté ſi abondans, qu'ils ont donné à leurs voiſins plus de ſujet d'envie que de compaſſion, & eux qui étoient aſſeurez dans la diſette ſe ſont fait des ennemis dans la grande fertilité. Gennes & Veniſe ont experimenté les commoditez des fromens de l'Automne, & en un mot l'année n'a point éte par tout ſi horrible que l'éloquence du Gouverneur. Ces objections ſont encore plus tolerables, mais ce que nous ne pouvons endurer ny diſſimuler à vos Majeſtez tres-Chreſtiennes, c'eſt que les Gentils par bra-

veries osent dire qu'ils font des sacrifices à leurs Dieux en vôtre nom, & que vous en recevez la protection. Qui leur à donné cette commission ? qui leur fait rendre vos tolerances si criminelles que de les prendre pour des commandemens ? Qu'ils gardent leurs defendeurs qui les ont jusques icy mal defendus, & qu'ils ne presument point que leurs Dieux étant si foibles pour la conservation de ceux qui leur rendent tant d'honneur, seront puissans pour la protection des autres qui les traitent avec tout mépris.

Repliqúe sur l'antiquité du Paganisme.

Si faut-il, dit le Gouverneur, garder les Religions anciennes. Il n'y a rien de plus ancienne que la verité, laquelle a veu le monde en son berceau; mais une fausse Religion, tant plus elle est ancienne, tant plus elle est dangereuse, puisque c'est une antiquité d'erreurs, dont le temps augmente sa presomption. On ne mesure point les vertus à l'aune des temps, mais à la grandeur des perfections. Si nous voulons considerer même les œuvres de nature nous trouverons que les dernieres sont les meilleures. Le monde à ce que vous dites, au commencement n'estoit autre chose qu'un assemblage de petits atomes, qui voltigeant dans l'air, s'enfiloient les uns aux autres, pour la tissure de ce grand ouvrage; puis il devint une masse confuse, pleine d'horreur & de tenebres, jusques à temps que le grand Ouvrier vient à separer les elemens, orner le Ciel de flambeau, & étendre la lumiere sur la face de l'Univers ? la terre alors se dépoüillant, comme d'une robe de dueil sembloit admirer le Soleil qu'elle n'avoit jamais veu. Ne considerez-vous pas comme le jour à sa naissance fend les tenebres d'une petite pointe de clarté qui va croissant insensiblement jusques à temps qu'elle se montre dans l'eclat & les ardeurs du midy ? Ne contemplez-vous pas comme la Lune qui se fait & defait tous les mois, tan-

tost nous semble perduë, & tantost elle montre un petit filet, & tantost elle devient un croissant bien formé, puis à mesure qu'elle envisage le Soleil elle s'augmente, & enfin nous fait un grand globe de lumiere ? Ne sçavez vous pas que la terre auparavant étoit rude, sans jamais avoir experimentez le fer du labourage, mais aussi tost que le Laboureur ménager commença d'exercer un empire sur elle, & cultiver les plaines steriles, elles prirent une toute autre face, car amollissant dans cette culture tout ce qui leur restoit de sauvage, elles nous étallerent des raisins & des moissons, où nous avions veu auparavant des orties, & des épines. Ne voyez vous pas encore comme au point de la premiere saison, la terre étoit toute nuë; puis sur le progrez du Primtemps, elle commence à produire quelques petites fleurs, qui sont comme les yeux des prairies, mais des yeux qui naissent & éclipsent en un même jour, & tout ce qu'elle a de meilleur nous est gardé pour l'arriere saison, & nous-même en naissant, ne sommes autre chose qu'une masse de chair, qui se polit avec le temps, & se change en une enfance plus jolie, mais toûjours ignorante, jusques à temps que nostre ame se fasse du jour : car alors nous quittons les rudimens du bas âge, pour devenir hommes parfaits. Voila le train que les Religions ont tenu au monde, tout ce qui a precedez a été en partie grossier & charnel, en partie trompeur & mensonger, par l'artifice des Demons. La grace aux derniers temps a mis le seau à l'ouvrage qu'elle avoit commencé dés la naissance du monde. Si les choses moins antiques sont les moins parfaites, il faut preferer le chaos au Soleil ; le gland aux moissons, les violettes de Mars aux raisins, & dire que nous avons mal fait de couvrir la terre d'argent, & changer les cabanes des Pasteurs aux marbres de-

rez du Capitole. Mais qu'ils sont industrieux à se couper, criant aprés les ceremonies anciennes! si cette antiquité est si recommandable, pourquoy Rome changeoit-elle de Religion tous les ans, comme certains oiseaux font de plumage? prenant toûjours quelques nouveautez en matiere de superstition, des Nations mesmes qu'elle avoit asservies par ses armes? Est-il dit, qu'elle ouvrira ses Temples à toutes Idoles de la terre, & les fermera seulement aux veritez du Ciel? Il nous parle icy d'une victoire, qui est un don de Dieu, & non pas une Deesse, un don qui se donne souvent à la force des legions, & jamais ne se donne à l'impieté des superstitions, ils veulent mettre son Autel au milieu d'une Cour souveraine, & disent que malgré nous, il nous faudra boire la fumée de leurs sacrifices, entendre leur belle musique, & recevoir la cendre de leurs victimes profanes sur le front où nous portons le caractere du Dieu vivant. N'est-ce pas braver tout-à-fait le Christianisme, sous des Empereurs tres-Chrêtiens? Que fera maintenant à la Cour la meilleure partie du Senat qui est Chrêtienne? il faudra necessairement, ou qu'en refutant le mensonge, elle s'oppose à vos Edits, si le malheur du temps les faisoit favoriser une requeste si inutile, ou que par sa tolerance elle confesse son sacrilege. Je le diray librement, ce n'est pas un Autel qu'on veut planter au Capitole, mais c'est la foy qu'on veut aujourd'huy nous arracher du cœur. Si vous commandez un tel peché, vous le commettez.

L'Empereur Constance de tres-auguste memoire, n'étant encore que Cathecumene n'a pas seulement voulu voir cét Autel, de peur que par ce seul aspect sa conscience ne fut soüillée, il l'a fait promptement oster, & vous l'irez replanter, pour les faire jurer desormais vos loix devant la face des faux Dieux. Qu'a-

vons-nous besoin d'un tel serment ? Le Senat s'assemble par vos commandemens , & pour vous ? il vous doit sa fidelité & sa conscience , non pas à des Dieux qui ne sont rien , il vous prefere à ses propres enfans , mais non pas à sa Religion ? Aussi est-ce une charité plus grande que vôtre Empire , de conserver la pieté qui conserve vostre Empire. Tout est incertain icy bas dans les affaires des hommes , tout est passager , & les grandes fortunes qui ont le Soleil sur le visage , ont la glace sous les pieds. Nous ne possedons rien d'immortel que la vraye Religion , qui nous releve par dessus les Monarchies , pour nous mettre en l'égalité des Anges. Pompée aprés avoir mesuré les trois parties du monde , plus par ses triomphes que par ses voyages , est defait , chassé , banny , & & meurt sur les frontieres de l'Empire de la main d'un demy homme : & la terre qui sembloit manquer à ses conquestes , se trouva manquer à son tombeau. Cyrus aprés avoir vaincu tant de puissans ennemis aprés avoir égalé ses victoires à sa clemence , est dompté par Tomyris ; & sa teste couronnée de tant de lauriers , sert de joüet aux mains d'une femme , qui la fait plonger dans un sac de cuir , remply de sang humain , luy disant , Saoule toy de ce que tu as tant desiré. *Hamilcar , Chef des Carthaginois , un des plus superstitieux Princes que jamais la terre porta , aprés tant de trophées , se jetta par desespoir dans le feu qu'il avoit fait allumer pour le sacrifice de ses Dieux , voyant qu'il ne luy avoit de rien profité. Je ne veux pas dire que les Empereurs Chrestiens soient toûjours heureux aux affaires temporelles : mais je veux dire, que s'il faut être affligé comme homme, quand bien nous perdrions tout, jamais nous ne devons perdre la Religion, comme a fait ce desastreux Monarque Iulien, qui joignit aux naufrages de son Empire le naufrage de soy.* *Ambr. ep. 11. ad Valent.*

Sacrée Majesté, souvenez-vous que tous les hommes du monde combattent pour vous, & que vous devez combattre pour la vraye Religion, sans laquelle il n'y a point de protection dans l'Empire, ny de salut dans l'Univers. S'il est question de resoudre un fait d'armes, addressez-vous à vôtre conseil de guerre; mais s'il s'agit d'un point de Religion, vous ne devez, ny pouvez le resoudre sans le conseil de vos Evêques. Vous les verriez, icy tous assemblez, si l'artifice de nos ennemis n'eust prevenu leur connoissance. Je répons pour tous, & au nom de tous, j'implore la pieté & la justice de vôtre Majesté, que personne ne pretende icy abuser de vôtre bas âge, au prejudice de vôtre ame, gardez-vous de rien precipiter en cette affaire, sans en communiquer à l'Empereur Theodose, que vous avez jusques icy honoré comme pere.

Si vous faites autrement, je ne vous celeray point ce que ma profession m'ordonne, & ma conscience m'oblige de vous dire. Vous viendrez à l'Eglise, mais vous n'y trouverez point d'Evêque; ou si vous l'y trouvez, ce sera pour vous resister. Que luy répondrez-vous quand il vous dira, l'Eglise n'a que faire de vos liberalitez, puis que vous avez orné les Temples de la Gentilité, vous n'édifierez jamais les maisons de Sion; l'Autel de JESUS-CHRIST *ne peut tolerer vos offrandes, puis que vous avez dressé des Autels aux Idoles. Vôtre parole, vôtre lettre, vôtre signature, c'est l'œuvre de vôtre cœur, dont nos ennemis font trophée, & dont vous ne pouvez faire de deffence. Vostre service ne peut plus agréer au Sauveur du monde, depuis que vous êtes engagé aux fausses divinitez. Pensez-vous servir à deux maîtres? Pensez-vous qu'il vous soit loisible d'entretenir des Vestales au mépris des Religieuses de vostre nom, &*

de vostre creance ? Vous n'avez plus que faire d'Evêques, puis que vous leur avez preferez les Sacrificateurs des Demons. Que répondrez vous à cecy ? que vous aurez fait une faute pardonnable à un enfant : Tout âge est parfait pour Jesus Christ, & n'y a enfance qui ne soit remplie de Dieu, si elle ne s'en veut rendre indigne.

Jadis les petits enfans ont affronté les bourreaux & emporté les couronnes du Martyre, & vous trahirez nos Autels ? Que répondrez-vous à vôtre bon frere l'Empereur Gratian, de sainte & glorieuse memoire ? quand il vous dira ? Mon frere, je n'ay jamais creu être vaincu de mes ennemis, tant que je vous ay laissé le Diademe sur la teste : Je n'ay point eu de regret de mourir voyant que ma place étoit remplie par un si bon heritier. J'ay quitté franchement l'empire, me persuadant que les ordonnances que j'avois fait en faveur de la Religion, demeureroient inviolables à la posterité. Mon frere, ce sont les dépoüilles que j'ay remportées par dessus les Demons, ce sont mes titres & mes trophées, ce sont les arbres de ma pieté, & les monumens de ma foy, puis vous me les avez ravis par vos Edits. Que pouvoit faire mon ennemy davantage ? Vous avez cassé ce que j'avois si saintement ordonné pour la gloire des Autels : c'est ce que celuy-là même qui a levé les armes si indignemens contre moy, n'a jamais fait : l'épée qui me perça le corps, m'a fait moins de mal que vos Edits ; je sens plus la playe que vous avez imprimé sur mes cendres, que celles que le Tyran imprima sur mes membres. L'une m'a osté la vie du corps, celle-cy m'oste la vie de la memoire & des vertus. C'est aujourd'huy que je perds l'Empire, puis qu'on m'oste ce que j'ay toûjours preferé aux Empires, & qu'on me l'ôte aprés ma mort, & qu'on me l'ôte par la main

d'une personne que j'avois cherie si excessivement. Mon frere, si vous l'avez fait de vostre plein gré, vous avez condamné ma foy; & si vous l'avez fait par contrainte, vous avez trahy la vôtre, & tout mort que je suis, vous me faites mourir en vous qui êtes la meilleure partie de moy même. Ne pensez vous pas que d'autre part vostre pere l'Empereur Valentiman, dont vous portez le nom, vous dira: Mon fils, vous m'avez fait un gnand tort de juger ainsi ma conscience, & croire que je n'ay eu jamais aucun dessein de tolerer des superstitions si préjudiciables au Christianisme. J'ay puny tous les crimes qui sont venus à ma connoissance, mais jamais je n'ay ouy parler d'un Autel de la victoire, ny qu'on fit des sacrifices profanes dans une Cour souveraine, aux yeux de toute la Chrêtienté. Mon cher fils, vous interessez grandement le respect que vous devez à la memoire de vôtre pere, si vous pensez qu'il doit son Empire à la superstition, & non pas a sa Religion.

Je prie Dieu de tout mon cœur, sacrée Majesté, que si cette affaire est si importante, comme vous voyez à vostre conscience à la memoire de vostre pere, aux cendres de vostre frere, à vostre reputation, aux jugemens que fera de vous la posterité, & ce qui surpasse toutes considerations, à l'Eglise universelle, vous fassiez maintenant ce que vous voudriez un jour avoir été fait quand nous paroistrons aux yeux de toute l'Eglise triomphante, afin que vos actions soient sans tache, comme mes conseils sont sans repentance.

Qui eût peu resister à ces foudres? Symmachus estimé pour lors, comme nous avons dit, le premier homme d'Etat qui fut en l'Empire Romain, en éloquence & en authorité, donna du nez en terre avec sa superstition, & en plaidant pour la victoire,

elle s'envola de ses mains, montrant bien qu'elle n'étoit rien, puis qu'elle avoit si peu favorisé un homme qui luy deferoit tout : c'est ce qui fit dire à Ennodius.

Dicendi palmam Victoria tollit amico,
Transit ad Ambrosium: plus favet ira Dea.

Symmachus en plaidant pour la Victoire a perdu la victoire, qu'il a laissée entre les mains de saint Ambroise : montrant bien que la Deesse est fort déraisonnable, de quitter ceux qui la servent, & gratifier ceux qui l'offensent.



TRIOMPHE DE S. AMBROISE EN LA CONVERSION de S. Augustin.

SECTION VI.

Du Naturel, & des Qualitez de ce grand Homme.

JE viens à l'une des plus illustres actions de saint Ambroise, qui reluit en la conversion du grand S. Augustin, dont le Ciel & la terre ont partagé la réjoüissance, puisque cét homme incomparable sert d'appuy à l'Eglise militante dans la revolution de tant de siecles, & d'ornement à l'Eglise triomphante à toute eternité. Ce n'est pas un des moindres

don du Ciel, que nôtre Ambroise ait été choisi pour une affaire de si grande importance, que tout le monde y trouve ses interests, & pour une victoire si relevée, que si les Anges estoient autant capable d'envie, qu'ils sont remplis de charité, comme ils en ont aimé la dépoüille, ils en envieroient la gloire. Heureuse voix du tonnerre qui a fait enfanter cette biche aprés les douleurs, & les agitations de douze ans, heureux le Beseleel qui a si bien travaillé au Tabernacle du Dieu vivant: heureux le David qui a subjugué Rabbath, tant de fois ébranlée par les armes des grands Capitaines; heureux l'Alexandre qui a trenché du glaive de la parole, tant de nœuds Gordiens qui tenoient cette grande ame embarrassée. Je défie icy tous les Amphitheatres qui ont été dans l'Univers, & qui ont meslé si souvent le sang des hommes parmy celuy des lions & des elephans : j'appelle ces spectacles qui ont tant de fois arresté les yeux des Cesars : je veux qu'on mette en avant les joûtes & les tournois, les courses, les chariots, & les triomphes, & ces magnificences qui ont tiré le sang de toutes les veines du monde pour établir le luxe: & qu'on considere s'il y eut jamais combat comparable à celuy-cy que je veux representer ; ou un Saint Evêque entre en lice contre le premier esprit du monde: Où Dieu preside, où les Anges rangez sur les portes du Ciel, contemplent; où les trois parties de l'Univers attendent l'issuë de duël : où le Ciel applaudit, où la terre tremble, où les enfers fremissent, où les Demons heurlent de se voir frustrez de leur proye, où le Victorieux Ambroise triomphe, l'indomptable Augustin succombe pour s'affermir par ses cheutes, s'éleve par

Grādeur de S. Ambroise en cette conversion.

Ps. 82. 9.

Exod. 31

2. *Reg.* 12

par son abbaissement, se fortifier par ses foiblesses.

Je vous prie, mon Lecteur, comme mon dessein n'est autre que d'enchasser dans cette histoire de S. Ambroise, les faits des Ecclesiastiques qui sont si particulierement liez avec luy, que vous ne trouviez point étrange, si je m'étens plus au large sur un narré si utile au sujet que je traite : je m'assure que la façon dont je l'étaleray, vous le rendra tout nouveau, comme sa grandeur l'a fait honorable, & son utilité l'assaisonne toûjours de quelque goût particulier.

Pour bien remarquer icy les traits de la providence Divine, en la conduite du salut des hommes, & la force de saint Ambroise animée de l'esprit de Dieu, il est besoin de considerer les puissantes oppositions : qui arrêterent si long-temps cette conversion : que je rapporte à trois principaux chefs, la curiosité, la presomption, & l'amour charnel.

Empêchemés de la cõversion de S. Augustin.

C'est une dangereuse peste en fait de Religion, que de prendre le vent de la curiosité, qui s'attache ordinairement aux plus beaux esprits : comme on dit que les cantharides reposent sur les plus belles roses. Un grand attirail de vices est toûjours traîné par une grande curiosité, & qui les pourroit bien connoître, trouveroit qu'être curieux, c'est s'éloigner de l'innocent, pour s'approcher du peché, (disoit l'éloquence S. Zenon,) la curiosité fait plus de criminels aux prisons, que de sçavans dans les écholes ; & toûjours le desir de sçavoir ce que Dieu veut être caché, est payé par l'ignorance de soy-même.

Curiosité & son portrait.

Curiositas rerũ efficit nõ peritum. S. Zenon. ser. 2. de aeterna filii generatione.

Si j'étois Peintre ou Sculpteur pour representer à la jeunesse la vanité de cette passion, je ferois sa

ſtatuë ſur un globe roulant : qui a-t'il de plus inconſtant ? je luy donnerois des aîles : qui a-t'il de plus leger ? je le parſemerois tout d'yeux : qu'y a-t'il de plus éveillé, je le remplirois d'oreilles : qu'y a-t'il de plus aſſidu aux écoutes d'une ſi grande diverſité des choſes ? je luy ferois une bouche toûjours ouverte, car elle ne s'eſt pas plûtôt remplie par les oreilles, qu'elle ſe vuide par la bouche : je la logerois à l'enſeigne du vuide, qu'y a-t'il de plus vain ? je luy donnerois pour habillement des toiles d'araignes : qu'y a-t'il de plus frivole ? pour table & pour ſervice, des fumées, qu'y a-t'il de plus mince & de plus famelique ?

Je luy ordonnerois pour officiers, force menteurs & force impoſteurs : car telles gens ſont ſes delices ; devant elle marcheroit une certaine démangeaiſon de tout ſçavoir : car c'eſt ſa meſſagere ordinaire ; à ſa droite ſeroit l'opinion, c'eſt elle qui la coiffe ? à ſa gauche le babil, c'eſt luy qui luy fait le bec : aprés elle je mettrois l'inquietude d'eſprit, l'ignorance, & la miſere, car enfin voila ſon heritage.

Auguſtin, quaſi dans ſes plus tendres années, ſe rendit tributaire à cette fauſſe deïté, & au lieu de prendre le chemin de la vraye Religion, par les routes d'une ſainte ſimplicité, il ſe vouloit enfoncer par des raiſons & ſubtilitez humaines, qui l'éloignent autant de la verité, comme elles étoient capables de le nourrir en la vanité.

Eſprit de S. Auguſtin.

Il avoit l'eſprit grand quaſi juſques au prodige, & il ſemble que l'Afrique qui l'a produit, ne voulût rien porter alors de mediocre, toûjours il luy falloit enfanter de grands monſtres, ou de grands hommes : Toutefois il étoit trop âpres & n'avoit pas encore ſa conſiſtence : mais il reſſembloit la

glace d'un miroir, qui ne peut rendre les images, si elle n'est plombée: aussi cét admirable cerveau, par le manquement de la vertu, l'humilité, qui est aux hommes ce qu'est le plomb au miroir, brilloit d'une vaine presomption, laquelle sans apporter autre utilité, faisoit plus d'illusions dans les yeux, qu'elle ne laissoit de bons exemples dans les mœurs. Or pour specifier les qualitez de ce beau naturel, il le faut considerer dés sa plus tendre enfance, puis que l'esprit se fait déja voir aux enfans comme la rose en son bouton.

Augustin commença quasi aussi tost à étudier qu'à vivre: car il brûloit dés ses premieres années d'un desir de sçavoir, si passionné qu'il surpassoit son âge. Et pour marque de sa curiosité qui visoit déja plutost à l'éclat qu'à l'utilité, tout petit qu'il étoit, il ressembloit les enfans qui font les Predicateurs devant que de sçavoir lire, il se plaisoit tellement aux élemens de la Grammaire, qu'il estimoit trop bas pour son esprit, il vouloit monter sans échelle, & dédaignoit d'apprendre d'un Grammairien comme s'écrivoit le nom d'Enée, mais bien disputoit-il volontiers, si Enée avoit été à Carthage ou non. Le Grec luy étoit une pilule qu'il n'avalloit qu'avec contrainte, & il aimoit mieux parler le Latin par usage, que par les regles de Donat. Tout son plaisir étoit de sçavoir les fables & les histoires, de pleurer sur les desastreuses amours de la pauvre Didon, & de se colorer avec Junon de si bonne grace, qu'y faisant là dessus quelques imitations de Virgile, il ravissoit ses maîtres & ses compagnons d'échole. Inclination.

Cela faisoit bien paroistre qu'il seroit un jour plus fecond en grandes pensées, qui sont les

principales pieces de l'éloquence ; que religieux au choix des mots & limé au tour des periodes. Son pere qui découvroit les richesses de cét esprit, avoit un desir brûlant de le faire nager en grande eau, car il étudioit encore à Oran, petite ville d'Afrique, n'ayant pas le moyen de passer à Carthage.

Le manquement de commoditez est bien souvent le contrepoids de l'élevation de l'entendement : mais en le persecutant il le couronne, puis que les bonnes études, au dire de Pline, sont logées à l'enseigne de la pauvreté ; & que toûjours les sciences s'affinent dans la necessité. Augustin, ne sçachant point pour lors ce que Dieu vouloit de luy, étudioit pour faire fortune, & telle

Etudes. étoit aussi la volonté de son pere Patrice, qui l'aimoit mieux voir disert que chaste : voila pourquoy le bon homme qui avoit un grand courage & peu de moyens, fit un effort par dessus sa portée pour envoyer son fils à Carthage, la plus celebre Université de l'Afrique. Comme les grands poissons se retrouvent aux grandes mers, Augustin trouva là dequoy contenter la passion de sa curiosité, & mesurant ses armes avec celles des autres, il vit aussi des sujets de luy faire tenir son esprit en estime, à quoy il avoit déja assez d'inclination.

Il ne se contenta pas de s'exercer en l'éloquence, qui a tenu de tout temps le haut point dans les arts, comme la plus bruyante & celle qui s'étalle avec plus de parade ; mais il étudia tres-bien en Philosophie & en toutes les autres sciences qui sont capables de faire un habile homme ; de sorte qu'il n'y avoit déslors livre qu'il n'eust leu avec un labeur infatigale. Le pauvre jeune

homme alloit comme un torrent où le portoit la passion, & où souffloit le vent de l'ambition, ayant les sentimens du Christianisme fort languissans : car il aimoit mieux mesurer le monde en sa vanité que de le posseder en l'amour de Dieu, ne considerant pas encore la difference qu'il y a entre un bon paysan qui joüit tout à l'aise des fruits de son arbre, dont il ne sçait point d'autres secrets, & entre un Philosophe, lequel remarque les dix categories, & demeure auprés tout affamé, sans oser entamer un seul fruit. Sa curiosité ne manqua pas de le porter à l'Astrologie judiciaire, où il employa bien de temps, pensant toûjours de découvrir quelques secrets en ce labyrinthe des fols ; qui sçait mieux entortiller les esprits, que de leur donner quelque satisfaction. Il luy arriva de conferer un jour avec un vieux Medecin, homme grave & de grande capacité ; qui le voyant passionnement amoureux de ces livres d'Astrologie, luy dit, mon fils, si vous desirez réüssir à quelque profession dans le monde, prenez plûtôt l'éloquence, en laquelle à ce que je puis voir, vous avez fait de grands progrez ; que de vous arrester à ces vaines sciences, qui sont indignes de vôtre jugement. Veritablement je vous confesseray en cecy l'ignorance de ma jeunesse : j'ay esté autant addonné à l'Astrologie judiciaire que jamais fut homme de ma sorte : car j'y cherchois non seulement le contentement de mon esprit, mais l'établissement de ma fortune : neanmoins je l'ay totalement quittée, par une connoissance tres-asseurée que j'ay eu, qu'on n'y peut établir rien de solide. Vous en jugerez ce qu'il vous plaira ; mais toûjours un esprit bien fait a de la honte de professer une science qui n'a point d'apuy

Astrologie.

dans la raiſon, & qui ne fait quaſi autre métier que de tromper. Cela luy donna bien pour lors quelque atteinte : mais il n'arrêta pas ſon deſſein, tant il aimoit à ſe tromper, & tant il ſe promettoit d'inventer enfin le ſecret : Mais comme il enfonçoit toûjours plus avant, ſans découvrir terre ferme, il trouva de l'ennuy dans un travail ſterile, & force vanité où il s'étoit figuré quelque ſolidité. Rien ne le confirma tant au mépris de cette folie que le diſcours qu'il tint avec Firmin, un jeune homme de grande qualité, qui étoit malade de la même maladie que luy : car la curioſité de l'Aſtrologie ne ceſſoit de le démanger, comme celuy qui étoit né d'un pere Aſtrologue, homme d'honneur, mais ſi curieux, qu'il faiſoit même l'Horoſcope des chiens & des chats qui naiſſoient en ſa maiſon, & toutefois il y avoit ſi peu profité, qu'au même temps que ſon fils vint au monde, comme la ſervante de ſon voiſin eut enfanté un enfant maſle, il predit ſelon les loix de ſon art, que tous deux étant nais ſous une même conſtellation, couroient les mémes fortunes : ce qui fut tellement faux, que ce Firmin, ſon fils, comme il étoit nay dans une riche maiſon, ſe fit une large entrée aux honneurs du ſiecle, pendant que le fils de la ſervante, nonobſtant les faveurs de ſon bel horoſcope, vieilliſſoit dans la ſervitude.

Ce jeune homme, qui faiſoit tout ce narré, quoy qu'il fût convaincu par ſes propres experiences, demeuroit encore coiffé de ſon erreur, tant il eſt difficile de lever ce charme à force de raiſons. Nôtre Auguſtin diſſipoit peu à peu ces fumées, & par la vivacité de ſon bon jugement, & par la conſideration des folies d'au-

ftuy. Il fut auſſi ſollicité de tenter une ſorte de magie qui avoit aſſez de vogue entre les Philoſophes Payens de ſon ſiecle, qui étoit de rechercher des predictions de la boutique des Demons, par le moyen de l'éfuſion du ſang des animaux, & quelquefois des enfans : mais Dieu qui retenoit encore la bride de cette ame égarée, & qui ne vouloit pas permettre qu'elle fût ſoüillée de ces noires fureurs, luy donna d'abord tant d'horreur de toute cette procedure, que comme un Negromantien luy promettoit un jour de luy faire remporter le prix de la poëſie, en un concert public des Poëtes, s'il vouloit luy aſſurer une recompenſe raiſonnable, il luy fit réponſe, que quand la couronne qui ſe donnoit à ces jeux de prix, ſeroit d'un or tout celeſte, il ne la voudroit pas achepter par ces voyes-là, au prix du ſang d'une mouche : ce qu'il diſoit en partie par quelque ſentiment de pieté, en partie auſſi par la connoiſſance qu'il avoit de l'illuſion & ſterilité de telles ſciences. Il fut bien plus agité ſur les articles de la foy : car quoy qu'il eût été élevé dés ſon bas âge à la Religion Chrêtienne, ſous l'aîle de ſa bonne mere ſainte Monique, ſi eſt-ce toutefois que laiſſant eſſorer ſon eſprit dans tant de curioſitez, il avoit grandement affoibly tous les ſentimens de pieté : & comme il vouloit penetrer par tout à la faveur des raiſons humaines, quand il venoit à penſer aux maximes du Chriſtianiſme & à la foy, il y voyoit bien de l'éfroy & de l'abîme. Il en vint à cét état que non content du Dieu de ſes peres que luy enſeignoient les ſacrez Conciles : & la voix univerſelle de l'Egliſe, il ſe mit à chercher maître, déja tout preſt à former une divinité ſur les foibles idoles de ſon cerveau.

Sa Religion.

Les Manichéens pour lors étoient en vogue dans l'Afrique : lesquels ayant sondé cét esprit : & voyant qu'il pourroit être quelque jour un appuy de leur secte, n'épargnerent rien pour le gagner: & comme il étoit sur le change, il ne fut pas mal-aisé de le conduire dans le piege: Cette secte étoit venuë d'un nommé Manes, Persan de nation, & serviteur de condition : qui ayant herité du bien d'une maîtresse qu'il servoit, d'un bon esclave qu'il eût été s'il fust demeuré en sa condition, devient étudiant un méchant Philosophe & pire Theologien : car mélant quelques vieilles rêveries de la Magie des Perses avec d'autres maximes du Christianisme, partie à la faveur de son argent, partie aussi par une infinité d'impostures sorties de son esprit bisarre, se fit chef de party, assurant qu'il étoit le saint Esprit. Sa principale folie consistoit à mettre deux Dieux dans le monde, l'un bon & l'autre mauvais ? qui faisoient d'étranges batailles. Le corps, à ce qu'il disoit, étoit la creature du mauvais Dieu, & l'ame une partie de la substance du bon Dieu, captivée dans la matiere : & suivant ces principes il donnoit un corps phantastique au Sauveur du monde, estimant chose indigne du Verbe de s'unir personnellement à la chair qu'il tenoit, au nombre des choses execrables. Voila pourquoy ceux qui étoient tout à fait dans la secte, faisoient contenance de s'abstenir de la viande & du vin qu'ils appelloient le fiel du dragon.

Je ne pense pas qu'Augustin prêtast jamais serment à toutes les chimeres des Manes, qui étoient innombrables ; pour le moins il goûta cette secte en l'opinion qu'elle avoit des principes & de la nature du corps & de l'ame, & en beaucoup d'autres

articles, jusques à croire, comme luy-même a témoigné, des fables si ridicules. Grand Dieu, qui tonnez sur l'orgueil des esprits humains, & traînez dans la poussiere de la terre ceux qui vouloient aller de pair avec les Anges; quelle éclipse d'entendement & quel rabaissement de courage au miserable Augustin, de dire qu'un homme dont l'œil étoit perçant la doctrine si éminente, l'éloquence si divine, aprés avoit quitté le gouvernail de la foy, & de la raison, se soit abandonné jusques là, que de se faire un partisan de la secte d'un Esclave barbare & phantasque, lequel enfin avoit été écorché par le commandement du Roy de Perse, pour ses méfaits, comme si la peau de cét homme n'eût pû couvrir plus long temps, une ame si abominable.

Voila où la curiosité porte un esprit dereglé, voila où s'en vont fondre tant de beaux talens de grace & de nature, voila comme la sagesse éternelle abêtit ceux qui l'abandonnent pour courtiser les phantômes de leur imagination.

Un second obstacle alloit de même pied avec cette curiosité extravagante, pour l'arrester fermement dan sl'erreur, qui estoit la presomption de sa suffisance, compagne inseparable de l'heresie. Qui a une fois deïfié en sa cervelle des crocodiles & des dragons, non seulement il les adore, mais il veut persuader aux autres qu'il a raison de leur presenter des chandelles & de leur brûler de l'encens. C'est un terrible coup que celuy qui est assené dans la tête par le propre jugement, & dont le mal n'est jamais mediocre: on vient à bout de tout à force d'industrie; on va tirer des pierres jusques dans les entrailles des hommes; on trepane la teste pour en faire sortir les fumées;

Second empêchement presomption.

mais quelle main a jamais tiré une fausse opinion de la cervelle d'un presomptueux, si ce n'est celle de Dieu ? Tout semble verd, dit Aristote, à ceux qui regardent sous les eaux,& tout est juste & specieux à ceux qui se contemplent dans l'amour propre. Il vaudroit mieux,selon l'avis de ces anciens Peres du desert, avoir quasi un pied en enfer avec la docilité d'esprit, qu'un bras en Paradis avec son propre jugement.

Augustin, pour n'avoüer sa faute, vouloit toûjours faillir, & pensoit que c'étoit faire une verité d'une erreur, que de la défendre opiniâtrement. Il avoit ce que Tertullien dit être familier à tous les heretiques, de l'enflûre & des ostentations de science, & son dessein étoit pour lors de disputer & non pas de vivre. Il confesse luy-même que deux choses le firent rouler longtemps dans le piege, dont la premiere estoit une certaine complaisance d'humeur qui s'attachoit facilement aux compagnies vicieuses, & l'autre une opinion qu'il avoit d'emporter toûjours le dessus à la dispute. Il estoit comme un petit emerillon sans chapperons & sans longes, qui alloit attaquer toute sorte de personnes avec ses sophismes ; & quand il avoit battu quelque simple Catholique, qui ne sçavoit pas les ruses de la Philosophie, il pensoit avoir élevé un grand trophée sur nôtre Religion. En toutes choses ce genie vouloit tenir le haut bout : car au jeu même où le hazard ne rencontroit point pour luy, il se servoit volontiers de finesses, & s'il étoit surpris, il se piquoit, faisant toûjours à croire qu'il avoit gagné, comme un certain athlete renversé, lequel à force d'éloquence prouvoit qu'il n'étoit pas tombé. Cela paroissoit bien plus à la dispute qu'au jeu ;

August. l. de duabus animabus contra Manichæos.

car comme on l'avoit déja tant flatté sur les avantages de son esprit, il apprehendoit en ce point le moindre interêt de sa reputation, & eût plutôt violé la loy de Dieu, que de faire un barbarisme en parlant, pour violer la loy de Grammaire au desavantage de l'estime qu'on avoit de luy. C'étoit un crime que de parler de la vertu avec un solécisme, c'estoit une vertu que de raconter ses vices en belles paroles. Quand il luy falloit entreprendre quelque action d'importance en public, l'apprehension du succez luy donnoit la fiévre : de sorte que se promenant un jour par la ville de Milan, avec une grosse harangue dans la teste, & rencontrant par la ruë un gueux qui gaussoit tout à son aise, il jetta un grand soûpir, & dit, voila que c'est, ce coquin m'a devancé en matiere de felicité, le voila saoul & content, pendant que je traîne icy dans les épines un malheureux fardeau,& tout cela pour contenter une petite estime. Ce furieux desir qu'il avoit d'exceller en toutes rencontres, l'écartoit bien loin de la verité, qui veut qu'on sacrifie à ses Autels tous les interêts d'honneur qu'on pourroit pretendre, & d'avantage cela faisoit que les plus sages Catholiques craignoient de s'engager au combat avec un babil si affilé, une jeunesse si temeraire, témoin ce bon Evêque, que sainte Monique sollicitoit si ardemment d'entrer en lice avec son fils, pour le convertir : car il s'en excusa prudemment, luy disant pour son contentement, qu'un fils de tant de larmes ne pouvoit perir.

Outre la curiosité & presomption d'Augustin, survint encore la passion d'amour, pour l'achever de peindre, & luy former de grandes oppositions au fait de son salut. Et d'autant que ce noble esprit 3.Empêchemēt. Passion d'amour

a été mis de Dieu, comme le maſt d'un vaiſſeau briſé ſur la pointe d'un rocher pour avertir les autres de ſon naufrage, j'eſtime que c'eſt une choſe bien utile, de conſiderer icy la tyrannie d'une malheureuſe paſſion qui aſſervit ſi longtemps une ſi grande ame, pour profiter de ſon experience. La faute d'Auguſtin ne vint pas ſimplement d'aimer, mais de mal ménager ſon amour, donnant aux creatures ce qui étoit fait pour le Createur. L'amour de ſoy n'eſt point vice, mais c'eſt l'ame de toutes les vertus, quand il s'attache à ſon objet, qui eſt le ſouverain bien, & jamais une ame ne fera rien de grand, ſi elle n'a du feu dans les veines. Le Philoſophe Hegeſippe a dit, que toutes les grandes & belles natures ſe connoiſſent à trois choſes, qui ſont la lumiere, la chaleur, & l'amour; tant plus les pierres precieuſes ont de lumiere, d'autant plus ont-elles de luſtre; la chaleur releve les aîles par deſſus les ſerpens, & les palmes mêmes les plus nobles ſont celles qui ont le plus d'amour & d'inclination à leurs compagnies. Ces trois qualitez furent eminentes en nôtre Auguſtin, ſon entendement, n'étoit qu'éclairs, ſa volonté que feu, & ſon cœur qu'affection. Si tout cela eût pris de bonne heure le droit fil pour aller à Dieu, c'étoit un miracle grandement accomply : mais l'horloge qui eſt gaſté en ſa premiere roüe, ſe détraque facilement en tous ſes mouvemens : & luy qui eſtoit déja fort offenſé en la premiere piece qui fait l'homme; c'eſt à ſçavoir, le jugement & la connoiſſance, laiſſa couler toutes ſes actions au déreglement. Comme il y a deux ſortes d'amour, dont l'un ſe fait plus ſentir en l'eſprit & l'autre tient ſon empire en la chair ? Auguſtin les

experimenta tous deux à diverſes rencontres. Premierement, il eſtoit exceſſivement paſſionné même aux amitiez chaſtes : témoin ce compagnon d'échole, qu'il aima avec des paſſions ſi eſtranges. C'eſtoit un ſecond Pylades, qui avoit eſté toûjours nourry & élevé avec luy dans une merveilleuſe correſpondance d'âge, d'humeur, d'eſprit, de volonté, de vie, & de condition : ce qui avoit tellement enflammé l'amitié de part & d'autre, qu'elle eſtoit au ſouverain degré : Et quoy qu'elle fuſt dans les termes de toute honnêteté, ſi eſt-ce que comme elle étoit trop ſenſuelle, Dieu qui chârie ceux qui ſe ſeparent de ſon amour, ainſi que des eſclaves fugitifs, en voulut ſevrer ſon Auguſtin ; il toucha premierement cét amy d'une groſſe fiévre, dans laquelle il reçût le Baptême, & puis ſe trouva en quelque façon allegé. Dequoy Auguſtin fort joyeux, comme s'il eût été déja hors de peril, le vint viſiter, & ne manqua pas de le gauſſer ſur ſon Baptême, ſuivant encore les mouvemens de ſon eſprit profane, mais l'autre le regardant d'un œil courroucé, luy trencha le mot, d'une admirable & ſoudaine liberté, diſant qu'il s'abſtint de tel propos, s'il ne vouloit renoncer à toute amitié. Il ſembloit déja reſſentir les approches de l'autre monde dans ce changement : car de fait, ſon mal s'étant augmenté, luy ſepara bien-toſt l'ame du corps. Auguſtin fut ſi troublé de cette perte, que tout ce qu'il contemploit depuis le Ciel juſques à la terre, luy ſembloit remply d'images de mort. Le pays luy eſtoit un lieu d'ombres & de phantômes ; la maiſon de ſon pere un ſepulchre : la memoire de ſes plaiſirs paſſez un enfer : tout luy étoit à dégoût étant privé de celuy pour qui il aimoit tou-

choses, il luy sembloit que tous les hommes qu'il voyoit étoient indignes de la vie, & que la mort enleveroit bien tout le monde, puis qu'elle avoit ravy celuy qu'il prisoit par dessus tous les hommes du monde. Il luy échappa de dire des paroles qu'il a depuis retractées; c'est à sçavoir, *que l'ame de son compagnon & la sienne n'étoit qu'une même ame, qui vivoit en deux corps, & pour ce il avoit la vie en horreur, d'autant qu'il n'étoit plus que la moitie d'un homme, & toutefois il ne vouloit pas mourir, de peur que la partie de son amy qui vivoit encore en luy-même, ne mourût.*

Tout cela montroit bien qu'il avoit de grandes dispositions à l'amour, & que de quelque côté que ses affections prendroient le vol, elles ne seroient jamais mediocres. Il sembloit déja que toutes choses conspiroient en luy, pour allumer dans ses veines un brasier que la revolution de plusieurs années ne pourroit éteindre. Premierement, comme il n'y a rien de plus dangereux pour fomenter cette passion que le mauvais exemple, il vivoit en un lieu aussi contagieux à la chasteté que la bize l'est aux plantes. Salvian, un grand Ecrivain, parlant de l'Afrique qui a porté saint Augustin, dit que c'étoit le pays des amours; & qu'il estoit aussi estrange qu'un homme fust Afriquain, sans estre Afriquain, que d'estre Afriquain & n'estre pas lascif. Secondement, ces dangers si frequens qui sembloient exiger beaucoup de retenuë, trouverent assez de liberté dans la maison: car les larmes de la bonne sainte Monique n'étoient pas encore suffisantes pour arrester le cours d'une jeunesse insolente, puis que le pere s'en soucioit fort peu: tellement qu'ayant veu un jour son fils aux bains, il dit quel-

Salvian. lib. 7. de guber-nat. Tam novũ est impeditũ non esse Afrum quàm Afrum non esse Affrum

ques paroles libres, qui servirent plutôt d'aiguillon à la sensualité, que ce motif à la continence. En troisiéme lieu, comme il falloit avoir l'œil ouvert pour détourner les occasions, il y apporta si peu d'étude, qu'ayant l'ame quasi de souphre, tant elle étoit disposée à prendre feu, il s'alla jetter au milieu des flammes.

Il se mit à hanter des compagnies libertines, qui sont les plus dangereuses ennemies de la chasteté ; & comme il avoit l'humeur extrêmement naïfve & complaisante, il donnoit de l'amour & en prenoit naturellement, & si bien il n'en avoit il en falloit feindre. Quand il vint à Carthage environ le seiziéme an de son âge, il n'y avoit ruë où l'amour n'eût tendu ses pieges, luy ne sçavoit encore bonnement que c'étoit que d'aimer, & toutefois il desiroit d'être aimé, & se fâchoit de vivre dans l'innocence : il haïssoit sa liberté, & cherchoit une main qui le mît dans les fers. Il alloit aux theatres pour y voir representer les amours, & y épuisoit ardemment les passions des Amans imaginaires : ses yeux mêmes dans les Eglises chassoient aprés les objets de la concupiscence par des regards trop dissolus: dequoy il confesse avoir été fort particulierement chastié de la main de Dieu, puis qu'il mêloit la sainteté du lieu avec l'entretien de ses affections profanes. Cette ame ulcerée se jettoit hors de ses alignemens, & prenoit le vent & le feu de tous costez. Il luy sembloit qu'il falloit exceller dans le vice aussi bien que dans les sciences : il se faisoit plus vicieux qu'il n'étoit, pour paroistre plus gentil aux yeux des ames perduës, & il ne luy restoit plus quasi en ce point qu'une honte de n'être pas assez éhonté. Enfin, il tombe

& fut enveloppé dans les merveilleux labyrinthes, où toûjours la fin d'un amour étoit le commencement de l'autre.

Cette vie si charnelle étoit un empéchement continuel aux visites de Dieu : car comme les Platoniciens disent que les étoilles ne peuvent bien exercer leur vertu sur la Sphere du feu, aussi toutes les lumieres des bons conseils n'avoient point de force dans les flammes d'une telle passion. Il avoit l'esprit gâté par la sensualité, alleché par l'amorce des beautez mondaines, & obscurcy des tenebres de son aveuglement, de sorte que la lumiere de l'esprit de Dieu n'y trouvoit point de place. S'il y a vice au monde qui cole l'ame à la chair, & la rende stupide aux sentimens de Dieu, c'est le peché sale : & quoy qu'il ne soit pas du tout incomparable avec la science, si est-ce qu'il ne fut jamais d'accord avec la sagesse du Ciel ; qui est plus dans le goût des choses celestes, qu'elle n'est dans le sçavoir.

SECTION VII.

Disposition à la Conversion de Sainct Augustin.

VOilà les principaux empeschemens de la conversion d'Augustin : mais Dieu qui tramoit sourdement son ouvrage, & qui tire le bien du mal mesme de ses élûs, luy fit prendre le remede du scorpion qui l'avoit picqué : car comme suivant sa curiosité ordinaire il enfonçoit de plus en plus aux sciences solides, il commença petit à petit à se dégouster de la doctrine des Mani-

chéens, trouvant fort étrange qu'un homme fit passer toutes sortes de songes & de bêtises pour des veritez sous le sçeau mensonger du S. Esprit. Ceux du party qui le voyoient branler, y portoient souvent leurs mains, qui n'étoient que trop foibles pour l'appuyer, & sentant leur incapacité, ils luy promirent de faire venir bien tôt à Carthage le premier homme de leur secte, qui debroüilleroit son esprit de tant de doutes, & luy donneroit toute satisfaction.

Ils ne manquerent pas à leur promesse: car dans peu de jours le faux Evêque Faustus arriva, qui étoit comme l'épée & le bouclier des Manichéens. C'étoit un homme de bonne mine, qui avoit du charme en son langage, & beaucoup d'attraits en sa conversation, capables de servir de piege aux esprits mêmes les plus déliez: il se mit incontinent à faire quelques discours étudiez sur les maximes de sa superstition, qui furent oüis avec de grands applaudissemens de tout le party: car c'étoit un aigle entre les perroquets. Ceux cy pensant qu'Augustin fût dans tous les ressentimens, & approbations, luy demanderent ce qu'il luy sembloit de l'Evêque Faustus, & si ce n'étoit pas un homme incomparable: il luy répondit assez froidement, qu'il étoit disert, & capable de bien chatoüiller une oreille, mais que son mal qui alloit croissant, ne se pouvoit guerir par un homme qui parle toûjours, & qui ne permet pas que personne luy renvoye l'esteuf, & partant qu'outre ces beaux prêches, il étoit besoin d'une particuliere conference, où il pût décharger son cœur. Faustus qui avoit de la courtoisie naturelle, & qui s'imaginoit d'avoir affaire à un jeune esprit qu'il étourdiroit de parler, accepte la dispute; où au lieu de trouver une gruë, il fit

Faustus & ses cõpagnõs. *Pretiosorum poculorum descentissimis ministrator Conf. v. & vi*

rencontre d'une aigle, qui le mena rudement dés le commencement du combat. Gét homme fit paroître incontinent qu'il étoit de bas or, & que son talent n'étoit autre que d'être passablement Grammairien, d'avoir leû quelques oraisons de Ciceron, dont il avoit la memoire assez fraîche; quelques Epîtres de Seneque, avec un mélange de Poësie, & quant aux livres de sa secte, il en avoit même assez peu de connoissance: tout ce qui le faisoit valoir en public, consistoit en une grace de langage, laquelle venant d'un beau corps, s'étalloit avec plus de parade. Voila ce qui donne encore aujourd'huy la vogue parmy le monde à une infinité d'esprits, qui sont dans l'estime des ignorans, ou des mediocrement sçavans, comme des feux volages dans l'air. Quant Augustin le mit sur les solstices, les equinoxes, les eclipses, le cours & le mouvement des astres, dont les livres de Manes sont pleins, celui-cy se trouva pour lors en un monde nouveau: mais encore fut-il accort: car il ne ressemble pas des lourdauts de Manichéens, qui promettant de l'éclaircissement sur cette doctrine, faisoient autant de cheutes que de pas: il dit rondement que sa curiosité ne l'avoit jamais porté jusques là, & qu'il avoit mieux aimé mépriser telles choses que de les étudier: au reste que la doctrine de Manes, qui étoit le S. Esprit, ne dépendoit pas de la science des eclipses: puis que jamais elle n'étoit en eclipse. Augustin connut que ce Docteur n'étoit pas du tout ignorant, puis qu'il sçavoit pour le moins connoître son ignorance; mais au reste il fut tout-à-fait dégoûté de la Theologie des Manichéens, voyant si peu d'appuy en Faustus, qui étoit la premiere colomne du party, & le piege dont on se vouloit servir pour se captiver, fut le

Non usquequaque imperitus erat imperitia sua. Confess. 4. c. 7

commencement de sa liberté : C'étoit faire un banquet de fleurs & de chansons à une personne affamée, que de le vouloir plus rassasier de paroles. Enfin, aprés un long sejour d'Afrique, il se resolut d'aller à Rome, non point tant pour trouver la verité dans sa source, ce qu'il ne se figuroit pas encor en l'Eglise Romaine ; que pour rompre l'ennuy qu'il avoit d'enseigner la Rhetorique à Carthage : puis que la jeunesse y étoit insolente à toute extremité. Ses amis luy mirent en visée un tout autre air, de tous autres succez de ses labeurs, & de tout autre recompense pour son merite, ajoûtant au surplus que c'étoit un element plus doux, où les jeunes hommes retenus dans les termes d'une bonne discipline, donnoient toute satisfaction à leur maître. C'est la plus grande amorce qu'il y trouva : car la douceur de son esprit étoit incompatible avec l'audace des écholiers de Carthage : cela fit que se derobant secrettement de sa bonne mere, qui eût pû par ces larmes empêcher ce voyage, il fit voile en Italie, & se rendit à Rome. Le voilà sur le premier theatre du monde, où il commence à se montrer, & pratiquer des auditeurs en chambre, pour se faire connoître, puis se jetter incontinent dans le cours public ; mais il apprit que les étudians de Rome payoient leurs Regens de bonne mine, & que le terme du salaire étant venu, ils quittoient quelquefois le Docteur tout d'une volée, pour aller exercer la même tromperie autre-part, ce qui luy dépleut extrêmement : & voyant que de bonne fortune, on cherchoit un Rhetoricien pour Milan, il fit tant par l'assistance de quelques Manichéens, qu'il courtisoit encore pour ses interêts, & par la faveur du Preteur de la Symmachus, que cette charge luy fut arrêtée.

Ressorts de la cõversion des ames

Le voilà donc à Milan, où la providence de Dieu luy avoit marqué son logis, le voila au champ de bataille, où le coup luy devoit être donné, le voila dans l'amphitheatre où il devoit être desarmé : le voila dans la sphere où il devoit être illuminé.

Comme nous avons contemplé les fortes oppositions qui fermoient le chemin au salut de cette grande ame ; voyons maintenant les moyens dont Dieu se servit par sa conversion. C'est icy un merveilleux spectacle, & digne de la consideration des esprits nobles, puisque de toutes les œuvres que Dieu fait hors de soy, rien n'a tant manifesté sa sagesse, sa bonté, ses misericordes, & sa conduite, que la conversion des hommes. Nous remarquons dans les effets & dans les experiences de la nature, qu'une chose tire une autre, en quatre principales façons, qui sont la sympathye, le mouvement, la chaleur, & l'atrait secret. La sympathie, dis-je, ou conformité naturelle, ainsi la pierre tend en bas dans le sein de la terre, d'autant qu'elle y trouve son repos. Le mouvement, ainsi le marteau pousse le clou, & un homme tire un autre homme par la main : La chaleur, ainsi le Soleil éleve les vapeurs de la terre aprés les avoir subtilisées & échauffées. L'attrait secret, ainsi l'ambre tire la paille, & l'aimant enleve le fer. L'esprit de Dieu, qui est ingenieux & efficace en nos conversions, se sert de ces quatre mêmes attraits pour nous tirer à luy ; attraits qui sont capables de gagner les plus revêches, desarmer les plus farouches, échauffer les plus tiedes, remuer les plus stupides. L'atrait de sympathie consiste au bon nature, & aux belles inclinations que le maître ouvrier nous donne à la vertu ; L'attrait de mouvement sçavoit en la hantise d'une bonne compagnie

où les exemples de pieté poussent doucement une ame à ce qui est de son bien : L'atrait de chaleur s'insinuë par la parole de Dieu, qui est un glaive de feu, pour faire d'étranges divisions en l'ame, d'avec la chair ; L'atrait secret est une touche de Dieu fort particuliere, qui enleve les hommes par des voyes cachées, interieures & extraordinaires. Ainsi voit-on quelquefois des conversions extrêmement miraculeuses : telle fut celle de S.Paul, qui sentit le coup du sang de saint Estienne, lors qu'il le répandoit par autant de mains qu'il prêtoit de consentemens à l'attentat de ses bourreaux. Telle fut celle du Batteleur Genais sous Diocletian, qui se mocquant en plein theâtre des ceremonies des Chrêtiens, au même tems devint Confesseur de la Foy, & Martyr de Jesus-Christ. Telle fut celle de Marie, niéce d'Abraham l'Hermite, qui fut gagnée à Dieu en un souper qu'elle faisoit au bordeau. Telle encore celle d'Irais une pauvre servante d'Alexandrie, qui allant puiser de l'eau comme la Samaritaine, laissa sa cruche pour courir au martyre, & se joignant aux Chrêtiens qu'on menoit au supplice, emporta la premiere couronne. Telle fut celle du larron, qui quitta sa méchante vie, voyant un jeune Moine qui mangeoit des legumes, & un autre qui se convertit pour avoir vû boire un verre de vin à l'Hermite Paphnutius, qui n'en avoit jamais beu, & qui en beut seulement alórs par une resignation de son propre jugement, & de sa propre volonté; entre les mains d'un autre qui luy commandoit. Le voleur fit à l'instant cette conclusion, que si ce saint homme s'étoit tellement forcé par vertu pour une action si contraire à sa vie ordinaire, luy pourroit bien par resolution prendre la même maîtrise de ses passions, & de méchant homme devenir un saint,

Conversions notables.

Martyr. Mart. 16 *& Septēbri* 22.

*Ioannes Ægidius Doctrina Patrūtit. Char. n.*6.

comme il fit. Bref, telle fut la converſion de Parent homme de qualitez, qui exerçoit un office de Judicature en une ville d'Italie, car ayant contemplé un petit porcher, qui apprenoit à ſon compagnon une recepte pour faire entrer aiſément ſes pourceaux en l'étable; qui étoit de leur dire : *Entrez pourceaux en l'étable, comme les mauvais Juges entrent en enfer,* Puis s'étant apperçû ſur l'heure, que ces animaux obeïſſoient à cette parole ſans reſiſtançe, il s'en prit fort à rire; mais incontinent changeant toutes les riſées en des actions ſerieuſes, il ſe mit à penſer aux difficultez qu'il trouvoit à ſe ſauver dans les grandes corruptions de la juſtice, & fut tellement touché, qu'il prit l'habit des freres Mineurs, dans lequel il avança ſi fort en vertu, qu'il devint General de l'Ordre, & viſita à pieds nuds toutes les maiſons de ſaint François : Il faut confeſſer qu'il y a de grands reſſorts de la providence de Dieu en telles affaires, j'ay voulu cotter briefvement les exemples de ces attraits ſecrets, d'autant qu'ils ſont aſſez notables : & mettre en avant ces quatre ſortes de converſions, d'autant qu'elles ne ſeront pas inutiles pour nous faire découvrir la ſinguliere œconomie de Dieu en celle que nous traitons maintenant.

Chronic. minor.

Oeconomie de Dieu en la converſion de S. Auguſtin.

Le Sauveur du monde ſe ſervit de toutes pieces en la converſion de S. Auguſtin, comme nous pourrons remarquer en ſes progrez: Car premierement, pour ce qui touche l'attrait de ſympathie ou conformité naturelle, c'eſt la verité que ce grand homme avoit un tres-bon naturel : & quoy qu'il fut long-temps étouffé dans la chair & dans le ſang, ſi eſt-ce qu'il étoit comme un Soleil en eclipſe, qui ſe devoit voir un jour en liberté, & qui devoit même illuminer le repos, lequel pour lors luy faiſoit ob-

ftacle. Dans fa plus tendre enfance, il fit paroître des inclinations amoureufes à fon Createur : car déslors il avoit recours à l'oraifon, ne plus ne moins qu'à un afyle de fes afflictions : & comme enfant mettant la felicité à ce qui le touchoit de plus prés, felon fon eftime, il prioit Dieu ardemment pour éviter le châtiment des verges, & les difgraces de l'échole. Il avoit une humeur franche, & liberale, gracieufe, débonnaire, affable, obligeante & pleine de compaffion envers les perfonnes neceffiteufes : qui eft un bon reffort pour faire joüer de grandes actions de vertus, & fe difpofer à recevoir l'efprit de Dieu avec abondance : Les affections & les larmes de douceur & de devotion luy étoient affez familieres ? ce qui parut au jour de fa preftrife quelque temps aprés fa converfion : car il ne ceffa de pleurer dans la ceremonie : où de hazard un fimple homme interpretant que cela luy venoit de fâcherie qu'il avoit de n'être pas encore Evêque ; veu qu'il en avoit bien le merite, s'approcha pour le confoler, luy difant, *qu'il euft patience, que la prêtrife étoit le dernier degré à la dignité d'Evêque & qu'avec le temps il auroit l'accompliffement de fes defirs.* Saint Auguftin racontoit depuis cette rencontre à fes amis, comme un exemple de l'erreur des jugemens qui fe font des actions des hommes ; Quant à fes vices, il n'y avoit rien de noir, ny de hideux : car fes amours, quoy que déreglées, fe terminoient dans les limites les plus tolerables, & fes ambitions n'étoient point fieres & méprifantes, mais feulement dans une petite vanité de paroître en ce qui étoit de l'efprit & de l'erudition, qui eft une paffion tres-naturelle à ceux qui fe fentent doüez de quelque perfection. Au refte il n'avoit aucun deffein, ny pretention, ny at-

taches, comme ont ceux qui couvrent ſouvent leurs petits interêts du pretexte de pieté, & ſont toûjours prêts d'embraſſer la Religion où ils trouveront plus d'accommodement pour leurs affaires temporelles. Auguſtin étoit tellement dépoüillé des avarices du monde, qu'il ne ſçavoit que c'étoit de faire fortune, ny d'accrocher des commoditez, à peine luy pût-on jamais apprendre à porter une clef, & tenir de l'argent dans un coffre, & voir des comptes : comme remarque Poſſidoine en ſa vie. Tout ſon eſprit étoit dans les Livres, & toutes ſes intentions butoient à trouver la verité, pour luy faire hommage de tout ce qu'il étoit & le ſervir fidellement toute ſa vie, aprés qu'il l'auroit une fois connuë. Ces diſpoſitions ne donnoient pas peu d'entrée à ceux qui devoient traiter avec luy.

Herod. lib. 4. D'autre part l'attrait de mouvement qui vient des bons exemples, luy fut fort avantageux en la perſonne de ſa bonne mere, ſainte Monique ; & ſi quelques peuples, comme les Lyciens, prenoient le nom de leurs meres, ainſi que celles qu'ils eſtimoient avoir le plus contribué à mettre & élever, un homme dans le monde ; Auguſtin avoit grand ſujet de prendre les titres de ſa nobleſſe de la part de ſainte Monique, qui l'enfanta plus avantageuſement à la vie de grace, qu'elle n'avoit fait à celle de la nature.

Qualitez de ſainte Monique.

Cette femme étoit vrayement la perle des femmes, dont la vie n'a pas de grands éclats d'extaſes, ny de raviſſemens : car toutes ſes vertus vont à petit bruit, ainſi que les grands fleuves qui roulent d'une Majeſté pacifique : mais tout y eſt fort interieur, comme en celle qui s'eſt toûjours cachée dans la meilleure partie de ſoy-même. Elle a beau-

coup fait en donnant un S. Augustin à l'Eglise : & quiconque ne sçait connoître les vertus secrettes du Soleil,qu'il se contéte de les mesurer à ses rayons: Comme elle pretendoit de consacrer aux Autels sa virginité, Dieu l'attira au mariage pour tirer d'elle un Docteur à son Eglise. La sainte ne sçavoit encore ce qu'elle faisoit, quand en son bas âge, par une loüable coûtume, elle se levoit dans le profond silence de la nuit, pour offrir à Dieu ses prieres ; & quand elle retranchoit à chaque repas ses morceaux pour partager avec les pauvres la moitié de sa vie ; mais l'esprit de Dieu qui la guidoit, la disposoit déja par ses actions à quelque chose de grand. Elle fut mariée à un homme payen, & d'une humeur assez sauvage,qu'elle amollit tellement par sa longue & discrete patience, qu'il mit enfin bas toutes ses fougueuses saillies, comme on dit que la licorne furieuse s'endort au sein d'une fille. Ce luy fut une consolation sensible de l'avoir pris infidelle, & de le voir aprés quelques années mourir Chrêtien : disant à Dieu qu'elle avoit reçû un lyon, & qu'elle luy rendoit un agneau. Tout son soin n'alloit plus qu'à ce fils qu'elle vit premierement dans une vie assez licencieuse, puis envelopé par malheur dans l'heresie des Manichéens. La pauvre mere endura principalement neuf ans entiers les douleurs de cét enfantement spirituel, les plus sensibles qu'on sçauroit imaginer. Que de regrets & de sanglots en sa solitude que de fantômes en son sommeil ; que de prieres aux Eglises, que d'aumônes aux necessitez des pauvres ; que de prudence & de conduite en toutes ses procedures. Elle cherchoit toutes les entrées dans cét esprit, qu'elle imaginoit : mais voyant que c'étoit un torrent, qu'elle ne pouvoit reprimer par ses forces,

elle attendoit paiſiblement les aides du Ciel. Elle ne deſeſperoit point ſon malade, de peur de le guerir, elle n'alloit point dans les ardeurs de ſa fiévre luy reprocher ſes débauches, elle n'alloit point le menaçant du feu, ny du cautere: mais elle faiſoit comme Dieu, qui ne fait point le mal, mais qui fait toûjours que le mal eſt moindre mal. Quand elle ne pouvoit parler à ſon fils, elle faiſoit parler à Dieu la prunelle de ſes yeux, pleurant toutes les nuits,& arrouſoit les Autels non du ſang des victimes, mais du ſang de ſon ame, qui ſont les larmes. On ne peut dire que comme les eaux qui portent les perles vont la pluſpart au midy; auſſi cette ſainte femme étant en Afrique, region du midy, devint dans l'abondance de ſes pleurs, la vraye fontaine du Midy, propre à porter une groſſe perle,qui depuis a enfanté les millions de perles à la Chrêtienté. Jamais l'Ange Raphaël n'eut tant de ſoin du jeune Tobie, que cette celeſte intelligence avoit ſoin de ſon fils étant toûjours en ſentinelle,& épiant les viſites du jour de Dieu. Son paralytique étoit déja à la Piſcine,& n'attendoit plus que ce mouvement de l'eau.

Aqua defluëtes ad austrum generant margaritas. Tarentinus Philosophus.

Abord de ſaint Ambroiſe.

Voicy qu'elle vient d'Afrique à Milan,parmy tant de perils & de mer, & de terre, & tant de travaux & de ſouffrances, pour mettre fin à ſon enfantement: elle trouve ſon fils déja fort ébranlé, pour les ſecouſſes que luy avoit donné l'éloquence de S. Ambroiſe. Cette ſainte femme reconnut incontinent que c'étoit ce grand Evêque que Dieu avoit choiſi pour mettre le ſçeau à cét œuvre de la converſion d'un homme ſi important: & ſon fils raconte que déslors, *elle aima S. Ambroiſe, comme un vray Ange du Ciel:* toûjours elle étoit à l'Egliſe pour le contempler,toûjours elle étoit penduë à ſa bou-

che, comme aux ſources qui couloient du Paradis de Dieu.

C'eſt icy l'attrait de la chaleur, ou plûtôt le Soleil qui devoit élever en haut cette froide vapeur, aprés tant de reſiſtance qu'elle avoit fait à l'eſprit de Dieu. Auguſtin luy-même déchiffre fort particulierement, comme étant venu à Milan, il vit l'Evêque Ambroiſe, connu par tout le monde habitable, comme l'un des meilleurs hommes de la terre, lequel ne ceſſoit d'adminiſtrer à ſon peuple la parole de Dieu, qui portoit le froment, & l'huile, & le vin de ſobrieté. Cét homme de Dieu, dit-il, à mon arrivée, m'embraſſa comme un pere embraſſeroit ſon fils, & montra qu'il agréoit fort ma venuë à Milan, m'obligeant en beaucoup de charitables offices. Voila pourquoy je commençay à l'aimer bien fort, non point tant encore comme un Docteur de la verité, que je n'attendois ny de luy ny d'autre Catholique que comme un homme qui me vouloit du bien. J'aſſiſtois continuellement à ſes Predications, au commencement par curioſité en l'épiant & ſondant ſi ſon éloquence étoit égale à ſa grande reputation. J'étois extrêmement attentif à ſes paroles, me ſouciant fort peu des choſes : & je trouvois que de vray il avoit le ſtyle bien docte, & bien doux, mais qu'il n'avoit pas la gaillardiſe, & les mignards attraits de Fauſtus, quoy que pour la ſubſtance du diſcours, il n'y avoit point de comparaiſon : car Fauſtus comptoit des fables; & celuy-cy enſeignoit une doctrine tres-ſalutaire.

Confeſſ. 6. c. 1.

In optimis notus orbi terræ.

Sermonis erat eruditoris, minus hilareſcentu atque mulcentis quam Fauſti.

Voilà les premiers ſentimens qu'eut Auguſtin touchant la capacité de S. Ambroiſe : enfin comme il continuoit à l'entendre par delectation; La verité luy entra par les oreilles, qu'il avoit ſeulement ouvertes à l'éloquence, & il trouva du commence-

ment que nôtre religion n'avoit point les abſurditez que les Manichéens luy avoient repreſentées,& que ſi elle n'étoit vraye, pour le moins on la pouvoir profeſſer ſans impudence, ce qu'il ne s'étoit pû encore perſuader. L'ancien Teſtament qu'il avoit tant deteſté avec ſes Manichéens, luy ſembloit avoir une toute autre face, aprés les doctes interpretations de S. Ambroiſe, ces chimeres & ſes phantômes qui aſſiegeoient ſon imagination ſe diſſipoient au lever de quelques petits rayons. Toutefois il n'étoit encore ny jour ny nuit dans ſon ame; l'erreur gagnoit le bas, & la Religion n'avoit pas encore le deſſus; ſon eſprit haraſſé de tant de queſtions, par une ruſe de Satan, s'en alloit penchant à la neutralité, pour n'être ny chaud ny froid: comme il arrive à ceux qui quittent la verité par deſeſpoir qu'ils ont de la pouvoir connoître.

SECTION VIII.

Agitations de l'eſprit de Saint Auguſtin ſur ſa converſation.

MAis Dieu rallumant toûjours ſes chaſtes deſirs, il ſe mettoit à conſiderer S. Ambroiſe qu'il avoit perpetuellement en objet; & voyant comme cét homme étoit honoré des plus hautes puiſſances de la terre, & comme il vivoit dans des actions ſi glorieuſes, il trouvoit tout beau en une telle vie, hormis qu'elle étoit ſans femme; eſtimant pour lors que la privation d'un grand fardeau, étoit une grande miſere. Il n'alloit encore qu'à l'écorce d'Ambroiſe, conſiderant ce qui

paroiſſoit à l'exterieur, ſans entrer dans ces grands treſors de lumiere, de vertus, de contentemens, & de conſolations celeſtes, qui étoient au fonds de la conſcience de ce ſaint Prelat. Il avoit des ardentes paſſions de luy parler un peu familierement, de connoître ſes ſentimens, de l'interroger à ſon aiſe, de luy montrer ſon cœur tout à nud, & luy découvrir les miſeres de ſa vie, *Et pource* (dit-il) *j'avois beſoin d'un homme qui fut plein d'un grand loiſir pour recevoir ce flux & reflux de penſée qui étoient en mon ame : Or je trouvois tout en Ambroiſe, hormis le temps de m'écouter, non pas qu'il fût de difficile accez : car il étoit toûjours en ſa ſale, expoſé au ſervice de tout le monde : mais mon malheur vouloit que je fuſſe comme le Paralitique de la Piſcine, toûjours devancé des autres plus puiſſans que moy. Quelque diligence que je fiſſe, je trouvois Ambroiſe environné d'un gros eſcadron d'hommes affirez, dont il ſoulageoit les infirmitez, à mon excluſion : & s'il luy reſtoit quelque peu de temps, il étoit employé, ou au repas qui étoit tres-cours, ou bien à l'étude. Le bon Prelat étudioit en ſa ſale à la vûë de tout le monde, où je le contemplois ſouvent, & je voyois qu'en liſant il couroit ſeulement de l'œil une page d'un livre, puis la ruminoit en ſon cœur, ſans remuer aucunement les lévres, ſoit qu'il ne ſe vouluſt pas engager à diſcourir ſur ſa lecture, à ceux qui étoient là preſent, ſoit qu'il le fiſt pour conſerver ſa voix qui ſe gâtoit aiſément dans le grand exercice qu'il avoit de parler ; ſoit pour quelque autre ſujet : j'eſtimois que ce temps luy étoit precieux, & le voyant ſi attentif, je penſois que c'étoit une petite imprudence de l'interrompre : aprés un ſi long ſilence je m'en allois avec d'autres ſans le moyen de luy parler.*

Veritablement ce diſcours montre une merveil-

leuse contention d'esprit en S. Ambroise, & quasi trop de modestie en S. Augustin : car c'est merveille que luy qui vivoit ordinairement à Milan en la consideration d'un grand esprit, & qui étoit déja connu pour tel de l'Evêque, ne fendoit la presse un bon jour, pour avoir quelques heures d'audience en un affaire de si grande importance. Je croirois ou qu'il avoit une retenuë trop honteuse & irresoluë, ou que S. Ambroise ne vouloit pas entrer en dispute avec un jeune esprit encore tout remply de l'opinion de sa suffisance, devant que de le faire meurir & de l'assaisonner par les ressentimens de pieté. Si est-ce que cela mettoit l'esprit d'Augustin dans de grandes inquietudes : *Voicy*, disoit-il, *tantôt onze ans que je cherche la verité, me voilà venu au trentiéme an de mon âge, & toûjours embarrassé. Demain infailliblement il faut rompre, attens encore un peu, Faustus viendra peut-être à Milan, & te dira tout. Mais comment dira-t-il ce que jamais il ne sçaura ? Tenons-nous aux Academiciens, & disons que tout est incertain, que chacun tienne ce qui luy plaira, c'est le propre de l'homme que d'opiner, & la nature de Dieu, que de sçavoir. Mais les Academiciens, voilà de galands hommes, de laisser un esprit en perpetuelle réverie : Mettons plûtost les pieds sur les marches de la Religion Catholique, où nous l'avons planté dés nôtre tendre enfance, elle n'est pas si noire que les Manichéens la crioient ; Ambroise m'a déja fort desabusé : poursuivons le reste. Mais Ambroise n'a point de loisir pour soy. Lisons : Où prendre les Livres necessaires ? Et où prendre le temps ? Tes disciples occupent toutes les matinées, prend pour le moins quelques heures aprés midy pour vacquer à toy ; mais quand feray-je les visites necessaires des amis qu'il faut entretenir : & quand mes recreations ? Que tout se perde, moyennant que je*

Inquietude d'esprit d'Augustin.

me gagne moy-même : Cette vie, comme tu vois, Augustin, n'est que trop miserable, & la mort incertaine : Si elle te joüe d'une surprise, en quel état sortiras-tu de ce monde, & où pense-tu apprendre ce que tu auras icy negligé ? Mais si la mort aussi, mettoit fin à tous les sentimens & à la vie de l'ame ? c'est une phrenesie que de pénser seulement à cela, puisque toute la grandeur & toute l'élite de la Religion, de la sagesse, de la sainteté, combat pour l'immortalité de lame. Nous n'occuperions pas tant l'esprit de Dieu en de si grands avantages qu'il nous a faits, si nous n'avions un autre vie que celle des mouches & des fourmis. Augustin, ton mal est ta sensualité si tu veux trouver Dieu, il te faut quitter toy-même & dés à present faire un long Adieu aux voluptez du siecle. Tu rêves ? quand tu les auras quittée, tu auras la repentence d'avoir fais trop tôt ce qui ne se devoit pas faire, & tu n'auras plus de retour honorable dans le monde. Vivons, nous avons de bons amis, nous pouvons avoir enfin un office, une femme, du moyen & toute sorte de contentement, il y a trop de miserables par necessité, sans l'être encore de pleine volonté. Enfin, une femme, & la verité de l'Evangile, ne sont pas choses incompatibles.

Voilà comme ce pauvre esprit s'agitoit dans le secret de ses pensées, ainsi que luy-même l'a declaré en ses confessions : il regardoit cette vie de saint Ambroise & cette chasteté d'un œil encore glacé & apesanti des humeurs de la terre, & elle luy jettoit quelques rayons, mais il la trouvoit si haute dans le trône de sa gloire, que le seul aspect luy donnoit de la frayeur : Il mesuroit la continence à ses forces, & non pas aux graces de Dieu, Voilà pourquoy il desesperoit le celibat, & pensoit qu'une femme étoit une chaîne quelquefois malheureuse, mais toûjours necessaire. Il vivoit pour lors avec Alipius & Ne-

Conf. ss. c. 21. Amans beatam vitam, timebam illam in sede sua.

Dieu, que cette creature qu'il avoit amené d'Afrique,& avec laquelle il avoit toûjours vécu en tres-bonne intelligence,luy gardant une foy inviolable, comme si elle eût été son épouse legitime,prend resolution de le quitter,lui disant : *Qu'elle avoit tantôt comblé la mesure de ses pechez, qu'il étoit tems de penser à sa retraite, & qu'elle mouroit avec ce seul regret de n'avoir pas assez de larmes pour laver les offenses d'une jeunesse si mal ménagée : Au reste que jamais homme ne la possederoit aprés luy,& que tous ses amours seroient desormais pour celuy qui l'a faite : seulement luy recommandoit-elle un fils qu'elle luy laissoit, pour luy servir de pere & de mere.* Augustin fut bien étonné de ce langage : il sembloit qu'on luy arrachât le cœur, de se voir separé d'une femme qu'il avoit si fidellement aimée,& d'autre part il étoit plein de confusion, de voir qu'elle luy montroit le chemin, lequel il cherchoit, sans qu'il se sentît encore assez fort pour suivre son exemple. Il ne pouvoit plus l'arrêter,ny aussi approuver ce qu'elle faisoit : son esprit étoit chagrin & partagé, ne sçachant à quoy se resoudre. Aprés le depart de cette femme,la mere qui ne sçavoit pas encore le projet de Dieu, luy parle de mariage ; & il jette les yeux sur une fille d'assez bonne maison,qui luy agrea fort : & quoy qu'elle eût encore deux ans moins que ne porte l'âge legitime du mariage,il faisoit resolution de l'attendre,mais dans ces intervales il fit de nouvelles amours, mettant une autre femme illegitime en la place de celle qui l'avoit quitté.

Il ne desistoit pas pourtant de la recherche de la verité ; ne se sentant quasi plus de toutes ces attaches que celle de l'amour qui luy faisoit la plus opiniâtre resistance, & voyant qu'il ne pouvoit aborder S. Ambroise dans cette grande multitude d'af-

faires, avec la felicité qu'il eût desirée, il s'addresse à Simplicien, Prêtre de l'Eglise de Milan. C'étoit un des venerables personnages qui fut pour lors en l'Europe, doüé d'une grande sainteté, & qui avoit de tres-bonnes lettres : en cette consideration il avoit été delegué de sa Sainteté pour servir de Pere spirituel à S Ambroise. Au reste il étoit si humble, & si modeste, que pour donner le dessus à son Evêque, il feignoit bien souvent de l'ignorance en des questions qu'il sçavoit tres bien ; consultant S Ambroise comme un oracle, à cause de sa dignité, & donnant à tous un parfait exemple du respect qu'il faut porter aux Prelats de l'Eglise.

S. Simplicien.

Outre ces talens de vertu & de science ce saint homme avoit de grands attraits en la naïveté de sa conversation, & la douceur de son enrretien, de sorte qu'on voyoit reluire quelque grace particuliere en son visage ; qui faisoit que chacun desiroit luy parler pour sa consolation, & personne avec luy ne sentoit aucun ennemy. Augustin ayant fait rencontre de ce Simplicien, qu'il appelle l'homme de Dieu, luy ouvre entierement son cœur, & luy fait le narré de toutes les agitations de sa vie passée : Simplicien l'embrasse fort tendrement, & luy montre le port déja plus proche qu'il ne pensoit : car comme il luy eût fait mention qu'entr'autres lectures il avoit lû les livres de Platon, traduit par Victorin Senateur, & jadis Professeur de la Rhetorique, en la ville de Rome : Je vous sçay bon gré, luy dit ce bon vieillard, d'avoir lû les livres de Platon, plûtôt que les impietez des autres Philosophes ; je m'asseure que vous aurez remarqué dans ce bon autheur plusieurs passages qui font pour nôtre Religion : mais puis que vous avez lû la traduction de Victorin, & en faites estime, que ne l'imitez vous en sa

converſion ; Il faut que vous ſçachiez que je l'ay connû tres familierement, lors que nous étions à Rome : c'étoit un vieillard tres-docte, qui avoit blanchy dans de longues études de toutes ſortes de ſciences, qu'il avoit enſeignées, cultivées, & illuſtrées l'eſpace de tant d'années, partie en haranguant, partie en écrivant : il n'y avoit quaſi Senateur à Rome qui ne le reconnût pour ſon maître:& il étoit venu à un tel degré de reputation, qu'on luy avoit erigé une ſtatuë, en conſideration de ſa grande erudition. Qui eût jamais eſperé,en la vielleſſe où il étoit, de le voir renaître entre les petits enfans de l'Egliſe? Neanmoins pour vous montrer la force de l'eſprit de Dieu,aprés avoir lû quaſi tous les livres du monde, il ſe mit ſur la fin de ſon âge à lire la Bible, & autres écrits des Chrêtiens, où il ſe trouva pris ſans y penſer, & me dit déſlors,*Simplicien, ſçachez que je ſuis Chrêtien.* Moy eſtimant qu'il vouloit gauſſer, *Je n'ay garde*, luy dis-je, *d'en rien croire, juſques à temps que je vous voye à l'Egliſe, & penſez vous*, me repliqua-t-il, *que les murailles d'une Egliſe faſſent un Chrêtien*, il diſoit cela d'autant qu'il craignoit d'offenſer les Cedres du Liban, qui étoient ſes parens relevez en qualité, encore infidelles, mais aprés qu'il fut bien reſolu, il ne voulut plus rougir pour l'Evangile. *Allons*, dit-il, *à l'Egliſe, je ſuis Chreſtien.* Je fus ſi tranſporté de joye à cette parole que je ne me tenois plus à moy-même: je le mene à l'Egliſe, je le fais inſtruire ſur les articles de nôtre foy, & luy fais donner ſon nom entre ceux qui demandoient le ſaint Baptême. Quand il vint à faire ſa profeſſion de foy, quelques-uns penſant le favoriſer, luy vouloient faire prononcer en ſecret : *Non*, dit le bon vieillard, *en public, en public:* il n'eſt plus temps de rougir pour une action ſi glo-

rieuse. Aussi tost qu'il fut monté en un lieu éminent pour prononcer les articles de sa creance, tout le monde qui le connoissoit, commença à crier, *Victorin, Victorin* : l'admiration en fut si grande, le contentement si universel, la joye si sensible, qu'il sembloit qu'un chacun le vouloit ravir pour le mettre en son cœur.

O Dieu, comme vous honorez ceux qui vous servent fidellement, le voila maintenant qu'au lieu de s'attacher à ces palmes mourantes de Rhethoriques, il s'est attaché à l'arbre de vie qui ne meurt jamais : & s'est eternisé d'une glorieuse memoire dans l'estime du Christianisme. Qui ne s'estimeroit bienheureux d'en suivre son exemple pour participer à ses couronnes ? Pour moy, je vous confesseray bien mon cher fils, que lors que Julien l'Apostat fit defence à tous les Chrêtiens de traiter des lettres humaines : j'y étois autant addonné qu'homme de mon âge : car j'étois pour lors en la fleur d'une jeunesse assez curieuse : mais voyant qu'il s'agissoit de la foy, je quittay tres-librement toutes ces sirenes, pour arriver au port du salut, où j'espere bien tôt vous voir avec moy ; car un si bon naturel que le vôtre n'est pas fait pour se perdre : c'est trop resister aux inspirations de Dieu, vôtre âge & vos courses, vous convient à mettre bas les armes.

Ce discours animé d'amour, de raison, de prudence, d'exemples si sensibles, entra bien avant au cœur d'Augustin, & luy fit dire ces paroles qu'il a depuis couchées en ses Confessions : *Je ne sçavois plus que répondre, convaincu par des veritez si palpables, sinon des paroles lentes & dormantes, disant toûjours, ce sera tout maintenant, tout maintenant. Toutefois ce maintenant n'avoit point de mesure.* Et ce

Conf. l. 8 ch. 5.

petit delay que je demandois ne trouvoit point de bout.

Dieu recharge encore, & fait une autre batterie sur Augustin, par la bouche d'un homme seculier. Un certain Pontian gentil homme Afriquain, qui suivant la Cour de l'Empereur, le vient voir en son logis, & trouve de hazard sur la table où il joüoit les Epîtres de S. Paul. Celui-cy qui étoit un homme grandement adonné à la devotion, & qui connoissoit Augustin pour un esprit égaré dans la curiosité des livres profanes, se mit à soûrire, de le voir chercher maintenant son entretien avec un Apôtre. Augustin luy replique qu'il n'y avoit pas dequoy s'étonner, & que s'étoit là maintenant son principal exercice. Le gentil-homme le voyant en cette bonne humeur, met en avant divers propos de pieté, & entre-autres choses quelque narré de la vie de saint Antoine : dequoy Augustin & son compagnon Alipius demeurerent ravis, n'ayant jamais oüy parler de ce grand Saint, tant ils étoient peu curieux de sçavoir ce qui ne pouvoit être ignoré que de ceux qui se vouloient perpetuellement ignorer eux mêmes. L'autre étendant son discours, leur representa les compagnies des Religieux, qui étoient déja pour lors en grand vogue, estimées de tout le monde comme les mammelles de l'époux remplies de parfums celestes, qui arrosoient jusques aux deserts, de sources immortelles de leur lait : & ajoûta qu'ils avoient au faux-bourg de Milan un Monastere erigé par saint Ambroise, où il y avoit de grands exemples de vertus. Eux écoutoient cét homme avec une petite confusion d'ignorer un si grand tresor qui étoit à leur porte, pendant qu'ils feüilletoient les écrits de plusieurs esprits qui vivoient

dans les flammes, tourmentez où ils sont, & loüez où ils ne sont pas. Cét homme de bien, voyant qu'ils prenoient du goût à ces bons propos poursuivant sa pointe, leur dit : Un jour étant à Tréves avec trois Gentils-hommes mes compagnons, comme l'Empereur aprés midy contemploit les tournois & les courses des chevaux, avec toute sa Cour, il nous prit fantaisie d'aller prendre l'air en quelques jardins assez proches de la ville. Deux des quatre que nous étions, en se promenant arrivent de hazard en une petite cabane, où ils trouverent des Hermites, & un livre de la vie de saint Antoine. L'un la prend, & la lit, & l'admire, & en lisant s'échauffe tellement qu'il delibere en son cœur, de changer de vie. Et ne pouvant plus tenir en soy-même, tant il étoit remply d'amour de Dieu, & de confusion de ses infirmitez, il se tourne à son compagnon, & luy dit: *Et bien, que cherchons nous avec tous nos travaux? où vont toutes nos ambitions? pourquoy portons-nous ces armes? que pretendons-nous avec tant de fatigues? d'avoir la bonne grace d'un homme qui est plus leger que le vent, plus fresle que le verre, plus mince que la fumée? Helas! par quels perils nous allons à un plus grand peril, par quels échellons nous montons sur un tour de glace, où nous avons toûjours le pied sur le precipice! Voila que dés à present je puis être amy de Dieu si je veux.* Il persiste à lire ce livre, tout en feu, & tout gros d'une nouvelle vie qu'il enfantoit, puis s'écrie derechef, comme un homme ravy en extase : *C'en est fait, j'ay rompu mon lien; & de ce pas, de cette heure, en ce lieu, je suis resolu de servir à Dieu. Allez mon cher amy, si vous ne me voulez imiter, pour le moins ne vous opposez point à mon dessein.* L'autre lui répond : *Je suis tout à vous.*

A Dieu ne plaise que je vous quitte en si beau chemin, me frustrant d'une si honorable milice, & d'une si avantageuse recompense. Les voila de Cavaliers, en un instant devenus Hermites : Moy & mon compagnon les cherchions cependant de tous côtez, & sur le soir nous nous trouvâmes en la même cabane, leur reprochant qu'ils s'estoient fait bien chercher, & qu'il étoit temps de finir la promenade avec le jour, & s'en retourner de ce pas à la ville. Eux serieusement firent réponse, qu'ils avoient trouvé leur logis, que nous prissions nôtre chemin où bon nous sembleroit; mais qu'ils étoient bien resolus de ne partir jamais de là. J'estimois au commencement que ce fût une feinte de gaillardise, mais les sondant plus avant sur le narré de ce qui s'étoit passé, je vis en effet que c'étoient des hommes tout changez. Nous avions honte de les laisser, & nous ne nous sentions pas encore assez forts pour les suivre. Enfin, il se fallut separer, avec beaucoup de larmes, nous traînans nôtre cœur en la poussiere, & eux élevans au Ciel la meilleure partie d'eux-mêmes par avance. Nous allâmes porter cette nouvelle aux deux Damoiselles leurs femmes, qui échauffées du même esprit, y prêterent un libre consentement; & voüerent à Dieu leur virginité, lors que leur mariage étoit déja sur les termes de sa consommation.

SECTION X.

Admirable changement de S. Augustin.

COmme Pontian racontoit cecy, S. Augustin étoit enchaîné à son discours, & sentoit déja au fonds de sa conscience des éclats & des batailles qu'il avoit peine de dissimuler. Il sembloit que Dieu le prenoit comme un fugitif qui s'étoit caché derriere soy, pour le mettre tout en visée à soy même. Il se vir, dit-il, en ce discours, comme en un miroir sale, tortu, defiguré, & remply de taches & d'ulcere: Quand il vint à faire une comparaison de ses lâchetez à la vie de ces braves champions, une sainte horreur de ses vices le surprit tellement, qu'il sembloit se vouloir détacher & fuir devant soi-même; & dans ce conflit il se trouvoit toûjours devant ses yeux tout confus: la resolution de ces deux Gentils-hommes luy dévelopoit une memoire embarrassée de ses plus jeunes années, où il se souvenoit d'avoir eu de grandes inclinations à servir Dieu en l'état de continence, & l'avoir demandée à celuy qui en est l'autheur: mais avec de telles foiblesses qu'il craignoit déslors que Dieu ne le prît au mot. Il s'étonnoit comme ceux-cy en une aprésdinée avoient terminé une affaire de si grande importance, & que luy depuis l'espace de douze ans demeuroit dans son piege. Enfin il ne se peut tenir davantage qu'il ne fendit l'air d'un grand soûpit, disant à son fidelle Alipius. *Qu'est celuy qu'avons-nous oüy? ces idiots s'élevent & emportent le Ciel de bonne guerre, lors que nous autres, avec toutes nos sciences nous roulons dans le sang & dans la chair. Avons-nous hon-*

te de les ſuivre ? mais plûtôt ayons honte de ne les pas ſuivre. Il dit cecy bruſquement, dans une grande emotion qui paroiſſoit en ſon front, en ſes yeux, en ſon viſage, en ſa couleur, & en ſa voix. Alipius tout penſif le regardoit, jugeant bien qu'il y avoit du tranſport en ſon fait. De là il ſe gliſſe en un jardin qui étoit tout proche de la chambre où ils deviſoient, comme un homme afferé, ſçachant bien ce qu'il avoit été, & ne ſçachant pas encore ce que Dieu vouloit faire de luy, pour le moins avoit-il une intention de donner toute liberté à ſes ſanglots, qu'il ne pouvoit plus tenir. Alipius eſtimant qu'il n'y avoit rien de ſecret pour luy, le ſuit pas à pas, & tous deux à l'écart commencerent une bonne affaire.

Auguſtin diſoit en cette ſolitude : *Mon Dieu à quoy tient-il que je ne rompe aujourd'huy ma chaîne, pour me mettre en la liberté de vos enfans ? Quel monſtre eſt cecy ? voilà que ma volonté commande à mon œil de s'ouvrir, à ma main d'agir, à mon pied de cheminer ; cela ſe fait ſans reſiſtance : Maintenant cette même volonté commande à ſoy même de quitter un malheureux bourbier, & de ſe mettre au ſentier de la vertu, pourquoy tant de reſiſtance ? ſans doute elle veut, & ne veut pas autrement elle ſeroit obeye. Je tiens encore à la terre par quelque groſſe racine, & il la faut aujourd'huy couper. Ne vois tu pas, Auguſtin, deux meſſageres de Dieu, c'eſt à ſçavoir, la honte & la crainte, armées de fleaux qui ſont à tes côtez, pour te couper le chemin des voluptez accoûtumées ? Tourne hardiment le viſage, trenche dés à preſent tous les nœuds qui ont noüé juſques icy ta liberté : C'en eſt fait, me voilà libre, je me trompe, je ne ſuis pas encore où je penſe : faiſons-le donc maintenant, ſans plus promettre. Qu'eſt cecy ? je ſens que je fay, ne fay pas ; toutefois je tiens bon, ſans recu-*

ler ; & j'approche, monte, ce que j'arrête ce n'est que pour prendre haleine : enfin, à toute force m'y voila, je touche, & je tiens presque le bien tant de fois desiré. Helas j'ay dit, presque : car en effet je ne touche, ny ne tiens encore rien. Faut-il tant hesiter pour mourir à une mort, & vivre pour la vie eternelle ? Comme j'étois, dit-il, en ces resolutions, m'approchant de mon bonheur, si je venois à regarder derriere moy l'image de ce que je quittois en quittant le monde, je voyois des abîmes & des horreurs, qui me glaçoient le cœur, & toutefois je tenois bon, sans avancer ny reculer, comme un corps suspendu en l'air.

Voicy tout à coup que les voluptez de ma jeunesse, que j'avois tant cheries, se representoient à mon imagination, comme des Nymphes & des Syrenes elles sembloient me tirer par la robbe, & me dire : *Augustin, quoy, vous nous voulez quitter aprés avoir élevé si doucement vôtre jeunesse ? en quoy vous avons nous des-obligé, sinon en vous faisant joüir des contentemens que permet la loy de la nature ? Vous faites maintenant le hardy dans ce transport de vos pensées, c'est une fiévre qui vous tient, elle passera ; & vous serez bien honteux de n'avoir plus rien à demesler avec nous. Vous allez faire un faox pas qui vous coustera cher, si vous n'y prenez garde ; quand vous l'aurez fait, vous aurez honte de rebrousser ce chemin, & de peur d'estre estimé sot, vous vivrez miserable le reste de vos jours. Quoy que vous puissiez vivre sans nous ? Vous n'estes pas si ignorant de ce que Dieu vous a fait naître. Vous avez de l'affection pour la beauté, & aurez tant que vous vivrez; aimer & ne pas joüir, c'est estre à la torture, & y vouloir estre volontairement, c'est avoir perdu le sens. Quoy, que ce moment-cy de tems achevé, nous ne soyons*

plus avec vous à jamais ? Quoy, que cecy, ny cela ne nous soit plus permis à jamais ? c'est beaucoup quand on dit, jamais ? quel enfer y a-il au monde si ce n'est d'être privé à jamais de ce qu'on aime ?

Ces Syrenes effrontées n'avoient point changé de discours, car toûjours elles m'avoient battu de semblables paroles, mais elles trouvoient que j'avois changé d'oreilles. Voila pourquoy, comme je me montrois déja assez resolu, elles diminuoient fort leur audace : leur parler n'étoit plus un empire, mais une requête : comme je détournois le visage de leurs objets, il me sembloit que leur voix se perdoit en l'air, ainsi qu'un echo languissant, à qui la proximité ne donne plus de reverberation : tant plus je me fortifiois en raisons, tant plus elles desistoient : tout ce qu'elles pouvoient faire, n'étoit plus que de dire un petit mot tout bas en l'oreille, ou pincer à la dérobée mon manteau, pour me faire encore tourner la face devers elles. Mais je tenois ferme, comme un rocher, regardant la beauté & la douceur de la vie, à laquelle je me sentois appellé de Dieu.

Il me sembloit que je voyois devant mes yeux cette belle chasteté, la mere des saintes amours, qui étoit environnée d'un gros escadrons de Vierges, & de continens, tout blanchissans d'innocence, & tout entrayonnez de lumiere de gloire. Elle me sourioit d'un souris plus serain que n'est le plus beau jour d'été, & me tendant les bras tous chargés de palmes : *Venez hardiment*, *disoit-elle*, *qu'avez-vous plus à disputer avec vos pensées ? Quittez ces Sirenes, elles n'ont que trop abusé de la fleur de vôtre âge, je vous dirois leurs tromperies, leurs vanitez & leurs infamies, si l'experience d'une*

douzaine d'années ne vous en avoit plus appris que je n'en sçaurois dire. Qu'avez-vous fait autre chose l'espace de tant d'années, sinon cultiver un champ sterile, qui vous promettoit des fruits, & vous a donné des espines & des ordures semées en quelques petites fleurettes? Quand leurs paroles n'ont elles été pleines de promesses, & leurs promesses de serment, & leur serment, de parjures? Que d'illusions & des phantômes vous avez experimenté, & si vous avez eu quelque joüissance, n'a elle pas été pire que vos desirs mesme, tant elle a esté mélée de fiel, & suivie de remords qui vous faisoient porter avec vos voluptez de gibets & des tortures? faut il avec tant de maux acheter un enfer, qui semble n'estre que trop ouvert pour les desesperez? où pensez-vous trouver de plaisirs hors de Dieu, pour qui sont tous les plaisirs? Je ne suis point affreuse, ny sterile, comme vostre pensée me figuroit, Augustin, je suis la mere des saintes delices, toûjours feconde par les visites de Dieu; mes joyes, sont des jardins qui ne fletrissent jamais, puisque toûjours elles sont arrosées de graces immortelles. Demandez à ces enfans, à ces fidelles, à ces hommes, à ces femmes, en voila de tout âge, & de toute condition: Demandez-leurs s'ils ont jamais trouvé de l'amertume en ma conversation? Vous allez vous agitant sur les foiblesses de la chair: que vous estes simple, pourquoy ne pourriez vous ce qu'ont peu tels & tels, qui ont vieilly dans la virginité? Pensez vous qu'ils ayent une autre chair, un autre sang, d'autres qualitez que vous? Vous les égalez en tout, hormis en la forte resolution de n'être plus esclave. Pensez vous que tout ce que ceux-cy font, ils le fassent de leur force? Dieu leur donne la volonté, Dieu leur donne le pouvoir, Dieu leur donne l'accomplissement. Enfant de defiance qu'allez-vous toûjours tatonnant vos infirmitez? tenez-vous à Dieu

comme fait le lierre à la muraille, & n'ayez pas peur que jamais il vous dérobe l'appuy, si vous luy demeurez fidelle.

Il entretenoit son esprit de telles pensées, & il luy sembloit que cette consideration tiroit tout d'un coup toute sa misere comme d'un abîme, pour luy representer devant les yeux.

Ce fut alors que l'attrait secret qui consiste en la touche particuliere du S. Esprit, se fit voir manifestement. Voicy la Prophetie de David, accomplie : *Voicy le Dieu de Majesté qui tonne, voicy la voix de Dieu sur les eaux, & sur les grandes eaux, puis qu'elle fait sortir les larmes en abondance. Voicy la voix de Dieu qui vient de main forte, puis qu'elle emporte toute resistance. Voicy la voix de Dieu qui vient avec magnificence, puis qu'elle opere une si magnifique conversion. Voicy la voix de Dieu qui brise les cedres du Liban, puis qu'elle terrasse tout l'orgueil du monde. Voicy la voix de Dieu qui trenche les flames, puis qu'elle écarte les feux de la concupiscence : Voicy la voix de Dieu qui ébranle le desert, puis qu'elle remuë de fonds en comble les sterilitez de cette ame desolée. Voicy la voix de Dieu qui prepare la biche à son enfantement, puis qu'elle dissipe tous les obstacles.* Il étoit auprés de son Alipius qui attendoit l'issuë de ces agitations d'esprit, & soudain voicy qu'il sent dans son cœur une tempête formée, qui portoit le feu & l'eau : voyant que la nuée commençoit déja à se fendre, avec des soûpirs ardens des fontaines de larmes qu'elle rouloit, il quitte Alipius, le Secretaire de toutes ses pensées, pour s'enfoncer plus avant dans la solitude, & donner les resnes libres à sa passion. Il se va jetter sous un figuier, qu'Isidore de Peluse tient avoir été l'arbre du premier malheur qui fut au monde; & comme si pour

Ps. 28.

laver cette tache, il eût été alors le commencement de son bonheur ? là il fait sortir des rivieres de ses yeux qui se consommoient avec son cœur dans un noble sacrifice d'amour, & sembloient vouloir laver la victime des eaux du Liban, devant que de la brûler au feu de Sion. Là dessus il crioit avec des sanglots redoublez ; *Mon Dieu, jusques à quand ? Mon Dieu, jusques à quand ? N'ayez plus de memoire des pechez de ma folle jeunesse, mais traitez avec moy selon la grandeur de vos misericordes : Dirons-nous encore Demain, demain, & pourquoy non, à cette heure ? & pourqury n'est-il pas temps de mettre fin à une vie si dereglée ? Je suis ennuyeux à moy même, & ne puis plus me supporter : faut-il que je serve toûjours au Ciel d'objet de vengeance, & de fardeau inutil à la terre ? Mon Dieu, jusques à quand, mon Dieu, jusques à quand ?* Disant cecy avec une abondance de larmes tres-ameres, il entend une voix douce & harmonieuse, qui disoit en chantant ces paroles, *Prenez & lisez :* les repetant souvent. L'admiration luy arreste le cours des larmes, & commence à examiner en soy-même si telle voix pouvoit venir du voisinage par quelque façon ordinaire, & tout bien consideré, il reconnut que cela ne pouvoit estre humain, mais que Dieu par cette voix l'instruisoit de ce qu'il devoit faire. Il va de ce pas au lieu où il avoit laissé les Epîtres de saint Paul, avec son Amy Alypius, s'imaginant que comme saint Antoine avoit été converty par la lecture d'une parole de l'Evangile, à laquelle il étoit survenu par hazard, Dieu pourroit aussi operer quelque chose en son ame par les paroles de son Apostre : il ouvre le livre avec une sainte horreur, & la premiere sentence qu'il rencontra, fut celle-cy qui disoit, *qu'il n'estoit plus temps de*

vivre dans la bonne chere, dans les festins, & dans les yvrongneries du siecle : qu'il n'étoit plus temps de vivre dans les couches impudiques, dans les querelles, les vanitez, les emulations, mais qu'il falloit se revêtir de Jesus Christ, comme d'une robe de gloire, sans plus obeïr à la chair & aux concupiscences de son cœur. Il n'en fallut pas lire davantage : voila tout à coup les rayons de Dieu qui bat à plomb sur son cœur, & luy répand une delicieuse serenité ; le voila tout resolu, il montre ce passage à son fidele Alipius, comme la sentence decisive d'un long procez, qu'il avoit avec sa sensualité : & Alipius jettant les yeux sur la suite, trouve : *Recevez celuy qui est infirme en la foy.* Me voila, dit-il, si vous avez deliberé de quitter le monde, prenez moy pour compagnon. Ils se levent, & s'en vont tous deux à la bonne sainte Monique. Ma mere, luy dit Augustin, il ne faut plus se mettre en peine de me chercher une femme : Me voila Catholique, & qui plus est, resolu de quitter le monde pour vivre en continence : La resolution en est prise & passée avec Dieu, il n'y a plus moyen de reculer. Si Dieu n'eût retenu l'ame de cette sainte veuve de Naïm, elle étoit déja sur les lévres pour s'envoler de joye, voyant ce fils mort, ce fils de tant de larmes, sortir inopinément du tombeau, & se presenter devant ses yeux avec un éclat de lumiere incomparable. Elle faisoit des feux de joye dans son cœur, & triomphoit avec des celestes allegresses, benissant Dieu qui avoit étendu la puissance de son bras à cette conversion, & qui par la beneficence d'un vray pere, avoit surpassé tous les vœux d'une mere affligée.

Rom. 13.

Rom. 14. Infirmũ autem in fide recipite.

Augustin cependant pense à minuter doucement sa retraite de la chaire de Rhetorique où il étoit engagé : il luy restoit encore vingt jours jusques

aux vacances: qu'ils duroient vingt ans à une personne laquelle avoit pour lors de toutes autres affections. Neanmoins par une grande prudence & modestie il ne voulut pas rompre avec éclat, publiant un changement de vie par la ville de Milan, mais il laissa couler le tems à petit bruit. Quand le terme fut expiré, il se déchargea doucement & se defit même de l'importunité des peres qui le recherchoient pour être maître de leur enfans, avec passion pour sa grande capacité, alleguant pour excuse que l'exercice de l'échole luy avoit apporté une difficulté de respirer, & un mal de poitrine, qui le menaçoit d'une pulmonie, s'il ne desistoit; ce qui étoit bien veritable: mais ce n'étoit pas le point principal de cette resolution. Voilà comme ce grand homme fuyoit les occasions de jactance, & les diverses interpretations qu'il eût pû apporter pour glose à ses actions, & quoy que Dieu, comme il dit, luy avoit mis au cœur des flêches ardentes, & des charbons, le Genévre contre les langues médisantes; il aimoit mieux ne leur donner point de sujet de medire, que de se voir dans la necessité de se defendre, bien éloigné en cela du naturel de ceux qui font des grands equipées pour les terminer en neant.

Aprés s'être déchargé de sa profession de Rhetorique, il se retira en la metairie de Virecond, où il demeura assez long-temps encore Catechumene, menant une vie fort Angelique, qui se consommoit toute en prieres, & dans l'étude des saintes lettres. Delà il écrivit à S. Ambroise les erreurs de sa vie passée, & l'état où il se trouvoit pour le present par la grace de Dieu, les aides qu'il avoit contribué à sa conversion, demandant au surplus quel livre il pourroit lire pour se preparer davantage à

la

la grace du Baptême. S. Ambroiſe luy témoigna le contentement qu'il avoit de cette viſite de Dieu ſi particuliere, & lui conſeilla de lire le Prophete Iſaïe, mais luy voyant qu'il ne le pouvoit pas encore entendre, il le differa pour un autre temps, auquel il ſeroit plus exercé és ſaintes Ecritures.

Enfin le jour tant de fois deſiré étant venu, auquel il devoit renaître par le Baptême, qui fut le trente-quatriéme de ſon âge, comme eſtime le Cardinal Baronius, il ſe transporta de la metairie de Verecond, en la ville de Milan, où il fut baptizé de la main de S. Ambroiſe, & eut pour compagnon de ſon Baptême ſon fidelle ami Alipius, & ſon fils unique Adeodatus, âgé pour lors d'environ quinze ans: un eſprit ſi prodigieux, que ſon pere ne le pouvoit conſiderer ſans étonnement. *Je n'y avois rien, dit-il, mon Dieu, que le peché: le reſte étoit à vous, qui ſçavez ſi bien reformer nos deformitez; mais tout y étoit admirable: car à l'âge de quinze à ſeize ans, il ſurpaſſoit déja pluſieurs grands & doctes perſonnages.* Auſſi il verifia le dire des Sages, qui dit, que ces eſprits ſi éclatans, ne ſont pas pour faire long ſejour en terre: car il mourut quelques années aprés ſon retour en Afrique, laiſſant un repos au pere qui apprehendoit déja le cours de cette jeuneſſe: & quoy qu'il euſt du reſſentiment de le voir ravy en la fleur de ſes ans; ſi eſt-ce que d'autre part il ſe conſoloit ſur l'innocence de ſa vie, & de l'eſperance de ſon immortalité, ſçachant bon gré au jardinier qui avoit cueilly le fruit ſelon ſon bon plaiſir pour le mettre en reſerve. Aprés ce Baptême ce n'étoit qu'hymnes, que chanſons, que lumieres des veritez eternelles, qu'actions de graces, que larmes de joye.

S. Ambroiſe baptiſe S. Auguſtin.

Horrori mihi erat iſtud ingeniũ.

Ingeniũ nimis mature magnũ, non eſt vitale.

Cela fait il falut reprendre la route d'Afrique

& déja ils étoient arrivez au port d'Ostie ; attendant la commodité de la navigation, quand la sainte & venerable mere Monique, âgée de cinquante-six, & consommée de diverses fatigues rendit le tribut à la nature, & son ame à son Createur.

La mort de sainte Monique.

Cette admirable femme ressembla l'arche du deluge, laquelle aprés avoir porté le monde entier dans ses flancs, parmy tant de tempêtes, & parmy les convulsions fatales de la nature universelle, se reposa sur les montagnes d'Armenie : Aussi sainte Monique aprés avoir porté si long temps dans ses entrailles, & dans son cœur, un esprit aussi grand que l'univers, parmi tant de larmes & de douleurs, aussi tôt qu'elle fut délivrée de ce laborieux enfantement, alla prendre son repos sur les montagnes de Sion. Un peu devant sa mort, contemplant le Ciel, d'une haute fenêtre qui répondoit sur un jardin, elle sembloit déja y marquer son logis, tant elle témoigna de ressentimens & d'extase à son fils Augustin qui fit pour lors avec elle cét admirable colloque qu'il a depuis couché en ses Confessions: la conclusion fut qu'elle luy dit : *Mon fils, je n'ay plus maintenant d'attaches au monde, vous m'avez acquité toutes les promesses du Ciel, & j'ay consommé toutes les esperances que je pouvois avoir en terre, vous voyant Catholique, & de plus resolu à la perfection de vie que vous avez embrassée. Quand il plaira à Dieu m'appeller, je suis comme un fruit meur & penchant qui ne tient plus à rien.*

Elle s'alitta bien-tôt aprés, étant attaquée d'une fiévre qu'elle sentit être incontinent la messagere de sa derniere heure ; voila pourquoy s'étant munie des armes & assistances necessaires à cé combat, elle prit congé d'Augustin & de son frere qui étoit là present, les priant affectueusement d'avoir

memoire de ſon ame à l'Autel, penſant ſeulement au Ciel, & ne ſe ſouciant plus de la terre d'Afrique qu'elle avoit ſemblé deſirer autrefois pour enſevelir ſon corps.

Et comme ſon autre fils luy eût dit : *Madame ma mere nous n'en ſommes pas encore là, nous eſperons vous fermer les yeux en la patrie, & vous enterrer au tombeau de vôtre mary ?* La ſainte voyant que cét homme la vouloit encore attacher à la vie preſente, & la détourner de la penſée de la mort qui luy étoit tres-douce, le regarda d'un œil ſevere, & puis ſe tournant vers ſon fils Auguſtin, *Voyez*, dit-elle, *ce qu'il dit, comme ſi éloignez de l'Afrique, nous devons être loin de Dieu !* Elle jettoit ſouvent ſes yeux mourans ſur ce fils qui étoit ſa chere conquête, & qui la ſervoit en ſa maladie avec des aſſiſtances tres-particulieres, diſant qu'Auguſtin luy avoit toûjours été bon fils, & quoy qu'il luy eût coûté bien de douleurs, jamais il ne s'étoit oublié du reſpect dû à une mere.

Veritablement il y avoit une grande ſympathie entre l'ame d'une telle mere, & d'un tel fils, qui étoit extrêmement augmentée depuis cette heureuſe converſion, & pour ce il fallut donner à la nature ce qui luy eſt deu. L'enfant Adeodatus voyant ſa grand'mere au dernier article, comme il tenoit des affections de ſon pere, jetta des cris ſi pitoyables, qu'on ne le pouvoit appaiſer : & ſaint Auguſtin qui tâchoit de conſoler les autres ſur une ſi heureuſe mort, retint pour quelque temps ſes larmes par violence, mais il fallut enfin donner paſſage à des pleurs ſi raiſonnables. La Sainte mourut comme un Phœnix entre les palmes : & eux aprés luy avoir rendu les derniers devoirs, pourſuivirent le chemin commencé, droit en Afrique.

Auguſtinus contra Iulianũ Pelagianum l. 1. cap. 9.

Voila comme se passa la conversion de saint Augustin : & quoy que plusieurs y ayent cooperé si est-ce qu'aprés Dieu, saint Ambroise a toûjours été estimé le principal agent ; & pour ce, son grand disciple dit de luy, *Ambroise est l'excellent œconome du grand pere de famille, que je revere comme mon vray pere : car il m'a engendré en* Jesus Christ, *par la vertu de l'Evangile, & Dieu s'est voulu servir de son ministere pour me regenerer par le baptême.* Tant que les Astres & les Elemens dureront, ce sera une gloire immortelle à l'Evêque Ambroise d'avoir donné à l'Eglise un saint Augustin : duquel Volusian a dit une parole qui en vaut mille : *Augustin est un homme capable de toute la gloire de l'Univers : il y a bien de la difference entre luy & les autres Evêques, l'ignorance d'un seul Ecclesiastique ne porte point de préjudice à la Religion : mais quand on vient à l'Evêque Augustin, s'il ignore quelque chose, ce n'est pas luy qui ignore, mais c'est la loy qui manque, d'autant que ce personnage est aussi sçavant que la loy-même.*

Volusianus ep. 2.

SECTION XI.

Les negotiations de saint Ambroise, avec les Empereurs Valentinien le pere, & Gratian son fils.

LAissons les particularitez de la vie de S. Ambroise, pour suivre principalement nôtre dessein, qui est de le representer dans les grandes & courageuses actions qu'il a traitées avec les Monarques de l'Univers. Ne regardons point cét ai-

gle batant des ailes en la basse region de l'air, mais considerons-le parmy les éclairs, les orages, & les tourbillons: comme il joüe avec les foudres; & porte toûjours l'œil où le jour prend sa naissance. L'Estat du Christianisme avoit besoin pour lors d'un brave Prelat, pour l'affermir dans la Cour des grands. La memoire de Julien l'Apostat, qui s'étoit efforcé de tout son pouvoir de replanter les idoles, étoit encore toute fraîche: car il n'y avoit que dix ans environ qu'il étoit mort, & vivoit encore en l'ame de plusieurs Payens de grande qualité qui avoient toutes les envies de continuer son dessein. D'autre part les Ariens, qui s'étoient vûs si fort appuyez par l'Empereur Constance, faisoient un gros party, & broüilloient incessamment les affaires de la Religion. Jovinian, un Empereur fort Catholique, qui avoit succedé à Julien, étoit passé comme un éclair dans un regne de sept mois. Valentinien aprés luy prit le gouvernail de l'Empire: qui avoit en verité de bons sentimens de la Religion, mais c'étoit un esprit tout guerrier, & qui pour s'entretenir dans une si grande diversité d'humeurs & de sectes dont il voyoit son Empire être bâty, penchoit fort à de petits accommodemens qui appaisent pour quelque temps la gratelle, mais qui n'en ôtent pas la racine. Il s'étoit associé à l'Empereur son frere Valens, qui étant au commencement de son regne assez bon Catholique, se laissa coiffer par une femme Ariene. & exerça depuis de noires cruautez contre ces fidelles; jusques à temps que defait par les Goths, & blessé en une rencontre, il fut brûlé tout vif par ses ennemis dans une cabane de berger, où il s'étoit retiré; rendant ainsi l'ame entre le sang & les flammes dont il avoit remply l'Eglise de Dieu.

Etat du Christianisme.

L'association de ce mauvais frere causoit beaucoup de desordre dans les affaires du Christianisme, & retardoit souvent les bonnes resolutions de Valentinien, par des froideurs & tolerances qu'on estimoit plûtôt être fiévre du temps que des hommes.

Saint Ambroise entra en charge, comme on estime le plus probable, sur la fin du regne de Valentinien, & n'eut point beaucoup d'affaires à démêler avec luy : si est-ce que dés son entrée il montra qu'il étoit pour être un lion : car voyant dans l'Etat quelques pratiques de Magistrats, qui tournoient au préjudice de l'Eglise, il en fit ses plaintes à l'Empereur, d'une grande franchise & generosité, & quoy que ce Prince fût l'un des plus absolus qui ayent manié le sceptre, il ne s'en offença point, mais répondit à saint Ambroise : *Il y a long-temps que j'ay préveu vôtre naturel, & la liberté que vous donneroit une mitre, quand on vous l'auroit mise sur la teste : & neanmoins je ne me suis point opposé à vôtre election, & quoy que j'y pouvois apporter la resistance que me permettoient les loix, sans y aller d'autre authorité, j'y ay presté mon consentement pour le desir que j'ay de voir un homme courageux en cette charge : faites ce que la loy de Dieu vous ordonne, nos temps sont malades, & ont besoin d'un bon Medecin.*

Theodor. l.4.c.6.

La mort de Valentien le pere.

Cette entrée si favorable promettoit de bons effets à l'avenir ; mais ce Prince ne vécut pas long-temps aprés : car ayant regné déja environ douze ans d'un regne assez rude, comme il étoit hautain & excessivement colere, il arriva qu'entendant un jour les Deputez d'une nation de Boheme qui s'excusoient sur quelques courses & brigandages qu'on leur imputoit ; il entra en des saillies si vi-

ves & si foudroyantes, qu'elles le porterent au lict de la mort : car du Conseil il le fallut sur l'heure emporter dans sa chambre : Les veines du corps luy secherent, sa parole fut étouffée, ses membres agitez d'horribles convulsions, & son visage semé comme de pourpre : enfin il fut tout consommé des ardeurs d'une colere plus dangereuse que la canicule, qui dans peu d'heures enleva celuy qui avoit fait trembler sous le fer de l'Empire Romain tant d'armées de Barbares ; pour nous apprendre que nous n'avons point de plus grands ennemis que nous mêmes. Valentinien laissa deux fils, l'un de sa premiere femme Severa, qui étoit Gratian, & l'autre de Justine qui fut Valentinien le jeune. Voyons comme saint Ambroise traita avec tous deux.

Le saint Evêque qui avoit déja pris une telle autorité sur le pere, la retint sur ses enfans, avec d'autant plus d'avantage que leur âge & la necessité des affaires de l'Eglise en avoit besoin.

Valentinien, quelques années devant sa mort, prevoyant quasi ce qui devoit arriver, fit declarer Gratian son fils aîné successeur de son Empire, & l'associa dés lors à sa dignité. Comme c'étoit un Prince redouté, & qui parmy ses aigreurs ne laissoit pas d'avoir de grands attraits quand il entreprenoit une affaire. Il se fit voir sur les derniers jours ainsi qu'un Soleil couchant, dans son trône Royal : & aprés avoir fait une tres-belle harangue à tous ses Capitaines ; & aux Soldats qui se trouverent pour lors, les flattant & appellant compagnons, par respect, il leur fit de grandes demonstrations d'amitié : puis prenant son petit Gratian par la main, vêtu qu'il étoit à l'Imperiale, & âgé de quatorze ou quinze ans, il leur dit que c'étoit là

Gratian fils de Valentinien.

son heritier qu'ils auroient un jour pour compagnon, & fouleroit aux pieds avec eux toutes les puissances opposées à l'Empire Romain : ajoûtant qu'il égaleroit son pere en vaillance, & en l'affection qui étoit deuë à leur bon office : mais qu'il le surpasseroit en douceur, ayant eu une meilleure nourriture que luy. Ce jeune enfant, comme dit son histoire etoit beau comme un astre : car il avoit les yeux brillans à guise de deux éclairs, un visage doux au possible, le tein mêlé de blanc, & d'incarnat. Quand les Soldats le virent en cét habit, ils commencerent à battre favorablement de leurs boucliers, & sur l'heure les trompettes sonnerent avec mille acclamations pour le saluër.

Cette action fit que la mort subite de son pere le trouva incontinent Empereur avec son oncle Valens, qui vivoit encore; & déslors par une tres-grande amitié il partagea sa dignité avec son frere le petit Valentinien, qui n'avoit encore que cinq ou six ans, lors qu'il fut laissé orphelin sous la conduite de sa mere Justine. Depuis les grandes necessitez de l'Empire leur firent encore associer Theodose à la Couronne un des grands Capitaines de leur pere.

Le jeune Gratian qui étoit doüé de tres bonnes inclinations, se rengea incontinent sous l'aile de S. Ambroise pour se conduire és affaires de son salut & de sa conscience, qu'il estima les plus importantes de toutes celles qui le touchoient. Nôtre grand Prelat entra si avant dans son esprit, que vivant & mourant il n'avoit rien de plus doux ny de plus familier en la bouche que le nom de l'Evêque Ambroise.

Et pour bien voir les sentimens de cette belle ame, & la facile entrée qu'elle donnoit à toutes les

images de vertu qui luy étoient proposées par ce grand Saint? il faut remarquer qu'au jugement même des historiens Payens, qui ne luy ont jamais prêté de faveur par dessus son merite, ç'a été le Prince plus accompli pour son âge qui ait jamais porté le Diadême des Cesars: & si une vie si precieuse eust pû être achetée avec le sang & les larmes des fidelles, elle alloit remplir l'Eglise de sainteté, l'Empire de gloire, & tout le monde de merveilles.

Cette beauté de corps qu'il avoit, tenoit un esprit tout celeste enchassée dedans soy: car il étoit plein de grande vivacité, & comme un feu qui est hors de sa sphere, cherche sa nourriture dans ses conquêtes; aussi il vivoit de sciences & de lumieres, qu'il se rendoit tributaires par son jugement & son travail aussi bien que les hommes par ses armes. Il s'éstudia fort à l'éloquence, voyant que c'étoit pour lors un étude quasi du tout necessaire aux Empereurs, pour regner sur les peuples, & que la parole étoit le ciment qui unissoit les volontez & les armes pour le salut du public. De bon-heur il rencontra pour maître Ausone, estimé même au jugement de Symmachus, le plus habile homme de son temps, heureux maître d'un tres-bon disciple, qui luy fit changer l'eschole de Rethorique à la pourpre du Consulat. Gratian étoit naturellement éloquent, & ne fut pas mal-aisé de cultiver un si beau naturel: quand il prononçoit quelque harangue, il avoit déja en ses jeunes années la Majesté de son pere conjointe avec une admirable modestie, & une petite acrimonie, qui donnoit de la pointe à son action. Le maniment & l'inflexion de sa voix étoient tres-bien mesurées: il paroissoit fecond, aux argumens doux, grave aux serieux, culti-

Belles qualitez de l'Empereur Gratian.

vé aux laborieux : & quand le ſujet requeroit de l'ardeur & de l'invective,ſa bouche faiſoit des tempêtes. Cela n'apportoit point de diminution aux exercices militaires où il étoit extrêmement adroit; ſoit qu'il fallut courir, luiter,ſauter, ſelon l'ordinaire des ſoldats Romains:ſon agilité raviſſoit le monde : ſoit qu'il fallut manier un cheval , tirer des armes ; les maîtres qui luy avoient montré , confeſſoient qu'il avoit des gentilleſſes inimitables à tout artifice:les Payens qui l'ont voulu blâmer à cauſe de la diverſité de religion,n'ont jamais dit autre choſe de luy ſinon qu'il étoit trop grand tireur,& trop ardent à la chaſſe des bêtes ſauvages:Cela neanmoins le mettoit dans l'eſtime de la milice : & comme il étoit merveilleuſement affable & liberal,il n'y avoit rien de plus charmant au monde que ſon naturel.

Saint Ambroiſe ayant meſuré cét eſprit ; le prit en grande affection, & s'efforça de joindre les plus ſolides vertus à tant de belles parties de nature ; & ſur tout voyant que parmy tant de Payens & d'Ariens qui tendoient des pieges de tous côtez pour le ſurprendre,il étoit beſoin de les prevenir; il jetta en ſon ame Royale de grands fondemens de la Foy, & de tres-chaſtes ſentimens de la Religion,à quoy Gratian d'abord ſe montra fort enclin. On trouve encor une Lettre écrite de ſon propre ſtyle,& de ſa main,où aprés avoir entendu les doctes inſtructions de ſon Prelat , il les demande par écrit ; & d'autant que c'eſt un beau monument , & de ſon eſprit & de ſa Religion, je les veux inſerer icy.



L'EMPEREUR GRATIAN, à Ambroise le Religieux Evêque de Dieu tout-puissant.



'Ay un extrême desir de me voir unir à vous de presence corporelle, comme je vous ay toûjours en ma souvenance, & comme j'habite avec vous par la meilleure partie de moy-même, qui est l'esprit. Je vous prie saint & Religieux Evêque du Dieu vivant, hâtez-vous de me venir trouver, pour m'enseigner ce que je crois devant que de me l'avoir apprie. Car ce n'est pas mon dessein de pointiller sur la Foy, aimant mieux loger Dieu dans mon cœur, que de l'enfermer dans mes paroles : mais je desire seulement ouvrir mon ame tout au large à la Divinité, pour recevoir ses lumieres à l'avantage. Dieu m'enseignera, s'il luy plaît, par vôtre parole, puisque je confesse & revere sa tres-sainte Majesté, me gardant bien d'appeller Jesus-Christ, *Creature, & de le mesurer aux foiblesses que je reconnois en ma personne : Tant s'en faut, j'avoüe que nôtre Sauveur est si grand que nos pensées, qui sont quasi infinies, n'y peuvent ajoûter, que si la Divinité du Fils pouvoit croître, je me voudrois répandre en elle, pour l'augmentation de ses loüanges: estimant ne pouvoir mieux gagner les bonnes graces du Pere celeste, qu'en loüant son Fils eternel : Mais comme je ne crains point de jalousie du côte de Dieu, aussi de ma part n'ay-je garde de m'estimer si grand Orateur, que je puisse augmenter la gloire de la Divinité par mes paroles. Je me reconnois infirme & fragile, je loüe Dieu au modelle de mes forces, & non pas selon la mesure de ses grandeurs. Au reste je vous prie de me donner*

Apud Ambrosium in Prafat. lib. 1. de fide.

Excellẽte foy & modestie de l'Empereur.

le traité de la Foy, dont vous m'avez déja donné un avant-goût y ajoûtant la dispute du S. Esprit, en sorte que vous prouviez sa Divinité par les écritures & la raison. La dessus je prie Dieu, Mon pere, & vray serviteur du Dieu, que j'adore, qu'il vous conserve longues années.

Cette lettre, qui la voudra bien considerer, est pleine d'un grand sens; & de vray saint Ambroise en fut tellement ravi, qu'il confesse n'avoir jamais rien veu ny leu pour lors de semblable. Ce bon
Gen. 18. Empereur, dit-il, luy écrivoit de sa main, faisant comme Abraham qui preparoit luy-même le dîner de ses hôtes, sans en donner commission à ses serviteurs: il luy écrivoit des paroles saintes, comme s'il eust eu l'oreille dans le Ciel: & ce qui est encore notable, c'étoit en un temps où il étoit sur le point d'aller combattre les Barbares, & pour ce à dessein il prenoit de son grand Evêque les armes de la Foy: car notez que ce jeune aiglon dés l'année seconde de son Empire, trouva bien de la besogne, d'autant qu'Athanaric, Roy des Gorhs, étoit entré dans la Thrace, avec une armée effroyable; & comme Gratian ramassoit toutes ses troupes en Orient pour luy faire teste, les Barbares se figurans que l'Empire de l'occident étoit degarny, se jettent sur les Gaules; où l'Empereur se transporta d'une admirable promptitude pour les secourir: & ce fut lors qu'il écrivit cette Lettre, & se recommanda tres-particulierement à saint Ambroise, prenant de luy l'étendart de la Foy, pour le porter comme à la teste de ses fleurissantes legions. Ce ne fut pas sans un tres-grand succez: car au rapport d'Ammian Marcellin, il se porta tres-valeureusement à cette expedition, tout jeune d'âge qu'il étoit, devorant les fatigues, & parois-

ſant toûjours à la tête de l'armée pour encourager les ſoldats par ſa preſence. Ce qui leur donna tant de feu, qu'ils ſe reſolurent d'affronter l'ennemy au plûtôt, & le defirent à Strasbourg, avec un ſi horrible carnage, que de ſeptante mille Barbares, ſoixante cinq mille couvrirent la campagne de leur corps maſſacrez, laiſſant moiſſonner au jeune Gratian, dans le premier champ des Mars, de palmes arroſées de ſes ſueurs : mais ſur tout benites par les prieres du grand S. Ambroiſe.

Comme l'Empereur retournoit de cette conquête, il reçût les Lettres du S. Prelat, où entre-autres choſes s'excuſant de ce qu'il ne l'avoit pas accompagné, il dit :

Affectueuſes paroles de ſaint Ambroiſe au jeune Empereur.

Ce n'eſt pas le manquement d'affection, Empereur tres-Chrêtien : (car quel tiltre vous ſçaurois-je donner ou plus veritable, ou plus glorieux ?) ce n'eſt point, dis-je, le manquement d'affection qui m'a éloigné de vôtre perſonne, mais la pudeur jointe à la bienſeance de ma profeſſion : ſi eſt-ce qu'à vôtre retour, je vous ſuis venu au devant, ſinon des pas du corps, pour le moins de toutes les affections de mon cœur, & de tous les vœux dont j'ay pû charger les Autels, & c'eſt en cela que conſiſte principalement le devoir d'un Evêque. Mais j'ay tort de dire que j'ay été au devant de vous, comme ſi j'en avois été ſeparé ; vous ayant ſuivy perpetuellement en eſprit, marchant avec vous dans vos ſentimens, vôtre cœur, & vôtre bienveillance ; qui eſt une preſence la plus noble que je pouvois deſirer. Je meſurois vos journées, je côtoyois voſtre armée, j'étois en voſtre camp jour & nuit de toutes mes penſées, & de tous mes ſoucis, je faiſois un corps de garde de mes prieres & de celles de mon clergé à vôtre pavillon Imperial ; autant que j'eſtois petit en merite, d'autant plus je me relevois en diligence & aſſiduité. Et rendant ce devoir pour vous, je le ren-

dois pour toute l'Eglise : il n'y a point icy de flatterie, que vous ne desirez point, & que vous sçavez être tres-éloignée & de mon naturel & du rang que je tiens ; mais Dieu est témoin & à vous & à moy ? comme vous avez consolé mon cœur par la sincerité de vôtre foy ; à qui Dieu a donné tant de salut, & tant de gloire. Je dois ce témoignage & au public & à vôtre amitié particuliere : car vous m'avez rendu le repos de mon Eglise, vous avez fermé la bouche des perfides : & à la mienne volonté que vous eussiez aussi bien fermé leurs cœurs, & vous l'avez fait avec une merveilleuse authorité & de puissance & de foy.

Zele & vertus de Gratiã, sous la conduite de S. Ambroise.

Ce saint Empereur ne cessa depuis d'obliger l'Eglise en toutes rencontres, par la faveur de ses Edits, & se montra si fortement zelé, que tout le premier des Empereurs il a merité le nom de Tres-Chrêtien, donné depuis à nos Rois. Ses predecesseurs, qui professerent le Christianisme, avoient toûjours laissé sursemer leur reputation de beaucoup de vices, qui affoiblissoient grandement le merite de leurs actions ; mais Gratian fut le plus Royal & le plus sincere de tous : car il se rendit si peu complaisant aux Gentils, que leurs Prêtres étans venus en corps, pour luy offrir le titre & l'habit de grand Pontife, que tous les Empereurs Chrêtiens avoient encore retenu par ceremonie & raison d'Etat, ce bon Prince le refusa hautement, par le conseil de saint Ambroise ; & quoy que les Gentils en fussent si fort piquez, qu'ils ne se pouvoient tenir d'user de paroles menaçantes, il méprisa tous les respects de l'homme où il y alloit de la gloire de Dieu.

Zozimus.

Au reste pour considerer encore plus l'energie de la conduite du saint Evêque, il faut noter que la foy de son nourrisson Gratian n'étoit point une

soy oisive & languissante, mais fort occupée à l'exercice des bonnes œuvres; qu'Ausone, esprit mondain, ne peut assez admirer en son disciple, voyant bien qu'il en sçavoit beaucoup plus que son maître.

Luy qui observoit les actions plus particulieres de la vie de l'Empereur, a laissé par écrit que depuis sa tendre enfance, jamais il n'avoit passé jour sans prier Dieu tres-devotement, rendant toûjours quelque vœu aux Autels; & que ceux qui sçavoient ses plus secrettes pensées, asseuroient qu'il vivoit dans une tres-grande pureté de cœur, & d'abondant qu'il étoit tres-sobre & tres-abstinent eu son vivre ordinaire: & quant à ce qui touche & concerne la chasteté, qu'on pouvoit bien dire, que l'Autel des Vierges Vestales, où brûloit perpetuellement le feu sacré qui purge tout, n'étoit pas plus saint que la chambre de Gratian, ny les lits qui se dressoient au Temple par ceremonie, plus chastes que sa couche imperiale. Il avoit un cœur de Mere envers ses pauvres sujets, & le commencement de son Empire fut consacré par le soulagement du peuple; auquel il adoucit grandement les tailles & subsides, quittant de franche volonté ce qui étoit deu à ses coffres. Et pour oster tout sujet de rechercher à l'avenir ce qu'il auroit liberalement octroyé, il fit brûler par toutes les villes, les papiers & obligations des debtes publiques. Jamais feu de joye ne fut plus cher que celuy-là, personne ne se plaignoit que la fumée luy en fit mal aux yeux; chacun loüoit l'Empereur, de voir que comme ses bien faits n'étoient point caduques & passagers; aussi les maux qu'il retrenchoit n'estoient point pour retourner.

Belles qualitez d'un jeune Prince.

Notable fait pour le soulagement du peuple.

Ausonius vocat salubre incēdii.

Charité admirable en un Empereur.

Comment n'eût-il fait du bien au public veu qu'il étoit tres liberal envers les particuliers ? Il ne se contentoit pas de visiter les malades, mais luy-même y menoit ses Medecins, leur faisant donner à ses frais & en sa presence, ce qui étoit necessaire pour leur santé. On le vit aprés cette defaite des Barbares, dont je viens de parler, courir les pavillons de ses Soldats, pour s'enquerir du nombre des blessez; & luy-même de ses mains victorieuses leur manier les playes, & les faire penser sur l'heure, hâtant & encourageant les Chirurgiens. Et si un pauvre soldat degoûté ne vouloit pas prendre quelque boüillon, il s'alloit asseoir auprés de luy, & le charmoit avec une si grande douceur de paroles, qu'il obtenoit tout ce qui faisoit pour sa santé ; il ne cessoit de consoler les plus affligez, de conjoüir aux plus heureux, de s'enquerir des necessitez de tout le monde, jusques à faire porter les hardes d'un pauvre sujet, par ses propres mulets : & faisoit tout cecy infatigablement, avec une singuliere promptitude, & allegresse, sans aucune ostentation: donnant tout sans jamais rien reprocher à personne.

Voila les fruits de la bonne nourriture de saint Ambroise ; qui montre bien qu'en faisant d'un grand Seigneur un homme de bien, on oblige tout le monde.

SECTION XII.

La mort de l'Empereur Gratian, & les afflictions de saint Ambroise.

HElas ! Dieu eternel, qui êtes plus ancien que le commencement des temps, & plus durable

que

que la fin des siecles, falloit-il donner à l'Univers si liberalement un grand bien, pour le faire si court? ma plume a horreur de passer par dessus le sang de ce pauvre Prince, en qui le monde n'avoit jamais rien desiré que l'immortalité. Quelle playe voicy pour l'Empire, quels regrets pour l'Eglise, & quelle pierre de touche à la vertu de S. Ambroise.

Gratian, depuis la mort de son pere, avoit regné environ sept ans, quand voicy un monstre qui s'éleve en Angleterre pour deposseder son Prince naturel, & mettre le feu & le desordre dans l'Empire. C'est Maxime, qui au rapport de Zosime, étoit Espagnol de nation, compagnon du grand Theodose, & chef de la milice Romaine, qui étoit pour lors en la grande Bretagne.

Ce malheureux homme piqué au vif de ce que l'Empereur Gratian s'étoit associé avec Theodose à l'Empire, sans faire mention de luy, se resolut d'entrer au trône par tyrannie, puis qu'il n'y pouvoit arriver par merite. Jamais Tyran n'apporta plus d'industrie pour couvrir son ambition, que celuy-cy, jamais homme ne chercha plus d'appuy dans la simulation de sainteté & de justice: & toutefois, je prie ceux qui font état des mêmes voyes pour conduire à chef leurs desseins, d'apprendre par le succez de Maxime, que si le bras de Dieu ne soûtient une affaire, tant plus elle trouve d'exaltation, d'autant plus profondes seront les ruines.

Maxime rebelle à son Prince, & ses mauvaises qualitez.

Maxime donc, un fils de la terre, qui n'avoit rien de grand que le desir de regner, se faisoit tantôt Anglois, & tantôt Espagnol, penchant toûjours du côté où il voyoit plus d'appuy pour ses affaires: Comme Anglois, il desiroit faire entendre qu'il avoit quelque correspondance d'affinité

à sainte Helene, mere du grand Constantin: & il fut si impudent que de prendre même le nom de la famille, se faisant appeller hautement *Flavius Clemens Maximus:* Comme Espagnol, il vouloit qu'on le tint allié de Theodose, qu'il voyoit tres-puissant dans les affaires, & dont il craignoit plus la force, qu'il n'aimoit l'avancement. Quant à la Religion il montra bien en effet, qu'il n'avoit autre Dieu que l'honneur; neanmoins semblable à ceux qui fournissoient de l'huile pour faire brûler les lampes des idoles, aussi bien que celle du Dieu vivant, il embrassoit toutes sortes de sectes, & faisoit de fléches de tout bois, pour donner à ce blanc de l'honneur.

Veritablement s'il y a vice digne de l'execration de tout le genre humain, c'est celuy qui tend des pieges sur les autels, & qui sous couleur de pieté & de zele entraîne les hommes, les villes, & les provinces, par un brigandage, qui se veut rendre honorable dans les pretextes de sainteté & de Religion.

Hipocrisie detestable. C'est ce qui fut tres-familier à ce malheureux homme: car voyant force Payens de qualité, qui rongeoient leur frein, attendant le rétablissement des idoles, il les entretenoit sous main de tres-belles esperances: d'autre part il favorisoit les Synagogues des Juifs en secret, estimant que ces hommes perdus de Religion & de conscience, luy pourroient un jour servir, quand ce ne seroit qu'à remplir des fossez. Mais comme il voyoit pour lors l'Eglise Catholique dans une grande elevation, c'est celle là qu'il courtisoit en plein jour, & avec des demonstrations de respect, & de service, qui sembloient n'appartenir qu'aux plus zelez.

On trouve encore de ses lettres qu'il écrivit à

l'Empereur Valentinian second : où il luy fait des remontrances du devoir qu'il doit rendre à la Religion Catholique, si accomplies, qu'elles sont plus seantes à la bouche d'un Evêque qu'à celle d'un tyran. Il parle de Dieu comme un Saint : disant qu'il se faut bien garder de se prendre à son maître, & que les pechez qui se commettent contre la Religion n'ont point d'excuse ! il parle de Rome : comme feroit un Pape, l'appellant à pleine bouche la Venerable & la Princesse de la Religion. Il semble qu'il suë sang & eau pour défendre S. Ambroise, dont il craignoit extrêmement la vertu, conjointe à une liberté, qui n'avoit point coûtume de plier sous la tyrannie. En une autre Epître où il écrit au Pape Sirice, il fait mention comme sortant des fonts du baptême, il a été transporté au thrône de l'Empire ; ce qu'étant ignorant de la vie des enfans de Dieu, il estime une faveur du Ciel incomparable, & promet en recompense tout service à l'Eglise Romaine, se contentant seulement d'executer ce qui luy sera commandé, sans vouloir entrer en connoissance de cause.

Periculosè, mi hi crede, divina tentantur : insanũ ubi error excusabilis non est ibi velle peccare. Baron. ann. 187.33. Roma venerabilis, cujus hac parte, Principatus est, epist. ad Sirilium. eod. anno sect. 65.

D'abondant, s'il voyoit quelques foibles heretiques, qui étoient faciles, de party & éloignez de la faveur, il leur couroit sus avec toute sorte de violence, & puis montrant des toiles d'araignées d'un côté toutes remplies de petites mouches, & de l'autre, toutes percées par les plus gros animaux, il faisoit de grands trophées : pensant ainsi cimenter sa fortune par l'effusion d'un sang contemptible. En cette façon il fit mourir Priscilian & plusieurs de sa secte : qui étoient des heretiques agitez d'un demon noir & melancholique ; qui devray, selon les loix divines & humaines, meritoient bien du châtiment, mais non pas selon les procedures qui

furent gardées en leur procez : car elles furent fort blâmées par saint Martin & d'autres Evêques sensez, qui remarquoient des passions trop sanglantes, même en des Ecclesiastiques, qui en vouloient avoir la dépoüille.

Virtuti-bus vi-tia. ἀγχί-θυρα. *Aristot. Origen. Basil. Albert. in para-diso ani-ma pro-log.*

O Dieu, que c'est bien un des grands malheurs de la vie humaine, de dire que les vices vont tenir boutique tout auprés des vertus ; & trompent souvent par leurs artifices les marchands qu'on estime les plus déniaisez. Il est vray ce que disoit Albert, ce grand maître de saint Thomas. La severité contrefait la justice : la melancholie dit qu'elle s'appelle gravité : le babil se glisse sous le nom d'affabilité, comme la dissolution sous couleur d'allegresse. Le prodigue dit qu'il est honnête homme : l'avare, qu'il est prevoyant : l'opiniâtre, qu'il est constant : & le rusé, qu'il est prudent. La curiosité emprunte le titre de circonspection ; la vaine gloire, de generosité ; la presomption, d'esperance ; l'amour charnel, de charité ; la dissimulation, de patience ; la pusillanimité, de mansuetude ; le zele indiscret, de ferveur en matiere de Religion : & le pire de tous est que l'hypocrisie prend le masque de sainteté. Encore si avec ces mines & contenances elle trompoit seulement les ames vulgaires, cela seroit aucunement tolerable ; mais c'est une chose deplorable ; que de rusez qui n'ont point d'autre Dieu que leurs interests par de petites complaisances, & de petites affectations de devotion, enveloppent des ames nobles & religieuses, qui mesurant tout à leur innocence, donnent toûjours plus d'appuy à la credulité. Un peu de mines bien debité, ravit les hommes en admiration, & leur fait déja quasi planter des autels à ceux à qui Dieu prepare des gibets. Il y a encore plu-

Pretextes de devotiõ dangereux.

ſieurs oiſeaux niais, qui voyans l'oiſeleur avec des yeux chaſſieux & l'annoyans rouler de groſſes patenottes entre ſes mains, diſent que c'eſt un ſaint homme & plein de compaſſion : mais les mieux aviſez répondent qu'il ne faut pas regarder ſes yeux, ny ſon chappelet, ains le ſang & la rapine qui eſt dans ſes mains.

Parabole de l'oiſeleur.

Qui eût regardé Maxime de ce coſté-là, jamais il n'eût trompé le monde : mais ſes devotions plâtrées ſervoient d'amuſement aux eſprits faciles, pendant que ſon ambition trenchoit les montagnes pour monter au trône des Ceſars. Le Pape Sirice trompé du maſque de cette fauſſe pieté, luy témoigna beaucoup de bien-vueillance; & quand il fut declaré Empereur, pluſieurs Evêques luy firent à Tréves des complimens qui approchoient fort de la ſervitude. Il n'y eût pour lors que nôtre ſaint Martin, lequel retint une grande autorité ſur cét eſprit, & le ruſé Maxime qui prevoyoit bien qu'il ne falloit point choquer contre la foudre, ſe mettoit en toutes les ſoupleſſes & toutes les poſtures pour attirer ce grand Prelat à ſon amitié : Lui qui ſe faiſoit déja ſupplier par les Evêques, recevoit les commandemens de ſaint Martin, comme des arreſts, & s'efforçoit de luy donner toute ſatisfaction.

Un ſeul deſir avoit-il au cœur bien avant, qui eſtoit de traiter le ſaint homme une fois à ſa table, pour eſſuyer toute la mauvaiſe reputation que les plus judicieux ne pouvoient ignorer : mais ſaint Martin le refuſoit conſtamment, juſques à temps que Maxime ayant fait un jour mille proteſtations de la ſincerité de ſes intentions, en ce qui concernoit l'uſurpation de l'Empire, l'homme de Dieu, ſoit qu'il fut perſuadé de raiſons, ſoit qu'il

Sulp. in vita S. Mar. ini c. 2.

fût amolly par tant de priere, y alla & y fit les traits de generosité que nous sçavons.

Banquet de Maxime.

En ce banquet se trouverent le faux Empereur Maxime avec son frere & son oncle, un Consul & deux Comtes. S. Martin par honneur fut mis au milieu prés de la personne de Maxime : & comme sur le progrez du dîner l'échanson eust presenté la couppe à son maître, luy par un insigne témoignage de bienveüillance, la mit entre les mains du bon homme, montrant avoir une sainte ambition d'y boire, aprés qu'il l'auroit consacré par l'attouchement de ses lévres : mais S. Martin, sans rendre autre compliment, aprés qu'il eût beu, donna la coupe à son Diacre, comme l'estimant la plus digne personne du festin aprés luy. Maxime qui faisoit le complaisant à toute extremité, quoy qu'il se sentît interieurement piqué de cette liberté, le dissimula tellement à l'exterieur, qu'il en fit loüer S. Martin par toute sa Cour, disant qu'il n'appartenoit qu'à luy de tenir le rang d'Evêque ; & qu'il avoit fait à la table d'un Empereur ce que les autres Evêques n'eussent pas fait en la maison d'un simple Juge. D'autre costé la femme de maxime qui tenoit déja rang d'Imperatrice, faisoit la Magdelaine aux pieds de S. Martin, & quoy que jamais femme n'eût touché ce chaste personnage, il permit à celle-cy d'exercer toutes sortes de ceremonies en son endroit, ayant mille peines de se defaire de ses importunitez. Cela ne sembloit point étrange en l'âge de soixante & dix ans où il étoit, & en la reputation de sainteté, dont il avoit remply l'Univers, qu'une femme luy baisât les pieds ; mais c'étoit chose assez nouvelle de voir une Princesse humiliée jusqu'à la poussiere de la terre pour faire cét office. Elle ne regadoit ny pourpre ny dia-

deme, ny qualité, ny Empire, elle n'avoit des yeux que pour S. Martin, étant aveugle pour le reste du monde.

Aprés ce premier banquet, Maxime & la Dame vont trouver le Saint & le prient de prendre encore un mauvais dîner que l'Imperatrice en son secret luy vouloit preparer de ses propres mains, & quoy qu'il en fit refus au commencement, il luy fut impossible de s'échapper de ces saintes blandices, car ce sont des filets qui prennent les aigles aussi bien que les passereaux. La Reine voulut faire tous les offices à ce second festin: Elle fit la cuisine, elle prepara la sale, elle dressa la table, elle donna à laver au saint homme, elle luy presenta la coupe, & le servit tout le long du dîner, demeurant debout comme un valet ; l'esprit bandé à ce qui étoit de son ministere: & le dîner achevé elle mangea les miettes, & les restes de la table, qu'elle prefera à toutes les delices Imperiales. Veritablement il faut avoüer que les femmes sont excessives en leurs affections, & que quand elles vont une fois de droit fil, leurs vertus ne peuvent estre mediocres. Je ne veux point penetrer dans les intentions de la Dame, que je pense avoir esté tres-bonnes: mais considerant les procedures de Maxime, il y a grand sujet de penser, qu'il tâchoit à charmer le naturel de saint Martin, (qui luy sembloit tenir un peu du sauvage,) par ses extrêmes complaisances: si est-ce que le grand homme doüé de l'esprit de Prophetie, luy dit librement tout ce qui luy devoit arriver.

Voilà une partie du naturel de Maxime, que j'ay voulu representer sur le papier: afin qu'on voye de quelle condition sont ordinairement ceux qui le-

vent les armes contre l'obeiſſance deuë aux Rois, qui ſont les vives images de Dieu.

Le Tyran commença la revolte en Angleterre, & prit déslors un deſſein d'établir la ville de Tréves en Allemagne, comme le ſiege de ſon Empire, & de là ſe faire deux aîles pour voler ſur les nuës, qui ſeroient l'Italie & l'Eſpagne. Il choiſit pour ſon Conneſtable un homme fort accordant à ſon humeur, & grandement determiné, qui ſe faiſoit appeller le Bon-Homme pour mieux colorer les méchancetez de ſon maître : Avec ce mauvais conſeiller, il s'efforce de ſoûlever toute la milice, & tirer de tous coſtez les troupes à ſon party.

Andragathius.

Le bon Empereur Gratian arme promptement pour étouffer la tyrannie à ſa naiſſance, & va luy-même en perſonne pour combattre ſon adverſaire. Il avoit tout fraîchement tiré à ſon ſecours de bons ſoldats du Royaume d'Hongrie, dont il faiſoit grande eſtime : Les autres voyans qu'il les careſſoit d'une façon ſinguliere, ſe piquerent de jalouſie, & ſe refroidirent au party de leur maître. Le pauvre Prince étant ſur les termes de livrer la bataille, ſe trouva lâchement & malheureuſement abandonné de ſes legions, qui s'écouloient de jour en jour, pour groſſir l'armée & la puiſſance de Maxime.

Cette perfidie ſi noire & ſi hideuſe étonna fort l'Empereur, qui ſe plaignoit (comme l'aigle de l'embléme) que ſes propres plumes luy donnoient le coup de la mort, puis que les ſoldats qui le devoient porter ſur leurs aîles, le livroient à ſon ennemy par une lâcheté qui fera rougir eternellement le front de l'hiſtoire Romaine. Et voyant qu'il n'y avoit point de ſeureté pour ſa perſonne, il tâche

de regagner au plûtôt l'Italie, accompagné seulement d'un gros de Cavalerie, qui faisoit environ trois cens hommes.

Maxime montra bien qu'à quelque prix que ce fust il vouloit avoir la dépoüille sanglante de son maître : car il donne charge à ce Bon-homme, de le poursuivre à toute violence, & ne point desister que la proye ne fust dans les filets: ce qu'il fit, prenant avec soy des chevaux qui couroient comme tempeste, & qui portoient un travail de longue haleine. Enfin il vint joindre l'Empereur à Lyon, & craignant qu'il ne luy échapast, il s'avisa encore d'un malheureux stratagéme : car il fit secrettement avertir l'Empereur, que l'Imperatrice sa femme étoit en danger de sa personne, s'il ne sejournoit quelque temps pour l'attendre, d'autant qu'elle s'estoit resoluë de le suivre, n'estimant aucun lieu capable de seureté & de consolation, où son mary ne seroit pas. *Zosim. l.4.*

Cette fausse nouvelle attendrit fort le cœur de Gratian, qui estoit aussi bon mary que bon Empereur, & se resolut d'aller au devant de l'Imperatrice ; quoy que dans un tres-evident danger de sa vie. C'est un merveilleux attrait que l'amour des proches, qui fait souvent que les oiseaux & poissons s'enveloppent volontairement dans les filets & dans les nasses : sans crainte de laisser la vie au peril, où vit une partie d'eux-mêmes. Ce Prince qui dans l'extrême desastre de sa fortune, restoit plein de courage, & voloit comme un éclair, pour donner ordre aux affaires, à cette nouvelle que l'Imperatrice, s'étoit mise en chemin pour le suivre, transie d'horreur ; & n'y a objet de peril qu'il ne forme en sa pensée ; les momens luy *Pitoyable mort de l'Empereur Gratian.*

sont des jours, & les jours luy durent des siecles, mille phantômes de terreur alarment son cœur dans sa solitude, il n'y a point de vie pour luy, s'il ne voit sa chere partie entre ses mains : c'étoit une Princesse de merite, fille de l'Empereur Constantius, née aprés la mort de son pere; que Gratian aimoit parfaitement, sans toutefois en avoir encore lignée.

Orat. l. 5 cap. 1. Sozom. l. 7. c. 13.

Le brigand entendant que son jeu luy réussissoit en la façon, fait marcher une litiere semblable à celle de l'Imperatrice, & dispose ses embuscades sur le chemin tout autour. L'Empereur l'appercevant de loin, & pensant que sa femme Constantia fût dedans, pique son cheval & vole avec les aîles que luy donnoient l'amour & la joye, étant pour lors suivy de fort peu de gens. Les assassins l'investissent & le massacrent, mais luy montrant encore un courage de Lion, se demene parmy les épées & les halebardes, imprimant sur une muraille sa main toute sanglante : comme a remarqué S. Hierôme; & ayant encore sur les lévres en mourant le nom de S. Ambroise. Son corps aprés que l'ame en fut separée, fut enlevé pour estre representé à Maxime comme le monument d'un fidelle brigandage.

Cruenta manus vestigia parietes tui Lugdun. testantur. Hier. epist. 3.

O Dieu qui pourra fendre icy la nuée, pour lire à travers tant d'ombres & de tenebres, les secrets de vôtre Providence! Ce pauvre Abel assassiné par la main d'un Caïn, d'une cruauté si barbare, d'une façon si perfide, d'une issuë si deplorable : Un Prince qui couvroit sous la valeur de ses armes tout le monde, abandonné des plus fidelles serviteurs de sa maison : Un Empereur tres-Religieux, separé à la mort de l'assistance des Autels : un Monarque tres-juste donné en proye à l'injustice : un des

meilleurs maîtres que la terre porta, tué par des mains serviles, & traité comme une beste, entre les haches,& les coûteaux de ses valets. Tant de belles qualitez qui étoient en sa personne, ne laissent rien aux mortels que le regret de les avoir perduës.

Un homme qui meritoit vivre des siecles, arraché du thrône & de la vie en l'âge de vingt-huit ans, aprés un regne si avantageux à l'Eglise,& desirable à tout le monde. O Providence, le falloit-il faire passer comme l'écume passe sur la face de l'eau? le falloit-il gresler comme une couronne Imperiale, l'honneur d'un parterre au point de la beauté! le falloit-il griller comme les éclairs font les perles à leur naissance, au lieu d'un corps, ne leur laissant que de l'écorce? O Dieu! que de sang d'Abels, il a fallu répandre en tous les siecles, pour nous apprendre une leçon qui nous dit, que la recompense de vos enfans, n'est point dans les faveurs & les prosperitez du siecle, mais que puis que dans une telle innocence ils sont traitez si cruellement, vôtre justice leur a infailliblement disposé un autre vie, où ils vivent couvers de la pourpre & de la gloire de vôtre Fils, dont ils ont imité les souffrances.

Ambros. in Ps. 61. meminit Gratiani Mors est magis peccati fuga, quā meretis detrimētum.

La pauvre Constantia, femme de Gratian, entendant cette piteuse nouvelle, fut saisie d'une douleur assoumante, & aussi-tôt qu'elle peut se reconnoître: *Ah Gratian,* dit-elle, *Mon Seigneur, & mon cher époux, j'ay donc trouvé un mal pire que vôtre mort qui est d'avoir été cause de vôtre mort même, falloit-il ainsi abuser de mon nom? falloit-il que l'amour d'une si chetive creature que je suis, engageât dans le peril une vie si importante que la vostre? J'ay commencé mes malheurs dés le jour de ma naissance, estant née*

aprés la mort de mon pere Constantius, sans que la nature m'ait permis de voir celuy qui m'avoit donné la vie. Ce peu d'âge que j'ay, n'a cessé d'être agité de beaucoup de miseres & d'incertitudes, qui me font moissonner des épines dans la fortune des Cesars; où le monde s'imagine des roses. Si faut-il que j'avoüe, mon tres-honoré Seigneur; que cét accident a surpassé toutes mes apprehensions: car si bien je vous figurois mortel, comme homme, je ne pouvois m'imaginer que celuy en qui vivoient toutes mes charitez, & toutes mes esperances, me deût estre ravy si subitement en une fortune si eminente, en un âge si fleurissant, d'une mort si indigne de sa bonté, sans m'avoir laissé un fils pour le moins dans les entrailles, pour naître encore comme sa mere; & qui pis est, qu'il me faille maintenant, ô mon tres cher Gratian, le plus debonnaire de tous les hommes, acheter vôtre corps sanglant au prix de l'or: des mains d'un miserable valet. Mon Dieu, je confesse que je n'ay point de cœur pour supporter des calamitez si extrêmes, si vous ne me le donnez.

La nouvelle de cette mort, qui voloit comme un oiseau funeste par tout le monde, perçoit le cœur de tous les gens de bien. Le petit Valentinian la ressentit par dessus son âge, se voyant privé d'un frere qui l'avoit si fidellement aimé. Saint Ambroise tout courageux qu'il étoit, se sentit comme perclus de douleur & de tristesse, sans qu'il peust délier sa langue à faire aucune oraison funebre.

Toute la Cour estoit dans des frayeurs extrêmes, comme si Maxime eust déja esté aux portes de Milan, pour achever le catastrophe de la tragedie. Justine l'Imperatrice mere du jeune Valentinian prenant le soin des affaires pour son fils qui étoit en bas âge, s'addresse incontinent à S. Am-

broiſe, & le prie d'entreprendre l'ambaſſade, & d'aller au devant de Maxime, & pour divertir le cours de ſes armes qui venoient fondre ſur l'Italie, & pour demander le corps de ſon nourriſſon; le priant de ne point negliger à la mort celuy qu'il avoit ſi fidellement ſervy en la vie.

SECTION XIII.

Ambaſſade de ſaint Ambroiſe.

NOſtre grand Prelat entreprend courageuſement l'affaire, fortifiant ſon cœur des aſſiſtances du Ciel, pour traiter avec le meurtrier de ſon fils: car on peut bien dire que l'amour qu'il portoit au defunt, égalloit celuy des peres envers les enfans.

Les actes de ſa premiere ambaſſade ſont perdus, quoy que l'effet en a été aſſez public: qui fut le divertiſſement des armes de Maxime tant apprehendées par l'Imperatrice Juſtine: mais quant au corps de l'Empereur, il fut impoſſible de l'arracher, car Maxime dit qu'il le retenoit par raiſon d'Eſtat, ſçachant bien que ce ſpectacle ne feroit qu'aigrir la memoire du paſſé, & que les ſoldats par furie pourroient venger un corps mort de la honte qu'ils auroient d'avoir trahy leur Empereur vivant.

Ce méchant homme qui eſtoit inſatiable en ſes deſirs & perfide en ſes promeſſes; ſe repentit bien-toſt d'avoir ſigné la paix, ſe plaignant qu'Ambroiſe l'avoit endormy avec ſes belles paroles: il étoit plein de fougues, & menaçoit inceſſamment

de passer en Italie, sans que rien pût desormais arrêter ses armes: ce qui fit faire une seconde Ambassade à S. Ambroise, à la sollicitation de l'Imperatrice Justine, dont nous avons un tres-fidelle narré de la plume du Saint même, en une Epitre qu'il écrit à l'Empereur Valentinian pour luy rendre compte de sa commission.

Là il raconte comme étant arrivé en la ville de Tréves, où Maxime avoit planté son thrône, dés le lendemain il fut au Palais pour luy parler seul à seul: Le perfide qui avec tant de legions ne pouvoit soûtenir le choc de la verité, qu'un Evêque luy portoit, pensant le faire desister, luy envoye son valet de chambre, pour luy demander s'il avoit des lettres de la part de Valentinian, qu'il les delivrât, & qu'on y feroit réponse: mais qu'il ne pouvoit pas parler à l'Empereur, sinon en plein Conseil: S. Ambroise replique que ce n'étoit pas l'audience, qu'on a coûtume de donner aux personnes de sa qualité, qu'il avoit des affaires tres-importantes à traiter, qui s'expliqueroient mieux privément en son cabinet, qu'en la sale de son Conseil, il prie le Valet de Chambre de luy faire entendre cette requeste, qui n'étoit que tres-civile; ce qu'il fit; mais il ne rapporta autre réponse, sinon qu'il seroit oüy au Conseil. Le bon Evêque dit que cela étoit un peu éloigné de sa profession, mais que pour cela il n'obmettroit rien de son devoir, preferant la memoire du defunt, & les affaires de son Prince vivant, à tous les interêts de sa personne.

Il vient donc au Conseil, où Maxime étoit assis dans son thrône, lequel voyant saint Ambroise, se leva pour luy donner le baiser selon la coûtume du siecle: mais l'Evêque prenant place entre les

Conseillers, qui l'inviterent assez honorablement de tenir le haut bout, dit franchement à Maxime: *Je m'étonne*, comme vous presentez le baiser de paix à un homme que vous ne connoissez point; car si j'étois connus de vous, au rang que je tiens, vous ne me verriez pas icy. Maxime, étonné de cette liberté: ne sçût dire autre chose, sinon, *Evêque vous êtes en colere.* S. Ambroise replique, *J'ay plus de honte, que de colere, de me voir en un lieu où je ne devrois pas estre. Neanmoins*, luy dit Maxime, *vous en avez pû apprendre le chemin, y étant déja venu une autre fois. C'est double faute en vous*, luy dit le Prelat, *de m'y avoir fait entrer par deux fois.* Là dessus, Maxime *pourquoy y estes-vous entré? Pour vous demander la paix?* répond S. Ambroise, *que je vous ay demandée comme à un inferieur, & que vous faites maintenant rechercher comme d'un égal.*

Le superbe qui pensoit être ravallé si on le comparoit à l'Empereur Valentinian, se piqua sur cette parole, & cria; *Comment egal? par la grace de qui? par la grace de Dieu*, répond S. Ambroise, *qui a conservé à Valentinian l'Empire qu'elle luy avoit donné.* Maxime à cette parole entre en fougues, *C'est vous*, dit-il, *qui m'avez pipé, & vôtre beau Comte Bauton, qui sous pretexte de vouloir conserver l'Empire à un enfant, s'en vouloit accommoder, & à cét effet, s'est allié des Barbares pour les faire passer dans l'Empire. Et qui a plus de credit que moy pour les faire marcher sous mes étendars, quand j'en auray la volonté? j'en tiens des milliers à ma solde, dont je puis estre servy par dessus tous les hommes du monde. Que si vous n'eussiez arresté le cours des armes, avec vostre belle ambassade, il n'y avoit homme au monde capable de me faire teste.* Il disoit cecy avec de grands éclats de colere.

Le saint Evéque luy répond froidement : *Vous n'avez point d'honneur de me reprocher mon Ambassade, & de vous mettre en ces saillies : car à qui appartient-il de defendre les veuves & les orphelins, sinon à un Evéque ? C'est ce que la loy de mon maître me commande.* Jugez en faveur de l'orphelin, & defendez la veuve, & délivrez les foibles des oppressions. *Neanmoins, je ne veux point donner ce credit à mon ambassade que de me persuader qu'elle ait arresté le cours de vos armes. Quels bataillons vous ay je opposé ? quelles murailles ? quelles roches ? vous ay-je bouché le passage des Alpes avec mon propre corps ? A la mienne volonté que je l'eusse peu faire, je tiendrois à gloire toutes vos objections, Mais vous même avez envoyez le Comte Victor que je rencontray à Mayence, pour traiter d'accord ; en quoy vous a trompé Valentinian, s'il vous a donné la paix que vous luy demandiez ? En quoy vous a trompé le Comte Bauton, si ce n'est que vous appelliez tromperies d'estre fidelle à son maître ? En quoy vous ay je pipé ? a-ce esté lors que vous me dites que Valentinien ne me devoit point donner la peine de cette ambassade, mais qu'il y devoit venir en personne, comme un fils à son pere : & que je vous répondis librement, qu'il n'y avoit point d'apparence de voir une Princesse veuve d'un grand Empereur, se mettre en chemin avec son fils, tendre d'âge, & foible de corps, pour passer les Alpes dans les rigueurs de l'hyver, & que pour l'enfant que vous demandiez de voir seul, la mere luy portoit tant d'affection qu'elle ne s'en pouvoit nullement separer ? N'est-ce pas la réponce qui fût donnée à vôtre Ambassadeur en la ville de Milan, lors que j'étois encore auprés de vôtre personne ? Quelle tromperie trouvez-vous en cette procedure ; vous ay-je jamais promis la venuë de l'Empereur, pour vous manquer de foy ? ay je diverti vos troupes ? ay-je arresté vos*

vos aigles ? où sont ces Barbares que le Comte Bauton a fait passer en Italie ? Veritablement quand luy qui est étranger, auroit appellé des gens de sa nation au secours de son maître, cela seroit bien excusable, veu que vous qui avez tant d'interest à la conservation de l'Empire Romain, nous mendcez que vous avez des Barbares à vos gages pour les faire inonder sur nous quand bon vous semblera. Voyez un peu la difference qu'il y a entre la douceur de Valentinian, & vos menaces, vous êtes faché de n'avoir fondu sur l'Italie avec des Legions de Barbares ; & Valentinian a diverty doucement des Gaules les étrangers qu'il avoit appellez à son service, pendant que vous faisiez déja le degât dans les Grisons avec vos Barbares ; il vous a acheté la paix avec son propre argent, & vous le payez d'ingratitude.

Regardez vostre frere, qui est maintenant à vostre côté droit, & vous verrez un témoignage irreprochable de la clemence de l'Empereur. Il tenoit en ses terres, & entre ses mains, ce que vous avez au monde de plus cher : chacun pensoit que c'étoit raison de venger les cendres de l'Empereur Gratian, sur un si proche parent de celuy qui étoit autheur de sa mort, & neanmoino Valentinian à la nouvelle de l'assassinat, commis sur son tres honoré frere, & dans les plus grandes ardeurs de sa tres-juste passion, s'est tellement moderé, qu'il vous a renvoyé avec honneur celuy dont il vous pouvoit priver avec justice. Comparez-vous maintenent avec luy, & faites-vous juge en vostre propre cause. Il vous a rendu vôtre frere plein de vie : Rendez-luy le sien pour le moins tout mort qu'il est. Pourquoy luy refusez-vous les cendres de son frere, puis qu'il ne vous a point refusé contentement, même à son préjudice ? il vous a donné un homme au mesme degré de parenté, quoy que tres-different en qualité :

Il vous a donné un vivant, rendez-luy un trépassé pour luy rendre les derniers devoirs. Vn Tartare couvriroit de sable un Pirate qu'il auroit trouvé mort sur le rivage de la mer, & vous ne nous permettez pas d'ensevelir de nos mains le premier monarque du monde. Vous ôtez à une Reine Mere, à une Imperatrice veuve, à un Empereur orphelin, les os d'un fils, d'un mary, d'un frere, à qui vous avez osté le sceptre & la vie : on descent le corps des pendars de la potence pour les mettre entre les bras de leur mere; qu'a fait le corps de Gratian pour être privé aprés la mort de la charité de ses proches. Pourquoy nous voulez vous defendre les larmes, que les tyrans mêmes, qui ont arraché les yeux, n'ont jamais defenduës aux affligez ?

Vous craignez, dites-vous, que cela n'aigrisse les esprits : C'est à-dire, que vous craignez un mort, que vous avez fait mourir, que vous avez fait indignement massacrer, lors que vous le pouviez & deviez sauver par toutes voyes de justice & d'humanité. Et ne me dites point que c'étoit vostre ennemy, vous avez été le sien, mais jamais il ne fut le vôtre : car l'hostilité vient de l'usurpateur : & la defense, du Prince legitime. Vous avez beau vous justifier sur cét attentat, personne ne croira vos justifications : Qui ne voit que vous avez hay la vie de celuy dont vous empeschez la sepulture ?

Paulin ajoûte que pour conclusion, il le traita comme excommunié; & l'avertit serieusement d'expier le sang répandu par une forte penitence.

Cette liberté de nôtre admirable Prelat, étonna tout le Conseil : & Maxime, qui n'eût jamais pensé qu'un Prêtre, au cœur de son Etat, au milieu de ses Legions, en presence de sa Cour, eust eu la hardiesse de luy dire ce qu'il n'avoit pas voulu oüir en son cabinet, luy fit commandement de par-

tir promptement de la Cour. Tous ceux qui étoient amis du Saint, l'avertissoient de se garder des embusches & de la trahison de Maxime, qui s'étoit senty fort piqué : mais luy plein de confiance en Dieu, se met en chemin, & donne avis à Valentinian de ne traiter point autrement avec Maxime, sinon comme on traite avec un ennemy couvert : ce qui parut aprés tres-veritable : mais Justine l'Imperatrice pensant que saint Ambroise avoit été trop violent, envoya en troisiéme Ambassade Domnin, un de ses Conseillers ; qui voulant plâtrer les affaires avec des douceurs serviles, les mit au desespoir de remede.

SECTION XIV.

Persecution de saint Ambroise suscitée par l'Imperatrice Justine.

IL faut bien dire qu'il y a quelque furie qui ensorcelle l'esprit des hommes en ces funestes nouveautez des Religions pretenduës, puisque nous en voyons naître des effets qui ne vont point d'un train commun aux passions humaines. A peine Justine l'Imperatrice pouvoit-elle respirer l'air librement, étant, comme il luy sembloit, delivré du glaive de Maxime qui penchoit sur sa tête, attaché à un filet de soye, quand elle se met à persecuter furieusement l'autheur de sa liberté. O Dieu que c'est une dangereuse bête que l'esprit d'une femme quand il est depourveu de raison, & armé de puissance, il est capable de faire autant de monstres en essence que la phantaisie en pourroit faire en peinture. An. 384.

Momus desiroit que le Taureau farouche eût les yeux sur les cornes,& non pas les cornes sur les yeux: mais Justine pour lors avoit des cornes d'airain pour fraper un Prelat, sans avoir des yeux ny dessus ny dessous, pour considerer où elle frappoit. L'autorité servoit de satellite à sa passion, & l'épée des Monarques étoit employée à contenter les fougues d'une femme surprise d'erreur & enyvrée de vengeance. S. Ambroise comme un Soleil luy jettoit des rayons,& elle à la façon des Abantes qui tirent de l'arc contre ce bel astre,qui est le cœur du monde,elle rendoit des fléches de médisance. Comme les femmes bien instruites & zelées au fait de la Religion sont puissantes pour avancer le Christianisme. Aussi quand elles ont une fois humé quelque pestilente doctrine,elles sont capricieuses pour mettre en vogue leurs chimeres. Les maîtresses de Salomon aprés avoir fait adorer leurs beautez,firēt adorer leurs idoles; Justine aussi aprés avoir gagné de la creance comme mere de l'Empereur, & Regente en sa minorité, s'éforça de mettre en credit la Secte des Ariens,dont elle étoit coiffée, pour faire passer le coûteau de division par les côtes de son propre fils jusques au cœur de l'Empire.

Secte des Ariens.

Les Ariens avoient été mal menez en Orient sous l'Empire de Theodose, & plusieurs s'étoient refugiez à Milan sous la conduite d'un faux Evêque Scythe de nation, & nommé Auxence, comme le premier, mais qui pour la haine que le peuple de Milan portoit à ce nom d'Auxence,se faisoit appeller Mercurin.

Auxēce.

C'étoit un esprit rusé & hardy, qui aprés s'être insinué dans les sentimens de l'Imperatrice ne manqua pas de procurer par toutes voyes possibles l'avancement de sa secte, & entr'autres choses il de-

manda assez imprudemment une Eglise dans la ville de Milan, pour l'exercice de l'Arianisme.

Justine qui tenoit en ses mains l'esprit de son fils Valentinien, comme une cire molle, luy donnoit telle figure qu'elle vouloit, & comme elle étoit artificieuse, il n'y avoit chose si déraisonable qu'elle ne colorât toûjours de quelque beau pretexte pour ébloüir les yeux d'un enfant. Elle luy remontra que le rang qu'elle tenoit auprés de sa personne, meritoit bien d'avoir une Eglise dans Milan, où elle pût servir Dieu selon la Religion qu'elle avoit professée dés ses jeunes années; & que c'étoit le bien de son Etat d'entretenir un chacun paisible dans le secte qu'il auroit choisie, veu que c'étoit la procedure de son pere Valentinien, qu'elle sçavoit par experience luy avoir bien réüssi.

A cecy elle ajoûta les blandices d'une mere, qui ont toûjours beaucoup d'empire sur un jeune esprit; de sorte que l'Empereur persuadé par cette Sirene, envoye querir saint Ambroise, & luy remontre que pour le bien de son Etat, & la paix de ses peuples, il étoit question d'accommoder sa tres honorée mere avec ceux de sa secte, d'une Eglise dans Milan.

A cette parole S. Ambroise jetta un rugissement de lion: qui fit bien entendre que jamais il ne se plieroit à l'execution de telles demandes: Le peuple de Milan qui honoroit son Prelat, comme la vive image du Sauveur du monde, aprés avoir oüy le vent que Valentinien l'avoit appellé subitement, & qu'il s'agissoit de quelque mauvaise affaire; quite les maisons, & vient fondre de toutes parts au Palais: dequoy Justine fut un peu étonnée, craignant qu'il n'y eust du dessein, & commanda sur l'heure au Capitaine des gardes de sortir, & écarter

Justine Ariene demã le une Eglise dãs Milan.

la populace : ce qu'il fit ; & s'étant presenté avec les plus determinez soldats, il ne trouva point de mains armées pour luy resister, mais une grande multitude de peuple qui tendoit le col, & crioit hautement *qu'elle vouloit mourir pour la defense de la foy & de son Pasteur.*

Ces cris comme des gens effarez donnerent de la frayeur au jeune Empereur, & voyant que le Capitaine de ses gardes n'y pouvoit apporter autre remede, il pria S. Ambroise de se montrer au peuple, de l'adoucir, & de luy promettre que pour l'affaire qui se traitoit ; qui étoit de donner une Eglise aux Heretiques, jamais les conclusions n'en avoient été arrêtées, & qu'il ne s'en feroit rien, S. Ambroise parut, & aussi tost qu'il commença à ouvrir la bouche, le peuple s'appaisa comme s'il eût été charmé par ses paroles, dequoy l'Imperatrice conçût bien de la jalousie : voyant qu'avec les armes de sainteté, de doctrine & d'éloquence, il regnoit sur cette multitude comme les vents sur les ondes de la mer.

Quelque temps aprés pour diminuer le grand credit de S. Ambroise, elle delibera de luy mettre en tête son Auxentius, en une dispute publique;
An. 385. & quoy qu'elle sçût bien en sa conscience qu'il étoit beaucoup inferieur de capacité à saint Ambroise, neanmoins elle le jugeoit impudent & assez grand parleur, pour étourdir des esprits mediocres : Elle se persuadoit que de deux choses l'une arriveroit, ou que S. Ambroise refusant la dispute, laisseroit quelque ombrage de son incapacité, ou qu'en l'acceptant il engageroit son authorité. Cette puissante femme ne pouvant fléchir le Ciel, se resolut de remuer les enfers, elle obtient un mandement de l'Empereur son fils, par lequel il étoit

Etrange confreré ce pretenduë par l'Imperatrice.

enjoint à S. Ambroise de se trouver à jour nommé au Palais pour conferer en sa presence des points de la Religion contre Auxence: à telle condition que juges seroient établis de part & d'autre, pour vuider leur different ; le Tribun Dalmatius fut le porteur de ce mandement, & dit à saint Ambroise de bouche qu'il se hatât de nommer les juges qu'il pretendoit choisir de son party, & qu'Auxence avoit déja nommé les siens ; qui étoient tous Payens, pour oster le soupçon qu'on pourroit former sur les gens de sa secte. Il fit aussi glisser quelques paroles tout bas par la ruse de Justine, par lesquelles il luy conseilloit de s'échapper dextrement; & s'en aller où bon luy sembleroit, s'il ne vouloit accepter ce defy.

Saint Ambroise eut une étrange horreur de ce mandement, voyant comme l'artifice d'une femme passionnée, & l'impudence d'un heretique effronté tyrannisoient le foible esprit d'un enfant ; pour luy faire demander cette funeste conference, qui sembloit n'être permise que pour exposer à la risée des Payens, les venerables mysteres de nôtre Religion. Il ne voulut point aller au Palais pour s'excuser, craignant qu'il ne semblât evoquer une cause purement Ecclesiastique à la Cour du Prince ; mais il fit une grave réponse à l'Empereur ; laquelle se trouve encore dans ses œuvres, où entre autres choses comme les Ariens blâmoient son refus, & le taxoient de contumace, pour donner de la jalousie à l'Empereur sur la trop grande autorité de S. Ambroise, il dit : *Lib. 11. ep. 13.*

Resolution de S. Ambroise.

Sacrée Majesté. Qui accuse mon refus de contumace, accuse la loy de vôtre pere, d'injustice. Luy qui étoit un homme consommé dans les armes & dans les grandes affaires ; qui a seellé sa foy par le seau de sa

constance & la sagesse de ses conseils, par le bonheur de l'Estat, a toûjours témoigné & par ses paroles, & par ses edits qu'il n'appartenoit qu'aux Evêques de juger des Evêques. Vous qui êtes jeune d'âge, peu experimenté, encore Catechumne en la foy, voulez juger des mysteres que vous n'avez pas encore appris; si vous trouvez cela raisonnable, il faudra que desormais les laïques montent en chaire, & qu'ils ayent pour brebis ceux qu'ils ont eu pour Pasteurs, ce qui ne se peut faire sans pervertir l'ordre de l'Univers. A Dieu ne plaise que j'élise des juges laïques, pour les faire ou prevaricateurs de la foy, ou victimes de la vengeance de nos ennemis. Il me suffit d'y laisser ma vie que j'ay il y a long-temps consacrée à la defense de l'Eglise, sans engager les autres dans le peril. Je tiens la foy du Concile de Nicée, de laquelle ny le glaive, ny la mort, jamais ne me separeront, je suis prest de la defendre à l'Eglise, & non à la Cour: où jamais je n'ay été que pour vous, & dont j'aime mieux ignorer le style, que d'apprendre les artifices. Quant à ce que j'entens que vostre Majesté me fait offre de me retirer doucement où bon me semblera, Dieu sçait avec combien d'étude j'ay fuy la charge que vostre pere mesme de glorieuse memoire m'a mis sur les épaules, maintenant il ne m'est pas libre de m'en défaire en conscience, puisque les Evesques mes confreres me disent hautement, Que ce seroit un même crime en ma personne de quitter ou trahir les Autels.

Justine piquée de la liberté de ces paroles, se plaignoit en son Palais, que parmy tant de legions, elle ne trouvoit personne fidelle, pour la delivrer des importunitez d'un Prêtre, promettant des offices, & des faveurs signalées à la Cour, à celuy qui le meneroit en exil.

Un nommé Euthyme se presenta, qui ayant loüé

à dessein une maison auprés de l'Eglise, apprêta un carrosse bien equipé pour enlever S. Ambroise au sortir du service divin : mais jamais il ne luy fut possible d'accomplir ses promesses, à cause de la grande foule du peuple qui environnoit perpetuellement son Pasteur. Tant s'en faut : ce miserable entrepreneur, l'année revoluë, au même jour qu'il avoit resolu d'executer son dessein sur le Saint homme, aprés avoir esté heureusement disgracié, fut banny & transporté au même carrosse qu'il avoit preparé pour S. Ambroise : comme on dit que Perille, autheur de Taureau de Phalaris, l'étrena tout le premier, & que Hugues Ambriot, qui fit bâtir la Bastille, y entra aussi le premier en qualité de prisonnier, pour y finir ses jours. Un autre nommé Calligonus, valet de Chambre de l'Empereur, menaça S. Ambroise de luy couper la teste de sa main : Le Saint répondit, *Si Dieu te permet d'executer ce que tu dis, tu feras ce que font les Eunuques, & j'endureray ce qu'ont coûtume d'endurer les Evesques.* *Genebr. Chronic.*

Quelque temps aprés, comme si le Ciel eust combatu contre les ennemis du Prelat, ce malheureux homme, tout Eunuque qu'il étoit accusé de quelque impureté par une Courtisane, passa par le fil de l'épée, qu'il avoit voulu tirer contre son Evêque.

Enfin l'Imperatrice se resolut de joüer de son reste, & voir toute l'étenduë de sa puissance. Elle obtient de sanglans Edits qu'elle bâtit elle-même au commencement de sa passion : elle arme son Auxence comme l'instrument de sa fureur, elle fait publier hautement que tous les Ecclesiastiques qui ne voudroient livrer l'Eglise dont il étoit question, seroient tenus criminels de leze Majesté. Elle fait

voltiger des escadrons de soldats insolens par les ruës, pour jetter des frayeurs en l'ame des plus hardis. Ce fut alors que le bruit du peril où étoit saint Ambroise, répandu par la ville, tira universellement tout le peuple à l'Eglise, chacun tâchant à luy faire un rempart de son propre corps, sans le quitter ny jour ny nuit. On luy depêche des Tribuns & Capitaines qui luy signifient la volonté de l'Empereur, qui consistoit en trois articles : Le premier étoit qu'il eust promptement à délivrer les vases sacrez, & tout le meuble de l'Eglise. Le second, qu'il laissast le lieu dont il étoit question, en la disposition de l'Imperatrice. Le troisiéme, qu'il sortît en toute diligence de Milan, & qu'on luy donnoit toute liberté d'aller où il luy plairoit.

Constã-ces repliques.

L'Evêque fit réponse ; *Que ces vases sacrez étoient l'heritage de* JESUS-CHRIST, *& comme l'Empereur n'avoit point abandonné aux tyrans l'estat de ses peres, aussi qu'Ambroise ne trahiroit jamais le patrimoine de son maître. Si on luy demandoit l'or & l'argent qui seroit de ses appartenances, qu'il ne feroit nulle difficulté de le donner ; mais pour les biens de l'Eglise que ce sont des depost sacrez, que l'Empereur n'a aucun droit de demander, ne luy donner. Quant à l'Eglise qu'on recherchoit, que c'étoit la maison de Dieu, que ses predecesseurs Denis, Eustorge, Myrocles, & les autres, avoient courageusement defenduë & conservée non pour être profanée des Ariens, mais pour estre reverée des Catholiques. Au surplus que pour ce qui s'agissoit de son éloignement, c'estoit chose maintenant incompatible avec sa vie, qu'il craignoit plus Dieu qui luy avoit donné cette charge, que l'Empereur qui l'en vouloit priver, & que si Valentinien estoit prest de faire ce que luy permettoit une puissance dereglée, Ambroise de son costé étoit disposé*

à souffrir ce que doit un bon Pasteur pour son troupeau: quand bien on arracheroit son corps par lambeaux: sous le fer de la persecution, que son esprit demeureroit attaché aux Autels.

On lisoit pour lors en l'Eglise l'histoire de la vigne de Naboth: & une partie de ce qui s'étoit là passé en figure, se passoit icy en verité.

Comme le refus de saint Ambroise fût rapporté au Palais, les Soldats ont commandement d'investir l'Eglise de tous côtez, ainsi qu'une ville assiegée. Jamais on ne vit un spectacle plus mêlé de terreur & de pieté l'Eglise de Milan étoit alors comme le Tabernacle du Seigneur des armées, qui marchoit entre les batailles sous la conduite de la colomne ardente; ce n'étoit au dehors que Soldats, que lances, que piques, qu'épées: au dedans ce n'étoit que prieres, que sermons, qu'hymnes, que chansons: tantôt cét admirable Prelat presentoit le sacrifice à l'Autel avec grande effusion de larmes, tantôt il montoit en chaire pour encourager & consoler le peuple: tantôt il presidoit aux Psalmodies: tantôt il donnoit de réponses aux Deputez de l'Empereur, il travailloit infatigablement, & paroissoit comme un Judas Machabée: tantôt à la tête, tantôt à la queuë, tantôt au milieu de l'armée. Il étoit dans son Eglise comme le Patriache Noé dans son Arche; asseuré dans les perils, paisible dans les tempêtes, inébranlable dans toutes les violences conjurées à sa ruine: le peuple à son exemple dans le tumulte de toute la ville, & le deluge des eaux grondantes, étoit dans ce tabernacle de paix, comme s'il eût joüy des avant-goûts du Ciel. Tous étoient divisez par bandes pour prier & veiller, ainsi que les Chœurs des Anges font dans le Ciel.

Etrange spectacle.

La bonne mere de S. Augustin se truva de hazard

pour lors à Milan, engagée bien avant dans le party : car elle étoit comme une Marie sœur de Moïse qui servoit d'exemple à toutes les autres femmes. Ce fut alors que Dieu pour consoler de plus en plus ces ames fidelles, decouvrit à S. Ambroise les sacrez corps de S. Gervais, & S. Protais, qui avoient été autrefois martyrisez pour la foy. Quand on vid ces saintes Reliques, tirées de grottes encore toutes sanglantes, chacun fut enflammé d'un zele incroyable à la defense de la Religion, ny plus ny moins que les Elephans du livre des Machabées, qui s'échauffent à l'aspect du suc des raisins: ce n'étoit que flambeaux, que concerts de musiques, que réjoüissances, que triomphes.

La miserable Imperatrice qui se faisoit rapporter à chaque heure tout ce qui se passoit, en étoit déja venuë jusques à la rage. On n'entendoit dans la ville que prohibitions, que menaces, qu'amandes, que chaines, que prisons. Enfin on envoye le Prevost à S. Ambroise, pour luy persuader qu'il donnât pour le moins une Eglise des fauxbourgs pour contenter Justine, & appaiser la sedition. Le peuple prevint sa réponse, & cria hautement, que cela ne se pouvoit faire. S. Ambroise tendoit les mains, & montroit le col, fignifiant qu'il étoit prêt de recevoir les chaines, & le glaive, & d'être immolé à l'Autel, plûtôt que livrer l'Autel. On va pour occuper par force cette Eglise du fauxbourg, le peuple y court, pour se mettre en defense : les bannieres de l'Empereur qu'on y avoit déja plantées en signe de possession, y furent mal-traitées par des petits enfans. C'est chose étrange, que le Ciel & la terre, & tous les elemens, & hommes, & femmes, & grands, & petits, & nobles, & roturiers, se rangerent du côté de S. Ambroise. Les Soldats même qu'on

avoit mis pour investir l'Eglise où étoit le saint homme, entrerent dedans : ce qui donna d'abord bien de la frayeur aux plus timides : mais eux tendans les mains pacifiques, crierent tout haut qu'ils étoient venus pour prier avec les Catholiques, & non pour violenter personne, faisant au surplus sçavoir à l'Empereur que l'Eglise étoit à luy, tant qu'il seroit du party des Catholiques ; que s'il vouloit attaquer la Religion de son pere, qu'en matiere des loix divines, ils suivroient plûtôt leur Evêque, que leur Empereur.

Cela étonna fort ce jeune Prince, jusques à dire aux Comtes qui étoient autour de sa personne & le prioient de se transporter à l'Eglise, *Quoy, me voulez-vous donc delivrer tout lié entre les mains d'Ambroise ?* Sa mauvaise mere ne cessoit d'ensorceler son esprit, & de luy souffler aux oreilles qu'Ambroise en vouloit à son Etat, & pour ce on depêche à l'Evêque un Commissaire, qui luy vint dire brusquement qu'il desiroit seulement sçavoir une parole de luy, s'il vouloit usurper l'Empire, afin qu'on traitât desormais avec luy comme avec un Tyran.

S. Ambroise fit réponse que sa tyrannie étoit l'infirmité, & ses armes les prieres & les pleurs, qui le rendoient puissant devant Dieu. Que jadis les Prêtres avoient donné des Empires, mais qu'ils ne se les étoient point usurpez : Qu'on trouvoit bien quelques Empereurs qui avoient desiré le Sacerdoce, mais que jamais les Evêques n'avoient aspiré aux Couronnes. Que les Prêtres avoient souvent experimenté l'épée des Tyrans, mais que les Tyrans mêmes n'avoient jamais veu tirer contre eux l'épée des Prêtres : Qu'on demandât à Maxime s'il étoit Tyran, qu'il en sçauroit bien dire des nou-

velles. Sa tyrannie c'est de servir l'Empereur à l'Autel, & d'être immolé si Dieu le permet, en le servant. On vit bien que c'étoit donner de la tête contre un rocher, que de s'opiniâtrer à cette affaire. L'Empereur craignant d'engager davantage son authorité, par l'avis de quelques bons Conseillers, cela voile doucement, & laissa toutes choses en leur entier. Saint Ambroise qui expliquoit alors en l'Eglise, l'histoire de Jonas, s'émerveilla comme la tempeste étant pacifiée, il sortit en un instant du ventre de la baleine.

SECTION XV.

Maxime passe en Italie.

IL ne faut que jetter un peu de terre pour éparpiller une armée de fourmis, pour rompre leur ménage & leur jeu, les faisant penser plûtôt à la fuite, qu'au contentement de leur pillage: Aussi comme Justine avec ses Ariens étoit encore dans les riottes, & dans les inventions de se venger de S. Ambroise, faisant joüer l'esprit innocent de son fils, & l'autorité de l'Empire, pour assouvir sa vengeance, Dieu luy suscite un accident qui luy donne de toutes autres pensées.

Domnin son bel Ambassadeur, qui s'étoit déparry de Maxime, chargé de presens & de belles paroles, sans y penser traina en queuë l'armée du tyran, qui avoit autant d'ardeur que le feu, & plus d'infidelité que la glace. Il vient fondre en Italie si subitement, que peu s'en falut qu'il ne prit au nid la mere & les poussins. Tout ce que l'Imperatrice Justine pût faire, ce fut de se sauver promptement

avec ſon fils & ſes filles, de ſe jetter ſur mer, & paſſer en Theſſalonique, une ville de Grece, aſſez renommée, quand ce ne ſeroit que par les Epîtres de S.Paul.

Maxime ne trouvant point de reſiſtence, inonde comme un torrent ſur les belles campagnes d'Italie, & fait un furieux ravage; quoy que pour effacer la tache du ſang de l'Empereur Gratian,& pour gagner creance de bon Prince, il montroit ſur la fin y apporter quelque moderation.

C'eſt bien une merveille de Dieu, que luy ayant été traité par ſaint Ambroiſe avec une telle liberté que nous avons dit cy-deſſus, & tenant encore le fer ſanglant dans les ruines de l'Italie, en un temps où il avoit permiſſion de faire tout ce que luy dictoit la paſſion, il ſe retint tellement que non ſeulement il ne fit aucun mal au ſaint Prelat, mais en ſa conſideratlon il traita aſſez humainement tout le païs Milanois: il ſembloit que la ville de Milan ſous les influences de ſon Paſteur avoit la vertu de ces foreſts ſacrées, qui apprivoiſent les loups: elle lioit la gueule à un loup raviſſant, & luy faiſoit reſpecter ſa proye. Neanmoins quoy qu'elle fut ſans peril, elle n'étoit pas ſans crainte, voyant tant de troupes autour de ſoy, & ſentant la fumée du feu qui conſumoit ſes voiſins: Ce fut lors que l'admirable Evêſque fit encore des effets dignes de ſa perſonne: car comme tous les Citoyens branloient, & étoient quaſi prés de laiſſer leur ville deſerte pour ſauver leur vie, il les retint par ſon éloquence & ſon authorité, ſi bien qu'il ſembloit les avoir enchainez. *Ce fleau*, diſoit-il, *ne vient que de nos deſordres, ceſſons de pecher, Dieu ceſſera de nous affliger. C'eſt folie de fuir voſtre patrie, ſi vous deſirez vous ſauver, fuyez vos pechez. Les*

Strab. l. 5.

Ambr. Prudence & charité de S. Ambroiſe.

armes de Maxime n'auront point de pouvoir sur les deferences de la sainteté. D'abondant, comme on dit que celui-là est mauvais qui n'est bon que pour soy même; le charitable Prelat ne se contenta pas de consoler & asseurer les siens, mais voyant que toute l'Italie étoit remplie d'extrêmes miseres, non seulement il épuisa tous les moyens qu'il avoit, pour les soulager, mais il y employa même les vases d'or & d'argent de l'Eglise: dequoy les Ariens cherchoient occasion de le calomnier, se mettant à tondre les vertus puis qu'il n'y avoit point de vice pour leur donner aucune prise.

Offic. l. 1. c. 28. Le Saint répondoit ce qu'il a depuis couché en ses offices: C'est l'effet d'une tres-ardente charité de compatir aux miseres de nos prochains, & de les aider selon nôtre pouvoir, & par dessus nôtre pouvoir. J'aime mieux qu'on m'accuse icy de prodigalité que d'inhumanité: il n'y a fautes plus pardonnables que celles de la beneficence. C'est chose étrange de trouver des hommes si cruels, qu'ils se fâchent de ce qu'on rachete un homme de la mort, de ce qu'on délivre une honnête femme de l'impureté des Barbares, qui est pire que la mort: de ce qu'on retire des pauvres enfans abandonnez de la contagion des idoles qu'on leur vouloit faire adorer, avec des menaces de mort. Nos ennemis nous tourmenteront tant qu'il leur plaira, mais j'aime mieux garder à Dieu des ames que de l'or.

Entrevûë de Theodose & de Iustine. Cependant que tout cecy se passoit en Italie, Theodose vient voir Justine & ses enfans à Thessalonique, qui ne manquerent pas de luy representer leurs plaintes, & le solliciter à entreprendre la guerre contre Maxime. Mais il s'y montra du commencement assez froid, d'autant que, pour ne point déguiser la verité qui est touchée en partie par

par Zosime, quoy que Theodose fût un tres-grand Capitaine, comme celuy qui étoit parvenu à l'Empire par son merite : neanmoins voyant sa fortune déja remplie, il se plaisoit de goûter le repos & les delices de la Cour à l'ombre de ses palmes, sans choquer personne de nouveau, craignant le hazard des guerres, & les pas glissans de la felicité. D'abondant Maxime qui défioit la puissance de tout le monde, faisoit le chien couchant devant luy, & luy avoit envoyé des Amaassadeurs exprés pour le tirer à quelque accommodement. Cela faisoit que lors que l'Imperatrice offensée sonnoit l'alarme, Theodose tâchoit de l'adoucir de belles promesses & de bonnes esperances, disant qu'il ne falloit rien precipiter, que Maxime se rangeroit au devoir, qu'il valoit mieux luy donner quelque os à ronger doucement, que d'allumer la guerre qui ne pouvoit jamais être éteinte qu'avec des rivieres de sang humain. Mais la Dame piquée au jeu sans mesure, menoit aussi les affaires à toute extremité, & se deplaisoit de voir que celuy qui tenoit tout son avancement de son mary, d'elle & de ses enfans, montroit de telles froideurs en une si grande necessité. Elle s'avisa d'un honnête stratageme, qui étoit d'enflammer la guerre avec le feu de l'amour. L'Empereur Theodose avoit perdu sa femme Placilla, & n'étoit pas sans de grandes inclinations au mariage.

Justine qui avoit possedé autrefois la courte tyrannie de la beauté, se rendant tributaire de deux Empereurs, Maxence & Valentinien le vieil, n'étoit plus en saison de donner ce que Theodose prenoit assez facilement : mais elle avoit fait une fille nommée Galla, alors en fleur d'âge, qui étoit une parfaite image de la mere, elle se delibera de

piquer ſon homme par le trait des yeux de cette Princeſſe: ce qu'elle fit aſſez facilement:car elle l'amena avec ſoy pour rompre ce cœur de glace; & ſe jettant à ſes genoux, le ſupplia par le ſervice qu'il avoit autrefois voüé à la maiſon du grand Valentinian, par l'abandonnement de ſes orphelins, & par le ſang du pauvre defunt Gratian, qui l'avoit aſſocié à l'Empire, de prendre en main l'affaire. A meſure qu'elle pouſſoit ſes paroles d'une grande ardeur, la fille ſe print à pleurer de bonne grace, & comme les larmes même en telles perſonnes ont un grand éguillon: Theodoſe la regardant, ſentit la playe de Turnus, lors qu'il conſidera Lavinia en ſemblables affaires. Il releva promptement l'Imperatrice & ſa fille, leur promettant toute aſſiſtance: montrant bien déslors qu'il étoit touché puiſſamment: Auſſi ne manqua-il pas dans peu de jours de rechercher Galla en mariage, ce que la Mere luy promit, aprés l'avoir engagé irrevocablement dans la guerre qu'elle pretendoit. Les noces ſe celebrent aſſez hativement, & de la ſale des feſtins on paſſe au champ de Mars.

Maxime qui voyoit que Theodoſe entretenoit ſes Ambaſſadeurs de paroles, ſans leur donner aucune réponſe abſoluë, ſe douta bien de l'affaire, & ſe mit de tout ſon pouvoir ſur la defenſive. Il fit tout ce que pouvoit faire la prudence humaine qui n'a point les yeux de Dieu. Il met ſur mer ſon Bon homme, fauteur de toutes ſes perfidies, luy commendant de garder l'Archipelage, avec une groſſe flote. D'autre part il donne commiſſion à ſon frere Marcellin de tenir le paſſage des Alpes avec une forte armée; luy avec les troupes les plus deliberées deſcend en l'Eſclavonie pour prevenir ſon adverſaire.

Theodoſe adverty de tout cecy, aprés avoir invoqué fort particulierement le ſecours du Dieu des armées, ſe met en chemin pour jetter le ſort de l'Empire de l'Univers. Jamais on ne vit guerre plus heureuſe ; il ſembloit que les Anges de Dieu menoient l'Empereur par la main, & que le ſang de Gratian ſi traîtreuſement répandu, ſuſcitoit des furies au camp de Maxime. La rencontre des deux armées ſe fit à Siſſia, où ceux de l'adverſe party ſe tenoient forts, ayans pour rempart la riviere qui les ſeparoit des approches redoutables à leur perfidie. Mais les braves ſoldats de Theodoſe ſans s'étonner, quoy qu'ils fuſſent déja aſſez laſſez, & tous poudreux d'une grande courſe qu'ils avoient faite pour prendre l'occaſion au poil, paſſent promptement la riviere, & chargent furieuſement l'ennemy.

Ces impies furent ſi étonnez de ſe voir ſurpris par une telle action de courage, qu'auſſi-tôt qu'on les eut vû par devant, ils tournerent les épaules. Maxime hardy pour une noire méchanceté, & lâche en champ de bataille abandonna honteuſement ſon armée, la terre fut incontinent couverte de corps, & le fleuve remply de ſang, le bonheur en reſerva une partie à la clemence du vainqueur. Theodoſe pourſuit ſa pointe, & étant venu aux mains avec Marcellin qui n'étoit pas plus habile homme que ſon frere, il le défit retournant encore aſſez frais de la victoire qu'il venoit de remporter en la premiere bataille. Et comme en même temps il eût avis que Maxime s'étoit retiré dans Aquilée, luy qui vouloit couper la racine de la guerre, s'y tranſporte avec ſon armée pour l'aſſieger. La juſtice de Dieu combattoit contre ce Caïn, à toute violence, & l'heure étoit venuë à la

Deroute de Maxime.

quelle il luy falloit laver de son sang la tâche de son crime : Dieu qui tient en la punition quelque conformité avec le peché, voulut que comme ce miserable avoit soûlevé la milice contre son Prince, il fût trahy par les soldats mêmes, ausquels il avoit mis toute son esperance. C'est merveille que ses gens ayans en horreur la méchanceté de cét homme, le prennent, le saisissent, & le dépoüillent honteusement des habillemens & des marques d'Empereur qu'il s'étoit attribuées : puis l'ayant lié & garotté, comme un forçat, le presenterent à Theodose.

C'étoit bien l'extrémité des malheurs qui luy pouvoient arriver, de dire qu'au lieu de mesurer de son corps mort la place qu'il auroit defendu vivant, le fer en la main, on le traitoit en Roy depoüillé pour le faire voir à tout le monde comme un spectacle d'infamie.

Theodose le voyant si humilié, en eut quelque pitié, & luy ayant reproché sa perfidie, luy demanda, qui luy avoit fait entreprendre cette tragedie; luy qui étoit lâche & flatteur, repondit en termes si respectueux, qu'il montroit avoir eu cette creance que son entreprise ne deplairoit point à sa Majesté, s'excusant au reste avec de grandes soûmissions, & faisant paroître qu'il étoit grand amateur de la vie. Jamais il n'avoit eu si bonne opinion de ses méchancetez, qu'il esperât une mort commune; neanmoins voyant que l'Empereur changeoit de couleur, & luy parloit d'un ton plus doux, il entra en quelque esperance d'obtenir la vie; quand les soldats indignez le revirent, & le déchirerent eux-mêmes par pieces, ou, comme d'autres ont écrit, le livrerent au bourreau qui luy enleva la tête.

Sa mort. *Inter innumeras manus fertur ad mortem pacatus.*

Au même temps Theodoſe dépêche le Comte Arbogaſte pour ſe ſaiſir de ſon fils qui étoit un jeune enfant encore élevé ſous l'aile de la mere, que Maxime faiſoit appeller le victorieux, & l'avoit déja declaré Ceſar, quand ſoudainement il fut pris & maſſacré pour tenir compagnie à ſon pere.

Le Bon homme ſon Admiral entendant la generale déroute des affaires, ſe noya volontairement, prevenant la main d'un bourreau qui ne luy pouvoit manquer : mais toutes les eaux de la mer n'ont pas été ſuffiſantes pour effacer de ſon ame la tache du ſang de ſon maître, puis que les flammes eternelles ne la peuvent déroüiller.

Voila l'iſſuë de Maxime, aprés un brigandage de quatre ou cinq ans. Voila où aboutiſſent les deſſeins des impies, qui ſous pretexte de Religion cherchent l'avancement de leurs affaires temporelles. Voila où les hypocriſies & les belles polices humaines qui ſe ſervant de Dieu comme d'un maſque de leurs méchancetez, ſont enfin reduites. Voila un tonnerre qui paſſe, & qui n'a rien laiſſé en terre que du bruit, & de la fange.

O hommes abêtis & enſorcelez ! qui ayant de ſi belles leçons de la juſtice de Dieu écrites avec le feu & le ſang de tant de miſerables victimes, ſuivent encore les mêmes traces pour être compagnons d'un même malheur.

Saint Ambroiſe a une grande gloire d'avoir traité avec cét homme qui trompoit tant d'autres, comme avec un excommunié, ne voulant pas ſeulement être ſalué de celuy qui voüoit tant de ſervices à ſes pieds, & luy prédiſant librement le malheur qui luy arriveroit, s'il n'appaiſoit la vengeance celeſte par une ſincere penitence.

SECTION XVI.

Affliction de saint Ambroise à la mort de Valentinien.

QUiconque à dit que les sceptres sont de verre, les couronnes d'épines musquées, & les carrieres des grands, toutes de glace, bordées de precipices; a dit moins que la verité. C'est bien chose du tout étrange, que les lambris dorez des Palais roulent sur les têtes couronnées,& que dans la chaleur des festins, les mains du Ciel minutent visiblement aux parois la sentence de leur mort. Cependant on aime éperduëment les vanitez du siecle,on ne pense qu'à mettre le pied sur la gorge des hommes pour être vû de plus haut, à tirer les veines du sang de l'Univers pour cimenter des ruines, & s'attacher à un monde perdu, qui nous tombe tous les jours par pieces dans les mains. Le pauvre Valentinien avoit été remis au trône par Theodose,aprés la mort de Maxime, & avoit seulement passé trois ou quatre ans dans une paix assez douce, se portant au bien de toute l'étenduë de son cœur, & se gouvernant totalement par les conseils de S.Ambroise, lequel il avoit autrefois persecuté; quand le voicy enlevé à l'âge de vingt & un an, par un funeste attentat qui mêla quasi son sang dans le sang de son frere Gratian.

Arbogaste. Le bon Prince s'étoit transporté en France,étant pour lors à Viennne prés de Lyon,accompagné du Comte Arbogaste, François de nation, qui avoit vécu jusque là en une tres-bonne reputation, car il étoit homme de mise, qui avoit un corps bien

fait,un esprit vif, une façon honnête, & un grand exercice des armes: ce qui l'avoit tellement avancé qu'il tenoit un des premiers rangs de l'Empire, auquel il avoit rendu de bons services. Il étoit extrêmement aimé des soldats: car outre les belles parties qu'il avoit, il portoit une haine irreconciliable à l'avarice, étant si peu curieux de s'enrichir, que tout grand Capitaine qu'il étoit, il ne vouloit pas posseder plus de moyens qu'un simple soldat.

Cela sembloit loüable en luy: mais il étoit si furieusement hautain,& colere,qu'il vouloit que tout allât selon ses conseils, s'offençant de la moindre contradiction,& s'estimant si necessaire,que rien ne se pouvoit faire sans luy.

D'autre côté le jeune Empereur qui étoit jaloux de son autorité, voyant que par sa presomption, il prenoit un trop grand ascendant, tâchoit de l'abaisser à toutes occasions, ce qu'il ne pouvoit digerer. Comme il continuoit dans ce naturel arrogant, & farouche. Valentinien piqué à toute extremité resolut de s'en défaire. Voila pourquoy un jour comme Arbogaste s'approchoit de son trône pour luy faire la reverence, il le regarde de travers, & luy donne un billet, par lequel il le declaroit disgracié & privé de sa charge. Cét homme furieux comme un chien qui mort la pierre qu'on luy a jetté,aprés avoir leu ce billet, le met en piece en la presence de l'Empereur, par une extrême imprudence, & crie tout hautement: *Vous ne m'avez point donné la charge que je tiens, & n'est point en vôtre pouvoir de me l'oster.* Ce qu'il disoit se sentant avoir de l'appuy sur les soldats qu'il avoit toûjours entretenu. Depuis ce jour là il ne cessa de faire éclater ses ressentimens, & de bander son esprit à une malheureuse vengeance.

Il y avoit de malheur à la Cour pour lors un nommé Eugene, qu'on tenoit d'assez bon conseil froid & timide, qui avoit autrefois professé la Rhetorique, & en avoit retenu le talent de bien dire: Arbogaste pensa que son naturel hardy feroit un bon temperament avec les froideurs de cét homme, & comme il luy étoit de long-temps affidé, il luy donne de l'ouverture pour s'emparer de l'Empire; ce que d'abord il refusa: mais l'autre luy ayant promis la mort de Valentinien, & son épée pour defense, le fit consentir à un attentat tres-enorme.

On fut étonné que le pauvre Empereur, une funeste matinée fut trouvé étranglé par la conjuration d'Eugene & Arbogaste appuyez des Gentils, qui ne respiroient rien que la liberté du Paganisme.

Cette nouvelle apporta une affliction tres-sensible à S. Ambroise: car on avoit asseuré l'Empereur, que le S. Evêque venoit expressement à Vienne pour le prier de retourner en Italie: ce qu'ayant entendu il comptoit les jours, & attendoit cette venuë avec des impatiences qui ne se peuvent dire. Mais saint Ambroise qui ne se vouloit point ingerer par importunité aux affaires superfluës; comme par charité il ne vouloit point manquer aux necessaires, ayant entendu que l'Empereur étoit tous les jours sur son retour, differa son voyage, qui eût été tres necessaire, pour arrêter Arbogaste sur lequel il tenoit un grand Empire: Valentinien averty de ce delay, luy écrit, & le presse instamment de venir, ajoûtant qu'il vouloit recevoir le Baptême de ses mains: car il n'étoit encore que Catechumene. Le bon Prelat ayant receu les lettres Imperiales, se met promptement en chemin, & fait

toute diligence, quand au sortir des Alpes, il entend la déplorable mort du pauvre Prince ; qui luy fit rebrousser chemin, & laver, comme il dit, ses propres pas dans ses larmes, pleurant à chaque moment tres-amerement le trépas de son tres-cher nourrisson.

La Providence de Dieu fut tres-manifeste en cette mort : car Valentinien fut tiré des Empires de la terre en un temps où il sembloit déja tout meur pour le Ciel. C'est chose admirable comme la conduite de saint Ambroise, auquel il s'étoit uniquement affectionné sur ses derniers jours, l'avoit transfiguré en un autre homme. Du commencement il avoit le bruit de se plaire aux tournois, & aux courses des chevaux ; il effaça tellement cette reputation, qu'à peine vouloit-il permettre ces jeux aux grandes réjoüissances de l'Empire. Les Gentils qui pontilloient sur toute sa vie, n'avoient rien à luy reprocher, sinon qu'il se delectoit excessivement au massacre des bestes sauvages qu'il faisoit prendre & nourrir pour ses plaisirs, disant que cela le divertissoit du soin de l'Empire ; Luy pour contenter tout le monde, fit tuer incontinent tous ces animaux, & se mit à vacquer aux affaires de son Conseil, avec un si bon sens, & une si grande resolution, qu'il sembloit un Daniel au milieu de l'assemblée des vieillards. Ses envieux l'ayans éclairé jusques-là, que de l'observer à la table, luy objectoient qu'il anticipoit l'heure de son repas, & il s'addonna tellement à l'abstinence, qu'on le voyoit dans les festins manger plus par contenance que par effet : car quelquefois en traittant les autres, il jeûnoit, accordant la devotion & la charité avec une singuliere discretion. Enfin pour donner un témoignage de sa tres-

Mœurs de Valẽtinien. *Ambrosius de obitu Valent.*

grande chasteté ; on luy fit rapport qu'il y avoit à Rome une Comedienne doüée d'une singuliere beauté, avec des attraits qui ravissoient toute la noblesse:ce qu'ayant entendu,il depute un homme exprés pour la faire venir à la Cour:mais ceux qui en étoient passionnément amoureux, gagnerent le deputé, de sorte qu'il s'en retourna sans rien faire. L'Empereur recharge, & commande qu'elle vienne avec toute diligence ; ce qu'elle fit. Mais comme elle fut en Cour,le tres-chaste Empereur ne la voulut pas seulement voir : car il la renvoya promptement, disant, que si luy, étant en une condition qui luy donnoit le moyen de contenter tous ses plaisirs,& en un âge qui a coûtume d'être assez glissant au vice ; & qui plus est, non marié, s'abstenoit des amours illicites,ses sujets pouvoient bien faire quelque chose à son exemple. Jamais valet, dit S. Ambroise,ne fut plus en la puissance de son maître que le corps de ce Prince étoit sous l'Empire de l'ame : & jamais censeur ne censura plus diligemment les actions d'autruy, qu'il faisoit les siennes.

Combien que toutes ces dispositions consoloient extrêmement le S. Prelat, & nommément l'ardeur qu'il avoit témoigné deux jours devant que de mourir,à son Baptême, demandant à toute heure si l'Evêque Ambroise venoit : neanmoins il avoit le cœur outré de le voir enlevé au temps où il s'en alloit rendre plus necessaire à tout le monde. Sa mort fut pleurée generalement de tout l'Univers: & n'y eût pas jusques à ses ennemis qui ne luy versassent leurs larmes.

On dit que Galla sa sœur, femme de l'Empereur Theodose à la nouvelle de cette mort, remplit la Cour de gemissemens inconsolables, & mourut en travail d'enfant, qui survint à l'extremité de cet-

te douleur, dequoy Theodose fut pitoyablement affligée.

Les autres sœurs du Prince qui étoient à Milan, ne cessoient de fondre en larmes aux yeux de S. Ambroise, qui n'avoit point de parole plus efficace pour les consoler que de les asseurer que sa foy & son zele l'avoient purifié: & la demande qu'il avoit faite du Baptême, l'avoit consacré, afin qu'elles ne fussent plus en peine du repos de son ame.

Le bon Evêque prit un soin tres-particulier de ses obseques, & de sa sepulture, où il fit une oraison funebre qui se trouve encore parmy ses œuvres. Enfin apostrophant ses deux nourrissons: *Allez*, dit-il, *ô bien-heureux, sortis que vous êtes du desert de ce monde, habitez maintenant dans les delices eternelles de Dieu: unis au Ciel comme vous avez été unis en terre. Si mes oraisons ont quelque force devant Dieu, je ne passeray jour de ma vie que je ne fasse memoire de vous, je ne feray priere où je n'insere le nom de mes tres-chers nourrissons Gratian & Valentinien. Dans le silence de la nuit, la prunelle de mes yeux sera veillante & larmoyante pour vous, & toutes & quantefois que je m'approcheray des Autels, mes sacrifices monteront au Ciel pour vous en odeur de suavité. A la mienne volonté, mes chers enfans, que j'eusse pû donner ma vie pour la vôtre, j'aurois trouvé la consolation de toutes mes douleurs.* Puis se tournant à ses sœurs, ces tourterelles affligées, que ce bon Prince avoit si passionnément aimées, qu'à leur considerion il defferoit son mariage, craignant que l'amour d'une femme ne diminuât la charité envers elles, le bon Evêque leur disoit: *Mes saintes filles, je ne veux point vous oster les larmes; ce seroit trop ignorer le ressentiment de vos cœurs, je veux que vous pleuriez vôtre frere, mais que vous ne le pleuriez point comme perdu. Il vivra plus*

S. Ambroise apostropha les ames de ses deux nourrissons.

que jamais en vos yeux, en vôtre poictrine, en vôtre cœur, en vos embrassemens, en vos baisers, en vôtre memoire, en vos prieres, sans que rien l'arrache de vôtre esprit, mais vous le devez maintenant considerer avec un tout autre visage, non comme un homme mortel, pour lequel vous étiez toûjours en crainte, mais comme un Ange pour lequel vous ne craindrez plus rien : un Ange qui vous assistera, qui vous consolera, & vous tiendra jour & nuit en sa protection.

SECTION XVII.

Tyrannie d'Eugene, & l'insigne liberté de saint Ambroise.

CEpendant Eugene tiré de l'Echole au trône des Monarques, pour servir d'un specieux joüet à la fortune du temps, change sa ferule en un sceptre, & se fait un Empire semblable à la glace d'une nuit. Le perfide qui avoit été Chrêtien, fermant pour lors les yeux à toute consideration de pieté, & les ouvrant seulement à l'éclat de cette inopinée grandeur, se fit un bras d'étoupe, quittant la conduite de Dieu, pour trouver de l'appuy dans la police humaine. Il mit toute son esperance en l'épée d'Arbogaste, & le conseil de Flavian qui étoit un Gentil homme de grande qualité, & versé en l'Astrologie judiciaire qui luy promettoit une fortune toute d'or, s'il quittoit la Religion Chrêtienne, pour remettre sur pied le culte des faux Dieux: à quoy Eugene aveuglé de sa presomption, montra de grandes inclinations.

Il choisit la ville de Milan pour commencer la trame de ses malheureux desseins : où S. Ambroise

ne l'attendit pas, non point pour crainte qu'il eust de ses armes, mais pour l'horreur qu'il avoit conçûë de ses sacrileges. Le faux Empereur ne manque pas d'écrire au saint Evêque pour rechercher son amitié, dont il se vouloit servir pour appuyer son autorité : mais S. Ambroise montra un si genereux mépris de ses lettres, qu'il ne luy daigna pas seulement faire réponse, jusques à temps qu'étant informé comme Eugene sous main favorisoit la secte des Payens, leur ayant déja concedé cét Autel de la victoire, pour lequel on avoit donné tant de batailles, il luy écrivit une courageuse lettre, où sans toucher son élection, ny les affaires d Etat qui n'étoient pas encore bien manifestes, il le reprend de son impieté, & luy dit entre autres choses.

Je dois la retraite que j'ay fait de Milan sans vous attendre, à la crainte de Dieu, qui sera perpetuellement la regle de toutes mes actions. La grace du Sauveur me sera toûjours plus chere que celle des Cesars ; & jamais je ne flatteray un homme pour trahir ma conscience. Je ne fais tort à personne, je rends à Dieu ce qui luy appartient, & je profite à tous, quand je ne puis celer aux Grands une verité. J'entends que vous avez concedé aux Payens ce qui leur avoit esté constamment refusé par les Empereurs Catholiques, Dieu sçait tous les ressors de vostre cœur, c'est tres-mal juger, si vous ne voulant pas estre trompé des hommes, vous pensez tromper Dieu, qui voit tout ce qui se doit faire jusques dans le neant. Les Gentils qui vous ont tant importuné pour satisfaire à leur passion, vous apprenoient qu'il falloit estre importun pour faire un bon refus de ce que vous ne pouviez donner qu'en faisant un sacrilege. Je ne suis point controlleur de vos liberalitez, mais je suis interprete de vôtre foy, vous dan-

Epist. Ambros. ad Eugenium.

nerez de vos tresors tout ce qu'il vous plaira, sans que j'en porte envie à personne; mais vous ne donnerez rien des droits de Dieu que je n'y resiste de toute l'étenduë de mon pouvoir. Vous avez beau presenter des offrandes à Iesus-Christ, vous en trouverez peu qui fassent état de ces feintes, chacun regardera desormais non pas ce que vous faites, mais ce que vous avez envie de faire. Pour moy je n'entre point maintenant en consideration de vôtre Etat; mais si vous étiez vray Empereur, vous commenceriez par le service de la divine Majesté. C'est ce que je ne vous puis celer, d'autant que ma vie & la flaterie sont deux choses incompatibles.

Au reste l'Empereur Theodose, voyant la tyrannie d'Eugene toute formée, prevoit bien que la necessité luy devoit mettre les armes dans les mains, pour les laisser conduire à la pieté. Pendant que l'infame Eugene faisoit des carnages de bêtes, s'amusant à considerer leurs entrailles, pour de là juger les evenemens de la guerre, le brave Theodose se prosternoit devant les Autels du Dieu vivant, couvert d'un cilice, implorant les assistances des Saints à son secours, & toutes les prieres des ames les plus nettes qui vivoient pour lors dans les Monasteres.

Theodose fait la Cour Sainte.

Il part de Constantinople avec ses aides, faisant marcher devant soy l'étendart de la Croix: Eugene s'étoit déja campé aux Alpes, pour en defendre l'entrée à son adversaire: & les avoit en partie bordées de statuës de faux Dieux, comme de Jupiter & d'Hercules, tant cét homme étoit abêty. L'Empereur voyant qu'il en falloit venir aux mains, commande à Caïnes, Colonel des Goths, qui menoit l'avant garde, de rompre les defenses des ennemis; ce qu'il fit fort brusquement: mais ceux-cy qui étoient encore tout frais, & qui avoient

un insigne avantage du lieu qu'ils avoient occupé, soûtindrét ce premier assaut avec beaucoup de resolution, & une tres-grande perte de gens de l'Empereur : car on tient que comme Caïnes vaillant Capitaine de sa personne, s'opiniâtroit à forcer ce passage des Alpes, il y perdit environ dix mil hommes, qui se faisoient tuer comme de mouches : de sorte qu'il fallut faire une retraite assez honteuse à l'armée de Theodose.

Eugene qui n'avoit pas la teste faite pour un diadême, estimant que toute l'affaire fut faite aprés un si grand carnage des ennemis, s'enfla tellement de ce succez, qu'il pensa plûtôt à orner sa victoire qu'à prevoir sa défense. Le sage Empereur d'autre côté, voyant son armée fort éclaircie, & les courages des soldats branslans s'attache plus fermement à Dieu. On le vit sur un haut rocher prosterné en terre, & criant hautement. *Mon Dieu, vous sçavez qu'au nom de vostre Fils j'ay entrepris cette guerre, & que j'ay opposé les armes de la Croix à l'infidelité. S'il y a de ma faute, je vous prie de venger mes pechez sur ma teste coupable, & ne point abandonner la cause de la Religion, de peur que nous ne soyons l'opprobre des infidelles.* La même nuit, Dieu pour l'assurer, luy montra cette vision des deux Apôtres saint Jean & saint Philippe, qui devoient estre, comme ils furent, les conducteurs de ses legions. Le lendemain à la pointe du jour, il range ses gens en bataille, & charge Eugene, qui n'étoit pas encore bien des-yvré de sa prosperité. Et comme il vit que ceux qui avoient l'avant garde, y alloient un peu timidement, se souvenant du traitement de leurs compagnons, il fit un trait d'une admirable confiance : car il descendit de cheval, & marchant à pied, à la teste de son armée, il s'écria, *Où est le*

Insigne pieté de Theodose.

Ambrof. in oratione funebri Theodofii.

Victoire de Theodofe fur Eugene.

Dieu de Theodofe? A cette parole le fecours du Ciel fut fi favorable, qu'il fe leva unfurieux tourbillon lequel entreprit les ennemis de Theodofe, leur jettant une groffe nuée de poudre dans les yeux, & renvoyant tous leurs dards contre leur propre face: de forte que comme a confeffé même Claudian, un Payen affez opiniâtre; il fembloit que ce jour-là, le bon Empereur tint à gages les vents, & les tempêtes,& qu'il ne falloit que leur dire le mot, pour les ranger à fes étendarts. Le Ciel bataílloit pour fon bien-aimé Theodofe, & toutes les puiffances de l'air étoient en armes pour favorifer fes victoires. Les foldats fur l'heure fe trouvent tout changez, tant ils avoient d'efperance au cœur, & de feu aux courages.

Bacurius un des plus grands Capitaines de l'Empereur,avec des legions de feu perce les rangs, enfonce les plus fortes refiftances, gagne les Alpes, les gens d'Eugene éperdus, comme des hommes tombez des nuës, ne pouvoient affez admirer ce changement: les plus accorts d'entre eux fe mettent à traiter leur paix, difant tout hautement,qu'ils ne porteroient jamais les armes contre un homme qui avoit l'air & les vents à fa folde.

Theodofe les affure de fa clemence: toutes les volontez par une infigne merveille de Dieu, qui exerce fa puiffance auffi bien fur les cœurs que fur les vents, fe changent en un inftant. Et ce qui eft merveilleux, les plus affidez d'Eugene,promettent à l'Empereur de le luy mettre entre les mains: ce qu'ils executerent; car ils allerent prendre ce miferable qui étoit das fon trône, entretenant fes belles imaginations, & criant, *Amenez-le vif*, parlant de Theodofe, lors que ceux-cy, le faififfant au collet, & luy liant honteufement les mains; *C'eft*

vous, disent-ils, *qu'il faut mener à Theodose, & de ce pas.* Ils le troussent comme une bête effarée, & le presentent à l'Empereur, qui luy ayant reproché en presence de tout le monde son impieté & perfidie, le fit promptement mourir, pour mettre fin à son Empire imaginaire.

Le scelerat Arbogaste qui avoit été autrefois si heureux suivant les conseils de S Ambroise, voyant le mauvais succez de ses desseins, en devint si enragé, que luy-même se fit passer deux épées à travers le corps, ne pouvant supporter la vie, ny la lumiere, qui sembloit luy reprocher ses crimes.

Les uns tiennent que Flavianus mourut en la mêlée pour ne survivre à sa honte: les autres pensent qu'il échappa: & que Theodose usa envers luy de sa clemence ordinaire.

Voilà briévement le cours de la tyrannie d'Eugene, pour verifier toûjours de plus en plus les oracles de S. Ambroise. L'Empereur vint à Milan, où il se jetta aux pieds du S. Evêque attribuant ses victoires à sa conduite, à ses conseils, & à la vertu de ses prieres.

SECTION XVIII.

Les prises de S. Ambroise avec l'Empereur Theodose, & sa fin.

LEs Philosophes disent qu'il y a quatre choses qui détournent le foudre: c'est à sçavoir le vent, la pluye, le bruit, & la lumiere du Soleil. Et voicy un foudre arrêté par S. Ambroise, au vent de sa bouche, à la pluye sacrée de son éloquence, au bruit de sa voix, à la splendeur de sa vie tres-pure.

Theodose de vray étoit un grand Prince : mais comme il est si mal-aisé d'être en terre, sans participer à la terre, que la Lune en étant éloignée de tant de miliers de lieües, en semble porter encore les marques sur le front : aussi est il si difficile d'être à la Cour sans être imbû des mœurs de la Cour, que les ames qu'on estimoit des plus moderées, en font paroître quelques taches au visage. Ce brave Empereur étoit naturellement enclin à la colere, laquelle s'allumoit par le souffle de ceux qui le pratiquoient, se nourrissant des alimens d'une trop grande credulité. Pour cét effet, il eut deux grandes prises avec S. Ambroise, qui manifesterent hautement l'autorité du saint Evêque. L'une fut pour une Synagogue des Juifs : l'autre pour le meurtre commis à Thessalonique. Le fait des Juifs portoit qu'on leur avoit brûlé en Orient une de leurs Synagogues, à la solicitation d'un Evêque ; dequoy Theodose piqué, comme si cela eût porté grand préjudice à ses Edits, en fit faire une fâcheuse recherche, & condamna le bon Evêque, qu'on disoit être autheur de cette incendie, à rebâtir la Synagogue qui étoit en cendres. Saint Ambroise, quoy qu'il eût l'esprit pacifique, & qu'il n'eût jamais rien entrepris de semblable en son Diocese, fuyant tant qu'il pouvoit les émotions populaires, qui portent toûjours les affaires à quelque excez, ne peut pas toutefois supporter les rigueurs avec lesquels on traitoit les Chrêtiens pour cette injure pretenduë ; mais il en écrivit à Theodose fort severement, comme il appert par la lettre qui se trouve encore entre ses œuvres, dont voicy quelques paroles.

Synagogue brûlée.

Ma vie se passe en beaucoup de soucis, où je me sens engagé par obligation de ma charge: mais il faut avoüer

que je n'ay rien jamais ressenty plus vivement que de me voir quasi accusé de sacrilege devant vôtre Majesté: Ie vous prie de m'écouter patiemment, car si je suis indigne d'être oüy de vous, je ne dois pas être oüy de Dieu pour vous. Vous avez tort de me commettre vos prieres & vos vœux pour les porter aux Autels : si vous me refusez l'audience de vos oreilles, vous me declarez par la même sentence, indigne de porter vos plaintes aux oreilles du Dieu vivant. Ce n'est pas à faire à un bon Empereur d'ôter la liberté de parler, ny à un bon Evêque de taire une verité contre sa conscience. Tout ce que les Monarques ont de plus aimable, c'est d'aimer la liberté, jusques aux langues de leurs soldats : à plus forte raison la doivent-ils cherir en la bouche des Evêques. Les bons & mauvais Princes ont toûjours une notable difference, qui fait que les uns veulent la liberté de leurs sujets, & les autres n'aiment rien tant en eux que la servitude : Dieu nous commande de porter sa parole à la face des Rois, sans rougir pour la justice ; je ne m'ingere pas par importunité, mais je me presente par devoir. Ce que je fais, je le fais en vôtre faveur, & en consideration de vôtre salut : si je n'en tire l'effet que je pretens, toûjours aimeray-je mieux être estimé de vôtre Majesté importun, qu'inutile ou infame.

Ambr. ep.17.l.1 Graves paroles de saint Ambroise.

Vous avez commandé qu'on fist une perquisition de ceux qui auroient brûlé la Synagogue des Juifs pour en faire la punition, & que l'Evêque à la sollicitation duquel auroit été faite l'incendie, fust condamné à remettre sur pied l'edifice brûlé : Qu'avez vous fait, Empereur, en faisant un tel commandement ? Lequel par necessité fera naître d'un Evêque un prevaricateur, ou un martyr ? Quoy que ny l'un ny l'autre ne soit propre à vôtre temps, je veux qu'il se soit trouvé un Evêque si fervent que de brûler une Synagogue des Iuifs, & pour cela vous luy avez deputé un Commissaire, afin que s'il acquiesce à

vos commandemens, il trahisse sa loy, & s'il vous resiste, il vous fasse fuire ce qu'ont fait les Domitiens, & les Nerons ? Voilà où se terminera cette affaire, si vous n'y prenez garde. Pour moy, je me figure que l'Evêque panchera plutôt du côté du martyre que de la trahison : il dira qu'il a suscité le peuple, qu'il a sonné l'alarme, qu'il a pris en main les tisons ardens, & s'exposera pour tout son troupeau. O l'heureux mensonge, qui servira aux autres d'absolution & à luy de couronne. Mais qu'est-il besoin de rechercher les absens ? Me voicy present, Me voicy avoüant le fait : Ie publie & je proteste, si vous le voulez ainsi, que j'ay brûlé moy-même cette Synagogue dont il est question, afin qu'il n'y eust plus de lieu où Jesus Christ *fut renié : Et ne me dites point que je n'ay pas brûlé celles de mon Diocese; le Ciel l'a fait pour moy, le Ciel a prevenu la negligence que je pensois pour lors estre raisonnable. Et si les hommes ont en cela secondé les volontez du Ciel, vous envoyerez un de vos Comtes pour le punir, & rebatir les Synagogues des Iuifs à nos frais, afin que la main d'un Capitaine qui porte les étendarts de la Croix, ne les puisse desormais porter qu'aprés s'estre soüillée d'un sacrilege intenté contre le Crucifix.*

Nous avons veu autrefois sur le front des Temples des Idoles, comme ils avoient esté batis des dépoüilles des Cimbres : mais nous lirons d'oresnavant sur le portail des Synaguogues, qu'elles auront esté faites du sang des Chrêtiens par le commandement d'un Empereur Chrestien. Les Juifs souhaittent avec passion de voir les Chrestiens à la cadene, & ils trouveront un Empereur tres-Chrestien ministre de leurs fureurs. Vous les ferez triompher de l'Eglise de Dieu, vous leurs ferez mettre nos larmes & nos afflictions entre leurs jours de festes ; & les victoires qu'ils auront remportées sur nous, entre cel-

les qu'ils ont eües des Amorrheens & des Cananéens.

Il poursuit ce sujet avec une grande vigueur de bonnes raisons & de bonnes paroles : voyant que l'Empereur n'avoit pas tenu assez de compte de cét avis donné en particulier, il ne manqua pas, selon qu'il avoit promis, d'en parler en public en un Sermon qu'il fit de la verge veillante de Hieremie ; où étant décendu sur l'histoire de Nathan, qui reprochoit à David son peché par la consideration des bien-faits qu'il avoit reçûs de Dieu ; il fit une longue apostrophe à l'Empereur Theodose, appliquant sur luy la parole de Dieu: *Je t'ay donc fait Empereur, d'un homme particulier : Je t'ay assujetty les nations barbares : Je t'ay donné lignée pour succeder à tes Empires, je t'ay donné la paix ; je t'ay mis tes ennemis enchainez entre les mains, j'ay ouvert les terres & les mers à tes legions, je t'ay couvert sous le bouclier de ma protection, j'ay encloüé tous les conseils de tes adversaires, pour faire reüssir tes entreprises, je t'ay rendu redoutable aux peuples, te marquant sur le front des rayons de majesté pour rebâtir les Synagogues des Juifs.*

Il dit plusieurs choses en semblables termes avec tant d'éclairs de tonnerres, & de foudres, que Theodose étoit tout étonné, & ne luy sçût dire autre chose au sortir de la chaire, sinon, *Evesque, vous m'avez prêché aujourd'huy. Sacrée Majesté*, répond S. Ambroise, *c'est pour vostre bien: Il est vray*, replique l'Empereur, *j'ay eu tort de faire ce commandement : Et pour cela*, dit S. Ambroise, *je n'iray point à Autel offrir pour vous le gage de nostre salut que vous n'ayez revoqué cét edit : Je le revoque dés à present*, dit Theodose. *Sur cette asseurance que vous me donnez*, répart l'Evêque, *je m'en vay presenter le sacrifice.*

Quant à l'autre prise de saint Ambroise avec Theodose, qui fut pour le meurtre des Thessaloniciens ; d'une part la chose est si notoire qu'elle n'a point besoin d'éclaircissement : mais d'autre part elle est si auguste, que ce seroit un cime de la passer sous silence.

Les Thessaloniciens en une emotion populaire, tuërent un Capitaine de l'Empereur, qui avoit fait emprisonner un cocher. La nouvelle rapporté en Cour, échaufa toute la milice, qui pense que porter une épée, soit avoir droit sur le sang des peuples. Theodose ne pouvoit faire autrement qu'il ne se montrât piqué de cette mort ; car les Empereurs alors estimoient que les Soldats étoient à leur fortune, ce que les plumes sont aux corps des oiseaux. Comme le tonnerre grondoit déja dans la nuë, & que le foudre de l'Aigle Imperiale menaçoit la miserable ville tachée de ce meurtre, saint Ambroise arriva fort à propos, qui adoucit grandement les affaires, & porta du tout l'Empereur à la clemence, mais comme ce sont les vents qui font tout le mal en la mer, cét element de sa nature n'étant que trop paisible : aussi sont-ce les mauvais Officiers qui font souvent tous les remuëmens qui arrivent en la vie des Grands, quoy que le bon naturel leur donne assez souvent des inclinations à la douceur. Ces Capitaines qui étoient autour des oreilles de l'Empereur, ne cesserent de souffler & gronder si fort, qu'aprés la retraite de saint Ambroise, ils firent le feu & la tempête. Theodose donne main-levée aux Soldats, pour la vengeance qu'on devoit exercer sur la ville de Thessalonique : Eux qui vouloient noyer toute leur passion dans le sang, s'avisent d'une invention malheureuse & barbare : Ils mandent ce pauvre peuple en une grande place pu-

blique, fermée de barrieres, qu'on appelloit le Circ, où l'on faisoit ordinairement la representation des jeux : Aussi publierent ils qu'ils avoient un merveilleux spectacle à representer pour le passe-temps des Bourgeois de la ville. La curiosité de sa nature, est toûjours credule, & qui a en teste l'image d'un plaisir, regarde l'amorce sans considerer l'ameçon. Ces infortunez courent à la foule pour prendre place de bon matin : on les amuse du commencement à quelques badineries qu'ils contemploient avec beaucoup de complaisance, frappans des mains à tous propos, & crians, *Vive le Roy* : quand voicy que des barrieres d'où l'on attendoit un tournoy, on voit sortir des Cavaliers couverts d'acier, l'épée en la main, qui se jettent sur cette multitude enfermée, comme dans un filet, & font un carnage impitoyable de ces pauvres moutons. Le sang boüillant parmy tant d'heurlemens & d'horribles images de mort, étoit un spectacle affreux, à ceux même qui étoient hors du danger. Comme un brasier allumé, gagne toûjours de plus en plus, & devore son chemin, on ne sçait si quelque resistence échauffa cette fureur, mais sortant de l'enclos du Circ, elle courut toute la ville, en sorte que dans l'espace de trois heures on compta environ sept mille personnes sur le carreau.

Massacre de Thessalonique.

O Grands, que Dieu a mis sur la teste des hommes pour voir de plus haut les images de vôtre misere, & non pas pour les briser & mettre en pieces, quelle mer suffira pour laver vos bouches, quand pour contenter une vanité d'esprit, vous lâchez des paroles qui portent en queuë les massacres des mortels ?

La mer est moins furieuse, le tonnerre moins épouventable, le fiel des dragons & le venin qui

enfle le col des aspics, est beaucoup plus tolerable qu'une parole inconsiderée sortie de la bouche d'un Grand, qui delie les mains à la violence, & les ferme à la justice. Dans trois heures voila une pauvre ville dénuée de citoyens, & peuplée de corps morts, qui est comme une isle deserte, environnée d'une riviere de sang : tant de femmes appellent leurs maris, & tant de petits orphelins reclament leur pere entre les morts, qui n'avoient plus de voix pour leur répondre.

Theodose jamais ne s'étoit figuré ce malheur, mais sa parole étant entre les mains des hommes de guerre, acharnez à la vengeance, n'avoit plus d'anse pour la rêprendre.

Quand S. Ambroise étant à la compagnie d'autres Evêques, entendit les nouvelles de cette piteuse tragedie, elle luy mit les sanglots au cœur, & les larmes aux yeux. L'Empereur bourrellé en sa conscience fit sonder secrettement les sentimens du bon Evêque, & reconnut incontinent que celuy qui ne l'avoit pas épargné en choses plus legeres, le traiteroit en cette action selon son demerite : Aussi luy denonça-t-il incontinent par lettres qu'il étoit excommunié, que s'il venoit à Milan il ne pouvoit le traiter autrement qu'en excommunié, son peché l'ayant reduit jusqu'à cét état que la vûë même des Autels luy seroit un crime s'il ne prenoit la resolution d'une parfaite penitence.

Theodose montra bien en cét article qu'il avoit l'ame bonne : Un autre se voyant en état de pouvoir troubler toute l'Eglise, se fust cabré contre la verge, avec des fougues & des menaces imperieuses, ou bien s'il eût voulu prendre des voyes plus douces, il eût trouvé le moyen de se faire dispenser des rigueurs ordinaires d'une penitence publi-

que, par les considerations dûës à sa personne: mais ce bon Empereur sçachant que son mal avoit besoin d'un bon Medecin, choisit le plus severe de tous, & jamais n'eut de repos en son ame qu'il ne vit Ambroise, aimant mieux être repris de luy, que flatté par un autre. Il vient à Milan, & comme il prenoit le chemin de l'Eglise, le S. Evêque fait fermer en hâte toutes les portes, & sort de l'enclos du lieu sacré pour luy aller au devant: & d'abord luy parle en cette façon :

Il n'est pas croyable, ô Empereur, que vous connoissiez encore l'énormité du meurtre que vous avez commis: Comme la colere vous a pour lors aveuglé, maintenant la creance de vostre grandeur, & les rayons de vostre diadême vous éblouïssent. Vous devriez toutefois regarder la terre d'où vous avez esté tiré, & où vous devez retourner : Vous devriez penser que la pourpre qui couvre vostre corps ne le peut defendre de la pourriture, & des vers. L'état où vous serez pour lors, devroit servir de contrepoids à l'élevation de celuy qui vous porte maintenant hors de vous-mesme. Vous commandez à des hommes qui sont de mesme nature que vous, qui sont tirez des mesmes elemens, qui vous ont égalé à la naissance, & vous égaleront encore au tombeau. Dieu vous avoit fait homme & Empereur, pour les traiter comme hommes, & comme sujets, & on les a traité par vôtre commandement pirement qu'on ne feroit des bestes sauvages. Paroles magnifiques de S. Ambroise à Theodose.

Avec quels yeux pretendez vous regarder l'Eglise du Dieu vivant, qui est vostre souverain maître ? en avez-vous d'autres que ceux qui ont été envenimez du fiel de cette colere ? De quels pieds toucherez-vous ces marbres, qui ne sont faits que pour les pieds des fidelles ? Sera-ce de ceux qui veulent marcher sur les carnages ? Quelles mains tendrez-vous aux Autels ? vous en reste-

s'il d'autres que celles qui distillent encore le sang de ses infortunées victimes ? Oserez vous prendre avec ces mains le corps du Fils de Dieu? Oserez-vous porter son sang à cette bouche qui a porté la sentence de ce massacre ! Retirez vous, n'ajoûtez point crime sur crime : Prenez au col le joug de la penitence, qui est l'unique remede de vos maux.

Theodose étonné de cette libetté, n'eut autre réponse, sinon, *que David avoit esté grand pecheur, aussi-bien que luy :* mais aussi-tôt qu'il eut ouvert la bouche l'Evêque replique, *Et bien puisque vous parlez de David, imitez-le en sa penitence, comme vous l'avez imité en son peché.*

Là dessus l'Empereur se departit, & s'en alla en son Palais touché d'une douleur stupide, où il tâcha d'accomplir de point en point les œuvres de penitence à luy ordonnées par le S. Prelat. Il avoit déja passé environ huit mois dans cét état, quand la feste de Noël venuë, il jetta de grands soûpirs, & répandit abondance de larmes, deplorant amerement son état : dequoy Rufin qui étoit pour lors le premier favory de Theodose, & qui fut depuis mis en piece sous le regne de ses enfans, s'étant apperçû, luy demanda la cause de cette douleur demesuré, lors que Theodose redoublant ses sanglots, *Ha Rufin tu joües*, dit-il, *& tu ne vois pas où le mal me blesse. N'ay je pas sujet de deplorer mon malheur avec des larmes ameres, voyant que les Autels qui sont fait mesme pour les esclaves & les mandians, ne me peuvent souffrir, & qu'il faut que je sois retranché comme un membre pourry, de la compagnie des hommes, & des Anges ? car je n'ignore pas que ce qui est lié en terre par la bouche des Prêtres, sera lié au Ciel.*

Rufin qui pensoit alors être aussi puissant que le Ciel, dit, *que s'il n'y avoit que cela qui affligeât*

l'Esprit de l'Empereur il y mettroit bien-tost remede. Theodose luy replique : *Tu ne connois pas l'Evesque Ambroise, mais quoy je sçais que ton credit, ny ton industrie n'y servira de rien.* Neanmoins Rufin insiste, & dit qu'il persuaderoit maintenant à l'Evêque tout ce qu'il voudroit; il ne manqua pas de l'aller trouver : mais le Saint luy fit une tres-aspre reprimende, l'avisant de penser plutôt ses propres playes, que d'interceder pour les autres : car il sçavoit de bonne part qu'il avoit trempé bien avant dans ce funeste conseil. Rufin neanmoin plioit tant qu'il pouvoit, & tâchoit de charmer son homme de belles paroles, disant enfin pour conclusion, qu'il accompagneroit incontinent l'Empereur à l'Eglise. Saint Ambroise qui étoit toûjours fort serieux, repart, *S'il y vient comme Tyran, je tendray le col : mais s'il y vient en qualité d'Empereur Chrêtien, resolument je luy defendray l'entrée.* Rufin vit bien que l'Evêque étoit inflexible, & vint en hâte pour avertir l'Empereur de ne hazarder point encore pour ce jour son entrée à l'Eglise. Il le trouva par les chemins comme un homme effaré, qui avoit trait au cœur, & qui couroit au remede, & comme il luy eût dit ce qu'il avoit traité avec l'Evêque, *Il n'importe*, dit Theodose, *qu'il fasse de moy tout ce qu'il luy plaira, mais je suis resolu de me reconcilier à l'Eglise.*

S. Ambroise averty que Theodose venoit, sort & l'attend sur la porte d'une petite chambre separée du corps de l'Eglise, où d'ordinaire se faisoient les salutations : puis comme il l'eût apperçû environné de ces Capitaines : *Venez-vous*, dit-il, *Empereur, nous forcer : Non*, dit Theodose, *je viens en qualité d'un tres-humble serviteur, & je vous supplie qu'imitant la misericorde du Maître que vous servez*, *Elicula salutatoria.*

vous déliez mes chaines ; autrement c'est fait de ma vie. Quelle penitence, replique le Saint, *avez vous fait pour l'expiation d'un si grand peché ? C'est à vous*, répond Theodose, *de me l'ordonner, & à moy de la prendre.*

Ce fut alors que pour corriger la precipitation de l'Edit fait contre les Thessaloniciens, il luy commanda de suspendre l'execution de la sentence de mort l'espace de trente jours ; puis l'ayant introduit à l'Eglise, le fidelle Empereur pria, non point debout, ny à genoux, mais couché tout de son long sur le pavé, qu'il arrousoit de ses larmes, s'arrachant les cheveux, & criant pitoyablement ce verset de David, *Mon ame est attachée au pavé vivifiez-moy selon vostre parole.*

Ps. 113. Adhæsit pavimẽto anima mea, vivifica me secũ. dũ verbum tuum.

Comme le temps de l'oblation fut venu, il se leva modestement, ayant encore les yeux tout baignez de larmes, & s'en alla presenter son offrande, puis demeura dans les balustres qui separoient les Prêtres d'avec les laïques, s'attendant d'oüir le reste de la Messe au même lieu. Saint Ambroise luy fait demander qui l'arrêtoit-là, & s'il avoit besoin de quelque chose. L'Empereur répond, *qu'il attendoit la sainte Communion.* Dequoy le sage Prelat averty, luy envoye un des premiers Diacres qui le servoient à l'Autel, pour luy faire dire que le Chœur étoit la place des Prêtres, & non des Laïques, qu'il sortit promptement pour se ranger en son ordre, ajoûtant que la pourpre pouvoit bien faire les Empereurs, mais non pas les Prêtres. Theodose obeït, & répond que ce qu'il avoit fait étoit sans dessein, mais que telle étoit la coûtume de l'Eglise de Constantinople.

Et ce qui est encore remarquable, c'est qu'étant retourné depuis au Levant, comme il entendoit la

Messe à Constantinople un jour de fête fort solemnel, aprés avoir presenté son offrande, il sortit du Chœur : dequoy le Patriache Nectarius étonné, luy demanda pourquoy sa Majesté se retiroit de la façon : luy en soûpirant, répondit : *J'ay enfin appris à mes depens la difference qu'il y a entre un Empereur & un Evêque. Enfin j'ay trouvé un maître de la verité, & pour vous dire mon sentiment, je ne connois entre les Evêques qu'un Ambroise digne de son nom.*

Voilà une autorité incomparable qui étoit comme le rayon de sa grande vertu & sainteté, d'où luy découloit toute cette force & vigueur qu'il avoit en traitant avec les hommes.

Je pense avoir mis jusques icy en un jour assez éclatant les principales actions de S. Ambroise, & les avoir tellement ménagées, que toutes sortes de conditions y pourront trouver de l'instruction. Ce n'a pas été mon intention de les étendre par voyes d'Annales, mais par discours historiques, propres à persuader la vertu : Aussi n'ay-je point voulu charger ce papier d'autres particulieres narrations, qui se peuvent lire dans Paulin, Sozomene, Rufin, & qui ont été exactement recherchées par le Cardinal Baronius, conformément à son dessein. Je finis aprés avoir dit que Paulin, son Secretaire, témoigne qu'écrivant sous luy un peu devant sa mort, il vit un globe de feu qui environa son chef, & luy entra enfin dans sa bouche, faisant rejaillir sur son visage une blancheur admirable, qui le tint si ravy que tant que cette vision dura, il luy fut impossible d'écrire une seule parole de ce que S. Ambroise luy dictoit. **Mort de S. Ambroise.**

Au reste ayant déja atteint l'an 64. de son âge, il étoit tenu comme un oracle du monde, car on venoit d'un bout de l'Univers pour oüir sa sagesse, comme celle de Salomon; & aprés la mort de Theo-

dose, Stilicon qui gouvernoit tout, tenoit la presence de S. Ambroise si necessaire, qu'il estimoit que toute la gloire de l'Empire Romain étoit attachée à la vie de ce S. Prelat. En effet, comme un jour du grand Samedy aprés avoir reçû la Communion, il eût rendu doucement son ame, ainsi que Moyse, sur la bouche de Dieu, un grand deluge de maux inonda sur l'Italie, qui ne sembloit avoir été arrêté que par les prieres du Saint.

O quelle vie, ô quelle mort, d'avoir porté à sa naissance des abeilles sur les lévres, & à la mort des globes de lumieres en la bouche? Quelle vie de s'être formé dés son jeune âge comme un Samuël, pour le tabernacle, sans toutefois sçavoir qu'il étoit appellé au tabernacle? Quelle vie de s'être conservé dans la corruption du monde, en une tres-pure chasteté, comme une fontaine d'eau douce au milieu de la mer? Quelle vie, d'être parvenu aux honneurs, & dignitez, en fuyant, & d'avoir honoré toutes ses charges par l'honnêteté de ses mœurs? Quelle vie de n'avoir enseigné aucune vertu devant que de l'avoir pratiquée, & de s'être fait tout le premier docte en exemples, devant que de se montrer disert en paroles? Quelle vie d'avoir tellement policé une Eglise, qu'elle sembloit une copie du Ciel, & un patron eternel de vertus? Quelle vie d'avoir soûtenu sur ses épaules toute la gloire du Christianisme & tout le meuble de la maison de Dieu? Quelle vie d'avoir foulé tant de fois aux pieds la tête des dragons, & s'étre rendu l'oracle du monde, & le Docteur des Monarques? Et quelle mort de mourir comme en un champ tout remply de palmes plantées de sa main, cultivées par son industrie, & arrousées de ses sueurs?

Qu'elle mort de s'être bâty avant que de mourir

un tombeau étoffé de pierres precieuſes de tant de belles vertus? Quelle mort qui a fait connoître que S. Ambroiſe étoit né pour tout le monde, & qu'il ne pouvoit mourir ſans les larmes de tout l'Univers? puiſque comme un chacun avoit trouvé ſes interêts dans la vie de ce Prelat, il trouvoit en ſon trépas le ſujet de ſes regrets ? Quelle mort de mourir avec ſes paroles en bouche : *Ie n'ay ny honte d'avoir vécu, ny crainte de mourir ; d'autant que nous avons un bon Maître?* Quelle mort de retourner au Ciel comme la colombe du deluge à ſon arche, portant de paroles de paix, ainſi qu'nn rameau d'olive en la bouche? Quelle mort de voir le vice abatu ſous ſes pieds, le Ciel tout en couronnes ſur ſa tête, les hommes en reſpect, les Anges en allegreſſe, les bras de Dieu chargez de recompenſes pour ſes merites?

Prelats qui vous plaiſez aux mitres & aux croces, que cét homme incomparable comme il eſt l'ornement de vôtre Ordre, puiſſe être à jamais le modelle de vos actions. Et ſi vôtre dignité vous fait être comme des montagnes de Sinaï, tout en lumieres, en flammes, & en tonnerres; que l'innocence de vôtre vie vous rende à ſon imitation des montagnes de Liban, pour porter la blancheur des neiges en la pureté de vôtre converſation, l'odeur de l'encens en vos ſacrifices & devotions, & les fontaines en la doctrine, & aux charitez que vous partagerez à tout le monde.



LE CAVALIER.

SECTION I.

EXCELLENCE DE LA VERTU *Guerriere.*

SI la profession des armes étoit aussi bien conduite, comme elle est excellente & necessaire dans la vie civile : Nous n'aurions point assez d'yeux pour la contempler, ny assez de langue pour la loüer : & quand nostre esprit auroit donné jusques au plus haut point de l'admiration, il trouveroit toûjours en ce sujet des merveilles qui seroient par dessus son essor.

Il semble à oüir parler l'Ecriture que Dieu même envie la gloire des armes, quand il se fait surnommer le Dieu des armées, & que les Prophetes nous le representent dans un chariot de feu, tout entouré de legions flamhoyantes, lors que les colomnes du Ciel tremblent sous ses pas, que les rochers se crevent, que les abîmes fremissent, & que toutes les creatures de l'Univers frissonnent sous les éclairs insupportables de sa Majesté. En effet, ce

Dieu des armées.

le ans environ devant la naissance du Messie.

Le 14. Chapitre de la Genese nous apprend que neuf Rois se mettent en campagne avec leurs troupes, pour combattre contre cinq. Ceux de Sodome & de Gomorrhe, y étoient en personne, qui comme Prince effeminez tournerent le dos au premier choc, & en fuyant se laisserent tomber dans des puits de Bitume. Leur déroute donna loisir à leurs ennemis de piller tout le païs, où le pauvre Loth, neveu d'Abraham, fut pris, ayant choisi de malheur son domicile en un terroir qui étoit fertile en biens & en iniquitez.

Les nouvelles étant venuës aux oreilles d'Abraham, il arme promptement ses domestiques, qui étoient au nombre de trois cens dix-huit, & avec des Pasteurs il attaque des Rois qu'il surmonte valeureusement, ramenant son parent, & tout le butin que les ennemis avoient enlevé. Voila la premiere bataille signalée en l'Ecriture, où ce brave Docteur d'Alexandrie que j'ay preallegué, subtilise fort bien, & dit que le nombre des soldats d'Abraham, est representé par trois lettres Grecques, T. I. H. dont la premiere signifie la Croix, & les deux autres, le nom du Sauveur; Dieu voulant ainsi consacrer les premieres armes des croyans, par les mysteres de sa grandeur, pour nous montrer que la Milice qui va d'une bonne conduite, est son œuvre & sa gloire.

Aussi ne trouvons-nous pas que le nom de Soleil ait été donné és lettres sacrées, à homme vivant, avec tant de lustre & d'applaudissement, sinon à un guerrier; & le premier des guerriers: je veux parler de Samson, qui vaut autant à dire en nôtre langue, comme Soleil; où il semble que l'Ecriture nous mene par la main pour nous faire reconnoître

Guerriers, Soleil.

que la profeſſion militaire, qui eſt dans la bonne conduite, excelle autant ſur les vacations communes des hommes que fait le Soleil par deſſus les étoiles. Car les lettres, même l'éloquence & les arts qui s'étalent avec tant d'éclat dans l'eſtime des hommes, ſont couvertes ſous les aîles de la vertu militaire, comme a tres-bien reconnu l'Orateur Romain. Nous ne liſons pas que le Soleil ſe ſoit jamais arrêté pour oüir les belles paroles d'une langue diſerte, ny pour conſiderer les theatres & les amphiteatres des Romains, ny les jeux Olympiques des Grecs, ny tous les objets d'admiration qui ſont dans l'induſtrie des hommes : mais bien ſçavons-nous par l'oracle des veritez que ce grand aſtre qui eſt admiré de tout le monde, eſt demeuré comme charmé à la voix d'un Cavalier, l'illuſtre Joſué, lors qu'il faiſoit tant de beaux faits d'armes comme s'il eût voulu admirer ſes proüeſſes, & éclairer ſes conquêtes.

Grãdeur & excellence d'un brave Capitaine.

Et qu'y a-t-il auſſi de plus admirable au monde, que de voir un homme couvert d'acier, qui voltige ſur un genereux cheval, & qui s'en va la tête baiſſée ſe lancer à travers des bataillons tout heriſſez de lances & d'épées, à travers tant de mouſquetades, tant de grêles de fer, & tant d'effroyables images de mort, qu'il défie auſſi franchement comme s'il étoit immortel, & épargne auſſi peu la vie comme s'il en avoit une centaine à perdre ?

Quel ſpectacle que de le conſiderer dans une furieuſe mêlée, comme un foudre dans la nuë, qui force ſa priſon ; & rompt tous les obſtacles, volant ſur les aîles du feu & le ſon grondant des tonnerres pour écorner la pointe des rochers.

Quel effroy de le contempler en une autre poſture, forçant une muraille qui eſt toute bordée d'armes

& de terreurs, & allant au danger avec le même pas & le même visage qu'un autre iroit au festin ?

Quel appuy & quelle consolation pour un pauvre peuple (que l'injustice & l'hostilité vont égorger comme moutons destinez à la boucherie) d'appercevoir un brave Capitaine, avec un escadron volant qui dissipe la malignité de ces forces conjurées à la ruine des innocens , & par la lumiere de ses armes, change tous les orages en serenité.

O la beauté que de recevoir en ces combats, des playes dont il sort plus de gloire que de sang ! O la grandeur que de moissonner des palmes au milieu de tant d'épines! O la facilité que de voir ses batailles suivies de tant de lauriers, de conjoüissance , & d'applaudissemens des peuples qui sont sauvez par cette vertu militaire ! Comment tout ce qui est en cette profession , ne seroit-il glorieux , veu que la mort même, qui est la terrible des terribles , montre un visage tout riant à ceux qui s'ensevelissent dans leurs proüesses comme dans le vray tombeau d'honneur.

Cōplaisance de l'histoire a loüer les braves Capitaines.

Il semble que les histoires sacrées décrivent même avec quelque complaisance ces grands Capitaines, lors quelles les font marcher en la guerre. Ainsi disent-elles d'un Judas Machabée, qu'ayant pris ses armes, il parut comme un geant, & que dans la mêlée il fut vû comme un lion rugissant , qui va fondre sur la proye. Ainsi déchiffrent-elles au second des Rois les proüesses de David , & d'autres valeureux personnages qui ont fleury de son temps, avec des Eloges fort particuliers. Ainsi vont-elles dépeignant la force, la prudence, & les stratagêmes de Gedeon contre les Madianites , d'un narré fort admirable.

Induit se loricam sicut Gigas, similis factus est in operibus suis & sicut catulus leonis rugiens in venatione. Macchab. 13. 2. Reg. 13.

La valeur est un ravissement qui emporte tous les

esprits,& grands & petits, & subtils, & grossiers, à honorer ses qualitez. Aristote, le plus poly jugement qui ait été aux siecles passez, admira tant cette force guerriere, quoy qu'éloigné de sa profession, qu'il a fait un bel hymne à sa loüange, lequel se trouve encore dans Diogene Laërce, où il l'appelle vertu tres-laborieuse aux mortels: mais le plus bel ornement de la vie civile; vertu qui a des beautez si attrayantes, que les cœurs les plus genereux cherchent la mort à l'envy, pour joüir de l'éclat de sa gloire.

Que si cette valeur a tant d'attraits, considerée seulement dans les termes de la nature, que sera ce si elle est une fois relevée par le secours de la grace & des vertus, qui luy ôtent tout ce qu'elle a de sauvage, pour la faire reluire des rayons d'une vraye & salutaire Majesté? Y a-il chose plus aimable en tout l'Univers que de voir un Cavalier valeureux, accompagné des qualitez de la pieté, de la prudence, de la justice, de la liberalité, de la bonté, de l'honnêteté, & de toutes les autres parties, qui sont dans une belle nature, ce que sont les étoiles semées sur l'azur des globes celestes.

O Noblesse, si vous sçaviez connoître vôtre excellence, & conformer vôtre vie à vôtre dignité, quel lustre, & quel appuy vous apporteriez au Christianisme! C'est la foy d'un guerrier, & d'un guerrier sorty du Paganisme, que la bouche du Dieu vivant a exaltée par dessus toute la pieté des Israëlites, alors qu'il loüa si hautement le Centenier de l'Evangile, pour avoir confessé que le Sauveur avoit autant de puissance sur les maladies, & sur les choses insensibles, qu'un Capitaine bien absolu auroit sur ses soldats. C'est un guerrier, que S. Pierre, à la revelation de l'Ange, consacra tout le premier à la

Guerriers recommãdez dans l'Evangile.

foy, comme les premices de la Gentilité. Ce sont les guerriers qui remplissent si souvent nos martyrologes de leurs noms, nos esprits de leur veneration, & nos bouches des prieres que nous leurs offrons. Ces cœurs ont été de tout temps capables de recevoir les semences des plus illustres vertus, & aujourd'huy on les laisse pourrir dans la lâcheté, l'ordure, & la brutalité.

O Noblesse ne vous trompez point en la reconnoissance des marques de vôtre profession, & ne vous flattez point sous un faux masque de valeur. Je veux icy vous representer le Palais de la vertu militaire, & vous montrer le chemin qu'il faut tenir pour y arriver, & ne se laisser point seduire par des phantômes & illusions de grandeur qui ne sont grosses que de fumées ; & qui aprés avoir promis de faire enfanter les montagnes, ne produisent que des rats & des vermines.

SECTION II.

L'Entrée du Palais de la Valeur, & les illusions des Salmonées, ou Rodomons.

L'Ingenieux Delben, qui a fait toute la Philosophie morale d'Aristote en excellens tableaux, nous dépeint à l'entrée du Palais de la Valeur, une maîtresse enragée qu'on appelle l'Audace qui seduit une infinité de petits Salmonées, ou Rodomons, sous couleur de vertu. Il est vray qu'elle est muette dans cette peinture: mais j'ay deliberé de la montrer plus animée de ce traité, & vous découvrir les artifices & les damnables maximes dont elle se sert pour tromper les esprits de ce siecle : afin que la con-

bras ouverts, & te dicter de ma bouche de preceptes qui te feront égaler la gloire des Cesars & des Alexandres.

J'avoüe bien que le temps a été que les braves Cavaliers prenoient l'épée de l'Autel, pour l'employer à l'honneur des Autels, & vivre dans l'exercice des armes, comme dans le Temple du Dieu des armées ; mais ces façons de faire se trouvent plus dans les vieilles histoires que dans les mœurs des hommes qui vivent à present. Si tu veux être un Cavalier du siecle, je veux que tu deviennes un petit Cyclope, & que tu sçaches fort peu que c'est de Dieu, ny de Religion ; si ce n'est pour jurer l'un & profaner l'autre : Je craindrois que cette devotion ne t'amollist le courage qu'on estime aujourd'huy n'être pas d'assez bonne trempe s'il n'a force impietez. Tes sermens seront tes sacremens ; tes mysteres la cabale des impies: la table sera ton autel: les plats tes sacrifices : & tu tiendras ton épée comme une Deité que tu porteras penduë à ta ceinture sans l'aller chercher plus loin : s'il faut par ceremonie aller à l'Eglise, tu iras comme si tu allois à un ballet, sans apprehension de la Majesté divine : car cela te pourroit donner de la melancholie, & quand tu y seras, sans faire autre distinction du profane & du sacré, tu te mettras à rire & à gausser sur les occurrences qui se presenteront : car encore faut-il passer joyeusement ce peu de mauvais temps. Tu te mettras en postures, qui sentiront fort le bâteleur, pour garder la bien-seance des gens de ta sorte, & s'il n'y a rien pour deviser & dire le mot, pour le moins tu tourneras la tête de tous côtez, & chasseras des yeux & de la pensée aprés les objets qui peuvent contenter les sens. Je sçay bien que tout cela, (pris au modelle de l'ancienne pieté) est tenu pour

Premier desordre de la Noblesse, une grāde impieté.

Vie brutale & infame.

Crois-moy, que tout le métier ne gît qu'à faire bonne mine, si tu pouvois feindre des playes comme les heretiques font des faux miracles, ce ne seroit pas mal-avisé: car toute la vaillance va maintenant là, il suffit qu'on die que tu es un homme à mourir, ou à tuer de gayeté de cœur. Il est vray qu'anciennement quelques duels se sont permis en temps de guerre, d'ennemy contre ennemy, & executez avec l'aveu & la presence des Capitaines de part & d'autre; qui les voyoient avec beaucoup de solemnité. Ainsi le brave Chevalier Bayard, l'œil & le bras de la milice Françoise, tua Alphonse de Sotomajore, Espagnol, dans le champ de bataille, aux yeux des deux partis, qui regardoient cét spectacle. Cela sentoit son guerrier bien asseuré d'entrer en lice avec les loix militaires en presence de son Chef, contre un adversaire d'autre nation. Aujourd'huy où trouverons-nous de semblables valeurs? il faut necessairement chercher la nuit & les lieux écartez, & les voiries pour faire un duel: car je te laisse à penser le beau spectacle que ce seroit, si on contemploit d'un theatre la contenance de ces Rodomons, qui sont les plus fougueux en paroles, on les verroit trembler, pâlir, frissonner, s'ébloüir, se troubler & se faire enfin tuer comme des miserables pourceaux. Cela ne seroit pas honnête, encore faut-il quelque bandeau pour couvrir les lâchetez qu'on trouve dans ces combats clandestins.

Tant plus un homme est roturier, ou coüard, ou malheureux, d'autant plus doit-il rechercher tels duels. Je dis roturier, quoy que je n'ignore pas que ç'ait été autrefois le métier des esclaves; mais l'opinion en fait maintenant un trait de gentil-homme. Voila pourquoy ceux là qui se sentent de basse extraction, cherchent plus ardemment telles occa-

ſions, comme ſi elles devoient effacer leur ignominie. Je dis coüard, car c'eſt faire le hardy en un fait tres-lâche, où les laquais & les écorcheurs de veaux peuvent être maîtres dés le premier jour. Je dis malheureux: car c'eſt le moyen de conſommer ſon malheur ſans avoir beaucoup de témoins : il faut que les deſeſperez trouvent quelque porte pour s'échapper de la vie, comme les bêtes enragées feroient d'une lice en ſautant par deſſus les barrieres. Enfin quand tu mourras en ce combat, tu ne ſçaurois perdre qu'une méchante ame : & quoy que tu ſois mort tres-lâchement, nos Salmonées diront que tu feras mort au lit d'honneur : & cela ſuffit pour être vaillant à la mode.

IV. Deſordre. La tyrãnie en guerre.

Quand tu ſeras en guerre, tu feras le petit barbare, en ſorte que les payſans t'apprehendent plus qu'une armée des Huns & des Tartares. Si tu as quelque commandement, tu marcheras tout bouffi de gloire, & te feras ſignaler par les deſaſtres des pauvres. Que ſi on parle de mettre la main à la bourſe, tu payeras tes hôtes en menaces : & tes ſoldats par la permiſſion des crimes. Tu tâcheras d'alonger la guerre tant que tu pourras ; & ſi tu pouvois tuer la paix, il luy faudroit paſſer ton épée au travers du corps, comme la plus grande ennemie des belles actions. Tu ne hazarderas point d'aller beaucoup aux mouſquetades, ſi ce n'eſt qu'on charge les mouſquets de poudre de cypre, comme a dit un Auteur du temps, ou qu'on jette des piſtoles pour des boulets. Ne te mets plus en peine du nombre de tes playes, tu les compteras toûjours plus facilement que tes crimes.

V. Deſordre. L'impureté tres diſſoluë.

Pour ce qui touche le vice d'impureté, je n'ordonne point de bornes à ta concupiſcence, non plus que de ſanté à ta raiſon. Jadis on aimoit pour devenir

meilleur: & un jeune Cavalier qui recherchoit une Dame par les voyes legitimes d'un honnête mariage, se faisoit vertueux pour être aimé, tant l'amour & la vertu avoient alors de correspondance. On tâchoit de loger toûjours ses affections en bon lieu, pour se faire homme de bien par l'imitation de ses amours : qui est le plus delicieux chemin qu'on sçauroit trouver à l'innocence. Tout se traitoit avec tant d'honneur, qu'on apprehendoit la moindre tache de blâme, beaucoup plus que la mort. Aujourd'huy on n'y va pas ainsi : Si tu veux suivre le cours du temps, & les procedures des Salmonées : Tes voluptez seront sans ordre, comme ta convoitise sans mesure : Tu feras trophée du déshonneur, & tu n'auras point d'autre fin en aimant que le vice ; ny d'autres moyens que ceux que te fournira la brutalité : Tu ne feras point de difference entre le lit des mariez, celuy des vierges & des femmes publiques ; & quand tu auras seduit une malheureuse fille tu t'en vanteras comme si tu avois gagné une ville.

Il faudra pour cét effet que tu entretiennes la braverie, le ventre, & le jeu : car ce seront les Demons les plus familliers à tes humeurs : Tu leveras les plus superbes étoffes de la boutique des Marchands, pour couvrir tes ordures, d'or & d'écarlate, & tu tiendras tous les meilleurs artisans en haleine pour te servir : Quand il faudra payer tes debtes, tu vengeras à force d'injures les bien-faits, & combleras ton infidelité par toutes sortes d'ingratitude. Si tu as des sujets, tu les traiteras comme des esclaves, & les gouverneras avec toute rigueur; exerçant de la Violence sur leur corps, & des rapines sur leur bien; l'un nourrira tes chiens, l'autre tes chevaux, l'autre tes valets ; qui sont ordinairement de petits

VI. desordre. Les débauches perpetuelles.

VII. Desordre. La barbarie au gouvernement des sujets.

Tartares; dont l'insolence fomentée par les maîtres, & seigneurs, font tout ce qu'on peut attendre d'une ame servile, qui a l'authorité dans les mains: Encore tâcheras-tu de faire à croire aux bonnes gens, que ce que tu en as fait, c'est pour leur conservation, comme on disoit à ce pauvre Pasteur, à qui les sacrifices d'Hercules mangeoient plus de brebis que n'eussent fait une armée de loups. Ta table, nonobstant les larmes & les necessitez du public, sera toûjours foisonnante en delices, & pour tes recreations tu joüeras l'or à pleines mains; quoy que ce soit le sang de tant de personnes, ausquelles tu es redevable. Tu seras fils de la poule blanche, & faudra que les richesses des pecunieux, l'industrie des artistes, les vertus des innocens, la faim même & les miseres des plus calamiteux, soient tributaires à ton luxe.

VIII. Desordre. Perfidie. Je veux que tu paroisses à l'exterieur avec un visage ouvert, une mine riante, une façon fort honnête, mais au dedans tu seras plein de cauteres, & ton cœur aura toûjours plus de taches que la peau la plus mochetée d'une Panthere. Tu vendra ton ame à l'ambition, & pour avancer ta fortune, tu n'écouteras ny Dieu, ny Ange, ny conscience ny vertu. Tu n'auras égar à la personne ny de pere ny de mere, ny de freres, ny de sœurs: mais la mesure de toutes les amitiez, sera celle des interêts. Il ne faudra pas que tu estimes rien d'injuste quand tu sera pour ton accommodement, ny que tu fasses le scrupuleux en matiere de conscience: de quel côté que le gain vienne, il est toûjours de bonne odeur. Avec le tems tu te feras un esprit plus noir que ceux de l'abîme, & pour desarçonner un innocent, tu n'épargneras point les perfidies & trahisons qui ont été autrefois estimées bien horribles: mais l'accoûtumance du siecle, qui est si naturalisé dans le vice, fait

Mœurs abominables.

qu'on s'apprivoise maintenant avec les monstres. Tu feras profit de tout, si tu peux ; & n'y aura vice duquel tu ne tires tribut. Tes paroles seront pleines d'artifice, ton artifice de promesses, & tes promesses de vent. Enfin tu vivras dans le Christianisme quasi comme feroit un Janissaire à la porte du grand Turc, & pour recompense, quand tu auras fini tes jours, qui ne peuvent pas long temps durer, tu iras droit au paradis de Mahomet avec ses grandes lumieres, Sardanapale, Epicure, Bajazet, & Selim.

Voila les infames & pernicieux discours que tenoit ce mauvais maître, à ce jeune homme: où vous pourrez remarquer une vraye satyre de la vie de plusieurs, qui se disent nobles ; quoy que leurs mœurs encherissent encore par dessus toutes ces paroles, & que l'imagination d'un autheur n'en sçauroit tant feindre, qu'ils n'en expriment d'avantage en leurs profanes actions.

Voyons maintenant le Palais de la vraye Valeur, & prenons l'antidote contre les poisons du siecle.

SECTION III.

Le Temple de la valeur, & les sages preceptes donnez par le Cavalier Chrêtien, pour refuter les mœurs du temps.

LE Cavalier poursuivant son chemin, entre au Temple de la Valeur ; ou selon les belles pensées de ce grand Peintre preallegué, il voit sur le frontispice du Palais une belle tour de crystal, garnie de flambeaux à guise de ce globe de verre dans lequel les Perses portoient jadis l'image du Soleil, ou bien à l'imitation de ce grand Phare d'Alexan-

drie, qui éclairoit la mer de tous côtez, pour conduire les vaisseaux à bon port.

Cela étoit mis exprez pour signifier les grandes & divines lumieres de sagesse qui sont en la force vrayement Chrêtienne : Ce Palais sembloit tout bâty de roches qui étoient de couleur de fer, sillonnées de petites veines de sang, qui montroient assez qu'on avoit fait cela à dessein, pour representer le courage invincible des nourrissons de cette vertu. Les sales étoient toutes tapissées de proüesses & de victoires, & au lieu de colomnes, elles avoient de grandes statuës des plus valeureux hommes du monde, qui avoient fleury dans la revolution de tant de siecles : La Valeur presidoit là dedans : qui n'étoit pas assise sur les œillets ny sur les roses, mais environnée d'épines & de souffrances, toûjours armée, & toûjours l'épée en la main : dont elle trenchoit une infinité de monstres, & chassoit tous les Salmonées de sa maison.

Dans ce Palais étoit le brave Eleazar, lequel aussi-tôt qu'il eût apperçû de loin ce jeune Cavalier, il le fit approcher, & luy parla en ces termes: Mon fils, je ne doute point que vous n'ayez trouvé à l'entrée de mon logis un méchant sorcier qui vous a empoisonné par l'oreille : il est besoin que vous la purifiez pour vous rendre capable des grands preceptes de forces & de sagesse que j'ay maintenant à vous donner, puis qu'à ce dessein vous êtes venu en mon Palais. On vous a dit que pour être bon Cavalier, il faut que vous deveniez un petit Cyclope, sans sentimens de Dieu, ny de Religion : car la devotion seroit pour affoiblir vos guerrieres humeurs : Ceux qui vous ont dit cela, ne vous ont rien dit de nouveau, c'est une vieille chanson qu'ils ont tiré de Machiavel, qui pensent faire

Refutation du premier desordre

faire un Prince, a fait une bête sauvage; & veut neanmoins faire à croire que c'est un homme, mais c'est à ceux qui portent leurs yeux sous le talon. Qu'on ne nous aille point servir de cette Philosophie de chair, qui fait la vaillance & la devotion, comme deux choses incompatibles. Veritablement je ne pretens point exiger de vous une pieté affectée, contrainte, & ceremonieuse, qui soit hors des termes, de vôtre profession. Je veux que vous soyez Soldats & non pas Moine. Mais je vous maintiens que la premiere vertu de l'art-militaire, c'est d'avoir de bons sentimens, & de pures creances, touchant la Divinité, puis y apporter de la correspondance par les offices & actions exterieures de la pieté.

Premiere vertu du Cavalier, la pieté.

Quand je dis cela, je suis si fort en raison, que je veux prendre nos ennemis mêmes pour juges. Voilà le subtil Machiavel, qui sur sa Decade de Tite-Live montre que la Religion est un merveilleux instrument de toutes les grandes actions; & que les Romains s'en sont servi à ordonner leur ville, à poursuivre leurs entreprises, & pacifier les tumultes & seditions qui naissoient dans la revolution de l'Etat. D'autant que c'étoit, dit-il, une bride qui les rangeoit à la raison, lors qu'ils faisoient plus de conscience d'offenser Dieu que les hommes; croyant que sa puissance passoit toutes les choses humaines. Aussi voyons-nous que tous ceux qui ont voulu former, nourrir, & avancer un Etat, quoy qn'ils n'avoient point de vraye Religion dans l'ame en ont pris les pretextes, comme Lycurgue, Numa, Sertorius, Ismaël le Persan, & Mahomet.

Raisons qui mōtré: que la vraye pieté est l'ame de la vertu militaire. c. 13. & 11.

Je vous demande là dessus, mon Cavalier, si par le témoignage de cét homme qui s'est fait nôtre adversaire, les fausses creances mêmes ont eu tant de pouvoir sur les esprits, qu'elles les ont rendu

plus dociles à la vertu, plus obeïssans aux souverainetez, plus hardis à entreprendre les choses épineuses ; plus patiens à supporter les ennuyeuses, plus vaillans à surmonter celles qui faisoient de l'opposition : Si dis je la seule imagination d'une fausse divinité qu'on tenoit punir les méfaits, & recompenser les proüesses d'un salaire temporel, étoit assez puissante pour faire voler des legions couvertes de fer à travers tant de perils ; ne faut-il pas avoüer par la confession de nôtre ennemy même, qu'une vraye Religion, comme est la nôtre, qui promet tant de recompenses aux vertus, & tant de supplices aux crimes, non pour un tems, mais à toute eternité ; si elle est une fois bien gravée dans les cœurs, fera d'autant plus de beaux effets par dessus ceux des autres sectes, que la verité est par dessus le mensonge, la realité par dessus le neant, & le Soleil par dessus l'ombre.

D'où pensez-vous que viennent tant de lâchetez, sinon du refroidissement de la Religion ? car comment un soldat ne seroit-il vaillant lors qu'il s'est fermement persuadé que c'est la volonté du Dieu vivant qu'il obeïsse à son Prince, comme s'il voyoit une divinité sur terre ; & que s'ensevelissant dans le devoir de cette obeïssance, aprés être bien purifié de ses pechez, il prend un chemin tres-assuré à la beatitude ?

Comment ne seroit-il plus hardy aprés avoir reçû l'absolution de ses iniquitez par la vertu du Sacrement, veu que par l'aveu de tous les Sages, il n'y a rien de si broüillé, de si timide, & de si chancelant qu'une conscience embarrassée dans l'image de ses crimes ?

Comment épargneroit-il une vie passagere, ayant une ferme croyance de l'immortalité : veu que les

plus sages hommes ont jugé que la vaillance des anciens Gaulois, qui fut admirée des Romains, ne venoit d'autre source, sinon d'une ferme persuasion que les Druides leurs avoient donnée touchant la vie immortelle de nos ames ? Comment ne seroit-il tres-asseuré, s'il contemploit fermement l'œil de la providence de Dieu, toûjours veillant sur sa protection ? Comment ne seroit-il tres-ardent s'il se figuroit le Sauveur du monde sur les portes du Ciel, les bras chargez de recompenses ? Ne voyez-vous pas que toutes les raisons bataillent pour nous aussi bien que les experiences ?

Je ne veux point flatter les Chrêtiens, sous consideration que je m'appelle le Chevalier Chrêtien, aussi ne dois je pas trahir ma cause sous ombre de modestie : Qu'on lise toutes les histoires anciennes & modernes ; qu'on examine les faits militaires, qu'on pese les courages dans une juste balance, je defie le plus habile Chroniqueur, de m'apporter aucune valeur de l'histoire Grecque & Romaine, où se voyent les plus admirables prouesses, que je ne la môtre toûjours égalée, voire surpassée par la force des Chrêtiens. Quand je lis ces histoires des anciens, je voy des Grecs qui triomphent pour avoir vaincu Xerxes : qui à vray dire, étoit un cerf lequel conduisoit une armée de moutons : jamais on ne vit rien de si embrasé : & quand il n'y eût eu aucune opposition, ce grand corps composé d'une milice faineante, & étourdie, n'étoit fort que pour se ruiner soy-même.

Les faits des Payens.

Je voy un jeune Alexandre qui sans mentir étoit d'un beau naturel, quoy que les plus judicieux remarquent de grands defauts en sa conduite, laquelle étoit souvent temeraire, & quelquefois insolente, mais bien luy prit d'avoir affaire à de grands

niais qui s'ébloüissoient au simple éclat d'une épée, car s'il fût venu choquer les armes de l'Europe, sans doute on eût veu ses lauriers geler dans les neiges du Septentrion. Je voy les Cesars Romains qui attaquent, ou ceux qui sont déja effeminez par leurs propres vices, ou ceux qui sont vagabonds, & desunis n'ayans pas un état assuré pour leur faire resistance.

On me bat perpetuellement les oreilles des faits d'un Cynegirus, qui ayant les deux mains coupées, mord les armes & les vaisseaux de ses ennemis avec les dents : d'un Othryades qui écrit sa victoire de son sang ; d'un Sergius, qui s'est quatre fois batu de la main gauche ; ce que Pline remarque en son Histoire, comme si c'étoit un prodige, d'un Horace le borgne, qui defend un pont contre l'armée des ennemis, d'une fille nommée Clœlia qui va à cheval dans le Tybre ; d'un Sicinius qui s'est trouvé en six vintg combats, & a remporté quarante-six depoüilles des ennemis avec quarante-cinq blessures à diverses fois.

Je ne veux point amoindrir leurs proüesses, ny leur ôter l'honneur qu'ils meritent : car de dire qu'il n'y ait eu de la valeur & de la force dans ces courages anciens, ce seroit aller contre le sentiment commun. Mais on voit aujourd'huy des Aristarques par le monde, qui ont l'esprit tellement fait contre-poil, que quand on parle des bêtes brutes, ils les relevent hautement par dessus les hommes, comme s'ils étoient de la race de ses Soldats d'Ulysse, qui selon les fables furent changez en pourceaux. Aussi quand on vient à comparer les proüesses des Chrêtiens avec celles des infidelles, ils ne trouvent rien de nôtre côté qui soit à leur goût, tant ils ont de malice ou de stupidité.

Je veux mourir si en la seule vie du Capitaine Bayard, on ne remarque des faits de guerre qui ont passé en conduite & en valeur ceux des Alexandres & des Pompées: & qui voudroit remarquer toutes les valeureuses actions qui ont été faites en nos guerres, quelquefois par de simples Soldats, quelquefois aussi par des femmes Chrêtiennes, on compteroit aussi-tôt les étoiles du Ciel. Et si j'avois entrepris maintenant de faire un simple denombrement des grands Capitaines qui ont fleury dans la Chrêtienté, il lasseroit les plumes, rempliroit les livres, accableroit les Lecteurs. Proüesses des Chrêtens:

Je voudrois bien sçavoir si Constantin, sortant d'un Oratoire où il prioit avec les Evêques, devant que donner tant de batailles, en a été moins vaillant contre Mexence, Maximien, & Licinius? Si Theodose en se recommandant si particulierement aux prieres des Moines, en a moins fait le devoir contre Maxime & contre Eugene? Si Heraclius étoit plus lâche pour porter l'image de nôtre Dame entre ses mains, quand il subjuga Cosroës Roy des Perses en trois batailles rangées? Si Clovis faisoit moins de bons effets, quand il faisoit marcher ses étendars sous la conduite des prieres de S. Martin? Si Charles Martel s'etoit enervé dans ses devotions, quand à la seule journée de Tours, il tailla en piece trois cens soixante & quinze mille Sarrazins, par le plus effroyable carnage qu'on ait jamais vû? Si Charlemagne pour s'être lié si fermement aux Autels sentoit diminuer son bras contre les Lombards, les Saxons, & les Mores? Si l'épée de Godefroy de Boüillon, aprés tant d'actions de pieté, en étoit moins tranchante; elle fendoit les Barbares d'un seul coup, depuis le sommet de la tête jusqu'à la ceinture, & brilloit dans l'Asie toute

couverte de rayons de palmes,& de lauriers ? Si Belisaire pour être bon Catholique, changeoit moins les Goths : & si Symon de Montfort pour prendre son épée de l'Autel, en étoit moins redoutable aux heretiques Albigeois ?

Asseurément il n'y a rien de si fort, de si invincible, ny de si triomphant, qu'une valeur qui marche sous les loix de la Religion Chrêtienne. La nation des Turcs qui semble être née pour remuer le fer & avoir bien de l'avantage dans les armes ne craint pas tant les étendarts des Perses & des Tarttares, comme les bannieres des Chrêtiens. Et Baronius en une Epître liminaire de ses Annales, qu'il écrit au grand Henry I V. de glorieuse memoire, remarque qu'ils tiennent comme une Prophetie fatale parmi eux, que leur Empire ne sera jamais détruit, si ce n'est par la main des François. S'ils ont gagné des victoires en tant de guerres sur les Chrêtiens ; ç'a été toûjours nos divisions qui nous ont desarmé, nos ambitions qui nous ont mangé, nos freres apostats qui nous ont trahy, nos infidelles qui leur ont donné nos inventions, nos industries, & nos armes, nos entremangeries, qui nous ont consommé, nos pechez qui nous ont châtié, la main de Dieu armée qui a poussé des Sarrazins pour purifier avec quelques couleurs de temperance & de justice, les terres que les nôtres avoient soüillé par tant d'ordures & de sacrileges. Car autrement il n'y auroit forces au monde capables de resister au Princes Chrêtiens, s'ils étoient bien unis.

Les Turcs craignent les Frãçois.

Nous le sçavions par le succez de la bataille de Lepanthe, & par les proüesses de George Castriot, dit Scanderberg, qui avec un camp volant defit sept Lieutenans des armées du Turc, en sept grandes batailles, où il fut si peu oisif, qu'en diverses rencon-

tres il tua deux mille hommes de sa main, & fit enfin enrager tout vif Amurath, qui se voyoit defié, battu, & estropié, par un petit Seigneur, & avec si peu de troupes. Qu'eust fait ce grand courage, s'il eust été assisté d'hommes, d'or, & de fer, à l'égal de ses mérites ?

N'êtes-vous donc pas bien ridicule, mon Cavalier, quand pour faire le vaillant vous faites le Cyclope, & craignez que la devotion n'affoiblisse vôtre courage. N'accusez point vôtre Religion : car elle est sainte. N'accusez point la devotion : car elle est innocente. Accusez plûtôt vôtre impieté, vôtre lâcheté, vos fripponneries d'esprit, & vos ordures: c'est ce qui vous enerve, & qui fait que vous n'êtes vaillant que pour faire la bête. Personne ne perd le courage, sinon celuy qui n'en eut jamais, & personne n'en a, s'il n'en mandie chez le vray Dieu des armes. Où faut-il chercher la lumiere, sinon au Soleil, & l'eau, sinon aux rivieres, & la chaleur, sinon au feu? Et où pensez-vous trouver la vraye force, sinon au Dieu des forts ? Tant plus serez-vous uny à luy, tant plus serez-vous robuste, non pas qu'il vous donne toujours les forces de corps, comme celles d'un Milon pour porter un Taureau: mais en le servant vous aurez de luy un courage d'homme, qui a sa racine dans la raison, ses accroissances dans la pieté, & son couronnement dans la vraye gloire.

C'est chose intolerable de voir quelques jeunes houbereaux qui se pensent faire estimer vaillans par la profession d'impieté, & n'ont quasi qu'une seule honte, qui est de n'être pas assez éhontez. Comme si on n'avoit jamais vû, & si on ne voyoit pas encore en ce siecle des Cavaliers assortis devant Dieu, & devant les hômes, de grandes & divines vertus : qui ne laissent pas d'être courageux comme des lyons.

N'allons point chercher des Saints du Martyrologe, regardons seulement entre mille un homme dont on a tout fraichement imprimé la vie, écrite en un ſtyle fort ſimple : Je veux dire le Maréchal de Boucicaut,qui fleuriſſoit en France ſous Charles VI. Les petits Rodomons qui font gloire des duels, qui font des lâchetez couvertes d'un opinion de courage,n'oſeroient regarder ce Capitaine ſans faire ce qu'on faiſoit jadis aux ſtatuës du Soleil, qui étoit de mettre le doigt ſur la bouche, & admirer. Car ſans parler de ſes autres proüeſſes : c'eſt luy qui ſe trouva à cette furieuſe bataille,que Bajazet Empereur des Turcs, livra au Roy d'Hongrie, où il y avoit force François, le Duc de Bourgogne qu'on appelloit pour lors le Comte de Nevers y étant en perſonne.

Mõſieur Godefroy l'a do née au public, écrite par un Autheur ancien.

Le Mareſchal de Boucicaut.

Pieté & valeur d'un Cavalier Frãçois.

L'hiſtoire dit que les Turcs venans au combat avec des forces effroyables, commencerent une charge ſi furieuſe, l'air étant époiſſi d'une groſſe nuée des flêches, que les Hongrois qui étoient en eſtime de bons Soldats, branlerent à cette ſurpriſe, & prirent la fuite. Les François qui avoient toûjours appris aux batailles de vaincre,ou de mourir, ſans vouloir ſeulement oüir parler du nom de fuite, enfoncent l'armée Turqueſque , nonobſtant les pieux & pointes qu'on avoit fichées en terre pour leur ſervir d'obſtacles : & ſuivis de quelques autres troupes rompent la premiere bataille des Turcs, ſous le conſeil & l'exemple de ce brave Maréchal; dequoy Bajazet fort étonné, tournoit déja le dos, quand on luy remontra qu'il n'y avoit qu'une aſſez petite poignée de François, qui faiſoient la plus grande reſiſtance ; & qu'il les faloit inveſtir. Luy qui avoit tenu ſes bataillons tous frais, retourne & vient fondre ſur ces pauvres Cavaliers déja extrê-

mement lassez. Jamais lion échauffé ne fit de tels efforts parmy les épieux des chasseurs, qu'on vit alors reluire de proüesses en ce genereux Capitaine: car n'ayant plus d'autre dessein que de vendre cherement sa peau, & celle de ses compagnons, qu'on avoit si lachement trahis, il fit avec la Cavalerie Françoise, & peu d'autres gens qui étoient demeurez, tant de faits d'armes, qu'on tient que vingt mille Turcs demeurerent sur la place. Enfin cette prodigieuse foule qui pouvoit lasser les plus robustes, quand ce n'eût été qu'à se faire hacher en pieces, environne de si prés nos François, que le Comte de Nevers & le Maréchal de Boucicaut & les plus illustres y sont pris.

Le lendemain de cette douloureuse bataille, Bajazet assis sous un pavillon qu'on luy avoit dressé en la campagne, fait amener devant soy les prisonniers pour se plonger dans la vengeance & dans le sang qu'il aimoit avec passion. Horrible spectacle.

Jamais on ne vit spectacle plus digne de pitié: les pauvres Seigneurs qui avoient fait de merveilles d'armes capables d'émouvoir des tigres, étoient menez quasi tous nuds, liez étroitement de cordes, & de chaines, sans qu'on eût égard ny à leur sang, qui étoit illustre, ny à la jeunesse, qui étoit pitoyable, ny à leur façon qui étoit ravissante. Ces Sarrazins laids & horribles comme des demons, les tenoient devant la face du Tyran: qui d'un clin d'œil les faisoit égorger à ses pieds, comme s'il eût voulu boire leur sang.

Le Comte de Nevers avec deux autres Comtes, d'Eu, & de la Marche, avoient déja la tête sous le cimeterre, & leur vie ne tenoit plus qu'à un filet, quand Bajazet ayant appris par des truchemens, qu'ils étoient proches parens du Roy de France,

les fit reserver, leur commandant de s'asseoir à terre à ses pieds, d'où ils étoient contraints de voir la piteuse boucherie de leur noblesse.

On amena ce vaillant Maréchal Boucicaut à son tour, couvert d'un petit linge, pour le massacrer sur le corps de tant de valeureux hommes : Luy qui étoit accort, & qui fut particulierement inspiré de Dieu dans cette extremité, fit un signe des doigts devant Bajazet, qui n'entendoit pas son langage, comme s'il eust voulu se dire parent du Comte de Nevers qui le regardoit d'un œil si pitoyable, qu'il étoit pour fendre des cœurs de roche. Bajazet s'étant persuadé par ce signe qu'il étoit du sang Royal, le fait mettre à part pour le retenir prisonnier ; où depuis par sa grande prudence, il moyenna la liberté des Princes, & la sienne.

Je ne pense pas que ces petits novices de guerre se veüillent comparer à la valeur de cét homme consommé dans des proüesses si fleurissantes.

Pieté d'un Cavalier.

Voyons donc, s'il vous plaît, de le considerer à loisir, s'il a été du nombre de ceux qui se professent impies pour sembler être valeureux. C'étoit un homme qui en temps de paix, lors qu'il gouvernoit la ville de Gennes, entendoit tous les jours deux Messes, avec une devotion si exemplaire qu'il ne permettoit jamais que personne luy parlât à l'Eglise ; où il disoit l'office, avec une singuliere attention: à laquelle il formoit tellement ses officiers qu'on n'eût pas vû la moindre action indecente, au service divin qu'il n'eût severement châtiée : mais l'Historien ajoûte que qui voyoit ses gens à la Messe, sembloit voir plûtost de Religieux que des Soldats. Les Nobles sont capables de donner le ply qu'ils veulent à leurs maisons n'étoit que par une mollesse d'esprit, ils cedent quelquefois au tor-

rent ; & se contentans d'être bons, ils font tous les autres méchans par la facilité de leur esprit. Je ne vous parle point icy d'un Saint canonisé, d'un Hermite, d'un Religieux, d'un Prêtre, je vous parle d'un Maréchal de France, un Guerrier des plus furieux. Voyez si la pieté est incompatible avec les armes.

Ce brave Capitaine fit de bonne heure son testament, disposant de toutes ses devotions, ses affaires, & sa conduite. Tous les jours il en executoit une partie, faisant tout le bien qu'il pouvoit durant sa vie, sans s'attendre aux parties casuelles de la pieté d'autruy, comme le pratiquent ceux qui font porter le flambeau derriere eux pour les éclairer quand ils ont perdu les yeux; & ne font jamais de bien, si-non lors qu'ils sont en un état de n'en pouvoir plus faire. Le charitable Seigneur s'informoit fort particulierement des necessitez des pauvres honteux, tenoit leurs noms en ses registres, comme les plus rares pieces de son cabinet, destinoit de part & d'autre ses aumônes aux pauvres Religieux, aux veuves, aux orphelins, aux soldats necessiteux, nommément ceux qui par incommodité de vieillesse & de maladie, ne pouvoient plus travailler. Il visitoit les hôpitaux, donnant selon ses moyens de bonnes somme d'argent pour les meubler & accommoder. S'il alloit par la ruë, toûjours il avoit les charitez dans les mains pour donner luy-même tout ce qu'il pouvoit : car il y prenoit un singulier contentement, & jamais on ne le voyoit si joyeux, que quand il avoit distribué quantité d'argent. C'étoit là sa chasse, son jeu, & ses delices.

Devotiõ notable d'un Guerrier

Il avoit une singuliere devotion au jour du Vendredy en memoire de la Passion du Sauveur, & tant qu'il se pouvoit faire il ne mangeoit ce jour là que

des fruits & des legumes, s'abstenant de tout ce qui avoit participé à la vie des animaux ; & s'habilloit méme d'un habit plus simple, voulant donner à l'exterieur quelque ressentiment du respect que nous devons au sang du Fils de Dieu. Outre les jeûnes commandez, il jeûnoit ordinairement le Samedy qui est le jour dedié à la memoire de la tres-sainte Vierge. Il ne mangeoit jamais à ses repas que d'une seule viande : & quoy qu'il eût quantité de vaisselle d'argent il se faisoit servir à vaisselle d'étain & de terre, étant splendide en public, & en son particulier ennemy des pompes & des vanitez seculieres.

Je vous laisse à penser combien cette vie là est éloignée des nobles delicats à qui il faut donner tous les jours tant de privileges & de dispenses, qu'il semble que pour leur consideration il soit besoin de faire un autre Christianisme que celuy qui a été inventé par le Fls de Dieu. On diroit à voir comme ils traitent leurs corps, qu'il seroit descendu des Cieux ; & qu'il y devroit retourner sans passer par le sepulchre : car ils le défient ; & pour engraisser & dorer un fumier couvert de neige, ils se joüent du sang & de la sueur des hommes.

Sage gouvernement d'une famille.

Les excez de bouche étans si bien reprimez, tout alloit par mesure en la maison de ce bon Maréchal ; son train étoit tres-bien entretenu, selon sa qualité, & avoit une coûtume fort solemnelle qu'il gardoit religieusement, qui étoit de payer promptement ses debtes, & tant qu'il luy étoit loisible, ne devoit jamais rien à personne. Ce n'est pas une petite vertu, ny qui soit de peu d'importance, si on considere aujourd'huy la noblesse qui s'embarrasse si facilement dans de grands labyrinthes de debtes, lesquelles croissent tous les jours comme les pelo-

Payer ses debtes.

tons de neiges qui tombent des montagnes, & faudroit des ſiecles & des mines d'or pour les acquiter.

N'eſt-ce pas une cruauté inexcuſable devant Dieu, & devant les hommes, de voir un Marchand afferé, un Artiſan neceſſiteux multiplier tous les jours ſes voyages & ſes pas devant la porte d'un Seigneur, ou d'une Dame, qui porte ſa ſueur, & ſon ſang dans les plis de ſes habits? & au lieu de luy donner quelque ſatisfaction ſur ſes requeſtes qui ſont tres juſtes, on luy dit que c'eſt un importun, & on le menace quelquefois de bâtonades, s'il ne deſiſte de demander ſon bien? N'eſt ce pas là vivre en petit Tartare, n'eſt-ce pas ſe dégrader de Nobleſſe, & du Chriſtianiſme, & de raiſon? N'eſt ce pas mettre le coûteau dans la gorge aux maiſons & familles entieres? Ne m'alleguez point qu'il vous eſt impoſſible alors de payer ce qu'on vous demande: pourquoy prevoyant bien vôtre impuiſſance, avez vous fait des debtes qui ne peuvent être acquitées? Que ne permettiez vous plûtôt la diminution de vôtre état, que ne retranchiez-vous tant de choſes ſuperfluës? vos pechez ne ſont ils pas aſſez odieux devant Dieu, ſans les nourrir de la moüelle des pauvres? De là vient le mépris de vos perſonnes, la haine de vôtre nom, les brêches & les ruïnes de vos maiſons.

Celui-cy en payant bien ſes debtes, étoit ſuivy & reſpecté de ſes officiers, comme une petite divinité: Il ne falloit point branſler, ny faire un faux pas dans ſon logis, jamais il n'eût ſouffert un vice, ny un mauvais ſerviteur, quand bien il eût eu un Empire à gagner. Les blaſphêmes, les juremens, les menſonges, les médiſances, les jeux, les querelles, & les ordures, étoient bannies de ſon Palais comme des monſtres, & s'il trouvoit ſes domeſti- **Belle cõduite.**

ques en faute, il les congedioit, de peur d'infecter les autres; sans toutefois les scandaliser ny divulguer leurs pechez. A table il parloit peu, & se faisoit volontiers entretenir des exemples de vertus qui se remarquoient en la vie des Nobles, sans ouvrir la bouche pour discourir de ses propres faits, qu'avec une rare sobrieté.

Il se gouvernoit en son mariage tres chastement, & avoit une telle horreur de l'impureté, qu'il ne vouloit pas seulement avoir un serviteur qui n'eust les yeux chastes. Voilà pourquoy passant un jour à cheval par une ruë de la ville de Gennes, comme une Dame se fut presenté aux fenêtres pour se peigner, & qu'un des Gentils-hommes du Mareschal voyant sa tresse des cheveux qui étoit fort blonde, se fut écrié, *ô que voila une belle tête,* s'arrêtant pour la contempler; le Seigneur le regarda d'un œil severe; luy disant: *C'est assez fait, il ne faut pas que de la maison d'un Gouverneur, on voye seulement sortir un œil lascif.*

En cét article & en tous les autres qui touchoient le commerce & le repos des Citoyens, il rendoit une justice si prompte, & si exacte, que c'étoit un proverbe parmy ceux de Genes, quand quelqu'un étoit offensé, de dire à celuy qui luy avoit fait tort: *Si tu ne me fais raison, Monseigneur me la fera.* L'autre entendant cela, aimoit mieux souvent se soûmettre au droit, que d'attendre une condamnation qui luy étoit inévitable.

Il gagna tellement par ce moyen la bonne grace du peuple, que les habitans de cette ville envoyerẽt au Roy, pour le supplier de luy cõtinuer ce gouvernement jusqu'à la fin de ses jours: ce qu'ayant obtenu, il leur sẽbloit qu'ils eussent tiré un Ange du Ciel pour l'attacher au gouvernail de leur Republique.

Du temps que l'Empereur de Constantinople déja depossedé d'une partie de son Empire, par le Turc, vint en France pour demander secours; & obtint du Roy douze cens combattans, defrayez pour un an, on vit à la Cour quantité de Dames veuves qui se plaignoient des injustices, & des oppressions qu'elles enduroient aprés la mort de leurs maris, dequoy ce bon Maréchal fut tellement émeu de compassion, que par une grande franchise, il institua un Ordre de Chevaliers pour la defense des Dames affligées, qui surnomma l'Ordre de la Dame Blanche, d'autant que ceux qui faisoient profession d'en être, portoient un escu d'or émaillé de verd, & au dedans l'image d'une Dame en couleur blanche. Ainsi cherchoit-il par tout les occasions de faire du bien, & se montroit grand ennemy de l'oisiveté, qui est la tigne des esprits.

Il se levoit ordinairement de matin & employoit environ trois heures en l'oraison & service divin: à la fin duquel il alloit au conseil: qui duroit jusques au dîner. Aprés le repas il donnoit audience à tous ceux qui vouloient parler à luy pour leurs affaires, ne manquant pas de voir toûjours sa Sale pleine de gens, qu'il expedioit promptement, contentant un chacun de réponses douces & raisonnables: De là il se retiroit pour écrire des lettres, & donner l'ordre à ses officiers qu'il vouloit être tenu en chaque affaire, & s'il n'avoit autre occupation il alloit à Vespres: au retour il faisoit encore quelque travail, puis achevant le reste de son office terminoit la journée. Les Dimanches & les Fêtes où il alloit à pied en quelque pelerinage de devotion, où il se faisoit lire la vie des Saints, & d'autres histoires, pour former toûjours davantage ses mœurs à la vertu. Quand il marchoit aux champs

SECTION IV.

Contre le Duel.

Je m'asseure qu'on n'a pas oublié de vous dire que pour être de vaillans hommes du temps, il faloit être fougueux en medisances, en blasphêmes, en paroles licentieuses, en duels & défis, qui sont les grandes proüesses du siecle. Et bien mon Cavalier, suivát ce style vous apprendrez donc à jurer, & blasphemer. Je ne dis point combien ce crime est grand, & combien vous rendez vôtre langue punissable, en la formant en ce langage des Demons: mais je dis une chose qui est bien certaine: ceux qui recherchent de la gloire aux vices, n'y reüssissent pas toûjours avec eminence. Tout ce que vous pourrez faire en gagnant l'enfer par ces execrables sermens, ce sera d'aquerir les belles qualitez d'un charretier embourbé. Condãnation des rodomontades, & des duels.

Et pour le duel, je tiens pour certain que si cét infame Cavalier qui vous a coiffé, a voulu dire la verité, que lui dictoit sa conscience, il vous la donne plutôt pour une honnête couverture de lâcheté, que pour une vraye valeur. Le monde n'est plus si niais, que de mesurer la vaillance au modelle des Mores des esclaves, & des goujats, qui ont été les premiers executeurs de ces carnages. Comment voulez-vous qu'on se persuade qu'un tas de petits mutins, qui n'ont autre chose en bouche que ces duels soient hommes valeureux. Nous ne sommes pas si ignorans que nous ne sçachions bien que le courage ne fit jamais de bonne alliance avec la servitude & la delicatesse. Et la plus part de ces gés-là, sont des têtes serviles, qui subissent une infinité de loix honteuses & tyranniques pour un peu de fu- Auteurs desduels Lâcheté.

mée : ce ſont des corps flêtris de pareſſe, qui ſont quelquefois bien empêchez de leurs jartieres qui auroient bon beſoin d'avoir des anneaux d'été & d'hyver ; pour changer ſelon les ſaiſons. Ils craignent la lancette d'un Chirurgien,ils crient les hauts cris pour une petite fiévre,& ſe font traiter comme des accouchées. Imitez-vous quelle vaillance il y peut avoir là dedans. Si on les avoit pilez & pulveriſez dans un mortier,une centaine de ſemblables Rodomons ne feroient pas une demy once de force guerriere. Mais il y a un peu de deſeſpoir & rage qui boüillonne dans un cœur paſſionné, pour ce contrefaire la vertu. A Dieu ne plaiſe que nous prenions la paille pour l'or, & la ciguë pour le perſil, & le ſinge pour un homme : nous ſçavons que la valeur,au rapport des grands Capitaines, eſt dans la conſideration & dans la froideur cõme dans ſon vray élement. Quand je voy un de ces petits glorieux ; qui s'en va ſur le pré par une baſſe crainte de quelque vergogne, ou une chaleur de foye qui le tourmente, j'en fais autant de cas comme ſi je voyois une poule en colere.

Duel ſembla-ble à la circõci-ſion de Sichem.

Eſtimez-vous que Sichem étoit un bien habile homme,de prendre la circonciſion pour l'amour de Dina ? pour moy je penſe que c'étoit un trait de grande lâcheté de ſe faire trancher ſous le raſoir une partie la plus honteuſe de ſon corps, pour plaire à une petite Juifve, qui avoit aprés grand ſujet de tourner en riſée ce donloureux ſacrifice.Ce pauvre Courtiſan pour le plaiſir d'une affetée,pour une folle imagination du point d'honneur,ſe va faire tailler ſur le pré malheureux, il penſe épouſer Diana & il trouve Proſerpine : il ſe figure une gloire mondaine qui le mettra au nombre des vaillans & il rencontre une mort ſanglante qui tuë l'ame

& le corps d'un mesme coup.

Je veux mourir si ce n'est la plus pauvre chose de les voir en telles affaires. Que si on les regardoit, ils feroient crever de rire de leur faineantise, ceux-là même qui auroient envie de pleurer leur malheur. J'en ay retiré de ce massacre qui étoient plus étourdis que des oisons bridez, & plus hideux qu'un trépassez de quatre jours qu'on viendroit de tirer du sepulchre. Les pauvres gens enduroient tout cela pour faire courir un petit bruit dans Paris, qu'ils s'étoient enfin batus, & qu'ils avoient fait avec tant de froides sueurs de la mort, ce que leurs laquais, qui sont un peu plus stupides, feroient cent fois de gayeté de cœur. Ne voila pas qui est digne, ou de compassion, ou de grande moquerie? Puis vous les flatez d'un pretexte de courage, que vous leurs faites acheter bien cherement. Quand vous loüez telles actions, & que vous dites qu'il s'est fait un beau combat derriere les Chartreux, & que tous deux y ont bien apporté de la resolution vous êtes des hommes de sang, il vous devoit suffire que vos jugemens sont si grossiers en l'estime qu'il faut faire de la vaillance, sans rendre vos langues tragiques. Leurs épées tremblantes seroient trop lâches pour consommer le mystere des furies, si vos paroles n'armoient le desespoir pour joüer de son reste.

Peut-être diriez-vous que vous en connoissez qui se sont batus en duel, lesquels ne laissent pas d'être bien vaillans dans les armées; ce n'est pas aussi ce que je vous nie; je ne dis pas qu'un homme vaillant ne se puisse battre en duel, mais je nie qu'il soit vaillant, simplement pour se battre en duel. David a été adultere, & s'est fait Saint, mais ce n'est pas pour avoir été adultere, qu'il a été Saint. Aussi personne n'aura-t-il jamais la reputation de valeur, devant

les gens bien senſez pour avoir fait un crime. Car ſi ce duel étoit toûjours une marque infaillible de courage, je demãde pourquoi en a t-on vû qui ſe ſont montrez des plus importuns à provoquer les autres à ce combat, des plus ardens pour y aller, des plus mutins pour s'y opiniâtrer: & cependant quand ils ſont venus aux armées, où il falloit témoigner la vraye valeur pour le ſervice de leur Prince, telles rencontres ſe ſont trouvées où ils ſe ſont mis à fuïr ſi deſeſperément, qu'ils ont paſſé des forêts de deux lieuës, ſans voir un ſeul arbre, tant ils étoient éperdus. Il n'eſt point beſoin de les nommer, peut être ne ſont-ils que trop renommez dans les hiſtoires du temps. Et puis vous me ferez cas du courage de ces beaux gladiateurs.

Aſſeurez vous que la pluſpart de ceux qui montrent des fougues boüillantes en ces actes barbares, ſont comme des Energumenes qui ſont poſſedez du malin eſprit. Vous vous étonneriez de voir une petite femmelette ſi robuſte, qu'il faut vingt hommes pour la tenir. D'où penſez vous que luy vienne cette force, ſinon qu'elle a le diable au corps? Et dites-moy, un jeune Seigneur qui a quelquefois pere, mere, femme, enfans, honneurs, richeſſes, delices en la vie iroit-il de ſang froid ſe priver de tout cela, mépriſeroit-il les Edits ſacrez de ſon Prince, encore tout fraichement renouvellez par le zele de nôtre grand Monarque, décendroit-il les yeux ouverts en Enfers, s'il n'y avoit quelque eſprit noir de l'abîme qui le trainât au dernier malheur? Il fait pour une mine froide, & une parole égarée, & un caprice d'eſprit, ce qu'il ne feroit, ny pour Dieu, ny pour le Roy, ny pour un monde. Il faut bien dire qu'il y a des maladies des petites maiſons; & vous prenez cela pour vaillance? Un pauvre niais de ſe-

Courage du duel, ſéblable à celui des poſſedez

cond qui met en compromis à la discretion d'une tête creuse, tout cela qu'il a de plus cher en ce monde, & tout ce qu'il espere en l'autre, qui va pour être la victime de la mort, ou homicide d'un homme qu'il n'a jamais vû, ny connu, ou qu'il a ce beau jeu là, s'il n'étoit demoniaque ? & puis vous admirez cela ? que n'allez-vous plutôt admirer les mines, les secousses, & les grimaces des endiablez ?

Je commence à vous persuader la raison, dites-vous mon Cavalier, vous êtes ennemy de cette race de Cadmus, provenuë des dents du serpent ? & ne pensez pas que ces petits mutins du temps, avec leurs cartels & défis ayent de la valeur : Mais si un brave Cavalier est provoqué au combat par telle sorte de gens, le doit-il refuser ? veritablement les duels prennent de grandes differences, des causes qui les font, & des procedures qui les executent. S'il faut aller au duel, allez-y comme David, aux yeux d'une armée, avec la permission de vôtre Prince, ou de vôtre Capitaine, contre un Goliath qui vous aura défié ; allez-y avec intention de defendre la bonne estime de vôtre nation, & d'affoiblir le party contraire, voila qui est illustre. S'il faut aller au duel, allez-y quand vôtre Roy, ou vôtre Seigneur vous commandera d'accepter le combat, pour terminer quelque grosse guerre, & arrêter une grande effusion de sang par le peril de deux champions. Voila qui est glorieux.

Mais si vous y allez pour un chimere d'esprit que vous qualifiez du nom d'honneur, pour un mot ambigu, auquel vous donnez une interpretation contre vous-même, pour une mine froide, un sourcil trop élevé, un desir que vous avez de vous rendre pleige des folies d'un écervelé, & esclave de ses passions, si vous y allez pour l'amour d'une femme

impudique, à qui vous immolez le ſang humain, comment pouvez-vous être excuſable ? Car ſi vous me dites que vôtre honneur vous eſt plus cher que le bien & que la vie, & partant que comme la loy de nature vous permet de defendre & les richeſſes & le corps, à la pointe de l'épée, contre un raviſſeur & un homicide, dont on ne ſe peut autrement demêler, vous avez le même droit pour la defence de vôtre reputation, qui eſt en l'homme ce que la prunelle eſt en l'œil. Je vous repons qu'étans auſſi ſurpris ſur le champ par un aggreſſeur qui vous provoque, vous menace, & vous porte l'épée dans les flancs, ſi vous n'uſez d'une defence legitime, on ne dit point que vous ſoyez pour lors obligé de fuïr avec quelque ſorte d'ignominie. Je diray bien davantage que ſi le vray honneur étoit intereſſé au refus du défy, celuy qui l'accepteroit ſembleroit même, ſelon les loix de conſcience aucunement tolerable. Mais de qui devons-nous prendre cét eſtime, & ce jugement du vray honneur ? eſt-ce de certains petits évantez, & gens ſans ſervelle qui ſe ſont vendus à la paſſion pour renoncer eternellement à la prudence ? Voila de beaux juges de l'honneur, voila qui merite bien de nous preſcrire la taxe & le prix de la choſe la plus precieuſe du monde.

Si nous voulions ſincerement établir ce jugement qu'il faut faire du point d'honneur, nous le devrions rechercher dans les reſolutions de l'Egliſe, & des Juriſconſultes: mais ſi ces gens là vous ſont ſuſpects, comme étant éloignez de la profeſſion des armes cherchons-le dans la bouche des guerriers. Y a-t-il jamais eu plus brave Cavalier que le feu Roy de tres-glorieuſe memoire, y eut-il auſſi jamais Prince plus adroit aux armes, & plus heureux, que celuy qui regne aujourd'huy ? puiſque leurs Edits

condamnent les duels;& ceux qui different, & ceux qui acquiescent au défi quoy qu'ils soient bien differens en procedures, qu'avons-nous plus affaire d'autres jugemens pour decider le point d'honneur? *Mais les Rois & les Princes souverains*, dites vous, *nonobstant leurs Edits approuvent de vive voix ceux qui ont montré du courage en telle action.* Qui leur oseroit reprocher cela? qui leur oseroit dire en face qu'ils démentent leurs Edits par leurs jugemẽs particuliers? Qui ne voit que telles paroles sont inventées à dessein par ceux-là même qui cherchent des pretextes à leurs fausses libertés? Tout l'Univers ne sçait-il pas que nôtre grand Monarque a montré sur ce point des exemples de la plus couragense & la plus inflexible justice qui ait jamais paru dans cét Etat? Quel rocher a soûtenu plus de flots,& de vagues, qu'il a vaincu de larmes & d'importunitez,pour maintenir la constance de ses resolutions, sans pardonner aux qualitez les plus eminentes,ny s'amolir aux prieres les plus charmantes & les plus fortes qui pourroient être imaginées. Où devons-nous apprendre la taxe de l'honneur,les jugemens & les volontez du Prince sinon dans des oracles & des vertus qu'il a consigné à la memoire de tous les siecles? Je vous prie ne me rompez plus la tête de ces truands combats; & de ses vilains massacres,cela ne sera plus que pour des infames, & de loups garous.

SECTION V.

Contre la mauvaise conduite aux Armées.

C'Est de là qu'on vous a pareillement appris à faire en tems de guerre le petit Canibale dans

les armées, & ne jetter que feu & que ſang par la gorge, pour faire marcher devant vous les menaces, & aprés vous les ravages & deſolations. Barbare que vous êtes, penſez-vous que pour avoir un épée au côté vous ſoyez le maître de la vie & du ſang des mortels ? On n'a jamais tiré le fer des entrailles de la terre que pour s'en ſervir au travail de la terre, ou contre les bêtes ſauvages, ou contre les hommes, qui feroient pires que les bêtes, & vous l'employez à tourmenter de payſans innocens que vous devriez proteger ſous vos aîles.

C'eſt choſe étrange, que des hommes, qui ſont faits pour le ſupport des hommes, & qui ne devroient être fort que pour la defenſe des foibles, ſont aujourd'huy plus pernicieux que des loups, la greſle, les ſerpens, les inondations, les embraſemens, les peſtes, & les famines. Voila ce qui rend la Milice odieuſe, voila ce qui ternit une profeſſion honnorable, voila ce qui attire ſur les teſtes des grands, leſquels autoriſent telles actions des calices de l'ire de Dieu, détrempez de fiel, d'abſinthe & du venin des dragons.

Les larmes du pauvre laboureur, des veuves, & des orphelins, qui ſe voyent traitez par ceux mêmes qui ſe diſent amis, avec des cruautez, qui juſtifieroient les Sarrazins & les Mores, ne ceſſent de monter au thrône de Dieu pour demander vengeance ſur ceux qui pour contenter leurs ambitions, aſſouvir leurs appetits, & pêcher dans les eaux troubles, allument des guerres civiles, temeraires & injuſtes, ſans ce ſoucier des deſordres qui naiſſent ordinairement de ces funeſtes conſeils. O Dieu, que c'eſt un grand mot que celuy qui peut faire en un inſtant dégainer cent mille épées, qui n'ont point d'yeux pour voir où elles frappent &

ne portent point d'anses pour les retenir, quand elles ont une fois prins l'effort.

Comment un homme qui n'a qu'une vie, pourra-il expier tant de morts, tant de violences, tant de ravages qui se commettent par une gendarmerie licentieuse. Il faut necessairement roidir le bras pour faire observer la discipline militaire, & si on ne peut empécher ces furieuses corruptions, il faut plutôt abandonner les charges & les commandemens que de les cimenter du sang & des larmes de tant de victimes infortunées.

Le brave Belisaire qui fut un des plus excellens Capitaines du monde, ayant fait empaler deux soldats pour quelque crime, comme il vit que les autres en murmuroient. *Sçachez*, leur dit-il, *que je suis venu combattre avec les armes de religion & de justice, sans lesquelles nous ne pouvons attendre ny victoire, ny felicité. Je veux que mes soldats tiennent leurs mains nettes pour tuer un ennemy. Jamais je ne souffriray personne dans mon armée qui ait les doits crochus, ou sanglans, fut-il terrible comme un foudre dans les armes. La force ne sert de rien si elle n'a l'équité pour compagnie.* Voila parler en guerrier. Il pouvoit avoir appris même cette leçon de l'Empereur Aurelien, qui écrivoit à un de ses Lieutenans : *Mon amy, si tu veux être Capitaine, mais bien si tu veux vivre, contien tes soldats dans le devoir, je ne veux pas qu'un paysan se plaigne seulement qu'on luy ait fait tort d'un poulet, ny qu'on ait ôté un raisin de sa vigne, sans sa permission. Je feray rendre compte jusques à un grain de sel, ou une goute d'huile qu'on auroit exigé injustement. Je veux que mes soldats soient riches des dépoüilles des ennemis, & non des larmes de mes sujets. Je veux qu'ils portent leurs richesses sur leurs épées, non dans les cabarets. Ie veux qu'ils soient chastes dans la maison de leurs*

Justice de Belisaire, & d'Aurelien. *Precop. l. 1. de bello Vandal.*

Vopisc. in Aurel. Belle discipline.

hostes, & qu'on n'entendit parler d'aucunes querelles; Et n'est ce pas merveille de ce qu'écrit Marcus.

Scaurus, qu'on à vû des regimens campez autour d'un grand arbre, tout chargé de fruits, & les Soldats partir le lendemain sans avoir fait tort d'une seule pomme au maître du lieu ? Et qui ne s'étonnera de ce que dit Lampridius, d'Alexandre Severe, que ses soldats marchoient à la guerre des Perses comme des Senateurs, & que les paysans les aimoient comme leurs freres, & honoroient leur Empereur comme un Dieu ? n'est-ce pas une chose honteuse, qu'il faut que des infidelles nous fassent leçon de la modestie, & que cét Alexandre qui avoit appris une sentence des Chrêtiens, qui étoit. Ne faire a autruy ce qu'on ne voudroit pas être fait à soy-même, la gardoit si exactement jusques dans la licence des armes, qu'il se rendoit quasi adorable à ses sujets ? Et cependant nous voyons des Gentil-hommes qui n'ayans jamais manqué de bons preceptes, exercent & en paix & en guerre des tyrannies sur leurs sujets, dont les Scythes & les Arabes auroient horreur. On ne sçauroit faire une guerre qu'il ne sembloit qu'Attila soit resuscité avec son armée, pour piller encore une autrefois la France : ce n'est point aux ennemis qu'on en veut, c'est aux bourses, & ceux-là sont toûjours assez criminels qui ont quelques petites commoditez. Je ne sçay où chercher ce malheur, pour le trouver en sa source, le soldat s'excuse sur la necessité, le Capitaine se plaint du payement, l'un rafle, & l'autre querelle, pendant que le desordre est immortel.

O braves & valeureux Cavaliers, ne devriez-vous pas seconder en cecy les bonnes intentions de nôtre grand Roy & bannir telles infamies non

ſeulement de la France, mais de la memoire des hommes: Si vous deſirez voir comme il faut ſe comporter en la guerre, je ne vous iray point chercher S. Martin: Regardez-moy un homme dont on a mis depuis peu de temps la vie en lumiere pour ſervir de modelle à la Nobleſſe: nous le touchons quaſi encore du doigt: car il eſt mort ſous le regne de François I. aprés avoir ſervy trois Rois aux armées, l'eſpace de trente-deux ans: c'eſt ce vaillant du Terrail, dit autrement, le Chevalier Bayard, natif du Dauphiné: Je me ſers volontiers de ſon exemple; & d'autant que l'un des plus belliqueux de nos Rois, le même François I. voulut être fait Chevalier de ſa main, pour témoigner l'honneur qu'il portoit à ſa vaillance, & d'autant que j'y vois pluſieurs traits genereux qui reſſentent la vertu d'un vray Cavalier François: C'étoit un Capitaine hardy, de bonne conduite, vaillant & magnanime; duquel on dit: *Qu'il avoit l'aſſaut du levrier, la defenſe du ſanglier, & la fuite du loup*. Je laiſſe à part ſes faits de guerre, je prends quelques-unes de ſes vertus dont je vous veux icy ſervir. Ce royal courage n'avoit autre but dans les armes que la gloire de Dieu, le ſervice de ſon Prince, l'honneur de ſa profeſſion; Dequoy nous avons un grand témoignage en un petit Eloge que luy donne ſon Secretaire, diſant. *Qu'aprés ces trente-deux ans de ſervice, il eſt mort quaſi auſſi pauvre qu'il étoit né*. C'eſt beaucoup, dit-il, & j'eſtime Bayard plus glorieux ſous ce titre, que s'il eût porté le Duché de Milā ſur ſon dos. Il avoit une vraye pieté de bon ſoldat: car tous les matins il prioit Dieu fort devotement, & ne vouloit pas que durant ſes prieres il y eût perſonne en ſa chambre. Il étoit ſi obeïſſant à ceux qui cōmandoient dans l'armée, que jamais il ne refuſa aucune commiſſion qui luy fût

Vertus militaires d'un brave Cavalier Frāçois.

donnée. De fait prevoyant bien que la derniere qui luy fut ordonnée par l'Admiral Bonivet, étoit tres-dangereuse, & comme impossible, neanmoins il y alla, sacrifiant sa vie aux commandemens du Lieutenant de son Prince, pour ne point dementir son train ordinaire. Aussi y fut il tué d'une mort la plus genereuse qui pourroit arriver à aucun Capitaine de sa sorte : C'étoit un lion dans les armes; qui avec une compagnie d'hommes d'élite qu'il choisissoit & dressoit au métier, faisoit des effets si étranges, qu'on ne gagnoit point de batailles dont il ne fut toûjours la principale cause. Jamais hommes ne fut plus terrible à un ennemy dans la mêlée: mais hors de là on dit qu'il étoit l'un des plus affables & des plus gracieux de la terre. Il étoit si mauvais flatteur des grands, que pour gagner un Empire, il n'eut pas dit autre chose que la raison. Son métier étoit d'honorer les personnes de vertu, parler peu des vicieux, moins encore de ses faits de guerre, ne jurer jamais, faire plaisir à tous ceux qui l'en requeroient, aussi volontiers que si luy même eut reçû le bien-fait; donner des aumônes secretes selon ses moyens, en telle façon qu'on écrit que sans les autres œuvres pieuses, il a marié pour le moins cent pauvres filles. Voila de quels elemens son ame étoit composée au dedans.

Quant à la façon de traiter en la guerre, il se soucioit aussi peu de l'argent que de la bouë de la terre, & n'en vouloit avoir que pour le donner. Témoin un trait de grande liberalité qui se rencontre de lui. Il avoit pris de bonne guerre un Tresorier Espagnol, qui portoit quinze mille ducats : un de ses Capitaines, nommé Tardiu, jura de chaude colere, qu'il auroit part au butin, d'autant qu'il avoit été de l'entreprise : ce bon Chevalier luy dit en soû-

Merveilleux mépris de l'argét.

tiant, *Il est vray, vous avez été de l'entreprise, mais vous n'avez pas été de la prise: Et quand vous en eussiez été, vous êtes sous ma charge, je ne vous donneray que ce qu'il me plaira.* Celui-cy entre en de plus grandes fougues, & s'en va plaindre au General, qui aprés avoir bien cõsideré l'affaire, adjuge le tout à Bayard. Il fait porter ses ducats en lieu de seureté, & commande qu'on les déploye sur une table, en presence de tous ses gens, leur disant, *Compagnons que vous en semble? ne voicy pas de belles dragées?* Le pauvre Tardieu qui avoit été debouté de ses pretensions par sentence expresse de ses Capitaines, regarda cét argent d'un œil jaloux, & dit que *s'il avoit la moitié de cela, il seroit homme de bien toute sa vie. Ne tient-il qu'à cela*, dit ce brave courage? *Tenez je vous donne de bon cœur ce que vous n'avez pû avoir de force, Qu'on luy compte tout à cette heure sept mille cinq cens ducats.* L'autre qui pensoit au commencement que ce fût une pure moquerie, quand il vit que c'étoit tout de bon, & qu'il fût en possession de ce qu'il desiroit, il se jette à deux genoux aux pieds de Bayard, ayant aux yeux les grosses larmes de joye; & s'écrie, *Helas, mon maître, mon amy, vous avez surpassé la liberalité d'Alexandre, comment pourray-je jamais reconnoître le bien-fait que je reçois aujourd'huy de vôtre main?* Taisez-vous, luy dit cét homme incomparable, si j'avois la puissance, je ferois beaucoup mieux, & là dessus faisant appeller tous les soldats de la garnison, il distribuë le reste des ducats, sans retenir un seul denier pour son usage.

Je vous demande si ce n'étoit pas là un cœur de perle, où il n'y avoit pas une seule tache d'avarice? Aussi quand il alloit par le pays, même en terre de conquête, il payoit sa dépense, & comme on luy disoit, *Monseigneur, cét argent est perdu: car au partir*

d'icy on mettra le feu ceans, il répondoit, *Messeigneur, je fay ce que je dois, Dieu ne m'a pas mis au monde pour vivre de rapine.*

Excel-lẽt trait du Chevalier Bayard.

Suivant ce ſtyle il fit un trait à la priſe de Breſſe, ville d'Italie, à jamais memorable, que je veux deduire icy, quaſi ſelon les termes qu'il eſt couché en ſon hiſtoire : C'eſt que s'étant mis à la tête des enfans perdus, il entra le premier & paſſa le rempart, ou il fut griévement bleſſé au haut de la cuiſſe d'un coup de pique : tellement que le fer demeura dans la playe : luy ſans s'étonner, dit au Capitaine Molard : *Ie ſuis mort, mais ce n'eſt rien ; faites marcher vos gens hardiment, la ville eſt gagnée.* Là deſſus deux ſoldats l'emportent hors de la foule: & voyans que ſa playe rendoit quantité de ſang, ils ſe dépoüillent de leurs chemiſes & les dechirent pour luy bander la cuiſſe ; puis en la premiere maiſon qu'ils trouvent, ils demontent une petite porte, & chargent deſſus leur pauvre Capitaine, pour le porter plus doucement. De là ils vont droit à un grand logis qu'ils jugerent aſſez convenable pour ſon logement: Il appartenoit à un honnête Gentil-homme, qui s'étoit retiré dans un Monaſtere pour éviter la fureur des ſoldats; car le ſac de la ville fut ſi effroyable, qu'on compta, tant des Venitiens qui la defendoient, que des Bourgeois, juſques à vingt-mille morts. La Damoiſelle étoit demeurée dans cette maiſon avec deux belles filles, qui étoient cachées en un grenier ſous du foin. Comme on vint à heurter à la porte, la mere s'armant de reſolution, ouvre, & voit un Cavalier tout ſanglant, qu'on portoit ſur cét ais qui met incontinent des gardes à ſon logis & demande un lieu pour ſe retirer. La Dame le mene en la plus belle chambre, où elle ſe jette à ſes pieds, & luy dit, *Monſeigneur, je vous preſente cette*

maison, & tout ce qui est dedans, car je sçay bien qu'elle est vôtre par le droit de la guerre : je vous supplie seulement que se soit vôtre bon plaisir de me sauver & mon honneur, & celuy de deux pauvres filles prêtes à marier, que mon mary & moy avons. Le Chevalier répond, *Madame, je ne sçay si je pourray échapper de cette blessure, mais je vous promets bien que tant que je vivray, il ne sera fait aucun tort à vous ny à vos filles, non plus qu'à ma personne. Gardez les seulement en vos chambres, & qu'elles ne se voyent point, faites venir vôtre mary, asseurez-vous que vous avez un hôte qui vous fera toute la courtoisie possible.* La Dame fort consolée de l'entendre parler de la façon, obeit, & employe tout son soin à le bien traiter. Elle s'apperçût incontinent qu'elle avoit logé un honnête homme, quand elle vit que le Duc de Nemours, le brave Gaston de Foix, General de l'armée, le venoient tous les jours visiter, & que ces gens en une ville de conquête, parloient de payer tout ce qu'ils prenoient : La bonne hôtesse le servoit comme un Ange du Ciel, tant elle y voyoit reluire d'honneur & de vertu. Quand il fut guery & qu'il parla de déloger pour être à la bataille de Ravenne, où son General le desiroit avec passion, la Dame qui se tenoit comme sa prisonniere, avec son mary, & ses enfans, considerant que si son hôte la vouloi traiter à la rigueur, il en tireroit dix ou douze mille écus, s'avisa de luy faire un present, & le venant trouver en sa chambre avec un serviteur qui portoit une petite boëte d'acier, elle se jetta incontinent à ses pieds, mais luy la releve promptement, ne permettant pas qu'elle dit un seul mot devant, que d'être assise auprés de soy : alors elle luy fit la harangue qui a été bien remarquée par le Secretaire de Bayard.

Monſeigneur, la grace que Dieu me fit à la priſe de cette ville, de vous addreſſer en cette maiſon, qui vous eſt toute acquiſe, n'a pas été moindre que la conſervation de la vie de mon mary, de la mienne, & de celles de mes filles, avec leur honneur qu'elles doivent avoir plus cher que la vie. Et d'abondant vos gens ont vêcu avec une telle retenuë dans ma maiſon, que ne me pouvant plaindre d'aucun injure, j'ay dequoy loüer à jamais leur modeſtie. Monſeigneur, je ne ſuis pas ſi ignorante de la condition où le malheur de la guerre nous a reduits, que je ne voye bien que mon mary, moy, mes enfans, ſommes vos priſonniers, & que tous les biens de la maiſon, ſont à vôtre diſcretion, pour en diſpoſer ſelon voſtre bon plaiſir. Mais connoiſſant la generoſité de vôſtre cœur, qui eſt incomparable, je ſuis venuë pour vous ſupplier tres-humblement d'avoir pitié de vos captifs, & de nous traiter ſelon vôtre liberalité accoûtumée. Voicy un petit preſent que nous vous faiſons, que je vous prie d'avoir pour agreable: En diſant cecy elle prend la boëte des mains du ſerviteur, & l'ouvrit devant le bon Chevalier, qui la vit pleine de beaux ducats? dequoy il ſe prit à ſoûrire, & luy dit, *Madame, combien de ducats y a-il en cette boëte?* La pauvre femme qui penſoit que ce ſoûris provenoit de quelque mécontentement, répond: *Monſeigneur, il n'y en a que deux mille cinq cens: mais ſi vous n'eſtes content nous en trouverons plus largement. Tant s'en faut, Madame*, replique le Chevalier, *je vous puis bien aſſeurer, que quand vous me donneriez cent mille écus, vous ne me ſçauriez faire tant de bien que vous m'avez fait, au bon traitement que j'ay receu ceans. En quelque lieu que je me trouve, tant que Dieu me donnera la vie, vous aurez un gentil-homme à voſtre commandement. Quant à vos ducats, je n'en veux point: je vous en remercie, reprenez-les, j'ay toûjours*

mieux

mieux aimé les gens d'honneur que les écus, & ne pensez point que je ne m'en aille aussi content de vous comme si cette ville étoit en vôtre disposition, & que vous m'en eussiez fait un present.

Elle se jettant derechef à genoux, & le Chevalier la relevant, repartit: *Monseigneur, je m'estimerois à jamais la plus malheureuse femme du monde, si vous n'acceptez ce present, qui n'est rien en comparaison des obligations infinies que j'ay à vôtre grandeur. Et bien,* dit-il, *puisque vous le donnez d'une si franche volonté, je l'accepte pour l'amour de vous, mais faites venir vos filles, car je leur veux dire adieu.* Ces bonnes filles l'avoient charitablement assisté durant sa maladie, en presence de leur mere, pinsant quelquefois le luth, dont elles joüoient tres-bien, pour le réjoüir. Elles se viennent jetter à ses pieds, & l'aînée luy fait une petite harangue du style de sa mere, pour le remercier de la conservation de leur honneur. Le Capitaine les écoute quasi en larmoyant, pour la douceur & l'humilité qu'il y voyoit: puis leur dit: *Mes Damoiselles, vous faites ce que je devrois faire, qui est de vous remercier de tant de bonnes assistances que vous m'avez renduës, dont je me sens fort vôtre obligé. Vous sçavez que de gens de ma profession ne sont pas volontiers chargez de belles besognes pour presenter aux filles, mais voicy vôtre bonne Dame de mere qui m'a donné deux mille cinq cens ducats: En voilà pour chacune mille que je vous donne, & je veux resolument qu'ils vous demeurent.* Puis se tournant à son hôtesse, *Madame, je prendray,* luy dit-il, *ces cinq cens à mon profit, pour les distribuer aux pauvres Religions des Dames qui ont été pillées, & je vous en donne la charge, car vous entendez mieux où sera la necessité que tout autre.* Ce fut alors que la Dame touchée au vif d'une si grande pieté, dit ces mots qui sont couchez dans l'histoi-

re en vieux langage : *O fleur de Chevalierie, à qui nul ne se doit comparer, le benoist Sauveur & Redempteur* Jesus-Christ, *qui souffrit Mort & Passion pour les pecheurs, vous veüille remunerer en ce monde icy & en l'autre.* Le Gentil-homme du logis, qui avoit déja entendu la grande courtoisie de son hôte, le vient remercier le genoüil en terre, & luy fait offre de sa personne, & de tous ses biens. Les filles qui travailloient fort bien à l'éguille, luy font present de deux brasselets tissus de fil d'or & d'argent, si mignonement qu'à merveilles, & d'une bourse de sur-satin cramoisi, ouvrée fort richement : luy les recevant d'un bon œil : *Voilà*, dit-il, *que je prise plus de dix mille écus :* & sur l'heure se fit mettre les brasselets, & mit la bourse en sa manche, les assurant que tant que ces presens dureroient, il les porteroit pour l'amour d'elles. Là dessus il monte à cheval accompagné de son parfait amy, le Seigneur d'Aubigny, & d'environ deux ou trois mille hommes : La Dame du logis, & les filles, & tous ceux de la maison, pleurans aussi amerement son depart, comme si on les eût tous voulu mettre à mort.

Je vous demande, si les étoilles décendoient du Ciel, trouveroient-elles en terre plus d'amour, & de respect ? Où sont ces petits gladiateurs, qui sont comme des cometes de feu & de sang, pour porter le meurtre, la peste & le venin dans les maisons ? qui font crouler les pilliers des logis à force de blasphemes, qui chargent d'injures, de playes, & de bosse, tous les domestiques ; qui pillent, & qui ravissent, comme des harpies, alimentées du sang humain ? quand ils n'auroient fait autre chose toute leur vie que d'amasser des montagnes d'or & d'argent, pourroient-ils arriver à la moindre partie du contentement qu'avoit ce bon Capitaine, lequel ne

vouloit autre recompenſe de ſes grandes actions, que la ſatisfaction de ſa conſcience, & la gloire de les avoir faites? C'eſt ainſi, ô Nobleſſe, qu'on gagne les cœurs des hommes, pour ſe faire une couronne d'immortalité ; c'eſt ainſi qu'on oblige le Ciel, & qu'on rend la terre tributaire aux vertus.

SECTION VI.

Contre l'Amour, & l'Immortalité.

JE vous diray bien qu'entre toutes les qualitez d'un brave Seigneur, il n'y en a point qui ait une plus douce odeur que la Temperance, qui reprime les voluptez du corps. Qu'on ne vous flatte point ſur la paſſion de l'amour, comme ſi c'étoit une grande vertu de vôtre profeſſion. Croyez-moy, que c'eſt le ver qui ronge toutes les grandes actions, la tigne qui mange toute la vigueur de l'eſprit, la tache qui ſoüille tous les plus beaux ornemens de la vie, le labyrinthe qui embarraſſe tous les beaux deſſeins, l'écueil qui arrête tous les vaiſſeaux, le gouffre qui engloutit tous les corps & les ames.

Les ſages Secretaires de la Nature ont remarqué que tous les animaux qui ont l'haleine de feu, ont la queuë de dragon. Jamais auſſi on ne voit une amour charnelle puiſſamment embrazée, qui n'ait quelque iſſuë ſerpentine, funeſte, & deſaſtreuſe. J'avouë que le feu penetre dans les moüelles de toute la nature de l'Univers, mais il a des effets bien divers, ſelon les ſujets où il reſide. Autrement brûle-il au Ciel, autrement aux enfers, autrement aux corps des animaux, autrement dans le ſouphre & la poudre à canon, & ſemblable corps capables

Diverſes eſpeces d'amás.

de receyoir son action. Il enflamme les astres au Ciel d'une flamme pleine de lustre & d'honneur : il tourmente les damnez aux enfers, il entretient la vie des animaux : il consomme tous les corps secs & huileux pour les reduire en cendre ou en fumée, Prenez ma comparaison,& dites qu'il y a des amoureux qui brûlent comme le Ciel, les autres comme l'enfer ; les autres comme les corps bien temperez ; les autres comme l'huile & le bois.

Les I. amans ont les ardeurs du Ciel, qui ont des amour chastes & spirituels pour les choses divines, Ce sont des plaisirs que l'œil jaloux ne sçauroit épier, que la langue médisante ne peut mordre, que les mauvais bruits n'ont point coûtume de diffamer, que les égaux n'ont point de sujet d'envier, que les tyrans armez des spectres de tant de supplices, n'ont point trouvé moyen d'attacher aux Martyrs. Quand on aime Dieu, on le trouve par tout, par tout on luy parle, par tout on le sert,& par tout on sent que tous les services qu'on luy rend tiennent lieu de recompense. On devise avec luy aussi bien dans le ventre des Balaines, comme dans les fournaises ardentes, témoins Jonas & les trois enfans qui ont trouvé des chapelles toutes faites dans les entrailles des poissons, & les flammes; d'autant que l'amour de Dieu, le plus sage Architecte du monde, les leurs avoit bâties.

Les II. amans brûlent comme l'enfer, qui vivent perpetuellement dans des concupiscences sales, méchantes & infames, dans des passions tenebreuses, extraordinaires & desesperées, qui sont dans la sensualité, comme dans un abîme, enchaînez d'une longue chaîne de servitude, & n'ont jamais part à l'air & à la lumiere des enfans de Dieu.

Les III. sont ainsi que les corps temperez, qui

ont des amitiez conjugales, honêtes. & moderées, comme sont celles qui se retrouvent dans les bons mariages, lesquels se traitent selon Dieu, avec tout honneur & sainteté.

Ceux du IV. ordre s'embrazent comme tant de menus corps qui se servent tous les jours de pâture au feu, lesquels consomment l'esprit, la chair & les moyens, dans de certaines amours frivoles & volages, qui aprés les avoir bien usez en font des hommes de vapeur, de cendre & de fumée.

Vous trouverez aujourd'huy que les affections purement conjugales sont assez rares, & les amours celestes encore plus; mais bien par tout il y a quantité d'hommes qui brûlent à guise de l'enfer, ou de la poix.

Il y a quatre sortes d'amour, qui ont grandement nuis & nuisent encore à la reputation d'un bon Cavalier : l'un est l'amour de sensualité; l'autre de phantaisie; le troisiéme d'esclavage, & le quatriéme de fureur. De quel côté que vous tourniez le visage, asseurez-vous mon Gentilhomme que vous ne trouverez rien de beau en cette laide bête. Quatre sortes d'amours.

L'amour de sensualité qui subsiste seulement en la volupté du corps, est un amour brutal, vilain & vagabond; qui est tous les jours à épier & marchander de la chair, n'ayant autre dessein que d'assouvir une infame concupiscence, qui est plus insatiable que le feu, l'abîme & l'enfer. Si la nature vous avoit fait naître quelque Mustapha, pour vous engraisser dans un Serrail, & que vous n'eussiez jamais oüy parler de bien & d'honneur, cela seroit tolerable; mais de voir un brave Cavalier, bien né, & bien nourry, passer sa vie à tendre des pieges à la chasteté, à chercher ceux & celles qui ont trafic des pechez d'autruy à styler un malheu- Amour de sensualité.

reux serviteur pour en faire un messager de sa passion, à promettre, jurer, & parjurer, seduire de pauvres filles abandonnées, les mettre de la necessité dans l'opprobre, & de l'opprobre dans le desespoir; comment cela ne seroit-il detestable ?

Pensez-vous que la terre soit faite pour la remplir de vos pechez ? & les charitez soient instituées pour élever vos crimes ? c'est l'oisiveté qui sert de fourmilliere à vos passions, & vôtre lâcheté qui n'en daigne pas rechercher seulement le remede. Si vous avez deliberé de vivre une telle vie, rendez-moy cette épée, car vous la deshonorez ; ce n'est pas la raison qu'elle seule ait la virginité que tous vos membres ont perduë : Vous ne pouvez bien servir deux maîtresses, Venus & Bellonne ; puis qu'elles sont si differentes : ne vous allez point figurer que Samson, David & Cesar, les ont bien accordées, croyez-moy, que quand il sont devenus lascifs, ils ont cessé d'estre vaillans.

Ce ne fut point avec le miroir, ny le peigne de Dalila, que Samson tua mille Philistins, mais avec une machoire d'âne. Tant qu'il se garda des femmes, c'étoit un Soleil, & un foudre: un Soleil, pour éclairer sa nation : un foudre pour battre en ruine les Philistins. Aussi-tôt qu'une femme l'eût tondu, de Soleil il devient un charbon : & de foudre une vapeur ; & d'homme un jument estropié, qui du champ des batailles fut envoyée au moulin, n'ayant plus d'yeux que pour pleurer en larmes de sang le desastre de ses amours. Quand David terrassa le Geant sur l'arene, il n'avoit pas reçû le coup de l'œil de Bersabée ; depuis qu'il eût veuë à la fontaine, ses yeux ne cesserent de jetter des ruisseaux, & l'amour secha tous ses lauriers, qui eurent toutes les peines à reverdir dans l'eau de tant de pleurs.

Tenez aussi pour certain, que Cesar étant dans les neiges des Gaules, ne pensoit pas à faire des adulteres à Rome : l'occupation de la guerre luy ôtoit tout le goût de l'amour, & jamais il ne prenoit ces pensées de bête, que quand il n'avoit plus desseins digne d'un homme. La volupté ne fit jamais rien de grand, mais bien a elle défait toutes les grandes choses. Et quand Dieu veut donner le salut aux Empires, il prend des soldats qui ont les mains chastes pour chasser des hommes effeminés. Ainsi Arbaces vainquit Sardanapale; Ainsi Alexandre qui ne vouloit pas voir des Reines ses prisonnieres, que d'un œil chaste, défit les Perses esclaves de la luxure; Ainsi les Gots gagnerent l'Empire de Rome, au rapport de Salvian, Dieu voulant purger les terres que les Romains avoient soüillées, par le bras d'une Nation qui étoit plus chaste qu'eux; étant bien raisonnable que ceux-là eussent leur bien, qui ne vouloient point avoir leurs vices.

L'amour de phantaisie est plus sot qu'il n'est malicieux ny vilain. Il y a des Cavaliers qui se persuadent qu'ils sont les plus braves hommes de leur siecle; & que toutes les Dames qui aiment quelquefois la vaillance, où il ne la faut pas aimer, doivent avoir de l'amour pour eux. Ils prennent des vanitez si grandes qu'ils ne portent leurs affections que sur des Princesses, ou des beautez illustres; estimans le reste du monde trop bas pour y placer leur cœur. Ils ressemblent ces oiseaux d'Egypte, qui ne veulent point faire leur nid si ce n'est sur les palmes : aussi ne veulent-ils point aimer qu'en haut lieu. De cette qualité étoient Endymion, & l'Empereur Caligula, qui se dégoutant enfin de tous les hommes du monde, porterent l'ambition de leurs amours, jusques par dessus la sphere, du feu, & se

Amour de phātaisie.

Ibides Ælianu.

persuaderent qu'ils étoient assez vaillans pour avoir la Lune en mariage.

On ne croiroit pas la phrenesie de cette passion, si on n'avoit vû par experience des gens de fort basse étoffe, entretenir delicieusement leurs pensées, sur les amours de la Reine d'Antioche & de Sicile, se transportans de joye toutes & quantefois qu'on leur disoit qu'ils étoient bien avant dans leurs bonnes graces. Cela me fait dire que nous connoissons en deux choses la grandeur de nôtre ame : c'est qu'elle peut faire un monde en sa connoissance, comme Dieu en a fait un en nature, & peut si hautement loger ses pensées, que le plus pauvre coquin du monde peut avoir de l'affection pour la plus relevée personne de la terre. Les riches qui defendent quasi l'usage des elemens, ne peuvent defendre l'amour ; mais c'est une grosse maladie d'aimer hors la sphere de sa puissance, ce qu'on ne peut avoir non plus que la Lune du Ciel. Si nous voulons aimer bien haut, aimons celuy qui nous a faits ; quand nous serons bien dans son cœur, nous trouverons toutes les grandeurs du monde plus basse que nos pieds.

Si vous aviez de ces amours fantasques, mon Cavalier, je vous envoyerois dés à present aux Isles Strophades, avec ceux qui cherchent la main de gloire, la pierre philosophale, & le cercle carré ; & qui distillent souvent l'argent de leur bourse avec ce peu de cervelle qui leur reste ; par un même alembic.

Amour d'esclavage.

Je crains que vous n'ayez plutôt l'amour d'esclavage, & que vous n'ayez fait une deesse d'une piece de chair, à laquelle vous faites gloire d'immoler vôtre liberté ; & estes si aveugle, que vous baisez les chaines de vôtre servitude au lieu de les

rompre. Veritablement c'eſt une piteuſe affaire de voir un homme brûler dans la glace,& tranſir dans le feu,qui a le tein plombé, le viſage chagrin, les yeux creux, & les joües ſeches, l'eſprit réveur, la raiſon égarée, & le cœur tout en fiévre, pour l'amour d'une creature qui ſe moque de luy : Voir un homme qui chemine en ſa ſolitude, & ſe promene comme un ſpectre, ne ſçachant s'il eſt au nombre des vivans ou des morts, qui parle, qui écrit, qui épie, qui eſpere,qui craint, qui rit, qui ſoupire,qui pâlit, qui rougit, qui ſouhaite, qui deteſte, qui trépaſſe, qui reſſuſcite, qui fond dans un abîme, & puis touche le Ciel du doigt, qui joüe une Comedie à douze perſonnages en une heure, & fait plus de metamorphoſes en un jour qu'Ovide n'en a fait en trois ans.

O la miſerable choſe, dit la bouche d'or de Conſtantinople, de s'aller rôtir dans les cendres, & aimer ſi éperduëment une beauté qui n'eſt belle qu'en la phantaiſie d'un cerveau qui a la fiévre, de laquelle l'un de ces jours les vers les plus frians dédaigneront faire leur curée.

Que jamais, ô mon Cavalier,une telle phreneſie n'entre dans vôtre cœur ; il vaudroit mieux ſervir un Turc, ou un Arabe, que de ſervir un ſemblable amour : c'eſt une punaiſe qui mord tant qu'elle vit & aprés la mort,fait ſentir ſon infection.Pourquoy iriez-vous idolatrer une femme ; n'avez-vous pas aſſez de ſervitude en vôtre maiſon, ſans en chercher dehors? Retirez-vous de bonne heure de cette captivité : gagnez le port devant que l'orage vous prenne ; & ſi vous eſtes déja dedans, qu'il n'y ait bras ny aviron qui ne vous ſerve pour vous en retirer. N'eſt-ce pas une choſe bien ſeante de voir un Cavalier qui a une épée à ſon côté, pour trencher

les monstres, d'aller faire le badin aprés une rusée qui exerce une tyrannie sur luy la plus infame qui fut jamais? On dit qu'Omphale prenoit le diadême d'un Roy nommé Hercule, & luy mettoit ses patins sur la tête; que Denis le Tyran écrivoit les expeditions du Royaume de sa main, & que Myrte les cassoit ou signifioit, selon son bon plaisir. Que le Roy Athanaric lioit les cordons de souliers de Pincia; Que Themistocle se faisoit purger & saigner avec sa captive maîtresse: Qui verroit toutes les sottises de ces amans transis, il y remarqueroit une infinité de choses bien plus étranges.

En servant une dédaigneuse qui vous fait mourir mille fois le jour, vous ne pouvez souvent rien esperer autre chose que de servir toûjours; & si vous venez à bout de vos pretensions, ne faites point tant le glorieux, vous n'avez rien peut-être que ce que les vâlets ou des personnes plus indignes n'ayent eu devant vous. Cela meritoit bien de trahir vôtre honneur, & faire tant d'actions si niaises; que si vous ouvriez les yeux à la fin de cette belle farce, vous feriez comme ceux qui se faisoient raser aprés être sortis d'un naufrage: vous ne voudriez pas seulement retenir un poil de cette jeune tête qui s'est laissée brider à tant de folles amours.

Amour de fureur.

Si vous entrez plus avant dans cette passion, vous trouverez la fureur qui noüe des cordes, qui detrempe de poison, qui affile des épées, qui ouvre des cachots noirs, qui plante des gibets, qui allume des brasiers, qui dresse des roües, qui produit tout ce qu'on voit éclorre des tragiques procedures d'un amour enragé, qui fait fléche de tous les crimes pour donner au but qu'il pretend.

Si j'étois en vôtre place, j'arracherois de mon cœur les moindres pensées qui me viendroient de

cette folie:comme le chancre,la vermine,& les serpens,& je prendrois la poste pour fuïr si je pouvois de là les élemens avec intention d'éviter telles rencontres. Tous les plus braves Capitaines ont fait gloire de la chasteté : c'étoit le trophée de Cyrus, à qui Dieu pour cét effet donna les tresors de toute l'Asie ; c'étoit le triomphe d'Alexandre, qui en recompense eût la conquéte des Perses ; & l'Empereur Julien qui faisoit profession de l'imiter, quoy qu'il eust renoncé à tous les Sacremens,ne voulut jamais renoncer à la chasteté qu'il avoit appris dans le Christianisme : disant, que cette vertu faisoit les belles vies,comme les peintres font les beaux visages. Mais pour n'aller point foüiller dans les ruïnes de l'antiquité, regardez ce que fit nôtre Bayard en tel article : Voicy un trait admirable que je veux raconter aux mêmes termes qu'il est couché en son histoire. *Iulianus apud Ammianum.*

On luy avoit fait glisser en sa chambre une Damoiselle, qui étoit l'une des belles filles du monde, & de fait elle avoit une grace Angelique,sinon que les yeux luy étoient enflez à force de pleurer:Quãd le Chevalier la vit, *Comment ma mie*, luy dit-il, *Qu'avez-vous?pourquoy êtes-vous venuë icy?* La pauvre fille se mit à genoux, & dit, *Helas, Monseigneur, Ma mere m'a dit que je fisse ce que vous voudriez: Toutefois je suis vierge,& jamais je n'ay eu aucune volonté de faire mal, n'étoit que la necessité m'y contraint, car ma mere & moy nous sommes si pauvre que nous mourons de faim : Et plût à Dieu que je fusse morte devant cette action,au moins ne serois-je point au nombre des malheureuses filles.* Le brave Seigneur touché au vif des paroles de cette creature, luy répond,la larme à l'œil:*Veritablement ma mie je ne feray pas si méchant, que de vous ôter ce que vous avez gardé si fidel-* Un trait Royal de chasteté militaire.

lement à Dieu. Là dessus il la fait voiler, l'envelop-pant d'un manteau, de peur qu'elle ne fut connuë, fait allumer un flambean, & sans se fier à personne la conduit luy même, & la mene coucher en la maison de sa parente. Le lendemain mande la mere & luy dit, *N'estes vous pas une malheureuse femme de trahir l'honneur de vôtre fille, qui vous devroit estre plus cher que la vie, vous meritez une punition d'autant plus rigoureuse que j'entens que vous estes Damoiselle: car en ce faisant vous demantez la noblesse.* La pauvre creature toute confuse ne sçût que répondre autre chose, sinon qu'elles étoient si pauvres que rien plus. *N'avez vous personne,* luy dit-il, *qui la recherche en mariage? Ouy bien,* dit-elle, *un mien voisin honneste homme, mais il demande six cens florins, & je n'en ay pas vaillant la moitié.*

Alors le brave Bayard prend une bourse, & luy dit, *Tenez voila deux cens écus qui vallent plus de six cens florins de ce païs-cy, pour marier vôtre fille, j'ajoûte encor cent autres pour l'habiller, & cent pour soulager vôtre pauvreté, mais je veux que cela soit fait dans trois jours*: comme aussi le tout fut executé, avec une joye extrême de la mere & de la fille: qui fit un tres-honorable menage.

O Noblesse ce n'est point icy un Hermite, c'est un Capitaine, c'est un Cavalier François, qui n'étoit point d'autre chair que vous, ny d'autre os, ny d'autre sang, il fait cependant un acte de Religieux le plus mortifié; il exerce la liberalité d'un Roy, il égale en cecy, & surmonte quasi les faits heroïques des plus grands Saints. Il est vray que S. Nicolas sauva l'honneur des filles, y fonçant son or & son argent; il est vray qu'en ce faisant, il triompha genereusement de la convoitise des biens temporels: mais il ne servit point en cette action, de triomphe

à soy-même ; qui est bien la plus delicate piece des grandes vertus. Voicy un Cavalier qui surmonte & l'avarice & l'amour, les deux plus grands écueils du monde. Bayard commande à sa bourse en une fortune qui n'étoit point des plus accommodée, cela n'est pas digne de petite loüange: Mais Bayard commande à soy-même en un âge fleurissant, en un corps vigoureux, en presence d'un objet si aimable. Je vous prie ne disons plus que la chasteté se trouve seulement dans les cloîtres, elle est par tout où est la crainte de Dieu, où est la generosité, & la vraye vertu. Que pourront répondre à cecy tant de vilains qui remplissent le monde de pechez, leur noblesse d'opprobres, leur corps de maladies, leur nom d'infamies, comblent tant de pauvres abusées, de miseres & desespoir ? Que répondent tant de petits poupins, qui bravent par les ruës, & font des pavonnades dans un plumage emprunté, dans un habit dont ils doivent l'étoffe au Marchand, & la façon à un pauvre artisan, sans payer ny l'un ny l'autre ? Vrayes Corneilles d'Esope, qui meritent que tous les oiseaux s'assemblent pour leur arracher les plumes qu'ils ont volées pour entretenir leur vanité.

Que répondront icy tant de gourmands, & de joüeurs, qui mangent & qui déchirent les entrailles des hommes, par leurs sanglantes débauches ? est-il possible que ce Soldat eût les quatre cens écus, qui étoit alors une somme excessive, pour donner en une seule aumône, & ceux-cy qui ne parlent que de pistoles pour la braverie, pour le ventre & pour le jeu, n'ont pas un sol pour tendre à un pauvre?

Je veux encore vous enseigner une vertu essentielle de vôtre profession, qui est une certaine trempe de probité, de justice, & fidelité qu'on doit au

Roy,au public, à sa conscience, aux ennemis mêmes,par l'exemple de cét admirable homme justement appellé, le Chevalier sans reproche.

SECTION VII.

Contre la perfidie des interêts.

ON nous a donné pour le comble de ces beaux Preceptes, une grande vertu du temps, qui est de trahir la foy,les Autels,& tout ce qu'il y a de precieux en la nature, ou d'auguste en la Religion pour avancer vôtre fortune,sans craindre même de marcher sur la gorge à vos plus fidelles amis, pour aller droit au temple de l'honneur,ou des richesses du siecle. Petit Janissaire, pensez-vous que c'est là le plus court chemin? N'avez-vous jamais appris que si vous ôtez la fidelité du monde, vous arrachez le maître Autel du Temple, la sainteté du cœur humain, le commerce des hommes, le repos de la vie, le nœud & le lien de toutes les felicitez? Le parjure,dit un Oracle, a un fils qui n'a point de nom, qui n'a ny pied ny mains,& qui ne laisse pas d'aller par toute la terre, & d'écrazer les testes des perfides jusques à la quatriéme generation. Vous verrez aux discours suivans les belles issuës de telles procedures, maintenant je vous dis pour fermer ces preceptes; que si la foy, & la probité étoient bannies du reste du monde,elles se devroient retrouver au cœur d'un Cavalier François.

Oraculum Epicylidi redditū: apud Nicetam.

Nôtre excellent Bayard, dont j'aime mieux prendre encore ce modelle que de tout autre, le fit bien paroître en une affaire où il y alloit de la vie du premier homme de l'Eglise. Il étoit pour lors en

Italie, envoyé du Roy pour aſſiſter le Duc de Ferrare, contre l'armée du Pape Jules, qui étoit pour lors fort contraire à la France, quoy que tant d'autres braves Papes ayent cordialement aimé noſtre nation. Voila pourquoy il envoya au Duc un Meſſire Auguſtin Gerlo Gentil-homme Milanois, traiſtre & factieux, pour luy perſuader de quitter l'alliance des François, avec intention de les perdre, & qu'en recompenſe il luy donneroit ſa niéce en mariage, & le feroit Capitaine general de l'Egliſe. Ce Prince n'y voulut aucunement entendre: mais il fit tant par ſes artifices & ſes avantageuſes promeſſes, qu'il gagna ce Meſſire Auguſtin, lequel luy promit que dans peu de jours il ſe defferoit du Pape par le moyen d'un mauvais morceau qu'il ſçauroit facilement luy donner. Le Duc de Ferrare entendant ces propoſitions, s'en va trouver l'illuſtre Bayard, en ſon logis, & luy fait un long diſcours du mauvais naturel du Pape Jules, & des entrepriſes qu'il avoit ſut ſa vie & celle de tous les François, à deſſein de l'enflammer à la vengeance: puis il frappe ſon coup, & luy fait ouverture de la trahiſon de ce mauvais Gerlo! Bayard le regarde, & luy dit, *Comment, Monſeigneur, je ne croirois jamais qu'un Prince ſi genereux comme vous êtes, conſentiſt à une telle méchanceté, & ſi vous l'aviez fait, je vous jure mon ame que devant qu'il fut nuit, j'en avertirois le Pape. Comment*, Répond le Duc, *il en a bien voulu faire autant de vous & de moy. Il n'importe*, replique le Cavalier, *cette lâcheté me déplaiſt.* Le Duc hauſſa les épaules & en crachant contre terre: *Monſeigneur Bayard*, dit-il, *je voudrois avoir tué tous mes ennemis en la façon: mais puiſque vous ne le trouvez pas bon, la choſe demeurera, dont vous & moy nous nous pourrons bien repentir. Non ferons ſi Dieu*

plaiſt, repartit le bon Cavalier, *Mais je vous prie, donnez-moy ce galand qui veut faire ce beau chef d'œuvre, & ſi je ne le fais pas pendre dans une heure, que je ſois mis en ſa place.* L'autre s'en excuſa, diſant qu'il l'avoit aſſuré de ſa perſonne. Ne voila pas un brave cœur. Ne voila pas un homme d'une royale conſcience, & d'une probité toûjours ſemblable à elle-même ? Où ſont ces petits eſprits de l'abîme, plus noirs que des ſpectres & des Demons, qui n'ont aucune fidelité pour leur Prince, ny pour le bien public, qu'entant qu'elle concerne leurs affaires ? qui avallent des trahiſons groſſes comme des chameaux, pour gagner un moucheron ? Ils feroient mentir la verité, ſi leurs iſſuës n'étoient toûjours tragiques, funeſtes & horribles.

SECTION VIII.

Inſtructions courtes & notables.

SUivez, mon Cavalier les preceptes que donnoit le grand S. Auguſtin au Capitaine Boniface. Servez à la foy & à la vertu dans les armes, qui ne *Auguſt. ep.70.* ſeront jamais heureuſes en terre, ſi elles ne ſont fortifiées des benedictions du Ciel. Priez Dieu avec David qu'il vous delivre de vos neceſſitez qui ſont vos paſſions, ce n'eſt rien de vaincre les ennemis viſibles qui ont puiſſance ſur nos corps, qui ne ſurmonte les inviſibles, bandez contre le ſalut de vôtre ame. Servez-vous du monde comme d'une choſe empruntée; faites du bien de ſes biens, & n'en devenez pas mauvais. Ce ſont des biens, puis qu'ils viennent de Dieu, qui étend ſa puiſſance ſur toutes

toutes les choses celestes & temporelles: Ce sont des biens, puisque Dieu les donne aux gens de bien; mais ce ne sont pas aussi de grans biens, puis qu'il les donne aux méchans. Il les ôte aux vertueux pour éprouver leur vertu, & aux pervers, pour châtier leurs crimes. Il est vray, la force, la santé, la victoire, l'honneur, les commoditez sont indifferemment le partage de tous les hommes, mais la victoire des passions, les vertus, le salut de l'ame, l'immortalité du corps, la gloire, l'honneur, la beatitude, est le propre heritage des Saints.

Aimez ces biens-là, desirez-les, cherchez les de toute vôtre puissance, faites des aumônes pour les avoir, jeûnez autant que les forces vous le permettront: tout passe icy bas, horsmis les bonnes œuvres. Pensez, allant en la guerre, que la force de vôtre corps est un don de Dieu, & qu'il n'est pas seant d'armer contre vôtre souverain maître, ses propres bien-faits. Gardez la foy-même à vos ennemis, faites la paix avec tout le monde, de pure volonté, & la guerre par necessité, pour acquerir le bien de la paix. Soyez pacifique jusques dans les armes; car telles gens sont appellez les *enfans de Dieu*. S'il est necessaire de tuer un ennemy en combattant, que la misericorde se trouve toûjours à la fin du combat, principalement quand il n'y a plus de crainte de rebellion. Ornez vos mœurs de l'état de la chasteté conjugale, de la sobrieté, de la modestie : c'est chose ridicule de vaincre les hommes, & d'être vaincu par les vices, & d'échaper le fer, pour s'assommer de vin : Si vous avez manquement de moyen, ne le cherchez point en terre par mauvaises pratiques, mais assurez plutôt dans le Ciel ce peu que vous avez par l'exercice des bonnes œuvres.

Fuyez ces écueils de la noblesse, que nous avons

jusques icy detesté, & tenez sur tout en bride, *la presomption, la colere, la langue & la volupté.*

Ce sont des esclaves qui ne peuvent tenir de milieu entre la servitude & l'empire : où il faut des chaînes pour les dompter, ou leur preparer un trône pour regner. Par presomption, si vous luy donnez de l'accez, d'un homme vous fera un balon remply de vent, un phantôme d'honneur ; un temeraire sans courage, un entreprenant sans succez, un phantasque sans honte, qui deviendra enfin onereux à soy-même, & odieux à tout le monde. La colere & la folie sont deux sœurs germaines, qui ont toutes les mêmes qualitez, ou bien s'il y a quelque difference, c'est que l'une fait son ravage en une heure avec plus de fureur, & l'autre produit ses effets avec plus de loisirs & de gaillardise. Tant que vous serez sujet à cette passion on ne se pourra fier à vous de vôtre conduite, non plus qu'au girouëttes, de leur fermeté : Vous aurez tous les autres vices en semence, & vivrez toûjours dans le regret du passé, l'inquietude du present, l'incertitude de l'avenir. Pour la langue, c'est elle qui porte tout le bien & le mal de l'homme, c'est l'éguille du grand horloge de l'ame, qui doit montrer toutes les heures, c'est le truchement de nos pensées, c'est l'image de nos actions, c'est l'interprete de nos volontez, c'est le principal outil de la conversation. *Qui veut aujourd'huy vivre dans le monde,* dit l'illustre saint Gregoire de Nazianze : *il faut avoir le voile sur les yeux, la clef sur l'oreille, & le compas sur les lévres.* Un voile sur les yeux pour ne pas voir, ou dissimuler en voyant beaucoup de choses. *La clef sur les oreilles*, pour les fermer à tant de sottises & d'ordures qui sortent des mauvaises bouches : *mais un compas sur les lévres*, pour mesurer & compasser

Nazianz. in iambicis.

toutes ſes paroles avec diſcretion. Tant de ſecrets éventez mal à propos, tant de médiſances infames, tant de rapports inconſiderez, tant de promeſſes frivoles, tant de menſonges impudentes, tant de parjures & de blaſphemes execrables, tant de deſaſtres qui arrivent ſouvent pour un petit mot, nous apprennent tous les jours que les paroles n'ont point d'anſe pour les retenir, & qu'il vaut mieux choper du pied que de la langue.

La volupté, ſi vous ne la combattez vivement dés les premiers rayons que vous preſente la raiſon, vous rendra un homme de neant. Les trois demons, du vin, de l'amour & du jeu, vous tiendront dans un prodigieux eſclavage, vous deviendrez un ſepulchre vivant, un tombeau de ſcrapules, & de carnages, un gouffres d'opprobres, un lutin ſans repos, qui aura toûjours des cartes & des dez dans les mains, pour perdre la bourſe, & l'entendement, pour faire un brigandage de ſon bien, de ſa raiſon une phreneſie, & de ſa vie une fiévre continuelle.

Vôtre qualité ne vous doit point faire pretendre d'empire ſur les hommes, ſi vous ne prenez de bonne heure celuy de vos paſſions. Gardez vous bien d'entrer en cette carriere de tant de nobles Cavaliers, pour y montrer vos foibleſſes, & ne profiter rien au luſtre du nom de tant de braves ayeuls, que pour rendre vos crimes plus ſignalez. Faites-vous une conduite d'homme raiſonnable & tâchez que toutes vos actions ſoient comme des lignes qui ſortent du centre de la ſageſſe, pour ſe produire avec toute felicité. Reſſouvenez vous des choſes paſſées, mettez ordre aux preſentes, prevoyez celles qui doivent venir. Apprenez ſur tout à donner la taxe à chaque choſe du monde, & ne vous laiſſez point ſurprendre par les illuſions de tant d'objets

qui aprés avoir charmé les yeux, & renversé la raison, ne laissent que des regrets d'avoir mal fait, & des impuissances de bien faire.

Prenez dans la conversation la mesure de vous-même, & celle de ceux avec lesquels vous traitez, pour vous ménager & vous accommoder raisonnablement à tout le monde, rendant à un chacun le respect que son merite semble demander. L'exercice de la devotion n'empeschera point que vous ne vous étudiez à devenir habile homme en vôtre profession, que vous ne soyez *honneste, civil, accort, affable, liberal, obligeant, hardy, courageux, patient,* qui sont les principales qualitez d'un homme de Cour.

On ne veut point que pour être devot, vous ayez un esprit endormy, paresseux, enveloppé, ny que par trop de simplicité, vous fassiez une profusion de vous-même, en un siecle où la bonté semble être la proye des esprits insolens. La prudence vous apprendra à ne vous pas ingerer, ny répandre, à dissimuler par vertu ce qui doit être secret, à vous ajuster aux compagnies & aux affaires, à ne croire rien de leger, à ne promettre ny decider sans consideration, à perseverer en certaines choses non mauvaises, parce que vous les avez commancées, à n'être ny sauvage, ny trop complaisant, puisque l'un ressent la brutalité, & l'autre tient de la flatterie, à vous proposer le bien & le mal qui peut reüssir d'un affaire, pour moderer l'un & supporter l'autre. Sur tout regardez toûjours le Roy aprés Dieu, comme la source de toute la grandeur & la fontaine des plus augustes lumieres qui rejallissent sur la Noblesse. Honorez-le d'un profond respect, ainsi que la vive image de Dieu, aimez-le parfaitement, servez-le avec toute fidelité. Si vous

Fidelité au Roy.

estes employé aux affaires, & aux gouvernemens; tâchez de vous y maintenir avec la conscience & l'honneur, qui sont les deux reposoirs d'une grande ame. Si vous avez du merite, sans employ, & sans recompense, ne dites pas pour cela que tout est renversé. C'est un bon affaire que d'être bien en repos; que de cultiver son esprit, que de se polir dans la lecture, & dans une paisible conversation, que de gouverner sa maison. N'apprenez que ce que vous devez sçavoir, ne cherchez que ce que vous pouvez utilement trouver, ne desirez que ce qu'il faut honorablement souhaiter, & ne vous opiniâtrez jamais à courir aprés un spectre de faveur imaginaire, ny de monter en un lieu où l'on ne peut demeurer sans tremblement, ny tomber sans precipice:

Tant de grands Monarques, tant de Princes, tant de Seigneurs & valeureux hommes, qui sont venus des Cours, & de la profession des ames; pour entrer en ce Temple de la pieté, nous font foy que cette vie est capable de porter des Saints, & que personne ne doit desesperer de la vertu, sinon celuy qui renonce. Si la brieveté de ce traité le permettoit, je vous étalerois volontiers un David, un Josias, un Ezechias, un Charlemagne, un Saint Loüis, un Hermenigilde, un Henry, un Estienne, un Casimire, un Godefroy de Boüillon, un Venceslaus, un Edoüard, un Elzear, un Amedée: Je ferois voir des fleurissans escadrons de Martyrs tirez de la milice; entre lesquels vous admirez un Maurice, un Exupere, un Sebastien, un Marius, un Mennas, un Olympiades, un Meliton, un Leonce, un Maxime, un Julien, un Abdon, un Sennes, un Valens, un Prisce, un Marcelle, un Marcellin, un Severin, un Philoromus, un Philoctemon, & tant d'autres

semblables. Enfin je montrerois bien les derniers siecles des personnes dignes de tout honneur qui se sont signalez dans les armes, & annoblis d'une singuliere pieté: Mais je me contente de tirer maintenant d'Eusebe, de Theodoret, de Nicephore, de Zosime, de Socrate, de Sozomene, de Cedreuns, & sur tout du Cardinal Baronius, la vie du Grand Constantin, qui a été tout le premier des Princes Chrestiens, & a témoigné, nommément depuis son Baptême, une pieté masle de grands exemples de sainteté.



CONSTANTIN.

SECTION I.

LA PROVIDENCE DE DIEU sur Constantin.



JE veux montrer à la Noblesse Chrêtienne son origine, dans la vie du premier Gentilhomme du Christianisme. Si nous avons égard à l'antiquité, la grandeur, & la dignité, nous ne trouverons pas un Prince, ny plus anciennement noble que celuy qui a merité tout le premier entre les Empereurs, le nom de Chrêtien; ny plus veritablement grand, que celuy qui a si heureusement enté l'Empire de l'Univers sur l'arbre de la Croix; ny plus justement honoré, que celuy qui a cimenté son honneur du sang de l'agneau: C'est admirable Constantin, qui a si

Grãdeur de Constantin.

parfaitement allié la valeur à la pieté, la monarchie à l'humilité, la sagesse du Crucifix au gouvernement du monde, les cloux & les épines de la passion aux diadêmes des Rois, & aux delices de la Cour, qu'il a laissé de quoy étudier aux sages, dequoy profiter aux Religieux, dequoy imiter aux Monarques, & dequoy admirer à ceux qui n'admirent rien de vulgaire.

Voicy un merveilleux theatre de la Providence de Dieu, où j'appellerois volontiers tous ces esprits remplis de police humaine, & dénuez des maximes du Ciel; qui ne sont grands que par la grandeur de leur ruine pour voir comme le souffle de Dieu abbat les tours de Babel, pour élever les murailles de Sion: comme les fins sont surpris en leur finesse, comme la science des hommes s'aveugle dans ses propres lumieres: comme la force du monde se tuë de ses mains: comme la stabilité se renverse par les appuis qu'elle a choisi: comme l'esprit de la chair, contribuë sans y penser, à planter la Croix sur la cyme des Capitoles, & la tête des Monarques, par les mêmes voyes dont il s'étoit promis de la couvrir d'abîmes & de tenebres. **Theatre de la Providence de Dieu.**

Je produit icy un Constantin nourry tout jeune à la Cour de Diocletian: lequel avoit intention d'en faire un fleau du Christianisme: & Dieu le va prendre là dedans comme un Moyse à la Cour de Pharaon, pour arrêter le cours des persecutions, calmer les orages des temps, confondre les idoles, & élever l'Eglise sur les ruines de la gentilité.

Arrêtez un peu, Lecteur, au frontispice de cette histoire, & voyez comme la providence eternelle conduit ce jeune Constantin par la main, ainsi qu'un autre Cyrus, pour humilier les grands de la terre devant sa face, & luy donner les tresors cachez, luy *Isa. 45.*

lever tant de barrieres, luy ouvrir tant de portes de fer, & faire tourner le visage à tant de Rois, pour luy quitter la place.

Il y avoit pour lors douze têtes, ou qui portoient déja le diadême, ou qui s'estimoient capables de le porter : Diocletian & Maximian tenoient le haut bout, ils avoient choisi pour successeurs, Galerius, & Constantius Chlorus, Pere de nôtre Constantin, Galerius avoit fait deux autres Cesars, Severe & Maximin, Maxence fils de Maximian tiroit la pourpre de son côté à toute force Licinius se jettoit furieusement à la traverse pour l'emporter. Constance, Dalmace Annibal, frere de Constantin du côté du pere, regardoient ce beau jeu, & pouvoient bien esperer d'y avoir bonne part, comme étans fils legitimes de Theodora, que Constantius Chlorus avoit épousée, aprés avoir repudiée la sainte Helene. Constantin se voyoit le plus éloigné, dans la disgrace de sa mere, & neanmoins l'onction de Dieu le va choisir, écartant tous les autres par tant & de si diverses issuës, comme nous verrons cy-aprés, pour le placer au trône unique & absolu, independant, & l'affermir d'une longue durée d'années, & d'une bonne posterité, si elle eût suivy le chemin qui luy étoit tracé.

Etat de l'Eglise sous Diocletian.

Considerez quel étoit pour lors l'état de l'Eglise, & contemplez les merveilles de la puissante main de Dieu. Diocletian avoit pris à tâche d'effacer de la memoire des hommes le nom du Christianisme : & comme s'étoit un esprit imperieux, qui vouloit quasi que le Ciel & les Elemens n'eussent point d'autre cours que celuy de ses volontez, s'étant engagé bien avant à cette affaire, il s'y porta avec un tel excez de cruauté que depuis trois cens ans environ que les Chrêtiens étoient persecutez,

on n'avoit rien vû de semblable à la persecution excitée sous son Empire.

Ce fut alors qu'aux pleines assemblées des jeux publics, qui se representoient ordinairement à Rome, on entendit les cris d'une multitude innombrable, qui pour flater le dessein du Prince, cria effroyablement jusques à vingt-deux fois, *Christiani tollantur, Auguste, Christiani non sint. Qu'on ôte les Chrêtiens, Empereur, que les Chrêtiens soient exterminez.* Ce fut alors que les funestes Edits de la persecution furent affichez par toutes les places, que la terre fut couverte de sang & de massacres, & les boucheries plantées quasi en tous les endroits du monde habitable. Les Chrêtiens étoient reputez comme la lie du genre humain, l'opprobre de la terre, & l'objet de toutes les cruautez. Les uns étoient enfermez dans des caves, n'osant paroître en public, exclus du commerce, & de la societé des hommes, privez de necessitez que la nature a voulu être communes à tout le monde, sans qu'il leur fût permis de puiser l'eau des puits, ou d'acheter une poignée d'herbes au marché, n'étoit qu'ils presentassent de l'encens aux idoles qu'on avoit planté à ce dessein sur les places publiques.

Les autres rampoient dans les deserts, avec les bêtes, tantôt rôtis des chaleurs de l'été, & tantôt glacez des froidures de l'hyver, arrachant avec les ongles l'herbe qu'ils trempoient de leurs larmes devant que la manger. Les autres étoient conduits aux theatres, amphitheatres, & tribunaux des juges; où l'on voyoit quelquefois des vieillards âgez de quatre-vingt & cent ans, des Dames fort honorables, des filles tres delicates, & des petits enfants, qu'on menoit à l'écorcherie pour les faire mourir, devant qu'ils sceussent que c'étoit que de vivre.

Tous les supplices que les Buzires & les Mezences avoient ignorez, étoient pour lors inventez, & exercez sur les corps des Chrêtiens ; On ne parloit que de chevalets, que de peignes de fer, que de plomb fondu, que de chaudieres boüillantes, que pressurer des hommes sous des pressoirs à guise de la vendange, que d'enfermer des corps dans des tonneaux contrepointez de cloux, & les rouler dans cette prison mouvante à la vallée des montagnes ; que de les oindre d'huile & de miel pour les exposer aux guespes dans les cuisantes ardeurs du Soleil, que de pendre des femmes par les pieds, dans la nudité, pour servir de spectacle aux gens lascifs.

Il n'est pas croyable que telles horreurs ayent pû monter en l'esprit des hommes, sans une particuliere impression des malins esprits ; neanmoins Diocletian estimoit que c'étoit un grand coup d'état, & le vray moyen d'exterminer la Chrêtienté, sans ressource.

Voila pourquoy il n'épargnoit rien, ne pardonnant pas même à sa niéce Susanne, ny à sa femme Serena, qu'il fit passer par le fil de l'épée pour avoir professer le Christianisme. On voulut faire le denombrement des Martyrs, mais ce fut chose impossible, car quand on vit qu'en un seul mois on compta dix-sept mille, & que les autres alloient à proportion ; les Crêtiens se preparerent plûtôt à mourir qu'à compter ny à écrire.

Aussi l'Empereur fit rechercher exactement tous les livres sacrez, pour les livrer aux flammes ; estimant que c'étoit un souverain artifice pour supprimer nôtre Religion : Mais c'est une chose extrêmement prodigieuse, & un argument invincible de la divinité de nôtre foy, que nonobstant

tous ces efforts l'Eglise étoit comme le buisson ardent qui tiroit de la gloire de ses propres flammes : elle croissoit sous le fer de la persecution; empruntant ses ornemens de l'ignominie, ses richesses, de ses pertes, & sa vie, de son tombeau. Il sembloit que chaque goutte de sang qui couloit du corps des Martyrs, c'étoit un grain de semence, pour en faire naître d'autres; qui lassoient enfin les bourreaux; emoussoient les trenchans des épées : usoient tous les instrumens des supplices, sans que pour cela Diocletian fust encore amolly.

Qualitez de Dioclétian.

On s'estonneroit d'où il pouvoit avoir conceu tant de haine contre le Christianisme: mais qui voudra considerer son naturel & ses procedures ordinaires, il trouvera qu'outre les suggestions de l'enfer,il avoit bien des dispositions à telles cruautez. Il étoit de fort bas lieu, nourry au sang, addonné à la Religion des Gentils, jusqu'à se rendre des plus superstitieux. Comme il demeuroit en France encore jeune soldat, une Druide qui se méloit de deviner, luy predit qu'il parviendroit à l'Empire quand il auroit tué le sanglier fatal : luy qui avoit l'esprit ambitieux & credule, alloit à la chasse à dessein, & en vouloit ordinairement aux sangliers, pour voir s'il naîtroit une couronne de leur sang. Mais ce n'étoit pas ce que le malin esprit pretendoit de luy. Il y avoit à la Cour un Seigneur nommé Aper, qui veut dire le Sanglier, beau-pere de l'Empereur Numerian, homme puissant & factieux, lequel aprés quelques années s'empara de l'Empire Romain par crime & perfidie: Diocletian se hazarde de le tuer, non point tant par inimitié, à ce qu'il disoit, que pour le desir qu'il avoit d'accomplir la prophetie de la Druide, & luy

ayant passé son épée au travers du corps ; comme il étoit déja parvenu aux plus hauts degrez de la milice ; & assez bien voulu des sordats, il fut proclamé Empereur : Cette election luy fit concevoir une grande estime de la fausse Religion des Payens, & jetter des profondes racines en sa superstition : qui fut grandement augmentée par les Prêtres des idoles, ennemis mortels des Chrêtiens, qui luy persuaderent que les Dieux qui luy avoient donné l'Empire; demandoient de luy en recompense, l'extirpation du Christianisme, & que sa main étoit fatale pour trancher & brûler les têtes de l'hydre; que ses predecesseurs n'avoient pû consommer. Cela luy donnoit bien de la vanité, qu'il prenoit assez facilement : & comme on luy semoit encore sourdement aux oreilles que les Chrêtiens avoient du dessein sur son Etat, & se promettoient dans leur prophetie un Empire eternel ; il se piquoit jusqu'à la rage, employant toutes sortes de machines pour faire un contrepoids à leur exaltation. D'abondant, comme il vouloit paroître toûjours exactement absolu en ses commandemens, & efficace en ses entreprises, il estimoit qu'il ne falloit jamais demordre de la persecution qu'il n'eust ensevely la memoire du nom Chrestien ; & il se laissoit volontiers flatter sur ce sujet; de sorte qu'on ne luy pouvoit faire chose plus agreable, que de luy dire qu'il avoit éteint la mauvaise secte, & asseuré l'honneur des Dieux immortels. Aussi luy dediaon des colomnes & des monumens ; avec cette inscription : SUPERSTITIONE CHRISTI UBIQUE DELETA : qui témoignoit qu'on luy rendoit ces honneurs pour avoir purgé entierement l'univers de la superstition de Christ ; mais sa conscience luy disoit le contraire : dequoy son esprit fier

& cruel estoit horriblement matté.

O Dieu qu'il faut bien dire qu'il n'y a force ny conseil qui se puisse opposer à vos desseins, vôtre sainte Providence enfermée dans la nuée, gronde sur les têtes couronnées, terrasse en un moment les montagnes des vents que les Tyrans bâtissent les unes sur les autres, & fait voir la petite sagesse des plus grands politiques, comme une choüette plumée & honteuse aux rayons du midy.

Diocletian, qui étoit en estime du plus rusé & du plus courageux esprit du monde, prend subitement un dessein de quitter l'Empire, & s'en aller fourrer dans une grotte comme une bête timide & malheureuse. Il abandonne le sceptre & le pourpre pour se retirer en une petite maison champêtre & cultiver de ses mains un jardin. Il quitte l'Empire

Cela donna bien dequoy penser à tout le monde, qui ne sçavoit penetrer dans ses intentions. On ne pouvoit croire qu'il fist cela par humilité ; car ces sentimens ne trouvoient point de place dans le cœur d'un homme qui se faisoit adorer, & presentoit ses souliers chargez de pierreries pour les faire baiser à ceux qui le venoient salüer. Luy toutefois professoit publiquement qu'il s'étoit rangé à cette vie par un genereux mespris des vanitez du monde, estant tout assouvy des honneurs de la terre, & ayant consommé toutes les esperances des plus ambitieux, qu'il sçavoit que c'estoit de la fortune des Cesars, & que les diademes avoient plus d'épines que de perles, qu'il n'y avoit qu'un chemin au contentement de la vie, qui estoit de mépriser ce que les autres adorent. Et suivant cela il écrivit à un sien amy, qui luy persuadoit de reprendre l'Empire : *Si vous aviez vû les laictuës qui croissent en mon*

jardin, cultivées de mes propres mains, vous jugeriez que je suis trop excellent jardinier, pour devenir un miserable Empereur.

Cét homme vouloit faire du Philosophe ; ce qu'il n'avoit jamais appris,& tâchoit de colorer ce changement qu'il avoit fait,des couleurs de vertu : mais les plus sensez jugeoient que c'étoit la maladie de Timon,& une melancholie enragée,qui l'avoit porté dans cette solitude. Il étoit extrêmement confus d'avoir tiré le sang de toutes les veines de la terre pour étouffer une Religion qui fleurissoit dans ses propres ruines, il luy sembloit qu'un million d'ombres de morts environnoient son lit , pour luy demander compte de sa vie, il commença d'apprehender quelque chose de divin en cette Religion qu'il avoit si outrageusement persecutée,& craindre tout ensemble une horrible punition dans la revolution des affaires de son Etat. Voilà pourquoy le desespoir, l'ennuy, & le peril eminent le firent dépoüiller volontairement,comme un homme qui est prêt à se noyer, croyant qu'il auroit toûjours meilleur marché des punitions du Ciel en la personne d'un jardinier qu'en celle d'un Empereur. Il anticipa son supplice, servant de bourreau à soy-même, & s'arrachant d'un Empire qui tenoit quasi aussi fermement à luy que son ame, pour faire tout vivant amende honorable à la verité qu'il avoit si indignement offensée.

Il persuada Maximian, qui avoit été participant de tous ses crimes, d'être aussi compagnon de sa fortune, & tous deux se retirerent aprés avoir laissé en leur place Galerius, & Constantius le pere de nôtre Constatin ; donnant sans y penser l'Empire à celuy qui avoit déja produit un fils qui devoit ruiner tout ce que ceux-cy avoient bâty.

Voyons maintenant ſon extraction, & ſes qualitez, commençant par les avantages de ſa naiſſance; & nous irons trouver en ſon temps le mauvais Hermite dans le fond de ſa grotte.

SECTION III.

La Nobleſſe de Conſtantin.

ON dit que quand la nature fit le lis champêtre, elle apprenoit encore à faire des lis, & je puis dire que quand elle fit les ayeuls & les peres du grand Conſtantin, elle commençoit déja l'ouvrage d'un parfait Empereur, qu'elle acheva depuis en la perſonne de ce Monarque dont nous écrivons la vie.

Plinius Campanilla Rudimentũ in natura lilia facere diſcẽtis.

Nazarius remarque qu'il étoit décendu de l'Empereur Flavius Claudius, un Prince ſi ſignalé, qu'on diſoit que la moderation d'Auguſte Ceſar, la vertu de Trajan, & la pieté d'Antonin, s'étoient aſſemblées pour ſe placer en ſon cœur. Il ſoûtint une des plus furieuſes eruptions des Barbares, qui ait jamais été ſur l'Empire Romain: car il en defit en une ſeule bataille trois cent vingt milles, & merita d'avoit une ſtatuë d'or qu'on luy erigea au Capitole n'ayant regné ſeulement que deux ans.

Nobleſſe de Conſtãtin.

Conſtantius Chlorus, le pere de nôtre grand Conſtantin, fut comme la roſe entre les épines: car parmy ces barbares Empereurs qui faiſoient pleurer le monde en larmes de ſang, il vécut avec une ſi grande douceur, moderation, & continence, que la France & l'Angleterre, où il ſe plaiſoit ordinairement, l'aimoient comme leur pere. Ce qui luy gagnoit l'amitié des peuples, étoit qu'il ſe rendoit

affable à tout le monde, & n'estimoit point plus grand tresor que l'amour & la bien-veillance de ses sujets. Il étoit ennemy capital des extorsions & levées de deniers injustes, jusques à diminuer plûtôt le train de sa maison, que de charger ceux que les autres Gouverneurs avoient tant de fois si mal-traité.

Moderation notable de Constantius. Eusebe.

Comme il n'étoit encore que nommé à l'Empire, Diocletian entendant ses deportemens, soit qu'il fit du ménager, soit qu'il craignit que le grand éclat de la probité de Constantius ne luy fit ombre luy reprocha un jour sa pauvreté, & luy deputa des Ambassadeurs exprez pour voir son ménage, & l'exhorter à faire tresor aussi bien que les autres Cesars. Luy voulant paroître splendide à cette rencontre, ne fit que dire un mot, pour signifier au peuple qu'il avoit besoin d'argent. Ce fut un spectacle agreable de voir comme tout le monde couroit à luy les mains pleines, chacun luy offrant ce qu'il avoit de meilleur, avec un amour si cordial, & une si prompte allegresse qu'il ne pouvoit rien dire de plus affectionné. Il amassa en peu d'heures de grands tresors; dont il fit montre à ces Ambassadeurs de Diocletian, qui en demeurerent ravis. Mais le brave Prince, aprés leur depart, rendoit tout ce qu'on luy avoit presenté, disant qu'il aimoit mieux voir les richesses dans les coffres de ses sujets, & retenir l'amour pour luy, que d'avoir tous les tresors de l'Inde dans sa maison, sans amitié.

Excellent trait.

Preuve judicieuse.

C'étoit veritablement une belle & genereuse leçon qu'il faisoit aux grands de la terre, qui par un excez de courtoisie amassent tout ce qu'il faut perdre, & dans une si grande quantité de biens ont un grand manquement de deux choses qui doivent être eternelles, c'est à sçavoir, l'amour, & la vertu.

Constan

Conſtantius faiſoit tout cecy par voye de vertus morales : car quoy qu'il euſt de tres bonnes inclinations pour le Chriſtianiſme, il ne fut pas Chrêtien de profeſſion, étant encore ſi étroitement aſſocié aux grands perſecuteurs du Chriſtianiſme. Si eſt-ce qu'autant que le rencontre des temps, & des lieux, le pouvoit permettre, il ſe ſervoit volontiers d'Officiers Chrêtiens, jugeant que ceux-là auroient plus de fidelité à ſon ſervice, qui ſeroient les plus fermes dans la pieté. Et à ce propos Euſebe ajoûte, que voulant un jour éprouver la foy des Chrêtiens qui étoient de ſon train, il leur fit commandement de ſacrifier aux idoles, ce que les plus fideles refuſerent conſtamment, prenant reſolution de quitter plûtôt la Cour & la vie, que d'être traitres au charactere de leur Religion : d'autres ſe laiſſans aller au cours du temps, & à l'eſperance des faveurs du ſiecle, ſe montrerent un peu mols à ſes volontez; ce qu'ayant apperçû il les caſſa tous; jugeant qu'ils pourroient bien être perfides à leur Prince, puis qu'ils avoient été infidelles à leur Dieu : Et quant aux autres, aprés les avoir hautement loüez, il leur fit des avantages extraordinaires.

Preuve judicieuſe.

Pour être fidelle au Roy, il faut être fidelle à Dieu.

On pourroit s'étonner d'où luy venoient tant de ſinceres affections dans une ſi mauvaiſe nourriture qu'il avoit eu parmy les perſecuteurs de la Foy: mais pour moy j'eſtime que nous devons imputer ce changement aprés Dieu, à la ſainte & courageuſe Helene, qu'il épouſa en premieres nôces, & qui fut mere de nôtre admirable Conſtantin. Cette Dame incomparable qui a cherché la Croix avec plus d'étude que les autres ne cherchent les Empires, a gravé ſes loüanges avec un ſtyle de diamant dans la memoire de tous les ſiecles. C'eſt merveille que

Helene.

certains Grecs modernes, comme Nicephore, & d'autres, ont tant de jalousie d'attribuër à la Grece cette creature, que la voulant faire Grecque ils en ont fait une perduë. Je n'ay pas tant de loisir en cét écrit que je me vueille amuser à raconter & refuter leurs narrations fabuleuses, étant naturellement ennemy des Romains, qui n'ont autre profession que de mentir en beaux termes.

C'est l'opiniõ de Polyd. l. 2. de Radulph. en son Polychron. l. 4. 26. de Hũting. l. 1. d'Ônufr. au Traité des Empereurs Romains. Harphel dius en son histoire Eccl. de l'Angleterre Lipse est a d'autre opinion.

Je dis ce qui est le plus probable, conformement à ce qu'en a écrit le Cardinal Baronius, qui a les opinions ordinairement fort sinceres. Helene étoit Angloise de Nation, fille d'un des plus qualifiez hommes de cette grande Isle, qui logeoit le Lieutenant de l'Empereur Romain. Zosime Historien, qui ne pouvoit aimer ny Constantin, ny sa mere, haïssant le Christianisme d'une haine mortelle, luy reproche qu'elle n'étoit pas Damoiselle, & en parle comme d'une femme de basse extraction : mais il faut avoüer que son Histoire, quand il parle des Princes fidelles, a bien mélé du fiel avec de l'ancre. Il est certain qu'Helene étant étrangere, ne pouvoit pas être dans l'Empire Romain en la consideration de tant de Princesses de la Cour, dont Constantius pouvoit alors esperer les alliances : si est ce qu'elle étoit fort noble en sa nation, non point tant de la noblesse du sang, que celle de la foy, dont à mon avis elle estoit déja imbuë, y ayant quantité de Chrêtiens en Angleterre ; sous l'Empire de Diocletian. Car je tiens, avec S. Paul, qu'elle a été la premiere maîtresse de son fils en la Foy, & que nous n'aurions pas un Constantin, si Dieu ne nous eust donnée une sainцte Helene : *Princeps Principibus Christianis esse meruit, non tam sua quàm Helenæ matris fide*, dit ce grand Evêque.

Constantius pour lors Gouverneur en la grande Bretagne, pour l'Empereur Romain, étant logé en la maison du pere, jetta les yeux sur Heleine, qui étoit doüée d'une parfaite beauté, dont, comme on peut conjecturer, elle fut depuis appellée Helene, dans l'Empire, ce nom n'étant point autrement familier aux Anglois. Avec cette éminente façon du corps, elle avoit une modestie & une grace singuliere, qui étoit comme un rayon que Dieu imprimoit sur son front, ainsi qu'il fit jadis à la vertueuse Esther, pour la rendre aimable à tout le monde. Il est vray ce qu'a dit Eustatius, un Evêque Grec, que la beauté qui n'a point de grace, est une amorce qui flotte sur l'eau sans hameçon, pour être prise & ne rien prendre : mais quand ces deux choses se rencontrent, elles ont bien de l'empire sur let cœurs.

Beauté & grace de sainte Helene.

Et déslors Constantius sentit que les yeux d'Helene avoient plus fait d'impression sur son ame, que le fer n'en pouvoit faire sur son corps : Comme c'étoit un Prince d'une rare continence, si hautemēt loüée par les Payens mêmes, il ne voulut point rechercher la fille de son hôte par autres voyes que celles d'un legitime mariage : ce que Zosime n'a pas du tout nié, plus respectueux en ce point que quelques Grecs de la Chrêtienté.

Son Mariage.

Le pere voyant l'honneur que luy faisoit son hôte, n'eut point de difficulté à s'y resoudre, & la prudente Helene condescendit aussi facilement aux volontez de ceux ausquels elle devoit sa naissance. Elle entre au mariage pour le bien universel de l'Eglise, à qui elle devoit enfanter un Constantin : Son premier soin fut d'amollir les humeurs guerrieres de son mary, par cette trempe de douceur & de bonté qu'elle luy donna, en sorte que dans une si

grande rage de repandre le ſang Chrêtien, laquelle regnoit pour lors, il garda le reſte de ſes jours ſes mains tres innocentes. Ce mariage étoit comme un ſacrifice de Junon, où jamais on ne preſentoit à l'autel le fil de l'hoſtie. Il y avoit tant d'amour de part & d'autre, que l'eſprit de Conſtantius; ne vivoit qu'en celuy d'Helene, & Helene, comme la fleur du Soleil ſuit tous les mouvemens de ce bel aſtre, ſuivoit auſſi toutes les bonnes inclinations de ſon mary. Le petit Conſtantin qui vint à naître dans la même Bretagne, ſembloit devoir encore noüer plus fermement le nœud de ces chaſtes amitiez, quand voicy un empéchement qui ſe jette à la traverſe.

Inconſtance des hõmes.

Conſtantius eſt mandé pour ſucceder à l'Empire, & declaré Ceſar par l'Empereur Maximian, à telle condition qu'il repudieroit Helene ſa femme pour épouſer Theodora belle fille du même Empereur. C'eſt un merveilleux éclair dans les yeux de celuy d'un Empire: il les éblouït, & les ferme à toute conſideration. Ce bon mary qui avoit tant d'affection pour ſa chaſte épouſe, ſe laiſſe gagner à l'ambition, & par la facilité de ſon naturel, qui plioit fort aux volontez de ceux qui montroient luy vouloir du bien, & par l'éclat de cette pourpre qui luy eſt preſentée. Maximian veut faire le tyran auſſi bien ſur les amours, que ſur les hommes, & diviſant les mariages, place ſa fille dans le lit conjugal de Conſtantius, pour le planter au trône des Ceſars.

Vertu de ſainte Helene.

La ſainte Helene qui valoit plus qu'un Empire, entendant les nouvelles, porta ce changement avec une grande conſtance, ſans ſe plaindre, ny du ſort, ny de la force, ny de l'infidelité de Conſtantius: mais tenant à honneur que pour la repudier, on avoit trouvé autre choſe que la bonne fortune de

ſon mary. Elle craignoit les ſceptres plus qu'elle ne les envioit, & demeuroit cachée dans ſa petite ſolitude, comme la mere perle ſous les flots, nourriſſant ſon petit Conſtantin à telle condition qu'il plairoit à Dieu luy donner. Conſtantius touché de cette admirable vertu, vivoit de corps avec Theodora, & de cœur avec ſon Helene : il contentoit en l'Orient un homme imperieux & ſervoit au tems pour faire regner un jour ſa paſſion; mais il étoit en occident de la meilleure partie de ſoy-même. Auſſi quand il fut abſolu, & qu'il fallut diviſer l'Empire avec Galerius ſon Collegue, il luy quitta volontiers le reſte du monde, pour avoir la France, l'Eſpagne, & ſon Iſle d'Angleterre, où étoit la moitié de ſon cœur.

Amour de Conſtantius & de Ste Helene.

Il eſt bien difficile de violenter toûjours un amour honnête & legitime : on dit que quand la Sicile fut arrachée de l'Italie par un bras de mer qui ſe jetta à la traverſe, les palmes ſe trouverent diviſées par l'impetuoſité de l'eau, leſquelles en ſigne d'amour s'inclinoient encore l'une à l'autre, comme proteſtant contre l'element qui avoit ſeparé leurs amours. Le même arriva à Conſtantius & Helene, le torrent des ambitions & des affaires du monde ayant partagé leurs corps, ne pouvoit empêcher les inclinations de leur cœur. Conſtantius retourna en la grande Bretagne pour y vivre, & y faire ſon tombeau : car il mourut enfin en la ville d'Yorque: & comme étant au lit de la mort on luy euſt demandé lequel de ſes enfans il vouloit pour ſucceſſeur, puiſque outre Conſtantin, il avoit trois fils de Theodora ; alors oubliant cette ſeconde femme, & ſa race, il répondit hautement, CONTANTINUM PIUM. Je ne veux point d'autre ſucceſſeur que le PIEUX CONSTANTIN. Ce qui fut ſuivy par toute la milice.

Ainsi Dieu le maître des Sceptres & des Empires, voulant recompenser la modestie de la vertueuse Helene, alla prendre son sang, pour luy donner enfin l'Empire du monde, laissant les fils de Theodore pour qui Maximian s'étoit promis toute la grandeur de l'Univers.

SECTION III.

Sa nourriture, & ses qualitez.

UN grand Orateur a dit autrefois, parlant de Constantin, qu'il paroissoit autant par dessus les Rois, comme font les Rois par dessus le reste des hommes. C'est l'éloge que S. Gregoire a donné depuis à nos Rois. De fait il étoit accomply d'esprit & de corps, en un si haut degré de perfection, qu'il ne falloit que le voir pour le juger digne d'un Empire. La nature enferme quelquefois de grandes ames en de petits corps mal bâtis, comme la fortune a mis aussi des Rois dans des cabanes de Bergers. C'est une disgrace digne de quelque compassion, quand un grand Capitaine a si mauvaise façon, qu'on le prend pour un de ses valets, & qu'on luy fait fendre du bois, & mettre le pot au feu pour apprêter son dîner, ainsi qu'il arriva jadis à Philopœmen.

Greg. p. 6. l. 5. ad Childebertum. Quanto cæteros homines regia dignitas antecellit tanto cæterarũ gentium regna regni profectò vestri culmen excellit.

Beauté de Constantin.

Constantin n'avoit garde de tomber en tels incidens. Il sembloit, à ce que dit Eumenius, que la nature avoit été dépêchée d'en-haut, comme une brave fourriere, pour marquer le logis à cette grande ame, luy faire un corps sortable à la vigueur de son esprit, tant il étoit bien composé. Il étoit d'une stature élevée comme une palme, d'un visage que les Orateurs de ce temps-là, appelloient le divin, d'un port plein de majesté, les yeux luy brilloient com-

me deux petits aſtres, & ſa parole étoit naturellement forte, gracieuſe, & feconde, ſon corps ſi robuſte aux exercices militaires, qu'il étonnoit les plus forts, & ſi ſain qu'il n'avoit aucune maladie. Dans ces membres ſi bien proportionnez regnoit un eſprit vigoureux, grandement capable des lettres, ſi la gloire des armes ne l'eût porté totalement aux actions de ſa profeſſion. Son pere bien informé de ſes belles qualitez, le fait venir en Orient, où il print une teinture des bonnes lettres, pour le moins autant qu'il en falloit pour un Empereur guerrier, & s'appliqua vivement aux exercices de la milice, où il parut avec tant d'admiration, qu'on le regardoit déja d'un même œil qu'on euſt fait un Achille, ou un Alexandre, s'ils fuſſent retournez en vie.

Il eſt nourry à la Cour de Dioćletian.

Diocletian qui n'avoit pas encore pour lors quitté l'Empire, le voulut avoir à ſa Cour, pour luy arracher tous les ſentimens du Chriſtianiſme, dont il pouvoit déja être imbu, & le ſtyler à la haine de nôtre Religion. C'étoit une tres-dangereuſe échole pour ce jeune Prince, car la nourriture fait ordinairement les mœurs, & nous ſommes tous quaſi ce que nous avons appris d'être en nos plus jeunes années. Neanmoins Conſtantin cueillit des fleurs en ce parterre, ſans prendre l'haleine du ſerpent qui étoit caché deſſous: il apprint bien de Diocletian la vertu militaire, la prudence de gouverner les Soldats, le bon ménage des finances, l'autorité pour ſe faire reſpecter, mais il ne prit rien de ſon impieté, ny de ſa malice. Ce barbare l'aimoit avec paſſion au commencement, & le vouloit toûjours avoir à ſes côtez: mais comme il vit que cheminant par la Paleſtine, & autres regions de ſon Royaume, on regardoit le jeune Conſtantin plus que luy, tant

cette façon comparée principalement à la mine sauvage de l'Empereur, avoit d'eminence : il commença à prendre des ombrages, & dit-on qu'il s'en voulut secrettement défaire ? mais Constantin prevint le coup, se retirant sous un honorable pretexte à la Cour de Galerius, qui étoit le compagnon son pere Constantius, lequel luy donna tres volontiers ce fils en depost pour s'entretenir en bonne intelligence avec luy.

Ce Galerius étoit une creature de Diocletian qui l'avoit déja déclaré Cesar, & retenoit neanmoins encore une telle authorité sur luy, que quand il l'avoit fâché, il le faisoit courir à pied aprés son carrosse, ne daignant pas seulement le regarder. Il reçût d'abord bien favorablement le fils de son fidelle amy luy faisant toute sorte de caresses, mais à la longue il en conçût une forte jalousie, voyant en ce jeune Mars plus de belles parties qu'il n'y en avoit au reste de toutes les Cours du monde.

L'excez des vertus tient souvent le rang des crimes auprés des vœux malins, & pour se rendre coupable il se faut faire un habile homme. Galerius se delibere de perdre Constantin, pour les qualitez qui le rendoient aimable à tout le monde; & n'estimant pas que ce fut chose asseurée pour luy de l'ôter de vive force, il luy fait la guerre en Renard, le persecutant à la façon que Saül fit jadis l'invincible David. Il se trouve de hazard qu'un Roy des Sarmates fit une course sur les terres de l'Empire Romain, & se montra si furieux qu'on ne l'osoit joindre non plus qu'une bête enragée : Galerius donna commission à Constantin de luy livrer la bataille, estimant que c'étoit un tres-honorable pretexte pour s'en deffaire, & qu'il auroit une raisonnable excuse envers Constantius le pere lors qu'il luy re-

Constãtin à la Cour de Galerius

presenteroit son fils mort dans le lict d'honneur. Le jeune homme qui fermoit les yeux au danger & les ouvroit seulement à la gloire, y va promptement, & tout luy reüssit si heureusement, que non seulement il rompit les troupes du Sarmates, mais l'amena luy-même enchainé à Galerius. Cét homme qui n'avoit point tant de joye de voir un ennemy à ses pieds, qu'il avoit de dueil pour la prosperité d'un amy; loüe assez froidement cette rencontre, & se delibere d'enveloper la vertu de Constantin dans d'autres combats, cherchant toûjours en sa valeur la matiere de sa ruïne.

C'étoit pour lors chose assez ordinaire de faire combattre des hommes perdus contre les bêtes sauvages, dans un amphitheatre, pour donner du contentement à ceux qui se plaisoient à regarder tels spectacles. Galerius donnoit un combat de lions, & le contemploit avec Constantin, qui brûloit d'impatience de voir que ceux qui se mêloient d'attaquer ces animaux, le faisoient à son avis trop froidement; il eût envie de s'y mêler. Galerius qui le voyoit trop fort pour les hommes, estima qu'il pourroit trouver son tombeau au ventre des lions: voilà pourquoy sous couleurs de le retenir, il faisoit piquer davantage cette jeune vertu, déja assez échauffée de ses propres flammes: le vaillant Prince descend luy-même sur l'arene, & attaque le lion, qu'il tua d'une force incomparable, surquoy s'éleverent de si grands cris & de si extraordinaires applaudissemens dans tout l'Amphitheatre, à l'honneur du brave Constantin, que cela étoit suffisant pour faire crever le malicieux Cesar.

Que c'est un malheureux vice que l'envie! elle ressemble à ces montagnes qui semblent vouloir jetter leurs entrailles ardentes contre des fleurs qui **Envie.**

fleuriſſent ſur leur cime : auſſi que d'envieux dardent du fiel & des flammes contre des hommes qui ſont tout en fleur ſur leurs teſtes.

Galerius faiſoit regner le fils de ſon amy dans les cœurs, par les mêmes voyes dont il s'éforçoit de le priver de la vie & du ſceptre. Enfin comme il perſiſtoit toûjours en ſa méchanceté, & ne ceſſoit de dreſſer nouvelles embûches, quelques perſonnes bien ſenſées conſeillerent à Conſtantin de ſe ſouſtraire à la malignité de ce malheureux homme : ce qu'il fit, quittant ſa Cour ſans luy dire adieu, & retournant promptement en Angleterre : où pour lors ſon pere l'attendoit avec de grandes impatiences. Zoſime dit qu'en ce voyage il print les chevaux de poſte qui l'accommodoient le mieux, & eſtropia tous les autres, pour ôter à ſes ennemis l'envie de le pourſuivre.

SECTION IV.

Son entrée à l'Empire.

CE fut dans ce cours de temps que Diocletian & Maximian ayans depoſé l'Empire, & que Conſtantius ayant regné quelques années d'un regne fort heureux & paiſible, mourut à Yorq, ville d'Angleterre, avec un extrême regret de l'Occident qu'il avoit ſi ſagement gouverné. Conſtantin ſe trouva là fort à propos; qui fut nommé par ſon pere à l'Empire, un peu devant ſa mort; & ce jugement fut ſuivy d'un tel conſentement des ſoldats, & de tout le peuple, qu'il n'avoit pas encore eſſuyé ſes larmes, lors qu'on luy jette la pourpre ſur les épaules, & qu'on le ſaluë Empereur. Le bon fils qui ne penſoit qu'à rendre les derniers devoirs de ſa pieté

à la memoire de son pere, trouvoit cét honneur importun, & le vouloit fuïr à toute force, mais comme a dit un grave Orateur, en son Panegyrique. Il n'y a cheval si leger qui puisse dérober aux yeux des mortels un homme que la Providence de Dieu suit avec un Empire dans les mains. Il est contraint de se rendre, quoy que par modestie il ne se vouloit pas nommer absolument Empereur, mais se contenta du nom de Cesar, prevoyant bien qu'il auroit de grands affaires à démêler devant que de s'établir paisible en ses Etats.

Quis te Cyllarus aut Arion posset eripere, quē sequebatur Imperium? Eumenius.

La premiere secousse qu'il eut vint de deux Rois de la Germanie; c'est à sçavoir, Asacar & Gaisus, qui passans le Rhin avec de grosses troupes, s'efforcerent d'inonder sur les Gaules, estimans surprendre un jeune Empereur encore étourdy dans le bransle de ses affaires: Mais luy sans s'étonner, les va promptement joindre, les défait les prend, & les meine enchaînez, en un triomphe qui fut suivy d'un spectacle, que j'aimerois mieux attribuer à l'humeur de Diocletian qu'à celle de Constantin. Car aprés avoir fait son joüet de ces deux Rois, il les livra aux bêtes sauvages, dans un combat qu'il faisoit representer pour le passe-temps du peuple. Et quoy que les Orateurs de son temps le loüent de cecy comme d'un acte de justice, pour les grands ravages qu'avoient fait ces deux-cy, neanmoins eu égard à la qualité des personnes, on ne peut pas excuser cette procedure d'une felonnie, non encore apprivoisée dans les mœurs du Christianisme.

Constāt. anne 2.

Cette guerre estrangere traîna en queuë les guerres civiles, où les puissances de la terre s'entrechoquerent avec des ardeurs incroyables, & des evenemens terribles. Voicy un merveilleux

jeu, & un grand ſpectacle des vanitez du monde; Vous allez voir ſept Princes qui aſpirent à la Monarchie, & tirent tous de leur côté un lambeau de pourpre, qu'ils déchirent en le tirant, & ſe dépoüillent en le voulant vêtir. Le plus ardent de tous qui veut engloutir le rond de la terre, n'en peut avoir cinq pieds pour couvrir ſon corps.

Grand ſpectacle d'affaires de l'Empire.

Maxence fils de Maximian, le compagnon de Diocletian, un homme perdu de conſcience & de reputation, condamné par le jugement de ſon propre pere, qui l'avoit eſtimé indigne de ſucceder à l'Empire entendant que Conſtance étoit mort, & qu'on avoit éleu ſon fils le jeune Conſtantin; né d'une mere Angloiſe, entre en des fougues deſeſperées; & ſe trouvant pour lors à Rome, tout porté, ſe fait declarer Empereur par les ſoldats qu'il avoit gagné, les allechant par le moyen des grandes promeſſes. Galerius, qui aprés la mort de Conſtantius & la depoſition de Diocletian & de Maximian, s'eſtimoit le plus proche de la Monarchie, tâche d'étouffer promptement la tyrannie de Maxence; & comme il avoit déja fait deux Ceſars pour ſucceder; c'eſt à ſçavoir, Severe & Maximin, il dépêche Severe pour opprimer Maxence en toute diligence: & comme ce Severe étoit déja ſorty de Milan, tirant devers Rome, avec des legions de ſoldats Afriquains, Maxence le previent, le défait tant par trahiſon que par force, le prend & le fait indignement étrangler. Galerius piqué furieuſement de cét outrage, veut fondre en Occident, tout plein d'éclairs & de flammes, mais les défiances qu'il a de la ſeureté de ſes Etats, l'arrêtent, & luy font créer un autre Ceſar, nommé Licinius, aprés la nomination duquel il ne fit pas long ſejour en cette vie: car il mourut d'un ulcere incurable, le Ciel

vengeant ses méfaits par une horrible maladie & une mort enragée. Aprés sa mort ces deux Cesars qui étoient de la façon. Licinius & Maximin se regardent d'un œil jaloux, & font contenance d'en venir aux prises : mais Maximin mourant à Tarse d'une mort assez subite, vuide le different par une cession irrevocable.

Cependant Maximian qui s'étoit dépoüillé de l'Empire, devant qu'il eut volonté de se coucher, avoit encore le sang petillant dans les veines comme un jeune homme: & voyant qu'on avoit porté son fils au trône, lequel il avoit toûjours estimé un homme de neant, il brûloit de jalousie, & crevoit de dépit. Il s'en va trouver son vieux hermite Diocletian, dans sa grotte, & tâche à luy persuader à toute force de reprendre l'Empire.

Maximiā l'ancien cōpagnon de Diocletian, veut r'étrer dās l'Empire, & sa harāgue sur ce sujet.

Endurerons nous, luy disoit-il, *Grand Auguste que cette jeunesse gourmande ainsi le patrimoine de l'Univers, & se joüe de la majesté de l'Empire Romain ? Vôtre authorité m'a porté à une resolution, à laquelle, pour vous dire franchement, jamais je n'ay eu de grandes inclinations. Mais j'ay patienté tant que j'ay veu Galerius & Constantius au gouvernement de l'Empire, qui me sembloient deux testes assez bien faites pour remplir une couronne. Maintenant voilà mon Maxence, à qui je ne voudrois pas avoir fié la maison d'un simple Bourgeois de Rome, pour la gouverner; Voilà un jeune Breton, & un autre je ne sçay qui, de vrais potirons, qui sont éclos en une nuict, qui pertageront l'Europe, l'Asie, & l'Afrique. Dieu sçait que ce n'est point par ambition ce que j'en dis, mais voyant la maison de nos peres, & la nostre tout en feu, c'est bien raison que nous portions de l'eau pour l'éteindre. Que faites-vous icy dans cette grotte d'Hermite? vous n'estes pas fait pour cela, cette providence eter-*

A Carūthe petit lieu de l'Esclavonie, que Zosime fait passer pour la ville de Chartres, par une grāde equivoque : lisont *Carnuti* pour *Carunti*.

nelle qui vous devoit avoir cloüé au gouvernement du monde, tant vous y étiez necessaire, a honte de vous voir parmy les paysans & les bestes. Pour vous dire librement, c'est un faux pas que vous avez fait, & qu'on a tres-mal interpreté; vostre grand courage a mieux aimé jusques icy toûjours faillir, que d'avoüer une faute, & j'étois de son costé tant que le temps l'a permis : Mais à present que le monde s'en va tout en confusion, n'attendant plus d'autres remedes que de vos mains, de quelle eau pourrez-vous laver la tache du sang, non d'un homme, ny de deux, mais d'un monde entier; qui vous demeurera sur le front & à toute la posterité, si pour obeir à une fantaisie d'esprit, vous laissé perdre l'Empire? Pensez-vous que quand ces jeunes hommes seront les maîtres, vous ayez seulement cette grotte asseurée? Vous avez trop d'esprit, & la tyrannie trop de deffiance, pour vous laisser seulement la vie, lors qu'on vous la pourra oster impunément. Allons de ce pas, & reprenons le diadôme; nous n'aurons pas frappé du pied, que nous ferons fourmiller le monde en armes pour nostre service. Si vous avez encore de l'amour pour cette solitude, vous y retournerez quand nous aurons pacifié l'Univers : mais croyez-moy que l'Empire est une chemise, qu'on ne devroit jamais dépoüiller qu'avec la peau.

Ces persuasions étoient fort mouvantes; neanmoins Diocletian qui mettoit toute sa sagesse dans l'opiniâtreté de ses resolutions, luy replique.

Brave replique de Diocletian.

Maximian, je renonce à toute l'amitié qui est entre nous deux, si jamais vous me parlez de telle affaires. Qu'avez vous reconnu de leger en toutes mes procedures, pour me persuader ce changement? Je proteste à la face des Dieux immortels; que je ne retourneray jamais au gouvernement de l'Empire, non plus qu'au ventre de ma mere. Miserable homme que vous estes

avez-vous encore si peu d'experience de la vanité des choses du monde, que vous preferiez un lambeau de pourpre à vôtre liberté ? Je ne sçay pas quel contentement vous preniez à l'Empire, mais pour moy, je vous confesse que je dormois alors sur les épines, & que je mangeois du fiel. Je n'avois ny jour ny nuit, ny solitude, ny travail, ny sommeil à moy, l'ambition me privant des choses que les criminels trouvent sous lès fers, & que la nature a voulu être communes à tout le monde. Il me falloit vivre de mines de contenances, & de fumées ; & si les autres faisoient une fois ce que je voulois, il me faisoient faire mille fois ce que je ne voulois pas. On dit qu'une Planette qui a son exaltation dans un signe, trouve toûjours ses contrepoids dans un autre : si j'avois quelque bon succez d'un costé, j'étois toûjours payé d'autre part de quelque mécontentement. Mes desirs étoient infinis; & quoy que je semblois fort puissant, je n'avois pas la centiéme partie de ce que je desirois. Et veritablement je ne sçavois pas même ce que je voulois, tant je voulois de choses ; qui m'apprenoient à toute heure mon impuissance. Le beau plaisir que nous avons de couvrir la terre de fer, & la mer de vaisseaux, & faire un grand circuit pour chercher une felicité que nous ne trouvions jamais ? Quelle liberté de vivre esclave du monde, pour posseder le monde ? Quelle richesse de mendier jusques à la sueur d'un paysan, pour entrenir son luxe ? Quelle tranquillité de vivre perpetuellement dans la tourmente ?

Vostre conscience sçait qu'il est vray ce que je dis : Si vous & moy nous voulions nous mesler des affaires, selon l'obligation de nos charges, quel soin pour les finances ? quel travaux pour la milice ? quelles veilles pour la justice ? quel tintamarre pour les plaintes de tant de Provinces qui fondroient à nos pieds ? quelle crainte de surprises ? quelle défiance des amis ? quel-

les sueurs de mort pour les trahisons ? quelles transes, & quelles apprehensions de tant d'issuës funestes qui sont arrivées aux autres devant nos yeux ? si nous remettions le soin des affaires à deux ou trois hommes du cabinet, ils faisoient bien les empéchez pour nous tromper, & nous vendoient à leur ambition sous couleur de service. Enfin, ils nous faisoient porter la marotte de toutes leurs folies, & nous rendoient comptables de tous les ravages, les injustices & les miseres du genre humain. N'y a t'il pas bien de quoy desirer une telle servitude ? Si vous & moy avions des corps de baleines à vestir, & des estomachs qu'il fallust nourrir d'une grosse quantité d'or à chaque heure du jour, je dirois qu'il faudroit retourner à ces picorées, pour nous contenter.

Mais nous avons affaire de peu de choses, & pour peu de temps. Je vous jure que depuis que je suis en cette solitude, il me semble que tous les elemens sont à moy & que jamais je ne fus ny plus puissant ny plus riche, ny plus content. I'ay trouvé tout ce que je cherchois le salut, le repos, la verité, la sagesse, les arts, & les Dieux. Ne m'allez point icy colorer vostre belle harangue du pretexte du bien public: je sçay bien où l'ambition vous demange : Croyez moy, que celuy-là est plus proche du Ciel, qui se soucie le moins dans quelles mains soit la Terre. Que m'importe que le jeune Constantin, & que Maxence, & que Licinius partagent le monde ? Ie les verray battre d'icy comme je fais ces fourmis aprés un grain de terre. Si le monde se doit perdre, comme il y a bien de l'apparence, j'aime mieux qu'il se perde dans leurs mains, que dans les miennes. Je vois bien que l'Empire est malade à la mort, je l'ay abandonné comme un vieux Medecin, & n'en veux plus oüir parler que d'un corps qui est dans la biere. Croyez-moy, que vous ny moy n'y pourrions main-

tenant

tenant autre chose pour sa santé, que de témoigner nôtre insuffisance. Tous ceux qui ont admiré nôtre resolution à quitter le diadême, seroient tous les premiers qui jetteroient la pierre contre nostre inconstance, si nous venions à rechercher lâchement ce que nous avons si genereusement abandonné. A Dieu ne plaise que je prenne un fantôme pour me dépoüiller d'une gloire que pas un des Monarques n'a eu devant moy, qui est d'avoir méprisé un monde, lors que je le tenois dans mes mains. Si vous avez deliberé de vous perdre, perdez-vous sans compagnon, vôtre amitié ne doit rien pretendre de moy, qui soit au préjudice de mon honneur & de ma conscience. Et quant à ce que vous m'allez figurant le danger de ma personne, je ne pense pas qu'il y ait de l'envie sur les choux, & les laictuës de ce petit jardin que je cultive de mes mains : & quand bien on en viendroit là, j'ay déja assez vécu selon le cours de nature, beaucoup pour assouvir le desir que j'avois de la gloire, & trop pour voir les miseres du monde. Je ne disputeray point pour rendre cét esprit que j'ay sur les lévres, à celuy qui me l'a donné.

Il faut avoüer que cét homme avoit un grand sens, & de belles maximes. Que si le malheur ne luy eust donné cét esprit de bourreau contre la Chrêtienté, on le pouvoit compter au nombre des grands Empereurs. Maximian fut fort étourdy de la fermeté de sa resolution, neanmoins comme la demangeaison qu'il avoit de retourner à sa premiere dignité, étoit insatiable ; il ne laissa pas de reprendre la pourpre, & se porter pour l'Empereur ; protestant que c'étoit le bien public qui luy remettoit le sceptre dans les mains.

C'est chose étrange comme son ambition fut defavorisée : luy qui se promettoit une grande suitte, fut sifflé des soldats, ainsi qu'un homme vain, in- Maximian baton de fortune.

constant, & volage, chassé de l'Italie, de l'Esclavonie, & des autres lieux dont il se vouloit emparer, & quasi reduit jusques là que de se voir à la misericorde de son fils, qu'il apprehendoit comme le dernier des supplices : quoy que quelques-uns ont pensé qu'il y avoit de la collusion entre le pere & le fils, pour l'accommodement de leurs affaires. Il eut déja voulu bien être au fond d'une grotte avec son Diocletian, mais puis qu'il avoit commencé le jeu, il luy falloit achever la partie. Le rusé qui prevoyoit bien que Maxence un Prince écervelé, s'alloit perdre, resolut de se lier fermement à la fortune de Constantin. Voila pourquoy s'étant retiré en hâte par devers luy comme il avoit obligé sa maison de l'Empire, il ne luy fut pas difficile d'y trouver bien de l'accez : joint que le nouveau Empereur, dans ce grand concours d'armes & d'affaires, étoit bien aise de se servir du conseil d'un homme raffiné dans la police.

Maximian entra si avant dans le cœur & les sentimens de Constantin, que pour le lier davantage à soy, & cimanter tout à fait son affaire, il luy donne sa fille Fausta en mariage: que le jeune Prince épousa en secondes noces, ayant été marié pour la premiere fois à Minervine, dont il eut deux enfans, Crispus & Helene. Ces noces de Fausta se passerent avec bien de la magnificence, & le gendre rendit tant d'honneur à son beau-pere, qu'il sembloit ne retenir de l'Empire que le nom & l'habit, partageant avec luy le reste de sa puissance.

Mauvais esprit. Il falloit bien dire que l'esprit de Maximian étoit broüillon & insupportable : car ne se contentant pas de tout ce bon traitement, il pensoit n'être rien s'il ne portoit ce diadême qu'il avoit quitté sur le front : Il commence à faire des equippées

à la Cour, & dreſſer des parties, en telle ſorte qu'il ſembloit n'avoir autre deſſein que de faire entrecouper la gorge à ſon fils & à ſon gendre, pour joüir de leurs dépoüilles : enfin il porta ſon deſſein bien avant ſur la fortune & ſur la vie de Conſtantin, & comme il étoit vain à parler de ſes entrepriſes, nommément à ſa fille Fauſta, qu'il eſtimoit de bon eſprit, il s'ouvrit ſi fort à elle, qu'il fit, comme dit le Sage, de ſes lévres le lacet de ſon ame. Car la jeune mariée qui avoit plus d'amour à la perſonne de ſon mary qu'à celle de ſon pere : & qui ayant déja le goût de l'Empire, ne l'euſt pas voulu quitter à celuy auquel elle devoit ſa naiſſence, alla tout declarer à Conſtantin, l'avertiſſant qu'il print garde à ſon beau-pere, & que c'étoit un méchant eſprit, qui tromperoit, s'il pouvoit tous les Dieux de l'Olympe, pour le deſir qu'il avoit de regner.

Maximian s'apperçût bien que ſa fille avoit évanté la mine, & qu'il ne faiſoit plus ſur pour luy à la Cour de ſon gendre; il ſe dérobe ſecrettement, & tâche de regagner l'Orient : mais il fut attrappé à Marſeille, & là étranglé pour mettre fin à ſa vie, & à tous deſſeins. Les uns ont publié que luy-même ſe pendit par deſeſpoir de ſes affaires; Les autres que ce fut par le commandement de Conſtantin. D'autres ont dit, que ſon gendre l'eût bien voulu ſauver, mais la haine publique qu'on portoit à Maximian, prevint la clemence, ce que je penſe le plus probable. Veritablement je ne voudrois point déguiſer les excez qu'auroit fait Conſtantin devant ſon entrée au Chriſtianiſme : car on ne peut pas le juſtifier ſur quelques deſordres : mais puiſque Zoſime l'Hiſtorien, qui ne luy pardonne rien, ne le tâche point de cette mort, je ne vois pas pourquoy nous l'en devrions accuſer.

Euſebe.

Victor.

Nazarius: Nō omnia potes. Dÿ ante vindicant & invitū.

Voila la funeste issuë de Maximian : aprés avoir persecuté l'Eglise, broüillé les Empires, alarmé l'Univers par les saillies de son ambition, un infame cordeau luy ôte un peu d'air qu'il ne pensoit pas assez librement respirer, tant qu'il avoit quelqu'un plus haut que soy. Voyons maintenant le beau ménage de son fils.

SECTION IV.

Ses proüesses contre Maxence.

MAxence avoit reduit la ville de Rome en tel état, qu'il n'y avoit forest de larrons où la vie des Citoyens ne fust plus asseuré qu'en leur maison. Luy qui tenoit son avancement des soldats, leur donnoit pour recompense la liberté de tous les crimes ; de sorte qu'aux belles harangues qu'il leur faisoit, il n'avoit paroles plus souvent en bouche que celles-cy, *Fruimini, dissipate, prodigite : Ioüissez, dissipez, prodiguez :* & ce qu'il disoit de paroles, il l'enseignoit tout le premier par exemple. Tout ce que l'avarice pouvoit dans les rapines, la prodigalité dans les profusions, la cruauté dans les massacres, la luxure dans les adulteres, & la vie sauvage dans toutes sortes de brutalitez, retournoit sur le grand theatre du monde en la personne de Maxence. Aprés avoir fait piller les maisons, & massacrer indignement des Senateurs les plus qualifiez, il se print à l'honneur des Dames qu'il tâcha de corrompre par toutes sortes d'artifices. On raconte entre-autres choses qu'ayant jetté les yeux sur une Dame Chrêtienne de profession, & femme d'un Senateur, fort honorable au rang qu'il tenoit, il depéche des vilains qui le servoient en telles ordures,

Constât. 7.

pour l'enlever avec le fer & la force dans les mains. Le mary intimidé dit aux satellites qu'il laissoit cét affaire à démêler à la liberté de sa femme: Elle entendant ce qui s'agissoit, fort promptement, & remontre à ces infames messagers, qu'elle n'étoit pas en état pour être presentée aux yeux de l'Empereur, & qu'ils luy donnassent un peu de loisir pour prendre ses atours: ce qu'ils luy accorderent tres-volontiers. La courageuse femme inspirée, comme on tient, d'un particulier instinct de Dieu, se jette aux pieds du Sauveur, tenant un poignard dans les mains, & là dessus commence à dire: *Que faisons-nous, ô sainte chasteté, que j'ay si fidellement conservée au lit conjugal, sans que jamais amour étrangere soit entrée dans mon cœur, t'abandonnerons-nous aujourd'huy aux saletez d'un Tyran abandonné de Dieu & des hommes? mourons plutôt! Mourir? c'est bien l'un de mes grands desirs, mais de mourir de mes mains, c'est un crime. Si est-ce que l'inspiration de Dieu me dicte, qu'il ne sera point offensé du remede qui me reste seul pour divertir mon malheur. Ie suivray l'esprit, & ne laisseray rien à la chair dequoy offenser Dieu. S'il y a de la faute, ma creance l'étouffera, & mon sang la lavera.* Sur ces paroles entrecoupées de soupirs, elle se planta le poignard dans le sein, mettant fin à sa vie, pour eterniser son honneur.

Ambros. l. 3. de virgin.

Ces impudiques qui l'attendoient à la porte, s'étonnans fort des longueurs du temps qu'elle employoit à se parer, entrent dans la chambre, & la trouvent plongée dans son sang: dequoy ils demeurerent si épouvantez, que la peur leur donna des aisles pour s'enfuir, & faire le rapport à l'Empereur de ce qui s'étoit passé: mais le petit Pharaon n'en fut pas pour cela amolly, continuant toûjours ses sacrileges avec des magies & des sortile-

ges abominables, jusques à tant que Constantin, vint pour l'éveiller.

Voicy bien l'un des plus beaux faits de valeur, qui ait jamais été en tous les Empereurs qui ont precedé & suivy le grand Constantin. Aprés avoir recherché la paix par toutes sortes de voyes raisonnables, voyant que Maxence n'y vouloit nullement entendre, mais qu'il avoit fait briser & traîner par les ordures ses images & statuës, il se resolut de l'ataquer d'une juste guerre, en laquelle il commença, quoy que non publiquement, à faire divorce d'avec les faux Dieux, & se consigner entre les mains du Sauveur du monde, y étant invité par cette belle vision de la Croix, & d'autres circonstances que je reserve aux chapitres suivans : où je pretens parler de sa vocation au Christianisme.

Ce fut même dés-lors qu'il prit cette fatale banniere appellé le *Labaron*, où le nom de Nôtre Seigneur écrit par certains chiffres.

L'armée de Maxence étoit composée, au rapport de Zosime, de cent soixante & dix mille pietons, avec dix-huit mille chevaux, qui étoient des forces effroyables, pour arrêter les plus hardis.

Constantin amasse des Gaules & de l'Angleterre, des François mesme pour lors habitans du Rhin, toutes les forces qu'il peut, & met en campagne environ nonante mille hommes de pied, avec un gros de Cavalerie, qui montoit seulement à huit mille : (c'est la supputation de Zosime, quoy que les autres montrent assez qu'il avoit de bien moindres troupes.) Luy, qui au rapport d'Eusebe, avoit pour lors trente ans passez, (quoy que d'autres le fassent plus jeune,) montra en la conduite de cette armée toutes les qualitez qu'on pourroit desirer en un Capitaine du tout accom-

ply: Car il la mena du Rhin jusques aux murailles de Rome, avec un grand ordre & une promptitude non pareille.

Quand il entra dans l'Italie, il trouva force resistances d'hommes & de villes, qui s'efforçoient de luy couper chemin ; de sorte qu'il luy fallut donner deux ou trois batailles, qu'il gaigna fort courageusement, forçant les villes rebelles, & traittant humainement celles qui se rendoient entre ses mains. Enfin, il vient à dessein de planter le siege devant Rome. Maxence, qui le pouvoit miner avec de grandes longueurs, prend resolution de luy aller au devant, & luy livrer promptement la bataille, se fiant à la grande multitude de ses forces, qu'il avoit reservées toutes fraîches pour joindre une armée déja lassée d'un si grand voyage.

Outre cela il avoit fait de grands artifices sur le Tybre, au Pont Milvius, que les Romains appellent maintenant, *Ponte mole.* Ses Ingenieurs luy avoient promis qu'avec certaines boucles de fer, ils feroient & defferoient le pont, selon que bon luy sembleroit, de sorte que quand son armée passeroit elle iroit à pied ferme, & lors que Constantin y mettroit le pied avec ses troupes, ils n'auroient qu'à lâcher certaine machine pour faire fendre le pont, & le precipiter en la riviere. Il sembloit à Maxence qu'il avoit deux cordes en son arc, ou pour deffaire Constantin en la campagne avec une si grosse armée, ou pour l'attaper aux artifices de ce pont, comme un rat à la ratoire, quand il l'auroit engagé au combat, & luy auroit donné le goût de le poursuivre.

Sur cette resolution il passe le Tybre avec son armée. Constantin fort joyeux de l'avoir attiré hors

des murailles de Rome, range ses bataillons d'une merveilleuse dexterité,& dispose ses soldats au combat. Voila deux terribles armées, qui se regardent comme deux grosses nuées pleines d'orages qui s'en vont fondre sur les têtes d'une infinité de mortels. Le sort est jetté,& la querelle de l'Empire du monde se doit vuider en peu d'heures. Le brave Constantin print resolution avec ce peu de chevaux qu'il avoit, mais hommes bien determinez, d'attaquer la Cavallerie de Maxence, & pour un singulier témoignage de sa valeur & de la confiance qu'il avoit en Dieu, il parut tout le premier à la tête de son armée, & s'avança de plusieurs pas devant les autres, faisant bondir son cheval d'une façon martiale : il étoit fort aisé à reconnoître, car ses armes éclatoient tout en or, & son heaulme étoit semé de pierreries, les ennemis commencerent à tirer sur luy à bon escient ; mais les Cavaliers de Constantin voyans leur Empeteur défier si genereusement le peril, le suivirent d'une si grande ardeur, comme si chacun d'eux eust esperé un Empire pour recompense. Ils fondoient comme des éclairs sur les ennemis, qui se trouverent fort étourdis de cette premiere charge : Ils firent toutefois bien de la resistance ; mais nonobstant tous leurs efforts, ceux de Constantin les enfoncent & les rompent.

Maxẽce defait.

Maxence voyant sa Cavalerie, en laquelle il avoit mis toute son esperance, si mal traitée, s'avisa de la retraite pour faire jouer son pont, & noyer Constantin, qui s'engage à la poursuite des fuyards. Mais, ô Justice de Dieu, le malin, comme dit le Prophete Royal, tomba en la fosse qu'il avoit luy-même creusée. On ne sçait si ces ingenieurs étourdis manquerent à leur dessein, ou si le grand

nombre des fuyards causa cette ruine : mais le pont fondit sous les pieds de Maxence , & le jetta dans le Tybre, déja tout sanglant, comme un autre Pharaon dans la mer rouge,avec tous les principaux de son Empire qui environnoient sa personne. Luy étonné d'une si rude chûte , esperoit encore gagner l'autre rive, étant monté à l'avantage, & on le vit luiter quelque temps avec les vagues , qui enfin l'engloutirent.

Il y eut au commencement un assez grand carnage de ceux qui firent de la resistance : mais enfin voyans leur Empereur noyé, ils se rendirent tous à la mercy de Constantin, qui arrêta le fer victorieux dans les mains des soldats pour le consacrer à la clemence.

Bien fit-il rechercher dans le Tibre le corps de Maxence, pour enlever la tête,laquelle fut plantée au bout d'une lance , & portée à Rome & en Afrique pour satisfaire à la justice des enormes forfaits qu'il avoit commis en son vivant.

De là ce brave Victorieux est reçû dans la ville de Rome, comme un Ange descendu du Ciel pour la delivrance du monde. Jamais triomphe ne fut tant prisé que le sien ; d'autant qu'aux triomphes des autres Empereurs , on triomphoit pour avoir gagné quelque Province loingtaine ; mais en celuy cy, Rome perduë s'étoit recouvrée soy-même. La Reine des nations cessoit d'être la proye des nations,& respiroit déja un air plus doux de l'ancienne liberté. Si jamais Prince vit un jour glorieux en toute sa vie , tel estoit celuy qui luisoit pour lors sur la teste de Constantin, on venoit de toute l'Italie pour le voir, & ceux qui l'avoient vû pensoient avoir assez vêcu , & ne devoir plus rien voir des choses humaines. Parmy tant de grands spectacles

qui étoient pour lors dans la ville, on ne regardoit que luy, son visage étoit l'objet de tous les ravissemens, & ses proüesses la matiere de tous les discours.

Le Senat pour témoigner les sentimens qu'il avoit de cette victoire, luy fit dresser un grand arc de triomphe tout en marbre, l'un des superbes monumens qui ait jamais été fait à l'honneur des Conquerans : où cette inscription fut gravée.

IMP. CÆS. FL.

CONSTANTINO

MAXIMO P.F. AUGUSTO

S. P. Q. R.

Quòd instinctu divinitatis, mentis magnitudine, cùm exercitu suo tam de Tyranno quàm de ejus omni factione uno tempore justis Rempublicam ultus est, armis arcum triumphis insignem dicavit.

Cela disoit que le Senat & le peuple Romain dedioit cét arc de triomphe à Constantin Empereur & grand Pontife, Prince heureux & Auguste d'autant que par un instinct de la divinité, & une grandeur admirable de courage, il avoit vengé avec toute son armée la Republique du Tyran, & de toute sa faction, par la justice de ses armes : au dedans de l'arc, à la main droite se lisoient ces mots, LIBERATORI URBIS & à la main gauche, FUNDA-

TORI QUIETIS: qui le publioient tout à fait, Liberateur de la ville, & Fondateur du repos : Là même on avoit écrit le nombre des années esquelles on desiroit rendre les vœux pour cette belle victoire.

Remarquez en passant que ce Senat étoit encore payen, & que sçachant neanmoins la devotion qu'avoit Constantin au Sauveur du monde, quoy qu'il ne fut pas Chrêtien declaré, s'abstint de faire mention des Dieux, mais parla seulement d'une divinité.

SECTION V.

La mort de Diocletian, & les faits d'armes de Constantin contre Licinius.

PUisque j'ay entrepris de representer de suite les faits d'armes de Constantin, pour montrer son arrivé à la Monarchie; Je veux inserer icy la fin de Diocletian, & de Licinius. Quand Constantin fit marcher ses étendars contre Maxence, il ne restoit plus de tant de Cesars que Licinius, lequel avoit été creé un peu devant la mort de Galerius. Les freres de Constantin ne vouloient rien remuër, Diocletian demeuroit en son hermitage; il n'y avoit que ce Licinius qui étoit un vieux guerrier, homme venu de rien, mais qui s'étoit avancé par les armes, & avoit rendu de si bons services à Galerius la creature de Diocletian, en la guerre qu'il eut contre les Perses; qu'en pure consideration de sa valeur il fut choisi à l'Empire.

C'étoit au reste un esprit rude & grossier, qui étoit sorty des Païsans, & n'avoit fait toute sa vie que manier le fer ou du laboureur ou de la guerre, sans jamais avoir acquis aucune politesse de la vie

civile. Voila pourquoy étant ignorant & orgueilleux, il haïssoit extrémement les bonnes lettres qu'il appelloit le poison de l'Empire ; & si cela eût été en sa puissance, il eût exterminé tous les sçavans, pour n'avoir plus personne capable de luy reprocher son ignorance. Constantin autant prudent que guerrier, vit bien qu'il falloit ménager cét esprit, qui luy pouvoit donner de la peine en son dessein contre Maxence, & suivant ce conseil il luy promet une partie de l'Empire, & sa sœur Constantia en mariage. On tient que les noces se celebrerent à Milan, un peu aprés la defaite de Maxence, où se passerent plusieurs traitez entre Constantin & Licinius, touchant leurs domaines, & dés-lors fut fait un tres-favorable Edit pour le rétablissement des Chrêtiens, & l'honneur du Christianisme, que Licinius, tout Payen qu'il étoit, ne laissa pas de signer.

Victor ajoûte que Diocletian fut mandé à ces noces de Licinius : car on avoit envie de le faire parler, & de voir ce qu'il avoit au cœur : son esprit étant assez capable de donner bien de la defiance à deux Princes qui se vouloient établir en toute seureté.

Ce fin Hermite d'autre côté qui craignoit les surprises, fit une réponse, par laquelle il supplioit leurs Majestez de le laisser vivre en son hermitage, & luy donner pour delices ce que les autres prenoient ordinairement pour punition, qu'il n'avoit plus desormais l'esprit de noces, & que comme son âge le dispensoit des voyages, aussi sa solitude le liberoit des vaines allegresses du monde. Que sa presence ne pourroit rien contribuer à cette action, & que l'incommodité des chemins nuiroit beaucoup à sa santé. Enfin, puis que sa resolution

qu'il avoit faite de n'entrer plus dans le maniement d'aucunes affaires, ne luy avoit rien laissé en partage que les vœux & les prieres, il les employeroit pour leurs prosperitez.

Ces belles paroles ne contenterent point les Empereurs qui avoient desir de faire sortir le loup du bois; ce qui leur fit récrire à Diocletian des lettres un peu piquantes, comme s'ils l'eussent voulu envelopper dans l'affaire de Maxence. Alors le malheureux homme vit bien que la vengeance de Dieu l'alloit trouver jusques au lieu qu'il avoit si opiniâtrément choisi pour son repos.

Quand on luy fit la lecture de ce bel Edict qu'on avoit fait en faveur des Chrestiens, & qu'il entendît qu'on leur bâtissoit déja par tout des Eglises, qu'ils s'assembloient pour celebrer leurs festes avec toute liberté, que Constantin avoit fait mettre la Croix jusques sur ses bannieres, & qu'on prêchoit de tous côtez les loüanges de Jesus le Nazareen: Au contraire, qu'on fermoit les temples des faux Dieux, qu'on brisoit leurs statuës, qu'on renversoit les autels, & que tout le paganisme alloit en confusion: Ce cruel persecuteur sentit alors une infinité de viperes qui luy déchiroient les entrailles. Et voyant de surplus qu'on le mandoit avec tant d'aspreté, il s'imaginoit que les Chrêtiens victorieux de la persecution, le déchireroient en mille pieces, là dessus, comme il avoit l'ame extrêmement bourrelée, & son corps chargé de maladies languissantes & incurables, il invoquoit à toute heure la mort la plus aimable de toutes les Deesses, pour le délivrer des ignominies & travaux de la vie. Enfin, elle tardant trop à son gré, selon la plus probable opinion, il hâta ses pas, prenant du poi-

ſon, comme un qui ne pouvoit mourir d'une plus méchante main que de la ſienne.

Voila la fin deſeſperée du plus grand perſecuteur que l'Egliſe ait jamais eu ; lequel en voulant extirper nôtre Religion a remply nos Martyrologes de noms de Martyrs, nos autels de veneration, la Chrêtienté de couronnes, & le monde de vertus, & s'eſt enſevely dans le tombeau du deſeſpoir & de l'infamie, pour apprendre à tous les Grands qu'il ne leur ſçauroit arriver un pire aveuglement que la perſecution des innocens, dont le ſang a une voix qui crie à la memoire de tous les ſiecles.

Qualitez de Licinius.

Licinius s'étant diverty de l'amitié de Conſtantin, ne laiſſa pas de mettre Diocletian au nombre des Dieux, quoy que luy-même devoit bien-tôt être rayé du nombre des hommes. Cét eſprit, lequel, au rapport des infideles de ſon party, étoit avare, colere & lubrique, ne peut pas long-temps compatir avec les humeurs de Conſtantin : car il ne ceſſoit de tourmenter les Chrêtiens qui étoient dans ſon Empire, avec des cruautez exceſſives, combien que luy-même, comme nous avons dit, eût ſigné les Edits en leur faveur.

1. Bataille contre luy.

Conſtantin qui patientoit autant qu'il jugeoit être raiſonnable, voyant que ſon eſprit ſe rendoit intraitable, arme contre luy. Leur premiere rencontre fut à Cibales, ville d'Eſclavonie, où Conſtantin étoit campé ſur une montagne, & Licinius dans la vallée. La bataille fut ſi âpre de coſté & d'autre, qu'elle dura un jour entier, depuis le matin juſqu'au ſoir, ſans prendre haleine, & il y avoit bien du peril pour Conſtantin, n'euſt été que la pointe que luy-même conduiſoit fit des efforts admirables, qui rompirent enfin Licinius, & le mirent en fuite. Il s'en alloit traînant comme un

vieux serpent qui avoit receu bien de coups, mais avoit encore des forces & du venin. Car ayant gagné la Thrace, où il s'estimoit le plus fort, il rallie ses troupes,& se dispose à une autre guerre. Constantin le suit vigoureusement, trouvant moyen de passer les rivieres dont ces fuyards avoient rompu les ponts pour luy couper chemin,& avança tellement qu'il se trouva subitement dans la Thrace prés de l'armée de Licinius. Dés le soir même il range son armée au combat, resolu de livrer la bataille à la pointe du jour : Licinius voyant qu'on luy chauffoit de si prez les éperons, fait de necessité vertu, & s'anime pour soûtenir le choc, n'ayant pas faute de gens disposez à bien faire. Cette seconde bataille fut encore bien forte ; les deux partis se soutenans fermement, & comme la balance de la victoire ne sembloit encore pancher ny d'un costé ny d'autre ; voicy cinq mille legionnaires de Constantin qui avoient chassé Licinius fort longtemps sans le pouvoir joindre, qui arrivent aux prises de ce combat, & fondent sur son armée pour l'enveloper, mais luy qui étoit, sans mentir, vaillant en l'art militaire, se defend fort bien, & se demesle enfin de ce combat, avec une composition, qu'il quitteroit à Constantin l'Esclavonie, se contentant de regner en Thrace & en l'Orient. Cét accord fut signé du sang de Valens, que Licinius avoit déja creé Cesar, & dont Constantin demanda la punition en ce traité de paix, comme de celuy qui étoit autheur de toutes ces dissentions civiles. 2.Bataille.

Cette paix ainsi plâtrée ne dura gueres : Licinius toûjours sur les remuemens ne pouvoit se tenir dans les termes de la raison. Il fait un grand amas de navires des costez de Cypre, d'Egypte, de

Phœnice,d'Afrique,de Bithinie & autres lieux, & met sur mer une grosse flotte. D'autre part il tient en la campagne cent cinquante mille pietons avec quinze mille chevaux. Constantin vit bien qu'il en vouloit à la Monatchie,& qu'il joüoit de son reste. Voila pourquoy il se prepare avec de grosses forces pour luy aller au devant, faisant un armée navale d'environ deux cens gros vaisseaux de guerre avec deux mille navires de charge,une infanterie de cent vingt mille hommes de pieds, & dix mille tant Cavaliers que braves hommes de marine.

C'est à ce coup qu'il faut decider l'affaire des Empires en dernier ressort. Constantin armé de la confiance qu'il avoit au Sauveur du monde, dont la banniere marchoit, déslors en toutes ses armées, sçachant que Licinius étoit campé à Andrinople, le surprend passant la riviere d'Ebre, qu'on nomme à present Mariza; si inopinément qu'il met d'abord toute son armée en déroute,luy tuant trente-quatre mille hommes, & en prenant une tres-grande quantité des autres qui se rendirent à son obeissance. Licinius fut si épouvanté de cette secousse, qu'il se retira promptement à Bizance, qui fut depuis Constantinople, où Constantin le suit & le presse vivement. Cependant Abantus qui conduisoit l'armée navale de Licinius, resolut de donner la bataille,& met en mer une grande quantité de vaisseaux dans un détroit qui ne pouvoit pas supporter ce nombre. L'admiral de Constantin se resolut de le combattre seulement avec quatre-vingts vaisseaux volans, qui le battirent à l'avantage, le trouvant empressé dans sa flotte. La nuit ayant rompu ce premier combat, ils recommencerent derechef en pleine mer, où la tempeste mena si mal les vaisseaux de Licinius, que

Grande victoire de Constantin.

que cent trente furẽt perdus,& les autres en fuite.

Sur ces entrefaites Constantin pressoit à outrance la ville de Bizance,ayant levé ses Cavaliers, qui estoient comme des grosses montagnes qui égalloient pour le moins les murailles de la ville, d'où il la battoit & l'endommageoit avec une grande facilité : Licinius voyant qu'il n'y faisoit plus seur pour lui, gagne la Bithinie, où il fit ses derniers efforts,faisant flesches de tout bois ; mais tout luy reüssit si mal,que d'une armée qui passoit le nombre de cent mille hommes, à peine lui en restoit-il trente mille. Lui qui ne pouvoit encore quitter la peau, se renferma en la ville de Nicomedie, où Constantin le bat furieusement, de sorte que se voyant au souverain desespoir de ses affaires, il sort de la ville, & se jette aux pieds de Constantin,mettant à bas la pourpre,& lediademe,demandant seulement un lieu de seureté à dessein d'y passer le reste de ses jours,qui ne pouvoiẽt plus longtems durer,car il l'avoit bien l'âge de soixante ans.

Fin de Licinius.

Un certain Prestre de Nicomedie, qui vivoit de ce tems-là, & qui a touché cette histoire, dit que Constantin l'envoya en France pour pleurer ses pechez ; mais la plus probable opinion est qu'il le fit mourir,estant lassé de ses importunitez & ayant trop de deffiance de son esprit, nonobstant que Constantia vivoit encore, & eut demandé à son frere la vie de son mari.

On ne peut pas excuser Constantin d'avoir usé de punitions tres-severes mesme sur ses plus proches, ayant encore en reste le feu de la guerre, & de l'ambition, & ne s'aprivoisant qu'assez tard à la mansuetude du Christianisme.

Voilà comme tant d'Empereurs estant escartez il demeura seul maistre de l'Univers,faisant depuis

partage à ses freres, le fils de Theodora, tel que bon lui sembloit. 'Quiconque voudra considerer attentivement cette arrivée de Constantin à la Monarchie, & ce regne de plus de trente-ans que Dieu lui donna, verra plus clair que le jour que toutes ces faveurs ne lui venoient qu'en vertu de la vraye Religion, dont tout le premier des Empereurs il exalta les Autels.

SECTION III.

Les vices & passions de Constantin devant le Baptesme, avec la mort de Crispus & de Fausta,

IE ne veux point representer ici un Constantin en pourfil, comme a fait Eusebe, pour cacher les defauts, & mettre seulement au jour les beautez. Ce n'est pas de merveille qu'il ait eu des vices devant le Baptéme, mais c'est le miracle du Christianisme de changer des lions en agneaux, les cloaques en fontaines, & les épines en roses & en tulipes. Les glaces de l'Hiver font la beauté du Printemps, les tenebres contribuent au lustre de la lumiere, & jamais le Soleil n'est plus beau qu'aprés son eclipse. Aussi la grace qui est la blancheur de la lumiere éternelle, se fait voir avec plus de triõphes aux ames où elle a dompté plus d'iniquitez. Il est certain que cette humeur guerriere de Constantin portoit des vanitez, des ambitions, des jalousies, & quelque sorte d'esprit sanguinaire, qui avoit esté grandement fomenté par la nourriture qu'il avoit prise au palais de Diocletian.

Voici un prodigieux accident arrivé en sa maison par une precipitation mal digerée, qui est la

mort de son pauvre fils Crispus, empoisonné par le commandement du pere, fut une méchante & malheureuse calomnie qui lui fut suscitée par sa belle mere. Veritablement ma plume fremit de l'horreur qu'elle a de toucher cette histoire, & je sçai que plusieurs Grecs flatteurs ou l'õt passée sous silence, ou l'ont voulu déguiser, en faveur de Constantin : mais le saint Martyr Artemius, l'avoüa franchement devant Julien l'Apostat, qui lelui reprochoit, ne voulant pas nier un fait qui étoit assez notoire, mais se contentant de l'adoucir par les circonstances intervenuës. Le Cardinal Baronius se fâche contre Eusebe, qui n'en a rien dit, comme si c'étoit chose étrange qu'un homme qui écrivoit à un fils la vie de son pere, en forme de Panegyrique, ne chargeât pas son écrit de crimes & de fureurs qu'on tâchoit alors d'étouffer par toutes voyes. Les Grands ont les sentimens trop chatoüilleux à semblables histoires, & ressemblent ordinairement cét animal qui porte son fiel en l'oreille. Ils ne peuvent oüir une histoire veritable de ce qui les touche, sans se picquer: il faut quelquefois qu'ils aprenent leur vie dans les bruits du peuple: où les uns prennent licentieusement la liberté de tout dire, puisque les autres ont pris la liberté de tout faire.

Constan. 19. Bar.

Alban. animal. Albertus.

On ne se peut taire dés ce tems-là des vices de Constantin : mais comme aprés avoir fait mourir son fils Crispus, il y ajoûta la mort de sa femme Fausta qui avoit suscité la calomnie contre l'innocent, on afficha ce distique aux portes de sõ Palais, qu'on a depuis attribué au Consul Ablavius.

Saturni aurea sæcula quis requirat.
Sunt hæc gemmea, sed Neroniana.

C'étoit une allusion à l'humeur de Constantin, qui aimoit fort les perles & pierreries, & à ce qui

passé au fait de Crispus & de Fausta, dont la substance est telle ;

Ne cherchons plus le siecle d'or de Saturne. Envoicy un tout de perles, mais c'est le siecle de Neron.

Disons le plus probablement que nous pourrons ce qui arriva en cette affaire:

Constantin marié en premieres Nopces.

Nous avons déja touché comme Constantin sortant encore de son adolescence, fut marié en premieres nopces à Minervine ; dequoi les écrits de son tems l'ont loüé comme un Prince fort chaste, qui pour éviter les voluptez vagabondes & illicites se lia promptement à un legitime mariage, & prit deslors un esprit de mari. Il est aisé à croire que cette Minervine qu'il épousa avoit pris le nom de Minerve, à cause de la sagesse, des graces, & des beautez, qui reluisoient en sa personne. Il semble que ces grands talens d'esprit & de corps, traînent toûjours en queuë quelque sort qui ne permet pas qu'ils durent long-tems : mais qu'ils vivent la vie des roses, qui se font au soir un tombeau de l'escarlate, dont elle s'etoient fait au matin un berceau. La pauvre Princesse éclipsa bien-tôt aprés qu'elle eut donné d'un seul enfantement, qui fut son premier & son dernier, deux enfans jumeaux à Constantin, c'est à sçavoir un fils nommé Crispus, & une fille qui fut appellée Helene, du nom de sa grande-mere, mariée depuis à Julien l'Apostat.

Minervine.

Crispus & ses qualitez.

Ce Crispus étoit bien le Prince le plus accompli qui fut de son âge ; car il suça premierement la pieté avec le laict, aiant pour sa premiere maîtresse du Christianisme la tres-glorieuse sainte Helene. De là comme on le fit étudier aux bonnes lettres, il rencontra pour maître ce grand homme Lactace Firmien, l'un des plus feconds, & des plus anciens autheurs de la Chrétienté: lequel étant Precepteur

des Cesars, vivoit neanmoins dans une telle pauvreté qu'il avoit fort étroittement les necessitez de la vie. Crispus aiant cultivé son esprit par les lettres, s'adonna fort courageusement à l'exercice des armes, où il montroit bien du genie & de la dexterité de son pere, mais il avoit encore plus de grace & de douceur: car les histoires font foy qu'il étoit tres beau visage, plein d'attraits & de ravissemens: qui faisoient d'autant plus d'impression sur les esprits, qu'ils étoient entez dans une modestie singuliere, & une bonté si naturelle, qu'on ne la pouvoit voir de prés sans l'aimer.

O Dieu, quelle furie que l'amour des-honnête, & comme elle troubla la maison de Constantin. Si les Seigneurs & les Dames qui donnent entrée à des affections & des pensées illicites, consideroient bien les amertumes qui suivent cette passion, ils s'arracheroient plûtôt le cœur avec les ongles, que de le soüiller de telles ordures: Ce n'est point sans cause que le sage Aristophon a dit que l'amour avoit été banni du Ciel comme un trouble fête, & perturbateur du repos des divinitez: c'est la verité qu'où cette passion met le pied, elle en bannit l'innocence & la tranquilité, qui sont les deux plus precieuses perles de la vie: & s'il y avoit des mauvaises amours au Ciel, il n'y avoit plus de felicitez. Heureuse la vie qui n'a point d'œil pour ces beautez charnelles, & qui est toute d'œil pour se garder sur tout au commencement des surprises. Danger de l'amour aux Grands

La miserable Fausta femme de Constantin, fille de Maximiē, qui avoit eu une mauvaise nourriture en la maison de son pere, & étoit d'une humeur fort libertine, jusques à syndiquer les devotions de son mari, & quereller nôtre Religion, qu'elle ne voulut jamais épouser, avoit dans ce desordre de Fausta amoureuse.

grandes dispositions pour prendre finistrement l'amour que la beauté de Crispus lui pouvoit facilement donner.

Ce visage divin étant toûjours un objet aux yeux lascifs de l'Imperatrice, alluma tant de feu dans ses veines, qu'il fallut un autre feu pour l'éteindre. Les enfans qu'elle avoit de son mari ne lui étoient rien en comparaison de Crispus : Crispus étoit en son cœur, Crispus en sa pensée, Crispus en ses discours, où elle avoit encore quelque retenuë, de peur d'éventer sa passion. Si est ce qu'elle ne se pouvoit tenir de dire que *Crispus estoit l'idée des parfaits, & le fils incomparable, dont la valeur, & la vertu vivroient autant que le monde.* On s'étonnoit comme une belle mere avoit tant de bonnes volontez pour le fils de son mari; toutefois comme elle avoit vêcu jusques ici dans les termes de l'honneur, on interpretoit que toutes ces affections étoient sinceres & innocentes. Crispus qui ne pensoit alors à se defendre en un combat qui n'étoit que courtoisie, prenoit toutes ces caresses comme des témoignages d'une tres-pure amitié, lui rendant reciproquement beaucoup de respect, dequoi elle montroit se fâcher, desirant qu'il traittât avec elle d'une façon plus libre; car l'amour l'avoit déja dépoüillée de la Majesté.

Saint Augustin l'a heureusement dit, Que qui veut bien punir un esprit dereglé, il le faut laisser entre ses mains, pour servir à soi-même d'échaffaut & de bourreau. La desastreuse Fausta, qui avoit déja donné trop d'entrée au peché, experimentoit des accez de glace & de feu, des desirs, des fraieurs, des hardiesses, des remords. Sa conscience la querelloit au fonds de son cœur, & ne cessoit de lui

remontrer l'énormité de cette faute : quand à force d'impudence, elle pensoit avoir estouffé ces petites étincelles de bonté que Dieu va semant dans les esprits les plus abandonnez, elle ne sçavoit pas où entamer ce pernicieux dessein. Crispus lui sembloit trop chaste, cette Religion Chrestienne le faisoit à son advis trop austere, son esprit estoit encore trop mol, & non capable d'une forte mechanceté; & quand bien il consentiroit, où trouver des complices fidelles, & des occasions, & de la liberté pour contenter une infame desir ? La peine qui suit ordinairement les crimes, la rigueur d'un Constantin jaloux de son lit, l'infamie & les fantômes des suplices, venant à fondre sur sa pensée, lui faisoient bien voir de l'abisme & de l'effroi : mais la passion bondissoit à l'aveugle par dessus toutes considerations; de sorte qu'épiant un jour sa commodité, elle aborda le jeune Prince avec des paroles qui sentoient assez sa femme perduë: Mais lui qui ne la vouloit pas mettre d'abord en confusion, relevoit modestement ce qu'elle avoit dit, & l'interpretoit au plus loin de sa pensée : Elle qui ne vouloit pas paroistre une Lucresse, estant marrie qu'on dónoit un sens trop chaste à ce qu'elle avoit dit à mauvais dessein, s'explique si clairement que le sage Crispus ne pouvant plus supporter cét esprit effronté, lui dit d'une parole rude & seche: *Que si elle perz stoit en cette infame volonté, il en avertiroit l'Empereur*; & là dessus s'envole comme un esclair, & s'écarte, la laissant dans un desespoir, & une rage qui ne se peut assez exprime. Tout son amour pous lors se tourne une haine diabolique, qui lui sugere des fureurs & de noires pēsées, se determinãt de traitter comme fit la fēme d Putiphar, celui qui l'avoit traitée comme Joseph.

Amour tourné en rage.

Elle se sert de toutes les armes de la douleur, qui lui étoient pour lors naturelles, ne cessant de pleurer; & soûpirer devant son mari, comme si elle se fût affligée pour l'horreur du peché d'autrui: Encore avoit-elle tant d'artifices qu'elle feignoit cacher ses larmes, & étouffer ses soûpirs pour rendre la feinte plus dangereuse par un pretexte de modestie.

Funeste calomnie

L'Empereur la voiant en cét état, lui demande la cause de sa tristesse: elle répond, *Qu'il est plus expedient à sa Majesté de l'ignorer.* Lui s'opiniâtre davantage, à sçavoir ce qu'elle feignoit celer, la pressant & la questionnant, pour tirer une calomnie, aussi fort qu'on eût fait pour une bonne verité: Enfin elle declare avec beaucoup de feintes horreurs, & de paroles cruellement modestes, *Que son fils Crispus avoit voulu entreprendre sur l'honneur de son lict, mais Dieu merci que sa foy inviolable la mettoit à l'abry de tels dangers. Qu'elle ne demandoit autre satisfaction de ce miserable qui s'en étoit fui, que les remords de sa mauvaise conscience.* Constantin lui recommandant le silence entre en une noire & profonde colere: interpretant que la retraite de son fils étoit une marque de son crime; il se delibere de le faire promptement mourir, & pour cét effet appellant un de ses serviteurs des plus affidez & des plus determinez aux executions, aprés l'avoir obligé sous de grands sermens & execrations au secret, il lui donne commandement exprez de joindre son fils Crispus au plûtôt, de traiter accortement avec lui, sans l'effarer, ne lui dôner le moindre ombrage, & ne manquer pas de le servir à son premier repas d'un poison bien preparé, pour l'envoier en l'autre monde. Celui-ci effrayé d'un si horrible commandement, demande à l'Empereur,

S'il avoit bien resolu cette affaire, pour traiter un fils d'un si grand merite de la façon ? Oüi, dit-il, j'y ay pensé, & il faut necessairement qu'il meure : car je vous apprens, sans qu'il soit besoin de vous informer davantage, qu'aprés l'attentat qu'il a conçû, sa vie est incompatible avec la mienne. L'autre pensa qu'il y avoit quelque conjuration toute formée sur la vie & sur le sceptre du pere; voilà pourquoi il hâta le coup, & comme il étoit déja assez familier au pauvre Crispus, il l'aborda avec de grand complimens d'honneur & de courtoisie, feignant le vouloir rejoüir, d'autant qu'il le voioit alors en un assez mauvais humeur pour ce qui s'étoit passé avec Fausta, couvrant tant qu'il pouvoit sa pensée pour couvrir l'honneur de cette mauvaise belle mere. On dressa là dessus un malheureux banquet à l'innocent qui fut le dernier de sa vie, le venin lui aiant été traitreusement servi au lieu où moins il attendoit cette perfidie. Mort de Crispus.

Veritablement cette mort de quel côté qu'on la regarde, est grandement pitoiable. Les tragedies qui la pleurent avec tant d'appareil, comme celle de nôtre Stephonius, ont bien de l'émotion : mais prenant seulement la chose dans la simple naïfveté du fait, elle donne de la compassion aux cœurs les plus endurcis. Un jeune Prince, le plus parfait qui fut alors dans le monde, beau comme un Absalon, vaillant comme un Alexandre, innocent comme un Joseph, ravi lors qu'il étoit aux portes de l'Empire qui l'attendoit, & ravi par une mort si affreuse, & si perfide, & ravi par le commandement de son pere, qui le fait mourir comme un incestueux sans le vouloir oüir, ni lui donner permission de se justifier, ni loisir de se connoître, ni un seul moment de tems pour se preparer à la mort,

qu'on donne aux plus grands criminels. On l'enveloppe sourdement dans le dernier malheur, pour fermer la bouche à son innocence, & ouvrir celle de la calomnie, pour abbayer encore contre ses cendres.

La genereuse ame qui estoit toujours preparée à ce passage par les loix du Christianisme, qu'elle avoit si devotement embrassé, sortit de son corps chaste pour aller à la couronne des esleus, laissant aprés soi des regrets incomparables. Helas que ne fait un mauvais amour, que ne fait une calomnie, que ne fait un soupçon, que ne fait une colere sans frein, & une parole sans queuë! ô Grands ne ferez-vous jamais les aprentissages de la sagesse dans les maux d'autrui.

La rage de Fausta tournée en pitié.

Aussi-tôt que cette nouvelle fut venuë à la Cour, la méchante Fausta vit bien que c'estoit un effet de sa perfidie; & se representant vivement devant les yeux ce pauvre Prince qu'elle avoit tant aimé, si indignement massacré, en une beauté, en un âge où meurent les plus deplorables, & en une bonté qui eust donné de la compassion aux tigres & aux liős; toute sa passion & sa haine se change en une douleur enragée qui la fait crier & heurler aux pieds de son mari, confessant qu'elle avoit tué le chaste Crispus par sa detestable calomnie, que c'étoit elle qui l'avoit sollicité au mal, mais qu'elle avoit trouvé un Joseph doüé d'une chasteté invincible, qui avoit detesté son peché autant qu'il estoit detestable; dequoi piquée de colere & craignant d'estre prevenuë, elle avoit procedé à cette funeste acusation, & par ant qu'elle étoit indigne de vivre aprés avoir tué le plus innocent Prince du monde, & tac é le propre pere de son sang.

La calőnie se découvre.

Constantin estonné par dessus tout ce qui se peut

dire, d'un si prodigieux accident, n'avoit ny replique ni sentiment d'homme, tant le transport l'avoit ravi à soi-même : & quand il vit sa sainte Mere Helene, laquelle avoit nourri si tendrement le pauvre Crispus, qui le pleuroit avec des larmes inconsolables, & demandoit au pere pour le moins le corps de son petit fils, pour le laver des eaux de sa tête, & l'enseveli de ses mains, disant que la méchante bête avoit tué son Joseph : Il fut percé au vif d'une compassion mêle de fureur. Puis cette pauvre sœur jumelle du defunct, qui sembloit n'être autre chose que l'ombre de son frere venant encore à fondre toute en pleurs auprés de sa grand mere, ce spectacle alluma davantage la passion de l'Empereur & pensant que Fausta meritoit bien la mort, étant convaincuë d'une telle méchanceté par sa propre confession, il la fit entrer dans le bain, & sur l'heure la fit étouffer de la vapeur, qui étoit un supplice dont on se servoit quelquefois pour faire mourir les personnes de qualité. Mort de Fausta.

Voila les issuës des funestes amours de Fausta, pour aprendre à toutes les Dames que ces passions qui commencent par des complaisances, des chatoüillemens, & des delices, finissent bien souvent par des horribles tragedies. Cependant la maison de Constantin demeura long tems plongée dans un morne silence : & comme tout ceci avoit été fort secret, on ne sçavoit que penser en public, de la mort de Crispus & de Fausta : ce qui donna occasion à plusieurs de contester qu'ils étoient morts pour quelque conjuration.

On ne peut pas ici excuser Constantin d'une grande colere, d'une precipitation, & d'une procedure trop sanguinaire ; mais pour le moins fit-il mourir Crispus sous une fausse creance d'impureté,

qu'il estimoit devoit être vangé, & Fausta par raison de justice.

Voila pourquoi ce peché, quoi qu'il ait bien du malheur, n'a pas encore la méchanceté determinée du peché de David en la mort d'Urie, pour ce que l'un operoit avec une manifeste connoissance de son crime, & l'autre y alloit avec beaucoup d'ignorance & de sentiment de justice. Si est-ce que Constantin aprés ces excez eut de tres-grands remords qui l'achiminerent enfin tout à fait à la profession du Christianisme.

SECTION VII.

La vocation de Constantin au Christianisme: le progrez de sa conversion, & son Baptéme.

Constant. 19.

J'Ai toûjours estimé le dire de S. Paulin que nous avons allegué ci-dessus tres-probable, que la foi de sainte Helene avoit fait Constantin non seulement Chrêtien, mais le premier des Princes Chrêtiens. Cette bonne mere, sans doute, lui donna la premiere teinture du Christianisme: mais comme c'étoit un esprit ambitieux, & guerrier, qui alloit le grand train du siecle, il ne fût pas si-tôt affermi à la foy & en la pureté de la Religion. Il commença toutefois d'avoir de tres-vives atteintes pour sa conversion, environ l'an septiéme de son Empire, qui fut l'année de la deffaite de Maxence: comme il avoit cette grosse guerre sur les bras, ses necessités temporelles lui ouvrirent les yeux pour avoir recours aux forces spirituelles. Il se mit deslors, ainsi que lui-même racontoit depuis, à penser serieuse-

ment en soi même qu'il y avoit quelque providence du Ciel, qui donnoit le bransle aux victoires & aux Empires: sans laquelle le Conseil des hommes étoient tenebreux, les armées foibles, & les efforts tres vains. Puis se ressouvenant de ce qui s'étoit passé dans l'Empire Romain, il vit que ces Empereurs qui s'étoient montrés les plus ardens en la superstition des Dieux, & les plus grands persecuteurs des Chrétiens, avoient été infames & malheureux, sans amour des peuples, sans nom, sans enfans, la plûpart odieux & execrables à la posterité. Il vint à peser que cette Religion qui professoit tant de sainteté, & avoit creu dans les orages de trois cens ans, avoit quelque chose de divin, & que peut-être ce ne seroit pas mal fait d'invoquer dans ce grand labyrinthe d'affaires, le Dieu de sa mere.

Commencement de la conversion de Constantin

Comme il alloit déja remuant ses discours au fonds de sa pensée & jettoit les yeux au Ciel, là il contemple sur le vespre la figure d'une grande croix toute composée d'une lumiere tres-resplandissante, qui lui sembloit porter ces caracteres, *In hoc vince. Surmonte en ce signe.*

Cela étoit bien plus avantageux que l'arc-en-Ciel que vid Auguste Cesar autour du Soleil, quád il entra à Rome pour prendre possession de l'Empire. Neanmoins Constantin & les Capitaines qui apperceurent ce signe au Ciel, avoient quelque deffiance, à cause de la figure de la Croix, qui jusques-là avoit toûjours été estimée de mauvaise augure. Or comme l'Empereur se fut endormi la nuit dans une grande perplexité de pensées, il lui sembloit que le Dieu des Chrêtiens lui apparoissoit avec le même signe qu'il avoit veu le jour passé; lui commandant expressement de le porter desormais dans ses étendarts.

ser, à la connoissance du tems, & de la façon de son Baptesme : car il dit que Constantin aprés la mort de Crispus, & de Fausta, eust de grands remords de conscience ; & comme il n'avoit pas du tout abjuré le Paganisme, il rechercha & des Augures & des Philosophes, Payens, comme ajoutent les autres, les moyens de se purifier du sang qu'il avoit si malheureusement répandu. On dit qu'un Sopatre le plus eminent des Platoniciens, qui fut quelque tems à sa Cour, lui dit que ces taches de sang demeuroient aux ames sans pouvoir estre effacées, & que si elles partoient de cette vie sans punition : elles devoient r'entrer en d'autres corps pour expier enfin les crimes qu'elles avoient commis, sans qu'il y eust d'autres remedes. L'Empereur trouva cette Philosophie fort rude, & comme son esprit estoit agité dans de profondes inquietudes ; Voici, dit Zosime, un Egyptien venu fraischement d'Espagne à Rome, (notez qu'il veut entendre ce grand Evesque Osius, qui avoit été envoyé au mesme tems en Egypte par le Pape Silvestre :) Cét Egyptien, dit-il, s'estant insinué aux bonnes graces de quelques Dames de la Cour, trouva par leur moyen bien de l'accez à l'Empereur, qui ne manqua pas de lui proposer les difficultez & les troubles de sa conscience. Celui-ci lui répond, *Que sa Majesté n'avoit que faire de s'inquieter là dessus, & qu'il n'y avoit crime si enorme qui ne peut estre expié par les remedes qui se trouvoient en la Religion Chrestienne* : A cela l'Empereur presta fort l'oreille, & se resolut tout à fait de se faire Chrestien.

Discours de Sopatre.

Voilà justement le commencement du Baptéme de Constantin: Quant à la suite, c'est une question fort emmeslée : car les uns le font baptiser

Son Baptême.

Arien,au dernier article de sa vie ; autrement il ne l'appelleroit pas au même passage, un Monarque de grand merite qui a laissé la Foy en heritage aux Princes de sa posterité.

Cette extremité est une extremité ou d'épineuses affaires dans lesquelles Constantin se vit enveloppé, pour avoir differé long-tems son Baptême, ou comme disent les autres, une extremité de maladie, dont il fut attaqué en la ville de Rome, & gueri par le Baptême.

L'opinion d'Eusebe étant rejettée, je demande s'il n'est pas bien plus probable de prendre celle d'un Concile entier, & tres-ancien Concile tenu sous le Pape Sylvestre, environ l'an trois cens vingt-quatre de nôtre Seigneur, qui dit expressément avoir été assemblé au même tems que l'Empereur Constantin fut baptisé par Sylvestre Evêque de Rome, que d'haderer aux inventions d'un adversaire passionné.

Quant aux autres circonstances de ce Baptéme, qui sont tirées des actes qu'on attribuë à saint Sylvestre, il faut avoüer qu'il y a des choses bien difficiles à croire, si nous procedõs par des raisons humaines: car on ne se peut pas si facilement imaginer ce qui est porté dans ces cayers, que Sylvestre étoit caché dans les cavernes de la montagne qui a depuis porté son nom, fuiant la persecution de Constantin, de laquelle les autres Auteurs ne font point de mention, comme étant contraire à l'humeur & aux Edits de ce Prince ; qui depuis la bataille qu'il gaigna sur Maxéce, avoit toûjours favorisé le Christianisme. D'abõdant il est dit là que Constantin demanda quels Dieux c'étoient que S. Pierre & S. Paul, qui lui étoient apparus en songe : cequi n'est guere tolerable à un Empereur qui

L'histoire du Baptême de Constantin tirée des Actes qu'on attribuë à S. Sylvestre, plus aisée à croire pieusemẽt qu'àprouver efficacement.

depuis tant d'années étoit instruit des mysteres de la Religion Chrétienne.

Ajoutez encore cette lepre de Constantin, dont aucun Autheur n'a parlé devant ces actes & dequoi on tient que Constantin le fils de ce grand Empereur, fut fort piqué, se plaignant qu'on attribuoit à son Pere des maladies feintes, pour le guerir en peinture; s'il falloit suivre des sentimens humainement raisonnables, je dirois que Constantin n'auroit non plus été lepreux que nôtre Roy Clovis de tres glorieuse memoire; duquel Saint Gregoire de Tours a dit qu'au jour de son Baptême il fut gueri de sa vieille lepre, voulant parler du peché Il est vrai que le Cardinal Baronius fait tout ce que peut faire un habile homme pour se démêler de ces intrigues: mais il y a certaines choses qu'il est plus seant de croire pieusement qu'il n'est aisé de les établir par raison.

Greg. Turonens. hist. l. .c. 31. Prodit novus Constantinus ad lavacrum deleturus lepra veteris morbum.

Et partant, si le Lecteur desire ici sçavoir ma pensée, je tiens que c'est une chose temeraire d'aller pointiller & harceler de vieilles creances, lesquelles quoi qu'elles ne passent point pour articles de foy, sont toutefois reçuës avec edification dans les opinions communes. Varron dit, que vouloir être sage contre les sentimens ordinaires, c'est se mettre au nombre des fols, & le grand S. Hilaire a prononcé une noble parole, que la premiere verité de la sagesse, c'est croire quelquefois ce qu'on ne veut pas, soûmettant son jugement à celui des personnes bien sensées. Que si cela étoit bien conçeu, tant de jeunes têtes rougiroient de faire les habiles hommes, principalement en matiere de Foy, attaquant si déreglement tous les monumens de l'Antiquité.

Contra multos sapere d sipere est. Sapientia prima hac veritas est interdum sapere quod nolis Hila. l. 8. de Tri.

Je dis donc pour ces actes qu'on tient être de

S. Silvestre, & nommément pour ceux qui sont rapportez par le Pape Adrien, comme ce n'est point mon intention de m'engager à les prouver, par une suite de petites raisons humaines : Aussi ne voudrois je en façon quelconque les impugner ; mais plutost les croire d'une simplicité religieuse, qui est la science des Saints, & toujours la plus asseurée.

Ces actes nous disent, que Constantin differant toujours son Baptesme, & vivant dans beaucoup de desordres, fut touché d'une lepre, qui étoit une manifeste playe du Ciel, dequoi fort affligé, il consulte les devins pour y aporter quelque remede. Eux lui donnent un funeste conseil, duquel les Rois d'Egypte s'estoient autrefois servis en semblable maladie, qui estoit de se faire un bain de sãg humain. Cela d'abord lui sembloit fort estrange ; mais le mal qui le pressoit, n'avoit point d'oreilles pour oüir la raison. On enleve des petits enfans des moins conditionnez de la ville, pour les égorger comme moutons, & consacrer leur sang à la santé de l'Empereur. Les meres eschevelées & bachantes courent aprés leur tendre progeniture jusques aux portes du palais, & hurlent si effroyablement que Constantin ayant oüi leurs cris, & tout ensemble apris la cause de leur douleur, fait rendre les enfans à ces deplorables meres, estimant qu'il estoit plus raisonnable d'endurer son mal que de le guerir avec un si cruel remede.

Histoire du Baptesme selon les actes attribuez a S. Silvestre.

La nuit suivante saint Pierre & saint Paul lui aparoissent en songe, & lui donnent advis de quitter toutes les superstitions payennes, de rebastir les Eglises des Chrestiens, & faire venir le Pape Silvestre, qui estoit pour lors caché dans les grottes du mont Soracte, lequel lui devoit

SECTION VIII.

Les faits de Constantin aprés le Baptême.

COnstantin aprés son Baptême commença une toute autre vie : car mettant bas tous les respects humains qui l'avoient encore lié à la Gentilité, pour les considerations de son Etat, il se fit dresser un trône dans le Palais de Trajan, où aiant mandé le Senat, il declara d'une eloquence de Monarque, les raisons qui l'avoient porté à ce changement de Religion, & leur dit;

MESSIEURS,

Je ne doute point que le changement de Religion que j'ai fait, ne soit trouvé étrange de plusieurs qui blasment tout ce qu'ils ne peuvent entendre, & ne veulent entendre que ce qui flatte leur presomption. Toute nouveauté est odieuse à eux qui aiment la vieillesse de l'erreur, & je puis dire aussi que ce n'est point une religion nouvelle que j'ai embrassée: mais celle qui a été commencée dans les ames nettes du siecle d'or, & achevée heureusement en nos jours. Les premiers hommes de l'Univers ont eu la verité en herbe : nous en voions maintenant le fruit, duquel nous pouvons joüir & joüirons, si nous ne voulons être ingrats à nostre bon-heur, & traîtres à nostre conscience. Croiez-moy, Messieurs, que le monde s'en va tantôt hors de page, car Dieu a eu pitié de son ignorance, & lui a fait voir que ce n'estoit plus le tems de tenir des dragons ni des hibous sur les Autels, ni d'autres Dieux qu'on tiendroit pour des monstres, s'ils retournoient en la vie des hommes. Si nos peres aveuglez par malheur nous ont fait passer pour des divinitez, tant de criminels pour qui nos loix ordonnent aujourd'hui des supplices, nous ne sommes point tenus de

Belle Harangue de Constantin, tirée en partie de ses Actes & de ses Edits.

de participer aux crimes des uns, ny à l'erreur des autres sous le pretexte de l'Antiquité. Il faut que je vous confesse que dés mon enfance j'ai eu de grandes deffiances des sottises, que je voiois en la superstition Gentille; & ce qui me confirma davantage dans cette opinion, fut qu'un jour j'entendis la réponce d'un oracle, lequel aiant demeuré long-tems muet, & interrogé sur la cause de ce silence, répondit que les justes l'empéchoient de parler; & on trouva que ces Iustes étoient les Chrêtiens qui avoient déja cette puissance de boucler la bouche des Demons,

Depuis je me mis à considerer ces hommes que je voiois tellement persecutez, qu'il n'y avoit lieu de la terre qui ne rougit de leur sang, & neanmoins si patiens dans leurs persecutions, qu'ils avoient les prieres sur les lévres pour ceux qui leur arrachoient la vie du cœur: Cela me donna dés lors bien de l'étonnement, & quand je viens à m'imaginer leur Eglise, qui fleurissoit parmi tant d'orages, & croissoit sous le glaive des persecutions, cela me sembloit plus qu'humain. Si est-ce qu'emporté du torrent des opinions communes, je resistois encore à la voix de Dieu, qui me parloit au cœur, quand il m'ouvrit les yeux, & me fit un jour apprehender vivement les funestes issuës des Empereur qui avoient persecuté la Chrêtienté, les comparant à la felicité de mon Pere Constantius, de tres glorieuse memoire, qui avoit conservé ses mains innocentes jusques à la mort sans aucune tache du sang Chrêtien. Cela étoit déja bien fort pour emporter une ame qui se rendoit aisément à la raison: Mais Dieu redoublant ses inspirations, me fit voir un jour au Ciel un prodige que plusieurs virent avec moi, c'est à sçavoir la figure de la Croix composée d'une lumiere tres-éclatante qui parut justement au tems que je devois livrer la bataille à Maxence, j'atteste le Dieu vivant que j'y ay leu distinctement

ces mots, écrits comme avec les rayons du Soleil : In hoc vince. *Et c'est merveille que je differois encor à me rendre, jusques à tems que le Sauveur du monde m'avertit en vision de prendre en mes étendarts le signe que j'avois vû au Ciel le jour auparavant. I'obei sur l'heure, & j'en ai vû reüssir des effets si prodigieux en la deffaite de Maxence, que vous les avez admirez, attribuant à l'homme ce qui étoit un ouvrage de la divinité.*

Ie devois dés-lors publier ce que j'estois, mais les considerations d'Etat qui avoient trop de force sur mon esprit, m'arresterent & m'ont fait traîner jusques ici dans une vie plus licentieuse que je n'eusse voulu. Maintenant je proteste à la face du Ciel & de la Terre que je suis Chrestien de cœur & de profession, sans qu'aucune consideration altere jamais ce que j'ai si fermement resolu,

Ie ne pretens pour cela forcer personne en sa Religion: laissant pour cette heure les creances aussi libres que les elemens: si est ce que pour la charité que j'ai envers mes bons sujets, je ne puis que je ne leur desire autant de bien qu'à moi-même.

Or tout mon plus grand bien, & que j'estime plus que ma pourpre & que mon diadême, c'est d'avoir la connoissance d'un Dieu vivant, qui nous a esté revelé par son Fils unique Jesus-Christ, *le Docteur & Sauveur du monde.*

Sa personne est pleine de miracles, sa vie, de sagesse & de bonté, sa doctrine, de pureté : & si pour dompter nostre orgueil, & expier nos demerites, il s'est humilié jusques au supplice de la Croix, tant plus nous doit-il estre honorable, puis qu'il a fait pour nous tout ce qu'un amour incomparable pouvoit faire, & enduré tout ce qu'une patience invincible pouvoit souffrir.

Ie ne puis faire autrement que je n'aime & honore

ſingulierement ceux qui ſont enroollez ſous ſon eſtendart, comme mes freres de religion, & perſonne ne doit trouver étrange ſi m'étant autrefois montré aſſez liberal à orner & enrichir les temples de la Gentilité, je m'applique maintenant à bâtir & decorer les Egliſes. Ie rendrai ce que je dois à Dieu & à ma conſcience, ſans que pour cela mes ſujets qui ſont d'autre religion que la mienne, y ſoient intereſſez; deſirant les conſerver comme des perſonnes que j'eſpere avoir un jour pour compagnon en la foy & coheritiers à la gloire, s'ils apportent tant ſoit peu de conſentement aux lumieres dont la ſageſſe d'un Dieu incarné à rempli l'Univers.

Je vous prie ſeulement, ô grand Dieu, de qui relevent tous les ſceptres & toutes les couronnes, puiſque vous avez uni l'Orient & l'Occident ſous mes mains, que vous le rangiez auſſi ſous le joug de voſtre loy qui eſt le nœud des Empires & l'origine des felicitez. Je vous offre ma perſonne, & mes armes, & mon ſceptre & toutes mes appartenances, vous ſuppliant d'agréer mon petit ſervice, & me donner la ſageſſe aſſiſtante de vos thrônes, pour regir en tout honneur, toute juſtice, toute paix & toute amitié, les peuples que vous m'avez donnés en depoſt.

Merveilleux changement de l'Univers, par la Harangue & l'exmple de l'Empereur.

Cette Harangue fut ouïe de tout le monde avec de tres-grands applaudiſſemens, de ſorte qu'on entendit l'eſpace de deux heures, les cris d'une grande multitude qui faiſoit force acclamations, en faveur de la Religion Chrêtienne. On repeta par quarante fois: VNUS DEUS CHRISTIANORUM: *Il n'y a qu'un Dieu des Chrêtiens:* & trente fois on cria: *Que ceux là qui nient Ieſus-Chriſt puiſſent mal perir:* & dix fois: *Qu'on ferme les temples, qu'on ouvre les Egliſes:* & quatorze fois: *Ceux qui ſont ennemis de Ieſus-Chriſt ſont ennemis des Empereurs*, & dix fois: *Ceux qui ſont ennemis de Ieſus-Chriſt, ſont ennemis des*

Romains: & quarante fois: *Il n'y a point d'autre Dieu que celui qui nous a ſauvé Auguſte Conſtantin :* & par cinquante fois *: Toûjours vaincra celui qui adore le Sauveur du monde:* & par trente fois: *Qu'on chaſſe de la ville les Preſtres des idoles* , & par treize fois ; *Qu'on banniſſe de Rome ceux qui veulent encore ſacrifier aux idoles :* & quarante fois : *Commandez qu'ils ſoient aujourd'hui mis hors de nos murailles.*

Sur ces derniers cris l'Empereur ſe leva , & faiſant ſigne de la main, demanda ſilence : Ce qui fit taire incontinent toute cette grande multitude : & là deſſus : *Non,* dit-il, *Ie n'entens point qu'on violente perſonne au fait de ſa religion , les ſervices du monde ſont ſouvent contraints : mais ceux qu'on rend à Dieu, doivent toûjours eſtre volontaires. Nous n'avons point de plus grande preuve de la divinité que la miſericorde. Dieu montre ce qu'il eſt en ſupportant ſi long-tems & avec tant de patience les impietez & ingratitudes des hommes. Ie veux que tout le monde ſçache que je ne prêtens point faire de Chreſtiens par neceſſité , mais par diſcretion. C'eſt un crime de refuſer la vraie Religion à ceux qui la demandent , auſſi eſt-ce une importunité de la vouloir maintenant donner par force à ceux qui ne la demandent pas. Ceux qui ne voudront pas ſuivre mon exemple , ne ſeront pas pour cela ſeparé de mon amitié. Ie ſuis le Pere commun de tous en general, & perſonne ne doit eſtre fruſtré de la conſervation que je lui dois.*

Ces paroles arrêterent les cris de ceux qui portoient déja les affaires au deſordre, par un zèle indiſcret : & donnerent bien de l'aſſeurance aux Payens; de ſorte que l'Empereur ſortant du palais, on alluma en plein jour force lampes & force flambeaux pour le conduire en ſa maiſon avec mille témoignages d'allegreſſe.

Edits & conversions. Il fit publier en même tems quelques loix, par lesquelles il laissoit libres les Gentils en l'exercice de leur superstition ancienne, à telle condition qu'ils s'abstiendroient de parler en façon quelconque, contre l'honneur du Sauveur du monde, & n'importuneroient aucunement les Chrétiens; ajoûtant, qu'il entendoit que les fils & filles de famille, voire même les serviteurs, ne fussent point retenus par force dans la superstition payenne; mais qu'ils eussent toute liberté de se faire baptiser quand ils en auroient la volonté.

O Dieu que les exemples des Grands ont des charmes incomparables, pour porter les hommes à la vertu! Nicephore dit qu'en peu de tems on conta douze mille hommes baptisez à Rome, sans les femmes & petits enfans.

On remarque toutefois qu'on y vit peu de Senateurs, & d'autres esprits politiques, tant la sagesse de la chair est contraire à celle de la Croix. La foy est le partage des humbles, & toutes ces ames bouffies des presomption de leur propre suffisance, s'attachent si fort à la terre, qu'elles perdent le Ciel de veuë.

Pieté de Constátin. Le saint Empereur qui se vouloit rendre autant profitable d'œuvres & d'exemples qu'il s'étoit rendu salutaire en ses discours, s'emploia d'une ardeur incroiable en tout ce qui concernoit le service de Dieu; & nommément en la structure des Eglises.

Où entr'autres choses il fit une action digne de l'immortalité: Car le huitiéme jour aprés son Baptême, il se transporte au lieu qui étoit déja dedié à la memoire de S. Pierre, & où il avoit pris le dessein de bâtir une belle Eglise, là en presence de tout le monde, il mit bas la pourpre & le diadême; prit en main une houë, & commença à fouïr

la terre pour jetter les fondemens, puis appliquant la hotte sur ses Royales épaules, il porta douze charges de terre en l'honneur des douze Apôtres.

Ce fut un spectacle plein de ravissement, & qui donna une extrême joie au Pape & aux Evêques qui étoient là presens : neanmoins les esprits du tems disoient que c'étoit trop abaisser la pourpre, & avillir la dignité des Cesars ; ne considerant pas que l'Empereur Vespasien, duquel Constantin étoit descendu, avoit fait le même en l'honneur des idoles, & voulant que celui-ci eût moins de zele pour le Dieu vivant, que les autres en avoient eu pour le service des Demons.

Mais le devot Constantin sautoit devant l'arche, pendant que Michol grondoit aux fenestres. Il lui prit un desir d'orner le lieu où il avoit été baptisé, comme le berceau de son Christianisme: & fit le plus admirable Baptistaire qui fut jamais veu, dont on voit encore quelque vestige, que nôtre Saint Pere le Pape Vrbain VIII. a fraîchement orné & embelli de notables enrichissemens : Car entre-autres magnificences, il le fit tout couvrir dedans & dehors de lames d'argent, y faisant élever en bosse les statuës de Nôtre Seigneur, & de S. Jean Baptiste, avec sept figures de cerfs, qui versoient l'eau ; le tout aussi en argent tres-fin de sorte que cela paroissoit avec un merveilleux éclat. Il commanda par rareté qu'on brûleroit du baume au lieu d'huile, dans les lampes qui étoient là suspenduës, voulant appliquer l'usage de cette precieuse liqueur aux ministeres de l'Eglise, puis que Heliogabale le plus prodigue de tous les Empereurs en avoit bien usé aux lampes de sa maison.

Il ne se contenta pas d'eriger deux Eglises, l'une

à S. Pierre & l'autre à S. Paul, qu'il enrichit de dons innombrables ; mais il changea son propre Palais de Latran en une Eglise du Sauveur, ce que nos Roys ont fait depuis à son imitation, donnant souvent leurs maisons pour en faire des maisons de Dieu. Là même il fonda quantité de revenus pour les pauvres, qui se feroient Chrétiens, en laissant la conduite à la discretion du Pape.

Ce seroit chose prodigieuse, mais aussi ennuieuse, de compter par le menu tous les presens qu'il fit & les rentes qu'il établit en faveur des Eglises. Il suffit de dire que les payens en demeurerent si jaloux, que depuis ce tems-là ils commencerent à l'appeller le PUPPILLE : disant, que les premiers dix ans de son Empire il avoit été bon Empereur. La seconde dizaine, qu'il s'étoit montré voleur, dépoüillant Licinius & autres. Mais que pour la troisiéme dizaine, il s'étoit mis en tutelle, laissant à l'Eglise tout le maniement de son bien. Voila les hyperboles ordinaires des ames passionnées qui regardent d'un œil envenimé les biens qu'on ôte au luxe, & aux vanitez, pour donner à l'Eglise. Si est-ce que ce grand Empereur mesloit tellement la magnificence avec le ménage de ses finances, que le peuple n'en étoit point foulé, & sa grandeur ne perdoit rien de son éclat.

C'est chose étrange que par tant de qualitez toutes celestes que Dieu avoit mises en sa personne, il ne peut jamais apprivoiser les esprits farouches du Senat de Rome, tant l'infidelité jointe à la presomption, fait d'obstacles aux lumieres de la verité. Cette disgrace lui fit prendre une resolutiō de bâtir ailleurs une cité qu'il égalleroit à la majesté de Rome, & façonneroit à toutes ses volontez, comme il fit depuis : changeant la ville de Byzan-

ce en la Royale Constantinople, monument éternel de sa grandeur.

SECTION IX.

L'étude des bonnes œuvres avec les Vertus, & las loix de Constantin.

CE Monarque changé en un autre hommo, ne vivoit plus que du Feu de la charité, tenant par de bien petites racines des necessitez de nature à la terre. Il commença à cultiver à bon écient l'étude de l'oraison traittant familierement aveo Dieu, d'un goût si sensible qu'il surpassoit toutes les delices imaginables en la nature : & d'une assiduité si grande, qu'étant aux armées & sous les pavillons, il avoit toûjours son petit oratoire de retraite, où comme un autre Moïse il consultoit la divinité. Il écoutoit traiter de Dieu avec un plaisir nompareil, & lors qu'il parloit des mysteres de nôtre Foy, ce qu'il faisoit quasi toûjours, il en parloit avec des extases si grandes, qu'il sembloit distiller son cœur avec ces paroles. Son zele le transportoit tellement, que du premier Capitaine du monde, il devenoit un Docteur & Predicateur, pour moienner la conversion de ses sujets. Celui qui avoit porté tant de fois en main l'épée de l'Empire, pour trencher les puissãces rebelles, portoit alors en bouche le glaive de la parole pour remplir le monde de merveilles. Ce qu'il disoit de bouche il l enseignoit d'exemples, portant sous la pourpre un corps matté d'abstinences & de mortifications. Sa devotion.

Il fouloit tellement aux pieds la vanité à laquelle il avoit eu auparavant quelque inclination, qu'entre un grand nombre d'Eglises, & d'edifices de pie- Humilité.

té qu'il faisoit bastir, il ne vouloit point qu'on y gravast son nom, s'estimant indigne que Dieu acceptast telles offrandes de ses mains.

Et comme un jour un Evesque flatteur & Arien se fut avancé de lui dire, *Qu'aprés avoir gouverné le monde en terre, il le gouverneroit au Ciel avec le Fils de Dieu*, il se sentit si confus de cette parole, que lui qui traittoit toujours avec les Ecclesiastiques par voies d'un grand respect, ne se peut tenir de lui dire, *Evêque, qu'il ne vous arrive plus d'user de telles paroles en mon endroit; car elles me sont tres-odieuses. Vous ferez bien mieux & plus conformément à vostre profession, de prier le Dieu vivant que je puisse estre, & en terre & au Ciel le moindre de ses serviteurs, que de vous figurer pour moy des sceptres & des Empires.*

Sa patience

Sa patience alloit à l'égal de son humilité; en quoi saint Chrysostome a remarqué un excellent traict en l'Oraison de l'Evêque Flavian à l'Empereur Theodose, où il dit que comme un jour par une emotion populaire on eût lapidé les statuës de Constantin, il ne manqua pas d'avoir autour de soi force gens qui tâchoient l'enflammer à la vengeance de ces outrages: Et lui en riant répondit, *Qu'on avoit lapidé un homme de pierre, mais que le modelle en étoit demeuré tout entier.*

Sa charité.

Or comme il n'ignoroit pas que la vigueur du Christianisme consistoit aux œuvres de la charité, ils s'y appliqua avec tant d'ardeur, qu'il sembloit que ses mains fussent ce que le texte Hebreu dit aux Cantiques, des mains de l'Epoux, des Vases d'or remplis d'une mer de benefices.

Devant son Baptême, de grandes calamitez avoient reduit les miserables peres à une telle necessité, que ne pouvant nourrir leurs enfans, ils

tâchoient à s'en décharger par des voix tres-funestes : dequoi le bon Prince étant averti, il écrivit à son Ablavius, qui étoit Lieutenant de toute la Police de l'Empire, qu'il fit publier une Loy par toutes les villes de l'Italie, dans laquelle il fut intimé à tous les peres necessiteux qui ne pourroient suffire à la nourriture de leurs enfans, qu'ils eussent à les presenter au lieux qui leur seroit designé, pour y recevoir des habits & de la nourriture convenable, ajoûtant qu'il entendoit que non seulement les deniers publics fussent emploiez à secourir telles necessitez, mais qu'il se dépoüilleroit volontiers de ce qu'il auroit de propre & de particulier pour les soulager.

S'il trouvoit des mendiants par les ruës, il se plaisoit à les faire habiller, & les considerer en cette nouvelle posture, faisant de son Palais une montagne de Thabor, où les hommes se transfiguroiét changeant leurs miseres en felicitez. Il s'enqueroit fort particulierement des pauvres honteux qui avoient été autrefois bien fortunez, & apprenoit d'eux leur extraction, leurs fortunes, leurs miseres, & selon qu'ils reconnoissoit leurs qualiez, & leurs merites, il donnoit quelquefois des champs & des possessions entieres à ceux qui étoient en de tres-grandes necessitez.

Une pauvre vefve qui soûpiroit au coin de sa maison, abandonnée de tout le monde, étoit étonnée que ce Monarque de l'Univers venoit comme un Ange du Ciel essuier ses larmes, & pourvoir à ses pauvres orphelins. Une fille perduë & déja sur le bord du precipice, par le malheur de la pauvreté, trouvoit que l'Empereur avoit donné ordre à son mariage, & avoit pris lui-même la peine de connoître son mari futur, & de lui

recommander le bon ménage avec sa partie.

Cét homme étoit comme l'intelligence attachée au gouvernement du premier Ciel, qui ne se lasse point dans tant de branlemens & de mouvemens, qu'elle donne à toute la nature : c'étoit un Soleil qui tiroit & digeroit toutes les vapeurs du bas monde, sans jamais quitter rien de son cours, ni de ses lumieres : c'étoit un ocean qui recevoit les gouttes d'eau aussi bien que les grosses rivieres : & comme il n'y avoit rien si haut dans l'Univers qui fut par dessus sa grandeur, aussi n'y auroit-il rien de si bas qui se peut échapper de ses charitables connoissances.

Il avoit l'œil toûjours ouvert sur les necessitez du genre humain, & ne se contentant pas d'y pourvoir par les voies ordinaires de charité il y ajoûtoit la main de Justice, faisant des loix tres-salutaires pour le repos de tout le monde. Ce bon pere de l'Univers alloient rechercher les pauvres bannis, qui avoient été injustement dépoüillez par les rigueurs de l'injustice, & les remettoit en leur profession. Il se figuroit dans son repos le travail de ceux qui avoient été transportez iniquement aux Isles desertes, où ils vivoient encore asservis sous la tyrannie des hommes en une pire condition que les bêtes. Il s'imaginoit les aspretez qu'enduroient ceux qui étoient condamnez par de tres-iniques sentences à travailler aux mines. Il contemploit les longs services de la milice qui s'étoit consommée dans les armes, n'en rapportant souvent que la pauvreté & l'ignominie. Et sur toutes ces considerations, selon qu'exigeoient les occurrences, il faisoit de tres-beaux Edits pour le soulagement de Ses Edits. tant de personnes qui vivoient dans les amertumes du monde.

Et quant à ce qui touche la justice qui consiste en la punition des crimes & des abus, c'estoit un Hercule qui avoit toujours la massue levée pour atterrer les monstres.

On avoit coutume en ce tems-là de faire des duels & des combats de gladiateurs, qui estoient beaucoup plus tolerables que ceux qui regnent en ce tems-cy : car alors on n'y employoit que les esclaves, les criminels, & les hommes de sac & de corde, qui estoient déja condamnez à la mort. Et aujourd'huy on trouve une Noblesse phrenetique, qui se dégradant de l'honneur des ames genereuses, & portant la sentence d'une action roturiere contre soy-mesme, fait trophée de ce qu'on a donné aux esclaves des Mores pour punition. Encore le grand Constantin trouva-il que cette façon de punir les plus viles testes du monde, étoit trop brutale & carnassiere, & qu'il estoit bon de changer ces duels, aux galeres, ou quelque chose de semblable; car il écrivit à Maxime souverain Intendant de la justice, en ces termes :

Ces spectacles sanglans ne me plaisent nullement dans le repos civil, & la paix domestique où nous vivons. Voilà pourquoy je veux qu'on oste totalement ces combats de glodiateurs. Que s'il y a des mauvais garnimens qui pour la punition de leurs crimes meritent une telle sentence, & une telle condition ; je vous ordonne de les faire plutost travailler aux mines, afin que sans effusion de sang ils puissent reconnoistre les peines deuës à leurs demerites. Donné à Beryte, le premier jour d'Octobre, sous le Consulat de Paulin & de Julien. L. 1. de gladiat. Cod. Theod.

Je vous laisse à penser qu'eust dit ce Monarque des Duels de ce temps, où l'on va verser de gayeté de cœur sur les voyries, un sang qui devroit estre

plutost répandu sur les murailles des Infideles,pour cimenter la gloire des François.

Apostrophe au Roy Loüis XIII.

O Loüis,nostre grand Monarque,il semble que le Dieu de paix a permis que les testes de cét hidre ayent pullulé jusques icy, pour les faire tomber sous l'innocence de vos mains divinement destinées à tant de bonnes œuvres. Vous avez encore ces jours passés renouvellé vos Edits contre cette peste, asseurant aux peres & aux meres le sang de leurs enfans pour le service de vostre Couronne, & levant une tache qui estoit demeurée tant d'années sur le front de nôtre Empire. Le ciel & la terre ont participé au contentement qui a reüssi de ces bonnes Ordonnances, aussi bien qu'ils participent à la conservation de la vie de vos Sujets,& au repos du Roiaume universel. Que vostre Majesté fasse que cette Loy tienne à cloux d'aymant, & qu'elle ne perde point une gloire que le grand Constantin eust voulu acheter au prix de deux Empires.

Sa chasteté.

Ce brave Prince qui avoit toûjours esté tres chaste,fit encore une puissante guerre aux infames ordures de la volupté : car il chassa de la Cour,comme une vermine,certains hommes effeminez, qui avoient vendu leur ame au des-honneur & fait autrefois un funeste trafic de la fleur de leurs corps, s'insinuant par ce moyen aux Palais des Grands, quelquefois aux conditions honorables. Il les degrada tous de Noblesse,& leur défendit de porter mesme les marques de la milice,les releguant aux ministeres les plus contemptibles. D'abondant il fit arracher des publiques infamies une quantité de pauvres filles Chrestiennes, qu'on avoit abandonnées au mal par force de supplices,faisant expresses defenses à ces vilains qui vivent des pechez d'autruy de n'entreprendre jamais semblables attentats

Bref, il abolit tellement les crimes qui avoient été tolerez, sous les autres Empereurs, que S. Jerôme écrivant à Isaïe, a donné ce titre à Constantin, que son Empire avoit dompté deux monstres les plus horribles que furent jamais veus, effaçant l'infidelité, & l'impureté de la terre.

Sa prudence descendit jusques à moderer & changer les supplices des criminels, qui avoient quelque messeance; & entr'autres choses il ordonna qu'on n'imprimeroit plus de caracteres sur le front des miserables, pour le respect qu'on doit à la face de l'homme, sur laquelle Dieu a gravé son image: & de plus, pour l'honneur qu'il portoit à la Croix, il défendit qu'elle ne fut plus soüillée des supplices & executions des malfacteurs, n'estimant pas raisonnable que ce qui étoit matiere de gloire aux Empereurs, servit encor d'instrument aux peines des malheureux. Il ne permettoit pas qu'on lui fist aucune image, ni en tableaux, ni en statuës, ni aux monnoies, qu'on n'y mît toujours la Croix, tant il portoit d'honneur à ce signe venerable, que les heretiques ont autrefois rejetté avec tant de malice que de stupidité.

Sa prudence.

Cod. Theodor. lib. 2. de pœnit. Qui facies qua ad similitudinem pulchritudinis cælestis est figurata, minime maculatus *Sozom. l. 2. c. 8.*

Ce seroit une chose infinie qui voudroit dechiffrer par le menu tant de belles actions de nôtre Cõstantin; je me cõtente d'avoir mis ici en abregé, ce qu'on eut pû étendre en plusieurs chapitres, & en faire plusieurs plats: m'étudiant à fournir plus de suc à mon Lecteur, que d'amplificatiõs inutiles.

Honneur de la Croix.

SECTION X.

Le zele de Constantin en la procedure du Concile de Nicée.

L'Empereur Constantin avoit grand sujet de dire ce qu'il dit dans Eusebe, qu'il étoit comme l'E-

vêque commun de l'Eglise au dehors, tant il ap-portoit de vigilence & de zele à procurer tout ce qui concernoit sa manutention.

Voici un accident arrivé sous son regne, qui troubla plus la Chrétienté, que ne firent jamais les chevalets, les peignes de fer, & les chaudieres boüillantes de Diocletian. La Theologie s'enseignoit de longue main en la ville d'Alexandrie, & pour lors un Prêtre nommé Arius en tenoit la regence; qui avoit la reputation d'être subtil à trouver des questions qui n'étoient jamais venuës à la pensée des hommes : mais qui étoit au reste malicieux & de mauvaise vie. Helas que ses subtilitez extravagantes ont porté & portent encore tous les jours de prejudice à l'Eglise, & au repos des peuples ! Il seroit desirable que ceux qui par une longue faineantise, & une demangeaison de vanité, s'amusent à trouver des nouveautez en matiere de creances, maniassent plutôt le fer du labourage ou les rames des galeres, que de traiter les livres, & soüiller l'honneur de la Theologie. Satan ne trouva jamais un esprit plus propre à chiquaner les saintes lettres, & brouiller les Empires, que ce malheureux homme dont nous parlons.

Origine des Ariens.

Arius, & ses qualitez.

Saint Epiphane qui le pouvoit avoir veu souvent, dit que c'étoit un grand corps, d'une triste mine, qui couvroit sous un masque d'austerité, de terribles monstres. Il avoit une extrême ambitiõ de tenir le haut bout, & voiant qu'Alexandre un saint homme lui avoit été preferé en la chaire Episcopale d'Alexandrie, il entra en de furieuses jalousies, cherchant tous les moyens possibles de décrier son Evêque, & lui susciter de calomnies pour le debusquer de sa charge. Et comme la vie de cét Alexandre étoit si nette qu'on n'y voioit pas la moin-

dre tache de blâme, il s'avisa de l'enveloper dans quelques disputes captieuses,pour l'acuser d'avoir des sentimens moins conformes à la doctrine de l'Eglise.Il arrive que l'Evêque en prêchant,& parlant du Fils de Dieu le mit comme il devoit en égalité de puissance & d'honneur avec son Pere celeste,l'apellant du mot grec ὁ μότιμον:dequoi celuici le voulut reprendre,alleguant quelques passages des écritures malicieusement interpretez,dont il se servoit pour établir cette funeste heresie, qui nioit que le Fils fût la même essence de Dieu son Pere, & ôtoit à Jesus-Christ le diadême de la divinité éternelle, en faisant une pure creature.

Alexandre qui n'étoit point un homme de bas alloy,mais qui avec la sainteté de la vie avoit une bien solide doctrine, se défend courageusement contre les impostures de ce malin, justifiant fort bien ses creances touchant la divinité du Sauveur: ce qu'aiant bien prouvé dans l'assemblée de cent Evêques qui furent premierement convoquez à ce dessein,sous Osius,Legat du Pape Sylvestre,il prononça la sentence d'excommunication cõtre Arius & ses complices. Ce malin esprit qui crevoit de depit de voir cette condamnation passée contre lui par ceux qu'il estimoit être infiniment au dessous de sa suffisance, se jette aux champs avec bien de l'éclat. Les prises qu'il avoit eu fraichement avec ces Prelats,lui firent juger que sa Theologie étoit odieuse, s'il n'y apportoit bien de la couleur pour en déguiser la malice. Aussi fit-il tant d'artifices qu'il éblouïssoit les yeux même de ceux qui étoiét assez bien sensez ; car aprés qu'il avoit deduit ses raisons avec une grande facilité de parole,& quãtité de passages specieux,& qu'il venoit joindre à tout cela une mine froide, contre faisant un hōme

modeste, qui étoit persecuté pour la verité, il entraînoit les esprits non vulgaires à l'amour de ses nouveautez.

On a veu toutes les mesmes procedures aux heretiques de ce temps-cy, & si tant d'ames tarées n'eussent été du tout penchantes à leur ruine, Dieu leur donnoit assez d'exemples aux maux anciens pour éviter les nouveaux. Il faut bien dire quand on voit arriver ces schismes & ces heresies, qu'il y a quelque Comete du Royaume des tenebres, qui jette insensiblement la peste & le venin dans les cœurs. C'est merveille qu'une petite éteincelle semée en Alexandrie, fit tout à coup de si grands embrazemens, qu'ayant envahy l'Egypte, la Libie, la Thebaïde, la Palestine, ils investirent quasi tout le monde. Personne ne se soucioit alors de vivre, mais chacun vouloit disputer, les Evêques bandez contre les Evêques, traînoient les peuples divisez d'opinions, les Eglises, les maisons, & les theatres, retentissoient dans l'aigreur des contentieuses disputes, & les villes, oubliāt toutes autres miseres, s'entremangeoient pour l'interpretation d'un mot. Arius pour s'appuyer, cherche incontinent de la faveur à la Cour. Et comme il sçavoit qu'Eusebe, Evêque de Nicomedie étoit dans le grand credit, il employe toutes les flatteries dont celuy-cy étoit assez susceptible, pour le gaigner à son party. Cét Eusebe avoit en eminence toutes les inclinations, & toutes les industries que les plus rafinez heretiques ont jamais apporté, pour troubler l'Eglise de Dieu, c'étoit bien l'un des mauvais esprits qui fut pourlors dans l'Empire; puis qu'il avoit vendu son ame à l'ambition, d'autant plus pernicieuse qu'elle étoit couverte d'un voile de religion. Il est vrai ce que disent les Hebreux, *que le Vinaigre est un man-*

Progrez des Ariens.

vais fils d'un bon pere; car il vient, ordinairement du meilleur vin. Aussi il n'y a rien de plus sincere qu'un Ecclesiastique qui vit dans les devoirs de sa profession, mais quand la corruption s'y est mise, & qu'il a une fois degeneré, il n'y a pire aigreur, ni plus dangereuse malice. La religion servoit à cét homme perdu d'un brodequin à tous pieds; car elle n'avoit point d'autres mesures que celle de ses interêts; & lùi toujours semblable aux coqs qui sont sur les clochers, tournoit le visage du côté que venoit le vent.

Dans les persecutions du Christianisme, il se fit idolâtre; Dans les remuëmens de Licinius, il pencha fort de son côté, & quand il vit Constantin absolu dans l'Empire, jamais homme ne fut plus accort pour le flatter. Sans doute il possedoit toutes les qualitez qu'on a veu en Luther, Calvin, & tant d'autres auteurs des nouvelles sectes, qui ont toujours recherché la faveur des Grands par des artifices & des charmes tres-pernicieux. Aussi ne manquoit-il pas de bonnes parties, & de grands avantages, car il avoit l'esprit assez delié, la parole artificieuse, un visage qui parloit devant sa voix, & quant à son extraction il tranchoit si haut, qu'il se faisoit Cousin des Cesars. Son air étoit celui de la Cour, & son Evêché, lors qu'il en étoit éloigné lui sembloit un bannissement. Voilà pourquoi il s'approchoit du centre de l'Empire tant qu'il pouvoit; en sorte qu'étant premierement Evêque de Beryte, il se poussa à la chaire de Nicomedie, puis il prit le cœur du Roiaume, s'établit enfin dans la Roiale Constanrinople.

Ce changement de chaires étoit en ce tems-là de tres-mauvaise odeur, & cette vie de Cour, si passionnément recherchée par un Ecclesiastique qui

n'y estoit point apellé, ne pouvoit en façon quelconque trouver de l'approbation chez les gens de bien. Les grands personnages sont quelquefois en Cour tres-legitimement pour le service des Rois, & les necessitez publiques, mais ils y sont comme
Bar.6.70. les oyseaux de Baruch, sur les épines blanches, cô-
Iob.26. me les Geans de S. Job qui gemissent sous les eaux, comme ces fontaines douces qu'on a trouvé dans la mer salée. Un ambitieux qui tranche les montagnes pour y arriver, & y vit peu exemplairement merite d'y estre regardé ainsi qu'un poisson sorty de son element, où l'oyseau bigarré, dont parle Jeremie, auquel tous les autres donnent du bec, &
Hier.12.9. des griffes.

Eusebe se soucioit fort peu de la reputation d'un bon Prelat, moyennant qu'il mit à chef ses entreprises. Pour se porter bien avant dans les bonnes graces de l'Empereur, il gagne Constance sœur de Constantin, vefve de Licinius ainsi que Calvin fit depuis, la sœur de François I. La bonne Dame qui estant despoüillée de l'Empire par la mort de son mary, n'avoit plus tant d'affaires à compter les perles de son diadême se vouloit alors mesler de la devotion curieuse, & disputer des Mysteres de la tres-sainte Trinité. Constantin, aprés la mort de sainte Helene sa mere, la tenoit à sa Cour avec beaucoup de respect, pour luy faire digerer plus facilement l'amertume qu'elle avoit conceuë au dépoüillemét de sa patrie; & estoit bien aise de l'entretenir plutost dans les affaires de l'Eglise, que dans celles des Empires; & en suite il ne trouvoit pas mauvais qu'elle entrast dans les intrigues des Evêques. Aussi suivant le genie de son esprit curieux elle s'y porta si avant, qu'elle devint Ariene par les menées de cét Eusebe, qui ayant déja gagné toute creance auprés

d'elle, luy parla d'Arius, comme d'un bel eſprit, qui eſtoit perſecuté des ſiens à cauſe de ſa grande ſuffiſance; & luy expliqnant ſa doctrine en termes populaires: Laquelle diſoit qu'il n'y avoit point d'apparence de faire un fils auſſi âgé que ſon pere : & que le pauvre Arius avoit eſté chaſſé d'Alexandrie pour n'avoir pas voulu ſigner cette propoſition, il en tiroit de la compaſſion.

L'eſprit de Conſtance imbu de cette doctrine, commençoit déja à donner une mauvaiſe haleine à l'Empereur ſon frere: & Euſebe ſurvenant là-deſſus pour faire le recit de ce qui s'eſtoit paſſé en Alexãdrie, entre Alexandre & Arius, donna une telle face à toute l'affaire, qu'il fit, comme on dit, le Soleil avec un charbon, depeignant le bon Prelat Alexandre, comme un homme paſſionné qui n'avoit pu ſupporter un bon eſprit dans ſon Evêché.

C'eſt une choſe pitoyable que les Grands ne voyent la verité, qu'à travers les paſſions de ceux qui les ſervent. Ce pauvre Alexandre qui eſtoit un ſaint vieillard, lequel avoit blanchy dans les exercices de Religiõ, eſtoit pour lors repreſẽté à l'Empereur dans l'information d'Euſebe, ainſi qu'un fol qui ſous une teſte griſe avoit des ſaillies de jeuneſſe: de ſorte que Conſtantin prenant la peine de luy eſcrire, le taxa comme autheur de ce tumulte, pour avoir mis ſur le tapis une queſtion frivole, & fait une diſpute qui ne pouvoit prevenir que d'abondãce d'oiſiveté. Et pour Arius, il diſoit de lui, qu'il avoit donné trop d'eſſor à ſon eſprit ſur un ſujet qu'il falloit plutoſt envelopper dans le ſilence. Au reſte, que tous deux ſe devoient reconcilier, ſe pardonnant mutuellement, & eſtouffant deſormais toute ſorte de diſputes ſur telles matieres.

Alexandre qui n'avoit rien fait que par le conſeil

de cent Evêques se voiant traité avec pire condition qu'Arius dans les lettres de l'Empereur, & considerant que le blasphême de cét heretique avoit vomi contre la divinité du Verbe, étoit reputé comme un petit jeu, jugea bien qu'on avoit tâché d'envenimer l'esprit de Constantin au prejudice de la verité: Pour ce il informe les autres Evêques, & nommément le Pape Silvestre, de la justice de sa cause, répondant fort pertinemment aux calomnies qui lui avoient été imputées. D'autre côté Eusebe qui ne voioit pas de bon œil la probité du saint Evêque, & qui s'étoit déja engagé fort avant à maintenir Arius, broüilloit les affaires à la Cour, tant que son credit se pouvoit étendre. Enfin la dispute s'échauffa tellemét dãs l'Univers de la Chrêtiété, qu'il falut un Concile general pour la vuider.

Eusebe vray patron des heretiques.

Concile de Nicée.

Trois cens & dix-huit Evêques sont assemblez à Nicée, ville de Bithynie, sous le bon plaisir du Pape Silvestre; à la requête qu'en fit l'Empereur Constantin: lequel invita les plus apparens par lettres expresses, & donna un tres-bon ordre tant à leur voiage qu'à leur reception.

Jamais on ne vit plus belle Compagnie, c'étoit une Couronne non de perles ni de diamans, mais des plus rares hommes de la terre, qui venoient de tous côtez, ainsi que des abeilles, pourtant, comme parle S. Augustin, le miel en la bouche, & la cire dãs les mains. On y voioit des Phœniciẽs, des Arabes, des Egyptiens, des Scythes, des Thraces, des Afriquains, des Perses, sans parler des Evêques de l'Occident qui n'étoient pas déja en petit nombre: c'étoit un spectacle tres-auguste, de contempler d'un côté des vieillards honorables, blancs comme des cignes, lesquels portoient encor sur leurs corps des marques du fer & de la persecutiõ: qui étoient des

témoignages invincibles de leur constance: d'autre part des hommes qui avoient le don de miracles, jusques à forcer la puissance de la mort, & lui arracher les trépassez du tombeau: d'autre part des gens consommez en la Theologie & en l'éloquence, qui en ouvrant la bouche, sembloient ouvrir la porte d'un temple plein de merveilles & de beautez. Là se trouva ce grand S. Jaques de Nisibe, Paphnutius & Patamon, Osius, S. Nicolas I. Gregoire le pere de nôtre Nazianze, Spiridion, & tant d'autres notables. Le bon Pape S. Silvestre n'y put pas assister à cause de sa profonde vieillesse, mais il y envoia trois Legats, Osius, Vitus, & Vincentius. L'Empereur les recevoit tous à bras ouverts, baisant les cicatrices des uns, admirant la sainteté des autres, sans se pouvoir saouler de la modestie & des bons propos de tous en particulier & en general. Parmi ces enfans de Dieu marchoient encore quelques Satans, partisans d'Arïus, qui montroient dans leurs yeux & leurs visages la passion de leur cœur.

Les broüillons craignant l'aspect de cette redoutable assemblée, minutoient sourdement diverses calomnies pour surprendre l'esprit de l'Empereur, qui avoit bien naturellement de la bonté; & à cét effet, ils lui presenterent force requêtes & force caïers, chargez de plaintes & d'acusations sur des dommages pretendus. Veritablement ces procedures étoient suffisantes pour divertir ce Prince de l'amour qu'il portoit à nôtre religion, n'eut été que par la grace de Dieu il avoit déja jetté de tres-profondes racines en la Foi.

Enfin pour faire un trait digne de sa Majesté, comme il se voioit tous les jours chargé de papiers, où ces Evêques passionnez ne parloient que de leur interest, il les avertit de mettre par état tous

leurs griefs & toutes les satisfactions qu'ils pretendoient tirer de ceux qui les avoient offensez, pour les presenter à jour nommé. Ils ne manquerent pas de l'accabler de libelles & de supplications; mais ce grave Monarque les tenant en son sein, dit tout haut : *Voila quantité de procez qu'il faut tous évoquer au jugement de Dieu qui les jugera en dernier ressort ; Pour moy ie suis homme, & ce n'est point mon mestier de prendre connoissance de telles causes, ou ceux qui accusent, & ceux qui sont accusez sont des Evêques. Laissons, je vous prie, ces affaires pour cette heure, & traitons les points pour lesquels le Concile est ici assemblé: seulement que chacun, suivant la clemence Divine, pardonne tout le passé, & fasse une entiere reconciliation pour l'avenir.* Aprés avoir dit ceci, il prend toutes les requêtes civiles qu'on lui avoit presentées, & les fait jetter au feu : ce qui fut grandement loüé de tous ceux qui avoient les sentimens épurez des partialitez.

Zozom. l. c. 16.

Cependant les Evêques devant que d'entrer au Concile prennent du tems pour examiner les propositions qui devoient être agitées, & s'informer tout à loisir des pretensions d'Arius qui étoit là present, & qui ressentit déja les pointes de la vigueur de S. Athanase, quoi qu'il ne fût encore que Diacre de l'Eglise d'Alexandrie.

Le jour du Concile venu, les Evêques s'assemblent en la grande sale du Palais, où l'on avoit rāgé plusieurs bancs de côté & d'autre, chacun prend sa place, selō son rang. Baronius estime que les Legats du Pape furent placez à la main gauche, comme au lieu le plus honorable; ce qu'il preuve assez pertinemment. Au premier lieu de la droite, étoit assis le venerable Evêque Eustatius, qui devoit cōmencer la priere, & porter la parole à l'Empereur.

Les Evêques demeurerent quelque tems en un grand silence,attendant sa venuë;& soudain il parut accompagné non de gardes & de satellites, mais d'un petit nombre de ses favoris. Eusebe,qui étoit là present, dit en son histoire, que jamais on ne vit rien de si ravissant qu'étoit la personne de ce Monarque, au jour du Concile. Outre qu'il étoit d'une tres-riche taille,& d'une singuliere beauté,il se plaisoit à la tenir comme enchassée dans un bel habit. La pourpre dont il étoit pour lors habillé, mélant son éclat avec les raions des pierreries qui brilloient sur sa tête,fit naître des éclairs de grace & de majesté dans les yeux de toute l'assistance. Il passa par le milieu de l'assemblée, & tous ces Prelats se leverẽt pour lui faire la reverence,puis étant arrivé en sa place, il se tint debout attendant des Evêques le signe pour s'asseoir: lequel étant donné, & les prieres faites, il s'assit sur une chaire d'or assez basse, qu'on avoit mise au milieu, afin qu'il fut environné d'un si grand nombre de Saints,comme une Palme seroit d'un rãg de Cedres:les autres étant aussi assis aprés lui,Eustatius choisi pour faire l'ouverture du Concile,se leve, & fait une harangue,dont nous trouvons quelques pieces dans Gregoire Prêtre de Cesarée,qui portent ce sens :

Constantin en l'assemblée des Evêques.

Nous avons bien de l'obligation, ô sacrée Majesté, de rendre au Dieu vivant des graces immortelles, de ce qu'il a fait choix de vostre personne pour lui mettre l'Empire de l'Vnivers entre les mains, & de ce que détruisant par son moyen l'idolatrie, il a relevé la gloire de ses Autels, & affermi la Chrestienté dans le repos dont nous joüissons à present.

Harangue d'Eustatius à l'ouverture du Concile.

C'est un coup de la dextre du Tout-puissant que nous n'osions esperer en nos jours, si Dieu ne vous eût fait naître pour le bien du monde universel. C'est un pro-

dige de vous avoir veu en si peu de tems calmer tant d'orages, dissiper tant de fumées des sacrifices des Demons, extirper tant d horribles superstitions, & éclairer de si épaisses tenebres, des rayons de la connoissance du vray Dieu.

Le monde qui estoit auparavant soüillé d'ordures, est purifié, le Nom du Sauveur est apris des nations les plus barbares, le Pere est glorifié, le fils adoré, le S. Esprit annoncé, une Trinité consubstantielle, c'est-à-dire, une mesme divinité en trois Personnes, est reconnuë de tous les fidelles.

C'est elle, ô sacrée Majesté, qui soûtient la grandeur de vostre Empire, avec ces trois doigts de puissance dont elle tient la masse de la terre suspenduë pour lui servir de base: Comme vostre felicité est inseparablement attachée à son honneur, aussi devez-vous reverer, défendre & proteger inviolablement tout ce qui concerne sa gloire.

Voici un estrange accident, & qui nous est plus sensible que la persecution de Diocletian, on veut demembrer la Trinité, & porter le couteau de division jusques dans son trône. Vn Arius qui a pris son nom de la fureur, un loup qui estoit nourri parmi nous dans la peau d'un mouton, un Prestre d'Alexandrie, ennemi de la doctrine des Apostres & des Prophetes a declaré la guerre au Fils de Dieu, tâchant de le priver de l'essence, de l'honneur, & de la puissance qu'il tient égale de toute éternité, avec son Pere celeste.

C'est ce qui nous a icy assemblez, pour condamner son erreur, & suplier tres-humblement vostre Majesté qu'aprés avoir oüi les sentimens de tous ces grands hommes qui sont ici presens, elle tienne fermement la main à la conservation de la doctrine Apostolique, & qu'elle fasse retrancher de nôtre corps tous ceux qui voudront perseverer dans leurs damnables opinions,

afin que nous puissions respirer en toute liberté cet air Chrestien que le monde a déja commencé à gouster si favorablement sous le bon-heur de vôtre regne.

Ce fut là, dit S. Jerôme, la premiere trompette qui commença à sonner contre Arius. Aprés que ce bon Evesque d'Antioche eust achevé, l'Empereur regardant toute l'assemblée d'un regard fort gracieux, dit en langage Latin, pour retenir la Majesté de l'Empire Romain, & d'un ton fort moderé, les paroles qui sont couchées dans Eusebe, dont nous rendrons le sens :

Mes venerables Peres, il faut que j'avoüe que je n'ay jamais rien desiré avec plus de passion, que de joüir de vos douces presences, & je suis infiniment obligé à Dieu de ce qu'il a accomply mes desirs, m'octroyant un bien que je prefere à tous les biens du monde, qui est de vous voir icy tous assemblez, & unis de volonté pour la gloire de Dieu, & le repos de l'Eglise. Harangue de Constantin.

Je vous prie n'endurez point que la tempeste nous prenne au port, pour nous arracher le bien que nous tenons deja dans les mains, & si Dieu nous a donné la victoire contre les Tyrans, ne tournons point nos armes contre nous mesmes, pour déchirer nos propres entrailles. Il est certain que ces troubles domestiques sont beaucoup plus à craindre, que toutes les hostilitez du monde : le fer de la persecution ne peut arracher que les membres, mais ces divisions tendent à la subversion des ames : ce qui les fait autant plus dangereuses par dessus les guerres communes, que l'esprit est par dessus le corps.

Dieu m'ayant donné tant de victoires, & tant de prosperitez, je me figurois qu'il ne me restoit plus rien à luy demander qu'une humble reconnoissance de ses bien-faits, & le loisir de m'en rejoüir avec ceux que je voyois par sa faveur dans le repos, couverts sous le bon-heur de mes armes, & l'autorité de mes loix.

Ce m'a esté une douleur bien sensible d'entendre ces remuemens qui se sont passez dans nostre ville d'Alexandrie, & qui depuis se sont espandus au reste de la Chrestienté. J'ay fait ce qui m'a esté possible au commencement pour les estouffer : mais voyant que le mal se multiplioit avec beaucoup de danger, je vous ay icy appellez pour y apporter le dernier remede.

Je vous prie, ô venerables Prestres du Dieu vivant, de conserver entre vous cette concorde que je pense lire sur vos visages, & ne point permettre que vous soyez privez du bien de la paix, puisque la divine Providence vous a choisis pour la procurer aux Autels par vos prieres à tout le reste du monde. Coupez promptement la racine du mal, & pacifiez ces troubles de l'Eglise à l'amiable; vous ferez une chose tres-agreable à Dieu, & pour moy, qui suis vostre conservateur, je m'en tiendray obligé comme d'un singulier bien-fait.

Le truchement expliqua en langage grec la Harange de l'Empereur : puis on fit lire les propositions d'Arius; à la lecture desquelles la pluspart des Evêques boucherent leurs oreilles d'horreur, comme depuis a remarqué saint Athanase : de là on proceda aux avis, où la dispute s'eschauffa de part & d'autre. Constantin prestoit une attention singuliere à tout ce qui se disoit, recevoit paisiblement les sentences, encourageoit tout le monde, addoucissoit les aigreurs qui se pouvoient glisser en la chaleur de la contention, & portoit toutes les affaires à la paix. Enfin Arius est condamné, & la formule de la foy conceuë pour l'esgalité du Verbe avec le Pere; dequoi plusieurs Ariens bien estonnez ne laisserent pas de caler voile, & se rendre à la pluralité des voix, craignant que leur contestation ne les ruinast de credit auprés de l'Empereur.

Condamnation d'Arius.

On tient que de ce nõbre fut Eusebe l'historien, un

un homme du tems, qui savoit dextrement plier aux humeurs de ceux qui avoient l'autorité & la force entre les mains. Quant à l'autre Eusebe, Evêque de Nicomedie, qui avoit porté la faction d'Arius, avec toute passion; il se vit honteusement déchû de l'opinion de son grand credit, & n'osa pas refuser de signer la doctrine du Concile. Bien fit-il difficulté à une autre session, de prononcer l'anathême sur Arius sa creature, disant qu'il étoit consentant à la decision du Concile sous ombre de quelques mots envelopez, dont il se servoit pour couvrir sa pensée. Les Peres fermans les yeux à toutes raisons humaines, & roidissans les bras contre la faveur; envelopent cet Eusebe & Theognis, Evêque de Nicée, dans la condamnation d'Arius, qu'ils ne vouloient pas signer, les declarant, sur ce refus, privez de leurs Evêchez. Eux interposent l'autorité de l'Empereur, qui suspendit l'execution, à telle condition qu'ils contenteroient le Concile.

Jamais hommes ne furent plus humiliez, nommément Eusebe, qui pensoit estre le tout-puissant; car il fut contraint de se retirer promtement, & d'adresser sa requête aux Evêques, en termes fort suplians, par laquelle il protestoit se vouloir soûmettre entierement aux volontez du Concile, mais neanmoins il ne laissa pas encore de broüiller, avec une infinité de ruses & de malices; qui firent ouvrir les yeux à l'Empereur, pour confirmer la sentence de ceux qui l'avoient condamné; & l'envoier en exil, avec subrogation d'un autre en sa place : quoique depuis par ses souplesses ordinaires il fut rapellé. Ce fut alors un merveilleux labyrinthe d'affaires, dans lequel commencerent les combats du grand saint Athanase, qui sont pour occuper un autre S. Athanase.

hiſtoire que celle-ci, s'étendant bien loin par delà les années de Conſtantin.

Quant à l'iſſuë d'Arius, aprés le banniſſement de dix ans, toujours mêlé de factions, il trouva moien de ſe faire oüir en un autre Concile de Jeruſalem, où feignant une penitence artificieuſement plâtrée, il fit tant par les menées des Euſebiens, qui étoient pour lors en faveur, qu'il fut abſous, avec commandement qu'on fit au bon Alexandre Evêque de Conſtantinople, de le recevoir à la Communion de l'Egliſe.

Le ſaint Prelat le refuſa conſtamment, n'ignorant pas que c'étoit une hipocriſie qui tendoit à caſſer les decrets du Concile de Nicée, & mettre l'abomination dans l'Egliſe. Mais Euſebe de Nicomedie, ne ceſſoit de faire des juſſions armées, le menaçant, qu'en cas de refus il le feroit priver de ſon Evêché. Lui qui ne ſe ſoucioit pas tant de la perte de ſa dignité, que de la conſervation de l'Egliſe, quitte toutes les ſubtilitez de la Theologie, & exhortant ſon peuple à un jeune de ſept jours, par le conſeil de ſaint Jaques de Niſible, qui étoit pour lors preſent, ne ceſſe de macerer ſon corps d'auſteritez, & preſenter à Dieu jour & nuit ſes humbles ſuplications, pour détourner ce fleau. Enfin comme l'affaire ſe devoit bientôt terminer, il ſe proſterne la face contre terre devant l'Autel, „ & dit: Mon Dieu, s'il eſt vray qu'Arius doit „ eſtre demain reçû à la Communion des Fideles, „ je vous prie de laiſſer aller Alexandre vôtre „ pauvre ſerviteur en paix, & ne perdre point le „ fidele avec les impies. Que ſi vous avez déli- „ beré de ſauver vôtre Egliſe, je ſuis aſſuré que „ vous le ferez, regardez les menaces d'Euſebe, „ & ne livrez point vôtre heritage à l'oprobre

„ des méchans : mais ôtez plutôt Arius de ce „ monde, de peur que le recevant nous ne semblions avoir introduit l'heresie, & l'impieté „ dans vôtre maison.

Le lendemain Arius sort dés le grand matin du Palais de l'Empereur, fort bien accompagné des Eusebiens, & marche avec éclat par les ruës de Constantinople. Il étoit homme plus subtil que hardi, & on pense que l'aprehension de ce combat, lui donna de la terreur, & que cette terreur lui causa un devoiement sur le chemin. Voilà pourquoy s'étant trouvé de hazard au marché de Constantin, il se retire dans un retrait public pour contenter les necessitez de nature. Socrate tient que là il jetta quantité de sang, & que là dessus étant tombé en pâmoison, sans pouvoir être secouru, il rendit sa malheureuse ame par une juste punition du Ciel : laissant à la posterité une perpetuelle detestation de sa vie, avec un horreur mesme du lieu de sa mort. **Fin d'Arius.**

Eusebe fit enterrer le corps, Alexandre respira, & toute l'Eglise triompha sur l'admiration des jugemens de Dieu, voiant que celui qui avoit suscité tant de tragedies sanglantes, étoit mort dans son sang, & qu'aprés avoir infecté les plus saines parties du monde de son venin, il avoit vomi son esprit contagieux dans les infections publiques, attirant sur sa tête criminelle, l'execration de tous les siecles.



SECTION XI.

Le Gouvernement de Constantin.

Constant. 19.

Constanti-nople éri-gée.

APrés avoir montré la grandeur de Constantin aux actions de Religion, voions la maintenant en son Gouvernement politique. Ce n'est pas une petite marque de la force de son esprit, d'avoir entrepris de faire une autre Rome, & d'avoir conduit à chef si heureusement ce dessein.

On a trouvé un certain Epigramme de la gentilité, dans les ruines de l'ancienne Rome, qui disoit qu'il avoit falu des Dieux pour la faire: mais qu'il faudroit davantage qu'un Dieu pour la défaire. Que pouvons-nous dire du courage, de la prudence, du bonheur de l'Empereur en cet établissement de Constantinople? nous n'en ferons pas un Dieu comme les Païens, mais nous dirons que c'étoit un homme singulierement assisté de la Providence de Dieu, en la grandeur de ses desseins.

Il s'aperçût dans ce nouveau changement de Religion, qu'il y avoit à Rome force esprits sauvages, & mesme entre les principaux, qu'il ne pouvoit pas apprivoiser au Christianisme, comme son zele eut bien voulu. Voilà pourquoy, soit qu'il desirât consacrer à Dieu un lieu mieux purifié des idoles, où il fut servi avec plus d'accord & de bonne intelligence, soit qu'il fût aussi porté du desir de l'honneur, & de la memoire de sa posterité, il se resolut de faire une ville qui porteroit son nom, & qui seroit comme le chef-d'œuvre d'un grand Monarque.

Pour cet effet il eut quelque envie de bâtir sur les ruines de Troye la grande, pensant que la

celebrité du lieu qui étoit renommé par son malheur dans toutes les parties du monde habitables, pourroit contribuer quelque chose à la gloire de son nom ; mais comme il eut jetté les fondemens, Dieu l'avertit en songe, que ce n'étoit point le lieu qu'il lui avoit destiné, & qu'il falloit necessairement changer de païs ; dequoy se trouvant étonné, & persistant neanmoins encore en son dessein, comme n'étant pas tout à fait éclairci sur la volonté de Dieu, on tient que les outils des ouvriers furent insensiblement transportez de la mer à l'autre rivage : & qu'une aigle fondant sur le niveau du maitre Architecte, l'enleva & l'alla porter droit à Byzance ; car c'est la ville, où Constantin, quittant les ruines de Troye, porta ses grands desseins. Elle avoit été autrefois une tres-bonne ville, mais comme les armes heurtent tout ce qui est éminent, aussi avoit elle été grandement ravagée par plusieurs guerres, arrivées dans la revolution des affaires & des siecles. Toutefois elle se soûtenoit encore, avec quelque sorte de reputation, lorsque ce grand Prince délibera de l'amplifier, enrichir & perfectionner tout à fait pour y mettre le siege de son Empire. *Zonar. & Cyle.*

On ajoûte que lui-même marcha autour des murailles, tenant en main une demi pique, & designant le circuit de sa future Constantinople, & comme il alloit toujours arpentant à perte de vûë, un de ses favoris lui dit : *Empereur, jusqu'à quand, ne voulez-vous point faire de fin ? Je finiray*, dit-il, *quand celui qui me precede aura fini* : ce qui donna à penser qu'il avoit quelque intelligence celeste qui conduisoit son entreprise.

En ce même tems il lui sembla voir en songe une Dame fort ancienne, qui fut tout à coup changée

en une tres - belle fille ; laquelle il ornoit & paroit, lui mettant ſon diadême ſur la tête. Voilà ce qui ſe dit des commencemens de Conſtantinople, ſoit que telles choſes ſoient arrivées avec toutes ces circonſtances, ſoit qu'on aime naturellement de faire quelques comptes admirables en faveur de l'antiquité ; comme ſi ces fictions étoient capables de lui donner plus de credit.

Une choſe avons-nous bien certaine, laquelle Zoſime tout ennemi qu'il eſt de Conſtantin, eſt contraint d'admirer, que la conduite de ce grand deſſein fut ſi heureuſe, que dans cinq ou ſix ans on vit une grande ville ſur pied, qui s'étendoit environ une lieuë à la ronde par de là les murailles de Byzance. Conſtantin qui avoit une ſainte jalouſie de l'égaler à l'ancienne Rome, n'y épargnoit rien de tout ce que l'invention des hommes pouvoit trouver, & le courage entreprendre, & la puiſſance executer. Il y fit des palais, des theatres, des amphitheatres, des circs, des portiques, & autres édifices, extrêmement admirables : de ſorte que S. Jerôme a eu raiſon de dire que Conſtantin pour habiller ſa Conſtantinople, dépoüilla toutes les autres Provinces.

C'eſt une maxime des Grands, que pour faire un grand dragon, il faut qu'il devore pluſieurs petits ſerpens ; & pour faire une grande ville, il en faut faire bien de petites pour lui ſervir de pâture. Les grandeurs de Dieu ſont bien-faiſantes, celles du monde ſont naturellement conſommantes ; car elles mangent & devorent leur voiſinage, comme l'arbre que nous appellons l'If, qui tire inſenſiblement le ſuc des plantes qui croiſſent auprés de lui. Il n'eſt pas expedient qu'il y ait quantité de grandeurs dans l'Univers, elles

feroient tarir les rivieres auſſi bien que l'armée de Xerxes, & s'apauvriroient par leurs conteſtations : Si eſt-ce toutefois qu'il faut de la Majeſté dans le monde civil, à proportion de l'élementaire. Et pour ce Dieu fait les Rois, prenant patron ſur ſoy-même, & veut que nous les reverions, comme ſes images vivantes. Les Rois font les grandeurs du monde, qui ſont les effets de leurs puiſſances.

Il faloit une Conſtantinople pour faire voir à la poſterité Conſtantin, dans le revers de la medaille; car j'eſtime que ſes vertus l'ont repreſenté par l'endroit le plus honorable.

Pour le moins eſt-ce une choſe grandement loüable & bien conſiderée par S. Auguſtin, qu'en cette grande quantité de Païens qu'il faloit encor tolerer par neceſſité, l'Empereur n'y permit point de ceremonies païennes. Bien fut-il curieux de faire venir de tous côtez des anciennes ſtatuës de marbre & de bronze, ou d'autres matieres, qui repreſentoient Jupiter, Cybelle, Mercure, Apollon, Caſtor & Pollux, & tant de fauſſes divinitez, qu'il fit placer aux theatres, aux amphiteatres, & aux carrieres où ſe faiſoient les courſes des chevaux, & en d'autres places publiques.

Euſebe ſuivi de Baronius, tient que c'étoit pour les expoſer à la riſée du peuple, ce qui eſt aſſez difficile à perſuader ; car je croirois plutôt, que comme ces pieces étoient les plus rares ouvrages du monde, & que Conſtantin deſiroit paſſionnément l'ornement de ſa ville, il ne pût alors ſe reſoudre à un zele Judaïque, pour les faire briſer & conſommer, mais il ſe contenta de les diſtribuer aux lieux profanes, pour donner luſtre à ſes entrepriſes. Si faut-il avoüer que quoy que nous

soions à present hors des dangers de l'idolatrie, les riches du siecle n'ont pas de raison de tenir si volontiers en leurs sales, & cabinets des Junons, des Venus, des Dianes, & tant d'autres histoires de la metamorphose, avec des nuditez scandaleuses. Tertullien, un esprit aigre, poursuit toût cela au criminel, & preuve au livre qu'il a fait de l'idolatrie, que ceux qui cooperent à tels ouvrages, font pis que s'ils sacrifioient aux idoles le sang des animaux : *car ils immolent*, dit-il, *leur esprit, leur industrie, leur travail, & leur bien à satan ; & quoy qu'ils n'aient point d'intention de peché, ils suggerent aux autres matiere d'offenser Dieu.*

Tertul. lib. de idolat. c. 6.

Voilà pourquoy Constantin combien qu'il fût en un siecle où le Paganisme étant encore en pleine vogue, il étoit tres difficile d'ôter toutes ces figures; neanmoins il les déguisoit tant qu'il pouvoit: témoin que comme on eût amené à Constantinople, une grande statuë d'Apollon, des mieux faites, qui eussent jamais paru dans l'antiquité il fit faire de cet Apollon un Constantin, le changeant en son image, & faisant enchasser sur sa téte quelques parcelles des venerables cloux de nôtre-Seigneur. C'est à mon avis à cette même image qu'il mit un globe d'or en la main, & au dessus une croix avec cette inscription, *Tibi Christe urbem commendo.* D'abondant il fit ériger trois cloux les plus magnifiques qu'on pouvoit alors imaginer, & fit mettre au milieu d'une place publique la statuë du Prophete Daniel entre les lions, toute couverte de lames d'or, pour representer une figure de la resurrection. Et quant à son palais, il fit effigier tout à l'entrée l'histoire de la Passion d'un ouvrage tres-exquis, fait & tissu de pierres precieuses, extrémement bien raportées à la Mosaïque. Le tout

étant achevé, il fit la dédicace de la ville le dixiéme de May ; & comme on tient assez probablement, le vingt-cinquiéme de son Empire, la dédiant à Dieu, en memoire de la glorieuse Vierge Marie, & faisant de grandes liberalitez au peuple : qu'il vouloit estre continuées par ses Edits à perpetuité. Codin ajoûte qu'il y fit encore bâtir de somptueux édifices, pour les Senateurs Chrétiens, qu'il tira de la ville, & les fit si semblables à leur logis qu'ils avoient à Rome, que ceux-ci en furent tellement ravis, qu'il leur sembloit que par miracle on eût transporté leur maison de Rome à Constantinople. Les deux premieres Eglises furent celles des Apôtres & de sainte Sophie ; à laquelle Constantin donna bien les commencemens, mais la grandeur de l'œuvre est dûë à l'Empereur Justinien.

Nôtre grand Monarque qui avoit l'œil ouvert sur tout n'oublia pas d'établir un bon College en sa ville, où il fit venir une élite de savans hommes en toutes professions, qu'il annoblit & orna d'immunitez & de grands privileges ; de sorte qu'Aurele Victor l'apelle, *Le pere nourrissier des bonnes lettres* ; & suivant ce dessein il prit un soin particulier de faire une bonne Bibliotheque, & sur tout fournit quantité de livres sacrez bien écrits, dont il donna la surintendance à Eusebe de Cesarée.

Voilà l'état de sa Constantinople qu'il fit appeller, par Edit la nouvelle Rome : & Sozomene assure qu'en multitude de peuple, en abondance & richesses, elle surpassoit l'ancienne : ce qui ne seroit pas malaisé à croire qui voudra considerer Rome dans l'absence des Empereurs où elle étoit alors comme un palais dés-habité. Si est-ce que

Baronius ne peut soufrir S.Gregoire de Nazianze, qui a dit que *Constantinople surpassoit autant de son tems les autres villes que le Ciel excede la Terre.*

Ceci suffiroit pour montrer la prudence politique du grand Constantin : mais elle reluit encore en d'autres chefs, dont j'estime que celle-ci est tres-considerable, d'avoir tenu l'espace de trente ans un Empire si grand en un tems où les Empereurs avoient pour l'ordinaire un regne si court qu'ils ressembloient à ces animaux qui n'ont qu'un jour de vie ; en un siecle où le peuple étoit si aisé à revolter, que la mer n'a pas plus d'agitations que tous les regnes avoient de vicissitudes, en un établissement de religion tres-nouveau, où sont ordinairement les plus dangereuses émotions. Il faloit bien dire que ce Prince avoit quelque chose par dessus tout ce qui est humain, pour cimenter un Empire de si longue durée, dans des affaires si discordantes.

Il est vray qu'il tolera la secte des Païens par une pure necessité ; car autrement il eût falu tuer tout le monde pour en faire un nouveau. Le sage Prince voioit bien que c'étoit une chose impossible d'aneantir en un instant une superstition qui avoit pris de si profondes racines depuis mille ans environ que Rome étoit bâtie;mais dans cette paix civile qu'il donnoit à tout l'Orient, il sapoit sourdement les fondemens de l'impieté, de fait qu'elle s'ensevelissoit petit à petit dans ses mains. Son esprit brillant comme un feu,ne pouvoit s'arrêter, mais voiant que les Magistrats de l'Empire étoient trop occupez sans pouvoir satisfaire au devoir de leurs charges, & que par la grandeur de leur puissance, ils se rendoient trop absolus ; il remua toute la Police, divisant les charges, &

multipliant les Officiers de l'Empire : dequoy Zosime le blâme, ne considerant pas que ce fut une police d'Auguste Cesar estimé l'un des plus capables Princes du monde ; & que qui voudra considerer la notice de l'Empire établie par Constantin, il trouvera tant d'ordre dans cette grande diversité, tant de sagesse aux intentions, tant de courage en l'execution, tant de fermeté en la durée, qu'il aura plus de sujet d'admirer les profonds conseils de l'Empereur, que de trouver à redire à sa conduite. Le même Zosime, comme homme de Cour, & comme Païen, extrêmement piqué des grandes liberalitez que Constantin exerçoit envers l'Eglise, le taxe furieusement sur les tributs, disant qu'il en inventoit de nouveaux, & les exigeoit avec de grandes violences. Tributs.

Et toutefois on ne trouve point de tribut sous Constantin, dont on ne remarque l'usage aux siecles des Empereurs qui l'ont precedé. Car pour cet impôt d'une certaine somme d'or & d'argent que paioient les negotians, de quatre en quatre ans, que les Grecs appellent *Chrysargyre*, si le nom en étoit pour lors nouveau, la façon n'en pouvoit être nouvelle : veu que l'historien Lampridius en la vie d'Alexandre Severe, fait mention de l'or des negotiateurs. Et quant à celui qu'on avoit aussi imposé sur les femmes débauchées, il étoit encore sous le regne du même Alexandre ; de sorte que, qui voudroit comparer ce qui se faisoit devant Constantin, & ce qui s'est fait aprés lui, en cet article, il trouveroit bien de la moderation en sa procedure. Car tant s'en faut qu'il surchargeât le peuple, qu'il donnât une relaxation de la quatriéme partie des tributs, qui est autant comme si un Roy aprés l'espace de quatre ans

revolus, exemptoit son peuple une année des subsides ordinaires, ce qui ne seroit pas une petite liberalité. Or pour la violence dont celui-ci se plaint; les Edits de Constantin font foy, comme il ne vouloit pas seulement qu'on emprisonnât personne pour l'argent qui seroit dû à ses coffres. Il est vray qu'il avoit une liste des gens de qualité qui étoient dans l'Empire, avec la taxe de leurs revenus, pour les faire contribuer aux necessitez publiques, & par ce moien décharger les pauvres.

Cod. Theod. l. 2. de exactionibus.

Au reste, on sçait bien que ce Prince fut tellement zelé pour la justice, qu'il ne vouloit pas même que les lettres de faveur qu'on obtiendroit de lui, eussent aucune valeur au prejudice des loix anciennes : & si un de ses favoris avoit un procez, & qu'il le priât d'interposer pour lui son autorité, il laissoit faire la justice, aimant mieux lui donner de l'argent de ses coffres, qu'une seule parole de faveur, laquelle inclina les Juges à faire pancher la balance plus d'un côté que d'autre. Il avoit l'œil sur ses Officiers, & les tenoit en leur devoir, découvrant & châtiant les corruptions, & bannissant de tout son pouvoir tous les crimes qui étoient contre la Loy de Dieu & le repos public.

Cod. Theod. l. 1. tit. 2.

Victor. *Commodissimus rebus multis fuit calumnias sedare legibus sincerissimis, nutrire artes bonas præcipuè studia litterarum.*

Il fut bien secondé en l'administration des affaires par la diligence d'Ablavius, le plus grand favori du Prince, & le souverain Intendant de la justice, qui étoit veritablement un homme d'esprit, s'il n'eût taché les dons de Dieu d'une insatiable avarice.

Il fut surnommé *le Baron de fortune*, pour les grands changemens qui arriverent en sa personne; car on tient qu'il étoit de fort basse extraction, natif de Constantinople, pour lors Byzance : & qu'un Mathematicien arriva en cette

même ville sur le point que la mere d'Ablavius étoit aux termes de l'enfanter. Cet homme lassé du chemin,& bien affamé, s'en va en une hôtellerie où il demanda à dîner:son hôtesse se mettoit en devoir de le servir, lors qu'on la vint prier d'aler recevoir l'enfant de sa voisine; car elle se mêloit du métier de sage-femme. Cela lui fit quitter son hôte pour secourir cette pauvre creature qu'on disoit être proche de sa fin, si elle n'y apportoit du remede. Aprés qu'elle eût expedié l'affaire,elle retourne à son homme qui étoit fort alteré,& g[illegible]endoit, avec des impatiences un peu furieuses: Elle pour l'apaiser s'excuse sur la necessité de l'accident arrivé:mais ce brave Astrologue entendant parler de la naissance d'un enfant,quitte le pot & le verre, dont il étoit grand amateur, s'amuse à faire l'horoscope de cet Ablavius, qui étoit fraichement venu au monde: & là dessus dit à son hôtesse: *Allez dire à vostre voisine qu'elle a fait aujourd huy un fils, qui sera tout, & aura tout, horsmis la dignité d'Empereur.*

Je pense avec Eunapius que tels comptes se font plutôt aprés les évenemens pour donner creance à l'astrologie judiciaire, que de dire qu'ils aient quelque fondement en la verité. On ne sçait pas par quels moiens il s'avança,mais il vint à un si grand credit, qu'il gouvernoit tout l'Empire aprés Constantin,qui s'en servoit volontiers comme d'un homme accort, & vigilant aux affaires, quoy qu'il se fâchoit de le voir trop âpre aux interêts de sa maison. Et dit-on qu'un jour se promenant avec lui,il prit une demi pique en main,& designa l'espace de cinq ou six pieds de terre, puis se tournant devers son homme, *Ablave pourquoy tant suër & tant travailler? au bout de cela, ni moy, ni toy n'aurons que cela, encore ne sçais-tu si tu l'auras.*

Il fut cause par ses factions que Constantin fit presque un jour punir de mort trois Capitaines innocens, étant mal informé, n'eût été que saint Nicolas encore vivant, apparut en songe la mesme nuit à Constantin & Ablavius, les menaçant que s'ils passoient outre, Dieu les châtieroit, ce qui fit arrêter l'execution.

Ablavius neanmoins étoit si attaché à la terre, que les paroles & les exemples de son Maitre avoient peu de puissance sur son esprit, de sorte qu'il fit une issuë funeste, ordinaire à ceux qui abusent des faveurs de Dieu.

Car aprés la mort de Constantin, Constantius qui succeda à l'Empire de son pere, apprehendant cet homme-ci, comme un pedagogue, tant il avoit pris d'autorité; & pensant qu'il ne pouvoit se mettre hors de page que par la mort d'Ablavius, il le fit miserablement assassiner, lui envoiant pour executeurs de cette commission, gens attitrez, qui lui firent de grandes soûmissions, & le saluerent le genoüil en terre à la façon des Empereurs. Lui qui avoit déja marié l'une de ses filles à l'Empereur Constant, frere de Constantius, pensant qu'on le voulût élever à la dignité de Cesar, demande *où est la pourpre*. Ceux-ci répondirent qu'ils n'avoient point de charge de lui donner, mais que ceux qui lui devoient presenter, étoient à la porte de son logis. Lui commande qu'on les fasse entrer promtement: c'étoient des hommes armez, qui s'aprochans de lui, au lieu de pourpre, lui donnerent une mort de pourpre, le perçant de plusieurs coups d'épée, & le déchirant comme une victime.

Si le pauvre homme suivant son Maitre eût voulu mettre quelques limites à sa fortune, & prendre le couvert pour le moins dans l'orage,

pour penser aux affaires de sa conscience, il seroit moins à plaindre. Mais les desirs naturels ont cela de propre, qu'ils sont bornez par la nature, qui les fait; les fantesies de l'ambition, qui naissent de nos opinions, n'ont point de bout, non plus que l'opinion, de subsistance. Car quelles bornes donneriez-vous à la fausseté & au mensonge d'une miserable vanité qui remplit l'esprit d'illusion & la conscience de crimes! Quand on va le droit chemin, on trouve une extremité, quand on erre à travers le champ, on fait des pas sans nombre, des erreurs sans mesure, & des miseres sans remede.

SECTION XII.

La mort de Constantin.

IL semble que ces grands hommes qui ont si bien vécu, ne devroient jamais mourir, & qu'il leur seroit bienseant de toujours faire ce qu'ils ont une fois si heureusement fait. Mais comme ils ne sont point entrez en la vie par une autre voie que par celle de la naissance commune des hommes, aussi leur faut-il sortir de ce séjour ordinaire des mortels.

Constantin avoit déja regné trente-un an, & étoit en l'an soixante-troisiéme de son âge, vivant au reste dans une heureuse vieillesse, & un corps extremement bien disposé aux fonctions de la vie: car il travailloit incessamment au devoir de sa charge, sans aucune incommodité, digerant en son esprit la milice, ordonnant les loix, écoutant

les Ambaſſades, liſant, écrivant, haranguant avec admiration de tout le monde.

Ce bon Prince deſiroit paſſionnément la converſion de tous les Grands de ſa Cour ; voilà pourquoy ne ſe contentant pas de leur donner l'exemple d'une parfaite vie, il les enflâmoit au bien, avec de puiſſantes paroles qui étoient aux ames, ce que les tonnerres ſont aux biches, non pour l'enfantement d'un animal, mais pour la production du ſalut:

Un peu devant ſa mort il prononça en ſon palais aux gens de ſa Cour, une tres belle harangue de l'immortalité de l'ame, de l'iſſuë des bons & des mauvais ; de la Providence de Dieu en la recompenſe des ames nettes ; & de la terreur de ſa juſtice ſur les incredules & reprouvez. Cet homme divin traitoit ces diſcours avec tant d'ardeur, & tant de devotion, qu'il ſembloit avoir déja l'oreille dans le Ciel ; pour entendre les miſteres, & joüir d'un avant-goût du Paradis.

Quelque tems aprés il ſentit une petite inégalité de temperament en ſon corps, ce qui lui étoit aſſez extraordinaire, tant il étoit ſain & bien temperé ; de là il fut ſaiſi d'une fiévre aſſez violente, & s'étant faits porter aux bains, il n'y arrêta pas longuement: car ſe ſouciant peu de la ſanté de ſon corps, en comparaiſon du contentement de ſon ame, il lui prit un grand deſir d'aler à Drepane en Bithynie, ville qu'il avoit ſurnommée du nom de ſa bonne Mere où étoit le corps de S. Lucian Martir: auquel il avoit une particuliere devotion.

Comme on l'eût tranſporté en ce lieu deſiré, il ſentit en ſon cœur une allegreſſe toute celeſte, & demeura long tems à l'Egliſe nonobſtant l'indiſpoſition de ſon corps, priant ardemment pour ſon ſalut;

falut, & pour le repos universel de son Empire. De là il tira droit en un Palais qu'il avoit au faux-bourg de Nicomedie, où sentant les approches de la mort, il se disposa à cette derniere heure, avec les marques d'une pieté vraiement chrétienne. Ses Princes & ses Capitaines qui lui entendirent parler de la mort, voulant divertir son esprit de cette pensée, lui dirent, Qu'il s'étoit rendu trop necessaire à l'Vnivers, & que les vœux de tout le monde, lui prolongeroient la vie. Mais lui, *Dequoi me parlez-vous*, dit-il, *comme si ce n'estoit pas la vraie vie de mourir à tant de choses mortes, pour vivre avec mon Sauveur? Non, ce n'est pas ici une mort, mais un passage à l'immortalité, si vous m'aimez ne desirez point le retardement de mon chemin, on ne sçauroit trop tost aller à Dieu.* Cela dit, il disposa de ces dernieres volontez avec un jugement ferme, & avec resolution courageuse, déchiffrant en son testament l'état des affaires qu'il vouloit établir, jusques aux plus petites particularitez, & se souvenant tres-bien de tous ses bons serviteurs, auquel il ordonna des pensions & des recompenses à chacun selon son merite.

Il partagea l'Empire à ses trois fils, qui étoient pour lors absens : & aiant distribué tout leur Domaine avec une grande prevoiance, il donna à Cõstantius l'Empire d'Orient, laissant par Testamét signé de sa main entre les mains d'un certain Prêtre auquel il ordonna de le donner en main propre à son fils : ce qu'il fit : & depuis Constantius honora tant cét homme, que ne pouvant fléchir aux volontez de personne, il obeïssoit seulement à celui-ci comme à un Dieu. Aprés la disposition de ses affaires temporelles, il porta toutes ses pensées aux familiers entretiens qu'il avoit avec Dieu, & rendit sa bien heureuse ame aux fêtes de la Pente-

coste, le vingt-deuxiéme de May, sur l'heure de midy, l'an de nôtre Seigneur trois cens trente sept.

Les soldats & officiers qui approchoient de plus prés sa personne, n'estimant point qu'il fût si proche de sa fin, à cette nouvelle furent saisis d'une douleur si furieuse, que déchirans leurs habillemens,& donnans de la face contre terre, ils pleuroient leur Empereur,avec des regrets, qui ressembloient plutost des hurlemens,qu'une douleur moderée, l'appellans *leur souverain Seigneur, leur bon Maistre, & Pere commun de tout l'Univers.*

On mit le corps dans un cercueil d'or,couvert de pourpre, pour le porter à Constantinople, où il fut exposé plusieurs jours en son Palais,habillé à l'Imperiale,recevant les mesmes devoirs & reverences, comme s'il eût esté encore en vie. Jamais on n'avoit remarqué envers quelque Empereur que ce fût, ni si grand concours de peuple, ni de si cordiales affections. Il n'y avoit pas jusques aux petits enfans qui ne fussent touchez d'une douleur sensible comme s'ils eussent perdu leur Pere:on voyoit parmi le peuple, les uns accablez d'une morne & pesante douleur, les autres éclatter en regrets, les autres fondre en devotions & en prieres.

Quand l'ancienne Rome oüit les nouvelles de cette mort, elle fit fermer les bains & les lieux publics, cesser toutes les allegresses & réjoüissances, cóme pour regreter la perte d'un Pere tres-honoré.

Les Princes ses enfans arriverent en hâte à Constantinople,luy firent faire des obseques à la façon des Chrétiens, conduisant le corps au sepulchre avec le Clergé,les cierges allumez,& les prieres de l'Eglise ordónées pour l'ame du defunt:car Eusebe qui estoit là present, fait expresse mention de ces ceremonies que les heretiques nouveaux, par une

grande impertinence & malignité, ont voulu denier au soulagement des morts.

C'est une merveille de considerer quel empire a la vertu sur les cœurs des hommes,& de voir comme tant de diverses sectes sont differentes en ce qui est des creances de la divinité : mais toutes neanmoins s'acordent au respet qu'on doit à la probité. Les Payens voulurent canoniser Constantin à leur mode,& en firent un Dieu,le representant dans un chariot attelé à quatre chevaux,comme volant par dessus les nuës,& une main étenduë du Ciel, qui faisoit contenance de le retenir dans ce bien-heureux sejour de l'immortalité. L'Eglise Grecque a honoré sa memoire comme celle d'un Saint : combien que Constantin avoit de si humbles sentimens de soi-même, qu'il est bien croyable qu'il ordonna par testament, ce qui se vit depuis executé en ses funerailles, qui fut d'enterrer son corps, non pas dans l'Eglise de S.Pierre & de S.Paul,mais devant le portail : s'estimant bien-heureux, si aprés avoir porté le premier diadême du monde,il servoit comme de portier à un simple Pescheur.

Je vous demande maintenant,mon Lecteur, qui avez consideré le commencement,le progrez,& la fin de ce Monarque, où en trouverez-vous un plus élevé en grandeur de courage?plus genereux en ses entreprises? plus prudent en sa conduite? plus heureux au succez?plus ferme en sa durée?pesez un peu, & mettez en une balance la gloire de ses armes, le bon-heur de ses conquêtes, la sagesse de ses loix, laquelle vertu pensez-vous qu'il a falu ici aporter, pour donner un nouveau visage à un monde entier, pour combattre les armées avec le fer,les ruses avec la prudence, la rebellion des esprits indomptés avec la mansuetude? quel bras pour le roidir contre les

torrens d'iniquité? quel branle pour contrebalancer l'inclination des volontez & les mouvemens rapides d'un monde universel? Veritablement il faut avoüer que Auguste Cesar a été un grād Prince, pour avoir changé la face d'un Etat, d'une grande Republique bâti un grand Empire: mais sans nous flater ni relever nos Princes par dessus leur merite, dans l'interêt de nôtre cause, nous trouverons que celui-ci a eu quelque chose de plus grād. Je veux que l'autre vous semble plus delié, si vous le considerez dans cette maturité de prudence qu'il avoit sur ses vieux jours: Neanmoins si vous le regardez en toutes les parties de sa vie, vous y trouverez de grands vices; je ne dy pas seulement d'ordure & de lâcheté, mais de felonnie, & d'inhumanité, qui firent, que lui aiant pris un jour au banquet le visage d'un Apollon, les siens le surnomment, *Apollonem tortorem, Apollon le bourreau.* Je ne vai point rechercher maintenant les vices ni de l'un ni de l'autre. Je veux que Constantin, quoi que descendu du sang des Romains tres-noble & tres heureux, aussi bien qu'Auguste, ait tenu en ses commencemens un peu du farouche, personne toutefois ne peut nier que pour la vertu militaire il n'ait surpassé de tous points Auguste Cesar: qui jamais ne fut mis au rang des Princes les plus belliqueux.

Grandeur de Constantin.

Ne rehaussons point ici les avantages que l'un a eu par dessus l'autre en cét article. Comparons les seulement en qualité de fondateurs de nouveaux Etats; l'un a fait un nouveau monde Civil; & l'autre un nouveau monde Chrétien. L'un pour faire ce qu'il a fait, avoit trouvé un Jule Cesar, qui lui avoit déja taillé tous ces morceaux; l'autre a fraié un chemin à travers les rochers, les flâmes, les épines, tout enveloppé de contrarietez. L'un a rangé les hommes à une soûmission civile, en la recon-

noissance d'une Monarchie, qui est chose ordinaire. L'autre, sans armes, les a desarmez de l'affection qu'ils avoient à leur ancienne superstition : ce que tout juge bien sensé, estimera une chose bien difficile, d'autant que les hommes ordinairement sont tres-opiniâtres à retenir les creances qu'ils ont tenuës de pere en fils par la revolution de plusieurs siecles. Enfin Auguste disoit qu'il *avoit trouvé une ville de pierre*, parlant de l'ancienne Rome, & *en avoit fait une ville de marbre* : Mais Constantin se pouvoit vanter d'avoir fait une Rome toute nouvelle, en l'établissement de sa Constantinople.

C'est une chose avoüée des Payens mêmes qui n'ont jamais rien donné à Constantin par dessus son merite, qu'il a été pour le moins, disent-ils, devant son baptême comparable à tous les plus grands Princes de l'Empire. Eutrope soldat de Julien l'Apostat qui n'aimoit gueres les Princes Chrétiens, est forcé, par la verité de confesser que *celui-ci, estoit un grand homme, qui avoit des qualitez & vertus d'esprit & de corps, du tout innombrables, & que sa fortune estant tres-grande, il l'avoit neanmoins égalée par son industrie & son merite.* Voiez quel témoignage de la bouche d'un ennemi.

Vir ingens. Innumeræ in eo animi corporisque virtutis claruerunt: fortuna in bello prospera fuit: verum ita ut nos superaret industriam.

Je desirerois ici interroger Machiavel, qui au traité qu'il a fait du Prince, dit, *que celui qui voudroit tenir en toutes choses une estroite profession d'homme de bien, ne pourroit avoir longue durée en la compagnie de tant d'autres qui ne vallent rien, & qu'il est necessaire à un Prince qui se veut maintenir, d'apprendre à pouvoir quelquefois estre mauvais, & le pratiquer selon l'exigence des affaires.* En ses discours de l'Etat, montre assez qu'il est d'avis de maintenir la religion qui favorise plus le dessein d'un Prince telle qu'elle pusse être.

Le Prince chap 15. & sur la premiere decade. chap. 12.

Admirable Providence de Dieu par dessus toute police humaine.

Je sçaurois volontiers de tous ceux qui suivent les mêmes maximes de cét esprit taré, ce qu'ils me répondroient ici sur l'avancement de la fortune de Constantin. Veritablement voici une sagesse d'état où la plume de ce Secretaire qui fait le suffisant dans une petite routine humaine, n'a pû arriver. Voici une lumiere où tous ces yeux chassieux s'éblouïssent : Voici un abime où tous les hommes de chair perdent terre. Si nous voulons bien compter nous trouverons douze ou treize têtes qui disputent avec Constantin diversement le diadême. Par quels degrez la providence de Dieu l'a-elle mené à la souveraineté des Empires du mõde? Est ce par ceux que Messire Nicolas Machiavel a dressé pour conduire son Prince ? S'il se faut dépoüiller de l'innocence pour se revétir de la robe imperiale, pourquoi Constantin prend-il le chemin de l'Empire par celuy de la Sainteté ? S'il faut se servir de la religion comme d'un instrument de l'Estat, & prendre celle qui a le plus de creance dans l'opinion des peuples. Pourquoi va-t'il choisir la religion Chrétienne, lors que le gros du monde étoit dans la Gentilité? Voilà Maxence, qui selon les coûtumes ordinaires du peuple Romain, fait feüilleter les livres pretendus des Sybilles, consulte les Augures, immole des victimes; cela lui donne la reputation de pieté envers un peuple infidelle comme lui; Pourquoi Constantin ne suit-il les mêmes voies ? Pourquoy va-t'il mettre en ses étendars un signe de Croix, estimé funeste & de mauvaise augure dans les esprits de la plûpart de son armée ? Quelle faveur pouvoit-il, pretendre alors des Chrétiens ? en vouloit-il tirer des finances ? ils étoient dépoüillez. Pretendoit-il d'en faire de grosses armées pour son service ? on les avoit tellement moissonnez qu'en un seul mois

on vit dix ſept mille têtes par terre. Se perſuadoit-il qu'il y eut de grandes forces en leur religion? Ils étoient tous ou égorgez, ou eſtropiez, ou bannis. En attendoit-il du conſeil ? c'étoient des gens eſtimez ſans lettres & ſans police. En eſperoit-il du credit ? Ils étoient foulez aux pieds comme la fange des rüës.

Pourquoi donc un homme eſtimé de ſi bon eſprit, va-t'il lier ſes intereſts avec ces malheureux? Il a beſoin pour l'accommodement de ſes affaires, d'un Senat Romain, & il eſt Payen: Il a diſette de bons Capitaines, & ils ſont quaſi tous Gentils. Il lui faut des places, & toutes elles tiennent pour l'ancienne ſuperſtition. Que pretent il faire ? Et neanmoins voila qu'en un tems où ſes affaires ſembloient le moins exiger, qu'il prend les marques du Chriſtianiſme, & avec cela s'en va attaquer l'armée de Maxence, compoſée de cent ſoixante & dix mille pietons, avec dix-huit mille chevaux ; lui, au rapport de ceux qui vivoient même de ce tems-là, n'aiant en cette mélée que de bien petites troupes. D'où vient qu'en ſi peu de tems & avec ſi peu de gens, il défait des forces épouvantables ? Pour n'en point mentir, quand ces hommes n'euſſent été que des ſtatuës de terre, ils pouvoient faire de l'obſtacle ; quand bien ils n'euſſent été qu'une armée de moutons, ils pouvoient laſſer les ſoldats de Conſtantin à les égorger. D'où vient qu'ils ſont ſi-tôt défaits ? D'où vient que Maxence ſe prend ſi vilainement aux artifices d'un pont qu'il avoit preparé à ſon ennemi ? D'où vient qu'un Senat Romain, qui avoit confirmé tant d'Edits contre la Croix, un peuple nourri à l'horreur du Crucifié, reçoit à bras ouverts un homme qui entre dans Rome avec la Croix, &

le nom du Crucifié dans ses étendarts? D'où vient qu'en l'arc de triomphe qu'on lui dedie, il ne veut point oüir parler des Dieux de Rome ? Pour le moins, selon le conseil des sectaires du Secretaire Florentin, il devoit dissimuler sa Religion, il devoit ceder au tems, il devoit faire au dehors le Diocletian, & au dedans, s'il eût voulu, le Constantin. Dira-t'on que c'étoit alors un victorieux, qui étoit venu pour donner la loy, & non pas pour la recevoir ? Mais qui ne voit que sa fortune étant encore en sa naissance, il devoit marcher à l'Empire comme sur les épines, craignant sur tout d'irriter au changement de Religion, les principales têtes de l'Orient & de l'Occident, qui étoit passionnément affectionnées à leur secte ? Je veux que Maxence le défenseur des Dieux, se fût ruïné par sa mauvaise conduite, Licinius étoit encor debout : Et de fait, Licinius, un vieux guerrier qui avoit vieilli dans les armes, & qui n'étoit parvenu à l'Empire que par sa valeur, traîne enfin tout le parti de la gentilité, avec des forces innombrables sur terre & sur mer, qui sembloient être capable d'engloutir plusieurs mondes. Il se sert du conseil de Messire Machiavel, il proteste qu'il arme pour la défense des Dieux & des autels de l'ancienne Religion, contre un homme qui a voulu introduire une secte barbare dans le monde ; cela n'étoit-il point specieux en des tems où la superstition des Gentils avoit été exaltée par les Edits des Empereurs, au plus haut point d'honneur ? Neanmoins Licinius est battu, défait, ruïné sur mer & sur terre, quoi qu'il fût des plus inventifs aux ruses de l'art militaire, des plus determinez à l'execution, des plus opiniâtres à renoüer une fortune décousuë.

O Noblesse, que dirons-nous là? Ne faut-il pas cō-

fesser qu'il y a un Dieu au ciel,& non point d'autre Dieu que celui de Constantin, qui donne les Royaumes, qui affermit les Sceptres, qui cimente les Couronnes. Si toute cette procedure avoit été une saillie de passion, on en attribueroit une partie au hazard des guerres,l'autre partie à la valeur des soldats,l'autre à la chaleur des premiers combats,mais tenir un Empire trente & un an,avec une si grande égalité, une felicité si accomplie, une paix si profonde, depuis sa derniere conquête; que peut-on répondre à cela?

D'où vient que Constantin aiant quitté l'ancienne Rome, à dessein de faire une grande ville, où Dieu fût purement reconnu & adoré,sans mêlange des Dieux,ni des autels des Gentils,qu'il falloit encore tolerer à Rome par necessité, rien ne bransle dans l'Occident?y avoit-il faute de gens pour l'entreprendre? les Grands du Senat étoient quasi tous Payens: n'y avoit-il plus de peuple pour faire des revoltes?il y étoit aussi enclin que jamais.N'y avoit-il point de soldats pour appuier les entreprises de ceux qui eussent voulu remuër?il y en avoit autant qu'auparavant.D'où venoit donc cette douce tranquilité,sinon que ce grand Ange protecteur de Cõstantin, qui lui étoit donné par le Dieu vivant,tenoit un pied sur l'Orient,& l'autre sur l'Occident, pour proteger, conserver, honorer un homme qui avoit dēfēdu,maintenu,& reveré la vraye Religiõ?

O Noblesse, que personne ne vous aille étressir le cœur dãs ses petites & malheureuses polices qui ruïnent toute la generosité. Tant que vos Peres ont sincerement reconnu le Dieu de Constantin, de Charlemagne, & de S. Loüis,& qu'ils ont cultivé chastement la pieté de leurs ayeuls, sans mélange de nouveautez,de factions,& de subtilitez,ils ont volé comme des aigles à la cõquête des Provinces, **Avis à la Noblesse.**

& ont fait reluire leurs armes quasi en autant de lieux que le Soleil en éclaire de ses raions. Maintenant on tâche à vous persuader, que suivant un petit esprit de chicane, qui met la Religion sous les interests, vous ferez des fortunes toutes d'or : & l'experience vous apprend tous les jours qu'elles ne sont que de glace dorée, & qu'elles se fondent sous l'éclair de la justice de Dieu.

Ouvrez les yeux à ce que je vous represente dans cette histoire, voiez encore, s'il vous plait, en passant la suite & la procedure des successeurs de Constantin. Il laissa trois fils, l'un appellé de son nom, l'autre Constantius du nom de son ayeul: & le troisiéme Constant. Constantin & Constant ne furent pas de longue durée: tout l'Empire qui étoit divisé en trois, fut reüni sous la puissance de Constantius, qui de vray fut ennemi de la superstition des Gentils, aussi Dieu lui donna en recompense de grandes victoires contre le Tyran Maxence.

Successeurs de Constātin.

Mais ce malheureux Prince au lieu de suivre les pures creances de son pere, s'alla jetter furieusement dans les nouveautez des Ariens : dequoi Amian l'historien, qui étoit un Soldat Payen, le reprend fort naïfvement, disant qu'il s'étoit fait un grand tort en ce qu'au lieu de retenir la Religion Chrétienne dans la simplicité, il l'avoit broüillée & alterée de nouveautez, apportant plus de perplexité à rechercher des subtilitez, que de gravité à pacifier l'Eglise. Car il excita (dit-il) par ce moyen une infinité de dissensions, qu'il nourrissoit par des disputes & des pointilles de paroles : de sorte que sous son regne on ne voioit qu'Evêques courir à cheval la campagne, pour tenir des Synodes, afin de tirer tout le Christianisme au parti de l'Empereur. Cela faisoit qu'on ne trouvoit quasi

plus de chevaux ni des courriers pour les affaires de l'Empire, tant ils étoient emploiez aux voiages qui se faisoient pour ces beaux Conciles.

Il a tres-bien exprimé dans ce peu de paroles le naturel de Constantius : car il étoit perpetuellement dans ces chiquanes de l'heresie des Ariens, assemblant les Conciliabules de ses faux Evêques, pour condamner les Orthodoxes. D'où il arriva que hay des hommes , & abandonné de Dieu il mena une vie pleine d'ombrages , de soupçons , d'inquietudes , & qui pis est, tachée de sang,& de massacres.

Enfin comme il eût oüi la nouvelle que Julien l'Apostat son cousin,lequel il avoit auparavant declaré Cesar, s'étoit assuré dans les Gaules,& qu'on l'avoit salué Empereur ; & qu'aiant passé l'Italie,il venoit se répandre dans la Thrace , il sortit promptement pour le combatre , & entra dans des fougues si desesperées , qu'il en prit sur le chemin une grosse fiévre, laquelle lui grilloit tellement le corps qu'on n'y osoit toucher non plus qu'à un four embrasé. Cette maladie dans peu de jours lui ôta l'ame & l'Empire,laissant l'une au jugement de Dieu, & l'autre à Julien.

Voilà comme fut traité ce deplorable Prince en l'an quarante & uniéme de son âge,pour avoir dementi la religion de son pere,sans que cette gravité & modestie qu'on remarquoit en lui, & qui faisoit que jamais on ne le voioit ni cracher, ni moucher, ni tourner la tête en public , lui servit de rien pour allonger sa vie. Julien néveu & gendre du grand Constantin , car il épousa Heleine , sœur de Crispus,prit incontinent en main le gouvernement de tout l'Empire, & voulut renverser tout ce qu'avoit fait son oncle , en matiere de Religion.

Considerons un peu sans passion les belles saillies de cét esprit, qui méprisant la pieté de Constantin, tâcha de s'établir par toutes les voies que la petite police que la terre sugere à ceux qui ont renoncé le ciel. A sainement parler, il faut avoüer que cét homme avoit toutes les qualitez que Messire Machiavel donne à son Prince. S'il faut dissimuler pour regner, jamais agneau ne fût plus doux que ce jeune homme étoit à la Cour de Constantius pour lui ôter tous les ombrages que celui-ci prenoit de ses proches : & quoi qu'il eût déja de tres-méchantes pensées au fait de la religion Chrétienne, il les couvroit tellement par la profession publique qu'il en faisoit, que les Eunuques mêmes qui avoient charge d'éclairer de bien prés ses actions en cét article, n'y remarquoiét rien qui tendît au changement de Religion. Tant s'en faut environ l'âge de seize ans, il se fit tondre ses cheveux, & se voüa à l'Eglise, comme un Prince plein de Religion, qui ne pensoit gueres aux Empires du monde.

Julien avec les qualitez que Machiavel donne au Prince, reüssit tres-mal.

Et depuis qu'il fut envoié en France, quoi qu'il exerçât d'étranges manies & sortileges, & qu'il se levât de nuit pour prier Mercure, auquel il avoit bien de la devotion, si est-ce toutefois qu'il celebroit encore les fêtes avec les Chrétiens, & ce qui est d'abondant le plus considerable, quand il fut salué Empereur, quoi qu'il en avoit un desir enragé, & que toute cette équipée fut bien concertée par ses menées, il feignoit en avoir toutes les aversions du monde, & se faisoit porter à l'Empire, comme on meneroit une victime revéche à la boucherie.

Quel esprit fut jamais plus dissimulé que celui-là? Si, cóme dit le Secretaire, un Prince doit tâcher d'avoir en apparence les vertus qui le peuvent ren-

dre agreable en public : quoi qu'il ne se doive pas beaucoup mettre en peine de les avoir en effet ; jamais homme ne porta mieux le masque d'une grande probité que celui-ci : car dans la forme d'un Empereur, il vouloit paroître comme le plus mortifié Stoïcien qui fut en toute sa secte, se montrant si chaste, qu'on n'eût pas oüi une seule parole messeante de sa bouche : si sobre, qu'il en faisoit la leçon aux Moines les plus austeres : si negligent en la politesse du corps, qu'il tenoit à gloire de voir courir les vermines jusques sur sa barbe, laquelle il portoit assez longue, pour faire en toutes façons le Philosophe si patient, qu'il enduroit quelquefois toutes sortes d'affronts, & de paroles piquantes d'hommes mediocres, contre lui, sans se piquer de colere non plus qu'une pierre.

S'il faut, selon les mêmes maximes, qu'un Prince, pour se faire estimer, fasse de grandes entreprises, celui-ci n'est pas plûtôt sur le trône qu'il bâtit des polices admirables, & s'en va faire la guerre aux Perses pour imiter Alexandre le Grand, dont il ambitionnoit les vertus. S'il doit faire quelque acte singulier à ses commencemens, celui-ci, à son entrée, faisant profession du Paganisme, rappelle les Evêques que Constantius Prince Chrétien avoit bannis. S'il faut être liberal, celui-ci donnoit tout, & disoit que ses thresors étoient mieux chez ses amis que chez soi. S'il faut aimer & honorer les maîtres excellens en chaque art & science, celui-ci le faisoit avec passion.

D'où vient donc qu'avec toutes ces belles parties du Prince de Machiavel, il a si peu reüssi, ne regnant qu'un an & sept mois, mourant, comme frapé d'un coup de pied : que les Payens mêmes ont confessé ne sçavoir pas de quel côté il venoit ? &

mourant dans une furie qui luy fit remplir sa main de son sang, & dire, TU AS VAINCU, GALILEEN? & laissant en la mort une memoire de son nom, si odieuse à tous les siecles.

Le pauvre homme quittant le chemin déja si heureusement battu par Constantin, s'alla funestement lier d'amitié avec ses suffisans Politiques, qui avoient toute la republique de Platon, qui s'estimoient des plus dessliez dans le gourvernement du monde, qui luy promettoient avec les artifices dont il usoit, l'abolition entiere du Christianisme, pour le rendre le plus redoutable & le plus glorieux de tous les Empereurs du monde. Et je vous prie, que devinrent enfin toutes ces promesses ? des songes, des illusions & des fumées.

Constantin sous la sainte Philosophie de la Croix, regne plus de trente-ans. Constantin fait de grandes guerres, de grandes victoires, de grands triomphes, suivies de grands Conciles, de grandes villes. Constantin laisse une Religion si affermie, que la malice d'un fils Arien, ny la finesse d'un neveu Apostat, ne l'a pu éteindre. Constantin n'entre jamais dans aucun combat, qu'il n'en sorte victorieux. Et Julien dés la premiere guerre qu'il va faire au commencement de son Empire, embarasse toute son armée, mene ses Capitaines à la boucherie, se fait tuer luy-mesme comme une victime: & les sages raffinez qu'il avoit toujours en son armée, au lieu des Evesques & des Prestres, le ramenent mort pour servir aux autres d'un spectacle de confusion, & aux autres de matiere de risée.

Ne faut-il pas bien dire, ô Noblesse, que ces esprits qui divertissent vos cœurs des chastes creances de vos ayeuls, de la pureté de la foy, de la candeur d'une bonne conscience, pour les envenimer

d'une doctrine d'impieté, de finesse, & de perfidie, sous couleur de sagesse humaine, sont les pestes des Estats, les ruines des maisons, & les mains fatales pour aneantir la grandeur ?

Je ne veux pas inferer pour conclusion necessaire que tous ceux qui vivent de la crainte de Dieu, & dans la probité, doivent avoir toujours des succez delicieux, selon le monde, en la conduite des choses temporelles. Ce n'est point ce que Dieu nous a promis absolument : Nous ne luy avons point vendu nôtre fidelité & nostre Christianisme à telle condition qu'il nous donneroit toujours le pain des chiens, & qu'il nous favoriseroit des felicitez dont il fait part aux Sarrazins & aux Mores. Je sçai que les bons Princes Chrestiens peuvent estre affligez, quelquefois pour la punition de quelques pechez qu'ils ont permis avec trop d'indulgence ; quelquefois pour la preuve & le spectacle de leur vertu, quelquefois pour nous apprendre qu'il y a une autre vie pour les enfans de Dieu, puis qu'ils sont maltraitez en celle-cy : quelquefois pour des causes que la Providence de Dieu enveloppe, comme dans une nuë pleine d'obscuritez & de tenebres. Si est-ce toutefois que vous trouverez, en lisant les histoires, soit divines, soit humaines, que tous ceux qui ont marché avec de bons sentimens de Dieu, & avec les éclairs de probité, & les touches d'une bonne conscience, que la nature fournit à tous les hommes, ont esté ordinairement les plus respectez, les plus aymez, les plus heureux, & les plus stables.

Et pour parler avec S Augustin, ne seroient-ils pas toujours bien-heureux, quand ils n'auroient autre felicité que d'estre justes dans leurs commãdemens ; moderez dans leurs fortunes, humbles *Aug. l. 5. de Civitate Dei, c. 26.*

parmi les services, modestes dans les loüanges, & fideles serviteurs de Dieu dans les Empires ? Où est le bon-heur d'un homme, si ce n'est craindre Dieu, pour ne craindre plus rien ? si ce n'est aimer un Royaume où l'on ne craint plus d'avoir des compagnons ? si ce n'est pardonner les injures par clemncee, & ne venger les crimes que par justice ? si ce n'est d'être chaste dans la liberté des voluptez ? si ce n'est commander plutost à ses passions qu'aux Villes & Provinces.

Voilà la principale felicité du grand Constantin, que vous devez prendre, ô Nobles, pour modele de la vôtre. Faites dans vos maisons ce qu'il a fait dans un Empire, établissez-y fermement la crainte & l'amour de Dieu, bannissez-en les vices, comme il a banni de sa ville de Constantinople les temples & les victimes des faux Dieux. Que l'honneur de la Croix marque toutes vos pensées, tous vos conseils, toutes vos entreprises. Que vos exemples servent à Dieu, comme d'ambre & d'aimant pour tirer tant de cœurs de pailles & de fer qui sont maintenant dans le monde, à l'amour de la vertu. Que ces duels de gladiateurs condamnez par Constantin, soient l'horreur de vos pensées, & la detestation de vos cœurs. Que la devotion, la chasteté, l'humilité, la patience, la charité, vertus si familieres de ce grand Monarque, puissent faire un honorable combat à qui possedera vôtre cœur; & que toutes elles y puissent regner chacune en particulier, d'un aussi grand empire que toutes en general.

AVX



AUX
HOMMES
D'ESTAT.

MESSIEURS,

Puiſque Dieu vous a mis le gouvernement des peuples, la Juſtice, & les principales affaires entre les mains ; Il vous a élevez ſur un haut degré d'honneur, pour eſtre vûs dans les Offices, ne plus ne moins, que les aſtres dans le firmament.

Vos dignitez ſont des obligations de conſcience qui ſerrent comme les chaines de Medée, & qui brûlent les ames foibles dans la pourpre & dans l'or : mais qui d'autre part donnent aux eſprits genereux un parfait éclat de la divinité. Tant plus un corps a de lumiere (diſent les Sages) d'autant plus doit-il avoir de communication & de favorables influences pour les objets qui ſont en un plus bas étage que lui. Auſſi faut-il neceſſairement avoüer que vos qualitez, qui vous font approcher de plus prés la ſource de la grandeur, & vous embelliſſent des raions de la Majeſté du Prince, vous obligent tres - particulierement à toutes les grandes vertus qui concernent le bien public.

Il arrive souvent que ceux qui fuient les charges & les affaires, sous pretexte de la tranquillité d'esprit, s'ils ne sont bien conduits, trouvent au lieu du repos, une specieuse paresse ; & ceux qui font profession des armes, s'ils n'y prennent garde, laissant ternir toute l'innocence de l'âge doré, se font des vertus du siecle de fer : mais vos conditions qui ont un certain temperament d'une vie plus douce, accompagnée de loüables occupations, vous ouvrent le chemin qui fait & qui couronne les merites. Toutefois il est besoin d'un esprit bien fort pour se conserver sincerement dans les charges, parmi de si grandes corruptions, & d'un cœur parfaitement épuré pour se lier du tout aux interêts de Dieu, qui soûtient des trois doigts de sa Puissance les Etats, & les Empires.

C'est ce qui fait que je vous offre ce Traité, non point tant pour vous donner des maximes d'Etat, qui se trouvent toujours assez, que pour éveiller quelquefois la bonne conscience, qui est un vray raion reflêchi de la loy Eternelle, afin que parmi tant de charmes, d'honneur, & de fardeaux d'affaires, elle ne perde quelque pointe de sa vigueur. Si vous daignez y passer quelque heure de vôtre loisir, peut-être ne sera-t'elle pas inutile : car pour le moins elle vous fera voir un homme d'Etat, qui est aussi rare qu'un Phœnix, & aussi pur qu'un Ange. Que si cet aspect vous fournit quelques bonnes pensées pour vôtre perfection, je me sentiray bien recompensé du service que j'ay voué en cet ouvrage, à vos éminentes qualitez.



L'HOMME D'ESTAT.

SECTION I.

Excellence de la vertu politique.



'AY toujours fait grande estime d'une division des Vertus, que font les Platoniciens, lors qu'ils appellent les unes *Purgatives*, les autres *Illuminatives*, les troisiémes *Civiles*, & les dernieres *Exemplaires*.

Les Vertus *Purgatives* sont celles qui donnent à nôtre ame la premiere trempe de sainteté : car elles nous prennent le cœur, tout occupé qu'il est encore des passions de la terre, & le deroüillent de tant d'imperfections ordinaires à la nature corrompuë, pour lui faire goûter les choses du Ciel. Les *Illuminatives* nous font du jour aprés avoir dompté les émotions des sens, & nous établissent dans la douceur de quelque repos, où nous cõmençons à contempler les entrées, les progrez, & les issuës du monde où nous sommes rangez, & le cours de cette grande Comedie, qu'on appelle la *Vie*. Les *Civiles* nous tirẽt hors de nous-mêmes, pour nous

appliquer au prochain, & nous faire rendre le devoir à chacun, selon son degré dans une bonne conversation d'homme parmi les hommes. Les *Exemplaires* vont bien plus avant dans la perfection : car elles s'étalent en public pour servir aux autres de modelle, & se font voir dans les charges & dignitez au gouvernement des Roiaumes, des Provinces, des Villes & des Communautez. C'est ce que j'apelle ici, *Vertus d'homme d'Estat*, prenant ce terme generalement, non point seulement pour ceux qui sont au maniement des Monarchies, des Souverainetez, & des Republiques : Mais aussi pour ceux qui exercent la Justice, & autres principales charges de la vie civile.

Excellentibus ingeniis citius defuerit ars quâ civem regant quem quâ hostesuperent. Tit. Liv. lib.2.

Il faut avoüer que cette vertu Politique, qui fait les vrais hommes d'Estat, est une rare piece, & comme la crême la plus épurée de la Sagesse, puisque ne se contentant pas d'une connoissance oisive des vertus, elle met la main à l'œuvre pour bâtir, orner, affermir le monde civil par la manutention de la Justice, sans laquelle les plus grands Roiaumes sont les plus grands brigandages.

S.Thom. 2.2. q.8. Iustitia legatis praclarior omnibus moralibus, quia bonum commune praeminet bono singulari.

Si le monde est une harpe, comme dit l'éloquent Synesius, la Justice bande les cordes, remuë les doigts, touche l'instrument, anime les airs, & fait toutes les grandes harmonies. Si le monde est un livre de Musique composé de jours & de nuits, comme de nottes blanches & noires, la justice le marque, & le compose : si c'est un chant Roial, la justice le chante en toutes ses parties : si c'est un anneau, la Justice en est le Diamant: si c'est un œil, la Justice en est la prunelle: si c'est un corps, la Justice en est l'ame : si c'est un temple, la Justice en est l'Autel. Tout cede à cette vertu ; & comme elle s'enchasse dans toutes les loüables actions, aussi

toutes les loüables actions s'incorporent dans la justice. C'est une machine bien plus puissante en effet qu'Archimede n'en avoit en idée : car elle fait dans les Roiaumes ce que celui-ci n'a jamais pû rêver dans son esprit assez ambitieux aux inventions; elle fait, dis-je, décendre le ciel en terre, & monter la terre au ciel : décendre le ciel, en introduisant une vie toute celeste dans la conversation sauvage des hommes : monter la terre, en la tirant de la lie & des corruptions d'une vie rapineuse & sanguinaire, pour l'éclairer des raions d'une sage connoissance, l'embellir de vertus, la diversifier de beautez, la fonder dans le centre du repos.

Dieu fait tant de cas d'un homme de bien, commis au gouvernement des autres, qu'aiant choisi Noé pour regir seulement sept ames humaines qui étoient portées dans l'Arche comme dans une prison mouvante; il l'apelle son cœur : car à vray dire, il faut avoir le cœur de Dieu pour enfanter des conseils capables de sauver les hommes; & il faut en même tems estre la bouche de Dieu, pour prononcer les Oracles des Veritez. Dieu demande Genes. 8.
à Job. *Qui sera l'homme en terre lequel fera la musi-* vers. 21.
que du Ciel ? & je lui répondrois volontiers, que c'est un bon Justicier. Car en quoy consiste cette harmonie du Ciel ? il ne faut pas à mon avis s'imaginer les rêveries de quelques Philosophes qui se sont faits dans leurs cerveaux creux, une Musique celeste, composée de voix & de sons, qui se forment par l'entrechoquement de ces globes admirables : l'harmonie du Ciel n'est autre chose que le bon ordre du Soleil, de la Lune, des Astres, des jours, des nuits, & des saisons qui vont toujours à pas reglez, & à branles mesurez sans se fourvoier d'un seul point.

Cet ordre qui est si beau & si divin dans le Ciel, est introduit dans la terre par le moien de la Justice qui regle, & qui police toutes les actions des hommes, dans l'enceinte & les bornes du devoir si sagement & si divinement, que qui garderoit bien tant de belles loix que nous ordonnent les livres, la terre deviendroit bientôt un petit Ciel. Pour la même raison Origene interpretant ce passage d'Isaïe, où Dieu dit, que *le Ciel est son trône*, montre que le Paradis & le Ciel de Dieu dans la terre, c'est la Justice; d'où vient que ceux qui la traitent comme il faut, sont tous celestes de science, de vie & de conversation. N'est-ce point cette consideration qui a servi de motif aux Babyloniens de bâtir le Palais où se rendoient les jugemens, en forme de Ciel; car la massonnerie même étoit de pierres de saphirs, qui sont de couleur celeste, & au lambris ils avoient contrefait des nuages, & dans ces nuages certains oiseaux, qu'on tenoit estre messagers de la justice, comme s'ils eussent été déleguez pour voir les déportemens des hommes en l'aquit de leurs charges, & les avertir que rendant les jugemens en terre, il faloit toujours avoir un œil & une oreille dans le Ciel.

Isaïa 66. Cœlum mihi sedes est.

Efficiuntur sedes Dei, facti prius conversatione & peritia cœlestes.

Philostr. l. 1, c. 18.

Je découvre encore ceci par une observation de l'Ecritu[illegible], car elle m'aprend que cette brave Princesse Debora, surnommée l'Abeille, jugeoit le peuple, & tenoit ses assises sous une palme: où comme il est probable, aprés avoir oüy les raisons des uns & des autres, elle prenoit la feüille de cet arbre & la donnoit à celui qui avoit le droit: & de cette pratique est venu la coûtume de planter des palmes aux portes des grands Avocats & Justiciers; ce qui se gardoit même en l'ancienne Rome.

Iud. 4, 5.

Exornétque tuas plurima palma fores. Martial.

Or pourquoy pensez-vous que Dieu a voulu que les premieres assises de la justice fussent tenues sous les palmes : sinon pour signifier ce que dit Philon, que comme la palme porte son cœur & sa force au coupeau, aussi les bons Juges dressent tous leurs sentimens & leurs affections au Ciel, vivant toujours comme en la presence de la Divinité ; ou bien que comme les vertus de la palme sont innombrables, aussi les excellences de la justice n'ont point de fin.

Ajoûtez encore à ceci un trait d'un commentaire Chaldaïque, sur l'Ecclesiaste, qui raconte que Salomon, ce grand Roy, sous le Roiaume duquel la paix & la justice s'entre-baiserent comme sœurs, pour montrer l'estime qu'il faisoit de ceux qui manioient bien le droit, leur fit bâtir un somptueux Palais, d'un ouvrage tres-exquis, qui fut appellé *la maison du Iugement*, & par excez de courtoisie, il ordonna qu'ils participeroient au vin des offrandes, qui étoit presenté aux Autels du Dieu vivant, & qui provenoient d'une vigne plantée & cultivée des mains du même Salomon. N'est-ce pas bien mettre la justice dans le Ciel, que de l'admettre à la communication des honneurs & des offrandes de Dieu. Aussi le peuple *Exod. 32.* d'Israël s'imaginant un jour que Moïse étoit perdu, demanda incontinent des Dieux à Aaron pour le gouverner : comme estimant qu'il faloit quelque Divinité pour supléer la perte de ce grand homme d'Estat. Puis vous étonnez-vous, si S. Augustin, au livre qu'il a fait de l'ordre, loüe la pratique de Pythagore, qui n'enseignoit jamais la science politique à ses disciples qu'ils n'eussent passé par de longues étamines, estimant que les autres arts étoient propres pour ébaucher l'esprit ; mais

que celle-ci y appliquoit les vives couleurs, & comme on dit, glaçoit & perfectionnoit le tableau.

Il n'est pas maintenant difficile à conclure l'excellence d'un brave homme d'Etat, mais la découverte en est tres-rare & je vous diray bien que considerant les tableaux que Delben a fait sur la Philosophie d'Aristote, & les alliant avec d'autres pieces tres-rares, j'ay vû deux villes bien differentes, qui portoient toutes deux le titre de Police; mais l'une en effet étoit la fausse Police & l'autre la Cité de la verité. Je vous les representeray purement & sincerement, selon le dessein de saint Augustin en sa Cité de Dieu & selon les idées des sages Anciens, sans toucher nos tems que je ne veux ni loüer ni blâmer, mon naturel & ma profession m'aiant mis dans une grande ignorance des affaires du siecle.

SECTION II.

Le tableau de Babilone tiré de diverses conceptions des plus rares esprits de l'Antiquité.

J'Ay donc vû la cité de la mauvaise police dans ces peintures antiques, qui étoit bâtie sur des ruines, en terre de vif argent & toute cimantée de sang. Les tremble-terres y regnoient fort frequens, & je ne sçay quels vents enragez y souffloient si dangereusement, qu'ils sembloient vouloir mettre tout en pieces.

Les eaux y étoient infectées, l'air tuoit les hommes qui le respiroient, les viandes couvoient la

mort sous une fausse apparence de la vie. Les habitans ne voioient que des Loups & des Renards à leurs côtez, des Courbeaux & des Hibous sur leurs maisons, des comettes sur leur tête, des serpens & des scorpions à leurs pieds, qu'on y appercevoit quasi aussi largement semez que sont les fleurs dans l'émail du Printemps, les portes ressembloient à ces portes funestes dont parlent les histoires qui ne s'ouvroient jamais que pour faire passer de la charogne & des ordures : & parmi tout cela les citoiens avoient dans la tête un charme si puissant, qu'ils s'estimoient bien-heureux, pensant que dormir sur les épines c'étoit vivre entre les violettes & les roses.

Plutarchus de curiosit.

C'est bien merveille qu'au dehors il y avoit quelques spectres de pieté, mais au dedans il n'y avoit point de temple : car en effet, jamais les bourgeois de cette cité ne regardoient le Ciel que pour en médire, & cherchoient tous avidement la terre couverte d'un voile de couleur celeste.

Je ne vis point là d'autres Dieux que l'Honneur, l'Interest & la Volupté à qui on sacrifioit des ames & des corps en plus grand nombre que Salomon ne fit égorger de bœufs dans la celebrité de ses plus somptueux sacrifices. Je vis de grandes cavernes où il y avoit toutes sortes de bêtes, & même plusieurs monstres qui avoient bien du raport avec les Harpies, les Gorgones, & les Chimeres de l'antiquité. J'aperçus aussi quelques antres écartez, où l'on m'assura qu'il se commettoit de grands sacrileges, capables de faire rougir les tenebres qui leur servoient de voile, sans toutefois les dérober aux yeux de Dieu.

Les hommes qui cheminoient par les ruës, pa-

roissoient comme des Centaures, & étoient vétus d'un habillement moucheté à guise de la peau de Panthere : les Chirurgiens qui avoient fait l'anatomie de quelques-uns fraichement trépassez assuroient qu'ils leurs avoient trouvé deux cœurs.

Quoique c'en soit si est-ce qu'ils montroient, à ce qu'on disoit, de merveilleux artifices & intrigues en leurs paroles, & n'avoient quasi autre passe tems tout le jour, que de tendre des pieges sans épargner leurs plus grands amis, car ils étoient perfides & cruels à toute extremité, en tout ce qui concernoit leurs interêts.

Comme je considerois plus attentivement leurs ordres & distinctions, je m'aperçus qu'il y avoit trois labyrinthes bien divers : Dans le premier qui étoit tout à l'entrée, demeuroient les moins malins, qui n'étoient pas encore mélez dans les noires méchancetez, se contentans de faire quelques friponeries d'esprit : car ils se trompoient à bon escient l'un l'autre : mais ils avoient de la complaisance à se tromper & appelloient ce jeu-là, *le tour du bâton.* Je vis là force des officiers qui servoient leur maitre, sans oublier leurs propres affaires, fauchoient le pré pendant qu'il étoit encore dans l'abondance. Je vis des marchands dont les uns suposoient une marchandise, les autres la fardoient, les autres la surfaisoient, les autres juroient sans fin, & quelques-uns mêmes avaloient déja les parjures, aussi doucement que le vin le plus délié. Je vis des artisans qui faisoient force tromperies en leurs manufactures, & savoient mieux le métier de mentir que tout autre. J'en vis aussi qui vendoient le vent, le siecle, & le tems, & avoient des inventions nompareilles pour attirer de l'argent. Les uns par certaines influences le

tiroient comme fait la foudre, sans toucher à la bource : Les autres avoient les inventions des quinteſſences : Les autres trafiquoient ſur les aſtres, & vendoient la bonne fortune dans de petites boëtes de fumées : Les autres tenoient boutiques de ſecrets des arts, & ſe faiſoient fort de livrer la beauté, la jeuneſſe, la ſanté, & l'immortalité, à qui les voudroit acheter. D'autres faiſoient des dez & des cartes de Matematiques : Les autres menoient des ours : Les autres tiroient des infames deniers de la planete de Venus : Les autres en qualité de mercenaires faiſoient des Odes & des Sonnets d'amour pour les Pandores du ſiecle : & ce qui étoit le plus ridicule, on voioit parmi tout cela quelques jeunes eſprits qui ſe méloient de repetaſſer des rimes ou de la proſe aſſez mal à propos, auſquels on donnoit de l'or & de l'encens, dont ils étoient devenus ſi bouffis, qu'ils eſtimoient que la plus ſolide ſageſſe du monde n'étoit qu'ignorance en comparaiſon de leurs ouvrages.

On ne peut dire tous les tours que faiſoit ce bâton, & combien l'eſprit éveillé à ſes interêts trouvoit d'artifices pour venir à bout de ſes intentions.

La conſcience en remordoit quelques-uns, mais ils répondoient qu'on ne pouvoit plus vivre dans le monde, *ſans tourner le bâton*, & qu'il étoit auſſi neceſſaire que de reſpirer.

Au ſecond labyrinthe, je vis les corruptions de Juſtice, décrites par S. Cyprien en l'Epitre qu'il adreſſe à ſon ami Donat, lors qu'il parle de Rome l'idolatre. Tout étoit plein, (dit ce Prelat) de beaux preceptes, de bonnes loix, & de ſages ordonnances, mais au milieu de tant de lumieres, on offençoit Dieu & les hommes avec autant d'impudence, comme ſi toutes ces loix n'euſſent été faites à autre intention que pour eſtre tranſgreſſées.

Jamais l'innocence ne fut si maltraitée qu'au lieu où l'on faisoit profession de la défendre. Les serpens des deserts ont moins de fiel & de colere que ces Plaideurs que je vis agitez d'un esprit de vertige, & partagez du glaive de division, leurs clameurs étoient si excessives, qu'elles faisoient retentir toute la maison de Justice, comme on entend bruire les flots au rivage de la mer Egée. Je vis des potences, des roües, & des chaudieres boüillantes qu'on preparoit pour quelques malotrus criminels, d'autant qu'ils n'étoient encore (à ce qu'on disoit) que petits larrons : mais s'ils fussent devenus plus gros, ont eût couronné leurs crimes plutôt que de les châtier.

De là j'aperçus les campagnes pleurantes, qui étoient remplies d'eaux croupissantes, qu'on racontoit estre formées des larmes des veuves, des orfelins, & une infinité d'autres personnes qui vivoient dans de grandes oppressions. J'en vis qui étoient en l'eau jusqu'au col, & qui levoient le bras à toute force pour representer quelques papiers, où il y avoit des loix de Charlemagne, & Loüis douziéme, qui recommandoient expressément qu'on eût à traiter les causes des pauvres devant toutes autres affaires : mais on repliquoit que telles ordonnances n'étoient plus à la mode. Ces miserables sollicitoient leurs Procureurs, & ils les trahissoient : se plaignoient à leurs Avocats, & ils les amusoient : imploroient l'assistance des Juges, & ils les vendoient, nonobstant les gens de bien qui étoient encore ennemis de ces corruptions.

Je vis deux gros registres, dont l'un s'apelloit la cabale de la Faveur, & l'autre la cabale d'Argent, où l'on disoit qu'il y avoit des méchancetez aussi noires que les esprits de l'abîme, mais qu'il

ne les faloit pas divulguer. Il y avoit là une fort grande quantité de Plaideurs, qui se mêloient d'étendre les procez, comme les Cordonniers font le cuir avec les dents, & bourdonnoient des propositions d'erreur, des revisions, des incompetences, des recusations, des oppositions, & des clauses de compulsoire, avec tant d'autres mots si ideux, que je demanday si ces gens-là parloient le langage de Canadas, ou de la Chine.

On voioit de vieux chicaneurs qui étoient tous vermoulus de méchancetez, qui n'avoient plus que le souffle sur les lévres, & apprehendoient fort de mourir, de peur qu'ils avoient de quitter l'exercice des procez.

Là même se retrouvoient des ames déja demidamnées, qui faisoient rage en matiere de perfidie, l'un portoit un faux témoignage, l'autre inventoit un contract, l'autre forgeoit un testament, l'autre supoioit un crime, l'autre tenoit boutique de toutes sortes de médisances & falsifications diaboliques; l'audacieuse venalité d'une parole prostituée au peché voloit entre ciel & terre sur la brune avec des aîles de hibou; & pour consommer le sublimé de la méchanceté, le droit s'accommodoit à l'iniquité: c'étoit faire tort aux méchans que de ne les pas imiter, les crimes, disoient-ils, étoient déja assez autorisez par la grande multitude des complices.

Dans le troisiéme Labyrinthe, je vis des hommes qui ne tenoient plus guere de l'homme que la figure & la peau. Ils étoient auprés d'un fleuve enchanté qu'il faloit passer & repasser sept fois, selon qu'on racontoit pour devenir tout à fait loup garou. Aussi en voioit-on déja quelques-uns qui étoient tous transformez en des monstres inconnus, &

d'autres qui n'avoient plus que *le petit doigt*, ou le bout du nez d'hommes. J'en vis qui étoient comme de petits singes, qui se poussoient & s'égratinoient l'un l'autre ; & fendoient la presse à toute force pour grimper au haut d'un arbre, qu'on disoit estre l'Arbre d'honneur.

Filiucius Gyraldus in pictura favoris..

A l'entrée il y avoit un je ne sçay quel fantôme de divinité, qu'on nommoit *la Faveur mondaine*. Elle sembloit en apparence avoir du corps & de la consistance ; mais en effet, c'étoit un vray spectre de fumée, qui étoit habillé d'un manteau tissu de nuée & de vent. Il y avoit à ses côtez des Philosophes qui se vouloient méler de faire sa genealogie & son horoscope ; l'un disoit qu'elle étoit fille de la beauté, l'autre du hazard, l'autre du babil ; que la fortune étoit sa mere nourrice ; & que si elle avoit son exaltation au signe du Belier, elle trouveroit son abaissement dans la balance. Si est-ce qu'elle paroissoit alors fort gaillarde & pimpante ; la flaterie ne cessoit de la mugueter, lui jettant des roses & des fleurs de lis : mais au même tems, l'envie se glissant subtilement dans la presse, lui rongeoit le bord de sa robe. La richesse, le dédain, la presomption, & la hardiesse, ne faisoient que crier autour d'elle, place, place ! & pour la faire plus grande, elles tâchoient de lui mettre un gros Code de Justinien sous les pieds. Elle étoit si dédaigneuse des connoissances qu'elle avoit eu autrefois, qu'il n'y avoit rien de plus froid que sa rencontre : & si elle avoit des yeux, ce n'étoit que pour voir ses interêts. Quand je vis qu'elle enfiloit un chemin tout luisant de glace, & qu'elle dansoit sur la corde, je la quittay de vuë, sans m'amuser davantage à suivre ce demon : mais j'entendis que tous ceux qui se promettoient les

ſept miracles du monde, avoient été paiez en monnoie de feüilles.

Là même je conſideray des hommes que vous euſſiez pris pour des oiſons, tant ils étoient ſimples de contenance, mais ils nageoient dans le Pactole, n'aiant ſeulement qu'un pied d'oiſon : car l'autre caché ſous la plume étoit une griffe de Harpie, qui ne faiſoit qu'atraper des poiſſons d'or. J'en vis auſſi qui étoient ſi plongez dans un gros monceau de piſtoles, qu'on ne leur voioit ni corps, ni têtes, mais ſeulement un bout du pied, qui étoit fait comme la patte d'un gros griffon : c'eſt ainſi qu'un brave Peintre dépeignoit jadis l'avarice. *Aquila an ſerina ſtapiet.*

Allant plus avant, je découvris l'antre de Bacchus, où je vis des fifres, des tambours, du liere, des peaux de chevres, de groſſes fumées de rotiſſerie, des crapules, des feſtins, & des gens enſevelis dans le vin, & dans la viande.

De là on paſſoit aux grottes de la volupté, où l'on faiſoit des crimes qui feroient criminelles les plus innocentes plumes, en les écrivant : comme il faut une extrême impudence pour les commettre, il faut auſſi bien de la pudeur pour les couvrir. Rien ne m'étonna tant que de voir des Eccleſiaſtiques ſans Religion, des Dames ſans honte, & des jeunes filles de maiſon, émerillonnées, qui ſavoient tant de ce qu'elles devoient ignorer, que les plus perduës ne leur pouvoient rien apprendre.

Aprés comme le jeu ſe tournoit en ſang, je vis d'étranges perfidies, des circonventions horribles, des trahiſons execrables, qui ne parloient que de noüer des cordeaux, & détremper des poiſons. J'en vis auſſi qui faiſoient métier de tuër les hommes, & diſoient hautement qu'il n'y avoit point de ſalut pour eux dans l'innocence, mais bien dans l'énormité de leurs ſacrileges.

Je pensois avoir tout vû, quand j'aperçûs une chambre hideusement noire, qu'on disoit estre l'étude de Lucifer, & que là étudioient de beaux esprits de ce tems, sous la regence d'Herodes, de Tibere & de Pilate, pour trouver le moien de ne plus croire en Dieu : & savoir toute la plus rafinée police des siecles anciens.

Je serois long & ennuieux si je voulois déchiffrer toutes les particularitez de cette funeste cité. La peinture en a dit beaucoup, & le plus grand malheur que j'y voy, c'est qu'elle est plus veritable que je ne voudrois : car sans toucher à l'honneur de tant de gens de bien qui sont encore, & dans le corps de Justice, & dans toutes les autres compagnies : il faut avoüer que parmi les fils de Seth il y a bien des enfans de Caïn, qui composent cette Babylone.

SECTION III.

Destruction de la Babylone, & la regence de la Providence divine sur les Estats du monde.

JE vous prie de grace, ô ingenieux Politique qui parcourez des yeux ces lignes que je vous ay tracées, arrêtez un peu de pas ferme, & considerez avec moy le nœud de toute cette police, la source, le progrez, l'issuë & le remede de tous ces desordres, peut-estre trouverez-vous plus de raison en mes discours que vôtre passion n'en desireroit. Consultez un peu vôtre cœur, sondez vôtre ame, allez au fonds de vôtre conscience, je crains qu'il n'y ait là quelque puits de l'abîme, & quelques sauterelles de l'Apocalypse, qui font de noires vapeurs,

peurs, lesquelles ont jusqu'ici éclipsé toutes les lumieres de vôtre entendement. Je ne vous celeray point qu'il y a trois sortes d'ames, les unes sont vierges; les autres déja alterées & mediocrement corrompuës, les autres effrontées : telles que celles qui sont appellées dans l'Ecriture, *ames vastes & gigantesques.* *Eccl. 13. vers. 5.*

Je ne pense pas à voir vos procedures que vous aiez l'ame vierge, aussi ne veux-je pas persuader que vous aiez une ame de Geant, qui n'attende plus d'autre medecine que la foudre. Je croirois plutôt que vous avez l'estomac débauché par quelques mauvais principes, dans lesquels ou le malheur de vôtre nourriture, ou la presomption de vôtre suffisance, ou le chatoüillemét de bien réussir aux affaires du monde, vous a jetté. Voulez-vous que je touche au doigt le commencement de vôtre débauche. On vous a trop flatté sur la beauté de vôtre esprit, qui n'est pas de verité des plus plats de ce siecle, mais il s'en faut beaucoup qu'il ne soit si excellent que vous le pensez. Vous vous estes retiré insensiblemét de cette grande intelligence que S. Denis appelle le Foier éternel de toutes les plus épurées lumieres, & les plus chastes affections, & en vous en retirant vous avez pris quantité de fausses lumieres en vôtre entendement corrompu, & de grandes froideurs au cœur, qui vous ont aporté un relâchement des bonnes mœurs, & un desordre notable dans toutes les parties de vôtre ame. Vous avez vû le Ciel & toutes les esperances de l'autre vie comme les Mathematiciens font voir dans une chambre noire tout ce qui se passe au dehors, par le moien d'un petit pertuits, en telle façon que tout ce qu'on voit, paroit comme des ombres & des grotesques renversées sans dessus dessous. *Dionys. c. 1. de div. nom.*

Voilà ce qui vous est arrivé aprés avoir bouché toutes les fenétres & toutes les avenuës de la lumiere celeste, vous avez fait un petit trou à la lune, & tous les biens de l'autre vie ont semblé fort minces à vôtre esprit défiant, vous avez pris dessein de faire fortune à quelque prix que ce fût, & de bâtir en terre, comme Caïn aprés avoir quasi renoncé aux attentes du Ciel. En ce faisant vous avez fait l'asne sauvage, pensant vous échaper des liens de la dépendance que vous avez de Dieu, vous vous estes fait vous même, vôtre bien, vôtre fin, vôtre Dieu. Là dessus, vous avez pensé aux moiens que vous tiendriez pour arriver à ce but qui étoit déja formé en vôtre imagination. Il vous a semblé que toutes choses succedoient selon l'esprit, le travail & l'industrie qu'on y apporte avec quelque petite rencontre de fortune sans que Dieu se mêlât du gouvernement des affaires d'ici bas. Vous avez tiré des consequences grossieres de la prosperité de quelques esprits rusez, sans voir le fonds du sac; les succez de vos affaires, qui vous ont semblé heureux, nonobstant vos crimes; & vos procedures déloiales, vous ont enhardi. les méchans esprits qui vous pratiquent assiduellement vous ont confirmé. Enfin vous voilà quasi reduit à ce point que vous estimez qu'il faut tenir une façon dans toutes les affaires & les gouvernemens du monde, qui soit fine, captieuse, mondaine, & indépendante des loix divines : si ce n'est par quelque apparence populaire.

Aug. lib. 3. de lib. arb. c. 24. qui bonum non est Deus sibi ipsi vult esse bonum suũ sicuti sibi est Deus.

Si cela est, je vous demande pourquoy donc au jugement de ce grand Politique Thucidide, & de tous les autres bien sensez, a-t'on remarqué que les esprits déliez, dépoüillez de la crainte de Dieu, ont été toujours les plus broüillons & les plus

malheureux dans la conduite, & de leurs affaires, & de celles du public ? comme au contraire, les peuples qui n'avoient point tant de ſcience, & d'inventions, mais qui ſuivoient la touche generale de Dieu, & le clair de la probité, ont tenu leurs Etats plus policez dans la ſimplicité, plus heureux dans l'ignorance du mal, & plus fermes dans la durée de leur felicité ? Jamais y eut-il un eſprit plus affiné que celui d'Achitophel; duquel l'Ecriture a dit qu'on le conſultoit comme un Dieu ? & jamais y eut-il homme plus malheureux en la pratique : car aprés avoir ordonné des affaires du Roiaume & de celles de ſa maiſon, ne lui reſtant plus que ſa perſonne à pourvoir, il s'aviſa de prendre un licol & de s'étrangler, d'autant qu'on n'avoit pas ſuivi un de ſes conſeils.

Vide Lipſium in notis ad 3. lib. Politic. c. 4. p. 115.

Conſilium Achitophel quaſi ſi quis conſuleret Deum. 2. Reg. 16.

Quand on voit dans les hiſtoires une grande lice de ces plus rafinez Politiques qui ont ſi mal rencontré, ou en leur perſonne, ou en leur poſterité, comme je vous en produiray à cette heure un bon nombre, il faut ſans doute bien dire que cette voie-là eſt toujours dangereuſe en ſes entrepriſes, mais qu'elle n'eſt pas infaillible en ſes ſuccez. Quand vous ſeriez devenu méchant comme un petit Polypheme, il vous ſeroit bien difficile de nier une premiere cauſe de toutes les creatures qui ſont au monde, laquelle ſoit d'elle-même abſoluë, indépendante & éternelle : Car quand le monde ſeroit plein de roües & de reſſorts depuis la terre juſqu'au ciel, toujours faudroit-il neceſſairement venir à la derniere roüe, & au dernier reſſort qui donneroit le branle à tous les autres, & ne le prendroit de perſonne, & cela c'eſt Dieu. Quand vous ſeriez brutal comme un Leſtrygon, vous ne pourriez pas nier une Verité éternelle : Car en

Ratio D. Anselmi Dialog. de veritate cap. 1.

quel tems diriez-vous qu'il n'y auroit point eu de verité ? Quand vous assigneriez l'espace de dix millions d'années, & tout ce qui se peut imaginer par dessus, vous y trouveriez toujours cette verité : & si vous disiez, elle n'étoit pas alors, & qu'en disant ceci, vous fussiez veritable, ce qui ne peut pas estre, encore diriez-vous une verité, en niant même la verité, tant son estre est necessaire : & cette verité éternelle, qui sert de base à toutes les veritez, c'est ce que nous appellons Dieu. Quand vous seriez dénaturé comme un monstre, vous ne sauriez pas nier qu'il y a un estre souverain dans le monde qui tient le premier degré de toutes les excellences, en telle sorte qu'on ne sauroit penser rien de plus excellent, & cela est Dieu.

D. Thom. opuscul. 2. cap. 2. Quia sunt per participationem, reducuntur in id quod est per essentiam.

De là il est necessaire d'inferer ce que dit divinement bien saint Thomas, que toutes les choses qui sont par emprunt, & par participation, ont un raport de necessité à ce qui est par essence & par nature : ainsi les étoiles & les pierreries regardent le Soleil, & les choses chaudes, le feu, comme la mesure de leur excellence. Or il est certain que les Hommes, les Villes & les Roiaumes n'ont qu'un estre emprunté, puis qu'ils ne sont point faits d'eux-mêmes, & partant il est besoin d'avoüer qu'il y a une puissance intellectuelle en souverain degré, où toutes ces intelligences des hommes mêmes qui ont bâti ces Etats, & ces Republiques, se raportent ; & ce raport n'est autre chose que la providence.

En bonne foy si vous voiez sur un theatre plus de dix mille barbes blanches qui viendroient de decider une affaire d'un commun consentement,

penseriez-vous estre bien sage, d'entrer au conseil sans y estre appellé, & regrater les sentences de tous ceux qui auroient opiné, publiant une opinion toute nouvelle, & directement contraire à tant de bons jugemens.

Et je vous demande si on ressuscitoit maintenãt tant de bons Magistrats qui ont gouverné toutes sortes de Roiaumes, & de Republiques, les siecles passez, ne verroit-on pas plus d'un million d'hommes tout consommez en science, en vertu, en experience, qui auroient policé le monde dans la creance, & sous les loix de cette Providence divine? Ce seroit alors un beau spectacle de vous voir entrer en la sale d'un tel conseil, avec une jeune barbe, pour démentir toute cette assemblée, & dire qu'il n'y a que la police humaine, la dissimulation, & les tours de souplesses qui valent dans les affaires, sans qu'il faille rien attendre de Dieu. Ne seriez-vous pas ridicule? Et c'est toutefois ce que vous faites, tant le peché vous a fait stupide. Si vous aviez une étincelle de sentiment d'homme, quand vous nourrissez de telles pensées en vôtre esprit, pensez-vous que vous prefereriez quelques raisons moisies d'un esprit de chair, & les caprices de vôtre imaginatiõ sensuelle, à la grande voix de la nature, & aux états de l'Univers assemblé pour condamner vôtre bêtise? s'il n'y a point de Providence pour châtier les pervers, & recompenser les justes, concluez qu'il faut vivre dans le monde comme un éprevier, ou un brochet, qu'on appelle le tiran des eaux, & n'avoir point d'autre mesure de la vertu que sa griffe & sa gueule? N'est-ce pas ouvrir la porte à toutes les injustices, tous les parjures, toutes les perfidies, & toutes les execrations possibles? Car quel mõstre ne concevra un esprit qui ne conçoit

plus de Dieu ? J'ay quelque raison, dites-vous, & pour ce vous estes d'avis qu'on entretienne cette creance pour amuser le peuple.

En disant ceci, vous montrez une grande foiblesse d'esprit; car il faudroit conclure, selon vôtre proposition; que tout ce qu'il y auroit eu jamais au monde de justice, de temperance, de modestie, de benignité, de patience, d'honnêteté, de paix, & de tranquillité, seroit venu d'une creance imaginaire touchant la providence, d'une erreur, d'une folie, & d'une illusion : ce qui est aussi absurde que de dire que les raisins viennent des chardons, & les roses des glaces de l'hiver.

Et ne me dites point qu'une fausse creance ne laisse pas de causer de bons effets, comme il appert aux vertus des Païens: car je maintiens que ce que les Païens ont fait de bien, ils ne l'ont point fait en consideration des adulteres de Jupiter, ni des meurtres de Mars le sanguinaire : mais par le respect d'une divinité qu'ils estimoient venger l'iniquité, & recompenser la vertu. Dans cette creance generale qui étoit la vraie racine de leurs vertus morales, il n'y avoit point d'abus, quoy qu'ils fussent trompez aux particularitez de leur conduite.

Irridendum agere curã rerũ humanarum illud quicquid est summum (addit) sed credi ex usu vita est. Plin. lib. 2. cap. 7.

Vos belles objections de paille sont venuës d'un infame Diagoras ou de Pline, qui a pensé avoir trouvé un grand secret, en disant que c'étoit une jolie invention que la creance d'une Providence divine; pource qu'elle retenoit le monde en bride. Ne meritoit-il pas bien d'être maudit, comme traitre de tout le genre humain ? ne meritoit-il pas bien d'être grillé tout vif d'une gueule d'enfer, comme il a été perdant la vie dans les incendies du mont Vesuve? puis qu'il se vante d'avoir découvert un secret, qui seroit capable, s'il étoit vray, de lâcher

la bride à toutes les profanations & brutalitez de la vie la plus sauvage qui pourroit tomber en l'imagination ? Toujours seroit-il plus à propos de suporter un mal bien placé, que d'introduire un bien mal digeré, (disent les Sages,) & quel crime est ce donc d'inventer de faux secrets, dont l'ignorance est si salutaire, & la verité seroit si prodigieusement dommageable ? Que ne prenez-vous plutôt la sage ratiocination du Philosophe Simplicius, qui disoit : *Quand je m'imagine Dieu, je me figure un grand maitre, que je sçay estre doüé par necessité d'une science tres-ferme, & d'une volonté tres-bonne. Et partant je conclus qu'il ne peut ignorer les choses qu'il a produites ; puisque cette ignorance ne tombe pas même aux animaux les plus stupides : & je dis que les connoissant, il les gouverne sans travail, comme tout puissant qu'il est sans qu'il y ait grandeur ni multitude de fardeaux qui puisse épuiser les forces, & la vigueur de cet esprit infini. Comme il n'y a chose trop grande pour sa capacité, aussi n'y en a t'il point de trop petite pour sa bonté. Rien n'echape à sa paternelle Providence, & il n'estime pas que ce soit une chose indigne de son souci de gouverner un papillon, puis qu'il a estimé que c'étoit une chose bien-seante à sa bonté de créer un papillon. Or maintenant penser que sachant & pouvant, & voulant gouverner le monde, il en est diverti par les plaisirs & contentemens qu'il prend à entretenir soy-mesme, c'est une pensée fort grossiere : car pourquoy attribuerions-nous à Dieu des sentimens & des affections que nous aurions honte de donner aux hommes, s'ils n'avoient fait profession d'estre du métier des feneans ?*

Voilà comme ce bel esprit va ratiocinant, & de fait, c'est totalement ignorer Dieu que d'en avoir le moindre sentiment par dessous ce qui est infini.

La souveraineté indépendante, ne peut avoir de compagnon ; & la force inépuisable d'un Createur,qui a tout fait,suffit à gouverner tout. L'Ange ne lui coûte pas plus à faire qu'un ver à soie, & le ver à soie ne lui coûte pas moins à produire que l'Ange. Que ne jugez-vous ce qui est à faire de ce qui est déja fait ? Quand vous entrâtes au monde, la Providence de Dieu, comme une fourriere vous avoit préparé vôtre logis, il n'étoit pas en vôtre puissance de vous faire alors ni riche, ni pauvre, ni maitre, ni valet, ni roy, ni sujet : On faisoit vos affaires, sans vous demander conseil. Dieu conduit encor sourdement la trame de vôtre vie ; si vous voulez estre heureux, vous n'avez qu'à contribuer vôtre franc-arbitre à son ouvrage. Mais si vous avez resolu de faire le fin contre les arrêts de la Providence, & biaiser à vos interêts prétendus, n'est-ce pas faire la même chose que feroit une grenoüille, si elle avoit voulu nager contre le fil du Rhône ou du Danube ? Cela n'est-ce pas aussi ridicule, que si un moucheron se mettoit en peine de voler jusqu'au Ciel, & roidir ses petits pieds pour arrêter le cours du premier mobile ?

Contre cet ancien dire, touché par Tertull, *Non licet Deos nosse gratis. Diogen. Laërt. l. 4. Augenar. 2, in Ps. 15.*

Je vous presse, dites-vous ; & si vous pouviez bien réussir dans les affaires du monde par ces voies de pieté & de probité, qui sont toujours annexées à la ferme creance d'une Providence divine, vous aimeriez mieux prendre ce chemin-là que tout autre. A cela je vous réponds ce que Laërce dit du Philosophe Bion, lequel étant auparavant Athée; puis s'étant mis de hazard à invoquer les faux Dieux se rendit tres superstitieux à les servir ; sous esperance de quelques commoditez temporelles qu'il estimoit en tirer. *O le grand fol* (dit cet Auteur,) *qui ne pouvoit s'imaginer les Dieux, s'il ne les*

faisoit mercenaires, & vouloit que la creance d'une divinité dépendit des succez de sa personne ou de sa maison. Dieu, dit S. Augustin, *n'engage point sa promesse à nous faire heureux selon le monde, aussitôt que nous serons devenus hommes de bien : si vous lui dites : ô Dieu où est vostre justice de laisser ainsi fleurir les méchans, & travailler les gens de bien. Il vous répondra ; où est vostre foy ; où est la promesse que je vous ay faite ? Vous estes-vous fait Chrétien pour estre heureux dans le monde.*

Dicis Deo, hac est justitia tua ut mali floreãt boni laborent : & Deus tibi respondet hac est fides tua. Hocine tibi promisi, & ad hoc Christianus factus es, ut in sæculo flore res ?

Ce seroit faire une vertu coquine, mignarde, & interessée qui le paieroit toujours de prosperitez : on auroit sujet de dire qu'elle se seroit donnée à Dieu pour la lipée, & non pour l'honnêteté, il y auroit bien de la crainte que les délices du present, ne lui fissent perdre le goût de la recompense promise au Ciel, comme on dit que les chiens qui chassoient dans les fleurs du mont Gibel, perdoient jadis les traces du liévre.

Quand suivant la bonne police, nous devrions estre malheureux, selon le monde, toujours consolerions-nous la captivité du corps, pour la liberté de l'esprit, & dorerions nos chaines de la gloire de nos vertus. Nous entrerions dans la communauté des grandes ames, qui ont fait tout le bien pour endurer du mal ; & serions plus joieux d'être en un fonds de fosse avec saint Paul, que dans le Ciel de terre que fit bâtir Cosroës Roy de Perse. Mais Dieu n'est pas si rude à la bonne conscience, qu'il la veüille toujours tenir dans les avantages de la vie presente, tant s'en faut, si vous voulez bien ratiociner, vous trouverez une infinité de bons Princes, de bons Magistrats, & de toutes sortes de personnes qualifiées, qui suivant la probité, ont tres-bien réussi dans le maniement des affaires. Et si vous considerez vos beaux

Politiques qui ont fait profession d'affiner tout le monde, où vous n'avez vû que le premier étage de leur felicité plâtrée, où vous avez toujours trouvé de grands labyrinthes, d'horribles confusions, des fortunes peu durables, des rabaissemens de leur posterité, de la haine, & de l'execration des siecles.

Je pense avoir mis ces veritez en leur jour aux histoires que j'ay écrites d'Herodes, de Theodose, de Maxime, d'Eugene, de Constantin, de Dioclctian, de Constance, de Julien, & des autres.

Et si vous voulez voir encore d'un clin d'œil comme il n'y a point de finesse puissante contre Dieu, & qu'il attrape les fins, faisant de filets de leurs plus grandes subtilitez, pour les prendre: Voiez Joseph vendu par ses mauvais freres, de peur qu'il ne fût adoré, & le voilà adoré, pource qu'il a été vendu. Voiez Aman qui machine la ruine des Hebreux pour s'élever; & le voilà élevé sur un gibet de cinquante coudées, pour le rabaisser. Voiez Jonas qui veut aussi trancher du fin contre les conseils de son Maitre; & les tempêtes le poursuivent: le sort lui sert d'attache; la mer de maitresse, de constance, le ventre d'une baleine, qui devoit estre son sepulcre, de palais. Il vient au port par le naufrage, plus assuré dans les entrailles d'un poisson que dans un navire. Voiez Pharaon qui fait du rusé, & pense qu'en ruinant les Israëlites, son sceptre est tres bien établi: Dieu le surprend dans la finesse, & lui fait connoitre que l'opression de ce pauvre peuple est l'instrument de sa ruine. Un petit enfant qui va flottant sur les eaux du Nil, dans un berceau de jonc, comme un vermisseau caché dans la paille, & dont la mere affligée mesure de ses yeux le tombeau, en tous les flots de cet element infidelle, est tiré du peril par le

ſang même de Pharaon, pour mettre en poudre le diadême de Pharaon, & l'enſevelir tout boüillant dans un gouffre de la mer rouge. Voiez Jeroboam qui ſe revoltant contre ſon Prince, fait un Etat par ambition, & une religion par fantefie, aprés avoir vû fendre les Autels, de l'horreur de ſon crime, ſon cœur demeurant toujours plus dur que les pierres; enfin, il eſt tellement châtié de Dieu qu'il ne demeura pas ſeulement une menuë pouſſiere de ſa maiſon ſur la face de la terre. Voiez Abſalon qui penſe que le moien de ſe porter au trône, c'eſt faire à force d'armes un marche-pied de la tête couronnée de ſon Pere, & le voilà empeſtré à un arbre percé de trois lances, & jetté dans une profonde foſſe, qui n'a laiſſé rien vivre de lui que la memoire de ſon malheur. Voiez Saül qui fait contenance d'obeïr ponctuellement à la loy de Dieu ſous la conduite de Samuel, puis il apprend à devenir fin, faiſant des deſſeins, & cherchant par tout ſes petits interêts: enfin David dont il jugeoit la vie incompatible avec ſon Etat, le deſarçonna, ſans y apporter autres ruſes que de ſe faire homme de bien.

Domus Ierobeã everſa eſt & deleta de ſuperficie terra.

3. Reg. 19.

Voiez les Monarchies du monde tant débatuës: Voiez les Sceptres pendans à un filet de ſoie, les Empires & les vies d'Otton, de Vitelle, de Galba, de Piſon, de Balbin, de Florian, de Baſiliſque, de Sylvian, de Tacite, de Quintille, de Maxime, de Michel Calaphate. Voiez les beaux ſauts de Parmenion ſous Alexandre; de Séjan ſous Tibere; de Cleandre ſous Commode; d'Ablavius ſous Conſtantin; d'Eutrope ſous Arcadius; de la Vigne ſous Federic; de Broca ſous Philippe, de Cambrera de Pierre, & tant de ſemblables gens.

Ou vous ſerez du tout inſenſible, ou vous

avoüerez qu'en matiere de faire un Etat, & bâtir une fortune, il y faut proceder seurement avec une tres-grande liaison aux maximes de la foy, de la religion, de la probité, si on ne veut attendre dans un train de vie incertain, une ruine tres certaine. Et puis vous doutez encore d'entrer en la cité de la bonne police ? O si vous aviez une fois goûté ses délices, que vous en seriez parfaitement amoureux, & je voy bien qu'il faut que je vous fasse une peinture pour contre-balancer celle de la mauvaise police.

SECTION III.

Le tableau de la Cité de Dieu, dite autrement, la ville des Bons-hommes, tirée de plusieurs belles pensées des anciens Auteurs, & des choses pratiquées en quelques Republiques antiques.

JE vous diray donc que j'ay vû dans les Idées de Platon, cette divine Agathopolis, & que j'ay l'esprit encore tout content de la souvenance de ce spectacle. N'attendez point que je vous décrive les champs, ni la ville avec des mignardises de paroles; car je laisse cela aux Poëtes & aux Orateurs, qui auroient plus de loisir que moy. Seulement, je vous prie de croire que tout ce que ces délicates plumes de l'antiquité ont dit des champs Elisiens & des Isles fortunées, se retrouvoit là dedans avec des avantages qu'on peut mieux sentir qu'on ne les sauroit exprimer. Le Ciel y est riant, l'air sain, les eaux bonnes, les saisons temperées, les vents reglez, la terre fertile, le séjour délicieux, les colines & les valées arrousées de belles fontaines,

ombragées d'une quantité d'arbres, couvertes de vignes, émaillées de fleurs, tapissées de prairies, crêtées d'épis : de quelque côté qu'on se tourne, il semble que la Providence de Dieu ait eu de la complaisance à ouvrager ce terroir de ses mains.

Je ne vous parleray point des murailles, des tours, boulevars, & bastions, des theatres, amphitheatres, colosses, édifices, & autres choses semblables ; car ce n'est pas là où cette cité fortunée mettoit sa grandeur : combien qu'on y voioit des structures aussi admirables, comme si les Anges du Ciel fussent venus en terre pour en prendre la conduite. Je pris un bon augure quand je vis à l'entrée de la ville un grand nombre de Damoiselles modestes, courageuses & déliberées, qui alloient aux fontaines puiser de l'eau, & portoient la cruche sur l'épaule, comme cette ancienne Rebecca, dont il est parlé en l'Ecriture, & travailloient ainsi que les abeilles, à la faveur d'un beau jour d'été. Je vis sur la porte de la cité une grande statuë du Soleil, qui étoit au signe de la Balance : ce qui me fit juger que tout étoit compassé là dedans comme sont les jours & les nuits dans l'équinoxe. Et je ne me trompay point au jugement que j'en fis ; car il n'y avoit pas jusqu'aux horloges, qui ne fussent reglez en telle sorte qu'ils sonnoient tous ensemble, & se rencontroient à chaque heure du jour.

C'étoit un contentement de marcher sur un pavé uni & lissé, & voir des ruës fort nettes, où il n'y avoit ni ordure, ni crote, ni égouts, ni cocher, ni carrosse, ni cliquetis de foüets, ni fumées de rotisseurs, ni crieuls, ni caquet, ni cours, ni cloaques, ni senteurs de muguets, ni friponneries de laquais, ni entreprises de coupe-bources, ni pavonades de Rodomons, ni meneurs d'Ours, ni Charlatans,

ni chicaneurs, ni quereleux, ni ivrognes, ni cabarets, ni tous ceux qui tirent tribut de la chair humaine. Tout le monde y étoit occupé, & n'y avoit pas un seul feneant:seulement voioit-on des enfans en fort bas âge qui jouoient un jeu tres-innocent, & portoient sur leurs visages enfantins la bonté des peres & des meres, imprimée d'un illustre caractere.

J'apris que le principal ressort de cette grande felicité, étoit une simplicité tres naïve,qui regnoit en tous ces habitans; non pas qu'ils fussent stupides ni niais; car les aiant abordé, je reconnus qu'ils avoient les esprits clair-voians & bien épurez, mais toute leur étude étoit d'accorder leur cœur avec leur langue, & proceder en tout ce qu'ils faisoient d'une merveilleuse franchise. Ils s'étonnoient fort quand on leur disoit: Qu'il y avoit aux autres païs des hommes dissimulez, qui parloient contre leurs sentimens, & pensans une chose en leur cœur, la disoient tout autrement de la langue: Ils estimoient cela impossible, & apportoient des comparaisons de leurs horloges, où le ressort & l'éguille alloient toujours de même pas. Et lorsque j'insistois, & que je me fondois sur l'experience de ce que j'avois vû & ouy, ils concluoient qu'il faloit donc bien dire que ces hommes-là étoient des *Centaures spirituels*, composez de deux natures.

Et comme on leur racontoit qu'il y avoit des Dames & Damoiselles dans les autres Provinces qui portoient des habits somptueux, lissez, bourrez, déchiquetez, chargez de pierres, & de chaines, qui avoient des dépouilles de mort sur leurs têtes,des ponts-levis attachez aux pieds, & qu'elles emploioient environ le quart de leur vie à se peigner, & se plâtrer le visage: Les femmes de ce

païs-là en avoient une grande compassion, & disoient la larme à l'œil : *Helas les pauvres creatures, il faut bien dire qu'elles ont commis d'énormes pechez pour les traiter de la façon.* Et comme on repliquoit que la plus grande ambition que ces Dames avoient au monde étoit de rencontrer un tel traitement, elles faisoient de grands signes de croix demandant si elles étoient devenuës innocentes, ne voulant pas dire foles tout à fait.

On ajoûtoit un certain narré, Qu'en l'année d'une paix universelle, il s'étoit trouvé une Damoiselle, qui aiant voiagé avec son mari en quelqu'autre Province avoit appris une certaine façon d'embellir le visage & s'en servoit assez finement; dequoy les autres s'apercevans, la firent jouer à l'Imperiale qui étoit un passe tems, où la Dame qui devenoit Imperatrice par le sort du jeu, commandoit aux autres ce que bon lui sembloit, & toutes lui rendoient obeïssance : l'Imperatrice déclarée, fit commandement à toute sa suitte de se laver le visage, ce que cette femme fardée étant contrainte de faire, comme l'eau vint à dissiper son fard, & qu'elle parut ce qu'elle étoit, la confusion de son front fut si excessive, qu'elle en mourut quasi de dueil, & depuis elle n'osa entreprendre le semblable. Leurs habits, leur port, leur marcher, leur contenance, leurs paroles, leurs maisons, leurs meubles, leurs tables, leurs recreations, tout alloit à une certaine simplicité, accompagnée toutefois de majesté, de civilité, de bienseance, assaisonnée de vrais plaisirs qu'on peut prendre dans la vie humaine.

Je voiois force vieillards de cent ans, & par delà, qui étoient encore assez frais, dequoy je m'étonnois fort, & un d'entr'eux me regardant,

„ Qu'avez-vous, *dit-il*, à vous étonner ? Nous vi-
„ vons ici de viandes innocentes : de là vient que
„ nous ne savons pas seulement le nom des mala-
„ dies,dont on dit que vous avez de gros registres,
„ & qui sont les acquêts de vôtre intemperance.
„ Nous n'avons point ici d'envie pour secher nos
„ entrailles, & abreger nos jours, nous sommes
„ tous grands dans l'obeïssance que nous rendons
„ à la Loy,tous riches dans le cōtentement de nos
„ desirs, & tous contens dans la felicité d'autrui.
„ Nous n'avons point de passions pour déchirer
„ nôtre cœur,ni de soucis pour partager nôtre vie,
„ ni d'avarice pour nous brûler tous vifs dans nos
„ maisons,ni d'ambition pour nous faire des aîles
„ attachées avec de la cire,& voler jusqu'aux nuës,
„ & signaler les terres & les mers de nos chûtes.
„ Nous avons une grande loy qui est de n'aller
„ point contre la loy de nature, & pour vous dire
„ la verité, l'ignorance des pechez dans laquelle
„ nous vivons, nous sert plus que ne font aux au-
„ tres, tous les preceptes de vertu.
„ Il n'y a point de guerre parmi nous,sinon con-
„ tre les vices,que nous aimōs mieux dompter que
„ toute sorte de monstres.Nous ne savons que c'est
„ de pestilence, d'autant que nous ne soüillons
„ point l'air, ni la terre, de blasphêmes, ni de
„ fai[illegible]. Les saisons ont chez nous la méme éga-
„ lité qui tiennent nos esprits, & le Ciel nous rit
„ en toutes ses maisons, comme nous tâchons
„ d'avoir une charité toujours riante, & des en-
„ trailles de compassion envers nos semblables.
„ Quand nous voulons voir de beaux theatres,
„ nous nous remettons en memoire les vanitez des
„ hommes, pour les pleurer autant qu'elles sont
„ frivoles. Nous contemplons ce grand spectacle
de

de l'univers, qu'il est bien difficile d'imiter,& le «
refuser c'est un crime. «

La plus grande éloquence qui soit parmi nous, «
c'est que la verité est la premiere sciéce que nous «
apprenons à nos enfans, c'est elle qui montre à «
ne point mentir. Nous tâchons sur tout d'adorer «
& servir saintement Dieu nous unissant à son «
esprit, & nous laissant aller au grand cours de «
sa Providence. «

Je vis bien à oüir parler ce sage vieillard que j'étois en bon lieu, neanmoins ne me contentant pas simplement de ce qu'il avoit dit, je voulus voir leurs Eglises, leurs devotions, leurs loix,& leur justice, leur commerce & leur police. Je vis que les lieux dediez au service de Dieu, étoient extremement bien reglez, entendus, hantez; & que leur devotion n'étoit point une petite routine de singeries, ni de mine : mais une solide creance de la divinité, avec des affections tres-pures. Ils n'avoiét point quantité de cloches & ne faisoient point trophée de les bransler, ni de publier les fêtes avec force bruit, ni de faire des foires à l'entrée des Eglises, ni de vendre des bagatelles, ni porter de beaux habits, ni de relever leurs cuisines. Leurs grandes solemnitez étoient mieux marquées par le silence & la devotion, que par tout autre appareil exterieur. C'étoit une benediction de voir que l'herefie n'avoit rien alteré ni en leur doctrine, ni en leurs mœurs : car ils s'étoient toujours portez ennemis de toutes les nouveautez : & comme on dit que les passions se taisent,& s'approchent de la source des eaux : aussi eux bannissans de leur ville toutes ces disputes contentieuses, portoient la bouche aux fontaines de la verité.

Il y vient du tems que j'y étois un habile-hom-

me, qui leur pensoit prescher des Controverses & des distinctions épineuses de la Theologie Scholastique: mais les meilleurs François demandoient si ce Predicateur préchoit en Hebreu. Ils ne pûrent souffrir un autre qui leur entortilloit les consciences, à force de remuer une infinité de cas trop subtils, & quelquefois peu honnêtes, tant ils craignoient d'aporter du mélange à l'innocence de leurs sujets qui trouvent plus d'aide dans les lumieres de la bonne nature que dans les subtilitez des hommes.

Je considerois, comme au sortir de l'Eglise, ils alloient visiter des beaux grands Hôpitaux, qui étoient parfaitement bien fondez & administrez pour le secours des pauvres, tant étrangers, que domestiques, & je voiois que les Dames les plus delicates entroient courageusement là dedans, les charitez dans les mains: s'abaissant aux services des plus necessiteux: cela m'affectionnoit tellement à leur police, que je la jugeois être la crême de la même Theologie.

Et de fait, quand je m'enquêtai de leurs loix, je trouvai qu'ils en avoient aussi peu, que les gens bien sains de medecines: Elles étoient toutes fondées sur la Doctrine du Sauveur du monde, nommément sur cette parole qui nous défend de faire aux autres ce que nous ne voudrions pas être fait à nous-mêmes. Leur état étoit Monarchique, sous le gouvernement d'un bon Roy qu'ils honoroient comme une divinité visible.

Ce Roy avoit un Senat composé des premiers hommes du monde, qui vivoient comme des Anges, & parloient comme des Oracles; on leur portoit tant de respect que quand ils paroissoient en une ruë, on les regardoit passer avec un certain

silence meslé de veneration, comme si ç'eussent été des Reliques animées.

Je vis aussi de vieux Capitaines qui avoient blanchi dans les guerres étrangeres, à l'ombre des palmes, & une fleurissante milice disposée à bien faire aux occasions : L'obeïssance y étoit si grande, que si un Soldat eût eu déja le bras levé pour frapper au premier son de la retraite, il eût retenu le coup. Toutes les recompenses étoient pour les vertus, & la Fortune se plaignoit qu'elle n'avoit en ce païs-là, ni autels, ni credit. Rarement voioit-on une personne avancée, sinon par de longues & fidelles preuves de son merite ; aussi les honneurs y tenoient, comme on dit à chaux & à ciment, d'autant qu'ils ne cherchoient rien de plus honorable dans les grandes actions, que le contentement de les avoir faites.

Tout étoit si paisible là dedans, qu'il sembloit que toute cette cité étoit comme le nid des Alcyons, qui deride la face du Ciel, & apaise les tempêtes. Les citoyens s'entretenoient l'un l'autre comme les doigts de la main, chacun prenant part au bien de son compagnon ; & c'étoit une chose aussi nouvelle de voir une querelle, comme un monstre amené du fonds de l'Afrique.

Il faut que je vous confesse que j'eus un singulier plaisir quand un jour passant par une ruë, j'entendis deux vieillards qui discouroient en leur langage des païs étrangers, & l'un disoit à son compagnon, qu'on y faisoit des duels, & des querelles : l'autre n'en vouloit rien croire, & n'estimoit pas que deux hommes qui portoient une même peau, & une même figure, se puissent quereler l'un l'autre : mais celui-ci insistoit, & disoit qu'il le sçavoit de bonne part, & que la source de leurs debats, c'étoit

de dire : *Il est à moi. Non est. Si est. Que si. Que non.* Ce narré les échauffa si bien qu'ils se resolurent d'imiter ceux dont ils parloient, & de faire pour le moins une fois en leur vie une querelle : mais quelque effort qu'ils fissent, jamais ils ne purent dire fermement, *Que si. Que non.* Car aussi tôt que l'un avoit dit, *Que si*, & commençoit à faire du contenant, l'autre disoit, *Prenez-le, je vous le quitte.* Je vous laisse à penser si jamais on vit rien de plus blanc que ces ames-là.

Ce narré se trouve aux vies des Saints Anachoretes.

En leurs commerces ils craignoient tant de faire tort à leur prochain, que vous eussiez dit qu'ils s'étudioient à se tromper eux-mêmes, de peur d'avoir du bien d'autrui : & si quelqu'un en trouvoit chez soi, par quelque méconte, il étoit demy-mort, & se relevoit quelquefois à minuit, pour aller faire restitution, lui étant impossible autrement de joüir du repos.

Je vis leur Palais qui étoit une tres belle piece mais les procez y étoient fort rares, & j'avois neanmoins toutes les envies de les oüir plaider, lors qu'on me dit que le lendemain on devoit traiter à l'Audience une belle cause.

Je ne manquai pas de m'y trouver, & je vis deux hommes justement faits, comme ceux dont saint Chrysostome a écrit l'histoire, qui plaidoient pour un thresor. Le fait étoit, que l'un avoit vendu sa terre, & l'autre l'avoit acheptée. Le vendeur avoit touché incontinent son argent, & l'achepteur étoit entré en possession, & avoit commencé à cultiver son champ pour en tirer du bled : mais sans y penser il en avoit tiré de l'or : car venant à remuër la terre, il avoit fait la découverte d'un grand thresor : lui aussi étonné que s'il eût trouvé quelque bête venimeuse, ou quelque malefice, étoit allé droit à

Chrysost. humil. 30. ad Popul. Antioch.

ſon marchand pour l'avertir de ce qui s'étoit paſſé, & le ſommer de reprendre ſon or : comme l'autre n'y vouloit point entendre, il le fait aſſigner devant les Juges. C'étoit ce qui ſe traitoit pour lors, avec un ſi grand abord de peuple, que jamais je ne vis cauſe plus celebre. J'avois bien de la peine d'entendre, ſinon quelques paroles entrecoupées : Le Demandeur diſoit, *Comment ? eſt-ce ainſi qu'il faut traiter les hommes? vous m'avez vendu un champ, ſans m'avertir qu'il y avoit un threſor caché, pourquoi m'avez-vous trompé ? Pourquoi avez-vous uſé d'une telle ſupercherie en mon endroit ?* Le defendeur levoit les mains au Ciel, & diſoit, *Je vous jure & vous proteſte en foi d'homme de bien, que je n'ay point fait cela à deſſein. Je vous ay vendu ma terre avec toute ſimplicité, ſans avoir le moindre ſoupçon qu'il y eût un threſor. Hé bien ſi vous l'avez fait avec une ſincere intention*, diſoit celui-là. *Dieu vous le pardonne, mais venez reprendre voſtre threſor.* Celui ci, *Moi, que je le reprenne? il vous demeurera.* L'autre, *Il me demeurera? quelle injuſtice ! j'ay acheté de la terre, & non pas de l'or. Vous avez acheté la terre*, répondoit le Defendeur, *& toutes les appartenances, c'eſt raiſon que tout vous demeure.* Ce pauvre Demandeur repliquoit en ſoûpirant: *Me voudriez-vous bien traiter de la façon, & me charger d'un tel malheur? reprenez plutoſt voſtre terre. Je m'en donneray bien de garde*, diſoit ſon averſaire. *Elle eſt à vous, le bon Dieu me délivre de cette ſiniſtre rencontre, je n'ay garde de m'y engager.* Enfin le threſor fut ajugé à celui qui avoit acheté la terre: dequoi il étoit fort deſolé, & ſes amis avoient bien de la peine à le conſoler.

O ſiecle! ô bonté ! ô pauvreté dorée, que tu es maintenant éloignée de nos mœurs!

Je ne vis point là de tournelle, ni de procez au

criminel ; car les crimes en étoient bannis, & par la grande severité des loix,& par les bonnes inclinations des assistans.

On faisoit rédre compte à chacun fort exactemét des moiens qu'il tenoit pour vivre, & y avoit une certaine ceinture comme celle de laquelle parle Nicolas Damascene en sa police,avec laquelle on mesuroit les justes grosseurs : Que si quelqu'un s'engraissoit trop,il avoit bien de la peine d'échaper,s'il ne montroit par bons témoignages que cela ne lui étoit point arrivé d'oisiveté ni de chere excessive.

Si on eût trouvé un calomniateur,on lui eût arraché toutes les dents l'une aprés l'autre:si un larron,on lui eût fondu de l'or boüillant dans la gorge:Si un homicide,on l'eût fait manger aux Vautours dans une cage de fer:Si un blasphemateur,on lui eût flêtri les lévres avec un fer chaud, & cousu la bouche.Si un yvrogne,on l'eût jetté dans un sac en l'eau:si un impudique,on l'eût brûlé à petit feu, tant ils avoient d'horreur des vices.

Il faudroit de grands volumes qui voudroit vous raconter toutes les nouvelles de cette celeste Agathopolis, qui demanderoient un autre dessein que celui que j'ai pris. Je me contenterai de vous dire pour conclusion,que j'ai veu au milieu de la ville, une grande pyramide de marbre blanc,sur laquelle étoit plantée la statuë de la Justice, vestuë d'une robbe toute semée d'étoiles,qui tenoit d'une main un livre de loix, & de l'autre un espic de blé : au tour d'elle étoient aussi relevées en bosse,la Verité, la Sagesse, & les Arts ; & plus bas on voioit les statuës de tous les grands hommes d'Estat, avec certains beaux preceptes de polices, gravez sur le cuivre, dont j'ay tiré quelques copies, que je desire, mon Politique, vous communiquer.

SECTION V.

Les sages Preceptes tirez des monumens de la divine Agathopolis.

LE plus grand homme d'Etat, c'est celui qui le semble le moins: Ne vous imaginez point que vôtre grandeur consiste à mettre toute la Republique de Platon & de Xenophon dans vôtre tête, ni faire un grand amas de preceptes, ni sçavoir des caballes, ou des mysteres, ni faire profession de grandes ruses & stratagêmes:on a vû dans l'experience de tous les siecles, qu'il y a dans les affaires un certain coup de la providence de Dieu, qui éblouït tous les sages, desarme tous les forts, & aveugle tous les plus rusez dans leurs propres lumieres.

Ordinairement les plus mal-heureux dans les Etats, ont été ceux qui ont fait plus de demonstration de sçavoir piper dans la police humaine. C'est ce qui ruïna Jeroboam, ce qui perdit Saul, ce qui renversa la Republique des Atheniens, & ce qui fit que Machiavel avec ce grand attirail de preceptes, fut desastreux en toute sa conduite. Ces hommes si subtils sçavent mieux le mêtier de disputer que de vivre, de haranguer que de conseiller, & de parler que de faire. Ils ont quasi tous trois choses fort ennemies des bons conseils.

La premiere est, qu'ils sont mouvans, volages, & incapables de repos; ce qui fait que comme le Soleil excite quelquefois quantité de vapeurs qu'il ne peut pas dissiper, aussi eux par cette vivacité toûjours agissante, amassent un grand tas d'affaires que leur jugement ne peut pas resoudre. La seconde est, qu'ils nagent dans une grande quantité de raisons

& d'inventions, ressemblans souvent les corps chargez d'une trop grande masse de sang, lesquels par un notable excez trouvent la mort dans le thresor de la vie. La troisiéme, est que se voulant éloigner du sens commun, ils se figurent des subtilitez & des grotesques, qui sont comme les tours des Lamies, ainsi que parle Tertullien, ausquelles personne n'a jamais pensé, ni pensera : ce qui fait que leur esprit flotant dans ce grand vague de pensées, rencontre rarement le point d'une affaire.

Ajoûtez encore à tout cela que Dieu se plaît à étourdir tous ces grands professeurs de suffisance, & les faire boire dans la coupe d'erreur, en telle façon qu'en venant à raciociner sur leur conduite, on trouve qu'ils ont faits des fautes au gouvernement des Republiques, que les plus simples Païsans ne commettroient pas en la direction de leur maison.

Ceci a été tres-bien remarqué par le Prophete Isaïe, lors qu'il dit des Conseillers de Pharaon :

Isay.19. *Les Princes de Tanis sont devenus fols, les Princes de Memphis se sont fletris, ils ont trompé l'Egypte, avec toute la force & la beauté de ses peuples. Dieu a détrempé au milieu d'eux un esprit de vertige, & les a fait chanceler en toute leur conduite comme des yvrognes.* Le Saint Job a dit le même en ces termes. *Dieu permet que ces sages Conseillers tombent en des yssuës d'hommes insensez. Dieu rend les Iuges stupides, oste l'épée & la ceinture aux Roys pour leur ceindre les reins d'une corde. Dieu fait paroître les Prestres infames, supplante les principaux du peuple, change les lévres des veritables, oste la doctrine des vieillards, & répand le mépris sur les Princes.*

Angulum populorũ l. Robur & pulchritudinem.

Iob.12.

Voila les menaces que le souverain Maître fait à ceux qui s'écartent du vrai chemin ; & partant,

mon Politique, sans embroüiller vôtre esprit en une infinité de preceptes, qui ont été touchez par une grande diversité de plumes, je dis que tout ce que vous pouvez desirer ici, consiste en quatre choses qui sont comme les quatre elemens de vôtre conscience, c'est à sçavoir, la *Conscience*, la *Capacité*, la *Conduite*, & le *Courage*.

Le premier & le plus necessaire outil de tous les Arts, & nommément de cette profession, c'est la conscience qui est de verité la plus ancienne gouvernante de l'ame, & la plus sainte maîtresse de la vie.

C'est elle qui vous appliquera incontinent à la fin qu'il faut pretendre en l'exercice d'un Office, elle qui dira que vous étant donné au public vous vous étes ôté à vous-méme, qu'il ne faut point entrer dans ce Sanctuaire de Justice, avec une intention coquine, ou fripponne, ou mercenaire; mais aller sincerement à Dieu, & au bien de la communauté. Elle qui vous montrera ces trois vilains goufres, d'ambition, d'avarice, d'impureté, qui ont abîmé tous les esprits des-unis de Dieu. Elle qui vous enseignera, que ce qui se fait au Ciel, se fait à proportion dans un cercle de Mathematique; & que ce qui se fait dans la grande police des Anges, se doit faire dans le gouvernement des hommes: Elle qui vous appuiera fermement sur la base de la Providence éternelle, elle qui vous rendra semblable à Dieu, en pensant souvent à Dieu, & vous fera parler ce que vous pensez, & faire ce que vous parlez.

C'est elle qui vous apprendra que l'esprit de l'homme est comme un horloge solaire, qui ne sert de rien, sinon quand le Soleil bat dessus; & qu'il ne faut pas aussi attendre que vôtre entendement

puisse avoir une vraie lumiere & direction pour la conduite des peuples, s'il n'est éclairé du raion de Dieu.

De là elle vous fera entrer en une sainte lice de pieté, & de justice, qui sont les deux pierres fondamentales de tous les grands Etats. La pieté vous ordonnnera deux sortes de devotion: l'une commune, l'autre singuliere.

Insuspicabilis secreti. Reverendaque Majestatis cognitio est, Deum non nosse, nisi Deum, S. Zenon serm. de Nativit.

La commune vous fera simplement honorer & servir Dieu, premierement aiant des creances tres-pures & tres-chastes en ce qui concerne la vraye foy, sans aucun meslange de curiositez & opinions étrangeres; car c'est un tres-grand secret en matiere de Religion, de ne croire de Dieu que ce qu'il est; & celui-là le connoît toujours assez, qui l'ignore saintement, l'estimant infiniment relevé par dessus ses connoissances. Secondement, elle vous apliquera au culte & ceremonies publiques d'une façon franche, cordiale, & religieuse, pour la satisfaction de vôtre interieur, & l'exemple du public.

La devotion singuliere vous fera considerer, comme étant une personne publique, & chargée d'affaires, qui attendant le mouvement de la Providence divine, vous avez une grande dependance du Ciel, & partant elle vous enseignera selon vôtre tems & vôtre loisir, quelque heure de retraite pour traiter particulierement avec Dieu, à l'imitation de Moyse, ce grand homme d'Etat, lequel avoit un familier refuge au Tabernacle. Car s'il est vrai ce que dit S. Gregoire de Nazianze, que nous devons avoir Dieu en memoire à chaque fois que nous respirons, cela est d'autant plus sortable aux hommes d'Etat, qu'ils ont plus de besoin de puiser cét esprit vivifiant comme dans la fontaine du Verbe par le moyen de l'Oraison.

Saint Jean Damascene en un Dialogue qu'il a fait contre les Manicheens, tient que les plus grãds Anges sont comme des horloges, qui viendroient enfin à languir & faillir si Dieu ne les montoit continuellement par le souffle de son esprit : aussi faut-il avoüer que les plus beaux esprits & les plus fortes intelligẽces se diminuẽt & vieillissent à chaque moment, si elles ne reprennẽt de la vigueur dãs la source intellectuelle, par la vertu de devotion.

Aprés que vous serez imbu de ces principes, cette sage maîtresse, que j'appelle vôtre conscience, vous fera trouver de droit fil le point de la Justice, qui consiste un quatre choses principales.

La premiere, ne faire, ni montrer à vos sujets le moindre ombrage de mal, ou de peché ; car il faut commencer vôtre gouvernement par vôtre exemple, & puisque vôtre esprit est la premiere rouë dans laquelle sont enclavées toutes les autres, il est necessaire de lui donner un bon mouvement. On tient que quand le Soleil s'arrêta du tems de Josué, la Lune, & toutes les étoiles firent la même pause. Les gouverneurs & les maîtres ont cela de propre, qu'en tout ce qu'ils font, ils versent leurs esprits dans celui de leurs sujets, qui ne sont sonvent bons, ni mauvais, que par le rapport, qu'ils ont à la vie de ceux dont dépendent leurs fortunes. *Estius.*

La seconde est, ne permetttre pas mesmement le mal, puisque, comme disoit Agapete à l'Empereur Justinien, Commettre & permettre les crimes, lors qu'on a toute puissance de les empécher, c'est quasi une même chose. Il n'y a blandices si charmantes, ni importunitez si fortes, qui doivent jamais faire plier un esprit bien fait, à la permission d'un peché qu'il sçait être contre l'honneur de Dieu & le repos de sa conscience, *Peccare & non cohibere peccantis juxta æstima.*

Dosithens lib. 3. Italicos. Fabricianus Capitaine Romain, en ruinant une forteresse des Sannites garda leur Venus, qu'il envoia à Rome pour la beauté de l'ouvrage, & on tient que l'aspect de cette statuë fit premierement sa femme adultere, & puis le fit servir de victime aux amours de cette impudique par un horrible massacre. Il arrive souvent que des peres de famille qui semblent assez innocens en leur personne, retiennent des scandales en leurs maisons par certaine pusillanimité & dissimulation, qui leur causent des châtimens de Dieu, & des desastres bien extraordinaires. L'Ecriture dit que le grand Prêtre Ely *1. Reg. 13.* étoit la lampe de Dieu devant qu'il fut éteint par une malheureuse tolerance des excez de ses enfans qui démembrerent sa maison, & l'ensevelirent dans les ruïnes publiques.

Prenez bien garde que vous n'ayés quelque mauvais domestique élevé par vôtre indulgence, qui rende vos faveurs odieuses, & vos liberalitez criminelles par l'abus de la puissance que vous luy mettez entre les mains. L'Astrologue Alkabicius remarque qu'il y a des astres qui sont benins de leur nature, & qui nous regarderoient toujours favorablement, n'étoit que le voisinage de quelques étoiles malignes alterent leurs douces inclinations. Et on trouve aussi plusieurs maîtres & maîtresses dans le monde doüées d'une humeur extremement bonne, n'étoit que les approches que les méchans serviteurs font de leur personne gâtent ce tempe-*Qualitez d'un Officier.* rament. Celui-là, n'est ni peu fort, ni peu heureux, qui les trouve, ou les fait gens d'honneur, bien intentionnez, bien affectionnez, industrieux, vigilans, laborieux, infatigables, sobres à parler, & prompts à executer, patiens & habiles en ce qui est de leurs charges ; car les bons Soldats font les Capitaines

glorieux, & les bons Officiers font les grands hommes d'Estat.

La troisiéme condition, du zele de Justice est que vous ne soiez jamais content, qu'on ait fait un mauvais acte, sous ombre que vous n'avez pas été du conseil, & qu'il n'est pas venu à vôtre connoissance.

Vous vous pouvez bien réjoüir de n'avoir rien contribué au mal, mais non pas de la naissance du mal: car autrement ce seroit trahir vôtre conscience, qui doit avoir la même capacité à detester tous les vices, & embrasser toutes les vertus que la foy possede, à croire toutes les veritez qui lui sont revelées.

Je vous laisse à penser quelle conscience avoit cét ancien Sexte Pompée, auquel comme il traitoit Auguste & Marc-Antoine en son vaisseau, & qu'il étoit dans la chaleur du festin, un serviteur vint dire que s'il vouloit il auroit bien-tôt mis ces deux Princes à sa disposition pour le rendre Monarque de l'Univers : Lui pensant quelque peu à cette affaire, dit à l'Officier qui lui portoit la nouvelle, *Tu le devois faire sans le dire*. Cela montroit bien qu'il portoit quelque respect à la fidelité, mais qu'il étoit bien loin de cette perfection qui hait le mal, même celui qui est hors de sa connoissance.

La quatriéme est, que vous devez corriger les desordres autant qu'il vous sera possible, montrant que vous avez un horreur naturelle de tous les pechés qui combatent les Loix divines & humaines, & que l'amour de l'honnêteté vous a passé comme en nature. Je ne vois pas où la vertu d'un grand homme d'Etat se puisse montrer avec plus d'éclat, qu'en l'exercice de la Justice. Saint Gregoire le Grand dit, qu'il faut faire un temperament d'huile *Gregor. in Iob. 19.*

Iustitia firmatur solium. Prov.16.

& de vin pour guerir les playes des hommes ; en telle façon que les esprits ne soient point ulcerez par trop de severité, ni aussi relâchez par une excessive indulgence. Il faut avoir la verge pour toucher, & le bâton pour soûtenir, l'amour ne doit point ramollir, ni la rigueur porter les affaires au desespoir. Moyse, le premier des hommes d'Etat, brûloit au dedans du feu de charité, & au dehors étoit tout enflammé des flammes d'un zele de Justice. Comme Pere benin, il presentoit à Dieu son ame, jusques à vouloir être effacé du livre de vie pour sauver son peuple : comme Juge il prenoit l'épée,& la trempoit au sang des idolâtres.Il étoit en toutes façons, & Ambassadeur courageux, & Mediateur admirable,plaidant devant Dieu la cause de son peuple avec les prieres, & devant son peuple la cause de Dieu avec l'épée.

Evectus in excelsum,inde magis vitia despice. Cassiod. Eccl.10. 8.

C'est tout fait que de faire bonne Justice: Dieu ne vous a pas mis en haut pour autre raison que pour voir les vices en bas ; si vous les exaltez ils vous fouleront aux pieds, vous boirez toujours la plus grande partie du poison que vous aurez detrempé aux autres ; & lors que vous aurez rompu la palissade, la Couleuvre (comme menace l'Ecriture) vous mordra tout le premier.

Quand la bonne conscience vous aura mis en cét état,que vous n'ayez autre intention, que d'avancer le bien en vôtre personne, & en ceux qui vous touchent, vous n'aurez pas peu avancé dans les perfections d'un grand homme d'Etat: si est-ce qu'avec la conscience, il faut de la science & de la capacité pour l'acquit des grandes charges,& nommément de celle-ci qui fait profession de gouverner les hommes,lesquels sont quelquefois aussi intraitables,que les hydres à plusieurs têtes.

Campanus, Evêque de Terni, dont nous avons quelques œuvres en la Bibliotheque des Peres, au livre qu'il a fait du Magistrat, demande en lui quatre conditions: un esprit vigoureux: une façon qui ne soit point ravalée, ni dégoutante: une prudence pleine de maturité, quand il est besoin de consulter une affaire; & une promptitude à prendre le tems en son point, pour executer ce qui aura été une fois bien rosolu. *Campanus Interamnensis Episcop.*

Il dit un esprit vigoureux.: car il est bien-seant que cette ame là soit pleine de lumieres & de flâmes, qui doit servir aux autres de guide: & comme il n'y a si grand esprit qui n'ait bien des manquemens: il est grandement necessaire qu'il soit poly & par les bonnes lettres qui unissent & incorporent en un seul homme les facultez de plusieurs autres, & par la conference des sages, qui dérouïlle tout ce que les belles natures ont encore de terrestre, pour les faire voir en leur beau lustre.

Vn homme(dit cét Auteur) *qui pense tout sçavoir, & tout faire, sans avoir besoin du conseil des autres est necessairement de deux choses l'une, ou Dieu parmy les mortels, ou bête parmi les hommes.* L'Ecriture parlant de la grande mer de cuivre que Salomon fit au temple, dit au livre des Paralipomenes, qu'elle tenoit trois mille mesures, & le livre troisiéme des Roys, ne luy en donne que deux mille. Cela semble enveloper quelque contradiction que Tostat dénouë, en disant que ce grand vaisseau tenoit de vrai jusques à trois mille mesures, mais que jamais on n'y en versoit que deux mille. Ainsi vont les esprits des hommes, tant capables puissent-ils être; il ne les faut pas remplir de charges & d'affaires jusques à les abîmer, mais partager les fardeaux par mesure, puis qu'il n'y a que Dieu *2. Paralipom. 4. 5. 3. Reg. 7. 26.*

seul qui soit suffisant pour tout. La presomption de ceux qui veulent entreprendre par dessus leurs forces, pour ne laisser rien à faire aux autres, unit beaucoup plus que ne feroit la stupidité.

Nigredo sanguinea regnantem discernit, & præstat humano generi in de aspect Principis. possit exrari. Cassiod. Var. lib. 1. Epist. 2.

Il ajoûte à l'esprit la façon du corps, qui n'est pas peu recommandable en la taille, en la figure, au port, au marcher, à l'âge, au visage, en la parole, & même en l'habit. Tout cela quand il est éminent, previent les esprits, & frape son coup pour donner de l'estime à un homme devant qu'on soit entré dans son interieur: mais si la maison ne répond au frontispice, que peut-on dire autre chose, sinon que la nature a bâti un beau logis pour y loger une bête agreable?

Ce qu'il dit au troisiéme & quatriéme lieu de la prudence naturelle & acquise, que quelques-uns ont, pour bien deliberer & resoudre d'une affaire, accompagnée d'une forte resolution & d'une execution bien étroite, est bien le plus necessaire en un grand homme d'état.

Il y a ordinairement deux grands écueils en cette mer d'affaires qui ont des oppositions bien contraires aux negotiations des choses d'importance. L'un est l'irresolution, & l'autre l'opiniâtreté. L'irresolution tient toujours les hommes suspendus en l'air, & donne la gêne aux sujets qui attendent leurs départemens & leur ordre des cõseils de ceux qui deliberent. L'opiniâtreté par une fausse presomption de suffisãce, ne veut jamais demordre de ce qui a été une fois proposé, & ressemble une rude portiere, qui chasse tous les bons avis de la maison. On ne croiroit pas le dommage qu'aporte cette derniere peste à tous les bons conseils, & combien elle est difficile à guerir. Veritablement, c'est bien un prodige, que Dieu découvre depuis le

le lambris des Cieux jusques au fonds des abismes les moindres atomes du monde, & qui est si clairvoyant, que l'enfer n'a point d'assez époisses tenebres pour se cacher devant luy : neanmoins tout sage qu'il est, pour rompre nostre orgueil il feint quelque repentance en ses actions ; & nous autres de qui les pensées sont timides, les prevoiances incertaines, les actions confuses, souvent avons bien tant d'arrogance, que de vouloir soûtenir des fautes, de peur de confesser que noûs avons failly. Vne maxime des Politiques tient que c'est diminuër son autorité de faire une chose qu'il faut défaire : mais toûjours vaut-il mieux étouffer à sa naissance un monstre qu'on aura fait, que de le fomenter & nourrir puis aprés de sang humain. Assuerus revoquant le cruel Edit qu'il avoit fait du massacre des Hebreux, en rend une pertinente raison, disant que cette diversité d'ordonnances ne vient point de la legereté de son esprit, mais du changement des tems, qui font jour aux affaires qu'on traite.

Ier. 16. 15.

Diminutio majestatis fecisse mutanda. Senec. Esther. 16.

Quant à l'execution qui suit la deliberation, c'est bien la plus forte piece : car il se trouve trop de gens qui deliberent, comme les rats font dans la fable, de pēdre une petite clochette au col du chat, pour assurer leur republique contre ses surprises. Le conseil est reçû de tous avec applaudissement : mais quand ce vient à l'executer chacun tourne le dos. On ne peut pas dire combien un homme qui execute, ou par soi ou par gens bien affidez, les affaires qui sont prudemment resoluës, a d'eminence sur les autres pour le gouvernement. Le Roy Antigone disoit que sa milice étoit plus une milice des tems, & des occasions, que des armes : & Polybe écrit que les moindres choses qui se font dans les

Polyb. l. 9.

guerres, sont celles qui se traittent avec le fer & la violence : mais les plus relevées s'executent par la science qu'on a de bien ménager une occasion.

Voilà à peu prés les qualitez qui forment la capacité d'un homme d'Estat, sans nous étendre à parler icy des autres talens, nommément de ceux qui sont mis au rang des biens que le vulgaire attribuë à la fortune.

Mais un homme pourroit avoir toutes les bonnes inclinations possibles, & seroit neanmoins toûjours semblable à ces Musiciens qui faisoient toute leur musique au dedans, sans que personne en entendît rien au dehors, s'il ne se produisoit dans la conduite, qui est l'application de tous les talens de grace & de nature qu'on sçauroit avoir à la pratique & au cours des affaires.

Nil vile, nil cupidum judices decet. Claras si as maculas reddunt: si illi ad uos nulqi respiciunt aliequa reprehensiones fordescunt. Cassiod.

Cette conduite vous apprendra un merveilleux secret qui est de s'ajuster aux temps, aux lieux, aux personnes, aux affaires qu'on traite, & se mesurer en telle façon qu'on rende ses actions profitables à tout le monde. Elle vous fera sortir hors le rideau, & avancer sur le theatre, pour voir & estre veu reciproquement de tous ceux qui auront des yeux. C'est-là qu'il ne faut rien apporter de solide, de ravalé, de superbe, de colere, de leger, de petillant, de fiévreux, & de passionné : car les grandes fortunes ont cela qu'elles poussent quasi toutes les taches du cœur sur le front : & quoy qu'on apporte bien de l'artifice pour se couvrir, elles font voir un homme à nud qui n'est jamais bien habillé des paremens de fortune, s'il n'a de vrais ornemens de vertu.

Que pensez-vous, si les hommes sont maintenant si pointilleux, qu'ils se vantent de faire voir des taches au Soleil, où ne pourront ils trouver à redire, principalement si on leur en donne du sujet?

Les grandes excuses ne servent de rien pour couvrir des vices, que la verité met au jour, & que la renommée publie avec autant de trompettes que les hommes ont de bouches.

Cette sage conduite vous dira qu'il n'est pas de besoin que vous montrant en public, vous fassiez paroitre tous vos defauts, & tout ce que vous portez dans le cœur ; comme si vous aviez la poitrine de crystal: mais aussi pue le moyen de bien hacher ses passions, c'est de n'en avoir point. Je ne dis pas que vous deviez estre sans ressentimens & inclinations : car comme les lieux où il n'y a ny son ny mouvement, sentent mauvais: Aussi les ames si sourdes ne sont pas toujours les plus nettes: mais je dis que vous devez tellement reprimer toutes les émotions qui bataillent contre la raison, qu'elles n'éclatent en public à vôtre desavantage & le mauvais exemple de ceux qui vous contemplent.

Les Philosophes ont remarqué que les tonnerres qui naissent à l'aube du jour, sont les plus dangereux : & vous remarquerez que si un homme dans les premiers rayons de sa dignité montre déja de la convoitise, de l'amour, de la haine, de la vengeance, de l'avarice, & d'autres passions qui vont fort au prejudice du public, & qu'il souleve la voix du peuple comme un grondement de tonnerre, il se perd autant de reputation comme il s'est déja corrompu d'esprit.

La conduite vous enseignera aussi le moyen de ménager vostre dignité, d'une façon qui ne soit point farouche, arrogante, & hautaine, mais douce, affable, & communicative, & parmy cela retenir une gravité honneste, & moderée, pour ne point avilir le caractere que Dieu imprime sur ceux qu'il appelle aux charges & commandemens.

C'estoit une plaisante mommerie de voir ces Rois d'Egipte paroistre tous les jours en nouvel habit avec des marques de feres d'oiseaux, & de poisson pour donner terreur à leurs peuples, & du sujet aux Poëtes de faire des fables de Prothée : Cette gravité affectée n'est point dans les mœurs des grands hommes, qui n'ayment naturellement rien de singulier, sur les autres, que l'éminence de leurs belles qualitez. Nos esprits ne sont pas bestes, ny enfantins, pour se payer des mines, ils veulent quelque chose de plus solide : & celuy-là est toujours le mieux estimé des sages qui va plus dans l'interieur que dans l'apparence.

La conduite vous découvrira les qualitez, les mœurs, les inclinations, les suffisances, les necessitez, de ceux que vous avez à gouverner, & vous monstrera du doigt le ply qu'il faut tenir pour prendre les hommes. Ce n'est pas aujourd'hui une petite affaire de ménager des humeurs qui sont aussi diverses, qu'elles sont incompatibles. Le problême du loup, de la chevre, & du chou, se renouvelle tous les jours. Si un bâtelier se trouvoit bien empesché de passer ces trois choses seule à seule, d'un bord de la riviere à l'autre, sans que le loup fit du mal à la chevre, & la chevre au chou, en son absence : quelle prudence pensez-vous qu'il faille avoir à un homme d'Estat pour accorder tant de chiens & de lievres, d'épreviers, & de colombes? S. Gregoire dit, que le Paradis n'a rien que des ames heureuses, & l'Enfer est remply de malheureux : mais le monde où nous vivons a des marchands bien divers. Vous en verrez sous vostre gouvernement un grand nombre de simples innocens, pauvres & affligez. Estimez que Dieu vous a fait principalement pour ceux là, ouvrez-leur vôtre cœur,

d'une amoureuse compassion, élargissez-leur les entrailles de vôtre charité, tendez-leur affectueusement les mains secourables, prenés leurs requêtes, prestez l'oreille à leurs clameurs, faites expedier promptement leurs affaires, sans les traîner dans ces longueurs qui les devorent. Roidissez le bras contre ceux qui les oppriment, retirez la proye de la gueule du lion, & des griffes des harpyes. C'est pour cela que sont faits les Roys, les Princes, les Estats & les Offices. C'est à telles actions que Dieu promet toutes les benedictions du Ciel, & toutes les admirations de la terre. C'est pour telles proüesses que sont tissuës les couronnes de gloire. C'est ainsi qu'on entre au fond du cœur, & de la bienvenillance des peuples, ainsi qu'on a autant d'ames & de vies à son commandement, qu'il y en a qui respirent l'air plus doucement par les liberalitez dont on les a obligées. La grandeur d'un homme devant Dieu n'est point à remplir la terre d'armes, & à faire des rivieres de sang, & élever des montagnes de corps morts, mais à faire justice à un pauvre orphelin, à essuyer les larmes d'une miserable veuve, à tremper dans l'huile (comme parle l'Ecriture) le joug d'un peuple qui vit de fiel & d'absinthe: car sans toucher ici rien en particulier, nous sçavons que dans tous les Royaumes de la Chrétienté, il y a un tres-grand nombre de personnes, qui soûpirent dans les necessitez quasi intolerables aux sauvages, & qui chargent tous les jours les oreilles de plaintes, & les autels de vœux, pour leur délivrance.

Belle loüange que donne le Roy Theodoric à Cassiodore.

Proprio censu neglecto sine invidia lucri magnum divitias retulisti. Et unde vix solet reportari patientia silentium voces militaverunt tibi laudantium. Lib. ep. 3.

Maintenant que nous avons un Roy qui a tant de bonnes inclinations à la Justice, & auprés de sa personne un si sage conseil, & tant de gens d'honneur, doüez de si sinceres intentions, quand pourrons-nous raisonnablement esperer le soulagement

Vn Parlement si zelé au bien public.

des peuples, si ce n'est à cette heure où les miseres sont notoires, les clameurs perçantes, & les volontez tres-bõnes? Helas, s'il y a chose au monde où un grand homme d'Estat puisse paroître, obliger tous les vivans & remplir les siecles avenir de l'admiration de ses vertus, c'est en procurant l'avancement d'une si sainte affaire, pour laquelle le Ciel est en attente, & les mains de tant de milliers de personnes sont tous les jours levées aux autels.

Tant & tant d'Officiers pour n'avoir eu autre dessein dans les charges, que d'accommoder leurs affaires, ont passé comme des fantômes, sans rien laisser icy que de l'ordure, & sans emporter autre chose en l'autre monde, que des crimes: Ils ont experimenté que *l'ame des navrés a crié du Ciel contre eux, & que Dieu ne l'a pas laissé sans vengeance:* comme parle le S. Job au chapitre 24. où il explique bien au long & les calamitez des pauvres, & les châtimens des riches qui les persecutent. Mais tous ceux qui se sont fermement addonnez à la manutention de la Justice, à la consolation des personnes affligées, outre les couronnes dont ils joüissent au Ciel, vivent delicieusement dans la memoire des hommes, leurs bouches qui se sont ouvertes pour la justice, aprés qu'elles se sont fermées comme des temples, sont vrayement dignes qu'on seme des lis & des roses sur le marbre qui les enserre: & leur posterité moissonne encore la bonne odeur des vertus de ses braves ayeux, qui la fait la marcher teste levée à la face des peuples.

Anima vulneratorum clamavit, & Deus inultum abire non patitur.

Regnantis facultas tunc fit altior cum remittit: & acquirit nobiles thesauros, fama neglecta vilitate pecuniæ. Cassiod. l. 1. ep. 16.

Vous verrez d'autre part des travaux & des loüables actions que la bonne conduite vous conviera de recompenser, où il vous faudra montrer genereux & liberal: car combien que la vertu soit toûjours assez payée de son merite, si faut-il avoüer

asseurément, que c'est bien l'un des pires desordres qui sçauroient arriver à un Etat, quand en semant des bien faits on ne recueille rien que des ingratitudes, & que pour s'autoriser dans les recompenses, il se faut signaler dans les crimes.

D'autre part se presenteront plusieurs fautes à chastier qui sont ou de personnes assez bien conditionnées, lesquelles seront comblées en quelque legere offense par surprise, & celles-là se doivent traiter avec beaucoup de douceur & de clemence : ou ce sont des vices couverts de quelques mauvaises consciences, que vous ne devez, ni ne pouvez pas encore manifester : & ici il faut user de beaucoup d'industrie & de sagesse pour dénicher le peché, & tirer le serpent tortu de sa caverne, comme avec une main de sage femme, ainsi que parle l'Ecriture : ou sont pechez publics, de gens determinez qui pechent sans esperance d'amendement, avec l'infection d'une communauté, & c'est ici qu'il se faut roidir de tout son pouvoir pour oster le mal & les méchans.

Ce sont les preceptes que donne S. Bonaventure en son Traité des aisles du Seraphin.

Cette conduite dont je vous parle, vous apprendra encor le style qu'il faut tenir dans les affaires; car il importe de les prendre par une certaine anse qui les rend beaucoup plus faciles. Nous voyons par experience que ceux qui se servent de lunettes de crystal, taillées en pointes de diamant, pour une pistole qui sera sur une table verront un grand thresor en sorte que leurs yeux seront remplis d'illusion, & leur main, s'ils ne sçavent le secret, sera bien empêchée de trouver cette piece d'or qu'ils recherchent.

Cela arrive tous les jours dans le train du mon-

de ; les affaires ont une infinité de faces qui se presentent à nos pensées, lors même qu'elles sont plus subtiles : mais il y a bien des imaginations creuses, & celui-là est vraiement habile-homme qui sçait mettre le doigt sur le point d'un fait, & l'empoigner, comme on dit, par le bon bout.

Vous n'attendez pas ici que je vous parle du maniement des finances, des attilleries, ni des armes de la marine, & des fortifications, des requêtes, & des arrests, étant choses éloignées de ma profession, dont je ne puis tirer de la gloire que par la confession de mon ignorance. Vn chacun doit voir la substance, l'étenduë, & les qualitez des affaires, qu'il traite, apprendre ce qui est utile de sçavoir pour l'aquit de sa charge, s'informer de ce qu'il ne peut pas deviner par soy-même, écouter volontiers les avis, les examiner, & peser, avec maturité. Eviter sur tout les six empeschemens des bonnes affaires; qui sont, le desordre, la confusion, la passion, l'empressement, l'irresolution, la precipitation; faire tout accortement & paisiblement; de sorte qu'on ne montre point de chagrin, à la façon de ce Sejan, qui toutefois avoit plus d'esprit que de conscience; duquel on disoit qu'au milieu des plus grandes occupations, il sembloit toûjours avoir vacation.

Nu otio-si simillimus Velleius.

Il y en a qui donnent quantité de preceptes sur chaque office, & font quasi comme si on vouloit faire de longs discours à un homme pour l'apprendre à marcher : L'experience, qui est une sage maîtresse, aussi-tôt qu'elle a rencontré un esprit doüé de quelque capacité, lui en apprend plus que les livres.

Enfin vôtre derniere livrée, c'est le courage qui est extremement necessaire aux hommes de vostre

profession. Callisthene disciple d'Aristote, remarqua que le tremblement de l'Isle de Delos, fut un sinistre presage aux villes de Buris & d'Helice, qui furent englouties dans un gouffre. Aussi quand le corps des hommes d'Etat, qui est comme cette Isle du Soleil, tremble & plie à la faveur, que peut-on attendre, sinon une entiere desolation des Provinces? Il faut necessairement avoir un grand courage pour roidir le bras contre un si grand torrent d'iniquitez, & de violences des personnes de qualité, qui veulent confondre les elemens, & mesler les étoiles avec la poussiere de la terre pour venir au bout de leurs pretentions dereglées.

Un grand courage, dis je, pour resister aux douces blandices qui viennent de la part des alliez & des amis nommément des femmes puissantes, à qui la nature a donné des attraits si dangereux, qu'il est quelquefois plus facile de se défendre des cornes des Taureaux, des défenses des sangliers, & de la gueule des lions, que des artifices de semblables creatures.

Un grand courage au rencontre des affaires, & des paroles qu'on traite avec certaines personnes qui se piquent facilement, & s'échauffent dans leur harnois : la belle vertu que de les supporter, & de les amollir avec une douceur d'esprit paisible & charitable, comme on dit, qu'avec un rayon de miel on déroüille & purifie les fontaines d'eau trouble. *Avicenna de diluviis.*

Un ancien disoit, que qui peut bien endurer une injure, est digne d'un Empire; son seul silence desarmera un homme passionné ; & fera jetter à ses pieds celui-là même qui sembloit gronder jusques par dessus sa tête.

Un grand courage aussi, pour supporter des in- Voyez la journée

grats,qui jettent souvent des pierres à ceux qui leur donnét des raions,ne plus ne moins que ces Atlantes, qui tiroient des fleches contre le Soleil.

Vn grand courage encore au mauvais succez des affaires, qui ne reussissent pas toujours à la mesure de nostre travail, & de nos bonnes volontez : & pour dire en un mot, un tres-grand courage quand un homme est prêt de supporter la privation des offices,la disgrace,le bannissement,la pauvreté, la prison,& endurer plûtôt qu'on lui arrache le cœur du ventre que d'en arracher une bonne resolution qu'il aura conceuë pour le salut du public.

Si vous desirez parvenir à ces precieuses qualitez faites que l'Ecriture vous soit toujours representée devant les yeux,comme la colomne de nuée & de flammes qui conduisoit l'armée du Dieu vivant:c'est là que vous aprendrez les maximes d'Etat, marquees des plus vigoureux rayons de la sagesse de Dieu,& que vous foulerez aux pieds d'un mépris genereux tant d'illusions que les ames perduës vont rechercher dans la bouche des Pythonisses & des sorciers. Lisez la Sapience, les preceptes, le livre du S.Job,& les divines chansons de ce Roy, choisi selon le cœur de Dieu. Considerez le cours de tant d'histoires écrites dans ce theatre de merveilles, qui sont des caracteres de feu, dont la Providence divine s'est voulu peindre aux yeux mortels, pour leur apprendre la punition des crimes, & les couronnes des vertus.

Representez-vous souvent en vos idées ces grands hommes d'Etat,qui ont fleuri dans le cours de tous les siecles, & tirez de leurs exemples de la lumiere & du feu,pour vous éclairer & enflammer dans cette même lice. Voiez celui qui a esté poly par dessus tous les autres en l'école de Dieu(je veux

dire Moyse) Qu'y a-t'il de plus humble en refusant les charges, de plus obeïssant en les acceptant, de plus fidelle en les exerçant, de plus industrieux en executant les commandemens de Dieu, de plus vigilant au gouvernement du peuple, de plus severe en la correction des vices, de plus patient aux souffrances des infirmitez de ses sujets, de plus zelé en l'amour cordial qu'il portoit à tout le monde ?

Aug. l. 21. cõtr. Faust. cap. 169.

Avec ces qualitez il devient le Dieu des Monarques, il renverse l'état de ses ennemis, il délie les chaînes d'une infinité d'esclaves, il ouvre les mers, il cultive les solitudes, il marche à la tête de six cens mille hommes d'armes, il vit laborieux parmy les pasteurs, chaste dans la cour des Rois, moderé dans le gouvernement, compagnon des Anges en sa solitude, & comme un homme du Cabinet de Dieu qui avoit continuellement le Ciel en objet, & toutes les grandeurs à mépris. Il avoit effacé tout ce qui étoit de l'homme par la pureté d'une conversation toute celeste : La chair étoit chez lui dans une telle subjection, & l'esprit dans un tel empire, qu'il merita le nom de Dieu, en la semblance duquel il s'étoit transformé, par la surabondance de ses vertus.

Omnem istam secundum corpus habitationem cœlestis puritate conversationis obduxerat, mentem regens, carnem subjiciens, nomine Dei vocatus est, ad cujus similitudinem se perfectæ virtuti ubertate formaverat. Ambr. l. 1. de Cain & Abel.

Voyez ce grand disciple de Moyse, Josué, quelle pieté au service du Tres-haut, quelle douceur dans le gouvernement, quelle grandeur d'esprit dans les belles entreprises, quelle patience dans les difficultez, quelle prudence dans la conduite, quelle promptitude dans les expeditions ? Quelle merveille si à l'objet de ces eminentes qualitez, les murailles des villes tombent, les Geans pallissent, les fleuves reculent, le Soleil s'arreste, & trente & un Rois, subissent le joug.

Voyez Samuel, le pere, le maître, & le juge de deux Rois, le Docteur des Prophetes, l'azyle des pauvres, la colomne de l'Eglise ? N'est-ce pas un triõphant spectacle de le voir sortir de charge aprés un si long gouvernement, & une si grande diversité d'affaires, le cœur aussi pur & les mains aussi nettes, comme s'il eust perpetuellement conversé avec les Anges ? N'est-ce pas une action heroïque qu'il fait au premier des Rois, lors qu'aprés l'élection de Saül, aiant volontairement disposé sa dignité, il se montre la tête au milieu des peuples, & donne liberté à tout le monde, depuis le plus petit jusques au plus grand, de se plaindre & d'informer contre lui devant le Roy nouvellement élû ? S'il se trouve que dans son magistrat il ait jamais fait le moindre tort à personne, qu'il est prét d'y apporter toute la satisfaction qu'il sera jugée convenable ? Mais comme il avoit vécu tres-innocemment à cette parole s'éleve une clameur, sortie d'un general consentement de tout le peuple, qui publie hautement l'integrité de sa justice. N'est-ce pas là une loüange qui vaut mieux que les millions d'or & les Empires ?

1. Reg. 12. Loquimini de me coram Domino & coram Christo eius.

Mais sur tout regardez souvent la sagesse de Dieu incarné, JESUS-CHRIST, le Sauveur du monde, comme le premier modelle de tous les hommes d'Estat. Ce que le Prophete Isaye a parfaitement representé dans l'onziéme chapitre de sa prophetie, où il nous figure le Redempteur en qualité de Juge, pour servir d'instruction, & d'exemple à toute la posterité. Premierement pour ce qui touche ses perfections, il lui donne sept especes d'esprits fort convenables au vrai Politique, c'est à sçavoir, l'esprit de *sagesse*, & *d'intelligence*, l'esprit de *conseil* & de *force*, l'esprit de *science*, de *pieté*, & de *crainte de*

Dieu : dont il estoit totalement remply. Puis dechifrant sa façon de proceder, il dit, qu'il ne jugera point selon les apparences humaines, sur les veuës inconsiderées de l'œil de chair, & le rapport d'une langue temeraire, mais qu'il rendra la justice aux pauvres, & se roidira avec toute sorte de vigueur pour la défense de tant d'ames debonnaires qui sont opprimées dans le monde.

A cét effet, il frappera la terre des paroles de sa bouche, se servant de sa langue comme d'une verge de chastiment, & terrassera les impies du souffle de ses lévres.

La justice luy sera si familiere qu'il s'en servira comme d'une ceinture d'honneur, ou d'un riche baudrier, dont les braves Capitaines font parade. Les effets de son gouvernement seront si signalez, qu'on verra sous son regne le loup habiter avec l'agneau, le leopard avec le veau, le chevreau avec le lion, les petits enfans joüer avec les basilics & les aspics: voulant signifier en ces allegories, qu'il addoucira par ses loix les plus sauvages humeurs, pour les reduire au temperament de la raison.

Voilà à peu prés comme ce divin Escrivain depeint la police du Roy des Monarques.

Tous ceux qui ont suivi ses routes, ont esté glorieux dans la memoire des hommes, & qui voudroit faire par tous les siecles le dénombrement de tant de grands hommes d'Estat, on en feroit un gros volume.

Je ne veux point maintenant produire Melon, Injuriosus, Carmerus, Robert, Ausbert, surnommé l'homme de Dieu, Oen, Godegrandus, Leduard, Eginard, Raoul, Fulbert, Hilduin, Messire Estienne de France, Guarin, Guillaume de Montaigu, Henry Arnaud de Corgue, Rochefort, & le celebre Tho-

mas Morus, sans parler de tant d'autres lumieres des siecles, qui nous ont esclairé de plus prés, où l'on pourroit reconnoistre vne grande liste d'hommes incorruptibles.

Plusieurs ont si dignement remply les chaires de Iustice, qu'ils ont merité de passer aux Autels, pour y tenir les premieres Prelatures.

Ie me contente de tirer de Martien, Cassiodore, Baronius, & un ancien manuscrit, la vie de Boëce, où vous pourrez remarquer un corps d'histoire assez remply de choses bien considerables.



A BOËCE.

SECTION I.

SA GRANDE NOBLESSE.



VOICY que je fay marcher en son rang un grand homme d'Estat, l'honneur de la Robbe, & le singulier ornement de la Pourpre;qui a eu ce privilege de ressusciter les lettres en sa vie,& à sa mort ensevelir toute la grandeur Romaine en son tombeau.

C'est l'illustre Boëce que j'ay choisi quasi dans les premiers siecles du Christianisme, comme le plus accomply personnage, qui ait fleuri en qualité d'homme de longue robbe, dans la Chrétienté. Car si vous considerez son extraction, c'estoit le plus noble homme de son temps; si vous regardez les moyens,il étoit des plus honnestement riches; si vous jettez les yeux sur son esprit, il éblouïssoit ses plus sçavans; si vous contemplez son innocence, sa vie estoit une perle sans tâche; si vous pesez sa dignité,il a esté trois fois Consul de Rome; si vous cherchez les negociations, & son gouvernement, vous trouverez qu'il est tombé dans les grandes revolutions de l'Empire Romain où sont les épineuses affaires. Si vous desirez marquer sa constance, vous verrez une colomne de diamant inébranlable à toutes les secousses de l'iniquité:

& si la belle mort met le sçeau à une bonne vie, vous serez contraint de l'admirer, le voyant mourir sur un échaffaut pour la défense de la pieté & de la justice, qui sont les deux poles qui soûtiennent toute la grande police de l'Univers.

C'est dommage qu'il ne s'est trouvé quelque Autheur en ce siecle de fer, qui ait écrit les faits de ce grand homme, d'un air sortable à son merite, nous découvririons de merveilleux tresors : mais puis qu'il me faut faire un chemin dans une si grande rareté d'Escrivains que nous avons sur ce sujet : je tascherai de le rendre aussi peu ennuyeux dans le style, qu'il est profitable en sa matiere.

Quant à la premiere qualité que j'ay remarquée en luy, qui est sa grãde Noblesse, il est certain qu'il comptoit mille ans depuis que ses Ancestres avoiẽt commencé à reluire d'un singulier éclat dans la ville de Rome ; ce qui n'est pas un petit espace de temps de dire que dix siecles qui consomment les roches, & usent les elemens, n'avoient pas encore alteré l'honneur de cette grande famille.

Il étoit descendu de la maison de ces Manlies, qui avoient des cœurs aussi larges que l'Empire de Rome. Le plus celebre d'entre-eux nommé Marcus Manlius, défendit le Capitole contre les Gaulois, dans l'extrême necessité des Romains, & retira quasi de l'abîme la ville que Dieu avoit choisie pour commander à tant de nations. C'étoit un homme vraiement valeureux, à qui rien n'a manqué que de naître en un grand Royaume, & non pas en une Republique jalouse de la grandeur de ses sujets : car pour avoir trop courtisé le peuple au prejudice des Magistrats, il fut accusé de vouloir changer l'Estat, & precipité du Capitole, lequel il avoit défendu, afin que le theatre de sa gloire

gloire fut changé en l'échafaut de son supplice.

Jamais on ne vit rien de plus pitoiable que ce brave Capitaine, lors que plaidant sa cause, où il s'agissoit du dernier malheur, aprés avoir produit environ quatre cens citoiens, délivrez de grandes necessitez par son moyen, puis trente dépoüilles d'ennemis signalez qu'il avoit tué de sa main, puis dix couronnes, puis quarante autre prix de valeur; comme il voioit que les juges, piquez au jeu, étoient fort penchans à sa ruïne, il montra sa poitrine nuë, qui étoit encore marquée d'honorables cicatrices qu'il avoit reçûës en tant de grands combats pour la patrie, & tournant les yeux & les mains levées au Ciel vers le Capitole, il prie les Dieux de donner au peuple Romain les mesmes sentimens pour la conservation de sa personne, qu'ils lui avoient donné pour le salut du public à la défense de la ville de Rome.

Ce spectacle fut si ravissant qu'il fut impossible de le condamner à la vûë de cette auguste forteresse, qui ne subsistoit rien que par sa valeur, mais ses ennemis l'aiant fait transporter en un autre lieu, exercerent un triste jugement, & un acte odieux à la posterité, qui fut suivi de grandes sterilitez & pestilences qu'on attribuoit à la mort de ce vaillãt personnage. L'autre Manlius bien signalé, fut celui qui tua en duel ce Capitaine Gaulois, à la vûe des deux armées : car celui-ci s'étant avancé sur un pont qu'on assailloit & défendoit de part & d'autre, deffia hautement le plus vaillant des Romains au combat d'homme à homme; ce qu'entendant, Manlius sortit froidement avec le congé de son Dictateur, & aiant mesuré son homme qui faisoit démesurément le bravache, l'assena si dextrement qu'il le porta roide mort sur l'arene : puis aiant pris son

collier encore tout sanglant, le pendit à son col, de là il fut surnommé Torquatus lequel nom demeura aussi depuis à toute sa race.

Le troisiéme homme de cette race, qui a un grand nom dans les histoires, par un fait des plus severes qui fut jamais exercé, est ce Torquatus, qui fit trencher la tête à son fils pour avoir chargé & vaincu l'ennemi sans congé. Le jeune homme chatoüillé de la gloire de ses ayeux, voiant une belle occasion de combattre, prit l'essort, & sans attendre la permission du pere, enfonça les adversaires du peuple Romain, en tuant mesme un homme de marque en duel : surquoi il retourne fort joyeux avec les applaudissemens des Soldats, & va trouver son pere qui commandoit l'armée, lui portant en main les dépoüilles de l'ennemi, & disant hautement, *Mon pere voilà dequoy estre estimé vostre fils.* Mais ce pere détournant ses yeux, fait sonner promptement la trompette pour assembler tous les Soldats, & au milieu d'une grande assemblée, comme chef qu'il étoit, prononce la sentence contre son fils, & lui dit : *Mon fils, puis que sans porter aucun respect, ni à la dignité de Consul dont la Republique m'a honoré, ni à la majesté du titre de Pere que la nature m'a donné sur vous, vous avez combatu contre mon Edit, dénoüant ce sacré nœud de la discipline militaire, qui a tenu jusques ici la grandeur de Rome en estat : je voi bien que vous avez porté les affaires à une telle necessité, qu'il faut que je m'oublie de la Republique, ou de moi ou des miens. Mais à Dieu ne plaise que le public soit puni pour nos fautes, & qu'il faille expier la temerité d'un jeune homme par les desastres de tant de testes innocentes ; Il faut faire ici un coup d'estat, qui est de verité maintenant un peu odieux, mais qui sera profitable à la jeunesse dans tou-*

te la posterité. Mon fils j'ay du sentiment de la nature comme pere, & comme Capitaine je ressens aussi l'éclat de cette jeune vertu qui est charmante dans son illusion : mais puis qu'il faut casser par vostre impunité, ou sçeller par vostre sang les commandemens des Consuls; vous étant de mon sang, je ne pense point que vous soyez si degeneré que vous refusiez de rétablir par vôtre supplice les loix de la milice que vous avez renversé par vostre faute.

Là dessus il commande au bourreau de le lier,& le conduire au lieu du supplice,pour être decapité: dequoi l'assemblée demeura aussi étonnée, comme si tous les Capitaines eussent eu la tête sous la même épée; car chacun étoit abîmé, dans un profond silence, jusques à tems qu'on vit couler le sang de ce jeune Prince : Car ce fut alors que les Soldats n'épargnerent ni regret ni execrations, prenant le corps à toute force pour le couvrir de dépoüilles, & l'ensevelir avec tout honneur.

J'ay voulu toucher ceci particulierement, pour apprendre au Lecteur, que cette grande constance que Boëce témoigna en toute sa vie, & nommément à la mort lui étoit comme hereditaire.

Ce seroit une longue affaire qui voudroit poursuivre tous les faits des ayeuls de Boëce, veu qu'au rapport de S. Jerôme, cette famille a été si illustre, qu'à peine y peut-on trouver un seul homme qui n'ait remporté ou merité le Consulat.

Là-dessus je puis dire que ç'a été une providence de Dieu bien particuliere sur cét admirable personnage, que le voulant porter à la condition d'un grand homme d'Estat, elle l'a fait naître

ſi noblement. Car quoy qu'on ne puiſſe pas nier que pluſieurs hommes venus d'aſſez petite extraction n'aient quelquefois fort bien réüſſi dans le maniement des Etats, ſi eſt-ce qu'il faut avoüer qu'il leur a fallu bien du tems, de la diligence, & d'eminentes vertus pour faire un contrepoids à ce defaut de la naiſſance. Ordinairement ceux qui viennent à ces degrez, aprés avoir été tiré de bas lieu, ſont beaucoup plus enviez & moins reſpectez, dequoi ſe ſentans piquez, ils prennent ſouvent des voies farouches pour s'autoriſer dans l'eſprit des ſujets à coup de canon : où ceux qui ſont d'une race noble & illuſtre ne ſçauroient avoir ſi peu d'autres qualitez qu'ils n'entrent facilement dans les cours, ainſi que dans une maiſon, que les vertus des ayeux leurs ont déja toute acquiſe.

Et quoi que cela ſemble expedient en tous lieux, il eſt d'autant plus neceſſaire en un état, où il y a quantité de gens Nobles & de bons eſprits, où chacun penſe être aſſez habile-homme pour faire ce qu'un autre fait. La preſomption les égales tous en ſuffiſance, pour le moins, ſelon leurs idées, ſi ce n'eſt que les avantages irreprochables des maiſons les faſſent ceder à la raiſon. Et quoi qu'une lâche Nobleſſe ſoit grandement honteuſe, encore eſt-elle plus ſupportable qu'un eſprit ſervil qui a les puiſſances dans les mains, ſans aucune moderation.

Il y a quatre choſes, dit le Sage, *qui font naître* Prov. 30. *ici bas les tremble terres, Vn ſerviteur regnant, un riche fol, une femme odieuſe lors qu'elle eſt mariée, & une ſervante qui eſt devenuë heritiere de ſa maîtreſſe : c'eſt*, dit-il, *la quatriéme choſe que le monde ne ſçauroit porter.* La nourriture fait les mœurs & chacun eſt volontiers ce qu'il a appris de jeuneſſe, ſi ce n'eſt que par une grande force de cou-

rage on combatte les mauvaises inclinations.

Boëce, qui dans son excellente Noblesse, avoit un si doux temperament d'esprit, sembloit être fait de Dieu pour gouverner les hommes. D'autre part sa maison qui étoit riche & opulente, lui donnoit encore plus d'accez au gouvernement, comme celle qui l'éloignoit des corruptions, qui se peuvent facilement attacher à une fortune necessiteuse. Un homme qui craint la pauvreté, est toujours à craindre, & un riche innocent, ne sçauroit trouver plus dangereuse rencontre qu'un Juge affamé.

Saint Thomas a dit tres-bien, qu'une pauvreté vertueuse & affranchie de la convoitise, est une admirable qualité pour un homme d'Estat: mais où trouvera-t'on aujourd'hui une telle pauvreté, en un temps où le luxe est si dereglé, que les plus grandes maisons en sont incommodées? Les richesses innocentes de nôtre grand Consul se trouverent fort à propos pour estre employées au secours des pauvres en un tems qui est compté entre les plus grandes maladies du monde, ruïné par tant de courses des Barbares, sans nombrer les autres fleaux qui batailloient alors contre les pechez des hommes. *L. 4. c. 15. de regim. Princip.*

SECTION II.

L'éminente sagesse, & erudition de Boëce.

L'Experience qui est la plus sage maîtresse du monde, a fait quelquefois revoquer en doute le dire de Platon, qui estimoit les Republiques heureuses, lors qu'elles étoient tombées entre les mains des Philosophes, ou de gens qui apprenoient à philosopher. Car en effet, on a remarqué que ces hommes si sçavans ne rencontrent pas toujours

le ply du sens commun, aiant les esprits plus écartez de la vie civile. Ils se remplissent de grandes idées, comme s'ils conversoient dans la Republique de Platon avec les demy Dieux, & ne sont pas assez condescendans aux infirmitez de la nature. Et quoi qu'ils apportent quelque étude à se rendre communicables, si est-ce que la douceur du repos les enyvre & les dérobe aux affaires. Que s'ils s'efforcent d'y vaquer, le bruit les étourdit, les diverses humeurs qui ne sont pas toujours dans leurs sentimens, les dégoûtent, le travail peu gracieux les accable,& la presse de tant d'incidens les abîme.

Ajoûtez qu'il y a beaucoup de malice dans les mœurs des hommes qui ne se trouvent point dans leurs livres; & que comme ils ont les mœurs assez innocentes, quand ils viennent à mesurer les autres, selon leur mesure, ils se trouvent trompez; outre que la vie sedentaire & retirée qu'ils ont menée dans l'entretien de leurs livres, les rend plus timides & leur amollit le front qu'il faut avoir quasi de bronze, pour soûtenir le choc des fortes impudences qui se peuvent glisser dans la corruption des tems.

On pourroit confirmer ceci par l'exemple de Theodate Roi des Goths, qui avec toute la Philosophie de Platon, dont il étoit grandement studieux, fit tres-mal ses affaires.

Et plus encore par celui de Michel l'Empereur, surnommé chez les Grecs, *Parapinacius*, comme qui diroit, l'écolier: car il avoit toujours les tablettes, & le style en main pour composer des harangues,de vers, & des histoires, laissant tout le gouvernement de ses affaires à un Eunuque, nommé Nicephore, lequel par son avarice insatiable,

attira bien de la haine sur la tête de cét Empereur.

J'avoüë bien que si on prend les lettres dans ces excez, on en pouvoit tant dire que non seulement on les rendroit inutiles, mais aussi dangereuses à la Principauté. Ce n'est pas mon intention de prouver que les hommes lettrez soient capables du maniement des grandes affaires, pour la seule consideration de l'avantage qu'ils ont dans les lettres, autrement il faudroit prendre les Gouverneurs des Provinces dans les regences des Ecoles; mais je dis que les sciences bien ménagées apportent un merveilleux lustre à un esprit de police : car premierement elles le tirent de la stupidité & de la vie sauvage, qui fait qu'un homme sans veuë, ni connoissance des vertus, est dans un Etat comme Polypheme aveuglé par Ulysse, étoit dans sa caverne. De là elles déroüillent, affinent, & meublent l'ame, qui est faite pour sçavoir des grandes & divines lumieres. Puis elles ouvrent l'esprit par la lecture de tant de bons livres, & délient mesme la langue, qui est un instrument bien necessaire pour manier les cœurs. Enfin elles rendent un homme plus doux, plus civil, & plus humain, & dirai-je bien encore plus auguste, & plus digne de creance.

Que si on produit quelques malheureux Princes qui étans dépourveus d'autres talens, ont mal pris les lettres, en abusant par faute de conduite, comme on peut faire de toutes les meilleures choses du monde; cela ne diminuë en rien la verité de nôtre proposition, veu qu'on leur peut opposer une grande liste de Legislateurs, de Princes & Gouverneurs qui se sont extremement bien servis de la connoissance des lettres : Car si nous faisons état de la police de Dieu, qui est toûjours la plus asseurée, ne sçavons-nous pas qu'aiant choisi Moyse pour

Eruditus omni sapientia Egyptiorum. Act. 7. 22. Philo de vita Mosis.

le faire gouverneur d'un si grand Etat, il voulut qu'il eût une bonne teinture de toutes les sciences qui étoient pour lors en vogue parmi les Egyptiens : & Philon dit, qu'il apprit là l'Arithmetique, la Geometrie, la Musique, & tous les plus grands secrets de leur Philosophie contenuë dans leurs hieroglyphes. Ignorons-nous que Salomon ait eu un cœur aussi large que la mer, auquel Dieu logea tant de connoissances des choses divines & humaines, qu'il sçavoit tout ce que l'entendement d'un homme éclairé du rayon de Dieu peut comprendre ?

Sommes-nous si peu versez dans l'histoire, que nous ne puissions compter les noms de tous les plus grands Princes qui ont été fort sçavans, comme Alexandre, Jule Cesar, Auguste, Adrian, Antonin, Constantin, Theodose, Gratian, Charlemagne, Alphonse, & mesme le Turc Solyman? Quelle nuée de témoins aurions-nous, si nous voulions maintenant éplucher tous les noms & les histoires des doctes hommes d'Estats? Que si les lettres ont apporté de l'ornement à ceux ci qui étoient totalement dans la profession militaire; à plus forte raison devons-nous estimer qu'elles sont capables de relever hautement le lustre d'un excellent gouverneur qui s'est voüé à la Robe & à la vie pacifique, comme Seneque & Ciceron.

J'ay voulu user à dessein de cét avant-propos, afin que venant à parler maintenant de la grande doctrine de nôtre Boëce, cela ne diminuë rien de la creance qu'on doit avoir de sa suffisance aux affaires d'Estat. Il est quelquefois si dangereux d'être sçavant parmi les esprits grossiers, que le siecle dixiéme qui étoit grandement massif, fit quasi passer un bon Pape Sylvestre II. pour un Magicien d'au-

tant qu'il sçavoit la Geometrie. Et il y a quatre vingt-ans que sçavoir du Grec & de la Necromantie, c'étoit quasi une même chose en l'opinion des ignorans. Vide Bar. Ann. 999.

Qui voudroit proceder par les voies de cette bêtise, on prendroit Boëce pour un Demon, tant il sçavoit de choses : car il faut confesser que dans la revolution de tant de siecles, on n'a pas veu beaucoup d'hommes qui arrivassent à un tel degré de science: Comme nos esprits sont bornez, chacun prend volontiers son partage, selon que son inclination le mêne, son dessein l'excite, son entendement le porte, son travail le soûtient, & qui ne peut réüssir en une science, s'aplique en une autre, puis que la diversité des grands est si grande, qu'elle peut contenter les plus curieux, allecher les plus dégoûtez, & encourager les plus foibles. Mais quant à nôtre Boëce, il étoit entré dans les secrets de toutes les sciences, & comme il n'y avoit rien de trop saint pour sa grande vertu, aussi ne trouvoit-on rien de trop relevé pour se dérober à la vivacité de son esprit.

Jules Scaliger a tres-bien rendu le témoignage qu'il devoit à son merite, quand il a dit que l'esprit, l'erudition, l'industrie, la sagesse de Severin Boëce, presentoient le cartel de deffi à tous les Auteurs du monde, tant Grecs, que Latins, sans excepter personne. Il ajoûte que tout ce qu'il a fait en Poësie est divin, & qu'il ne se trouve rien de plus cultivé ni de plus grave, en telle sorte que la quantité de hautes pensées n'a point étouffé la grace, ni les pointes n'ont rien ôté à la naïveté.

Et quant à ce qu'il écrit que la prose ne lui semble pas égaler les vers, mais qu'elle retient quelque chose de la rudesse du siecle, je m'assure que Sca-

liger aura pris quelques œuvres faussement attribuées à Boëce, comme il y en a dans cette grande masse, qu'on a compilé sous son nom, qui ont même trompé le Cardinal Baronius ; lequel lui attribuë le livre de la discipline des Escoliers ; qui est bien la plus inepte piece qui pourroit partir d'un homme qui s'est égaré du sens commun.

Entre-autres choses cét Auteur, dit là dedans, qu'il a esté en la ville de Jules Cesar, qu'on appelle Paris, pour prendre d'air, & que là il a veu quantité de mauvais Escoliers, faisant mention des nations & donnant une face à l'Université, comme elle auroit aux derniers tems. Ce qui semblera ridicule à tout homme qui considerera la vie de Boëce, & les tems ausquels il fleurissoit. Ce n'est pas de merveille si ceux qui ont pris à la bonne foi tels ouvrages pour œuvres de Boëce, non pas par manquement de jugement, qui a été tres-grand en ces deux personnages, dont j'ay fait mention, mais par faute de prendre le loisir de les examiner, y ont trouvé des choses qui leur ont diminué l'opinion d'un tel Auteur.

Mais cela est bien certain que tout ce qui est de ce brave Escrivain porte de la vigueur, de la grace, de la pureté, de la pointe, & une tres-bonne suite, comme sont les livres de la Consolation. Au reste il ne s'est pas borné dans cette grande eloquence ; mais il est entré dans les plus profondes questions de la Philosophie, & de la Theologie : & quand il n'auroit autre honneur que d'avoir tout le premier fait parler Aristote en Latin, qui étoit inconnu, dans l'Occident, j'en ferois beaucoup plus de cas que s'il avoit ressuscité Orphée avec sa harpe. La grande science qu'il avoit de la Geographie, de l'Aritmetique, de la Musique, & de tout ce qui

concerne les Mathematiques, faisoit que quand on avoit besoin de quelque piece d'esprit, on alloit incontinent à Boëce, ainsi qu'à l'homme unique de l'Empire, qui étoit estimé une vraie bibliotheque animée de l'esprit de tous les arts. Il y a plaisir à lire ce que lui écrit le Roy Theodoric, en lui demandant un horloge pour en faire present au Roy de Bourgogne.

Voici les termes de son Secretaire Cassiodore : *Il n'est pas raisonnable de mépriser les demandes que nous font les Rois nos voisins avec toute confiance, & principalement lors qu'ils nous demandent certaines petites choses, qu'ils tiennent au nombre des grands thresors. Il arrive souvent que les passe-tems, & gentillesses d'esprit emportent par douceur ce que les armes ne peuvent gagner par force. S'il est besoin de joüer, faisons que nostre jeu soit encore pour le bien du public, & cherchons ce qui est serieux jusques dans les plaisirs.*

Le Roy de Bourgogne me demande avec beaucoup d'affections deux horloges, l'un compassé avec l'eau, & l'autre au Soleil, & me prie de lui envoier de sçavans maîtres pour leur porter cette invention. Donnons ce passe-tems à cette nation, afin qu'ils tiennent pour miracles ce que nous prenons tous les jours ici par maniere de divertissement.

I'entens que le rapport que leurs Ambassadeurs leur ont fait de semblables artifices les a fort estonné, comme chose grandement extraordinaire. Or je sçai que vous estes tellement consommé en toutes sortes de sciences, que vous avez beu en la fontaine de toutes les industries que les autres tâchent d'exercer par routine. Car pour cét effet vous avés demeuré dans l'Université d'Athenes, & avez fait une si belle alliance de la Robe des Romains avec le Manteau des Grecs, que leur doctri-

ne par vostre moien est devenuë toute Latine. Vous n'ignorez rien de ce qui est dans la speculation, rien de ce qui est en la pratique, & tout ce que les Atheniens se vouloient attribuer de singulier, vous l'avez transporté en nostre ville de Rome. Vos traductions ont fait parler Latin, & Ptolomée l'Astrologue, & Nicomaque l'Arithmeticien, & Euclide le Geometre, & Platon le Theologien, & Aristote le Logicien, & Archimede le Mathematicien. Toutes les sciences dispersées en tant d'hommes & de cerveaux par tous les siecles, se sont ralliées en vostre esprit: Vous les avez tous interpreté avec tant de clarté de discours, retenant la proprieté de la langue, que si ces Auteurs retournoient en vie, ils prefereroient vostre Traduction à leur Original.

Fugam solis aequiparat quod motum semper ignorat, Inviderent talibus si astra sentirent. Vbi est illud horarum de lumine vehementium singulare miraculũ, si has & umbra demonstrat? Cassiodor. l. 1. Var. 1 epist. 45.

De là il s'étend sur les loüanges des Mathematiques, puis retournant à son horloge, il dit que c'est chose admirable de voir qu'un petit style immobile fait tous les jours autant de chemin que le Soleil, & que si les astres avoient de l'entendement, ils porteroient de l'envie aux horloges, & rebrousseroient leur chemin, de peur d'être surpris par ce beau jeu des hommes: les heures seroient honteuses, qu'étans filles du jour & de la lumiere, on les peint avec des ombres. Enfin aprés avoir bien donné carriere à son esprit, il conclud & dit: Je vous prie de nous envoier au plûtôt ces deux horloges, afin que vous soiez connu par les marques de vôtre esprit, en une region où personne ne verra les vestiges de vos pieds. Je veux qu'ils sçachent que nos Senateurs sont ici sçavans comme des Docteurs, qu'ils admirent nos inventions, & qu'ils les estiment comme des songes, moyennant qu'étans éveillez ils confessent qu'ils n'ont rien de semblable à nous.

Caſſiodore ramaſſe toute la vigueur de ſon eſprit quand il lui faut dépêcher les lettres à Boëce de la part de ſon Roy. Témoin eſt encore cette autre belle Epiſtre de la muſique, où nous apprenons que nôtre grand Roy Clovis, aiant demandé un brave joüeur de luth à Theodoric, qui regnoit dans l'Italie, on s'adreſſe incontinent à Boëce, pour le choiſir avec une magnifique lettre, qui porte encore un notable témoignage de ſa ſuffiſance. *Caſſiodor. Var. lib. 1. epiſt. 40.*

Ange Politian, qui l'avoit bien leu tient qu'il n'y a rien de plus aigu que lui en dialectique; de plus ſubtil aux Mathematiques, de plus riche en Philoſophie, de plus ſublime en Theologie, ajoûtant le jugement d'Albert le Grand, & de S. Thomas, qui ont commenté ſes œuvres, & aſſeurant que ſes ſentences ſont quaſi toutes ſans appel. Laurens Valle l'appelle le dernier des doctes, comme voulant dire que toute la gloire des beaux eſprits de l'antiquité a été enſevelie avec lui.

Mais qu'allons-nous rechercher les témoignages des Auteurs, puiſque nous avons encore quelques-uns de ſes vrais oûvrages dans les mains, qui ſont le miroir où l'eſprit de Boëce ſe fait voir avec plus d'avantage à toute la poſterité? On dira peut-être qu'il a trop de Philoſophie pour un homme d'Eſtat, mais l'oyſeau n'eſt point chargé de ſes plumes, non plus que l'arbre de ſes feüilles & de ſes fleurs. Quel tort a-t'il fait à la ville de Rome, ſi lors qu'il ſe voioit éloigné des affaires, & aux termes où il ne la pouvoit aider de ſes conſeils, il l'honoroit des richeſſes de ſon eſprit, charmant l'aigreur des troubles par la douceur de ſon repos, & rendant compte à la poſterité du tems qu'il ménageoit pour elle?

SECTION III.

Sa prudence & ses vertus au gouvernement de l'Estat.

IE laisse volontiers tous les divertissemens pour venir à ce qui est de mon projet; & puisque la vie de Boëce ne nous fournit pas quantité de menuës actions, dont on a coutume de grossir les volumes qu'on veut étendre par delà leur merite, je m'arreste aux negociations du gouvernement, qui montrent l'homme aussi-bien que l'aiguille fait les heures dans les justes horloges.

Boëce tomba en des tems qui lui donnerent une merveilleuse lice pour combattre de pied ferme contre les vices les plus couronnez, & mettre ses vertus dans un grand jour sans le retenir toûjours serrez dans l'enclos d'une Bibliotheque.

Voici un fort adversaire que le sort lui met en tête, lequel exerça sa constance dans de rudes affaires, & le fit enfin passer par le fil de son épée, terminant une vie contagieuse d'une tragedie fort sanglante, sans jamais abbatre son courage.

C'est une histoire qui a bien donné de l'horreur aux esprits les plus forts, & de l'execration aux bouches les plus innocentes, pour detester la tyrannie du fer barbare, qui fut empourpré du sang d'un honorable vieillard par la bouche duquel parloient toutes les lettres, & les plus belles maximes d'Estat. Il est necessaire, mon Lecteur, pour vous bien deduire ce narré, que vous reconnoissiez l'humeur, les qualitez, la fortune, les commencemens, les progrez, & la fin aussi de ce persecuteur.

Vous devez sçavoir que la ville de Rome qui

comptoit son âge & trouvoit devant les Cesars sept cens ans,& depuis Auguste qui fut le premier Empereur , environ cinq cens vingt-trois ans , & generalement depuis sa fondation mille deux cens vingt neuf ans , étoit alors dans de tres-grandes perplexitez. Les Empereurs y vivoient l'âge des fleurs,& se poussoient l'un l'autre,comme les flots, pour se crever contre les rochers.

Un certain Nepos élû à l'Empire , choisit pour son Connestable, un nommé Oreste, lequel tâcha d'ôter la pourpre à son maître , pour la donner à son fils, & de fait, il le fit appeller hautement Cesar , & lui mit le diadême sur la tête , le surnommant Auguste , quoi que depuis par mépris on lui donna le nom d'Augustule.

C'est un coup fatal de la Providence de Dieu qu'il falloit que l'Empire d'Occident qui avoit commencé par un Auguste,se terminât par un Augustule : comme celui d'Orient aiant pris commencement sous Constantin le Grand,finit depuis en la personne de Constantin Dragoses,vaincu par Mahomet.

Nepos se voiant trahy par celui auquel il se fioit le plus,mande Odoacer Roy des Erules,à son secours, qui fit comme le loup de la fable , lequel accorda les chiens qui se battoient , en les mangeant;car il se défit de ces deux Princes contestans; & se voiant marcher dans les belles campagnes d'Italie le fer au poing,suivi de fortes legions, sans que les grandes foiblesses de l'Empire tant de fois renversées par les guerres civiles , fussent capables de s'oposer à son dessein,étant venu pour servir un ami , il se paie par ses mains , & se fait maitre de son domaine : L'experience nous apprenant toujours que les charitez étrangeres ont les doigts un

proye, & quittant la Cour de Constantinople vient en Italie suivi de bonnes troupes, pour decider le point de l'Empire & de la vie avec Odoacer, Comme il étoit plein de feu, il traitta fort âprement son adversaire, & le deffit en trois batailles, lui faisant quitter la campagne, & le contraignant de se renfermer à Ravenne, où il le tint l'espace de trois ans assiegé, étant resolu ou de perdre la tête en Italie, ou de se faire couronner à Rome,

Le Pere Theodemire étant déja decedé, la mere cette belle Aureliane qui avoit regné dans les amours, avoit un desir insatiable de dominer sur la plus considerable partie du monde, & étant pour lors au camp, elle ne cessoit de pousser les soldats, & porter un aiguillon de feu bien avant au cœur de son fils : surquoi on raconte qu'Odoacer aprés un si long siege, étant reduit à une extreme disette de vivres, & voiant qu'il ne pouvoit plus longtems subsister, delibera de chercher dans le hazard des armes, le remede qu'il ne pouvoit trouver dans ses langueurs. Il épie le tems auquel les assiegeans ennuiez d'une si longue resistance, sembloient déja se ramollir, & par une belle nuit il fait une sortie avec toute son armée, composée de gens affamez comme de loups, & resolus de vaincre ou de mourir en cette derniere bataille. Leur saillie fut si furieuse & si inopinée, que Theodoric qui étoit au reste grand Capitaine, voiant l'épouvante & le desordre de ses soldats, prenoit déja la fuïte, quand cette Aureliane sa mere picquée d'une ardente ambition, qui lui donnoit du courage par dessus son sexe vient au devant de lui, & le prenant par la main, eut bien l'assurance de lui dire : *Mon fils, où allez-vous ? Il faut faire de deux choses l'une, ou combattre, ou rentrer au ventre de vostre mere. Vous*

regardoient & s'épioient l'un l'autre, comme attendant qui commenceroit le premier.

Theodoric, soit qu'il cherchât du pretexte qu'on trouve toujours assez pour colorer les plus grandes méchancetez, soit qu'il y eût du dessein formé de la part de son ennemi, s'imagina que la terre n'étoit pas assez large pour donner les coudées franches à son ambition, tant que Odoacer partageroit le trône avec lui, qu'il ne falloit qu'un Soleil dans le Ciel, & qu'un Roy dans un païs, qu'il ne pouvoit porter une couronne faite en croissant, mais qu'il étoit bien seant qu'elle fournit la rondeur de son cercle ; & qu'au reste celui-là seroit le plûtôt Roy, qui previendroit le premier son adversaire.

Sur cela il se resolut à un horrible assassinat; car feignant toute amitié & toute bien-vueillance, il mande Odoacer à un magnifique festin qu'il lui avoit preparé, lequel devoit être le dernier de sa vie. C'est grand cas qu'il faut toujours de l'amorce pour prendre les hommes & les oyseaux, & que les plus grands desastres viennent ordinairement dans le jeu, & les banquets, lors que la sensualité domine, & que la raison est en eclipse. Ce miserable Roy des Erules fit assez paroître par sa trop grande confiance, qu'il n'avoit pas tant de méchanceté qu'on en imputa depuis à ses cendres, car il se transporta fort joieusement à ce festin accompagné de son fils & des principaux de son Etat, qui marchoient tout en gens de bonne chere, & qui n'avoient autre intention que de faire la guerre aux plats : tant s'en faut qu'ils eussent pour lors des conseils de meurtre & de sang. Neanmoins le dessein est pris de les faire tous passer par le fer trenchant, au lieu le plus delicieux, où les plaisirs semblent

Procope dit que Theodoric prit un pretexte & le tua fraudeleusement au banquet.

faire renaiſtre les hommes. Ils entrent dans une grande ſalle magnifiquement parée,& ſe mettent à table,on ne parlent au commencement que de réjoüiſſance, l'eſprit debandé ne penſe à rien qu'aux objets de volupté,quand tout à coup le ſignal ſe donne, & les Goths jettent des paroles à deſſein pour offenſer la plus ſobre patience des Erules : Ceux-ci répondent ce que la colere & le vin leur ſuggeroient,Theodoric ſe leve,& prenant ſon épée tuë Odoacer de ſa propre main ; les autres ſe jettent ſur ſon fils,& les Princes du Royaume. Jamais on ne vit banquet de Centaures & de Lapithe,plus ſiniſtrement exprimé,les tables & les hommes renverſez,le vin couloit parmy le ſang, les cris effroyables des mourans , faiſoient trembler ceux qui eſtoient bien loin du peril,& donnoient de la pitié juſques aux bourreaux,ſans que pour cela on épargnaſt perſonne: les corps déchiquetez & ſanglans étoient jettez les uns ſur les autres , & les pauvres ames ſortoient du milieu des maſſacres & de la crapule , pour aller rendre compte au parquet de Dieu.

Sigonius libro 5. de occidentali Imperio in fine

Ainſi le remarque un ancien Manuſcrit tiré d'une Biblioteque de Rome.

Quelles horreurs de l'abiſme, & quelles fureurs de Demon voici, je demande s'il y avoit une beſte au monde qui euſt ramaſſé en un ſeul corps la faim enragée des loups , la fineſſe des renards , la force des lions,la cruauté des tigres & des Pantheres, le venin des baſilics , ſi elle ſeroit plus dangereuſe à l'homme qu'eſt l'homme même, lors qu'il eſt ſaiſi d'une maudite ambition ?

O que la vie des hommes ſeroit heureuſe! ſi elle n'eſtoit infectée de ces venimeuſes paſſions , qui transforment la nature raiſonnable en de monſtres plus étranges que ceux que les Poëtes ont mis aux portes de l'enfer. Nous verrons à la ſuite de cette

histoire, comme jamais une méchanceté ne se dérobe à l'œil de Dieu, & que s'il vient à pieds de plomb pour la châtier, il a neanmoins le bras de fer pour trancher les perfides jusques à la racine,

Ce meurtre divulgué, les Erules se mettent en armes pour venger leur Prince, mais les corps de garde dispofez en plusieurs endroits de la ville, taillerent en piece ceux qui s'y montrerent les plus ardens.

Theodoric fait une declaration tres-ample, par laquelle il témoigne que ce qui l'avoit fait resoudre à cette action, n'avoit été autre chose que la seureté de sa personne, contre laquelle Odoacer avoit un dessein tres-manifeste, qui devoit incontinent éclater à la privation de sa vie,& de son Etat. s'il n'eût prevenu son ennemi en toute diligence, Qu'il a fait ce que la loi de nature lui ordonnoit en un peril si évident ; mais que desormais il témoignera toute sorte de clemence à ceux qui voudront se jetter entre ses bras,qu'il tend indifferemment à l'obeïssance de tout le monde.

Le grand dégoût que chacun avoit pour lors de la guerre,le peu d'esperance que les plus mutins concevoient de venger leurs querelles,& l'autorité de Zenon Empereur de l'Orient, qui ne cessoit d'appuier Theodoric, firent un grand silence dans les armes, & donnerent tout loisir à cét ambitieux Roy des Goths, de se rendre maistre de l'Italie.

Au reste lui voiant que Rome n'étoit alors que comme un grand chêne renversé où l'on court de tous côtez pour en avoir la dépoüille, & que les François, les Visigoths, & les Bourguignons pourroient aspirer comme lui à la conquête de l'Italie, il fit des alliances avec tous ces Princes, & nommément ave Clovis qui regnoit pour lors duquel

il prit la sœur en mariage. De surplus l'Empereur Zenon qui l'avoit toujours porté venant à mourir, comme Anastase son successeur faisoit contenance de faire du changement aux affaires, & se vouloir rendre absolu dans l'Occident, celui-ci sçeut si bien cajoler, qu'il divertit autre part ses ambitions.

On trouve encore dans Cassiodore une lettre qu'il écrivit à cét Anastase luy deputant une solemnelle ambassade pour obtenir la paix; où entre autres choses il dit, *Que c'est bien raison que ceux-là recherchent la paix qui n'ont point sujet de faire la guerre ; & que celui-là se met toujours assez en tort qui ne témoignent point d'inclination à recevoir les conditions équitables de la justice. Quant à lui qu'il reconnoît l'Empereur comme la premiere Dignité élevée par dessus tous les Royaumes , & le soûtien de tout l'Univers , & qu'une des grandes faveurs de Dieu , qu'il a jamais receuë , c'est d'avoir appris à la Cour de Constantinople comme il doit gouverner les Romains. Qu'il sçait que le gouvernement de l'Empereur est l'unique modelle de toute la police du monde , & qu'autant que Dieu la releve par dessus les autres Princes, autant se veut-il abbaisser par dessous ce Monarque , duquel il demande l'amitié tres glorieuse , pour s'appliquer desormais à tout ce qui sera de son honneur & de son service.*

L'Empereur Anastase, qui selon les humeurs de son esprit broüillon , se tailloit assez d'affaire en Orient, sans en aller chercher en Occident, voiant que celui-ci se mettoit aux termes d'un suppliant, lors que sa fortune lui pouvoit déja mettre en bouche les paroles armées pour commander ; lui laissa ronger son os en profonde paix; les Romains considerans qu'outre la force des armes, il avoit le consentement de deux Empereurs d'Orient, le recçu-

rent à bras ouverts, sous l'esperance qu'ils avoient de voir naître quelque tranquillité aprés tant d'orages qui avoient troublé leur Etat.

Voila comme d'un Cavalier de fortune, il parvint à la dignité de l'Empire; sans que toutefois il voulût jamais prendre la titre d'Empereur, se contentant du nom de Roy, pour ne donner point de jalousie à ceux qui en étoient assez susceptibles. Qui voudra considerer les qualitez de sa personne, qui contribuërent à le placer en un lieu si éminent, il trouvera qu'outre la vertu militaire, il avoit d'autres parties assez precieuses, pour bien regner, n'eût été que son esprit se fût noyé, & dans la police humaine, & dans de longues prosperitez qui servent de déloyales nourrices au peché.

Il semble que Sidonius Apollinaris l'avoit étudié, & avoit conté jusques aux cheveux de sa tete, quand à la seconde Epistre de son premier livre, il le décrit si curieusement, & dit entr'autres choses: Qu'il avoit un corps extremement bien taillé, le haut de la tête bien arondi, les sourcils espais, les cheveux longs, le nez aquilin, les lévres delicates, les dents d'yvoire, le teint blanc, meslé d'escarlate, qui rougissoit assez facilement, plus de pudeur que de colere, le corps bien fourni, les bras forts, les mains deliées, la poitrine élevée, & les jambes potelées, le pied petit pour soûtenir un grand corps.

Il ajoûte, pour ses mœurs qu'il prioit Dieu ordinairement devant l'aube du jour, en la presence de ses Evêques, *qui étoient Ariens*, sans bruit ni suite, & que de là il vaquoit aux affaires, & entendoit les ambassades & les requêtes, où il écoutoit beaucoup & parloit peu, se montrant toujours fort retenu aux resolutions, & tres-prompt à l'expedition

Eligi quod feriat quidquid elegeris ferit. Aut feria narrantur aut nulla.

de ce qu'il avoit resolu. Delà il voioit son arsenac, ses magazins, ses écuries & ses tresors, ou il alloit à la chasse, étant naturellement si adroit à tirer, qu'il donnoit infailliblement au but. Aprés l'exercice il prenoit son repas, où il aimoit à être entretenu de choses serieuses, & pour ce qui étoit de sa table, *On y voioit* (dit-il) *la proprieté des Grecs, l'abondance des François, la promptitude des Italiens, & une discipline vraiement royale.* Si aprés le dîner il joüoit aux dez, sa coûtume étoit de se taire quād il gaignoit, de rire quand il perdoit, & jamais ne se courroucer, mais plûtost prendre occasion de dire quelque bonne parole, & manioit les dez aussi virilement qu'il faisoit les armes.

In bonis jactibus tacet, in malis ridet, in neutris irascitur, in utrisque philosophatur.

Au reste, il étoit si bon joüeur, que ne se fâchant point, il avoit de la joie de voir ses sujets en humeur contre lui, & se dépoüilloit tellement dans le jeu d'une gravité affectée, qu'il sembloit n'avoir point plus grande crainte que d'estre craint. Il faisoit bon alors lui demander quelque faveur, & tel souvent perdoit au jeu avec lui qui gaignoit sa cause.

Timet timeri. Ad hoc tabula perit, ut causa salvetur.

Sur les trois heures retournoit le fardeau des affaires du Royaume, où il se rendoit fort assidu jusques au souper,

Indumenta decorata venerandi genio corporis plus liceebant.

Ennodius en son Panegyrique dit, qu'il honoroit la pourpre Roiale des raïons de son visage, & qu'il n'y avoit au monde si bel habit qu'il ne rendit plus beau, en le portant sur son corps : & que ses yeux avoient la serenité d'un Printems, & que ses mains étoient dignes de donner la mort aux rebelles, & matiere de vœux à ses sujets. Que tout ce que faisoient les Diadêmes en la personne des autres Empereurs, la nature l'avoit fait en lui, & qu'il ne lui manquoit rien qu'un heritier : car de vrai il mou-

eut sans avoir laissé aucun fils pour lui succeder.

J'ay voulu, mon Lecteur, vous representer succinctement la grande revolution d'Empire dans laquelle tomba nôtre Boëce; & les qualitez de son persecuteur qui degenererent depuis en une grande barbarie. Mais voïons maintenant ce qu'il fit par le conseil de nôtre grand Boëce, au maniemunt de son Royaume, afin que vous ayez d'autant plus d'horreur de cette felonne ingratitude, qui tua ce saint homme; lequel étoit comme l'intelligence & l'Ange gardien de son Estat.

SECTION IV.

L'entrée de Theodoric à Rome, & son heureux gouvernement par les Conseils de Boëce.

THeodoric, aprés avoir pacifié la ville de Ravenne, & s'être asseuré des places les plus importantes de son Royaume, s'achemine à Rome avec les plus fleurissantes troupes de l'Italie, où il est receu à la façon des anciens triomphes: ce qui réjoüit extremement le peuple, lequel ressembloit alors à la terre qui sort des neiges de l'hyver, comme d'un tombeau pour renaître aux douces haleines du Printems.

Tant d'années s'étoient écoulées où ils n'avoient veu que des divisions, des troubles, de la famine, & du sang. Quand ce Prince vint à paroitre sur ce chariot triomphant avec ses armes dorées, qui lui donnoiét une merveilleuse majesté, outre les graces qu'il avoit de la nature, ils pensoient voir un astre descendu fraichement du Ciel, & le suivoient avec une infinité d'acclamations en témoignage de bien-veuillance.

Comme il étoit descendu au Palais, Boëce qui étoit le premier homme de l'Vnivers en noblesse, en esprit & en doctrine, fut choisi de tout le Senat pour lui faire la harangue, dequoy étant pour lors dans une grande vigueur d'éloquence, il s'acquitta divinement bien. C'est dommage que la posterité n'a gardé un si beau monument de ce rare esprit pour l'enchasser maintenant dans cét ouvrage. De là le Roy se transporta au Circ, qui étoit une grande place destinée aux joustes & aux tournois, & s'étant arrêté au lieu qu'on appelle la Palme d'or il fit placer son trône magnifiquement en un lieu bien élevé, & tout autour des sieges pour les Senateurs, qui parurent tous revêtus des robes de l'Ordre.

Là il fit une harangue pleine de douceur en presence de tout le peuple, par laquelle il témoigna de vouloir relever l'ancienne magnificence de Rome, & avoir un desir passionné de se conformer aux façons des Empereurs qui avoient été les plus zelez pour le bien public; ce qui fit concevoir à tout le monde de tres-bonnes esperances de son gouvernement.

Toute la ville étoit alors en pompe, semblable à une Dame tres-illustre, qui aprés avoir quitté le dueil paroit subitement dans l'ornement d'un bel habir: Jamais jour ne sembla reluire plus delicieusement à un peuple affligé.

Ce fut en ce même tems que S. Fulgence étant venu d'Afrique à Rome, comme aprés avoir visité les Eglises des Martyrs, il passa par le Circ à l'heure que se faisoient toutes ces belles ceremonies, demeura si ravi, voiant la Majesté de l'Empereur, la beauté de son Senat, l'éclat de sa Noblesse, l'apareil du lieu & la foule des peuples innombra-

bles, qu'il s'éctia : *O que Ierusalem la celeste est belle, puisque Rome la terrestre paroit aujourd'huy avec tant d'éclat. Mon Dieu, si vous donnez tant d'honneur en terre à ceux qui suivent la vanité, quelle gloire donnerez-vous au Ciel a vos Saints qui contempleront la verite.*

La ceremonie achevée, le Roy traitta tout le Senat en un festin digne de sa grandeur, & fit des liberalitez aux peuples qui sembloient renouveller la face de l'ancienne Rome. Il se mit incontinent à visiter toutes les places de la ville, connoître les qualitez de ses Senateurs, s'instruire de l'humeur du peuple, voir l'état des affaires, & ordonner de la police.

Quàm speciosa debet esse Ierusalem illa cœlestis, si sic fulget Roma terrestris. Et si in hoc sæculo datur tanti honoris dignitas diligentibus vanitatem; Qualis honor & gloria tribuetur Sanctis contemplantibus veritatem.

Il est certain qu'il étoit doüé d'un assez bon sens naturel, mais il avoit encore si peu d'experience dans les affaires civiles, qu'il avoit bien de la peine de signer seulement les depêches ?

Voila pourquoi un Auteur Anonime qui a écrit sa vie en un style fort simple, témoigne que comme il signoit ordinairement avec quatre lettres, il les fit tailler en cuivre, & les appliquant sur le papier, il passoit le trait de la plume autour, pour s'en servir comme de modelle, afin que par ce moyen il formât un peu mieux son écriture. Ce manquement d'experience fit qu'il se lia fermement à deux grands hommes d'Etat, dont le premier fut nôtre Boëce qu'il fit maître des offices, & souverain intendant de toute sa maison; en telle façon que tout passoit par son conseil : l'autre fut Cassiodore, duquel il se servit comme d'un tres-habile & tres-fidele Secretaire, pour dicter toutes les lettres & les formalitez du Royaume.

Anonymus Author in ejus vita.

Id Author testatur.

Boëce, lequel il aimoit au commencement comme la prunelle de ses yeux, & le respectoit ainsi

que son pere, lui donnoit les formes & les maximes de toute cette belle police que nous voyons reluire dans sa conduite.J'en veux ici coucher quelques-unes, afin que nos Politiques voient le bonheur qui accompagne ordinairement les Etats qui sont conduits par les voies de conscience.

La premiere maxime fut,que le Roy Theodoric étant Arien de secte, non seulement se devoit abstenir de persecuter & affliger l'Eglise Catholique, en quelque façon que ce fût, ni par soy, ni par les siens:mais au contraire la devoit cherir, honorer, proteger, & maintenir de toute l'étenduë de son authorité : dautant que l'experience des siecles avoit fait voir, que ceux qui s'étoient interessez dans les intrigues de religions contraires à la Catholique avoient tres-mal réüssi ; & que sans aller plus loing,les deportemens de l'Empereur Anastase qui regnoit pour lors à Constantinople le faisoient assez paroître,puis qu'il s'étoit envelopé dans la haine du Clergé,& du peuple,pour appuier avec passion certaines nouveautez:& qu'au contraire la pratique avoit enseigné que tous les Monarques qui s'étoient entretenus en bonne intelligence & respect avec les Ecclesiastiques, avoient été toûjours plus respectez en leur conduite, & plus heureux au succez de leurs affaires.

Theodorus anagnostes.

Theodoric garda si bien cette maxime,que pour témoigner le zele qu'il avoit à nôtre religion, il fit trencher la tête à un de ses officiers qui aprés avoir été élevé dans la foy Catolique,se fit Arien, pensant par ce moien se mettre bien avant aux bonnes graces de son maître. Mais ce brave Roy, *Mon ami* (lui dit-il) *puis que tu as esté infidelle à Dieu, je ne pense pas que tu sois jamais fidelle à ton Prince. Tu laveras de ton sang la tache de ta perfidie,*

pour apprendre à la posterité qu'il ne faut point méler les intereſts de Dieu dans les profanes pretentions de ſa fortune.

Il ſe monſtra fort zelé à conſerver la paix de l'Egliſe dans un tres-dangereux ſchiſme qui s'éleva de ſon tems : car comme le Pape Anaſtaſe fut decedé, & qu'on eut procedé legitimement à l'élection de Symmachus, il ſe trouva un broüillon de Senateur, qui voulant faire un Pape à la poſte de l'Empereur de Conſtantinople, pour favoriſer ſes extravagances, banda autel contre autel, & fit élire un Antipape nomme Laurens; ce qui déchiroit le Senat & le Clergé dans de grandes partialitez: mais Theodoric, éteignit le feu aſſez promptement, & aprés s'eſtre bien informé de l'affaire, voyant que Symmachus eſtoit éleu le premier, & porté de la plus ſaine partie, il le maintint d'une puiſſante main contre toutes les priſes des adverſaires, qui n'oſerent enfin reſiſter à ſon authorité.

D'abondant, comme il avoit fait un Edit contre les fauteurs des Etules, qui enveloppoit les Provinces de Gennes & de Milan, où ceux-cy s'eſtoient retirez, cela vint à cauſer bien des miſeres & des larmes dans le pauvre peuple: lequel n'ayant point de plus favorable appui que les Evêques, ſe jetta entre les bras d'Epiphane, & de Laurens, tous deux grands Saints, & grands Prelats, l'un de Pavie, & l'autre de Milan. Epiphane porta la parole, & dit au Roi :

SIRE,

Si je voulois ici compter toutes les faveurs que vous avez reçeu de Dieu, je vous ferois voir plus chiche en vos ſouhaits que vous n'eſtes en vos liberalitez; puis que vous n'avez rien deſiré du Ciel, qui n'ait toujours ſurpaſſé vos vœux & vos eſperances : Mais ſans Ennodius.

parler maintenant de tant de prodiges, n'est-ce pas une tres-grande merveille de vous voir rendre la justice dans le trône de vostre ennemi, & nous voir plaider la cause de vos serviteurs avec une telle confiance, en un lieu que la terreur des armes avoit auparavant rendu si redoutable?

SIRE, C'est le Sauveur du monde qui vous a donné entre vos mains ce peuple, lequel nous a chargé de ses requestes, gardez-vous bien de l'offencer en traitant mal les presens qu'il vous a fait. Vous sçavez comme une puissance invisible vous a mené par la main dans tant de rencontres & de batailles, que l'air, la pluye, & le beau tems ont favorisé vos étendars, comme s'ils eussent été à vos gages. C'est maintenant qu'il faut reconnoître tant de bien-faits, par vostre pieté, sans méprister les larmes des affligez, qui sont les sacrifices des supplians. Les exemples de vos predecesseurs qui ont été chassez du trône par leurs iniquitez, montrent que vous ne le devez établir que dans vos vertus.

Sur cette consideration vostre Province prosternée à vos pieds, vous supplie que vous addoucissiez la rigueur de vos loix, non seulement en faisant du bien aux innocens, mais aussi en pardonnant aux coupables. Car vostre clemence seroit bien petite, si nous nous abstenions seulement de frapper sur ceux qui n'ont offensé personne, sans considerer que la misericorde n'est faite que pour les miserables. En vengeant vos injures, vous ferez ce que font les hommes de terre, & en pardonnant, vous prendrez part à la gloire de ce grand Monarque des Cieux, qui fait luire tous les jours son Soleil aussi bien sur les têtes criminelles que sur les plus innocentes.

Le Roy fit une tres-humaine réponse, disant, que ce n'étoit pas raison que les puissances de la

terre, resistassent aux prieres des Evêques qui fle-chissent le Ciel ; & qu'il remettoit à tous en general les peines de mort ordonnées par les loix, mais d'autant qu'il falloit purger l'ulcere, de peur qu'en se montrant trop indulgent aux vices, il ne les fit passer en exemple à la posterité, la consideration de son Etat, requeroit que les auteurs de la sedition fussent éloignez, afin que leur presence ne fomentât le mal. *Vitia transmittit ad posteros qui praesentibus culpis ignoscit.*

La replique fut trouvée fort raisonnable, & les lettres de graces incontinent expediées par Vrbicus, qui étoit un des grands Officiers de la Cour pour les expeditions.

Il ne se contenta pas de cette courtoisie : mais appellant en son cabinet le bon Evêque, aprés l'avoir hautement loüé, il le deputa és Gaules, pour rachepter les prisonniers Italiens qui s'y trouveroient, d'autant que les Bourguignons en avoient enlevez en quelque course un assez bon nombre, & d'autres accablez des miseres qui proviennent des guerres civiles, s'étoient volontairement égarez. Le Roy donna la commission aux Evêques de les rallier à leur troupeau, fournissant liberalement les frais qui étoient necessaires.

On trouve encore parmi ses lettres une addressante au Comte Adila, où il témoigne que quoi qu'il ait un grave desir de conserver tout son peuple en pleine paix & repos, d'autant que la gloire d'un Prince consiste en la tranquilité de ses sujets; si est-ce qu'il entend principalement que les Eglises joüissent de cette faveur, puis qu'en les obligeant, on attire les misericordes & benedictions de Dieu sur le Royaume: & suivant ce style il cómanda au Duc Ida de faire restituer toutes les possessions Ecclesiastiques que quelques-uns avoient usurpées au *Cassiod. l. 2. 29.*

Languedoc, aprés la mort d'Alaric. Voilà les bons fondemens de pieté qu'il jetta par le conseil de Boëce.

La seconde Maxime fut, de bander tous ses nerfs & employer ses meilleures pensées au soulagement du peuple: dautant qu'il n'y avoit pas un plus efficace moyen de gaigner les cœurs de tout le mõde, qu'en adoucissant l'aigreur des tems, & les charges du passé. On avoit vû, disoit-il par experience que ceux qui avoient voulu posseder de l'or sans la bien-veüillance des peuples, avoient esté tres-mal assurez: Que les Roys ne different rien des autres hommes, si ce n'est qu'il sont puissans pour faire du bien, & que les mediocres n'avoient point d'autre mesure de la grandeur que la beneficence: c'est elle qui faisoit jadis les Dieux des Gentils, & qui maintient les Monarques sur la pierre ferme de la constance.

Theodoric embrassa ce soin fort particulierement, car il s'enquestoit ponctuellement des dommages de ses pauvres sujets: & s'il en trouvoit quelque-uns grevez par le passage de quelques troupes ou autres choses semblables, il leur relâchoit les tailles & subsides ordinaires: comme on peut voir encore en ses lettres, & nommement une qu'il écrit au President Faustus, où il luy commande de tenir la main à cét affaire: *Dautant*, dit-il, *qu'un corps trop chargé, donne du nez en terre, & qu'il vaut mieux mépriser un petit gain, que de se priver des precieuses commoditez qu'on reçoit de l'amours des sujets. La riviere qui coule*, ajoûtoit-il, *quoi qu'elle ne fasse autre ravage; mine toujours son canal: aussi les compagnies de gens d'armes qui passent par les bourgs, & villages, quoi que la discipline militaire y soit gardée, ne laissent pas d'y apporter du*

Lib. ep. 8. Epist. 36.

Cassiod. l. 4.

dommage. Et partant qu'il vouloit qu'on recompensast les lieux qui auroient eu de la charge.

Pour la mesme raison il addressa quinze cens escus d'aumosne au venerable Evesque S.Severin, pour les distribuer aux Païsans, qu'il reconnoîtroit avoir esté interessez aux logemens de certaines compagnies de guerre. Veritablement, comme ce n'est pas une petite temerité aux particuliers, qui n'ont aucune charge ni connoissance d'affaires de pointiller les Grands sur les tribus, & le ménage de leurs finances. Aussi seroit-ce une grande lâcheté de leur dissimuler aux occasions, la moderation qu'ils y doivent apporter, puis qu'elle est si exactement recommandée en la loi de Dieu, & publiée dans toutes les histoires.

Si un estranger venu du fond de la barbarie s'est montré si religieux en matiere de subsides, envers des hommes que ses armes lui avoient rendu fraichement tributaires; les Princes & Seigneurs de la Chrestienté ont bien sujet de considerer ce qu'ils doivent à un peuple qui s'est donné à eux, pour les avoir comme Peres & Protecteurs du commun. Il n'y a point de doute que les excez qui se commettent en telles affaires, sont de tres importantes charges de conscience, qui embarrassent fort une ame à l'article de la mort, & au jugement redoutable du Souverain.

On voit aussi un Edit de ce mesme Prince, où ayant entendu qu'au payement des tailles, les riches faisoient couler le plus fort du fardeau sur les épaules des mediocres, & que les conducteurs de cette affaire y versoient mal, il deteste tout cet abus comme injures faites à sa propre personne, & donne toute liberté à ceux qui auront esté offensez de se venir plaindre à luy, pour y apporter l'ordre

qu'on jugera raisonnable. Ces façons de proceder le firent tant aimer que les autres Princes ayant passé comme les songes d'une nuit, il regna trente ans dans un souverain respect que ceux mesme de la Religion contraire à la sienne luy portoient.

La troisiéme maxime que luy donna Boëce, fut de se rendre tres-exact en l'exercice de la justice d'autant que c'est la base des thrônes,& l'esprit qui anime tout le gouvernement ; & il prit tellement cette parole que le desir qu'il avoit de rendre à chacun ce qui estoit sien, luy estoit chargé à une soif tres-ardente, & une faim continuelle: Il choisissoit les plus entiers & incorruptibles Gouverneurs qu'il pouvoit, & leur disoit ces paroles, rapportées par Cassidore.

Faites que les Juges des Provinces soient pleins de vigueur dans l'observation des loix, que les tribunaux ne cessent de donner des sentences contre les mauvaises mœurs : Que les larrons craignent les portes de vos Palais. Que l'adultere tremble devant un Lieutenant chaste : Que le faussaire ait horreur du cry d'un herault, & que tous les crimes soient exilez de nostre domaine : Que personne n'opprime les pauvres ; que les persecuteurs soient apprehendez & poursuivis, comme pertubateurs du repos public. Vous ferez une Paix generale quand vous aurez abbattu les autheurs des méchancetez qui se commettent : Que les Capitaines contiennent leurs Soldats en toute discipline ; en telle sorte que le Laboureur, le Marchand, le Nautonnier, l'Artisan, entendent que les armes ne sont faites que pour leur défense. Je ne veux pas même qu'on pardonne à mes plus proches, quand il est question de la justice depuis que j'ay pris la Republique en charge, je me suis dépoüillé de mes propres interests : je veux du bien aux miens, mais dans la communauté.

Cassiod. var. l. xij. Mihi propria cura di lapsa est, post quã generalem cœpi cogitare custodiã. Opto mei bene ; sed quod possit esse commune.

Suivant ces maximes je raconterai un trait admirable qu'il fit entr'autres pour signaler sa justice. Vne Dame Romaine laissée vefve par la mort de son mari, avoit perdu un fils né de ce Mariage qui lui fut ravi clandestinement, & nourri en une autre province dans la servitude. Cét enfant devenu jeune homme, receut un avis de bonne part, qu'il estoit d'extraction libre, & fils d'une Dame dont on lui donna le nom, sa demeure, & toutes les circonstances, qui lui firent entreprendre un voyage à Rome avec intention de se faire connoistre. Il vient droit à sa mere, laquelle estoit embarrassée dans certaines amourettes, s'estant donnée à un homme qui promettoit toujours de l'épouser: sans toutefois terminer l'affaire. Cét amant étant pour lors absent, & detenu pour affaires pressantes assez loin de Rome, la Dame eut environ l'espace de trente jours bien libres où elle tint le jeune homme en sa maison, l'ayant reconnu, & avoüé particulierement pour son fils, convaincuë qu'elle en étoit par des marques invincibles: & deslors sa charité étoit si grande envers luy, qu'elle ne cessoit de pleurer de joye dans le recouvrement de sa perte.

Manuscriptum P. Sirmundi Ioannes magnus & Laurentius Venetus.

Les trente jours expirez, l'amant retourne, & voyant cét hoste tout nouveau en sa maison, il demãde à la Dame: *Quelle espece d'homme c'estoit, & d'où il venoit:* elle répondit franchement, *que c'estoit son fils,* luy soit que picqué de jalousie, il pensast que ce fust un pretexte, soit que pretendant ce mariage de la vefve, il n'y voulut point de charge d'enfans, luy dit hardiment, que si elle ne chassoit cét enfant trouvé de son logis, jamais elle n'auroit de part en ses affections. La malheureuse, qui estoit prise d'amour, pour servir à sa passion, renonce ses entrailles, & chasse à toute force de sa maison ce fils

sur lequel elle avoit tant pleuré: Le jeune homme se voyant comme entre le marteau & l'enclume, dans une si grande necessité de ses affaires, s'en va demander justice au Roy, qui l'ouyt fort volontiers, & commande que la Dame fut amenée devant luy pour estre confrontée. Elle nia fermement toutes les pretentions de celui-ci, disant: *Que c'estoit un imposteur, & un ingrat, qui ne se contentoit pas d'avoir receu les charitez d'un pauvre en sa maison, mais vouloit l'heritage des enfans.* Le fils d'autre côté pleuroit chaudement, & asseuroit qu'elle avoit avoüé pour sien, representant fort vivement toutes les preuves que la passion, & l'interest luy mettoient en la bouche.

Le Roi qui sondoit toutes les avenuës pour entrer en l'esprit de la Dame, luy demanda si elle n'avoit pas deliberé de se marier en secondes nopces: Elle répondit, que *s'il se rencontroit un party sortable, elle feroit ce que Dieu luy inspireroit.* Le Roi replique: *Le voila rencontré, puis que vous avez logé cét hoste trente jours en vostre maison, & que vous l'avez reconnu de si bonne grace, à quoy tient-il que vous ne l'espousiez?* La Dame répond, *Qu'il n'avoit aucunes commoditez dont on a toûjours besoin en menage: & à quoy peut bien monter vostre bien*, dit le Roi: *La Dame repart qu'elle avoit bien vaillant mille escus, qui estoit une grande richesse en ce temps-là. Et bien*, dit Theodoric, *j'en donneray autant à ce jeune homme pour son mariage, à telle condition que vous l'espouserez.* Elle bien estonnée, commence à pallir, rougir, trembler, & montrer toutes les contenances d'une femme perduë, qui taschoit à s'excuser, & se coupoit en ses paroles: le Roi pour l'intimider encore davantage, jure son grand serment qu'elle l'épouseroit dés à present, ou qu'elle diroit

les causes legitimes de son empeschement. La pauvre femme condamnée par la voix de la Nature, qui crioit en son cœur, & ayant horreur du crime qu'on lui proposoit, se jetta aux pieds du Roy, avec une grande profusion de larmes, confessant ses amours, son mensonge & son malheur. Alors ce grand Prince prenant la parole, lui dit, *N'estes-vous pas une miserable femme de renoncer vostre sang pour ce vilain qui vous a trompé? Allez en vostre maison, quittez vos amourettes, & vivez dans la condition d'une bonne vefve, prenant de vostre fils le support qu'il vous doit rendre par nature.* Je laisse un singulier exemple sur le mesme sujet, que j'ay tiré de la Chronique d'Alexandrie, & cité au troisiéme Livre, Section vingtiéme, de mon premier Tome.

La quatriéme maxime que Theodoric tira de nôtre oracle, fut d'apeller aux charges les personnes de merite, & fonder son Estat sur les recompenses & les peines que cét ancien Democrite disoit estre les divinitez des Republiques.

Le Roi prit cét avis fort à cœur, & fit deslors Boëce surintendant des offices & dignitez, afin que son jugement fut comme le caractere des belles qualitez de ceux qui autoient les principales commissions. Il ne se parloit point de faveur, ny de chair, ny de sang, ny de nation, toutes les couronnes estoient pour l'esprit & la vertu. Quand quelqu'un estoit destiné à quelque office on faisoit une longue enqueste de ses conditions, lesquelles estant bien reconnues, le Roi en faisoit une declaration par écrit au Senat, où il n'oublioit point de mettre en compte tous ses services, & louables actions, afin qu'on reconnut la sincerité de ses procedures, & qu'il donnat un double éclat à celui qui recevoit un si grād bienfait de ses mains.

Nous pouvons voir la pratique de cecy en une quantité de lettres qui se trouvent sur ce sujet, & nommément en la promotion de Cassiodore à la dignité de Patrice ; où le Roi lui écrivant des lettres pleines d'honneur, fait un narré de sa vie & des fonctions, où il y a tres-bien servi sa Majesté, & puis luy dit: Joüissez maintenant des recompenses de vostre travail, & prenez au double les interests que vous avez méprisez pour le public. Car il n'y a point de plus glorieuses richesses que de voir sa vertu couronnée, & par le témoignage du Prince, & par les loüanges qui sortent de la bouche de tout le monde. C'est estre grandement heureux que d'obliger un Roi à confesser qu'un sujet a déja par son merite ce qu'il lui donne par ses liberalitez.

Epist. 3. lib. 4.

Cela donnoit un si grand courage à la Noblesse de se porter à l'honneur, par les degrez de l'honnesteté, que dans quelques années, on vid la Cour remplie de personnes bien qualifiées de qualitez, de science & de conscience ; qui sont les deux grands ressorts des bonnes affaires.

La cinquiéme Maxime étoit le bon ménage des finances, qui ne sont pas seulement les nerfs, mais l'ame, le sang & la vie des Peuples.

Il faut confesser que les Estats du monde sont sujets à de grandes maladies: tantost il y a de l'endormissement aux affaires, c'est la lethargie: tantost une humeur peccãte & maligne, composée de passions & d'erreurs, qui assiegent l'entendement, c'est l'épilepsie : tantost les obstacles, qui empeschent la lumiere des bons conseils, & ce sont les cataractes qui se forment sur les yeux : tantost les endurcissemens aux bons avis, ce sont les duretez d'oreilles : tantost un malicieux silence de la verité, c'est la squinantie : tantost des oppressions, c'est la

courte haleine: tantost les défaillances de courage, & ce sont les maux de cœur : tantôt il s'y forme une convoitise exorbitante,c'est la bulimie, ou la faim canine ; tantost des froideurs & lachetez à desserrer l'argent pour les choses necessaires,c'est la goutte aux mains : tantost les negligences à bien prendre les occasions,c'est la goutte au pied : tantost les ardantes ambitions,des avarices enragées, & ce sont les fiévres:tantost vous y remarquez des malignitez,& des guerres intestines,qu'on peut appeller les pierres, & les nephretiques : tantost des douleurs sanglantes,qu'on nomme les dysenteries: tantost des grandes corruptions de mœurs, c'est la cachocymie:tantost des émotions subites,sont des erysipeles : tantost des puanteurs de crimes occultes, & c'est une infection du nez que les Grecs appellent *Loyenne*:tantost on y découvre des taches d'impieté,c'est la lepre:tantost une impuissance de tous les membres,c'est la paralisie:tantost une langueur en toutes les parties vitales,& c'est la phtisie.

On n'auroit jamais fait qui voudroit tenir le compte de toutes les maladies, qui sont toûjours dangereuses en leurs sources,& mortelles en leurs issuës : mais cette phtisie qui met le corps à sec,& fait d'un homme vivant une espece de fantosme,ou de squelette, n'est pas des moindres accidents ; & cela arrive à un Estat par le mauvais maniement des deniers,contre la fidelité deuë à la sacrée personne des Rois.C'est ce qui souleve la milice, qui pique les grands , qui donne de l'indignation aux plus raisonnables,& de murmure à tout le monde, lors que les uns comptent en substance l'or & l'argent qu'ils ont ravi , & les autres supportent en idée ce qui est égaré , entretenant leurs pensées du desir d'une chose bien éloignée , comme

qui se voudroit chauffer à la memoire du feu.

C'est ce qui plante le mépris d'une Republique au dehors, la foiblesse au dedans, & la misere de tous costez: ce qui rend un peuple famelique, & un Prince necessiteux dans sa maison. On sçait mieux les effets de cette maladie, qu'on n'en pratique les remedes: car il y a ordinairement dans tous Estats quantité de reformateurs, qui ont de tres-beaux desseins sur les finances: mais on s'en sert comme qui presenteroit des cure-dents avant diner.

L'argent est de la secte des invisibles, on ne sçait ce qu'il devint dans tant de mains, ceux qui en abusent ont quelque sorte de prestiges qui éblouïssent les yeux pendant qu'ils remplissent les bourses. C'est une belle plante que celle qu'on apelle la Hache, ou le Sceptre royal; mais elle nourrit de mauvais petits vermisseaux, qui rongent toute sa substance, & se cachent sous ses feüilles, jusques à tems que s'estant fait des aîles, ils deviennent papillons tout mouchetez de fleurs, & bravent les hommes dans l'air, qu'ils n'eussent osé regarder sur la terre.

Theophr. de plantis.

Aussi est-ce un merveilleux arbre que l'estat des Grands, mais il couvre souvent sous sa belle verdure, ses couleurs, & ses dorures, des hommes qui rongent comme les vers, & qui se font des aisles toutes émaillées de gloire, aux despens du public, pour prendre l'essor sur les testes de tant de mortels, qu'ils regardent d'un œil dédaigneux, comme s'ils ne se souvenoient plus de la terre qui les a porté.

Un Prince ne sçauroit plus obliger son Estat, que d'ouvrir les yeux à tous ces desordres, & faire couler les finances comme le sang par toutes les veines

du corps, se reservant toujours de bons thresors pour se rendre secourable à ses sujets, terrible à ses ennemis, honorable à ses alliez, & necessaire à tout le monde.

Theodoric devint si bien versé en cette maxime, qu'il ne se passoit quasi jour qu'il ne jettât l'œil sur son thresor de l'espargne, & qu'il ne prit la peine de suputer lui-mesme les revenus, & ses dépenses, pour conformer ses entreprises à son argent. Il estoit tres-exact à tirer dans ses coffres tous les gains innocens, & les honnestes émolumens qu'il pouvoit; les conservant tres-cherement pour les necessitez du Royaume. Nous pouvons voir cecy par une quantité de ses lettres, nommément par celle qu'il escrit à Saturnin & Verbusius: où il leur recommande d'avoir grand égard à ce qui est du bon estat de ses finances: & que comme il ne desire point grever son peuple, aussi ne veut-il point qu'on perde des derniers legitimes. Il en rend cette raison qui est bien notable. *Ie fuis* (dit il) *à bon droit la pauvreté, d'autant que c'est la mere des excez; & qu'il n'y a rien de plus pernicieux que d'estre pauvre dans un Empire. La recherche que je fais de mes droits, est la profession de mon innocence; & comme je ne veux point que l'avarice & les extorsions regnent en mon palais, aussi en veux-je bannir la necessité.*

Cassiod l. 1. ep. 19. Indigentiam juste fingimus qua suadat excessus, dum perniciosa res est in imperante tenuitas. Ex epist. 24. l. 5.

La sixiéme maxime fut celle que les Septante Sages donnerent entre autres au Roy Ptolomée, quand il les interrogea des moyens de bien regner. C'estoit un conseil d'avoir mesme en tems de paix, une milice bien entretenuë & bien policée, pour donner de la majesté à son Estat, & de la terreur à ses ennemis. C'est ce que fit Auguste Cesar, pour fonder son Empire, lors qu'il affecta mesme certains revenus qu'il vouloit n'étre employez à autre

chose qu'à l'entretien des Soldats. C'est ce que fit la Republique devant luy, tenant toûjours aux lieux necessaires, des Soldats bien disciplinez. C'est ce qui, au rapport de Valere le grand, a donné les Villes, les Provinces, & les Royaumes, au peuple Romain, & Theodoric s'acquitta bien de ce conseil, puisque luy mesme disoit, *Que jamais on ne faisoit mieux la guerre qu'en tems de paix.*

Res praliorum bene disponitur quoties in pace tractatur. Cassiod. l. 1. epist. 17.

La septiéme fut de bien fortifier les places frontieres : dequoi il fut fort soigneux, comme il tesmoigne en l'Epitre qu'il écrivit à ces Goths, & aux Romains habitans de Tortone, leur donnant commandement de munir cette place, & de n'attendre pas les courses de l'ennemy pour y penser: *Car*, dit-il, *Toutes les choses subites sont inconsiderées, & n'est pas temps de bastir une place quand on est déja dans le peril.* A cela il ajouta encore les forces sur mer, qui sont tres-necessaires, & pour unir les places de son domaine, & pour rompre le dessein de ses ennemis, & pour se rendre grand & redoutable : car l'experience des guerres des Atheniens avec ceux de Sparte, montre assez dans l'histoire de Thucydide, que ceux-là ont le plus d'avantage, qui ont l'Empire de la marine. On peut voir par les lettres que le Roy Theodoric écrivit à son Lieutenant Abundantius, avec quelle passion il desiroit de se rendre fort en cét article, donnant de pressantes commissions de faire & equiper quantité de vaisseaux : où il reüssit si bien qu'il se vantoit que les Grecs, & les Afriquains ne luy pouvoient plus rien reprocher.

Lib. v. ep. 16.

La huitiéme luy recommandoit, nonobstant les grandes forces, d'entretenir la paix & la bonne intelligence avec les Rois ses voisins, afin qu'estant moins occupé aux guerres estrangeres, il eust tout

loisir de cultiver son Royaume d'une bonne police, ce qu'il fit, comme nous voyons par ces Epistres, entretenant ces Princes de témoignages d'affections, de conjoüissances en leurs prosperitez, de consolations en adversitez, d'ambassades & de presens, qui estoient plus ingenieux que somptueux. Sa lettre à nôtre Clovis montre bien qu'il estimoit fort sur toutes l'alliance de France, quand il avoüe que le salut de ce Royaume est sa propre gloire, & qu'il prend une part à toutes les prosperitez qui arrivent à ce grand Roy. *Epist.14. l.2.*

La neufviéme luy conseilloit d'aimer les lettres, entretenir les hommes doctes, qui sont les trompettes de la gloire des Princes, & leur font vivre une vie delicate & glorieuse dans l'estime de la posterité, & ensuite de cherir les arts, caresser les braves maitres, maintenir les marchands, traiter même jusques aux laboureurs, avec beaucoup de douceur, à l'exemple d'Auguste Cesar; Ce qu'il fit si exactement, qu'il se rendit fort aimable à tout le monde, s'abbaissant tellement jusques aux plus petits, qu'il ne dédaignoit plus d'entretenir les Paysans de leur mestier, & cultiver la terre par honneur, de ses propres mains.

La dixiéme estoit d'oster le luxe des particuliers, & se montrer magnifique ez choses publiques, comme aux bastimés, aux theatres, aux necessitez, & aux recreations du peuple, entreprenant toûjours quelque chose de grand pour la majesté du Royaume, & la commodité du commun. A quoi il se porta d'ardeur & de raison, faisant quantité de grands édifices, & reparant l'honneur des places de considerations, jusques à vouloir égaler les grandeurs de l'ancienne Rome: car il dit en une Epistre qu'il escrit à un certain Agapit, gouverneur

de la ville, qu'il ne veut point ceder en ornement aux anciens,puiſqu'il les égale au bon-heur de ſon ſiecle.

Comme en effet,tant qu'il garda ces belles maximes,ſon Royaume fut un Roiaume de juſtice,de paix,& d'abondance,qui eſtoit regardé comme un miracle du monde.

SECTION V.

Les honneurs de Boëce, & le changement de Theodoric.

BOece fut honoré d'un ſi grand reſpect, pour tant de pretieuſes qualitez qui reluiſoient en ſa perſonne, que depuis la fondation de Rome, à peine pouvoit-on trouver un homme de longue robbe, qui fut monté à un ſi haut point d'honneur,par les degrez de la prudence civile, des lettres, & de la vertu.

C'eſt bien une choſe tres-notable,que non ſeulement le Roi le fit trois fois Conſul, mais qu'il voulut auſſi par excez d'amour,que ſes fils,qui n'eſtoient encore que jeunes enfans, fuſſent avancez à un Conſulat non ordinaire; mais de titre & de faveur, qu'on donnoit par rareté à ceux qu'on vouloit ſingulierement gratifier.

Luy meſme confeſſe que ſi on peut tirer de la joye des freſles honneurs du monde,il en euſt bien du ſujet au jour qu'il vit ſes deux fils menez en pompe par la ville,dans le chariot d'honneur, accompagnez de tout le Senat, & ſuivis d'un grand concours de peuple, qui ne ceſſoit de benir le pere & les enfans, comme les rejettons d'une race née au bien de la Republique.

Le même jour il fit en plein Senat un remerciement à Theodoric pour les grandes liberalitez envers sa maison, qui fut trouvé de si bonne grace qu'à l'issue on lui apporta la couronne comme au Roi de l'éloquence: En suite il fit de signalées largesses à tout le peuple, & parut dans la grande place du Circ,assis au milieu de ses deux Consuls, en presence de toute la ville,le cœur épanoüi d'allegresse,& les larmes de joie aux yeux,pour les ressentimens que lui témoignoit le public.

Pour combler tout cét ornement de fortune, il avoit épousé une femme qu'on tenoit estre des plus accomplies qui fussent sous le Ciel: car,ce qui est tres-rare,elle avoit dans un grand esprit,une singuliere modestie, & une excellente pudicité: de laquelle Boece,pour la bien louer,dit en un mot,que *c'estoit l'image de son pere Symmachus qui lui avoit esté donnée par un tres-chaste,& tres-heureux mariage.*

Or ce Symmachus appellé la perle & le precieux ornement du monde universel, estoit un Senateur qui sembloit n'estre composé que de la sagesse & de vertus; pour ce il vivoit encore alors dans une tres grande reputation; & toute cette maison de Boece estoit regardée à la façon qu'écrit Enodius, comme la *veine des pourpres*, voulant dire qu'elle contentoit en soi toutes les grandes dignitez, ne plus ne moins que les veines enferment le sang. Toutefois il ajoute que ces pourpres croissent par la lumiere de Boece qui les possede, & depuis que Rome est devenue le prix de ceux qui l'ont conquestée, comme il n'est plus loisible aux Consuls de moissonner des palmes au champ des batailles,il a égalé les triomphes anciens par la grandeur de son esprit.

Ennodius in epistol. ad Boëtium l. 8. epist. 1. Vena purpuratum. Purpura possessoris luce crescentes.

Gerebert,un autheur qui a écrit de ce tems-là,

appelle le mesme Boece, le pere & la lumiere de la patrie qui gouvernant les resnes de l'Empire en la qualité de Consul, ne laissoit pas de répandre par la force de son esprit aux bonnes lettres tout le lustre, qu'elles avoient, les égalant aux esprits des Grecs.

Gerbertus lib. 1. Epigr. m. Pithoeam.

Tu pater & patriæ lumen Severine Boëci,
Consulis officio rerum disponis habenas,
Infunde lumen studiis, & cedere nescis
Græcorum ingeniis.

Veritablement on peut voir de ce qui suit en cette histoire, le peu d'asseurance qu'il y a aux hommes & aux faveurs. Si les hommes sont des vaisseaux qui ne font que jouer toute leur vie avec les vents, les faveurs sont les flots de verre qui ne cessent de se briser contre les roches. Nous penserions que la Lune seroit plus grande que toutes les estoiles, n'étoit que l'ombre de la terre dont on se sert pour la mesurer, fait paroistre le contraire : & nous aurions quelque opinion que ces grandes dignitez du monde auroient bien de l'eminence par dessus tout ce qui est icy bas, n'estoit qu'elles tombent tous les jours dans les ombres & les phantosmes du neant, qui nous font paroître que nous avons bien de l'illusion dans nos yeux, puis que ces grandeurs ont pris tant d'estime en nostre cœur.

La jalousie, une mauvaise fille, née de bonne maison, qui est celle de l'amour & de l'honneur, partage les couches & les Empires. & a toûjours les yeux si chassieux qu'elle ne sçauroit supporter un rayon de la vertu ou de la prosperité d'autruy. Et pource l'éclat qui sortoit de la maison de Boece, à la façon que sort le jour des portes de l'Orient, n'arresta beaucoup à donner des ombrages au Roi Theodoric, qui se voyant estranger & ignorant par-

mi les Romains,& des hommes de si grand conseil, ne peuvent tirer autre recommandation que celle que luy dõnoit le fer,envia tãt de richesses celestes qu'on avoit contribué au bon heur de son Empire.

Le changement qui arriva pour lors à Constantinople,fortifia grandement ses deffiances ; car on raconte qu'Anastase,un Empereur qui n'avoit quasi fait au thrône que des schismes, considerant les lauriers des Cesars tous fanis sur sa teste,eust quelque degoust & de la vie qu'il avoit passionnément aimée, & du sceptre qu'il avoit possedé avec tant d'ambition. Il est certain qu'estant un jour au Cir, comme il vit une furieuse sedition qui grondoit contre lui, il mit bas volontairement la couronne, & fit sçavoit au peuple par ses Heraux qu'il estoit prest de se deffaire de l'Empire:ce qui appaisa pour quelque tems les plus passionnez : neanmoins comme il estoit fort hai,& qu'il prevoyoit ne pouvoir plus faire un long sejour dans ce monde, il commença à penser à ses successeurs,desirãt porter au thrône l'un des trois neveux qu'il avoit élevé, n'ayant pas d'enfans mâles pour regner. Il eust de la difficulté sur le choix,comme il avoit l'esprit assez superstitieux,qui mit au sort ce qu'il ne pouvoit resoudre par raison : Car il fit preparer trois lits dans la chambre Royale, & fit pendre au Ciel de l'un de ces lits sa belle courõne,qu'on apelloit *le Royaume*,estant resolu de la donner à celui qui par le sort s'iroit placer dessous. Cela fait,il mãde ses neveux, & aprés les avoir magnifiquement traitez, leur commãde de se reposer,choisissant chacun l'un des lits qui leurs estoient preparez. Le plus âgé s'accommode à sa phantaisie,& ne rencontre rien;le second fait le même : il attendoit que le cadet iroit justement au lit couronné,mais il pria l'Empereur

Zacharius Rheter,& M S.Firmundi.

qu'il lui fust permis de coucher avec l'un de ses freres, & en cette façon personne des trois ne prit le chemin de l'Empire, qui étoit si aisé à tenir qu'il n'estoit distant que d'un pas. Anastase fort estonné, vid bien que Dieu vouloit transporter le diadême de sa race : & on ajoute qu'il sceut mesme par revelation que ce devoit estre Justin qui luy succederoit: car comme il avoit deliberé de le tuer avec Justinien, il entendit une voix qui luy parloit au cœur, & luy disoit, *Qu'il se gardast bien de toucher à ces deux personnages, d'autant qu'ils rendroient à Dieu chacun en son temps de bons services.*

Depuis comme ce Justin estant toujours prés de la personne de l'Empereur, un jour sans y penser mit le pied sur la queue de sa robe ; l'Empereur se retournant : *Tu me tiens*, dit-il, *par la robbe, & tu me suivras* ; *mais attens un peu, mon heure n'est pas encore venue.* Ce qui estonna fort tous les assistans qui l'entendoient parler comme un homme ravy, & ne concevoient pas ce qu'il vouloit dire.

Dans quelques jours cét Anastase qui craignoit tant le tonnerre, qu'il s'enfuyoit cacher en une cave aussi tôt qu'il entendoit le moindre grondement, fut tué du foudre sur les degrez même du lieu lequel il avoit choisi pour azile ; Justin venu de bas lieu, & monté par les degrez de la milice à la dignité de Capitaine des Gardes, fut eslu Empereur, duquel (comme il estoit vaillant homme & bien voulu) Theodoric commença de concevoir de grandes jalousies, craignant toujours qu'il luy arrachast des mains l'Empire qu'il avoit usurpé.

Le commencement de la tempeste fut que Justin, qui estoit un Empereur tres catholique, traita les Ariens de Constantinople, qui avoient esté tolerez sous Anastase, avec la severité ordonnée par les loix

loix, les dépoüillant des Eglises qu'ils avoient licentieusement usurpées : Ceux-ci ne manquerent pas de former leurs plaintes, & faire leurs doleances aux oreilles de Theodoric: lequel interpretant le rabaissement de sa secte au mépris de sa personne, entra dans des fougues plus convenables à un barbare qu'à un Roi, qui avoit esté civilizé par de si bons conseils, car il menaça de mettre dans Rome tout à feu & à sang si l'Empereur Justin ne lui faisoit raison ; & pour cét effet, il manda le Pape Jean, & lui fit commandement d'aller promptement à Constantinople pour faire rendre les Eglises aux Ariens : croyant que sa dignité lui donneroit toute creance auprés de l'Empereur:Le Pape lui fit réponse qu'il l'avoit tres-mal choisi pour une telle Ambassade, que le rang qu'il tenoit en l'Eglise,ne permettoit pas qu'il fût proviseur des temples des Ariens,& que s'il avoit quelque mauvais dessein sur sa personne, qu'il estoit prêt de tendre le col pour la défense de l'Eglise,sans qu'il fût besoin de passer pour cela la mer, & entreprendre cé voyage dont il estoit question.

Cela le fit entrer en de plus grandes extravagances, qui menaçoient la ville d'un deluge de sang, si on n'y remedioit ; voila pourquoy le Pape fut supplié de se transporter à Constantinople,& trouver quelque expedient d'addoucir les affaires, sans toutefois rien passer au prejudice de sa conscience; il ceda aux larmes de son peuple, & prit la route de Constantinople accompagné de quelques-uns des principaux Senateurs, où l'Empereur Justin le receut avec de grandes soumissions, & des magnificences nompareilles.

Theodoric attendant le resultat de cette Ambassade, qui ne fut pas si tôt terminée;entre de plus en

plus comme dans un grand labirinthe d'ombrages & de soupçon, commençant à se deffier des Senateurs Romains, & monopoler toutes les affaires avec ses Goths : ce qui fut le commencement de sa ruine. Il fit deslors quatre choses qui depleurent extrémement à tous les gens de bien.

La premiere est, qu'il advança deux hommes, qui parurent à Rome comme deux cometes sur les testes des mortels, l'un s'appelloit Congiastus, & l'autre Trigilla, tous deux hommes de rapines & de concussions, qui par leurs mauvais déportemens décrierent fort l'authorité de leur Prince.

La seconde fut que lui qui avoit autrefois monstré une grande moderation en ce qui estoit des subsides, s'y porta fort déraisonnablement, à la suasion de ces deux Gots, qui estoit prodigieusement avares, & insatiables dans les prodiges de leur avarice.

En troisiéme lieu dans une grande necessité de vivres il fit enlever tous les bleds de la campagne de Rome, contraignant un chacun par Edit exprez de vendre ce qu'il peut avoir, à un prix assez vil, pour les greniers du Roi, & l'entretien des Soldats ; ce qui causa bien des larmes, les pauvres estant aux desespoir, si la teneur de cét Edit eut esté de plus longue durée.

Enfin pour quatriéme violence, il se prit aux plus apparens Senateurs, les dépoüillans de leurs biens, & les menaçant de bannissemens, & de mort, sous des ombrages de crimes de leze-Majesté.

Boëce essaya de guerir Theodoric par toutes les voyes les plus douces : mais voyant que son esprit estoit devenu fort noir, grandement alteré en tout ce qui étoit de la raison, pour ne perdre l'honneur & la bonne conscience dans le naufrage com-

mun qu'il prévoyoit, commença à rougir comme un lion, contre toutes les corruptions de cette Cour venale.

Il entreprit vivement ces deux puissans favoris & leur resista dans la plus grande vigueur de leur credit, avec tant de liberté & de constance; qu'on connust bien deslors que cét homme tenoit son ame entre ses mains, estant toûjours prest de la donner pour la defense de la justice. Trigilla qui estoit le surintendant de toute la police de l'Empire, & l'organe du Roy Theodoric, vouloit faire de l'habile homme, & donner de la couleur de prudence & de raison à des actions fort deraisonnables, nommément à cét Edit qui avoit esté publié pour ce grand amas de bleds qu'on faisoit aux magazins du Prince, dans les grandes necessitez & indigences du peuple. Boëce blamoit hautement cette conduite, & ne cessoit de remonstrer les miseres des Provinces, en parole fort efficaces, demandant audience au Roy pour le bien de son Estat.

Theodoric, soit qu'il n'eust pas renoncé encor à la reputation d'un Prince equitable, soit qu'il pẽsast que son grand favori Trigilla, fust fondé en de tres-pertinentes raisons & de fortes rencontres d'affaires qui lui faisoient remuer ces nouveautez; voulut oüir en son cabinet une conference de Boëce & de Trigilla, sur le cours des ordonnances, où Boëce defendit la cause des Pauvres avec tant de poids de raison, de prudence, & de courage, qu'il encloua toute la baterie de Trigilla, & porta le Prince jusques là, qu'il luy fit revoquer son Edit. Surquoy ces deux favoris avec tout le party qu'ils trainoient, se sentans demesurément piquez, commencerent à jetter de plus en plus dans

l'esprit de Theodoric, déja assez alteré, une infinité de défiances contre Boëce & tout le Senat. Et dés-lors Paulin & Albin, deux personnages les plus qualifiez de Rome, qui avoient passé par toutes les charges les plus honorables de la Republique, furent tres-maltraitez, pour des raports & suspicions que ceux-cy leur avoient suscitées. Boëce voyant les affaires reduites en un point où la dissimulation ne les pouvoit amander, parla enfin au Roy Theodoric en plein Senat, avec toute la liberté que lui dictoit sa conscience : en lui disant,

„ SIRE, Je n'ignore pas que nous sommes en un
„ tems, où il est quasi plus facile de voler, que de
„ parler de l'estat de cét Empire, sans offenser per-
„ sonne, & que tout discours qu'on puisse faire pour
„ le present, sera toujours suspect à ceux qui ont ren-
„ du nos pensées mesme criminelles à vôtre Majesté.
„ Si est-ce qu'il faut avouer que c'est une chose
„ tres-difficile, de se taire dans une si grande revolu-
„ tion d'affaires, puisque la nature ne nous a pas fait
„ comme les Crocodiles, qu'on dit avoir des yeux
„ pour pleurér, & point de langue pour se plaindre.
„ J'aperçois que nous perdons quasi tout ce que nous
„ avons de Romain, & qu'en ce desastre universel,
„ où tout le monde devroit roidir le bras contre la
„ violence, on se contente de faire ce qu'on fait quād
„ il tonne, chacun prie que la foudre ne tombe point
„ sur sa maison, se souciant fort peu du danger de
„ son voisin : aussi voyons-nous que plusieurs Se-
„ nateurs, à qui la dignité devoit mettre en bouche
„ de bonnes & fortes paroles pour la deffense de la
„ justice se contente de gauchir au coup, & s'imagi-
„ nent de la securité dans les ruines.
„ Pour moi, j'avouë franchement, qu'estant né

d'un sang qui n'a jamais apris à flatter personne, «
& me voyant en un rang où mon silence peut être «
injurieux au public, si je ne puis retenir la liberté «
deja trop penchante à son malheur, j'en retiendray «
pour le moins l'image, & dans une servitude si ge- «
nerale, je diray une chose ou qui acquitera ma «
conscience pour le present, ou qui consolera mes «
cendres pour l'avenir. «

Helas, Sire, quand je vous contemple assis sur «
ce trône de gloire, où la main de Dieu semble vous «
avoir porté par miracle, affermi par consideration, «
& beni par tant de prosperitez, je ne puis que je «
ne me ressouvienne avec les plus tendres ressenti- «
mens de mon cœur de la serenité des premieres an- «
nées, ausquelles vous pristes en main le gouvernail «
de ce grand Empire: Qui vit jamais des divers me- «
taux si heureusement alliez, que nous vismes pour «
lors des nations differentes, unies en un mesme «
corps sous vôtre autorité: Quel consentement dans «
les volontez? quelle intelligence dans tous les or- «
dres, quelle vigueur dans les loix, quelle obeissance «
dans les sujets, quelle approbation dans le Senat, «
quel applaudissement dans le peuple, quelle police «
dans les villes, quel bonheur dans les armes, quelle «
benediction dans tous les succez de vos affaires? «

Ne sembloit-il pas que Dieu avoit attaché à vos «
estendarts, & à vos Edits, quelque vertu secrette, «
qui faisoit triompher les uns en guerre, & reüssir «
les autres en paix, avec tant de terreur & de grace, «
que ces choses mesmes contraires de leur nature, se «
lioient fermement ensemble pour vos avantages? «

O Sire, Qu'est devenuë cette face dorée de vôtre «
gouvernement? qui nous l'a changée en ce visage de «
plomb? Peut-estre avez-vous estimé que c'estoit la «

grandeur de V. M. de tenir bas un Senat, à qui
» tous les Empereurs ont tant deferé, qu'ils l'ont
» estimé aussi necessaire pour leur grandeur que les
» feüilles le sont à la rose pour composer sa beauté.
» Je dirois, Sire, combien ces conseils sont precieux,
» n'étoit que l'experience des années de vôtre regne
» vous en a plus apris que la malignité des hommes
» n'en sçauroit effacer, si tant est que vous appelliez
» encore au conseil vôtre sens & vôtre entendemét,
» que Dieu avoit rempli de tant de belles & augustes
» tes lumieres. Croyez que ce peuple est comme
» l'herbe du basilic, qui rend une bonne odeur, à ce
» qu'on dit, quand on la manie doucement, & qui fait
» des scorpions quand on la frote avec rudesse. Tenez-
» nous dans l'estime & dans l'estat que vous
» nous avez tenu jusques ici, vous ne verrez rien de
» plus traitable que le peuple Romain ; mais si vous
» y procedez avec les violences par lesquelles on s'é-
» force tous les jours d'alterer vôtre bon naturel, il
» est à craindre que cette severité ne produise bien
» du venin à ceux même qui en pensent tirer de la
» douceur.
» Nos ennemis ne cessent de vous alarmer sur le
» manquement du respect dû à V. M. & toutefois
» Dieu sçait que nous avons tellement respecté l'au-
» torité Royale, que la voyant entre des mains tres-
» injustes, où elle perdoit son éclat, nous n'avons pas
» permis qu'elle perdit le fruit de nostre obeissance.
» Permettez, Sire, une liberté qui a esté toujours
» le plus precieux heritage de cét Empire ; vous avez
» mis des hommes sur nos testes, qui pour trencher
» des Grands, ne voulant rien moins paroitre que ce
» qu'ils sont, tâchent d'étoufer dans nos malheurs la
» bassesse de leur origine, & croyent que le moyen de
» justifier leur conduite, c'est d'oster les yeux à ceux

qui en ont, & rendre les langues muettes, de peur « d'aprédre une verité. Naitre aujourd'hui riche, c'est « naitre une proye ; & venir au gouvernement avec « quelques avantages d'esprit, c'est se faire des enne- « mis : Toutes les grandes actions sont suspectes, & « semblables, que pour trouver la seureté, il la faille « cherche dans l'ignorance, ou dans la faineantise. «

Nous avons tant apris à obeïr, que jusques ici « nous n'avons pas seulement voulu entrer en consi- « deration du partage que vous faites de vos faveurs, « vous les laissant plus libres que ne sont au Soleil « ses rayons, & nous contentant de respecter le cara- « ctere de vostre Majesté aussi bien sur les roches « que sur les marbres & sur l'argent. Mais aujour- « d huy que nous voyons les plus delicats interests « du Royaume entre des mains moins nettes que « nous voudrions, que pouvons nous faire autre cho- « se dans une clameur si publique, sinon de remon- « strer ici tres-humblement ce que les rusez dissimu- « lent, les miserables endurent, les bons deplorent, & « les pierres racontent ? «

Où est le tems, Sire, qu'on entendoit sortir de « vostre bouche ces belles paroles, Qu'il falloit ton- « dre le troupeau, & ne le pas écorcher: Qu'un corps « trop chargé donnoit du nez en terre : Qu'il n'y a- « voit tribu comparable aux precieuses commoditez « qu'on tiroit de l'amour des sujets?] Et maintenant « toutes les villes & les compagnies pleurent les ri- « goureuses concussions qu'elles resentent, pour sou- « ler de leur sueur & de leur sang l'avarice de quel- « ques particuliers ; qui est toutefois aussi devorante « que le feu, & plus insatiable que l'abisme. «

Ie n'aigris point ici nos malheurs par une ampli- « fication de paroles, je vous ay fait voir, Sire, lors « qu'il vous a plu m'oüir dans vostre cabinet, les lar- «

„ mes des provinces,qui ont attendry vostre cœur à
„ la compassion,& ouvert vos mains aux liberalitez:
„ Que si on n'alteroit point vos bonnes volontez,
„ vous seriez assez capable d'acquiter le Ciel de tou-
„ tes les promesses qu il nous a faites sur le bon-heur
„ de vostre Empire.

„ Ouvrez ces yeux que vous avez tant de fois ou-
„ verts au soulagement de vos pauvres sujets ; & en
„ quelque part que vous les ouvriez, vous ne verrez
„ que des miseres. N'est-ce pas chose estrange que les
„ esclaves estant vendus quelquefois à des maistres
„ humains,adoucissent l'aigreur de leur condition par
„ quelque traitement raisonnable;& qu'il n'y ait que
„ le peuple Romain qui achepte tous les ans sa servi-
„ tude, que le peuple Romain qu'on rende compta-
„ ble du bien qu'on lui a ravi,& tributaire des nau-
„ frages de sa pauvreté ?

„ On a pris de là le chemin à l'oppression des Ma-
„ gistrats, & on s'est persuadé que pour bien faucher
„ le pré, il faut abatre les testes des plantes les plus
„ chrestées. Paulin est dépoüillé. Albin est criminel de
„ leze-Majesté, ils sont assez coupables puis qu'ils
„ sont riches & puissans : On dit qu'ils ne peuvent
„ trouver d'assurance que dans leur aneantissement.
„ Et qui ne voit que ces procedures tendent à la rui-
„ ne de ce tres auguste corps, qui soutient il y a tan-
„ tost trente ans, vôtre royale Couronne ?

„ Helas, Sire, si on crie contre les Sorciers qui em-
„ poisonnent les fontaines ; comment nous tairons-
„ nous, voyant qu'on tache d'envenimer l'esprit du
„ Prince, qui est la source de tous les conseils ; afin
„ que nous trouvions desormais le poison où nous
„ esperions les remedes ?

„ Sire, regardez vous seulement vous-mesme, &
„ vous imitez ; Reprenez cét esprit qui vous a fait

regner dans nos cœurs aussi bien que dans nos Pro- «
vinces: separez les flatteurs des vrais amis, écoutez «
ceux dont vous avez reconnu la fidelité dans les «
succez de tant de prosperitez. «

Souvenez vous que vous étes fait pour regner «
sur les homme, non comme un homme, mais com- «
me la loi, pour porter vos sujets dans vostre sein, & «
non pas sous les pieds; pour enseigner d'exemple, «
& non pour contraindre de force, pour estre Pere «
des citoyens, & non maistre des esclaves. Souve- «
nez vous que les Rois sont donnez du Ciel pour «
l'interest des peuples, & qu'ils ne doivent point «
tant avoir égard à l'estenduë de leur puissance, «
qu'ils ne considerent en mesme tems la mesure de «
leurs obligations. Faites que la grandeur de vôtre «
Majesté paroisse dans ses bien faits, & que cette «
parole que vous aviez autrefois en bouche, vous «
demeure éternellement au cœur lors, que vous di- «
siez; [Qu'un bon Prince ne doit rien tant craindre «
que d'estre trop craint.] «

Cette harangue échauffa grandement les esprits; & le Roy Theodoric demeura si fort estonné de cette liberté, qu'il paroissoit n'estre pas bien asseuré de sa contenance: il dit seulement en peu de mots qu'il donneroit toute satisfaction au Senat, quand le tems auroit donné de l'éclaircissement à quelque affaire dont il se vouloit informer pour traiter à la premiere seance.

Trigilla, Congiastus & Cyprien, les principaux de la faction des Goths, se voyant picquez jusques au vif, resolurent que le tems estoit venu auquel il falloit, ou estre perdus ou perdre Boëce; & depuis cette assemblée ils ne cesserent d'assieger l'esprit du Roy qui estoit devenu ombrageux, chagrin, & timide de mille objets de deffiance, sur les

menées de Boece, l'asseurans que la conspiration estoit toute formée, & qu'elle ne cessoit de se tramer à Constantinople par le Pape Jean, & ses complices, à Rome, par Boece, Paulin, & Albin, qui avoient de merveilleuses correspondances. Non content de ceci ils gaignent des ames venales, & pratiquent des faux tesmoins, ils contrefont des lettres & des fausses signatures, au nom de Boece qui disoient tout ce qu'avoit dicté leur passion.

C'est ce qui donna le plus dangereux coup à l'esprit du Prince: car aprés avoir leu ces cayers, & oüy quelques depositions qu'on luy fit entendre, il ne voulut plus d'autre information pour se resoudre, mais assemblant promptement le Senat, il entre avec ses papiers en main, monstrant dans son visage le trouble de ses pensées: & parle en ces termes:

„ La derniere harangue que fit Boece en ce lieu „ estoit, la trompette de la conjuration formé contre „ mon estat. Je ne m'étonne plus s'il avoit pris à tas„ che de décrier nostre gouvernement avec un si „ grand apareil d'eloquence pour porter vos esprits à „ la rebellion; mais je m'esmerveille comme il s'est „ promis de tirer à son parti des complices d'un corps „ si innocent que le vôtre. Tous mes officiers lui de„ plaisent, comme à celuy qui est ennemy des bons „ offices qu'on me rend: & toutes les faveurs que „ j'ordonne au merite des miens, sont autant de cri„ mes de ma propre personne, envers cét esprit qui „ tire le venin de tout ce qui sert aux autres de „ nouriture. Ce que le Prince éleve, sert d'objet à son „ envie, & ç'a été toûjours luy faire tort, que de luy „ donner dans les honneurs un compagnon. Il deplo„ re les miseres du public, comme s'il en estoit le Pe-

te ; & il luy semble qu'on dérobe tout ce que la « justice met en une autre main que la sienne. «

Quand les Gipides & les Bulgariens auroient « desolé toute l'Italie, il ne pourroit former « d'autres plaintes qu'il fait de l'Estat de nôtre « regne, où, Dieu mercy, il n'y a rien de si fascheux qui ne semble un siecle d'argent, si on le « veut comparer à l'Empire de ceux qui nous « ont precedé, & nos bons sujets ne s'estiment « point si mal-heureux sous moy, qu'ils ne pensent « que ma conservation soit la premiere de leurs felicitez. Mais il lui faut des pretextes de pieté pour colorer son dessein & prendre un tiltre de protecteur « du peuple, pour se faire usurpateur de mon Empire. « Veritablement si l'ambition pouvoit estre rassasié, « j'avois fait à l'endroit de cet homme tout ce qu'on « peut faire à ceux qui sont les plus affamez de « l'honneur, l'élevant à toute les charges eminentes, « donnant mesme à ses enfans, en un fort bas âge, « des dignitez qui ont esté estiméesen cette Republiquecomme des prodiges. Et en faisant ceci je « cherchois du fond dans un abisme, où il n'en falloit point attendre. «

J'ay enduré toutes ces extravagances, tant qu'il « m'a esté possible, estimant toujours que de me « plaindre de lui, c'estoit donner des convulsions à « més propres entraillles; mais puis qu'oubliant tous « les respects du devoir, il ne s'est peu oublier de son « naturel, qui est de faire du mal à ceux qui lui veulent du bien ; Je vous demande en qualité d'un « Roy, la justice que vous rendriez au moindre de mon Royaume. »

Je n'ay pas son eloquence pour amplifier des impostures, mais j'ay quelque force d'esprit pour juger d'une verité. Voicy mes tres-fidelles sujets qui » «

» deposeront la conjuration qu'il a tramée contre
» mon Estat. Voici les cayers, signés de sa main, qui
» étoient dépechés à l'Empereur Justin, pour l'appeler
» à ma despouille, vous jugerez là dessus, & ordon-
» nerez ce qui sera raisonnable, n'estant pas mon in-
» tention de pretendre ici autre satisfaction que celle
» que les loix me donneront.
» Comme il eust dit ceci, il fit entrer ses témoins qui estoient un Basilic, un Opilion, un Gaudence, des gens perdus de conscience & de reputation; neanmoins Theodoric les fit oüir aspremement, & sans recusation contre l'innocent; puis il commença à produire ce beau cayer adressant à l'Empereur d'Orient, qui estoit entierement supposé par les damnables impostures d'un nommé Cyprien.

Le pauvre Boëce se trouva tout à coup comme le juste Naboth dans l'assemblée de ces ames perverses, & quelque effort qu'il fist pour la declaration de son innocence, elle fust opprimée par une puissante faction, qui emportoit les esprits, ou par corruption, ou par foiblesse, à la ruine de la vertu.

Le Roy pressoit les Senateurs d'opiner là dessus, ceux qui ne vouloient pas paroistre suspects, jettoient la pierre fervemment contre l'accusé, & pensoient que la condamnation estoit leur delivrance: les autres qui estoient ennemis s'y portoient avec beaucoup d'animosité, il restoit peu d'ames foibles qui suivoient le cours de la violence; tellement que le bannissement fut decreté contre Boëce, selon l'intention de Theodoric.

Veritablement s'il y a chose pitoyable dans le monde, c'est de voir les criminels juger du sang d'un innocent, & considerer qu'affligeant un homme en tout ce qu'on le peu affliger, on luy oste encore ce precieux joyaux de la reputation, qui nous

fait vivre dans l'estime des gens de bien, d'une vie delicate & spirituelle, en la façon que vivent tous les Grands dans la memoire des siecles.

Le sage Boëce aprés s'estre consommé d'amour & de travaux, pour la partie, est enlevé de son sein comme un perfide, & mis entre les mains des gardes pour le conduire à Paule qui estoit le lieu de sa prison.

On ne lui permet pas d'aboucher son beau-pere Symmachus, mais tous ceux qui avoient eu l'honneur de son amitié sont escartez; à peine eust-il le moyen de dire le dernier adieu à sa femme Rusticienne, laquelle voyant son mari, tombé subitemẽt d'une si haute dignité à un tel desastre, ne se peut tenir de lui dire, en pleurant chaudement :

« Monsieur, est ce-donc là ce que vôtre innocence « merité, le Roy a deliberé de vous faire mourir, « pourquoi laisse-t'il encore envie une partie de « vous-mesme qui vous a toujours été si chere ; I'ay « assez de courage pour vous suivre au bannisse- « ment, à la prison, & à la mort. *Mais Boëce luy* « *repliqua en peu de paroles, pour ne point attendrir son* « *cœur davantage*, Madame, l'heure n'est pas enco- « re venuë, ne vous atristez point de me voir endu- « rer pour la justcie, c'est un tiltre d'honneur que « Dieu reserve à ses enfans. La nourriture que vous « avez tirée de vostre bon pere, & les enseignemens « que vous avez eu de moim'ẽ, fait esperer que vous « porteriez cét accident avec une resolution Chré- « tienne. Ma fille, il n'est pas seant que nos larmes « qui tombent d'autant plus haut que nous avons « esté eslevez en grandeur, portent quelque chose « de ravalé dans l'estime des hommes. Soutenez vous « un peu sous vostre faix, & ouvrez vostre cœur aux « consolations du Ciel, puisque celles de la terre «

„ sont meslées de tant d'amertumes: *Puis se tournant à ses enfans qui fondoient en larmes :* Mes enfans, *dit-il,* Dieu desormais vous servira de Pere, faites provision de grandes vertus qui ont été toujours l'heritage de nostre maison : car tous les autres biens ne sont que de la poussiere & du vent : c'est la leçon que Dieu vous fait dans le changement de ma fortune. Consolez vostre bonne mere par les devoirs de vostre bonne fidelle obeïssance, & vivez dans l'esperance. Peut-estre me verrez-vous encore, selon que Dieu ordonnera, plutôt que vous ne pensez.

Ces paroles estoient des fleches qui perçoient ces cœurs fidelles des plus justes ressentimens de la nature; lesquelles ne doivent finir si tost, nonobstant tous les lenitifs qu'on y pouvoit aporter.

SECTION VI.

La prison de Boëce.

Les grands changemens de fortune qui arrivent soudainement, ont cela de propre qu'ils heurtent nos esprits comme des vagues non prevenuës: & nous donnent le coup devant que nous ayons loisir de nous reconnoistre.

Le pauvre Boëce se voyant entre quatre murailles, esloigné de la ville, qui avoit servi d'un theatre de gloire à toute sa maison, arraché de la charité des siens, privé de sa biblioteque, & de toutes les plus pretieuses commoditez de la vie, enfermé comme une victime destinée à un sacrifice sanglant, se sentit au commencement surpris d'une tristesse assommante, comme lui-mesme a laissé par escrit. Il plaignoit avec des souspirs entrecoupez

son innocence indignement traitée, il retraçoit en sa pensée les marques de son ancienne fortune, il jettoit l'œil sur sa famille delaissée, qui lui sembloit estre en la gueule du lion, il se remettoit en memoire l'indignité des accusateurs qui avoiēt été oüis contre lui, l'ingratitude du Senat, qui l'avoit condamné, pour lui avoir esté fidelle; la cruauté avec laquelle on avoit executé cet arrest, le débris de ses moyens, la perte de sa reputation, & toutes les noires horreurs que se figure un homme declaré criminel de leze-majesté.

Dans cét abisme d'inquietudes, il se fâchoit quasi contre la mort, laquelle s'emparoit de tant de jeunes gens qui ne demandoient qu'à vivre, & ne lui daignoit pas seulement fermer les yeux qu'il detrempoit toujours dans les larmes: De là nous pouvons voir que les plus forts esprits dans ces accidens si estranges & si inopinez, payent toujours quelque tribut aux passions naturelles des hommes. Mais aussi d'autre-part nous remarquerons l'empire qu'un entendement bien fait à sur soymesme, quand nous le verrons dissiper tous les troubles & agitations de son cœur par la vivacité de la raison, & l'usage des preceptes de la sagesse dont il se servit parfaitement en cette captivité.

Nous avons encor le livre de ses Consolations qu'il composa dans cette prison; qui est bien au jugement des doctes, l'un des excellens ouvrages qu'on pourroit produire sur ce sujet, où il introduit la Philosophie qui le vient visiter; & l'éveillant de ce profond sommeil de tristesse. Quoi Boëce (*lui-dit-elle*) estes vous donc celui que j'ay nourri de mon lait, que j'ai soutenu de si bons alimens, & conduit jusques à la force de l'âge viril? Veritable-

Lib. 1. prosa 2.

ment je vous avois donné des armes qui vous maintiendroient encore contre tous les coups de fortunes, n'étoit que vous les avez quittées, Ne me connoissez-vous plus ? D'où vient ce silence : parlez, est-ce de honte, ou de stupidité ? j'aimerois mieux qu'il fut causé d'une juste pudeur, mais à ce que je vois vous étes tout hebeté. Ne me voulez vous rien dire? hà le pauvre homme il n'est pas du tout perdu! mais à ce que je voi il a la lethargie, maladie commune à ceux qui se laissent aller aux illusions d'esprit. Il s'est oublié de soi-méme, mais il reviendra, quand il m'aura reconnuë, seulement essuyons un peu ses yeux apesantis des humeurs de la terre, & couverts d'un gros nuage du monde.

Cela fait Boëce revient à soi, & fait un merveilleux dialogue avec cette Reine des esprits; auquel je renvoye le Lecteur; me contentant de remarquer ici les principaux argumens qui lui servirent pour sa consolation, afin que nous apprenions avec lui dans nos afflictions à nous resoudre aux volontez de Dieu, & succer le miel de la pierre, comme parle l'Ecriture.

L. 1. prosa. 6. Maximus fomes salutis vera de mundi gubernatione sententia.

La premiere raison que lui proposa cette Sagesse venue du Ciel, fut de lui demander; Quelle opinion il avoit de la providence de Dieu, & s'il pensoit que le monde roulast à l'aventure, ou fut gouverné par raison. A Dieu ne plaise, dit Boëce, que j'en vienne jamais à ce point de folie de penser que tout se fasse icy bas par hazard, je sçai que Dieu preside au monde comme à une maison que lui-même à bâtie de ses mains, & que rien n'arrive aux affaires des hommes, que par son commandement ou sa permission. La dessus la Philosophie s'écria : Vrai Dieu c'est bien merveille qu'un homme qui a un tel sentiment de la Providence divine puisse

être

être malade de la maladie dont je vous vois atteint. Mon ami, vous estes entré au monde comme dans une lice ou dans un cirque dont cette Providence a fait le tour de ses doigts. Il faut que vous enduriez patiemment tout ce qui vous arrive dans ces termes, comme une ordonnance de Dieu, auquel vous vous estes soumis. C'est lui qui gouverne nos vies, nos conditions, nos fortunes: si vous avez deliberé de donner la loi à la police du Tres-haut, dont vous la devez recevoir, que gagnerez-vous autre chose, sinon que vous serez la mutin, & rendrez vostre condition toujours plus aigre par vostre impatience ?

Je vous laisse à penser, si vous estiez embarqué dans un vaisseau, vous iriez selon le cours des vents, & non pas selon le mouvement de vos volontez : si vous aviez labouré & semé, vous auriez des années fertiles & steriles, selon la diversité des temps, & vous voudriez avoir une fortune toûjours ronde & toûjours stable, vous voudriez retenir a force de bras son chariot toûjours roulant? n'êtes-vous pas bien simple de ne pas juger que si elle n'avoit de l'inconstance, elle ne seroit plus fortune ?

Ne m'allez point ici questionner sur les afflictions des gens de bien, & sur les prosperitez des impies. Quel tort Dieu fait-il à un innocent, s'il lui fait le partage de toutes les grandes ames qu'il ne veut point tenir dans les delices d'une vie oisive, mais dans les exercices de la vertu,? ne sçavez-vous pas qu'il y a des poissons qui meurent dans l'eau dormante, & se plaisent aux boüillons des excluses : *Les grands esprits vont tous de ce pas-là : Ils ne se perdent non plus dans la tribulation que le soleil fait dans son éclipse, qui ne sert qu'à le rendre plus clair.*

Et quel avantage pensez vous que tirent les mé-

chans des commoditez de cette vie? y a t'il rien de plus miserable que d'estre transformé en beste par l'énormité de ces vices, & adjouter à tant de crimes l'impunité? Vous dites qu'ils font tout ce qu'ils veulent, & je dis qu'ils en sont tant plus malheureux: car si c'est un malheur de vouloir un mal, c'est un double malheur d'avoir la puissance de l'executer.

Si miserum est voluisse prava potuisse miserius est lib. 4. prosa 4.

Si tous les criminels estoient punis selon leur demerite, ils auroient quelque bien qu'ils n'ont pas; c'est à sçavoir, la punition de leurs offenses: laquelle estant une œuvre de justice, ne peut estre que bonne, ils auroient quelque frein pour arrester leur desordre; quelque apprehension des jugemens de Dieu: cela leur étant derobé par de longues prosperitez, que leur reste-t'il autre chose, sinon d'aller à l'extremité des supplices par l'extremité des crimes? Pour moy, si je voulois bien punir un homme depravé je ne lui ordonnerois ni rouës, ni flâmes, ni tortures, mais je le creverois d'honneurs, d'or, & d'argent, & de richesses, & quand il seroit plein jusques à la gorge, je lui tirerois le rideau pour lui faire voir la vertu, & le Paradis, lors qu'il auroit trahi l'une, & perdu l'autre par le desastre de sa conduite.

L. 3. metr. 8. Quid dignum stolidis mentibus imprecer, &c.

La seconde consideration fut que la Philosophie l'interrogea, s'il sçavoit bien, Qui il estoit, & comme Boëce eut répondu, Qu'il étoit homme d'honneur; remettant en memoire les grandes richesses & dignitez dont il avoit jouy par le passé: *Veritablement* (lui dit-elle) *je voi bien qu'il y a bien de l'oubliance de vostre condition & de la delicatesse en vos plaintes. Si Dieu vous avoit mis de l'or aussi bien que du sang dans les veines, & qu'il vous eu fait naistre tout farci de pierreries, ou chargé d'honneurs & de dignitez dés le ventre de vôtre mere, vous auriez quelque sujet de*

vous plaindre qu'on vous raviroit les appanages de vôtre naissance : Mais qui estes-vous, & d'où estes-vous venu ? *Vous dirai-je combien d'années il y a que vous nâquistes un petit enfant, tout nud, qui rampoit sur la terre, la bouche ouverte aux cris & à la faim? qui n'avoit pas un seul petit poil sur le corps pour le couvrir, & maintenant vous prenez un esprit de Monarque, & n'estimez pas avoir rien au monde si vous ne possedez tout? Encore n'estes-vous pas des plus miserables si vous sçavez prendre du contentement de ce qui vous reste, sans vous attacher toujours aux regrets de ce que vous avez perdu. Vous avez un beau pere* Symmachus, *un des plus excellens personnages de l'Univers, vous avez* une femme qui est la perle de son sexe, *vous avez des enfans de grande esperance. Combien de choses voilà que vous achepteriez au prix de vostre vie; si vous les aviez perdues, & vous pensez estre miserable lors que vous les possedez, & qu'ils s'employent de tout leur pouvoir pour vostre delivrance ?*

Vostre vaisseau tient encore à l'Ancre, & n'est pas du tout brisé, *je voi de la consolation en quelque chose pour le present, & de l'esperance pour l'avenir: & quoi qu'il arrive je vous sauverai toujours à la nage. Mais il faut que je vous le confesse librement, je trouve qu'il y a un peu de mignardise en vostre fait, lors que vous deplorez avec tant d'amertumes & de fascheries les petits défauts de vostre condition. Dites-moi, je vous prie, y a-t'il homme au monde qui possede une felicité si pleine & si bien arrondie, qu'il ne dispute encore avec sa fortune pour rendre son estat plus heureux ?* La qualité des biens du monde trouve par tout des épines, *jamais les prosperitez ne viennent toutes ensemble, & quand bien elles arriveroient en grosse troupe, elles auroient toujours le pas glissant.*

L'un est accommodé d'honnestes moyens ; mais il est d'une basse extraction, qui le fait rougir dans les bonnes compagnies: L'autre est grandement noble, mais il est si pauvre pour son Estat, qu'il luy seroit beaucoup plus expedient d'estre inconnu : L'autre est né de bon lieu, & n'a point manquement de richesses, mais il pleure sa partie qu'il a perduë, se consacrant à la solitude avec des larmes opiniastres. L'autre a rencontré un bon Mariage: mais sa sterilité fait qu'il amasse du bien pour un estranger. L'autre a des enfans pour avoir sujet de grandes miseres ; & pour dire en un mot, vous en trouverez fort peu qui soient bien d'acord avec leur condition. *Par tout il y a des maux qui donnent de l'heur à qui les ignorent, & de l'horreur à ceux qui les ont experimentez.*

Adjoutez encore une raison, que ces bien fortunez sont extrémement sensible à la touche: & comme il ne faut que le manquement d'une cheville pour arrester une artillerie sur le chemin, aussi le moindre accident tient encloüé l'attiral de leur grandeur. *Combien pensez-vous qu'il y en a qui toucheroient le Ciel du doigt s'ils avoient seulement les restes de vostre fortune ? Ce lieu que vous apellez vostre bannissement, est la Patrie de tant d'honnestes gens qui l'habitent, & si vous raisonnez bien, vous trouverez qu'il n'y* a quasi rien de miserable si vous ne le faites par opinion.

Enfin je vous demande, si vous avez jamais eu au monde chose plus pretieuse que vous-mesme ? si vous respondez la verité, vous m'avoüerez que non ? & toutefois vous voilà, Dieu merci, si vous voulez, autant & & plus à vous que jamais vous fustes, sans que la prison ni les fers puisse interesser la liberté de vostre esprit ?

La troisiéme raison qui est deduite, fort au long dans cét ouvrage divin : est tirée de la vanité de tous le biens temporels ; où la sagesse luy prouve

par de bonnes raisons ; *Que si les tristesses que nous avons par le monde, se doivent mesurer à la valeur des choses qui nous attristent, comme il n'y a rien de grand dans cette vallée de larmes, aussi n'y doit-il rien avoir capable d'une grande fascherie. Pleurons nous pour des metaux qui sont les nids de la roüille, & les allumettes de la concupiscence, pour des habits qui sont la nourriture des tignes, pour des corps qui sont la pasture des vers, pour de maisons qui sont des os de la terre, rangez l'un sur l'autre avec du ciment & du mortier ? pour des pierreries qui sont les excremens d'une mer enragée, qui empruntent leur valeur de nostre illusion ? pour des honneurs qui sont des masques dorez & des giroüetes de l'inconstance ?*

Quelle folie de tenir la solitude pour un suplice que tant de belles ames ont pris pour un Paradis ? *& penser estre bien puni quand on ne voit plus apres soi un grand nombre de serviteurs, qui nous chargent de leurs crimes, & rendent responsables de leurs folies ?*

Quelle erreur de vouloir tenir des richesses enfermées, qui ne sont jamais ce qu'elles doivent estre, sinon en les distribuant ? car elles ressemblent le fumier qui put, lors qu'il est entassé, & qui engraisse les champs lors qu'il est espandu. Nous remuons Ciel & terre pour fuïr la pauvreté, & nous la trouvons dans nos richesses : *car les grandes fortunes sont aujourd'huy si affamées, & ont tant de peine à se soutenir, que si les necessiteux sont toûjours les plus pauvres, il n'y a rien de plus coquin que les riches, qui ont mille dépendances & mille necessitez, où leur felicité est attachée comme à la chaîne.*

Quel charme de penser estre heureux lors qu'on traite les affaires des Grands ? où l'on ne fait rien jamais à leur gré, si on ne se rend esclaves de toutes leurs

passions, où l'on fait des faveurs de plumes & des disgraces de plomb, *où l'on vend son sommeil, sa vie & sa foi pour un delicieux phantosme, qui ne dure non plus que le songe d'une nuit?*

Prosa 6. lib 3. O gloria gloria millibus hominum mortalium, nihil aliud nisi odium, inflatio magna!

Vn homme ne merite-t'il pas estre assommé, comme un ennemi de la raison, quand destaché de cette servitude il seche & languit & souspire aprés ses fers, tout prest à baiser mille fois les mains de celuy qui le voudra derechef enchainer.

Quelles risée de vouloir trencher du grand parmy les hommes? comme si un rat vouloit faire du Seigneur parmy les souris; & de se repaistre de gloire qui n'est rien qu'une enflure d'oreille?

O Boece, Seneque a desiré sous Neron, & Papinian sous Antonin, la solitude dont tu joüis maintenant: mais pendant qu'ils marchandoient à rompre leurs liens, & se tenoient à une muraille ruineuse, la masse de leur grandeur les a emportez,& ensevelis *Te voilà retiré des affaires, dans une chambre de Pavie: Te voilà dans le repos,& dans les livres, les premiers entretiens de tes jeunes années, que ne fais-tu maintenant vertu du bon-heur que la Providence de Dieu te presente?*

Pour quatriéme chef, il consideroit les fruits qu'on tire de la tribulation quand elles est bien menagée, *La prosperité,* lui disoit cette sagesse, *est venteuse, ouverte, glissante, & inconsiderée: l'adversité, tout au contraire, est sobre, resserrée, prudente & avisée: L'une sous des apparences de felicité nous porte à une infinité de mensonges: L'autre est toujours grave & veritable: L'une nous trompe; L'autre nous instruit: L'une nous aveugle; L'autre nous illumine: l'une nous soüille: L'autre nous purifie: L'une nous charme & nous lie les sentimens; L'autre nous deslie: L'une nous separe du souverain bien, & nous fait efforcer dans mille sortes de vanitez: L'autre nous retire comme avec un*

crochet à la consideration de l'eternité : L'une nous fait quātité de flatteurs: L'autre nous monstre les vrais amis

Endurons un peu, Boëce, & si cela te semble fascheux, pense que comme tes prosperitez ont passé, tes adversitez passeront : le dernier jour de ta vie qui ne peut pas estre loin, sera toujours le dernier de ta mauvaise fortune, si tu ne la quittes, elle te quittera : c'est une Ordonnance de Dieu que les faveurs & disgraces ne peuvent estre de longue durée, & que pour les mortels il n'y a point de mal mortel.

Enfin, pour derniere raison, le Saint homme qui avoit composé de si Doctes Livres des Misteres de nostre Foy, quittant toutes les consolations des choses humaines, s'enfonça bien avant dans la cõsideration des biens de l'autre vie de l'eternité & de l'excellence de Dieu. Il le considera comme une mer infinies d'essences, de bonté, de beatitude, qui enferme dans son tout estre, tout bien, toute verité. Il vit tout l'Univers dans cette immensité de Dieu, comme feroit une éponge au milieu de l'Ocean, un atome dans l'air, & un petit globe de verre enchassé dans le premier Ciel. Il vid dans son sein toute la gloire, toutes les dignitez, toutes les richesses, tous les thresors, tous les plaisirs, toutes les consolations, toutes les delices, toutes les joyes, & toutes les beatitudes : il se promena tout à loisir dans ces quatorze abismes de grandeur qui sont en Dieu ; c'est à sçavoir; *l'infinit, immensité, l'immutabilité, l'eternité, la toute-puissance, la sagesse, la perfection, la sainteté, la benignité, le domaine, la providence la misericorde, la justice, & la fin où vont toutes choses.* Ceci est inferé dans la Journée.

De là il contempla le Verbe incarné, le vrai Roi des affligez, & tous les Saints chargés de croix & de souffrances, s'estimant bien-heureux de

mesler ses larmes avec le sang de tant de braves courages,qui avoit emporté le Ciel de violence.

Cette consolation inondant sur son cœur, noya toutes ses amertumes, & adoucit infiniment les aigreurs de cette captivité.

Voilà les fruits que cueilloit le sage Boëce, dans sa prison,monstrant bien que la vertu est une hostesse qui s'aprivoise en tous logis, & qui ne perd rien de sa liberté dans les chaisnes. Il n'apartient qu'aux grandes ames à retenir une sainte vigueur dans le fort des afflictions.

SECTION VII.

La mort de Boëce.

C'Est dommage que les autheurs qui ont écrit cette mort, nous ont tranché si court le derniet acte d'une vie si eminente.Il n'y a rien,dit-on, de si delicat en la statuë, ny de si mal-aisé à polir que les ongles;& rien aussi qui fasse voir plus clairement le chef d'œuvre d'un homme consommé en vertus, qu'une bonne mort; je diray icy ce que je tire de plus probable touchant la fin de Boëce.

Il est certain qu'il fut assez long-temps en cette prison,veu qu'il se plaint en une preface d'un livre qu'il a composé encore dans sa captivité que son esprit tire au declin,le corps estant rongé des tourmés qu'il endure par la rigueur du Roi des Goths. La mort vient enfin deslier ses chaînes par un acte fort barbare que Theodoric exerça sur cét admirable homme,

Comme il vit que le Pape Iean n'avoit rien fait en sa faveur à Constantinople,mais au lieu de

faire rendre les temples des Ariens, les avoit purifié & changé en des Eglises Catholiques: il entra en une fureur plus dereglé que jamais, & tint ce bon Pape en prison à Ravenne jusques à temps qu'il fut consommé de mesaises, rendant son bienheureux esprit dans les fers, pour s'en aller jouïr de la liberté des esleus.

Cyprian & Basile accusateurs de Boëce ne manquerent pas d'atiser le feu de tout leur pouvoir, pour achever de perdre celuy qu'ils avoient déja entamé: On luy depute un Commissaire, qui fut le gouverneur de Pavie, pour l'interroger sur les charges dont on l'avoit chargé; le Roi lui promettant par cét organe un traitement raisonnable, s'il vouloit declarer tout le procedé de cette conjuration imaginaire. Boëce aprés avoir ouy ce que portoit sa commission luy repliqua:

Dites au Roi vostre Maistre que ma conscience & mon âge m'ont mis en des termes où les menaces ny les allêchemens ne peuvent rien sur moi au prejudice de la raison. Demander le procedé de ma conjuration, c'est demander une chimere, qui n'a jamais esté, & qui ne peut estre. La deffiance qu'il a de ses témoins, est-elle si grande qu'il faille rechercher de ma bouche les articles de ma condamnation? De vray il a autant de sujet de se deffier de mes accusateurs, comme j'ay de matiere de gloire d'avoir esté accusé par des bouches si peu nettes, qu'elles justifieroient quasi les plus grands criminels par leurs depositions. Vn Basile chassé de la Cour, & chargé de debtes, a esté achepté pour vendre mon sang: & estant perdu de creance en toutes choses, il n'en a trouvé que trop pour ma ruine: Opilion & Gaudence condamnez au bannissement pour une infinité de mauvaises pratiques, comme ils estoient refugiez aux Autels, le Roi rechargea un Edit, par lequel il or-

donnoit que s'ils ne sortoient incontinent de Ravennes, on les marquast d'un fer chaud sur le front. Que peut-on ajoûter à une telle infamie ? & neanmoins le même jour il furent reçeus & oüis contre moi. On a fait fleches de tous bois pour me perdre, & les têtes les plus criminelles se sont purifiées dans mon accusation, sans qu'on ait eu honte d'employer contre la vie d'un Senateur ceux qu'on eut fait de la difficulté de confronter à des valets.

Cela me fait dire qu'on a premedité ma condamnation, & déja juré ma mort, & qu'on ne me recherche plus que de petites formalitez pour déguiser une injustice.

Le Roy Theodoric fait trop du fin, pour une homme qui a toute liberté de mal faire. Qu'est il besoin de faire jouer tant de ressorts, dites-lui hardiment de ma part que j'ai voulu ce qu'il condamne. J'ai voulu sauver le Senat, quoy que peu reconnoissant de la sincerité de mes affections : J'ay voulu le repos de l'Eglise Catholique : J'ai procuré la liberté du peuple Romain. Voila tout ce que je puis avoüer : Comme je ne suis pas en estat de dire un mensonge, aussi ne suis-je pas au terme de taire une verité. Si j'eusse sçu le moyen de remettre l'Empire en meilleur ordre, il ne l'eust jamais sçu. Enfin s'il a deliberé de me faire mourir là dessus, qu'il haste son coup. Il y a long-tems que j'ay la mort en desir, & la vie en patience.

Le Commissaire fort estonné de cette constance, fit son raport au Roi en termes assez aigres ; Ce qui mit encore de l'huile dans le brasier, pour porter les affaires aux extremitez : La pauvre Rusticienne femme de Boëce, sçachant le point où estoit reduit le salut de son mari, se servit de tous les attraits qu'elle peut pour addoucir la fureur du Prince : & comme elle connoissoit Amalazunthe,

fille de Theodoric,pour une Princeſſe d'honneur,& douée d'une grande bonté, elle luy confia ſes ſupplications & les larmes : Celle-ci lui donna l'entré au Roy, auquel elle ſe preſenta avec ſes enfans,en un état tres-pitoyable, qui eſtoit capable d'amollir les rochers.

[Helas! Sire, *diſoit-elle*, ſi vous daignez encore regarder du thrône de vôtre gloire,la pouſſiere de la terre,jettez les yeux ſur une pauvre affligée, qui n'eſt plus que l'ombre de ce qu'elle a eſté.Je ne ſuis plus cette Ruſticienne, qui voyoit croiſtre en ſa maiſon les palmes & les honneurs,comme font les fleurs dans les prairies.Le malheur m'ayant enlevé celui dans lequel je ſubſiſtois,ne m'a rien laiſſé que l'image de mon ancienne fortune, les regrets du paſſé, les douleurs du preſens, & les frayeurs de l'avenir.

Je jurerois ſur les Autels, que mon mari n'a jamais manqué au reſpect que nous devions à vôtre Majeſté; mais la calomnie vous a dépeint ſon innocence, avec un charbon, pour vous enflammer de colere contre un hôme qui a eu toujours vos intereſts auſſi chers que les ſiens.Je ſçai ce qu'il m'en a dit tant de fois, & comme il a élevé ſes enfans que voſtre Majeſté void maintenant à ſes pieds.Si la juſtice n'eſt plus pour nous,Sire,j'implore voſtre miſericorde.Regardez une femme digne de cōpaſſion,qui eſt dans l'orage,& qui contemple au port les olives de la paix,que vous avez toujours deſiré d'égaler à vos lauriers.Permettez moi que je les embraſſe, le monde n'a déja que trop de ſujets de redouter voſtre puiſſance, faites nous aimer à l'égal voſtre bonté. Helas,Sire, à qui en voulez-vous? Le feu qui conſomme tout, ne brule point la cendre : & nous voilà couverts de cendre devant vos

yeux Que desirez-vous de nous davantage ? C'est une chose sacrée qu'une personne miserable, le Dieu des affligez, la prend en sa protection, & ne veut pas qu'on la touche non plus que ses autels: si mon malheur m'a mis en ce rang, & mon sexe m'a fait un juste objet de vôtre pitié, Sire, rendez-moi ce que j'ai de plus cher en ce monde; & ne pensez pas que jamais nous ayons aucun ressentiment du passé, quand nous serons restablis en nostre premiere fortune. C'est à vous à commander, & à nous de respecter vos Ordonnances, & baiser mesme les foudres qui nous frapent.]

On a beau chanter musique aux oreilles des Tigres, cela ne fait que les effarer davantage. Le cruel commanda incontinent à la Dame de se retirer, ajoutant, *Qu'il lui feroit justice*, & comme on ne cessoit de lui donner des ombrages sur cette conjuration pretenduë; comme si Boëce eust déja esté la pique en la main, avec l'Empereur Justin, aux portes de Rome ou de Ravenne, il prit tant de peur, de fiel & de colere, que sans autre formalité de justice, il dépesche ce Commissaire preallegué, avec un Tribun, pour faire mettre à mort celui dont la vie estoit si precieuse à l'Empire Rumain.

Boëce qui estoit de long-tems preparé, & par les prieres, & par les Sacremens de l'Eglise, à cette derniere heure sçachant pourquoi ceux-ci étoient venus, les regarda d'un visage assuré, & leur dit, [Faites hardiment vostre commission: il y a long-tés que je sçai que la mort seule me devoit ouvrir les portes de cette prison:]& ayant dit ceci il se tint quelque tems en un profond silence, recommandant à Dieu ce dernier acte de sa vie, & lui consignant son ame, laquelle durant cette prison il avoit tant de fois blanchie dans ses larmes, &

& épurée comme dans un precieux alambic des charitez éternelles, où toutes les grandes ames se deifient.

Cela fait, il marcha d'un pied ferme au lieu du supplice, que le Roi voulut estre assez secret, pour ne point émouvoir le peuple, où se voyant, *Voici le theatre*, dit-il, *que j'ai long-tems desiré. Ie proteste à la face du Dieu vivant & de ses saints Anges, que j'ai toûjours aporté des intentions tres-sinceres au bien de l'Estat, & que je ne suis coupable d'aucun crime de tous ceux qui m'ont esté imposez. Si mon innocence est maintenant opprimée, il viendra une meilleure posterité qui tirera le rideau, & recevra le rayon de la verité. O Rome! ô Rome! puisse-tu estre purifiée par mon sang, & que je sois la derniere victime immolée pour le salut du public. Ie ne veux point maintenant accuser celui qui m'a condamné, desirant que Dieu luy ouvre plutost les yeux pour voir la iustice de ma cause, & les surprises qu'on a dressées sur son esprit. Voilà la recompense que j'emporte pour avoir blanchy à son service; mais Dieu est le fidelle témoin de toute mes actions, & c'est maintenant en son sein que je depose ma vie, mon corps, mon ame, & tous mes interests.*

Il n'y avoit qu'un pauvre Gentil-homme servant; qui l'accompagnoit en ce passage: lequel, comme il fondoit en larmes auprés de luy, Boëce l'evisageant luy dit: *Où est vostre resolution, laissez ces larmes pour les miserables, & dites à mon beau-pere, à ma femme, & à mes enfans que je n'ai rien fait ici indigne de leur honneur, & qu'ils ne fassent rien indigne de moi, en me regrettant avec des plaintes qui seroient peu honorables à l'estat de ma mort: Mais qu'ils prennent cet accident comme un des grands dons du Ciel. Ils sçavent bien ce que je leur ai toujours dit, Que ce n'est pas ici où il faut attendre le repos; mais au lieu où j'espere leur preparer la place.*

Ces paroles dites, on proceda à l'execution du commãdement barbare qu'avoit donné Theodoric.

J'ai leu un Manuſcript fort ancien, dont j'ai tiré quelques particularitez couchées en cét écrit, qui dit qu'on donna une cruelle gehenne au ſaint hõme, lui tordant long-tems une corde autour du front, en ſorte que les yeux lui ſortoient de la teſte, & qu'enfin on l'aſſomma avec un levier: ce que je n'eſtime pas probable; veu que tous les autres diſent conſtamment, que la teſte lui fut trenchée par la main d'un bourreau, & Martian qui a écrit ſa vie le plus diſertement, ajoute que par miracle il ſoutint quelque tems ſa tête entre ſes mains, comme un autre S. Denis; juſques à temps qu'il euſt rendu l'eſprit devant l'autel d'une Chapelle qui eſtoit tout proche du lieu de ſon ſupplice.

Son corps fut enterré en l'Egliſe de S. Auguſtin, auquel il avoit une particuliere devotion, & ſon nom mis entre les Martirs comme remarque Baronius, dautant qu'il eſtoit mort en partie pour la defenſe de l'Egliſe Catholique contre les Ariens. Le lieu de ſa priſon a eſté gardé comme un des grands monumens de pieté.

Son tombeau honoré de vers tels que ce tems pouvoit porter, où entr'autres choſes on lui donne ce tiltre:

BOETIUS *in cœlo magnus, & omni perſpectus mundo.*

Le Roi n'arreſta guere aprés à faire mourir Simmachus ſon beau Pere, & confiſquer tous les biens de l'un & de l'autre; ce qui eſtoit une choſe tres-pitoyable: & neanmoins la courageuſe Ruſticienne porta cette mort de ſon Pere & de ſon mari, avec une ſi grande conſtance; qu'elle a merité de ravir tous les ſiecles ſuivans en admiration: car elle parla tres-librement au Roi, lui reprochant ſa de-

loyauté,& honora ces deux grandes ames,comme des Saints,se fâchant contre soy-mesme, si la nature tiroit quelque larmes de ses yeux, comme les jugeant trop basses pour être sacrifiées à une si fleurissante memoire.

La vengeance de Dieu ne tarda pas long-tems à fondre sur la teste coupable du Roi Theodoric: *Procop.l.4.* car peu de jours aprés cét attentat,comme il vivoit à toute heure dans les images de son crime, son imagination se troubla tellement, Qu'estant à table, lors qu'on vint à le servir d'une grosse hure de poisson,il s'alla figurer que c'étoit la teste de Symmachus, le plus fraichement assassiné; & quoi qu'on fit tous les efforts pour lui oster cette phantaisie,il fut impossible d'y remedier: mais il se leva de table à guise d'un homme effaré,criant.*Au meurtre*,& sentit deslors un tel frisson en tout son corps, & puis de telles convulsions en tous ses membres, qu'il le fallut promptement porter au lict: où il fut visité de son Medecin,auquel il se plaignit avec de grandes horreurs, qu'il avoit répandu du sang qui saigneroit à jamais contre lui. La fievre & la phrenesie l'enleverent subitement en l'autre monde,où il eut un merveilleux compte à rendre: duquel nous ne sçavons pas les particularitez: Si est-ce que S.Gregoire témoigne avoir apris de la bouche d'un homme digne de foi, que le jour mesme *Olla Vulc.* qu'il mourut à Rome, quelques personnes d'honneur se trouvant à Lipari,qui est une petite Isle de Sicile, en la cellule d'un Hermite, lequel vivoit en raputation de grande sainteté,il leur dit,Sçavez-vous bien que le Roi Theodoric n'est plus? Eux repliquans,Tant s'en faut,nous l'avons laissé plein de vie & de santé:Neanmoins,dit-il, je vous puis

bien asseurer qu'il est mort aujourd'hui dans Rôme, & qui plus est, jugé, condamné, & jetté dans ces reservoirs de feu souterrain, que nous apellons ici la marmite de Vulcain.

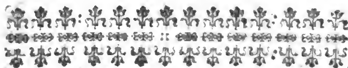
Olla. Vulc.

Ce fut chose effroyable qu'eux estant retournez à Rome apprirent la mort de ce malheureux Roi, à point nommé comme le Solitaire leur avoit dit: ce qui fut tenu pour un tres manifeste jugement de Dieu, & remplit de frisson tous ceux qui en oüirent le narré.

Athalaric fils de sa fille encore jeune enfant succeda à ses Estats, sous la regence de sa mere Amalazunte, qui rendit tous les biens qu'on avoit confisqué, à la vefve; laquelle vêquit depuis jusques au tems que Justinien retira l'Empire des Goths par le moyen de Belissaire: auquel tems elle fit briser toutes les images & statuës de Theodoric; lui faisant encor un autre procez apres sa mort.

Helas, grand Dieu! qui gouvernez les Estats de l'Univers, & faites trembler les colomnes du Ciel sous vous pas, qu'est-ce d'un homme qui veut faire le rusé, en matiere de police contre vos maximes éternelles? Comme celui-ci a fini, perdant l'ame, l'Empire & le salut pour suivre un fantôme? Il a grondé comme un peu de tonnerre dans la nuit, sur le theatre des choses humaines, & puis il est passé, ne laissant que de l'orage, de la fange, & du mortier; lors que vostre bon serviteur Boëce cheminant par les voyes que vous lui aviez ordonnées, est monté à la gloire des élus, laissant ici une pretieuse memoire de son nom à toute la posterité.

AUX



AVX DAMES.

MES DAMES,

Ie ferois une injure à la Sainteté jusques dans la Cour sainte, si aprés avoir entrepris dans ces traitez la Pieté des Grands, je passois sous silence les Dames qui ont contribué de tout tems à la gloire du Christianisme, autant de force au delà du sexe, que de vertus par dessus la nature. Dieu les a emploiées aux grãdes affaires de tous les siecles, puis que le Verbe, qui de toute éternité ne reconnoissoit qu'un Pere au Ciel, a voulu reconnoître aux derniers tems une Mere en terre: & que celui qui sçait revêtir les prairies de l'émail des fleurs, & le Ciel de la beauté des lumieres, a pris le sang & la chair d'une Vierge, pour se faire un habit & se former un corps. Et comme les chastes entrailles d'une Dame lui avoient servi de logis à la premiere entrée qu'il fit au monde; Aussi quand il en voulut sortir parmi tant d'horreurs, de supplices, & d'images de morts, lors que les pierres se fendoient de douleur sous ses pieds, & que le Ciel étoit tendu de deüil sur sa teste, les Dames se trouverent encore auprés de la Croix, pour être comme les depositaires de ses dernieres paroles, & des restes de son sang.

Ce sont ici des alliances éternelles (ô mes Dames,) que vous avez contractées avec la devotion, & qui voudroit vous priver de la douceur de son repos, ce seroit vous bannir de vostre propre maison. Tant d'hommes

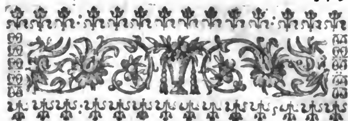
qui remuënt le fer semblent n'avoir maintenant autre mêtier que de tuër, & mourir à credit. Ceux qui manient les livres, se consomment dans les douces tortures de l'esprit : Les autres qui sont dans le tracas des affaires publiques, n'en remportent souvent autre chose que du bruit & de la fumee. Mais quand je vous contemple sous ce titre de sexe devot, qui vous est donné par l'Eglise, je trouve que vostre benediction est en la rosée du Ciel, & que vous estes semblables aux Abeilles qui naissent dans le miel, ou bien à ces oyseaux des Isles fortunées, qui se nourrissent de parfums.

Croiez-moi que celles de vostre sexe qui n'ont point de vraie pieté, quand elles auroient un monde de grandeurs & de beautez, & que toutes les richesses de l'Univers se seroient renduës tributaires à leur luxe, ne seront non plus estimées devant Dieu, que la fleur du foin, & l'écume de la terre. Mais celles qui prennent le chemin des saintes & solides vertus entrent en une vie toute Angelique, qui s'oubliant du sexe & des imperfections naturelles, se forme sur les plus parfaites idées da la Divinité.

En voici un modelle que je vous offre en ce traité, où aprés avoir remarqué, plus par speculation que par pratique, quelques taches qui pourroient ternir le lustre de tant de celestes beautez; je releve la pieté des Dames en un si beau jour, qu'il faudroit n'avoir point d'yeux pour n'en pas admirer le merite.

Ie vous ay voulu rendre ce service sortable à ma robbe, & non indigne de vostre consideration, y estant invité par des Dames, qui ont heureusement allié la vertu aux plus eminentes qualitez du Royaume; & qui ne pourroient servir de modelle, si elles estoient en un plus haut siecle que moi.

Si Dieu qui m'a inspiré ces pensées, vous en inspire l'execution, j'aurai le comble de mes vœux, & vous celui de vos perfections.



LA DAME

SECTION I.

Que la Cour Sainte ne peut subsister dans la vertu des Dames, & de leur pieté à l'avancement du Christianisme.



Oici-où je pretens borner cét Ouvrage de la Cour Sainte, que j'ay conduit jusques ici avec assez de travail : & puisque Dieu aprés ces grandes œuvres de la creation, se reposa aussi-tôt qu'il eut créé une femme; il me donne l'exemple de donner quelque repos à ma plume, aprés que je vous aurai representé les perfections d'une Dame, telle que je la voudrois, pour servir d'ornement au Christianisme, & de modelle à la Vertu.

Il faut que je vous avouë, mon Lecteur, que j'ay redouté ce port, ou je me voyois aborder par necessité, tant pour ce que j'ay appris du grand Martyr S. Justin, qu'il faut avoir une singuliere discretion pour traiter avec les femmes, & que celui-là fait beaucoup qui peut mesme aimer leurs vertus sans danger: Tant aussi qu'étant naturellement studieux de la briefveté, j'avois peur qu'elles ne communiquassent insensiblemét à mon discours quel-

Iustin ad Z nam & S.renum. Τὸ δὲ ὅπερ ἀγαπῶμεν, τὸ μὴ κινδυνεύειν.

que traict de ces grandes longueurs qu'elles apportent à s'attifer : Car de fait, je vois qu'il y a une infinité de choses à dire, de part & d'autre, & comme c'est une façon un peu rustique de se jetter inconsiderément sur les invectives contre le sexe, aussi est ce une indigne servitude d'esprit de leur être trop complaisant, & de rendre les vices incorrigibles par une fausse presomption de vertus.

Je suis bien obligé à ma profession, de ce qu'elle m'éloigne de ces deux écueils, où tant de vaisseaux font naufrage. S'il les faut blâmer, je ferai comme celui qui tua le serpent, sans toucher au corps de son fils, lequel étoit entortillé dans ses replis, je frapperai le vice, sans médire du sexe, & s'il les faut loüer, je les regarderai comme des idées de Platon, qui n'ont rien de commun avec la matiere.

Alcon de Crete. Je commence à verifier ma premiere proposition, & dire que le bonne vie des femmes est une piece si necessaire au Christianisme, qu'on ne se sçauroit retrancher, sans y apporter un notable desordre. Et je dis ceci, dautant qu'il y a quelques esprits escartez dans le monde, qui font gloire de faire tout à contrepoil, de contrepointer les opinions les plus saines, de donner le dementir à la nature, & faire dans l'Univers ce que Momus fait dans les fables. Tantôt ils se mettēt à censurer l'état, & trouvent à dire à la milice, aux finances, aux loix, aux offices : ils font des Republiques de Platon dans leur cerveau creux, & établissent des nouvelles façons de gouverner, qui n'auront jamais d'être que dans leur chimere. Aprés qu'ils ont pinsé sur la pourpre & sur le diadême, ils s'amusent à controller Dieu sur les maîtresses pieces de la nature, & entr'autres choses trouvent qu'il a eu tort de creer une femme.

Caton le Censeur, disoit de son tems : *Que si le monde estoit sans femmes, la conversation des hommes ne seroit pas sans la compagnie des Dieux.* Et un Docteur Juif rendant raison pourquoi le Verbe éternel avoit differé si long-tems son Incarnation, n'a dit autre chose sinon que l'Univers étoit rempli alors de mauvaises femmes, & que quatre mille ans n'en avoient pû fournir une bonne, pour servir d'instrument sortable à la grandeur de ce Mystere.

Si mundus esset absq. mulieribus conversatio nostra non esset absque Diis.

Un autre aiant vécu libre des liens du mariage fit mettre sur son tombeau : *Vixit sine impedimento, Il a vécu sans empêchement* : qui étoit un terme assez obscur, pour deviner ce qu'il vouloit dire. Neanmoins on trouva que cét empêchement, dont il parloit étoit une femme. Cela peut bien arriver du vice, & de la misere, où l'état de la vie presente nous a confinez : mais à parler generalement, il faut avoüer que si c'eût été le meilleur de faire le monde sans femme, Dieu l'eût fait, sans attendre le conseil de ces braves Catons, & quiconque s'efforce de blâmer le mariage, comme une chose reprouvée de Dieu, montre qu'il est ou insensé, ou ennemi public du genre humain.

S. Zeno homil. de continentia. Aut hostis publicus aut insanus.

Le grand S. Pierre, dans l'esprit duquel Dieu avoit renfermé les maximes de la meilleure police du monde, a bien eu d'autres sentimens, lors qu'il a jugé que la bonne & loüable conversation des Dames se rendoit si necessaire à la Chrétienté, que c'étoit un singulier moien de gagner à Dieu ceux qui ne se vouloient pas rendre à l'Evangile. En quoi il fait un honneur incomparable à la vertu des saintes femmes, la mettant en quelque façon dans un plus haut degré de force & d'utilité que la predication de la parole de Dieu : Et en effet il semble que ce glorieux Apôtre, par un esprit de

Pet. I. Vt qui non credunt. verbo per conversationem mulierum sine verbo lucrifiant.

Pophetie, prevojoit une chose merveilleuse, qui depuis a paru dans le cours de plusieurs siecles. C'est que Dieu s'est tellement servi de la pieté des Dames à l'avancement du Christianisme, que dans tous les Royaumes les plus fleurissans de la Chrétienté, on a remarqué toujours quelques Reines, ou quelques Princesses, qui toutes les premieres ont arboré l'étendart de la Croix, sur les ruines de l'infidelité : HELENE planta la vraie Religion dans l'Empire Romain : CESARÉE, en Perse, THEODELINDE, en Italie : CLOTILDE, en France : INDEGUNDE, en Espagne : MARGUERITE, en Angleterre : GISELLE, en Hongrie : DAMBRUCA, en Pologne : OLGA, en Russie : ETHELBERGE, en Allemagne, sans parler d'une infinité d'autres, qui ont heureusement maintenu & augmenté, ce qui avoit été courageusement établi.

La raison favorise encore ma proposition: car il est necessaire de confesser qu'il n'y a rien de si puissant à persuader, quoi que ce soit, que la complaisance & les blandices ; veu même que c'est le trait le plus affilé dont se servit le malin esprit dans le Paradis terrestre, pour renverser le premier homme, lui mettant en avant les douceurs attraiantes d'une Eve, partie tout fraichement des mains de Dieu.

Or chacun sçait que la nature a fait un assez bon partage à la femme, de ces charmes innocents, & si plusieurs par ces avantages sont encore si puissantes dans des actions assez noires, pourquoi tant de vertueuses ames, s'employans genereusement au service du grand Dieu, n'auroient-elles bien de l'empire, puis qu'il a coûtume de communiquer une grace toute nouvelle aux bonnes qualitez qu'on dresse à honneur,

Ie conjure toutes les Dames & Demoiselles qui liront cét écrit, d'y prendre vn esprit genereux, & ne permettre iamais que le vice & la delicatesse tirent tribut de tant d'ornemens que Dieu leur a conferez; n'estant pas raison d'étouffer la Babylone de l'or & des marbres de Sion.

SECTION II.

Que Dieu s'est servi aussi de la Pieté des femmes, pour le rétablissement des Estats.

CEtte Majesté souveraine, qui se plaît de renverser l'orgueil du monde par des puissances tres foibles en apparence, s'est servi bien souvent de ce sexe pour le rétablissement des Estats, même en des actions fort extraordinaires, comme celles de la guerre; pour y faire reluire plus avantageusement les marques de ses trophées Car sans parler ici des histoires de Debora, d'Esther, de Judith, ni de tant d'autres narrez, il faut confesser qu'en toute l'antiquité il y a peu d'exemples comparables à celui qui parut sur le theatre de la France, il n'y a pas encore deux cens ans. C'est pourquoi je serois prevaricateur au sujet que je traite, & ingrat à la memoire d'une forte pieté, & quasi injurieux à la gloire de cette Monarchie, si je n'en touchois succinctement la verité, quand ce ne seroit que pour débroüiller quelques esprits qui ne sont pas bien encore éclairez là-dessus. Nous sçavõs tous les étranges exploits d'armes que fit cette pauvre Bergere, nommée Jeanne d'Arc, & vulgairement

la pucelle d'Orleans, pour la restauration de ce Royaume, contre la tres-injuste usurpation de l'étranger. Les Anglois qui étoient extremément piquez de colere & chargez de confusion d'avoir été battus en tant de batailles, & depossedez de leurs iniques pretentions par les armes d'une simple fille, aprés l'avoir prise en une rencontre, & traitée avec toute sorte d'inhumanité, lui firent perdre la vie dans les flâmes, comme voulant effacer avec brulure de feu la tache qui leur étoit demeurée sur le front. Mais le flambeau de la verité qui porte enfin le jour jusques aux abîmes, a fait voir l'innocence de cette creature en face de toute l'Eglise par des témoignages irreprochables. Il est bien certain que depuis Judith jamais on ne vid rien de plus courageux, ni de conduit plus sagement en guerre, que fut l'entreprise de cette nouvelle guerre, & quiconque en voudra bien examiner les commencemens, les progrez, les issuës trouvera que c'étoit une œuvre du Ciel. Car pour ce qui touche sa personne nous sçavons par les actes authentiques du procez verbal qui fut depuis instruit par le commandement du Pape Calixte III. qu'elle étoit tres-parfaite Catholique, devote, prudente, charitable, & d'une conversation tres-honnête, qui montroit une merveilleuse simplicité en toutes choses, horsmis au fait de la guerre, où l'esprit de Dieu faisoit joüer en elle le ressort de sa puissance.

On remarque que dés son enfance, étant aux champs, elle se déroboit du jeu de ses compagnes, pour aller faire ses prieres à l'écart, & goûter dans ses années innocentes, les chastes delices de la solitude, & que voyant quelques pauvres filles mendiantes & malades, elle prioit son pere & sa mere

de les loger dans son lict, s'offrant volontiers de leur quitter la place & aller coucher sur la dure. Elle se confessoit & communioit fort souvent, priant jour & nuit, hantoit les Eglises avec une merveilleuse tendresse de pieté, avoit une devotion singuliere à la Mere de Dieu, à S. Michel, sainte Catherine, sainte Marguerite, S. Loüis, & étoit tres-affectionnée à la memoire de Charlemagne. Elle jeûnoit tous les Vendredis, & faisoit encore plusieurs autres abstinences, jusques à passer souvent 24. heures sans boire ni manger; dans un continuel exercice de devotion. Au reste elle étoit si humble, que lors qu'on montroit avoir quelque opinion de sa sainteté, le cœur lui bondissoit de dédain & de mépris de soi-même, & disoit, souvent dans le plus grand lustre de sa fortune, qu'aprés avoir acquité sa commission, si Dieu lui prêtoit la vie, elle vouloit retourner en la maison de son pere pour garder les brebis. Elle attribuoit entierement au Sauveur du monde l'honneur de ses actions, exhortoit le Roy à donner son Royaume & son cœur à Dieu, faisoit confesser les gens de guerre, consoloit le Païsans, & reprimoit les desordres de tout son pouvoir.

Et pour ce qui touche sa pureté, elle étoit si chaste que les bouches les plus effrontées n'osoient dire en sa presence une seule parole deshonnête, craignant quelque punition du Ciel. Car en effet il arriva qu'un certain homme la voiant en la Chambre du Roy, tint quelque mauvais discours qui menaçoient l'honneur de la fille, avec quelque sorte de blasphéme : Elle inspirée de Dieu, jetta un grand soûpir, & dit: *Ha le miserable! il blâpheme à deux doigts prés de la mort, & blasphême celui auquel il doit incontinent rendre compte de ses actions :* ce qui arriva

ſelon ſa prediction ; car cét inſtrument de Sathan, une heure au delà , tomba dans l'eau & ſe noya , Ceux qui converſoient avec elle dans les armes , confeſſoient qu'elle avoit une grace de viſage toute celeſte,qui ne portoit point l'aiguillon de la concupiſcence,comme font ordinairement les beautez mondaines , mais que ces regards étoient pleins d'une delicieuſe majeſté , qui cauſoient par leurs raions des flammes honorables. Tant qu'elle étoit en guerre, elle couchoit veſtuë, & le plus ſouvent armée, toûjours vigilante,jamais oiſive,& ne converſoit avec les hommes que pour la neceſſité des affaires , ſe retirant tant qu'elle pouvoit avec les plus honêtes Dames. Ses ennemis curieux juſques à l'extremité & par delà toute raiſon, la voulurent faire viſiter durant ſa priſon , & trouverent par le raport des Dames,que cette virginité qu'ils avoient deshonnorée par leurs calomnies l'accompagnoit juſques au bucher. S'il eſt vrai que les mœurs ſont les vrais caractères de l'ame, & les premieres preuves ſur leſquelles on peut aſſeoir le jugement qu'on fait d'une perſonne , il n'y a point de doute que cette vertueuſe fille ne ſoit de ce côté là toute remplie de gloire.

Que ſi on parle de ſes revelations , & des voix qui l'inſtruiſoieht ordinairement de ce qu'elle devoit faire ; on n'en ſçauroit porter meilleur jugement que par la conſideration de leurs effets & qualitez. Or quel mal je vous prie lui perſuada cette voix ? Comme elle vivoit en ſon village de Domprè , aiant atteint l'âge de treize ans, s'occupant à filer & à mener paître les brebis , elle vid une clarté extraordinaire,& ouït dans cette clarté une voix qui lui commande de prendre les armes, pour la défenſe de ſon Roy Charles VII. & la dé-

livrance de sa partie. Quel meilleur conseil pouvoit on donner selon Dieu que de deffendre son Prince legitime, & délivrer son païs de la domination des étrangers ? Neanmoins elle étonnée à toute extremité de ce mandement, hesite, differe, & cherche tous les moyens de se retenir dans les termes de sa profession. La voix la presse, & lui dit qu'il faut necessairement qu'elle marche, & qu'elle prenne l'habit & les armes des hommes sortables à cét effet. Quelle chose reprehensible en ceci ? veu que S. Thomas dit, que ce changement peut être permis pour des causes raisonnables. Et si tant de sainte Vierges, comme Theodore, Marine, Euphrosine & Pelagie, l'ont fait ou pour leur conservatiō, ou pour leur particuliere devotion, qui trouvera étrange que celle ci ait pris les armes pour le salut d'un grand Royaume ? Enfin elle obeït avec conseil, & se fit conduire au Roy qu'elle reconnut miraculeusement ; & servit si glorieusement qu'il sembloit qu'elle eût à gage les foudres & les tempêtes dans la guerre, & le victoires entre ses mains, tant elle fit de proüesses, & tant elle aporta de lumiere & de liberté aux affaires d'un Roiaume qui étoit déja déploré. S.Tho.2.2. q.169. art.2.

Le Roy du commencement se montra assez froid, & ne la vouloit pas mesme voir, craignant la legereté ordinaire du sexe, & tenant toute credulité comme une tache de la Majesté Royale. Mais enfin elle l'aborda fort franchement, disant. Qu'elle étoit envoiée de Dieu pour son secours, & qu'elle avoit quatre choses en sa commission, c'est à sçavoir de lever le siege d'Orleans, de mettre les Anglois en fuïte, de délivrer le Duc d'Orleans de leurs mains, & faire sacrer le Roy en la ville de Rheims : ce qu'elle executa. Neanmoins devant que de hazarder rien on l'éprouva de toutes façons,

la mettant entre les mains de plusieurs Theologiens qui l'examinerent fort considerément. Elle répondoit toujours avec beaucoup de pieté, & de prudence, & disoit ordinairement qu'elle ne sçavoit ni A, ni B, mais que Dieu avoit un grand livre qui n'étoit pas à l'usage de tous les Clercs : où par sa bonté il lui avoit fait reconnoître ce qu'il desiroit d'elle.

Enfin le Roy la fit armer & équiper, lui donnant un train raisonnable, & la mettant à la tête de dix ou douze mille hommes. Elle voulut un étandart marqué du Nom de JESUS, & prit l'épée d'un vieux Cavalier, laquelle on trouva dans l'Eglise Ste Catherine de Forbois fort enroüillée, mais la roüille en tomba subitement sans aucune violence; comme si ce fer se fut sensiblement voüé aux mains de cette brave Amazone. De là elle montra tant d'actions de courage, de valeur, & de bonne conduite dans les armes, & des effets si prodigieux, que jamais on ne vid rien de semblable. Où est-ce qu'on voit reluire l'esprit de Dieu avec éminence, sinon en ces effets prodigieux qui sont inseparablement liés avec la verité & les vertus ?

La fin de ce progrez fut que cette vaillante Amazone, au siege de Compiegne, hazardant une sortie peut-être par delà ses limites que la voix lui avoit determinées, tomba entre les mains de ses ennemis, qui envenimez du fiel, & de haine, la traiterent avec d'extremes rigueurs. Il est bien vrai que les rencontres des tems, & les passions des hommes donnent souvent des flammes & des gibets aux vertus à qui la posterité doit dresser des trophées, & le Ciel preparer des couronnes. Cette innocente fille en sa prison, est decriée comme une infame sorciere, par la faction des Anglois, & pour

l'opprimer ſous couleur de juſtice,on aſſemble des ames venales propres à charbonner la verité , & rendre la Theologie ſanguinaire.

C'étoit une merveille des interrogatoires qu'on faiſoit bourdonner tous les jours à ſes oreilles, en telle façon que ſes Juges s'empreſſoient & ſe déroboient mutuellement les paroles de la bouche , comme les poiſſons ou les oyſeaux goulus font la bequée. La ſimple fille voiant qu'ils parloient tous enſemble,leur dit avec une grande naïfveté,*Helas beaux Seigneurs , faites l'un aprés l'autre.* Et à un certain Religieux qui vint à ce combat,bien garni d'eau benite , & de ſignes de Croix , comme pour conjurer un demon : *Mon Pere,approchez*(dit elle) *hardiment, & n'aiez pas peur que je m'envole.* Meſſire Pierre Cauchon , pour lors Evêque de Beauvais , qui portoit l'Anglois à toute force, & ſe montroit des plus paſſionnez en cette affaire,lui demanda ſi elle étoit en la grace de Dieu, l'innocente bergere, aprés avoir dit que c'étoit une grande queſtion , répondit fort accortement , *Si j'y ſuis , Dieu m'y tienne ; Si je n'y ſuis , Dieu m'y mette ; car j'aimerois mieux mourir que de n'être pas en l'amour de Dieu.* On la trouvoit fort raiſonnable en ſes réponſes,& n'avoit-on autre priſe ſur elle que ſes revelations , & le changement d'habit. Elle répondit à toutes les objections en un interrogatoire qui lui fut fait à Roüen au cimetiere de S.Oen: *Qu'elle eſtoit bonne Chreſtienne & bien baptizée , qu'elle croioit les douze articles de foy & les dix Commandemens de Dieu , & qu'en tout ce qu'elle avoit fait , il n'y avoit ni ſorcelerie , ni autre mauvaiſe pratique : mais que Dieu avoit toujours eſté maître de toutes ſes actions. Qu'elle ſe ſoûmettoit entierement à l'Egliſe qui ne peut errer , & qu'elle appelloit à noſtre S. Pere le Pape , auquel ,*

vantage le feu lequel sembloit s'amortir dans le cœur des partisans. Ils la querellerent derechef sur cét habit d'homme, surquoi la chaste Vierge répondit qu'il lui avoit été ordonné de Dieu pour l'effet de la guerre, & que quand elle iroit aux actions de la Religion, comme à la Communion, elle prendroit volontiers son habillement de fille : mais qu'en cette prison, elle avoit bon besoin de paroître encore en un habit & une façon toute virile contre les insolences de ses gardes, qui lui tenoient de tres-mauvais discours. Nonobstant toutes ces pertinentes réponses, ces juges passionnez qui avoient déja vendu son sang, insistant sur quelques formalitez la condamnerent au feu par une extreme injustice, & dénaturée cruauté.

La sentence renduë elle fut conduite promptement au supplice par les Anglois, qui étoient environ six vingt hommes armez, qui ne se contentant pas des peines du feu, dont Dieu se sert pour la punition des damnez, firent porter devant elle un tableau plein d'injures, & lui mirent sur la tête une mittre contrefaite qui portoit ces mots, *Heretique, Relapse, Apostate, Idolatre* : La bonne ame se voiant traitée avec toutes ces indignitez ne lâcha aucune parole d'aigreur contre ses ennemis, mais étant arrivée au lieu destiné à son tourment, qui étoit un marché de Roüen, aprés avoir protesté qu'elle mouroit en la Foy Catholique, Apostolique & Romaine demanda une croix qu'õ avoit oubliée de lui donner, tant on s'empressoit sur son executiõ: il se trouva un Anglois qui lui en fit une à la hâte d'un bâton qu'il rencontra fortuitemẽt: Elle la prit, & la baisa, la portant en son sein, & commença à faire son oraison à Dieu pour recommander son ame, avec tant de grace, de sagesse, & de devotion

qu'elle arracha les larmes à ses ennemis mesme ; comme porte l'histoire. Elle suplia tous les Prêtres qui étoient presens à son supplice de lui octroier une Messe pour le repos de son esprit, & pria le Theologien qui l'assistoit quand il verroit le feu allumé qu'il ne manquât pas de lui mettre la croix, en belle veuë pour ce qu'elle vouloit mourir en la consideration de cét objet, ce qu'elle fit criant d'une voix fort haute le saint Nom de Iesus, jusques a tant que la flamme lui fermât la bouche, tant de fois ouverte aux prieres & enlevât son esprit tres-pur l'an vingtiéme de son âge, aprés avoir remply la France de merveilles. & tout le monde de l'admiration de ses roiales qualitez.

An. 1431.

Comme le corps fut consômé le bourreau trouvant son cœur tout entier dans les cendres encore tout frais & vermeil, s'écria. *Que tyranniquement on lui avoit fait endurer la mort* : Ceux qui avoient été les plus ardens à la persecuter, moururent de morts infames & épouvantables, comme un Nicolas Midy, qui fut frappé de ladrerie; Vn Guillaume Espinet qui finit ses jours subitement dans un retrait, & l'Evêque de Bauvais, qui trépassa fort inopinement en faisant faire sa barbe.

An. 1456. Meminere honorifice S. Anton. 3. parte hist. 9. titul. 29. Chalcondy. l. 2. de reb. Turcicis Æneas Sylvius, c. 43. Descriptio. Europa.

Enfin le tems & le changement d'affaires faisant jour à son innocence, la sentence de quelques Juges passionnez fut cassée par le Pape Calixte III. aprés cent douze témoins oüis sur ses deportemens, par quatre Commissaires deleguez du saint Siege, pour cét effet, l'honneur fut rendu à ses cendres, ses parens annoblis & ses éloges publiez par une infinité de grands personnages. Gerson Chancelier de l'Vniversité de Paris, qui vivoit de ce tems-là, & étoit homme fort experimenté aux revelations, aprés avoir bien examiné son affaire, prononça

prononça, *A Domino factum est istud, & est mirabile in oculis nostris.*

C'est vraiement un coup de Dieu admirable à nos yeux, qu'une sainte fille qui avoit une devotion toute innocente, ait été enveloppée comme dans un tourbillon par la Providence divine, & transportée du milieu des brebis dans une armée Royale, pour y conduire des Regimens, attaquer des places, gaigner des villes & des batailles. *Gerson tractatu de mirabili victoria cujusdam puella, de post fa-taure recepta, Ioannes Hordat. Steph. Pasquier.*

Un coup de Dieu de mettre l'épée en main à une Bergere, pour juger le differend des Rois, vaincre l'injustice par la justice, les ruses & les finesses par la sainteté, l'usurpation par le droit, la malice par l'innocence. Un coup de Dieu de dire que des ennemis si puissans, qui étoient en possession du cœur du Roiaume assistez par la faction des plus Grāds, munis d'or & de fer, maîtres des villes principales, & de surplus couverts d'un masque de justice & de Religion, lors que le sceptre François sembloit ne tenir plus qu'à un filet, une petite villageoise ait été choisie pour y porter la main, & lui faire une base inébranlable à toutes les forces des plus robustes, & les vengeances des plus passionnez. Un coup de Dieu, qu'une fille doüée de grande beauté de corps, & de qualitez tres-aimables, se soit conservée devote au milieu des armes, chaste en une frequente compagnie des hommes, innocente dans mille occasions de peché, religieuses parmi les crimes, resoluë au milieu des Docteurs, constante à la face des Juges tyranniques, patiente dans des extremes rigueurs, & triomphante parmi les flammes. Cette histoire meriteroit une longue suite de paroles; mais je me contente de l'avoir donnée à guise d'un tableau racourci, prenant ce que j'ai dit de ses interrogatoires, & des depositions de cent

douze témoins oüis par le commandement de sa Sainteté,& de la declaration contenuë en la Bulle du Pape Calixte : Ce qui a été diligemment remarqué par Monsieur Masson,& quelques autres. C'est assez d'avoir enfilé ceci par maniere de preuve , pour montrer la verité de la proposition que j'avois avancée touchant la pieté des Dames,dont Dieu s'est voulu servir pour la manutention des Etats. Je pourrois ici ajoûter une grande tissure d'histoires de toutes nations; mais cette verité n'étant que trop évidente , je veux entrer dans les instructions qui me semblent plus necessaires.

SECTION III.

Que les femmes sont capables de bonnes lumieres & de solides vertus.

PUis que je me vois obligé par dessein de faire un modelle racourci des principales perfections qu'on peut desirer pour l'accomplissement d'une excellente Dame; & que ce discours ne peut pas être bien conduit sans remarquer les qualitez vicieuses qui sont les taches opposées aux vertus que nous voulons établir ; je me veux servir du fil de quelque belle invention dans un si grand labyrinthe de pensées pour vous faciliter le chemin.

Je me souviens d'avoir lû autrefois un Manuscrit assez rare ; de Theodose Malthe , auteur Grec,touchant les nopces de Theophile,Empereur de Constantinople,& de sa femme Theodora, qui nous fournira une belle entrée à ce que nous recherchons maintenant, moiennant que nous ajoûtions les enrichissemens de tant d'oracles de sagesse aux fondemens qu'a jettez cét Historien.

Il raconte, que comme ce Theophile étoit sur le point de se marier, l'Imperatrice sa mere, nommée Euphrosyne, qui desiroit avec passion le contentement de son fils, en un affaire de si grande importance dépescha ses Ambassadeurs par toutes les Provinces de l'Empire, pour tirer les filles les plus accomplies qui se pourroient trouver dans toute l'étenduë de son domaine. Et de fait, elle enferma dans les murs de Constantinople les plus rares beautez de tout l'Univers, assemblant un grand nombre de Demoiselles en une chambre de son Palais qu'on appelloit par delices, *La perle*. Le jour étant venu auquel l'Empereur devoit faire choix de celle à qui il devoit donner son cœur, avec la couronne de l'Empire; l'Imperatrice sa mere lui parle en ces termes :

Ann. 830. Zonare dit qu'elle étoit seulement belle mere, & raconte le fait un peu autrement, mais suivons nôtre Auteur.

MON SEIGNEVR ET MON FILS.

« Il faut que je vous confesse que depuis le jour « que la nature m'a liée si étroitement à vôtre personne, aprés Dieu je n'ai amour, ni crainte, ni souci, ni « esperance, ni contentement que pour vous. Le jour « vous donne toutes mes pensées, & la nuit qui semble être faite pour arrêter les agitations de nôtre « esprit ne vous efface jamais de mon cœur. Je me « reconnois doublemẽt obligée à procurer de toutes « mes forces ce qui touche vos interests, dautant que « je vous suis Mere, que je vous voi chargé d'un Empire qui n'est pas un petit fardeau, à ceux qui ont « la discretion d'apprehender ce qui les charge.

« Il me semble que depuis la mort de l'Empereur « vôtre Pere, mon tres-honoré Seigneur, je vous ay « déja enfanté autãt de fois que j'ai vû d'affaires épineuses en la conduite de vôtre Etat. Et maintenant « que je vous considere sur les termes de prẽdre parti, « & que je sçai par experience que la rencontre d'une

„ femme qui soit accomplie de toute les perfections
„ requises à son état, n'est guere moins rare que celle
„ d'un grand Empire, la passion que j'ai toujours ap-
„ porté à tout ce qui concernoit vôtre gloire & vôtre
„ contentement m'est plus sensible que jamais. Il
„ est vray mon tres-cher fils, que les loüables incli-
„ nations que j'ai reconnuës en vôtre Majesté, me
„ donnent autant d'esperance qu'on en peut raison-
„ nablemẽt avoir dans le cours des choses humaines,
„ mais toutesfois les évenemens que nous voions ar-
„ river si contraires à leur progrez, tiennent encor
„ mon esprit en quelque incertitude.
„ Pour vous faire prendre resolution sur ce point,
„ voici que *dans la Perle* de Constantinople, j'ai fait
„ un triage des plus parfaites filles de vôtre Empire,
„ afin que vôtre Majesté choisisse celle qu'elle jugera
„ la plus digne de ses chastes affections: Je prie Dieu,
„ qui est auteur du mariage, de conduire vôtre esprit
„ en ce choix, & l'adresser à ce qui sera de sa plus
„ grande gloire, dans laquelle vous trouverez tou-
„ jours vos contentemens.

Comme elle disoit ceci, elle tira d'un étui une pomme d'or émaillée de pierreries, qu'elle avoit fait faire expressement pour en faire un present à celle qui seroit choisie pour le lit de son fils, & la mettant en la main de l'Empereur,

Voilà, dit-elle, *la pomme d'or que je laisse à vostre discretion, pour la donner à la plus parfaite. Vous avez commission de Pâris, entre les mains, mais vous ferez plus sagement que lui.*

L'Empereur aprés avoir remercié tres-affectueusement sa Mere de tant de bonnes preuves de son affection, lui demanda à quelle marque on pourroit reconnoître une femme vraiement vertueuse & accomplie comme elle la desiroit.

Euphrosine replique: Ce n'est pas une petite demande, ô Cesar qu'on puisse resoudre si promprement, si est-ce qu'en vôtre faveur, j'ébaucherai ce discours avec tant de sincerité que je ne donnerai rien à mon sexe au prejudice de la verité.

Il y a trois sortes de gens qui ne peuvent dire de bien de nous: dont les premiers sont certains gausseurs, qui pour se mettre en humeur, & donner carriere à leur esprit, n'ont point de propos plus familiers en la bouche, que le blâme des femmes, & Dieu garde que ce ne soient point des Poëtes ou des Philosophes: car ils font alors de discours de nôtre naturel, & des extravagances à dormir sur pied.

Je me vange ordinairement de ces gens-là par le silence: car c'est jetter de l'eau sur la braise, que de les oüir sans replique, & de punir leur caquet par le mépris.

Les autres sont hommes piquez au jeu, & qui n'ont pas bien digeté quelques disgraces qu'ils ont receuës des femmes ausquelles ou le vice, ou le malheur, ou la folie, les avoit engagez plus qu'il n'étoit expedient pour leur repos. Ceux-ci sont comme si un chien qu'on auroit blessé d'une pierre alloit mordre toutes les pierres qu'il rencontreroit en son chemin, jusqu'à celles qui sont mises en œuvre dans les architectures des Eglises & des maisons. Ils en veulent à toutes les femmes, pour avoir été trompez, à ce qu'ils disent, d'une femme, & ne cessent d'égratigner leur plaie, pour en renouveller la douleur: mais qui ne voit que c'est une pure passion de blâmer le general pour les défauts des particuliers?

Au troisiéme rang sont quelques mélancholiques furieux, ou ceux qui ont encore quelque chose

pire que la fureur, lesquels n'ont point tant entrepris la guerre contre nôtre sexe, qu'ils l'ont dénoncée à toute la nature qui nous couvre de ces armes en ce point, nous établit dans le droit par son silence.

Quelques-uns de ceux qui font des suffisans dans la passion, & debitẽt leur vengeance avec de la doctrine, nous veulẽt persuader que le moindre esprit de tous les hommes du monde est plus relevé que celui de la plus habile fẽme qui soit dãs l'Univers.

Veritablement je ne peux point élever mon sexe par dessus son merite, estimant que nous serons toujours assez hauts quand nous demeurerons dans le rang que Dieu nous a donné.

Mais soit que nous considerions la raison, soit que nous regardions l'experience, elles dementent fort pertinemment cette chimere d'esprit, qui a pris naissance de l'amour propre & de la folie, comme ses deux elemens les plus sortables.

Tertull. lib. de anima. Anima non habent sexum.

Je demanderois volontiers à ces discoureurs, s'ils tiennent que les ames ont un sexe? jamais ils n'avoüeront cette opinion, s'ils ne veulent renoncer à la foy, & à la raison, qui sont les deux maîtresses pieces de l'homme, si nos ames sont également crées de Dieu, pourquoi y vont-ils forger des distinctions, qui n'ont autre subsistance que dans leur imagination corrompuë.

Si on dit que cette difference vient du corps, qui ne sçait que la disposition des organes d'où on tiẽt que procede la bonté de l'esprit: est aussi avãtageuse aux femmes qu'aux hommes? Ne voit-'ont pas encore aujourd'hui dans toutes sortes de conditiõs, des hõmes qui sont quelquefois si ravalez d'esprit, & de capacité, que si on leur en avoit ôté un degré, ils n'en auroient que suffisamment pour être bê-

tes, & n'a-t'on pas veu de tout tems des filles intelligentes & capables, dont les unes se sont fait voir comme des miracles dans les arts, & les autres ont montré que si elles étoient ignorantes, on n'en pouvoit attribuer la cause qu'à la modestie de leur condition.

Je serois trop diserte, si j'allois maintenant m'étendre sur les beaux ouvrages de Sapho, d'Erinne, de Sosipatre, de Cleobuline, de Temistocles, de Telesille, de Zenobia, & d'Eudoxia; Ceux qui nous reprochent le défaut d'esprit, voudroient souvēt que nous en eussions encore moins, & mettroient une partie de leur contentement dans nôtre stupidité.

Tenons pour une verité asseurée que Dieu nous aiant creez dans cette égalité d'ames, nous avons autant de droit aux connoissances qui nous sont necessaires à la grace, à la vertu, à la gloire, qu'en pourroient avoir les hommes: Une chose avoüerai-je bien, que la complexion d'un corps de femme nous peut distiller en l'ame des inconstances, des infirmitez, & des passions qui prendroient bien de l'effort si elles n'étoient reprimées par la pieté & par la raison.

Pour moi; je pense que Simonide n'a pas trop mal rencontré aux dix ordres qu'il a fait des humeurs des femmes, & ceci vous servira grandemēt au choix que vous avez à faire, si tant est que vôtre Majesté prenne la peine de s'en informer.

En disant ceci, elle fit approcher ses filles; & comme autrefois ceux de Sparte montroient des yvrognes à leurs enfans, pour leur faire detester l'yvrognerie: aussi fit-elle une peinture de ces mauvais naturels, de femme, pour en former une horreur, & relever le merite des vertueuses par le contrepoids de leurs contraires.

SECTION IV.

Les dix ordres des femmes, & les qualitez vicieuses, que les Dames doivent singulierement éviter.

VOiez filles (dit-elle) & avisez de bonne heure à prendre parti dans le dixiéme rang : car il y en a neuf qui ne sont ni plaisans ni loüables.

Sus lota in volutabro. Petr. 2. 2.

Dans la premiere sphere sont celles qui tiennent du naturel de pourceau, creatures indignes d'être nommées, qui soüillent l'honneur de leur sexe par le desordre de leur conduite, car quittant tout ce qu'il y a d'hônête & de genereux dans nos mœurs, elles se laissent aller à des voluptez infames de gorge, & d'impudicité qui les perdent de conscience de fortune & de reputation. Ce sont des hupes, oyseaux superbes qui n'ont rien que la creste, & se plaisent naturellement dans l'ordure ; ce sont des chauves-souris qui ne peuvent supporter un seul petit raïon de lumiere ; mais tâchent à se mettre à couvert sous le manteau de la nuit : ce sont des sãgsuës qui tirent le sang des veines d'une maison, & d'un état où elles exercent leur empire. Ce sont des Sirenes de terre, qui font faire des naufrages sans eau. Ce sont des Lamies qui tiennent des hostelleries de coupe-gorges, où elles tuent les hommes sous pretexte de les bien traiter : Ce sont des Harpyes qui en prennent jusques dessus les Autels : & enfin ce sont des Dipsades, mauvais serpens qui donnent une soif enragée à ceux qu'ils ont une fois mordu. Qui dit ce vice là d'une femme, n'a quasi plus rien à dire de tous les maux du monde, & quand l'impudence a fait un front de roche &

Vide Petrum Damianum in Gomorrh. anis.

d'acier au peché, la banqueroute qu'on fait à l'honneur est suivie de celle des vertus & des autels, & n'y a vice au monde qui ne se veüille emparer du thrône dont la pudeur est chassée. Je vous prie que je ne parle point davantage de ces opprobres de nature, de peur qu'elles n'enveniment ma langue par le recit de leur deportement.

Au second rang sont celles qui ont de la peau de Renard & des pieges de chasseur, pour surprendre les simples. Je ne parle point de quelques creatures qui ont de petites finesses gracieuses, & innocentes, comme seroient celles de Rebecca & de Rachel, lesquelles tiennent plus de la prudence que des ruses : mais je parle de certaines femmes artificieuses, mouvantes, ingenieuses, & agissantes. Nous voions par experience, que les animaux les moins robustes, ont plus de finesses, comme si la nature vouloit recompenser le manquement d'une piece par l'excez d'une autre. Aussi arrive-t'il souvent que nous autres étant destituées des forces, qui sont plus propres aux hommes, nous avons recours à une infinité d'artifices : en quoi nous pensons avoir quelque avantage, & par la subtilité de nôtre esprit, qui est assez fretillant, & par l'excez du loisir que nous avons dans une vie sedentaire, & par l'ardeur de nos passions, qui n'étant quasi jamais mediocres, picquent nôtre entendement pour lui faire enfanter une infinité de desseins. Il y a des femmes qui feroient leçon aux plus grands Jurisconsultes en matiere de procez, tant elles y sont bien versées : elles sçavent tous les termes de la chiquane, mieux que n'ont jamais sçeu Labeon, ni Tribonian, & s'en servent si finement qu'elles lassent les plus fortes patiences par les détours & souplesses qu'elles inventent. Il y en a qui ont l'odorat

Laqueus venatorum. Eccli. 9.

si penetrant qu'elles flairent de loing tout ce qui se fait dans une ville, & inventent les choses les plus secrettes, pour y trouver en quelque façon leur interest, les autres portent toujours un piege sur la langue; tant elles ont de paroles à doubles ententes, elles sçavent mesurer leurs caresses à leur profit feindre de l'amitié où il n'y en a point, cacher de la haine sous de flatterie, mettre les partisans en humeur & en querelles, les faire battre & escrimer pour leur plaisir, & puis tirer toujours quelque plume de ceux qui se seront battus. Nous n'avançons pas tant nos affaires que nous penserions bien, par ces artifices : car cela nous rend odieuses, & nous ôte la creance que nous aurions plûtôt dans la bonté de nos mœurs : & advantage, comme il n'y a finesse qui n'ait enfin sa contremine, pendant que la passion nous tient en haleine pour tromper les autres, souvent nous nous laissons surprendre par une certaine legereté de croire facilement tout ce qui nous flatte. Mes filles, croiez-moi, comme il n'y a rien de plus aimable que la bonté, aussi n'y a-t'il rien de plus asseuré qu'une innocéte simplicité. Nous ne sommes pas nées pour être des Circes & des Medées, ni pour tenir boutique de toutes sortes de finesses; contentons-nous que les Poëtes ont fait un monstre d'une creature de nôtre sexe, qui parloit ordinairement en termes fort ambigus, & l'ont nommé *Sphinx :* disons des veritez pour faire mentir les fables, & garder le métier qu'elles professent.

Mulier stulta & clamosa, nihil omnino sciens Eccles. 9. Prov. 17. Tecta perstillantia in die frigoris.

Au troisiéme lieu marchent certains naturels doüez des qualitez chanines, qui sont fort insupportables, comme sont tant de femmes fâcheuses, importunes, & médisantes, qui ne font perpetuellement qu'abboyer, japper, ou mordre. C'est un

toit percé qui dégoute la pluye & la tempeste en hyver sur la tête de son hôte,que d'avoir une telle creature en sa maison.On trouve des hommes qui se sont apprivoisez avec les lions, les ours, & les dragons : mais où en trouvera-t'on qui aient jamais addouci semblables humeurs? Les habitations des deserts sont des delices en comparaison de telle compagnie:la taie en l'œil,la goute au pied,la pierre dans les reins,les sifflemẽs des aspics,les tonnerres,les foudres,les rasoirs & les griffes de fer, font moins de bruit & de mal,que ces langues envenimées qui penetrent jusques dans les entrailles.

Un mari qui a fait rencontre d'un si mauvais sort, fait tous les jours en sa maison le personnage que fit autrefois Promethée sur la montagne de Caucase lors qu'un Vautour le rongeoit tout vif; & lui bequetoit le cœur qui n'étoit fecõd que pour les supplices. La femme qui a rencontré un mauvais mari n'est pas peu à plaindre; mais encore trouve-t'elle qu'étant dans la subjection,elle n'est pas si éloigné du rãg auquel la nature l'a placée,où tout au contraire voir un homme mal mené pas les impudentes crieries d'une femme imperieuse, c'est quelque monstre en la nature, qui donne aux uns de la pitié,& aux autres de l'étonnement.Tous les maris n'ont pas la resolution du Philosophe Socrate,lequel tenoit qu'il faloit endurer des femmes, comme on endure l'ordure des Pigeons,qui paient nôtre patience par leur fecondité. Et de fait,étant arrousé d'un seau d'eau par se maîtresse Xantippe: aprés un grondement de paroles picquantes, il dit que telle étoit la nature du monde, qu'aprés le tonnerre venoit la pluie. Nôtre siecle n'est pas si fecond en telles insensibilitez : mais en semblables occasions le mari, & la femme venant

à s'entre-choquer de paroles, il s'excite un vent de la porte & de la feneſtre, qui porte bien de la tempeſte en la maiſon. On a de tout tems cenſuré nos langues, comme les tempêtes du repos public; les uns les ont comparées à ces cloches de la foreſt de Dodone, qui faiſoiẽt un prodigieux tintamarre; les autres ont dit qu'il n'en falloit que trois pour faire une juſte foire ; & les autres ont ajoûté qu'on avoit tort d'appeller des paroles ce qui ſortoit de nos Bouches: mais que c'étoit des flots & des écumes de la mer. Je penſe bien que ces cenſeurs diſent tout par excez: mais faiſons les mentir par nôtre diſcretion , & nous perſuadons que les diſcours d'une femme , qui ont été épurez par le ſilence & la conſideration , ont une merveilleuſe vertu.

Vlyſſes Aldrodandus.

Mulierum verbales. unde Bulgentius.

Au quatriéme ordre ſont les femmes de terre, qui ſont d'un naturel groſſier, ſtupide & languiſſant , qui vivent dans le monde comme creatures ſuperfluës, & ne ſçavent quaſi ni bien ni mal. Le ſoin de leur maiſon les touche fort peu, les moindres affaires ſont capables de bien enveloper leur eſprit, les parens & alliez ne trouvent point d'amitié chés elles , puiſque même elles ont ſouvent un cœur d'Auſtruche envers leurs propres enfans , qu'elles regardent comme s'ils étoient étrangers. Enfin elles ont bien de la peine de ſe ſupporter elles mêmes, tant elles ſont inutiles & ennuieuſes à la vie civile: ce qui leur arrive par de mauvaiſes habitudes , & des oiſivetez dereglées, où elles ſe ſõt laiſſées couler dés leurs jeunes années, ou par d'autres corruptions d'un eſprit melancholique qu'elles fomentent au prejudice de leur repos.

Mulier fatua, Prov. 1.

Ces naturels là ne ſont bons, ni aux champs , ni à la ville, ni dans le ménage, ni dans la Religion ;

Car nous trouvons que par tout il faut agir,& que nous sommes entrez au monde comme en une galere, où si on ne peut manier ni gouvernail : ni aviron, il faut pour le moins faire contenance de remuer les bras,& imiter le Philosophe Diogene, qui rouloit ce tonneau dans-lequel on dit qu'il habitoit, pour s'occuper. Pour moi je sçai bon gré à ces peuples qui chasserent tous les Dieux feneâts hors de leurs murailles, & retinrent ceux qui president au travail. Car vivre & travailler, ce n'est qu'une même chose: & ce que la nourriture qu'on prend fait pour le vivre, le travail le fait pour la bien-seance de la vie. *Aug. l. 4. de Civit. Dei Philo de sacrif. Abel & Cain.*

Dans le cinquiéme étage,vous avez les femmes de mer qui trompent fort le monde par leurs belles apparences,car elles paroissoient au commencemét calmes & paisibles, comme une mer dans la plus grande bonace n'aiant pas manquement de grace, & de beauté,qui promet du bien à ceux qui ne les connoissent pas : mais on ne croiroit pas comme elles échappent au moindre vent de contradiction qui s'éleve,comme elles s'enflent & se troublét de colere, d'amour, d'avarice,de jalousie, & d'autres passions extremement vives. Tel voit la fleur de l'épine qui n'en sçait pas la piqueure,& tel contéple avec ravissement ces excellentez beautez, qui ne sçauroit croire combien de pointes & d'aiguillons elles couvrent sous ces imaginaires douceurs. Vous y remarquerez ordinairement de tres-grandes legeretez & impatiences, qui les font changer à toutes heures de resolution:de sorte qu'elles n'estiment rien de si miserable que de demeurer toûjours en un même état. J'ai vû des jeunes vefves qui avoient lavé le corps de leurs maris de leurs larmes, l'avoient essuié de leurs cheveux; & quasi *Non est ira super iram mulieris. Eccli. 5.* *S. Zeno. homil. de continentia.*

les loix qu'on vous pourroit donner par justice. *Custodi te à muliere mala Prov. 6.*

Sur le sixiéme degré sont les naturels de singe, qui ont une certaine malice noire & affectée : & tels esprits se trouvent de cette espece, qui jour & nuit ne révent autre chose que du mal. Ils sont remplis de fausses opinions, de sinistres jugemens, de dedans, de coleres étouffées, d'ennuis & d'amertumes, en sorte que le raïon de la prosperité d'un voisin leur donnant dans les yeux les fait soûpirer & gemir. Et comme ces singes qui s'en vont en cachette dans la boutique d'un artisan pour gâter ses outils, broüiller ses desseins, dissiper son travail, & mettre tout sans dessus dessous; Aussi ces ames malicieuses épient les occasions pour troubler une bonne affaire, rompre un propos bien fait, renverser un conseil meurement deliberé, apporter du retardement aux plus justes desirs, & frustrer les plaisirs les plus innocens. Combien de fois voit-on le Soleil se lever gay & clair dans une belle matinée, & on est tout étonné qu'il survient une bruine, laquelle fait dans cette serenité ce que les taches font en un beau corps ? on dit que cela provient quelquefois d'une sorciere qui nous offusque ce bel œil du jour avec ses charmes : & combien de fois avez-vous remarqué des prosperitez plus serenes que n'étoient les plus beaux jours d'Esté, qui ont été remplies de noires vapeurs par les secrettes entreprises d'une femme qui rongeoit son frein dans quelque coing du logis.

Mes filles, c'est un mauvais mêtier que la malice, elle boit toûjours pour le moins la moitié du venin qu'elle a detrempé pour les autres.

Sur la septiéme marche il y a quelque sorte de hibous ou de chats sauvages, certaines creatures ennemies du jour, de toute conversation, de toute *Mulierum genus avarissimum*

Au huitiéme sont celles qu'on dit être composées d'un certain mélange de poudres fort diverses, qui leur font des humeurs legeres, bisarres, fantasques ; de sorte qu'elles font une infinité de metamorphoses en un jour, & ne sçait-on sur quel moule il les faudroit jetter pour leur faire rencontrer un état de consistence. Vous y remarquez un esprit fait à gorge de Pigeon, qui est toûjours sur le change, qui ne cesse d'aller sautelant de desirs en desirs, comme un oyseau de branche en branche : un esprit qui veut & ne veut pas, qui dit & dédit, qui fait & defait, & qui se choque perpetuellement, dans ses pensées. Tout ce que vous pensez avoir arresté bien fermement avec telles personnes, est noüé d'un nœud coulant, & ne faut qu'un tournemain pour renverser ce qu'on estimoit le mieux établi. Une chose ont-elles bien fort constante, dans un si grand flux & reflux d'inconstances, qui est de s'attacher opiniâtrément à leurs propres opinions, & ne ceder non plus aux raisons que les rochers font aux ondes. C'est bien un des grands vices qui pourroit être en une femme, comme étant le seminaire de tous les desordres qui naissent dans les maisons. J'ai appris toujours des Anciens, que les plus nobles esprits sont ceux qui donnent de bons conseils, & que ceux qui les écoutent volontiers, les approchent & les joignent en un loüable degré de bonté : mais ceux qui ne sçavent donner aucun bon avis, ni le recevoir d'autrui, sont bien les pires naturels du monde. Gardez-vous, filles de cette imperfection, qui est la tare d'un noble courage, le ver de la concorde, le poison de la vie, la compagne inseparable de la folie : ne faites jamais trophée d'avoir la tête forte contre les avis & remontrances de ceux ausquels la

Inveni amariorem morte mulierem. Eccl. 7.

nature, la justice & la raison nous ont assujetties: autrement vous travaillerez beaucoup, & n'auriez en recompense que la perfection d'une mule.

Mulier compta. Eccli. 9. Je mets au neuviéme rang des Demoiselles qui tiennent de la nature de ces animaux les plus fiers, comme des Paons, ou des petites chiennes, qu'on creve de delices, pendant que tant de pauvres meurent de faim sur le pavé. Cét ordre est aujourd'hui bien étendu dans le monde; car il est rempli de femmes delicates qui semblent n'être nées que pour faire voir où peuvent monter les desirs de la nature dereglée, quand une grande fortune leur prête l'épaule. On voit un tas de petites coquettes qui sont faites comme des poupées, si dilicieusement élevées qu'il semble qu'on les ait nourries d'or potable entre le cotton & la soye: ce sont les divinitez des peres & des meres qui font déja la pluie & le beau tems dans leurs maisons au seul aspect de leurs visages. La joie & la tristesse de toute la famille suit l'état de leurs humeurs, il ne les faut pas offenser non plus que ces astres qu'on croioit envoier des tempestes à ceux qui ne les avoient pas saluez. Que peut-on esperer d'une ame toute confite dans ces gourmandises? Les sottises suivent les accroissances de l'âge, & se multiplient par degrez infinis: La raison est fondée aux pieds, & la Passion armée d'un grand pouvoir se fait porter sur les épaules des hommes: Les desirs sont sans mesures, les volontez sans frein, les ardeurs sans moderation, & la sensualité sans resistance, la braverie, le caquet, la cajollerie, le jeu, l'amour ne donnent point d'entrée à la verité, & s'il y a de la devotion elle est toute de soie, tant elle est mignarde & delicate aux choix des personnes. Les Sacremens ne sont point bons s'ils ne

sont attachez aux mains où la vanité recherche ses interests, ou plante l'orgueil jusques sur le cilice de la penitence ; & si Dieu vouloit chastier telles creatures à leur gré, il lui faudroit lier ses verges de soie, autrement elles ne recevroient pas la correction.

Quand elles partent de la mains des Peres pour être livrées en celle des maris, elles viennent pour changer de domaine & non pas de nature. Un mari est toujours sauvage à leur dire, si elles n'ont permission de tout faire. Et comme on dit que la Lune ne s'accorde jamais en qualitez avec le Soleil, sinon lors qu'elle l'a eclipsé; Aussi ne trouvent elles point d'accord au mariage que dans l'aneantissement de l'authorité de celui que Dieu leur a donné pour chef, elles portent avec leur doüaire tous les vices de leur enfance, qui les accompagnent souvent jusques au sepulchre. Elles n'ont point d'yeux pour voir le mauvais tems, ni mêmes d'oreilles pour l'oüir, les miseres des pauvres les touchent aussi peu que si elles étoient de marbre ; & le soin de la famille n'interrompt jamais leurs plaisirs, *Ptoloth. Almag. 1.*

Quelle vie de voir une femme laquelle quoy qu'elle se leve en un tems où le Soleil est assez prés du midy, neanmoins, comme si elle craignoit les vapeurs du serein, s'arme devant que de sortir du lit, d'un restaurant de cuisine, pour lui tenir son tein plus frais.

Delà elle se fait coiffer & habiller comme une idole, par trois ou quatre servantes, qui ont plus de peine à conserver sa beauté, que n'eurent jamais les Vestales de Rome à garder le feu sacré. L'une presente du rouge & l'autre du blanc; l'autre tient un miroir, & l'autre n'oseroit dire, que le tems

de la Messe est déja passé, pendant que Madame prend ses atours. Neanmoins il faut rompre les Canons de l'Eglise aussi facilement qu'on casseroit un verre, pour obeïr à l'humeur d'une femme, & celebrer lors qu'on doute si le Soleil ne tire point déja au couchant. La Messe se passe à se morguer & faire la dédaigneuse de bonne grace, avec quelques petites ceremonies de devotion qui ne vont qu'à fleur de peau. C'est là qu'on prend quelquefois les resolutions du passe-tems qu'on choisira pour le reste du jour. Puis suivent les visites d'accouchées, les promenades, & les cours, le balet, & les festins, où l'on babille si fort que peu de femmes suffiroient pour faire le bruit d'un moulin. On aime à oüir, & compter toutes sortes d'affaires. Celles qui n'ont pas les esprits si déliez, s'entretiennent sur des menuës besongnes, & de petits complimens, qu'elles ont étudié l'espace de dix ans; les autres qui sçavent montrer qu'elles ont lû quantité de Romans, ou livres semblables font des suffisantes, jusques à donner la loy aux Poëtes, & aux Ecrivains. Les autres qui n'ont point ce goût là n'aiment rien tant à conter que leur sensualité : & dans ces compagnies licentieuses prennent le feu & le vent de tous côtez au grand prejudice de leur reputation.

Je vous laisse à penser, mes filles, quelle epitaphe on peut faire aux Demoiselles qui ont mené une telle vie, sinon qu'elles ont fait ce qu'une bête fera toûjours mieux qu'elles, horsmis qu'elles ont eu plus d'invention pour assaisonner leurs pechez.

Voilà ce que les honnestes Dames blasment le plus ordinairement aux deportemens des vicieuses & imparfaictes que j'ay racourci en peu de mots, sans vouloir m'estendre davantage sur les autres imperfections,

dont je n'ai pas l'experience, aiant ordinairement tant d'entretien avec mes livres, & mes occupations, qu'il ne me reste point de loisir pour étudier les mœurs de ce sexe.

SECTION V.

Le dixiéme ordre des Dames, plein de sagesse & de vertu.

LE jeune Empereur prit grand plaisir à oüir parler l'Imperatrice sa mere, si franchement sur le naturel des femmes; & la pria d'acquitter sa promesse touchant les marques qui lui pourroient servir au choix qu'il pretendoit faire, & là dessus elle repliqua :

Le dernier & le plus excellent ordre des femmes est celui qui jadis étoit appellé l'ordre des abeilles, femmes vraiement divines, qui semblent avoir été faites sur les globes celestes de la main des Anges, tant leur naturel est doux, leur vertu rare, & leur prix inestimable; Elles sont aux maisons ce que le Soleil est dans son Ciel, & qui voudroit égaller leur valeur quand il auroit épuisé tous les metaux & les pierreries que la terre cache dans ses veines, trouveroit plûtôt de l'insuffisance en son dessein, que du manquement de merite en son objet.

Simonides.

Sicut Sol oriens in mundo in altissimis Dei. Eccli. 62.

Les Abeilles (Comme a dit un Ancien) n'ont rien de mortel que la mort. Celles-ci sont des actions toutes dignes de l'Immortalité. Les Abeilles sont ouvrieres en datte du jour de leur naissance, & il semble que celles-ci sont faites à la pratique des vertus dés le berceau. Les Abeilles ont leurs aislerons, celles-ci ont la meditation & l'action. Celles-là ont un aiguillon, & celles-ci une

Nihil habet mortale, nisi quod moritur. Apis nulla nisi artifex nascitur. Quintilianus.

pointe de vigueur qui est l'instrument de toutes les perfections. Celles-là vivent sous un Roi, & celles-ci se consacrent à l'obeïssance des loix divines & humaines. Celles-là sont extremement ennemies de l'ordure, & celles-ci vivent dans les delices de la chasteté. Celles-là travaillent incessamment, & ne perdent aucun jour si le Ciel ne leur fait perdre. Celles-ci sont toûjours dans l'exercice des bonnes œuvres, & ne perdent point de tems que pour le donner à Dieu. Celles-là ne s'arrêtent jamais sur les fleurs mortes, & celles-ci ne mettent point leur cœur à toutes les choses perissables qui sont sous la rondeur de la Lune. Celles-là frottent leurs ruches d'herbes ameres, pour les garder des bestioles venimeuses, & celles-ci prennent la mortification de la chair contre le poison des voluptez. Celles-là se font des contre-poids avec certaines petites pierres pour mieux voler, & celles-ci un contre-poids d'humilité pour monter plus haut. Celles-là font du miel qui sert de nourriture & de medecine; celles-ci ont toujours les charitez dans les mains pour medeciner les plaies & les aigreurs de la vie des pauvres, secourant la disette par leurs liberalitez. Celles-là font reluire les Autels par le moien de la cire qu'elles produisent, & celles-ci ornent & enrichissent des travaux de leurs mains, où des richesses de leurs cabinets, toutes les Eglises. Que voulez-vous de plus auguste & de plus divin? Puis vous étonnez-vous si l'Ecriture a dit, Que les maisons & les richesses venoient des Parens, mais qu'une sage & vertueuse femme venoit de la main de Dieu.

Nullus eum per cœlum licuit otio periit dies Plin. l. x.

Prov. 19. Domus & divitiæ dantur à parentibus: à Domino autem propriè, uxor prudens.

SECTION VI.

Tableau racourci des belles qualitez de la Dame, premierement de la vraie devotion.

LEs Demoiſelles qui étoient autour de l'Imperatrice, témoignerent bien de la Paſſion de ſçavoir en peu de mots les qualitez les plus ſortables d'une femme vraiement vertueuſe, & Euphroſyne pour ne point fruſtrer leur deſir, pourſuivit en ces termes.

Une Dame bien accomplie eſt comme un aſtre à cinq raïons, qui ſont les cinq vertus, de Devotion, de Modeſtie, de Chaſteté, de Diſcretion, de Charité. La devotion forme l'interieur, la modeſtie la fait voir dans l'exterieur avec la bien-ſeance requiſe, la chaſteté perfectionne l'un & l'autre, la diſcretion l'applique à la conduite des autres, & la charité couronne toutes ſes actions.

Une femme ſans devotion quand elle ſeroit faite comme une Pandore, & qu'elle auroit toutes les beautez que le cœur peut deſirer, & que l'imagination peut feindre, c'eſt une abeille ſans aiguillon, qui ne fera ni miel ni cire, c'eſt une béte farouche que la nature à logé dans une maiſon peinturée: c'eſt un étui couvert de pierreries pour garder du fumier: c'eſt une Michol qui paroiſt couronnée au dehors, & au dedans vit eſclave des paſſions. C'eſt une piece de chair déja demi pourrie qui n'a pas un ſeul grain de ſel. La corruption ſe mettra dans ſa vie, le deſordre dans ſes mœurs, l'infamie dans ſa reputation, & le deſeſpoir dans ſon ſalut. La devotion eſt une vertu hereditaire à nôtre ſexe;

vraies vertus ; & qui pourroit donner jusques à leur cœur, il trouveroit qu'il seroit semblable à ces perles qui pour un corps solide n'ont plus que l'écorce.

Les unes prennent la devotion comme un petit passe-tems, les autres comme un leger compliment, les autres y vont par compaisance aux humeurs d'autrui, les autres par gloire, & quoi qu'elles aient les consciences aussi rudes que celles de village, elles tireroient volontiers des Seraphins du Ciel pour les gouverner, afin que si elles ne peuvent avoir de la devotion, elles aient pour le moins la reputation d'en rechercher de la plus fine : les autres s'y transportent pour quelque petite couverture de liberté, & quelque accommodement de leurs propres interests. Je ne dis pas qu'il n'y en ait un bon nombre qui ont les intentions tres-pures, & les procedures tres saintes ; mais il faut avoüer que les defauts dont je parle, se peuvent faussement glisser dans l'infirmité de nôtre sexe.

Car que pourroit-on dire d'une creature à qui dix ans de devotion, & douze cens communions, & mille exhortations, n'ont pas encore arraché un poil de vanité ? que pourroit-on penser de celle qui mange l'Agneau immortel deux ou trois fois la semaine, & devient tous les jours, & à toutes occasions une lionne en sa maison ? que pourroit-on juger de celle qui met tant de fois la sacrée Eucharistie sur sa langue comme un seau de l'Epoux, sans la pouvoir seeler, ni retenir qu'elle n'échappe à tant d'indiscrettes & de mauvaises paroles ? Que pourroit-on presumer de celle qui fait scrupule de boire frais en esté, & regarder une fleur avec delectation, sans qu'elle sente aucun remord de conscience, d'avoir dit plus de médisances en un dîner

qu'elle n'a mangé de morceaux ? Veritablement nous trahiſſons la devotion, qui eſt de ſoi belle & glorieuſe, quand nous en uſons en telle façon, & nous donnons ſujet aux ames libertines de juſtifier leurs pechez par leurs deportemens, à quoi elles n'ont toûjours que trop d'inclination, & penſent qu'en nous peignant avec du charbon, elles ſe font blanches comme la neige. Il y en a d'autres qui veulent des devotions extatiques & raviſſantes, qui ſoient deguiſées en paroles étranges, en façons inoüies, en ceremonies non accoûtumées. Tout ce qui eſt uni, prudent & moderé, tient trop du commun, il faut trouver d'autres ſentiers de Paradis, & tailler de nouveaux habits à Dieu, ſur le moule de ſa phantaiſie, pour le faire connoître. Je n'ignore pas qu'il y a dans les Religions des ames épurées de la lie du ſiecle, qui ont des ſentimens de Dieu tres-relevez, & je ne voudrois pour rien du monde commander telles faveurs. Mais quand dans une vie commune on me parle de ces façons ſi extraordinaires, je vai toujours à pas de plomb, tant j'ai de crainte que pour une forte pieté je ne trouve qu'un corps de fumée. J'ajoûte encore d'autres qui ſe font une devotion hideuſe, chagrine & melancholique, laquelle étonne de ſon ſeul abord ceux qui la regardent, & ſe livrent volontairement à des gênes d'eſprit quaſi perpetuelles. Cette vertu n'a que trop de médiſans dans le monde; nous n'avons que faire de cacher ſa beauté, & de lui donner un maſque de terreur, pour épouvanter ceux qui ont aſſez de peine à ſe détacher de leur ſenſualité. J'eſtime que la devotion la plus propre à nôtre ſexe, eſt celle qui a le moins d'affection, & plus d'effet, chacune pourra regler les prieres qu'elle doit faire, les confeſſions, les communions, ſelon

ſa capacité, ſa profeſſion, ſon loiſir, prenant en cela le conſeil de ceux qui gouvernent ſa conſcience ; mais qu'elle s'aſſeure que jamais elle ne goûtera la devotion à ſa ſource , ſinon dans la pratique des vertus, & la fermeté des bonnes reſolutions.

SECTION VII.

La Modeſtie.

APrés que l'interieur eſt reglé par les mouvemens de la Pieté , ſuit la vertu de Modeſtie qui nous étale au dehors: c'eſt l'eguille de l'horloge qui montre comme nôtre ame compaſſe les tems & les heures du jour , elle qui temoigne l'empire que nous avons ſur nos paſſions , elle qui nous figure au modelle des grandes ames , elle qui nous fait paroître dans la converſation d'une façon non ſeulement meſurée, mais douce, honnête & exemplaire. C'eſt la vertu que l'Apôtre S. Pierre demandoit à nôtre ſexe , quand il nous avertiſſoit de tenir l'homme interieur dans *l'incorruptibilité* d'un eſprit paiſible & modeſte. Cela ſe voit au port, aux geſtes, aux regards ; mais principalement au parler & aux habits. Nous ne ſçaurions croire combien nous ſommes ſçavantes dans la ſimplicité, & puiſſantes dans la douceur.

In incorruptibilitate quieti & modeſti ſpiritus. 1. Petr. 3. 4.

C'eſt la plus forte armure que nous aions de la nature, quand nous entreprenons un eſprit, & gouvernons une affaire par ces voies douces & pacifiques, nous étonnons les plus hardis , deſarmons les plus robuſtes , & triomphons des conquerans. Nous n'avons qu'à nous taire , & nôtre ſilence parle pour nous. Mais quand nous dépoüillant de cét eſprit de douceur, de modeſtie, & de docilité,

nous prenons une façon hautaine, dédaigneuse & mutine, nous ne sommes fortes qu'en crieries, qui nous rendent méprisables à ceux qui sont plus puissans que nous, importunes à nos égaux, intolerables à nos inferieurs, odieuses à tout le monde. Avec cette douceur d'esprit Esther changea le Roi Assuerus en un agneau : avec la même, Abigaïl fut plus fortes que les armes de David, & Jesabel avec sa fierté naturelle aprés avoir tué les innocens, ruiné les villes, troublé les Etats, fut jettée d'une haute fenestre sur le pavé, pour être foulée toute sanglante aux pieds des chevaux.

Quant à la modestie qui regarde la bien-seance du corps & de l'habit, c'est chose étrange combien de plaintes on forme contre nous sur ce sujet! Nous avons servi déja par l'espace de tant de siecles, de lieu commun aux Predicateurs, de matiere de censure aux Edits, de fable aux villes, & de risée à nous mêmes, cependant ce desir de braverie est si bien enté dans nôtre esprit, que nous ne le voulons dépoüiller qu'avec la peau. C'est un peché originel, que toutes les femmes apportent du ventre de leur mere, auquel on ne trouve point de baptême, & qui nous laveroit de cette tache nous le mettrions en procez. Encore si cela n'étoit commun qu'aux grandes Dames, à qui la terre & les rivieres, & les mers portent dequoi contenter leur curiosité, cela sembleroit moins étrange: mais toutes les femmes sont nées avec cette passion, & l'encherissent si haut qu'il n'y aura tantôt plus de distinction dans les ordres, puis qu'il y a tant de confusion dans les habits.

Les Bourgeoises veulent devenir Reynes ; & si nous voulons d'ores-en-avant être reconnuës pour Reynes, il nous faudra devenir Bourgeoises. Peut-

être que ceux qui nous censurent en cét article, exigent trop de nous,& quelques-uns s'y portent avec tant de zele, que si nous les voulions croire, nous ferions toutes les Maries Egyptiennes à la Cour. Ceux qui pretendent nous traiter de la façon,en donnant sur nos cheveux & sur nos atours, ne touchent point nôtre cœur: car qui nous auroit bien persuadé la vertu, nous irions couvertes d'un sac, moiennant que cela avançât la gloire de Dieu, & l'utilité du prochain. Mais je pense que nous avons quelque droit d'aimer la bien-seance & propreté dans nos habits; demeurant toûjours dans les termes des plus reglées,en telle sorte que les sages ne puissent blâmer nos excez,ni ceux,qui sont raisonnablement plus larges,accuser nos manquements

Mais pour parler sincerement, c'est une petite phrenesie de considerer comme nous y procedons. Qui verroit les étoffes qu'on leve quelquesfois chez un marchand pour vêtir un petit corps dont les vers feront bien-tôt leur curée, il diroit qu'on auroit entrepris d'habiller quelque grosse Baleine, & qui compteroit tout l'attirail d'une Dame, sur une table, sans jamais avoir vû aucune femme, il jugeroit que ce seroit une mercerie pour fournir une petite ville:nous ressemblons ces oyseaux qui n'ont point de corps, & ne sont quasi que plumes; nous y apportons tant de modes, d'artifices, d'inventions,que nous lassons les esprits; tant d'étude & d'affections que plusieurs de nous font autant les empéchées aprés un collet, comme si elles avoient une Republique d'Athenes à gouverner.

Et ce qui est le plus horrible,c'est qu'on va puiser ces vanitez dans le sang des pauvres, & qu'à mesure qu'on les tire,on s'appauvrit tellement que

j'ai peur que la posterité n'ait plus de sujet de maudire nos dissolutions, que de les entretenir. On fait encore pis, lors qu'on a tant de passion de commencer l'adultere de son corps par celui de son visage, lequel on ronge insensiblement de fard & de venin, comme si on pouvoit tirer la beauté de la corruption. Puis on trouve de certaines façons d'habits qui semblent plûtôt être faits pour vendre le corps que pour le couvrir, je ne sçais pas ce qu'on peut reserver aux yeux d'un chaste époux, quand on a porté par tous les marchez des secrettes parties de son corps aussi découvertes que si on étoit prêt de les livrer aux plus offrants. Je ne sçai pas quels maris se pourroient plaire à la publication de ces nuditez, si ce n'étoient quelques Platoniciens qui approuveroient plus la loy qu'a fait ce Philosophe, à ce qu'on dit de la communauté des lits, que la doctrine des idées, qui seroient des viandes trop creuses pour rassasier la faim de la concupiscence. Veritablement si nous avions encore une veine du plus parfait Christianisme qui regnoit dans l'âge d'or, nous devrions étouffer par une genereuse conspiration tous ces abus, & faire des dépoüilles du luxe, un sacrifice de misericorde, donnant en partie pour l'entretien des pauvres ce que nous avons jusques ici dedié au phantaisies de nôtre esprit. Quand nous naissons avec quelques avantages du corps, nous sommes les plus belles creatures du monde, pourquoi irons-nous mendier de la gloire, des poisons de la terre, des vermisseaux & des dépoüilles des morts; si l'opinion y en avoit mis, elle est déja toute fletrie par la confusion de tant de mains qui la cueillent incessamment : La gloire des plus grandes Dames ne sera plus desormais que dans la grande modestie.

SECTION VIII.

La Chasteté.

C'Est le plus court chemin que nous aions à la conservation de la Chasteté, vertu incomparable, & le plus riche joiau de nôtre sexe : Elle nous est aussi naturelle qu'est le voler aux oyseaux, le nager aux poissons, la beauté aux fleurs, & les raions au Soleil. Il ne faut pas demander que pour devenir une fille ou une femme qui est prodigue d'un bien qui doit être attaché à son corps aussi fermement que son cœur : elle est capable de toutes sortes de crimes, & s'il étoit question d'ouvrir toutes les portes des enfers, l'impudicité seule lui en mettroit les clefs dans les mains. Il n'y a bête au monde qui ne soit meilleure qu'une perduë, laquelle par le deshonneur de son lit, a chargé son ame de pechez, son corps d'excez, sa renommée d'oprobres, & sa memoire d'execration. Nous devons, tellement instruire nos filles à la vertu de pureté, qu'elles ne connoissent pas seulement le moindre ombrage des pechez qui se commettent dans le monde. Je n'approuve point ces petites Dina, qui veulent voir & flairer tant de manieres de gens & de passe-tems : car elles apprennent trop tôt ce qu'elles oublieront trop tard, & prennent tant de feu par les oreilles & par les yeux, qu'on ne trouve point assez d'eau pour l'éteindre. Je ne voudrois point qu'une fille, tant petite soit-elle, se pleût en la cõpagnie des enfans, qui ne sont pas de son sexe, je crains même celles de son sexe, qui sont trop afferées, leur hantise est quelquefois d'autant plus dangereuse que celle des hommes, qu'on se garde

Hieronym. ad Latam. Securioris est continentia nescire quod quaeras.

moins d'un ennemi domestique: toujours la chasteté est plus assurée qui ne sçait pas même ce que la volupté peut pretendre. Je croirai que les Corbeaux deviendront des Rossignols, quand on me fera croire qu'une personne de nôtre sexe qui se plaît à oüir, ou dire les railleries, & les paroles d'entente qui couvrent l'ordure sous des mots dorez, ou soit chaste, ou puisse long-tems demeurer ce qu'elle est.

Gardons les yeux, la bouche, & les oreilles de ces jeunes filles, comme des temples dediez à l'honneur, & ne faisons rien en leur presence qu'elles ne puissent imiter sans pecher. Enseignons leur de ne s'adonner ni aux plaisirs de la bouche, ni aux petites aviditez de prendre & posseder volontiers quelque chose gentile. Une creature qui a des desirs d'avoir ce que sa condition ne lui peut pas donner, a bien des ennemis dans son cœur, qui livreront son corps au deshonneur, & son ame à la confusion. Retranchons tant que nous pourrons tant de lascives chansons, de mauvais livres, de tableaux infames, des cajollerie, de danses & de festins : Jamais on ne prend bête sans quelque amorce ; jamais la chasteté ne se perd que ces attraits ne lui servent d'avant - courriers.

On ne trouve pas tant d'esprits si perdus entre les femmes bien nourries, qui ne pretendent rien au peché, que le peché : mais l'amour de plusieurs Dames vient plûtôt des vanitez de l'esprit que des foiblesses du corps. Elles veulent être en quelque estime & admiration de ceux qui ne les peuvent estimer & admirer que dans les pretentiōs de leurs interests; elles prennent plaisir à être loüées sur leurs beautez, que jamais personne ne loüe si prodiguement qu'il n'espere se payer de ses loüanges. Elles ont beaucoup de credulité, soit par quelque

bonté

bonté d'un naturel trop fade, soit par trop de presomption & d'amour propre ; de sorte qu'elles s'estiment facilement belles, & dignes d'être aimées de ceux qui feignent les aimer, ne voyant pas qu'on prend les poissons aux filets & les femmes à la facilité qu'elles ont de croire de leger. Elles prennent des desseins de faire des serviteurs qui ne sont pas de l'ordre des Archanges, pour les servir comme Raphaël fit Tobie, sans pretendre l'empire de leurs cœurs & de leurs honneurs. Elles ont des cõplaisances extremes de voir un homme prosterné à leurs pieds, principalement lors qu'il a quelques qualitez qui le mettent en estime dans le monde : ce leur est une gloire des plus chatoüillantes d'avoir acquis des esclaves qui aiment leurs chaines, & ne veulent plus vivre ni mourir que pour elles. Cela fait qu'elles contrefont les petites idoles, & prennent force sacrifices de fumées, & quoi qu'elles n'ayent point alors aucune intention d'offenser Dieu, neanmoins elle se laissent fondre dans tant d'offres de services ; de complimens, de protestations, & sentent enfin que c'est une extreme peine de se defendre d'un ennemi qui ne nous assaille qu'avec de l'or & de l'encens. Les goutes de pluyes ne sont que de l'eau, & par leur assiduité elles percent les pierres, tant de douceurs de paroles, de souplesses & d'obeissances & redoublées les unes sur les autres feroit crever un rocher ; comment n'emporteroit-elles une femme qui étant venuë d'un os, ne laisse pas d'avoir toute la mollesse de la chair ?

L'amour quelquefois a des aisles pour fondre sur la proye de plein saut, & quelquefois il y va à pas de tortuë, ce qu'il ne peut obtenir d'une prompte chaleur, il l'attend d'une constante importunité.

De là suivent des privautez & des desordres, qui font des fables aux villes, des farces & des tragedies sanglantes, qui apres avoir commencé sous la courtine, s'achevent quelquefois au gibet. Je ne voi point de meilleur remede pour arrêter les commencemens de la volupté, que d'en voir la fin.

Une creature qui sollicitée de son deshonneur dans les premieres amorces, tirera le rideau, & verra un grand gouffre de scandales, de miseres, de rages, & de desespoirs, aimera autant descendre en enfer toute vive, que de consentir à cette brutale passion. Elle ira de bonne heure aux remedes, & declarant son cœur dans le secret de la confession, elle eventera la mine, & dissipera par ce moyen une infinité de desastres. Heureuse trois & quatre fois celle qui prendra ces paroles comme un oracle, & les enchassera dans son cœur pour s'en souvenir éternellement.

SECTION IX.

La discretion en la conduite des affaires.

QUand nous aurons commencé à nous polir nous-mêmes par ces vertus, la discretion nous appliquera reglement à la conversation, & aux affaires, chacune selon ses qualitez.

C'est une pauvre besogne qu'une femme qui n'a point d'ocupation, ni de conduite; comme plusieurs se sont trouvées qui ayant vécu l'âge de quatre-vingt & dix ans, n'ont jamais apris autre chose que de se faire habiller & deshabiller. Pourquoy aurions-nous une ame raisonnable, si ce n'estoit pour l'enrichir des connoissances qui nous sont necessaires, & pour nous, & pour le gouvernement

de ceux qui tombent entre nos mains? Nous ne faisons pas profession d'estre sçavantes; mais aussi n'avons nous pas fait vœu de stupidité. Nous devons cherir comme nos yeux la lecture des bons livres qui nous aprēnent à devenir meilleurs: car ce sont de sages compagnies & d'hōnêtes entretiens, dont on ne voit point naistre de jalousies ni de scandales. N'est-ce pas un plaisir bien morfondu de voir des femmes, qui aussi-tost qu'elles ont fait un chetif compliment, n'ont plus rien à dire, si elles ne parlent de leurs collets, ou de quelques autres bagatelles semblables? Pour le moins si celles qui n'ont jamais voulu apprendre à parler, apprenoient un jour à se taire: mais elles estourdissent le monde de leur caquet, & disent tous les jours une Iliade de mots, où il n'y a pas une seule bonne parole. Ne me dites pas que ces filles si sçavantes sont plus sujettes à caution, je ne les veux pas, vous dis-je, toutes sçavantes comme des Sibilles & des Muses, mais qui leur peut envier une honneste science des choses qui servent à la direction des mœurs? Il n'y a que les araignes & semblables bestioles, qui tournent les fleurs en venin; il ne faut pas avoir peur qu'une fille à qui on aura donné des bons fondemens d'humilité & de devotion, abuse de cette celeste manne qui se trouve dans les sages Escrivains. J'ai appris d'une personne pleine de sagesse & d'experience que pour une fille instruite aux bonnes lettres, qui avoit manqué à son honneur, on en avoit trouvé une vingtaine d'autres ignorantes qui avoient choppé d'autant plus lourdement que moins elles avoient de connoissance de leur faute. Je n'entens point que pour ce conseil que je mets en avant qui est de se polir par la lecture, on donne pour cela l'essor à la curiosité de lire toutes sortes

de livres, & nommément ceux qui traictent les amours; quoi que d'une façon fort gentile: car ils ont un petit aiguillon delié comme la soye, qui entre insensiblemẽt dãs le cœur,& lors qu'ils vous d'écrivent cette pasion avec tant de termes exquis, & d'honnestes inventions, ils font de si belles amours,qu'en les voulant imiter,on en produit de bien laides.S'il faut devenir docte, il le faut estre à la façon que l'ont esté les saintes, Tecle, Catherine,Eudoxia, Marcelle,Paule,Fabiole, Eustochie, qui des dépoüilles d'Egipte ont étoffé la Croix,& les Autels du Sauveur. Encore ne voudrois-je pas conseiller à une fille de s'aller cacher au grenier ni en la cave pour devorer des livres, il faut qu'elle assaisonne sa lecture des ouvrages qui sont bienseans à sa profession. Ne la tenons jamais oisive; mais aussi-tôt que son âge l'a renduë capable,donnons-lui quelque petite conduite,& quelque exercice dans la maison:car quelle honte aurions-nous de travailler à l'éguille, puisque Auguste Cesar le fondateur des Empires, a jugé semblables emplois dignes de ses filles; & que les Romains ont gardé plusieurs siecles,ainsi qu'une relique,la quenoüille de la Reine Tanaquil, beaucoup plus cherement que la lance,ou l'épée de Romulus; estimant qu'il estoit plus necessaire de donner aux femmes des exemples du travail, que de fournir aux hommes des idées de la guerre?

On ne sçauroit croire comme la passion qu'on a pour un bon ouvrage,divertit toutes les autres passions qui pourroient broüiller l'esprit: mais qui le voudra experimenter, trouvera que l'innocence n'est jamais mieux logée qu'à l'enseigne du travail. Je vous laisse à penser quand une fille a tasché d'aprendre dés ses jeunes années les choses qui sont

necessaires au ménage, jusques à la cuisine, la belle lumiere que c'est dans une maison, soit d'un pere soit d'un mari, pour la conduite de la famille, la guide des serviteurs & servantes, l'exemple de la jeunesse, le soulagement des siens. Elle se rend necessaire dans les meilleures affaires, on se repose en sa prudence, on tient sa santé importante, sa vie pretieuse, sa mort déplorable, & sa memoire pleine d'honneur. Le plus sage des hommes Salomon n'a point donné d'autres marques pour reconnoistre la femme vertueuse, que la bonne œconomie qu'elle tient au gouvernement des siens. Elle a consideré, dit-il, les sentiers de sa maison & n'a point mangé son pain dans l'oisiveté, elle a travaillé en lin & en laine : Elle est devenuë comme un navire chargée de vivre & de richesses. Elle s'est levée devant le jour pour donner la nourriture convenable à sa famille. Elle a fait des acquests de metairies, & entretenu le trafic. Elle a mis la main à l'œuvre, puis elle l'a ouverte aux necessitez des pauvres. Tous ses domestiques se sont trouvez en bon ordre, son mari, & ses enfans ne la pouvoient assez loüer pour sa grande prudence. C'est une lampe qui ne sera jamais esteinte dans les tenebres de la nuit. Voilà à peu prés le train dont il se sert pour faire un dénombrement des perfections de la femme, finissant par la sagesse & la crainte de Dieu: qui est le premier & dernier ornement.

SECTION X.

L'amour Conjugal.

ENfin comme l'amour est une genereuse passion, qui par son bon reglement courōne tou-

tes les vertus, je conseillerois à une Dame mariée pour l'accomplissement de sa perfection ; d'avoir une charité tres-cordiale envers, son mari. Cela n'est pas difficile quand il y a de l'heur & du rencontre dans les mariages : car la complaisance fait toujours des aisles à l'amour : & on tient à grande faveur d'aimer ce qui plaît à la passion. Mais c'est chose pitoyable quand des peres & meres aveuglez de leur avarice, & charmez de la douceur des interests pretendus, renouvellent l'exemple du cruel Mezence, qui attachoit le vif avec le mort, & vont loger une pauvre fille qui est toute vivante en graces & benedictions du Ciel, avec un mary, pourri de vices, d'ordures & de maladies de corps: c'est alors qu'il faut bien avoir de la vertu pour se resoudre à aimer un monstre, dés les plus jeunes années jusqu'au tombeau. Qu'y ferions-nous ? La loi de nature nous donne toute permission de souhaiter de bons maris; mais les loix du mariage nous exhortent à les supporter tant que faire se pourra, tels qu'ils nous sont écheus: si nous aimons pour nous mesme, cela est impossible; mais si nous aimons pour Dieu, nous y trouverons du devoir & de la facilité. Vne femme ne sçauroit trouver un plus court chemin à l'Empire de son sexe, qu'en épousant les humeurs de son mari, lors qu'elle ne sont point contraires au commandement de Dieu, qui bien obeït, bien commande : & quand nous avons une fois pris le cœur d'un homme, rien ne resiste plus à nos volontez.

L'union est un merveilleux ciment qui lie si étroitement l'obeissance, & l'Empire, qu'on a de la peine de discerner celui qui obeït d'avec celui qui commande. Nous avons excellé de tout tems en cette pieté conjugale, & on en trouve de si rares

exemples que les plumes ont de la peine à les écrire, aussi bien que les oreilles à les croire. On a veu des filles tendres & delicates, qui donnnées inconsiderement à des maris gâtez de diverses maladies, s'appercevant dés la premiere nuit de leurs nopces, d'onguents, d'ulceres & de mauvaises odeurs, & trouvant une santé plastrée en des corps, qui étoient plus propres au tombeau qu'au lit nuptial, ne les ont point abandonnez, mais les ont aimez, honorez, servis, demeutant quelquefois quarante jours & quarante nuits autour de leur lit sans se dépoüiller. Un homme s'est trouvé entr'autres, dont l'indisposition, qui trainoit sept ans, la puanteur des plaies qui estoient incurables, l'horrible état des membres qui paroissoient tous defigurez, affoiblissoit tous les courages de ceux qui le vouloient assister, minoit la patience des plus fidelles; consommoit la foi des plus zelez: Ceux-là mesme qui font tout pour l'argent avoient horreur d'en aprocher.

Vivez raconte ceci au livre 2. de la femme Chrêtienne d'une Damoiselle nommée Clerc.

Et là dessus voir une fille âgée de seize ans, foible de complexion, bien faite de corps, & douée d'une beauté que les plus fleurissans maris eussent desiré, s'attacher à ce corps mort, le mouvoir, le toucher le nettoyer, lui apprêter de boüillons, lui souffler des herbes pulverisées dans les narines, qui distilloient une humeur insupportable à tout le monde, lui faire la barbe, & les cheveux, lors que personne ne vouloit prendre ce hazard? N'est-ce pas un miracle de nostre sexe, digne du ravissement des hommes, de la loüange des histoires; & de l'amour de toute la posterité?

Que dirai-je d'une Eponina, laquelle ayant épousé un mari qui se trouva embarassé dans d'épineuses affaires, & des crimes, mesme de leze-Majesté,

Voyez Lipse aux Politiques.

demeura neuf ans enfermée avec lui dans la cave d'un sepulchre ; & depuis le voyant découvert & condamné à la mort par l'Empereur Vespasien,lui voulut tenir compagnie au suplice,& mourir avec lui,disant,qu'elle étoit déja toute exercée au tombeau , & qu'elle le supporteroit mieux morte que vive. Que diray je d'une Reine des Perses nommée Cabadis , qui voyant son mari detenu en prison , le vint visiter sans se faire connoistre , & lui ayant donné ses habits de femme pour prendre ceux du mari , le fit échaper, payant apres par son sang l'illustre faute de sa pieté.

Ne sont-ce pas des proüesses dignes d'estre écrites en lettre d'or & d'azur pour être exposées à la veuë de tous les siecles? Heureuses mille fois celles dont la concorde a lié les amours à chaînes d'aimant , sans que jamais le divorce trouve place au nœud du mariage que Dieu a bien daigné nouër de ses mains. Gardons-nous pour cét effet de la jalousie qui a coutume de naistre des plus specieuses amours,comme ces vers qu'on dit, qui sortent des plus belles fleurs. C'est une passion tres-malheureuse qui est formée par la phantaisie, habillée & coiffée par les soupçons , noircie par les ombrages,nourrie de mauvaises humeurs par la curiosité, entretenuë d'impostures par la médisance,qui ronge tout ce qu'il y a de verdure dās les chastes amitiez,trouble le repos des lits , broüille les affaires des ménages,déchirent les alliances , enfante des monstre , seme des fureurs & des rages & aprés avoir tourmenté tout le monde, se devore soi même.Si nos maris tombent en ce malheur ayons-en pitié , comme de pauvres phrenetiques , & leur ostons toutes sortes d'occasions qui peuvent soulever leur imagination. Et si la mesme maladie

nous prend, ne ressemblons pas ces femmes qui ont passé en pleine nuict de grandes forests pleine d'horreur pour aller épier leurs maris, accompagnées seulement de leur passion, dont quelques unes sont tombées entre les dents des bestes sauvages, qui leur ont été plus douces que le bourreau qu'elles avoient dans leur propres entrailles.

Nous plaignons souvent en ce point plus nos interests que l'offense de Dieu; & ce n'est point de merveille si celle qui aime mal, est privée de ce qu'elle aime. Quand il y a du peché, pleurons-le, tachons à y remedier par prieres, par discretion, par patience, par toutes les plus saintes industries que nous y pourrons apporter, nous nous trouverons fortes dans le silence, & l'esperance, & non pas dans les assiduelles crieries, qui ne font qu'égratigner les playes, & renouveller les desastres.

SECTION XI.

Le soin des Enfans.

POur ne vous rien dissimuler, les femmes, qui sont appellées au Sacrement de mariage, doivent estre merveilleusement parfaites; dautant qu'elles ont comme en maniement les plus precieux interests de la posterité! Puis qu'elles sont choisies pour produire & élever des enfans, qui doivent estre les membres du corps de l'estat.

On a souvent recherché d'où venoit le bon & mauvais naturel des hommes, & je trouve que quelques-uns l'ont attribué aux divers rencontres des Planettes, comme par une necessité fatale, mais à vrai dire cette Astrologie des fols, & les toilles d'araignées, ne sont quasi qu'une même chose, tou-

tres-deux sont bonnes à prendre des mouches, & non pas à tromper les habiles hommes. Je tiens que les bonnes meres font le bon naturel des enfans, & on a toujours remarqué que les grands personnages qui ont fleuri dans quelque eminence de vertus ont pris de là quasi generalement les premieres impressions de la sainteté.

Si on trouve des filles chastes sorties des meres débauchées, c'est un spectacle quasi aussi rare comme si les orties portoient des œillets. Gardons nos corps comme des temples pour enfanter plus de vertus que de chair au public : & quand Dieu nous donne lignée que ce soit l'un de nos premiers soins de l'élever en son service. Le cœur me saigne quand je considere comme on nourrit aujourd'hui plusieurs enfans de qualité, qu'on étouffe avec des indulgences serviles, sous ombre de les caresser : Dieu les donne comme des creatures avec lesquelles il pretend soutenir le monde, gouverner les republiques, peupler le Ciel ; & orner même la conversation des Anges. Mais à voir comme on les traite, il semble qu'on ait engendré des pieces de chair qu'il ne faille que lécher comme des ours pour leur donner les justes perfections, on les charge de graisse & de cuisine, on les entretient dans l'assouvissement de tous les desirs de leur cœur, on les sert comme de petits Rois, qui n'ont pas ëcore quelquefois l'âge de cinq ans & ils exercent déja une Monarchie dans la maison de leur pere. Jesus-Christ a banni l'idolatrie du monde avec tant de sueur & tant de sang, & on la renouvelle tous les jours lors qu'on fait des enfans de certaines petites idoles à qui on sacrifie tous les cœurs, tous les soucis, les esperances, les craintes, & les hommages : je vous prie ne leur faisons point apprendre ce qu'il leur faudroit desapprendre. Ne les

accoûtumons point aux mignardiſes des paroles, à la pompe des habits, à la liberté, & aux plaiſirs. Dreſſons-les au ſervice de Dieu, & aux exercices convenables à leur ſexe & à leur cōdition, gardons ſur tout qu'ils ne ſoient empoiſonnez par l'oreille en la hantiſe de tant de mauvaiſes compagnies, qui ſemblent n'eſtre nées que pour l'infection de toute pureté.

SECTION XII.

La concluſion du diſcours.

L'Imperatrice tenoit les oreilles & les cœurs ſuſpendus à ſes diſcours, lors que ſentant approcher l'heure à laquelle ſe devoit faire le choix d'une épouſe pour l'Empereur ſon fils : *Voici le tems* (dit-elle): *Monſieur mon fils, auquel vôtre Majeſté doit conſigner la pomme d'or entre les mains de celle que vous jugerez avoir plus de part à ces belles qualitez que j'ay parcourüēs*; Et diſant cela, elle fit ouvrir une grande ſale, ou d'un coſté l'on voyoit les tableaux des Dames qui avoient fleuri aux ſiecles plus anciens; en ſainteté, en eſprit, en courage, & en toutes les vertus dont nous avons fait mention, qui compoſoient une triomphante Cour: Là eſtoit Sara, Rachel, Lia, Debora, Abigail, Suſanne, Eſther, Judith, Mariamne, ſainte Agnes, ſainte Cecile, S. Heleine, S. Monique, S. Felicité, les dix Sibilles, Zenobia, Amalazunthe, Placidia, Pulcheria, Eudoxia, Theodora. Marcelle, Paule, Euſtochie, Victorine, Clotilde, Radegunde, & une grande quantité d'autres, ſans y comprendre celles qui ont fleuri depuis huit cens ans: Ce qui m'eſtonna fort, & me fit dire; que ceux qui diſoient que les femmes d'honneur étoient ſi rares à rencontrer, auroiēt peut-eſtre de la

peine de trouver des fueilles aux bois, & d'eau en la riviere. Tous ces portraits paroissoient dans des lumieres de gloire d'une tres-agreable façon avec les enchassures toutes enrichies de pierreries: Voilà, dit Euphrosyne, ô filles ! comme la memoire des saintes Dames est precieuse: puis se tournant d'autre costé, elle monstra du doigt les effigies de celles qui avoient renoncé à l'honneur & à la vertu: qui estoient pâles, mornes, tenebreuses & investies de flâmes, comme si elles eussent esté dans l'Enfer: là étoit Semiramis, Phædra, Thisbe, Philis, Helene la Grecque, Clytemnestre, Cleopatre, Agrippine, Iulia, Messalline, Callirhoë, Thais, Phiné, Rodope, Flora; & en perspective une si grande quantité qu'elle sembloit égaller les sables des rivages; sans y comprendre celles qui depuis ont pris part à leur malheur.

L'Empereur les ayant considerées en cette sale nommée la Perle, où il vid autant de perles choisies de toutes les Provinces de son Empire; Ce n'estoit qu'astres, qu'éclairs, & que rayons, tant ces beautez meslant de tous costez leur lumiere, faisoient de lustre: ce qui lui donnoit bien de la peine à se resoudre. Il y avoit entre autres une appellé Icesia fille d'un grand sçavoir, à qui l'Empereur Theophile dit un vers Grec: sur lequel elle repartit d'une promptitude admirable: neanmoins il ne gouta pas cét esprit, le trouvant trop delié pour son humeur: mais apres l'information qu'il prit de ses yeux, de ses oreilles, & de la bouche de celles qui avoient nourri ces creatures, il donna la pomme d'or à une nommée Theodora Paphlagoniene de nation, que je ne pense pas toutefois avoir rien d'approchant à celle que je vous represente ici pour modelle.

CLOTILDE.

SECTION I.

Sa naissance, & sa nourriture

LE nombre des Dames illustres en Sainteté, est si grand, qu'il rompt la pointe de l'esprit en y pensant, & les vertus en sont si éclatantes, que dans le mélange de leurs lumieres, elles éblouïssent les yeux, de sorte qu'il est difficile d'en parler, si nous ne faisons qulques bornes du discours à tant de rares sujets, qui n en font point dans leur merite. C'est pourquoi d'une grande quantité de Princesses, dont j'ai produit quelques noms, j'en prens ici une formée sur les plus parfaites idées; qui est la premiere Reine de la France chrestienne: j'entens la tres-glorieuse Clotilde, femme de nostre grand Clovis, qui de vrai est extremement obligée au Ciel, d'avoir esté choisie pour avancer les affaires du Christianisme dans cette fleurissante Monarchie, avec des proüesses & des succez incomparables : aussi lui avons nous une immortelle obligation d'avoir jetté les premieres semences de la pieté à la Cour de nos Rois, pour les faire passer avec plus d'authorité dans l'ame de tous leurs sujets.

Ex Gregor. Turonensi, Aimonio. Hincmaro, Philippo Bergomensi Baronio, &c.

La bonne Princesse, semblable à la perle qui vient de la mer salée, se vit enveloppée quasi dés sa naissance dans de grandes amertumes, & d'horribles confusions, dont elle sortit avec tant d'éclat,

qu'elle fit des adversitez les marches du temple de la gloire. Elle estoit fille de Chilperic, lequel voulant disputer le sceptre contre Gombault son frere aisné, Roy de Bourgogne, avec plus de temerité que de raison, donna du nez en terre, & fut delaissé du peuple qu'il avoit soulevé contre ce frere, qui de vrai étoit un mauvais Roi; Mais Dieu qui fait regner les Souverains, favorisāt une juste cause jusques en la personne d'un méchant homme, donna la victoire à l'aisné. Celui-ci se servit cruellement de sa fortune; car ayant pris son cadet au siege d'une ville, il lui fit laisser la teste sur un échaffaut; & non content de ce meurtre, il étendit sa vengeance sur la femme du defunt, par un acte bien lasche; car lui ayant fait attacher une pierre au col, il la fit jetter en la riviere & peu s'en fallut qu'il ne fit le même traitement à deux pauvres filles, qui étoient les pitoyables reliques de cét infortuné mariage: mais les voyant encore si tendres & si innocentes, il pensa que leur vie ne pouvoit estre prejudiciable à son Estat, & que leur mort seroit ignominieuse à sa reputation: voila pourquoi il se contenta de faire enfermer l'une dans quelque Monastere, & retint l'autre, qui étoit nôtre Clotilde, avec soi pour la faire nourrir à la Cour.

La sainte fille entra dans ce Palais de son Oncle, comme une brebis dans la grotte d'un Lion, ne pouvant pas avoir beaucoup d'assurance en un homme qui avoit encore le sang de son pere & de sa mere entre les mains. Toutefois c'est un merveilleux empire, que celui de la vertu: lorsqu'elle est enchassée dans la beauté: car ce cruel basilic qui avoit un œil de sang & de venin, n'eut pas plutost consideré les louables qualitez de cette Princesse, qu'il se sentit ébloui de ses regards, & son cœur

attendri sur l'innocence de la pauvre orpheline; prenoit deja de la compassion, qu'il n'avoit jamais experimentée.

Il commençoit à la voir d'un bon visage, la caresser, luy vouloir & lui promettre du bien : mais la bonne fille qui n'estimoit pas aprés une si étrange affliction devoir plus rien pretendre aux grandeurs & aux plaisirs, du monde, se jettoit entre les bras de la Croix, pour y trouver ceux de Dieu, & quoi qu'en public elle étouffoit les ressentimens de sa douleur, avec une discrette patience, sans se mutiner contre l'orage, ni donner de la teste contre le rocher: Si est-ce que dans le secret de sa solitude elle fondoit tous les jours en larmes, & ne trouvoit point de consolation que dans les playes du Sauveur du monde.

Mon Dieu, lui disoit elle, j'adore vôtre sainte Providence qui m'abreuve de fiel & d'absinte, en l'âge où les filles de ma qualité, ont coutume de ne marcher que sur les roses: peut-estre avez-vous connu que mon orgueil avoit besoin d'un tel contrepoids, & vous avez fait en toute justice ce que vôtre conseil avoit ordonné. Voilà que j'ai les yeux encore tout arrosez du sang de mon pere, & le corps de ma pauvre mere, qui est couvert de tant de flots, ne peut avoir sur soi une seule larme des yeux de sa fille qui font toutes les nuits des rivieres. Mon Dieu, vôtre Nom soit beni éternellement: je ne vous demande plus rien autre chose que la communication de vos souffrances. Il n'est pas raison que je vive ici sans piqueure, vous voyant navré de tous côtez, pour mō exēple. On a beau dire que je me rejoüisse, & que je prenne part aux contentemens d'une meilleure fortune. Où veut-on que je cueille ces plaisirs? je suis encore sur les rives pleurantes des fleuves de Babilone : je mets aux pieds de vôtre

croix toutes mes allegresses,& mes chansons, protestant de ne vouloir plus rien dans le monde, que l'execution de vos saintes volontez.

Il y a un je ne sçai quel charme dans la sainte tristesse, qu'on ne peut assez expliquer : mais qui fait qu'une ame qui s'attriste pour Dieu lors qu'elle est venuë dans des abismes, où tout le monde la jugeroit perduë, sent au fonds de son cœur des lumieres & des douceurs si grandes, qu'il n'y a consolation du monde qui leur soit comparable.

Clotilde en estoit déja venuë à ce goust, & si par obeïssance elle n'eust appris de quitter Dieu pour Dieu, elle se fut acoquineé à ses larmes, se laissant couler volontairement dans une douleur oisive: mais considerant, qu'estant en la maison de cét oncle heretique Arien, elle étoit obligée selon Dieu d'instruire par son exemple tous ceux qui devoient être spectateurs de ses actions, elle mit bravement les mains à l'œuvre, & se monstra si forte d'esprit en sa conduite, & si mesurée en tous ses déportemens, que sa vie estoit une peinture de la vertu, qui parloit à tout le monde. Quoy qu'elle fut issuë du sang des Rois, elle montroit n'avoir autre noblesse que celle qui se tire des belles actions : Comme son visage estoit sans fard, son ame estoit sans ces petites morgues & dédains qui ont coûtume de naistre avec les grandes fortunes. Ses regards estoient simples & colombins, ses paroles discretes, ses actions ménagées, ses gestes compassez, son port honneste, son abord affable, sa conversation pleine de douceur & d'utilité. Elle estoit vierge d'esprit & de corps, vivant dans une merveilleuse pureté d'affections, & d'amitié, qu'elle fomentoit par la vertu d'humilité, que les anciens ont estimé estre comme une palissade du jardin de la

la chasteté ; Dieu permettant souvent l'impureté du corps, pour chastier les rebellions de l'esprit. Celle-ci étoit si humble de cœur qu'elle se tenoit comme la plus petite servante de la maison, ne dédaignant pas de s'appliquer aux moindres offices : qu'elle faisoit toutefois avec tant de Majesté qu'en filant même une quenoüille, elle paroissoit une Reine.

Elle paroissoit merveilleusement prudente en ses conseils, prompte & agissante dans l'execution, moderée dans les bons succez, constante dans les mauvais, toûjours égale à soi-même. Elle parloit peu, ne médisoit jamais, n'envioit personne, faisoit du bien à tout le monde, sans y pretendre ses interests, attendant de Dieu seul, & le caractere de son merite, & les recompenses de ses charitez. Elle n'avoit point de mondanité en sa personne, & se soucioit aussi peu de ses atours, que de la poussiere de la terre. Elle ne sçavoit quasi qu'une ruë en la ville où elle habitoit, qui étoit celle qui menoit à l'Eglise. Les jeux & les festins lui étoient des suplices, & se trouvoit rarement en la compagnie des hommes, si ce n'étoit quelques mendians dont elle soulageoit les miseres. Tout son cœur alloit à Dieu ses pieds à l'Eglise, ses mains à l'aumône, ses yeux à la lecture des livres de devotions, ses bras aux exercices & ouvrages de son sexe, tout son corps aux offrandes & victimes de son ame.

Remarquez, filles, qui lisez ces pages, de quel bois Dieu se sert pour faire des saintes, & qu'on ne vient pas à produire les miracles que Clotilde fit en la conversion d'un Rooyaume: sans faire des merveilles de vertu en l'interieur de son ame.

Le Roy son oncle fut tellement ravi de ces precieuses conditions, que l'excez de son admiration

se tourna en une furieuse jalousie ; car voyant cét esprit plus mâle qu'il n'eût voulu, & craignant qu'il ne fût possedé d'un autre que lui, il ne prenoit aucun dessein de la marier, la gardant si étroitement qu'on eût dit à le voir, que c'étoit ce dragon des fables, qui étoit toûjours en sentinelle auprés d'une pomme d'or.

Mais, ô sotte prudence humaine, qui ramant toûjours contre le fil de la Providence de Dieu, trouves autant de precipices dans la Passion que tu tends de pieges à l'innocence! Cét homme nonobstant tous les efforts qui butoient au contraire, nourrissoit en sa maison une fille que Dieu avoit déja destinée pour châtier sa cruauté, & rendre sans y penser son sceptre tributaire à un valeureux mari qui devoit épouser Clotilde, pour joindre le regne des vertus à la force de ses armes.

SECTION II.

Clovis recherché en mariage.

CLovis Roy de France, un homme né pour faire voir ce que la valeur peut produire quand elle est appuiée par la pieté, avançoit tous les jours ses conquêtes dans les Gaules, & parmi tant de victoires, demeuroit encore esclave de l'idolatrie. Dieu le voulut tirer à soy par les voyes d'un chaste amour ; & par l'entremise d'une femme qui devoit sanctifier sa personne & sa maison. La renommée de la beauté & des vertus de Clotilde, qui se répandoit dans les Royaumes voisins, avec une si douce odeur, ne manqua pas de venir jusques à lui, lors qu'il étoit sur les termes d'épouser,

une femme par legitime mariage. L'amour qui prend quelquefois aussi bien par les oreilles que par les yeux, l'enflamma tellement au recit que lui firent ses Ambassadeurs des qualitez de cette divine fille qu'il n'avoit plus de cœur ni de pensées que pour elle. Il aimoit ce qu'il n'avoit jamais veu, d'un amour mêlé de reverence, sentoit une flamme plus auguste que de coûtume qui le brûloit dans une genereuse passion, & le poussoit à rechercher cette Princesse comme le comble de ses felicitez. Les difficultez qu'on lui formoit sur l'effet de ce mariage lui en augmentoient le desir, car c'estoit un esprit vigoureux qui mesuroit tout à la grandeur de son courage, & se plaisoit à rompre des obstacles pour couronner ses desseins. Il s'adresse à son grand favory Aurelien, & lui aiant declaré le projet de ce mariage, le veut incontinent depêcher avec une solemnelle Ambassade pour parler à la fille, & traiter avec le Roy son oncle. Celui-ci qui sçavoit les jalousies & les apprehensions de Gombault, lui represente que le conquête de la toison d'or, & le mariage de Clotilde, étoit quasi une même chose ; & qu'on ne pouvoit aborder cette fille sans parler à un Taureau qui jettoit feu & flammes par la gorge; Clovis le conjure de trouver toutes les industries possibles pour contenter sa passion, l'asseurant qu'il ne le pouvoit obliger en chose qui lui fût plus sensible. Aurelien obeït, & prenant un anneau de la main du Roy avec certains autres atours, pour presenter à la Dame, s'achemine en Bourgongne.

Ie ne puis ici taire ce que Baronius le pere de l'histoire Ecclesiastique, n'a pas voulu obmettre, d'autant qu'il est témoigné par de bons Auteurs, & que je n'y vois rien d'incroiable; si ce n'est à ceux

Gregor. P.p.l.2. H. flor. Franç.

qui pensent que c'est une grande qualité d'habile homme de se monrrer fort incredule.

Nous sçavons par ce qui a été dit ci-dessus, que Clotilde paroissoit rarement en public, si ce n'étoit à l'Eglise, & arrestoit ses yeux sur fort peu de gens si ce n'étoient de pauvres. Dieu se servit de cette inclination pour son bien : car Aurelien aiant appris que cette Dame conversoit volontiers avec les personnes necessiteuses, & qu'il falloit étre de cette qualité pour lui parler sans soupçon, prend l'habit d'un mendiant, & comme le serviteur d'Abraham, envoyé par le premier Pere des croians traita les amours d'Isaac en demandant de l'eau à Rebeca sa future épouse : aussi celui-ci ménageant la commission du mariage du premier Roy des fidelles, prend resolution de demander l'aumône à Clotilde pour trouver moien de l'aborder ; & pour cét effet se va mettre à la porte d'une Eglise avec un tas de gueux, attendant que la Messe fut achevée, pour voir sortir la Princesse.

Elle ne manqua pas de faire la charité à tous les pauvres, selon sa coûtume, & comme elle apperçeut celui-ci qui paroissoit d'un bon air de visage dans ces miserables haillons, elle sentit son cœur saisi d'une pitié extraordinaire, voiant un homme de si bonne façon reduit à une telle misere, & sans s'enquerir davantage luy donne une piece d'or. Aurelien sentant cette Royale main qui s'éstendoit si charitablement à secourir une misere feinte, soit qu'il fut transporté de joie, soit qu'il se voulût faire remarquer par quelque traict, leva la manche de la fille, qui selon la façon des robes qu'on portoit alors lui couvroit jusques aux mains, & aiant découvert sa main droite la baisa avec une grande reve-

tence : Clotilde en rougit à bon eſcient, & neanmoins elle paſſa outre ſans témoigner ſon reſſentiment, ni quereller ce gueux (comme ajoûtent quelques Auteurs) Bien, dit-elle, en ſecret à une Dame ancienne qui étoit ſa grande confidente ; avez-vous pris garde à ce qu'à fait ce mendiant ? L'autre luy repliqua qu'il étoit bien aiſé de s'en être apperçeu, veu que cette rencontre lui avoit peint le front d'une aſſez vive eſcarlatate. Mais encore (lui dit Clotilde) qu'en penſez-vous? La Dame lui dit en ſouriant, que pourrois-je penſer autre choſe, ſinon que vos rares perfections jointes à vôtre liberalité lui ont donné du tranſport ? J'eſtime pour moi, répond la Princeſſe, qu'il a un autre deſſeins, & ſi vous le trouvez bon, nous le ferons venir au Palais demander l'aumône, & nous prendrons ſujet de nous informer de ſa perſonne.

Aurelien ne manqua pas de recevoir ce commandement, qui étoit le but de ſon deſir, & de ſe tranſporter au lieu qu'on lui avoit aſſigné; où Clotilde le voiant, le tança bien fort de la hardieſſe qu'il avoit priſe de lui lever la manche de ſa robe, & lui baiſer la main. Celui-ci qui étoit un Courtiſan des plus rafinez trouva ſon échapatoire, & lui dit, Que la coûtume de ſon païs portoit qu'on baiſoit les Dames en la bouche pour les ſaluër; mais que le malheur de ſa condition l'aiant ravalé ſi bas, il ne pouvoit pas aſpirer au viſage, voila pourquoi il ſe contentoit des mains ; étant bien raiſonnable de baiſer une main qui eſt la ſource de tant de charitez, puis qu'on baiſe les portes des Egliſes d'où l'on attend du bien. Clotilde prit plaiſir à cette replique, & vit bien que cét homme démentoit ſon habit par ſon diſcours & ſa façon : Elle l'importuna de dire qui il étoit, & d'où venoit

qu'il étoit reduit à une telle misere que de mendier son pain.

Madame, dit Aurelien, puisque vôtre grandeur me presse là-dessus, elle sçaura que je suis né de bon lieu, & que ce qui m'a reduit à cét état, n'a été autre chose que l'amour d'une Dame que je recherche, non pas pour moi, mais pour un des grands Princes qui soit sous le Ciel. La fille eût la curiosité de sçavoir qui étoit ce Prince, & qui étoit cette Dame recherchée avec tant de travaux. Aurelien voiant que c'étoit tems de trencher le mot, lui dit, la Dame est à trois pas de moi : car c'est vous-même. Surquoi elle commença à rougir derechef, & montrer de l'emotion d'esprit, mais lui, Madame, ne vous troublez point ; puis que je suis en lieu où je vous puis parler avec confiance, vôtre Excellence sçaura que je suis envoié par Clovis Roy de France mon maître, qui est le meilleur Prince, & le plus vaillant Monarque qui soit en tout le reste du monde. La renommée de vos precieuses & éminentes qualitez, étant venuë jusques à ses oreilles, il desire vous épouser. & m'a dépêché pour vous en porter la parole, & tirer vôtre consentement. Je fusse entré à la Cour avec une Ambassade bien solemnelle, mais les difficultez que le Roy vôtre oncle vous fait, m'ont fait resoudre à prendre cét habit pour vous parler avec plus de liberté. Vous pouvez bien vous asseurer que ce mariage vous fera la premiere Reine de l'Occidét, & la plus heureuse qui soit dans l Univers. Et pour vous témoigner l'authorité de ma commission, voila l'anneau du Roy mon maître que je vous presente.

Il n'y a femme si sainte qui ne soit capable d'avoir bien de la complaisance sur les loüanges qu'on lui donne, & qui n'ouvre volontiers les yeux à la

grandeur: Clotilde n'étoit point si insensible qu'elle ne fut vivement touchée d'une telle Ambassade, si est ce qu'elle montra dans cette surprise, qu'elle avoit un cœur bien fidelle pour Dieu : car elle refusa fort franchement l anneau, & interrompant l'Ambassadeur : Ne passez point outre, lui dit elle, mon Gentil-homme ; je sçai que vôtre Prince est Payen, & que je suis Chrétienne, à Dieu ne plaise que j'espouse jamais un infidelle, quand il seroit le Monarque du monde.

Madame, repart le Gentil homme, ne formez point de difficultez sur la difference des Religions, mon Prince n'est point si attaché à sa secte, qu'il ne la quitte pour vôtre amour. Mais quel moyen (dit Clotilde) de gagner mon oncle? je ne pense pas qu'il soit en termes de me marier ? L'Ambassadeur répond, si vous me donnez vôtre consentement nous trouverons bien les moyens de vous enlever d'ici. Non pas cela, replique la prudente fille, c'est un traict que jamais je ne permettrai. Hé quoi ! Madame, dit Aurelien, quand cela seroit fait, qui pourroit blâmer vôtre conduite ; est-ce un peché en vôtre Religion de fuïr la caverne d'un lou garou pour se mettre entre les mains d un Roy ? Nous sçavons comme il a traité vôtre pere & vôtre mere, & comme il vous traitte encore maintenant.

A cette parole la Dame versa quelques larmes, & dit : Faites par vos Ambassadeurs tout ce qu'il vous sera possible, & asseurez le Roy vôtre Maitre que je me sens fort honnorée du choix qu'il a fait de ma personne, & qu'il ne sçauroit être si-tôt à Dieu que je ne sois à lui, pour le moins de cœur, & de corps, quand le Roy mon oncle m'en aura donné la liberté. A telles conditions je prens son

anneau que je garderai bien cherement. Tout ceci se passa fort dextrement en une Cour du Palais, où elle parloit ordinairement aux pauvres, les interrogeant sur leurs necessitez : & personne ne s'avisa qu'il y eût autre affaire que de gueuserie, sinon cette confidente, qui prenoit part en tous les secrets de Clotilde.

SECTION III.

L'Ambassade destinée au Roy de Bourgongne pour le mariage de Clotilde.

AUrelien touchoit le Ciel du doigt d'avoir si heureusement reüssi en sa commission, & ne s'oublia pas de raconter par le menu au Roy son maître toutes les particularitez de ce voiage, l'entretenant sur tout d'un dilicieux discours qu'il faisoit de l'admirable beauté & singuliere prudence de Clotilde. Clovis brûloit d'impatience, & eût voulu déja prendre le Roy de Bourgongne à la barbe, pour lui faire lâcher prise : mais la prudence l'avertit qu'il falloit garder en ceci les formalitez requises, & que c'étoit raison d'envoier ses Ambassadeurs à Gombault, pour lui demander sa niepce en mariage : C'est ce qu'il fit promptement, deputant son fidelle Aurelien, auquel il donna une fleurissante compagnie de Noblesse : ce qui fit naître de telles apprehensions en l'esprit du Bourguignon, qu'il n'en dormoit ni nuit ni jour : *D'où est-ce que Clovis* (disoit-il à part soy) *connoit ma niepce, veu que je l'ai tenuë jusques ici si resserrée qu'elle n'a veu que les murailles de l'Eglise, & de mon Palais ? il y a quelque anguille sous roche, on en veut à mon Estat ;*

ce François est trop hargneux , je ne le voudrois avoir ny pour gendre ny pour voisin. Et puis cette fille qui a fait jusques ici la brebis en ma maison , estant à ma discretion, quand elle se verra Reyne de France , & qu'elle aura des épées à son commandement , qui sçait si elle ne me montrera point les dents, & si elle ne vengera point sur moi le sang de son pere & de sa mere? il la faut plutost tenir enfermée à dix portes de fer qu'elle s'échappe de ma puissance. Voici un grand coup d'Estat qu'il faut dextrement joüer.

Cét homme assiegé de telles pensées receut les Ambassadeurs de France assez maigrement,& aiãt promis de leur rendre bien-tôt réponse , il se garda bien d'eventer toutes les pensées qu'il avoit là dessus;mais prenant le plus favorable pretexte,il répondit , *Qu'il honnoroit le Roy Clovis comme un des plus valeureux Prince de son siecle*, & qu'il tiendroit toujours le service qu'il lui rendroit, comme l'une des grandes faveurs qu'il pourroit recevoir du Ciel : mais quand à cette alliance laquelle il recherchoit,que c'étoit chose à laquelle il ne falloit point penser. Premierement,dautant que sa niepce n'avoit jamais porté si haut ses ambitions , que de pretendre épouser un grand Roy , n'ayant rien en sa personne de si eminent qui meritât un tel mari. Et quand bien il y auroit quelque égalité de ce côte là , qu'il y auroit d'autre part un empêchement essentiel, qui étoit la diversité de Religions, que c'étoit chose inoüie à une fille Chrétienne , d'épouser un Payen , & qu'il ne pouvoit permettre cela,sans trahir le salut de sa niepce , & se décrier par tout le monde. Aurelien , qui sçavoit bien où il lui demangeoit , replique en peu de paroles ; Que pour les qualitez de sa niepce , il ne s'en devoit point mettre en peine ? Que la person-

ne la plus aimée, c'étoit toûjours la mieux conditionnée ? Que c'étoit assez qu'elle plaisoit au Roy son maistre, qui n'étoit pas ignorant de ses perfections. Et pour le point de la Religion, qui étoit le plus considerable, qu'il esperoit que le Roy prendroit resolution de se faire Chrétien. Le Bourguignon repartit, que cét affaire étoit d'une telle importance, qu'on ne se pouvoit fier du succez aux esperances qui sont toujours incertaines; mais qu'il falloit voir promesse expresse du Roy de France, & là dessus congedie l'Ambassade; pensant avoir bien encloüé l'affaire; mais le brave Aurelien depesche promptement un courrier à Clovis, pour lui montrer où étoit l'encloüeure, & tirer de lui une promesse de se faire Chrétien.

Le Roy qui étoit si transporté d'amour, qu'il étoit aux termes de ne rien refuser, donne hâtivement la promesse qu'on lui demandoit; laquelle étant depuis representée à Gombault par l'Ambassadeur, cela le fit suer à grosses gouttes, ne sçachant plus de quelle invention se servir pour éviter ce coup fatal. Neanmoins, il répondit : Que ce mariage étoit d'une si grande consequence, qu'il n'en pouvoit decider qu'en l'assemblée de ses Etats, pensant que par cét expedient, qu'il romproit le dessein de Clovis, ou il tireroit l'affaire en de si grandes longueurs, qu'il ennuyeroit tout le monde. Mais ce fut cela méme qui l'enferra, tant la prudence humaine est artificieuse à se ruiner par ses propres inventions : car la plus celeste Noblesse Françoise faisant sejour en Bourgongne dans l'attente de ses Etats, alloit semant dans les esprits des Magistrats & du peuple, le grand bien qui reüssiroit à leur nation de cette alliance, quand

ils viendroient à être tous unis comme freres: mais que si une fois on venoit à refuser la requeste d'un grand Prince, si remplie d'honneur & de courtoisie, que necessairement il en faudroit venir aux armes, qui ne pourroient être que funestes à leur Royaume. Les Bourguignons qui étoient affamez du repos, goûtoient bien fort ces raisons, & la prudente Clotilde ne laissoit pas de fraper sourdement son coup, gaignant insensiblement les principaux du Conseil à suivre ses inclinations. Aurelien qui avoit l'esprit aigu & clair voiant, pressoit fort ces Etats, & Gombault ne pouvoit faire tant de nœuds qu'il n'en trenchât encor davantage.

Enfin, il en fallut venir au point: Les Etats s'assemblent, & le Roy y vient, avec une harangue étudiée, où il avoit ramassé d'un assez grand artifices toutes les raisons qui lui faisoient apprehender cette alliance des François, mais Dieu qui fait les grands changemens dans les Royaumes, comme les mouvemens dans les mers, disposa tellement les cœurs des Bourguignons, que toutes les allegations qu'on opposoit contre le dessein de ce mariage, sembloient des songes & des chimeres. Un des plus grands hommes d'Etat, s'étant levé, parla bien long-tems, & remontra au Roy: Que le repos de son Royaume, auquel il avoit buté en tout son discours consistoit en cette alliance. Que les mariages avoient été de tout tems plûtôt les nœuds de la paix que les allumettes de la guerre. Que les réjoüissances qui naissoient d'une telle action, étouffoient toutes les aigreurs & la division des esprits partagez; Que les plus grands troubles des Royaumes avoient été souvent pacifiez par des bonnes alliances: Que les François s'en alloient si puissans, qu'on ne leur pouvoit

rien refuser ; Que la requeste de Clovis étoit si civile qu'on ne la pouvoit rejetter sans un grand trait d'incivilité ; Qu'il n'y avoit point de plus farouche bête au monde qu'un amour changé en haine, & qu'il falloit craindre que les supplications d'un amant n'aboutissent à la fureur d'un victorieux ; Que l'offre qu'il faisoit de se faire Chrétien, seroit à jamais glorieuse à leur nation, pour avoir contribué à une telle pieté ? Que Clotilde avoit naturellement de l'affection pour sa patrie, & assez d'esprit pour gaigner son mari,& le porter totalement à l'amour de sa nation ; Que le peuple étoit lassé de tant de guerres, qui s'en alloient infailliblement renaître plus sanglantes que jamais, si on faisoit un joüet des fidelles amours d'un si grand Monarque.

Cét homme enfila tant de raisons l'une sur l'autre,qu'il emporta le dessus,& quasi tous donnerent à cette conclusion, qu'il falloit au plûtôt envoyer la Princesse au Roy de France qui la recherchoit. Le miserable Gombault se trouvant deserré de toutes parts, dit qu'il n'y mettoit point d'empêchement ; mais qu'il croioit à voir les deportemens de sa niepce, qu'elle s'étoit voüée à Dieu pour entrer en une Religion. L'Ambassadeur entendant ce dernier échappatoire, se print fort à rire au fond de son cœur, & dit, Que si la Princesse en étoit logée là, que le Roy son maître ne seroit point si importun en sa recherche, que de lui faire rompre son vœu. Mais, qu'il la falloit oüir ; ce qu'on fit : & comme on l'eut interrogée, elle dit que sa devotion ne l'avoit jamais portée jusques-là, que de faire aucun vœu de Virginité : & quoi qu'elle étoit extremement contente de cette douce solitude dont elle joüissoit à la

Cour de son oncle ; Neanmoins que si son bon plaisir étoit de la marier au Roy de France, à telle condition qu'il se feroit Chrêtien, elle ne seroit pas si mal apprise que d'y mettre empéchement. A cette réponse de la Princesse, les Deputez des deux nations, qui étoient là presens, firent un grand applaudissement, & crierent que le mariage étoit conclu. Le Roy même dissimulant sa passion s'en prit à rire d'un ris forcé, & vit bien qu'il étoit temps de lâcher ce qu'il ne pouvoit plus tenir. Il dispose son train assez mechaniquement, comme un homme qui étoit naturellement avare, disant que sa niepce étoit trop belle pour lui donner tant d'atours. Que la rose est assez parée de ses feüilles, & le Soleil de ses rayons, & que tous les artifices des hommes n'arrivent pas aux perfections de la nature. Aurelien ne fit point beaucoup d'instance là-dessus, tant il avoit peur que la volonté de cét homme ne changeât, & qu'il n'inventât de nouveaux artifices pour differer leur partement : mais il se resolut d'emmener incontinent la Princesse. L'oncle la voyant sur son partement, commença fort à la flatter, ce qu'il n'avoit jamais fait, lui disant :

Et bien, ma niepce, je voy bien que nonobstant vos devotions, vous étes de l'humeur des femmes, & que vous aimez la gloire. Vous étes lassées de demeurer avec un oncle, vous voulez un mary, & voulez qu'il soit Roy. Allez, je ne vous en sçay point mauvais gré, chacun loge ses affections où il espere sa felicité. Ma bonne fille, vous voyez comme je m'étudie à vous contenter, & comme pouvant empécher ce mariage, que je ne juge pas tant avantageux à mon Royaume, je l'ay voulu faire confirmer dans une assemblée generale de mes Etats, pour rendre vos

plaisirs plus asseurez. Cette affection que je vous témoigne pour le present, montre assez que j'ai eu de longue main de tres-sinceres & tres cordiales intentions pour le bien de vostre maison. Car ce qui s'est passé à l'endroit de vostre Pere & de vostre Mere, ne cuisoit tant à personne qu'à moi, Dieu m'en est témoin. Mais ma chere fille, c'estoit une necessité: il falloit obeyr à mon Conseil; tels sont les ressorts des Empires: je ne pouvois autrement sauver le repos de mes peuples, & asseurer la vie de mes sujets. Quand je serois dans le mesme crime, je voudrois qu'on me traitât en la mesme façon. Voilà pourquoi, ma tres-chere fille, s'il vous estoit arrivé encor quelque sentiment dans le cœur de cette mort, je croi que vous estes assez sage pour faire ce que la loy de Dieu vous ordonne en ceci, qui est d'oublier le passé, & n'estre point ingrate du present. Si je vous ay retenuë jusques ici dans mon Palais assez retirée; ç'a esté pour favoriser vostre humeur, que je voiois avoir de parfaites inclinations à la devotion; & vous nourrir en fille d'honneur, qui est le partage que vous porterez maintenant à vostre mary. Ma bien-aimée fille, tâchez de l'affectionner à vostre patrie, & de nous tenir toûjours en bonne alliance: Vous avez pris mes humeurs tant que vous avez vêcu avec moi, vous prendrez maintenant celles d'un mary, & en les prenant vous serez toute puissante: N'oubliez point la crainte de Dieu qui vous a esté toûjours une fidelle compagne dés vos plus jeunes années, & nous faites souvent sçavoir de vos bonnes nouvelles: En disant ceci il la baisa, & la fille le remerciant bien humblement de tant de bonnes volontez, avec promesse de l'honorer toute sa vie, se prit à pleurer: Ce que voiant un Gentil-homme Bourguignon, qui étoit de son train, dit: Que de sa vie

il ne se fieroit en larmes de femmes: car s'il y avoit fille au monde qui deût faire des feux de joie en son cœur, c'étoit sa maîtresse, qui étoit aujourd'hui délivrée de la gueule du lion, pour être femme d'un grand mari, & Reine d'un grand Roiaume.

SECTION IV

Arrivée de Clotilde en France, & la vie qu'elle mena en son mariage.

JAmais navire chargé d'or n'aborda si allegrement au port, aprés tant de longues tempêtes, & mille traverses des écumeurs de mer que Clotilde parut contente de se voir marcher sur la terre où elle devoit dominer aprés la longue servitude qu'elle avoit subi dans un palais, qui lui avoit quasi servi toute sa vie de prison.

Clovis l'attendoit à Soissons avec des impatiences d'amour si grandes, qu'il eût volontiers hasté le cours du Soleil pour le mesurer à ses affections. Quand il vit cette Princesse, qui étoit pafaitement belle, il trouva qu'elle avoit surpassé toutes les idées qu'il en avoit conceu; & que sa presence l'emportoit par dessus la renommée. Voilà pourquoi il l'embrassa à plis serrez, & ne se pouvoit saouler de la contempler: car Dieu qui se vouloit servir de cette fille pour la conversion d'un grand Roy, avoit, comme on dit, glacé le tableau de cette mortelle beauté, & imprimé de son doigt je ne sçai quelle grace & quels attraits que Clovis n'avoit jamais experimenté. Elle comme un humble Abigail, se jetta aux pieds de son mari, l'appellant son Seigneur & son Roy, & protestant qu'elle entroit en son palais pour y vivre comme sa tres-humble servante. La Cour étoit toute ravie

en considerant les loüables qualitez de cette Princesse & prenoit part au contentement de son Roy, le peuple couroit à la foule de tous côtez pour la voir, & tant de pauvres Catholiques qui étoiēt déja en France, la regardoient comme l'aube du jour qui venoit charmer leurs soucis, essuyer leurs larmes, rompre leurs fers, & dorer leur siecle de l'éclat de sa Majesté. On ne voyoit par tout que joustes, que tournois, que jeux, que festins, que largesses, pour couronner la celebrité de ces grandes nôces. Toutefois la bonne Reine ne se laissoit pas emporter aux cours de ses prosperitez ; mais au milieu des pompes elle tenoit ses yeux fermement arrêtez sur tant de bien faits qu'elle avoit reçûs de Dieu, & cherchoit en son esprit les moyēs qu'elle employeroit pour témoigner sa reconnoissance, & se fondre comme l'encens fait sur les braises, au respect de la divine Majesté. Elle avoit une épine au cœur qui lui entroit pour lors bien avant : C'est qu'elle voyoit que le Roy ne lui parloit point de la promesse qu'il avoit donné de se faire Chrétien, & qu'ayant essayé de le mettre sur ce discours, il esquivoit subtilement, elle ne sçavoit en quels termes lui en parler, ni par quel bout elle devoit entrer en son esprit.

Enfin, elle s'avisa de lui dire, Monsieur, je voy que vôtre Majesté fait aujourd'hui ses liberalitez à tout le monde, & je desirerois bien y participer, & recevoir une faveur qui me donnera sujet d'une éternelle obligation.

Le Roy pensant qu'elle vouloit impetrer quelque don pour un favori ou autres personnes : Demandez (lui dit-il) hardiment : car vous ne pouvez être refusée. Là-dessus elle replique : Si vôtre Majesté me porte une affection si sincere, comme

elle témoigne, je la supplie tres-humblement, que la premiere nuit de mes Nopces je n'entre point au lit d'un Payen.

Clovis repartit, [Madame, j'entends bien ce que vous voulez dire: Cela se fera : mais il n'est pas encore tems : laissez meurir le fruit tout à loisir, & puis vous le cueillerez, ou il tombera de soi même. Hé quoi, me voudriez vous maintenant parler d'un Baptême, & de toutes vos ceremonies? Vos attraits ne sont pas si languissants qu'ils ne me permettent d'avoir d'autres pensées que pour vous. Toutes mes devotions ne feroient que des amours, & ma pieté n'auroit autre chose que des mines, ce n'est pas ce que vous desirez de moi. Donnez-moi du tems pour me reconnoître, & j'aviserai au moien que je tiendrai pour l'accomplissement de ma promesse. Au reste vous ne devez point avoir d'apprehension de coucher avec un mary Payen ; car vôtre loy dit même, comme j'entends; que l'homme infidelle est sanctifié par la femme fidelle.

La Reine douta si elle le devoit prier de differer pour le moins les nopces, pour un certain tems, & lui refuser toute communication conjugale, jusques à l'accomplissement de sa promesse; mais elle considera que sa conscience n'y étoit point interessée, & que la loy de Dieu ne lui commandoit point de se separer de son mari Payen ; Que si elle apportoit tant d'artifice, elle feroit de deux choses l'une, qui feroit de l'aigrir & de le rebuter pour jamais du Christianisme, ou de lui faire prendre une pieté masquée, qui se diroit toûjours avoir été assiegée d'importunité & d'allechemens, & ensuite ne seroit jamais constante. Elle resolut de lui rendre tous les devoirs du mariage, & de le gagner plûtôt par l'exemple d'une bonne vie, & ses hum-

bles prieres qu'elle presentoit aux Autels, qu'en toute autre façon.

Clovis goûta fort son humeur en cette procedure, & vid bien qu'elle étoit prudente : ce qui lui donna sujet de l'honorer encore davantage. Il avoit environ l'âge de trente ans quand il épousa Clotilde; & comme Payen nourri dans la licence des armes, il n'avoit pas manqué de faire force amourettes : mais l'amour qu'il porta à cette bonne Reine fut si grand, qu'il effaça de son cœur toute autre affection, non plus ne moins que le raïon du Soleil dissipe les ombres & les phantômes de la nuit. La sainte Dame sentant que l'esprit de son mary tournoit déja dans le sien, & qu'il n'avoit pas besoin d'empire; mais d'exemple, forma tellement ses mœurs dans son mariage, qu'elle se fit un parfait modelle des perfections requises à cét état.

Les Couronnes Royales perdent leur lustre sur des têtes sans cervelles, & des fronts sans Majesté. Mais celle-ci fit incontinent paroître que si sa naissance ne l'eût renduë digne d'une couronne, & si son bon-heur ne la lui eût dóné, le seul merite étoit capable de lui faire porter le premier diadême du monde. Elle se fit dans la Cour d'un Roy Payen une devotion forte & vigoureuse, qui n'étoit point enflée de mines, ni de fumées: mais toute remplie de sagesse: car elle avoit une crainte de Dieu si chaste qu'elle aprehendoit les moindres images du peché, comme la mort; un amour si tendre, que son cœur étoit comme une lampe ardente qui brûloit perpetuellement devant le sanctuaire du Dieu vivant; sa foy avoit un sein aussi large que celui de l'éternité; son esperance étoit un arc-en-ciel, tout étoffé d'émeraude, qui ne perdoient jamais leur vigueur; & sa pieté une source éternelle de benedictions.

Elle avoit fait un petit oratoire comme Judith dans le Palais Rotal,où elle vaquoit,autant que le tems lui permettoit , aux oraisons & mortifications de la chair:demeurant là dedans comme dans une isle fortunée,qui faisoit monter au Ciel la douceur de ses parfums immortels. Si est-ce qu'elle ménageoit tout son fait avec une singuliere discretion , pour ne paroître point trop austere aux yeux de sa Cour , de peur que les ames foibles ne fussent diverties du Christianisme , voiant en sa conduite des perfections élevées par dessus la capacité ordinaire. Mais tout ce qui alloit plus dans la vie commune,se faisoit par elle & ses filles, avec une grande pureté, ferveur, majesté , & constance. C'étoit un spectacle Angelique que de la voir assister à la Messe , & se disposer à la Communion, qu'elle hantoit assez souvent pour puiser la grace & la force dans sa source. Elle honoroit les Prêtres comme de messagers descendu du Ciel, tant pour aquiter sa conscience que pour tenir sa religion en grande estime devant les Payens. Le zele des maisons de Dieu , qui sont les Eglises la brûloit avec tant d'ardeur qu'elle n'avoit point de plus cheres delices , ou que d'en faire eriger , ou que d'orner celles qui étoient erigées,jusques à les faire reluire des ouvrages de ses roiales mains.Sa charité envers les pauvres étoit une mer qui ne tarissoit jamais ; & son cœur étoit si large , que tous les cœurs des miserables pouvoient respirer dedans. Elle se formoit & polissoit tous les jours aux yeux de Dieu, portant toutes les vertus comme par nature , & les atours des Dames par necessité.Quand au Roy son mari, elle l'honoroit comme si elle eût veu le Sauveur du monde cheminant sur terre & sans s'arrêter seulement au corps , elle donnoit jusques au

centre de cette ame infidelle qu'elle regardoit avec des yeux d'une compassion incroyable. Elle s'étudioit singulierement à connoître toutes ses humeurs, & suivre les mouvemens de son cœur, comme certaines fleurs font le Soleil. Tout ce que Clovis aimoit avoit incontinent un rang honorable dans l'ame de Clotilde. S'il se plaisoit aux armes, aux chiens, aux chevaux, elle loüoit pour lui les armes, les chiens, & les chevaux, cherissant même les objets des honnêtes plaisirs de son mari comme ses meilleurs entretiens. Sa conversation étoit pleine de charmes & d'attraits, qui portoient toûjours de l'utilité: tantôt elle adoucissoit les humeurs guerrieres du Roy avec l'harmonie de la maison : tantôt elle le consoloit sur les disgraces qui peuvent arriver dans les affaires du monde : tantôt elle reprimoit fort sobrement & avec une prudente modestie son esprit qui prenoit trop d'essor: tantôt elle lui racontoit quelques preceptes de sagesse, & quelques exercices de la vie des Saints & illustres personnages, pour l'affectionner à nôtre Religion: tantôt elle le recreoit d'une bouche feconde, & d'un entretien si delicieux qu'il ne se pouvoit rien dire de plus accompli. Elle étoit magnifique & liberale envers ses domestiques, reconnoissant fort exactement les fidelles servicesqu'on rendoit à son mari; & tenoit sa maison si bien unie du lien de concorde & de charité, qu'elle sembloit déja un petit temple de paix. La médisance, l'ordure, l'oisiveté, l'impudence, en étoient éternellement bannies. Les vertus, les ouvrages & les arts y trouvoient un domicile, & les miseres du monde un azyle asseuré; car elle embrassoit toutes les affaires pieuses du Royaume, & les gouvernoit avec tãt d'égalité d'esprit, qu'elle ressembloit aux Anges

qui meuvent les Cieux , sans avoir la moindre émotion. Ne falloit-il pas bien dire que cette divine femme étoit choisie de Dieu pour donner une face d'or à une Monarchie entiere, par les raïons de sa pieté.

SECTION V.

La prudence que la Reine apportoit à la conversion de son mari.

LA sainte Reine enfantoit un Roy, & une grande Monarchie à Jesus Christ , portant tous les jours sa Cour, & tout le Royaume dans les entrailles de sa charité. Elle avoit ses sentinelles jour & nuit disposées devant les autels, qui ne cessoient d'implorer l'assistance du Ciel pour le salut de son mari, & elle même souvent dans le profond silence des tenebres , faisoit parler à Dieu sa prunelle larmoiante, & addressoit quantité de vœux à toutes les ames éleuës, pour la cõversion de cette ame infidelle. Elle considera fort bien que tout ce qui retarde souvent ces esprits flottans, lors qu'ils marchandent de prendre le chemin de la vie eternelle, sont quelques interests de la chair , ou du sang, quelque embarrassement des affaires temporelles , quelque passion dereglée , qui gêne & tyrannise l'esprit. Voila pourquoi elle eut un extreme soin d'adoucir les volontez de son mari, calmer ses passions, & par une certaine bonté morale lui aplanir le chemin des mysteres de nôtre foy. Cela fait, elle frapoit son coup avec plus d'effet , & trouvoit le Roy tous les jours disposé de mieux en mieux à toutes ses remontrances.

Il avoit déja le trait au cœur bien avant , &

commençoit à questionner, proposant des conditions lesquelles témoignoient qu'il vouloit un jour rendre la place : il disoit à Clotilde, *Madame, je ne serois point si éloigné de vostre Religion, n'estoit que j'y vois des choses bien étranges que vous voulez faire croire par empire & par authorité, sans en donner autre raison : Vous voulez que je croie que trois ne sont qu'un en vostre Trinité, que j'adore un homme crucifié, & que je me crucifie moi-même, dans une vie contrainte & ceremonieuse, à laquelle je n'ay point esté nourry. Ma fille si j'avois vos bonnes inclinations, tout me seroit facile : mais vous sçavez que j'ay esté toute ma vie nourri dans les armes : si je prends demain votre Baptême qui efface selon vos maximes tous les pechez, je ne serai pas plûtost lavé que je crains de m'embourber derechef dans une infinité d'occasions qui se presentent tous les jours à mes sens. La dessus vous me menacerez du jugement & de l'enfer, avec des épouvantes qui seroient capables de me renverser l'esprit. Regardez s'il ne seroit pas plus à propos de me laisser vieillir dans ma secte, en y faisant tout le bien que je pourrai : pensez-vous que pour cela je serois exclus de la misericorde de Dieu, qui veut sauver tous les hommes?*

La sage Clotilde repliquoit là dessus. *Monsieur, je supplie vostre Majesté qu'elle ne se flatte point de ce beau nom de Misericorde ; car il n'y en aura point en l'autre monde pour ceux qui l'ont consommé sans profit en celui-ci. C'est maintenant que Dieu ne cesse de tendre les bras à vostre obeïssance, & si vous le mesprisez vous le perdrez sans ressource. On ne fait jamais rien de trop pour le salut éternel ; & quoi qu'on puisse endurer, le Paradis s'achepte toûjours à bon marché. Hé quoi, Monsieur, trouvez-vous tant de difficultez en vostre Religion ? Trouvez-vous que Dieu ait tort de vous vouloir faire croire des choses que*

vous ne pouvez pas concevoir par raisons humaines ? C'est lui qui a fait l'esprit de l'homme , & qui en a compassé tous les ressorts , il n'y en doit pas avoir un seul qui ne joüe selon ses volontez. Quelle merveille si l'homme fait hommage de son entendement à Dieu ? si la foiblesse se soûmet à la force , la petitesse à la grandeur, le fini à l'infini , le neant à celui qui est un abîme d'essence,de bonté, de sageße , & de lumiere ?

Si vous faites une promesse à un de vos vassaux, quoy qu'elle soit excessive , & quasi incroiable , vous voulez qu'il la croie sans replique , & qu'il n'ait autre raison de cette creance que la grandeur , & la parole infaillible de vostre Majesté : un homme exige la foy d'un autre homme , quoi que tous deux ne soient que terre & que poussiere, & vous pensez que le Souverain Createur du Ciel & de la terre soit injuste de nous faire croire ce que nos sens brutaux ne peuvent comprendre ; par la soûmission & obeïssance que nous devons à la verité eternelle : Pourquoy ne croirai-je pas que trois ne sont qu'un : c'est-à-dire,trois personnes un seul Dieu , puis que je voi tous les jours que ma memoire , mon entendement , & ma volonté ne font qu'une ame ? Pourquoy ferons-nous les dedaigneux d'adorer un homme crucifié ? tant s'en faut que la Croix affoiblisse ma creance , qu'il n'y a rien qui la fortifie davantage. Car si le Sauveur du monde estoit venu comme vostre Majesté , à la conqueste de l'Univers , avec des legions,des chevaux, des finances & des armes , il tiendroit en mon opinion l'estime que tiennent ses grands Capitaines : mais lors que je considere que par le supplice de la Croix il a rangé le monde sous ses loix , & a planté l'instrument de ses excessives douleurs jusques sur la cime des Capitoles , & la teste des Monarques : je dis qu'il faut bien que tout soit de Dieu en une telle affaire,puis qu'il n'y a rien de l'homme. Hé quoi ,

Monsieur, si vous aviez un fidelle serviteur qui se fût fait écorcher & crucifier pour vous rendre maître d'une place rebelle, ne trouveriez-vous pas plus de gloire en sa fidelité que d'ignominie en ses tourmens? Et trouvez-vous que si la Sapience éternelle aiant pris un corps humain, l'a volontairement exposé aux extrêmes rigueurs pour laver nos offenses dans son sang, & subjuguer l'orgueil, & les delicatesses de la terre à l'Empire du Ciel, elle n'a fait chose qui soit reprehensible? N'avons-nous pas bien plus de sujet d'adorer l'excez de ses charitez que de pointiller sur les honneurs qui ne consistent qu'en l'opinion du monde: je prie vostre Majesté qu'elle ne s'aille point figurer nostre Religion comme une loy fâcheuse & austere! Quand vous aurez subi le joug, Dieu vous donnera tant de graces que toutes ces difficultez que vous apprehendez ne vous chargeront non plus que les plumes font l'oyseau. Et quand bien aprés le Baptême il vous arriveroit de tomber en quelque peché, ce que Dieu détournera par sa grace, le sang de Iesus-Christ est une fontaine qui coule perpetullement dans les Sacremens de l'Eglise, pour laver toutes ces iniquitez. Monsieur, j'ai peur que vous ne differiez trop à vous rendre à tant d'advertissement que vous avez du Ciel: si vous considerez les graces que Dieu a fait à vostre Majesté, lui aiant mis la couronne sur la tête des l'âge de quinze ans, l'aiant maintenu contre tant de factions, preservé de tant de dangers, orné de tant de gloire, honoré de tant de bon succez vous trouverez qu'il a droit d'exiger maintenant de vous ce qu'il demande par ma bouche. Que sçavez-vous s'il a choisi vostre personne pour faire le passage à tous les Rois, & vous faire en France, ce que Constantin a esté dans l'Empire de Rome, ce qui vous rendroit glorieux dans la memoire des hommes, & heureux dans le Ciel à toute eternité. Veritablement, Monsieur, si vous ne vous

rendez à mes paroles, vous vous devriez rendre au sang de tant d'illustres martirs qui ont déja professé cette foy dans vostre Royaume; vous vous devriez rendre à tant de grands Confesseurs, sçavans comme des Oracles, & bien vivans comme des Anges, qui vous annoncent la verité. Vous vous devriez rendre aux miracles qui se font tous les jours visiblement au sepulchre du grand S. Martin : qui est un thresor incomparable dans vostre Royaume.

M'amie, répondit le Roy, n'en dites pas davantage. Vous estes trop sçavante pour moi, & je crains que vous ne me persuadiez ce que je n'ay point envie de croire. Quand bien vous auriez convaincu mon esprit pour le ranger à cette creance, pensez-vous qu'il me fût loisible de faire si tôt profession de vôtre foy ? Vous voiez que je suis Roy d'un grand peuple, & que j'ai toûjours à ma suite une grosse noblesse, qui ne connoît point d'autres Dieux, que ceux du païs. Croiez-vous que tous les Esprits soient si aisez à ferrer; & que quand je viendrai à prendre un Dieu étranger, cela ne les fasse pas gronder, & peut-être forger un pretexte de broüiller quelque chose dans mon Royaume? car la Religion & l'Estat sont deux pieces qui s'entretouchent de bien prez ; on ne sçauroit quasi remuër l'une sans l'autre : Le plus seur est de n'y point toucher, & de laisser aller le monde, comme nos ayeuls l'ont trouvé.

Clotilde voioit bien que cette apprehension étoit l'un des grands obstacles de son salut, & elle y avoit déja bien remedié, pratiquant les volontez de tous les plus grands de la Cour. Voila pourquoi elle repliquoit fermement là dessus.

Monsieur, c'est apprehender des phantômes, que de vous former de telles imaginations : Vous

étes un Prince trop absolu, & trop aimé pour craindre ces soulevemens, tant s'en faut, je vous réponds, sur mon honneur, que vôtre peuple est déja fort disposé à recevoir nôtre Religion, & que vôtre Noblesse qui n'a que trop reconnu la vanité des idoles, n'attend plus que vôtre exemple pour embrasser le Christianisme. Quand il faudroit percer les rochers, & trencher les montagnes pour faire reüssir une telle entreprise, vos travaux y seroient tres-bien emploiez, & ne faudroit point craindre de perdre la terre pour gagner le Ciel: mais toute la facilité est dans vos mains, le raisin que vous disiez être en verjus, il y a tâtôt cinq ans, est déja meur, & il le faut necessairement cueillir.

Ces paroles representées souvent aux occasions, avoient déja un merveilleux empire sur l'esprit de Clovis, & le fer commençoit à bon écient à s'amollir dans le feu, car il honoroit les Eglises, & traitoit les Ecclesiastiques avec un tout autre respect que sa coutume ne portoit. Surquoi il donna un tres évident témoignage en cette action qui se passa avec saint Remy.

L'Histoire dit, que les soldats de Clovis, courans le païs, dans la licence des armes, avoient volé dans l'Eglise de Rheims un beau, & grand vase d'argent à user de l'eau; dequoi le bon Evêque étant un peu affligé, paur la reverence qu'il portoit à tout ce qui concernoit son Ministere, envoia ses deputez au Roy pour en faire ses plaintes, qui ne tomberent point à terre. Car Clovis leur commanda de venir à Soissons, où se devoit faire le partage du butin qui avoit été enlevé de toutes parts; ce qu'ils firent, & comme on vint à développer toutes ces marchandises, le Roy y assistant en personne, trouva le vase, qu'il voulut promptement être rendu à ces de-

putez de l'Eglise : mais un Soldat s'opiniastrant là dessus,& picqué de ce qu'une si belle piece luy eschappoit des mains, déchargea un coup de hache,comme pour la fendre en deux : Ce que Clovis dissimula pour lors, craignant de proceder à un chastiment raisonnable, avec quelque passion: mais depuis voyant le compagnon qui n'estoit pas bien en ordre: *Comment*, lui dit-il, *il n'y a que vous qui faites le mutin, & vous estes le plus mal armé de toutes les troupes* : En disant ceci il lui prit la hache qu'il jetta par terre; l'autre se voulant baisser pour la recueillir,sentit un furieux coup de la main du Roi, qui lui osta la vie en punition de sa temerité.

La Reine entendant cette nouvelle,prit un bon augure de sa conversion; & ce qui la confirma encore davantage en cette esperance, c'est qu'étant accouchée d'un beau fils, elle obtint permission du Roi de le baptizer: ce qu'elle fit promptement : mais l'enfant n'arresta guere aprés son Baptéme de laisser une couronne de terre pour prendre au Ciel un diademe de gloire éternel.

Si est-ce que Clovis en sentoit quelque refroidissement en ses bons propos, & tança la Reine d'estre trop aspre à porter tout le monde à sa Religion,disant,que ce Baptême auroit bien pû porter du dommage à la santé de l'enfant: mais elle repliqua que la vie & la mort estoie entre les mains de Dieu,que ce fils n'étoit point tãt á regreter d'avoir fait si tôt échange d'une vie de moucheron à celle des Anges que le Sauveur du monde qui tient les clefs de la fecondité sçauroit benir leur couche royale d'une bonne lignee,quand il l'auroit ainsi determiné,& qu'il ne falloit pas s'étonner de la mort d'une creature si frêle,ni en attribuer la cause au Ba-

prême qui n'opere que du bien. Elle ſçeut ſi bien excuſer ſon faict, que s'eſtant delivree pour la ſeconde fois d'un enfant maſle, le bapteſme lui fut conferé auſſi bien qu'au premier, aprés lequel il trépaſſa: dequoi le Roi piqué plus que jamais, la querella un peu plus aigrement, lui diſant: Qu'il reconnoiſſoit bien deſormais que ces eaux du Bapteſme eſtoient fatales à la mort de ſes enfans, & qu'elle ſe gardât bien d'ouvrir jamais la bouche pour obtenir de lui de ſemblables permiſſions.

Elle qui eſtoit doüée d'un cœur ferme, & qui avoit jetté de tres-profondes racines en la foi, fit une réponſe digne de ſa Sainteté, diſant à ſon mari: *Hé quoi, Monſieur, quand Dieu m'auroit jugée indigne d'élever iamais aucune lignée de mes couches, n'eſt-ce pas raiſon que j'adore ſa ſainte Providence, & que je baiſe les verges de ſa iuſtice? Ie ſupplie vôtre Maieſte de ne point reietter ſur le Bapteſme des Chreſtiens ce que vous devriez plutôt attribuër à mes pechez.*

Le Roi tout en colere qu'il eſtoit, fut tellement edifié de cette parole, que depuis il s'en ſouvint avec admiration, ne ſe pouvant aſſez émerveiller du grand courage, & de la modeſtie de ſa femme.

SECTION IX.

Converſion de Clovis.

C'Eſt vouloir naviger ſans étoilles, & labourer ſans Soleil, dit Origene, que de penſer venir à Dieu ſans une particuliere grace de Dieu. Aprés tant de paroles humaines rebatuës l'une ſur l'autre, le S. Eſprit ouvrier de toutes les converſions, parla d'une voix de tonnerre au cœur de Clovis, au mi-

lieu des batailles,& lui fit enfanter cette resolution qu'il alloit formant l'espace de plusieurs années.

L'occasion fut que les Sueves,peuples d'Alemagne,avoient passé le Rhin avec de grandes forces, commandées par plusieurs Rois qui étoient à l'armée en personne,& venoient dérober sur les Gaules, non sans intention d'étouffer les commencemens de la Monarchie Françoise : Clovis aiant eu nouvelle de cét armement,leur va promptement au devant,avec des bonnes troupes:car il avoit même tiré à son secours les Ribarols,peuples voisins du Rhin,qui étoient alliez des François,& avoient tous les premiers donné avis de l'entreprise des Sueves, qui les menaçoit de plus prés.

La rencontre des deux armées fut à Tosbiol vers Cologne, qui fut bien l'une des plus furieuses qui soit renommée dans les histoires.Le Roy avoit pris la conduite de la Cavalerie, & avoit donné au Prince Sigibert son allié, l'Infanterie. Tous brûloient d'ardeur de se porter en cette mêlée en vaillans hommes : Clovis qui alloit jettant les fondemens d'une grande Monarchie, à laquelle il ne vouloit point de compagnon, estimoit qu'il falloit triompher ou se perdre. Ses alliez qui étoient interessez bien avant dans cette guerre, ne s'épargnoient en aucune façon. Les Alemans d'autre côté avoient une jalousie incroiable d'étendre leurs conquêtes, & croioient que leur fortune dépendoit du succez de cette bataille.Ce n'étoit que feu,que tempête, que morts,& que carnages, tant la resistance étoit grande de part & d'autre. Enfin Sigibert combattant vaillamment, est blessé d'un traict, & emporté tout sanglant de la mêlée par son fils: l'Infanterie par l'absence de son Colonel, reçoit de l'échec,& se met en déroute.Tout le faix

de la bataille va fondre sur la Cavalerie, qui fit de merveilleux exploits, combattant aux yeux de son Roy : mais enfin le choc des ennemis fut si impetueux, qu'elle se fendit & se dissipa. Clovis alloit comme un lion couvert de sang & de poussiere parmi les rangs de ces hommes effarez , & crioit d'une voix hauté & perçante pour rallier ses troupes, combattant cependant de la main , & faisant tout ensemble le devoir d'un grand Capitaine , & d'un vaillant soldat. Mais nonobstãt toutes ces diligences, la frayeur avoit tellement saisi ces fuiards que l'affaire étoit au desespoir.

Et comme on cherche les remedes du Ciel où ceux de la terre ne servent plus de rien , Aurelien le grand mignon du Roy, s'approchant de son maître, lui suggera de faire un vœu à Dieu d'accomplir la promesse qu'il avoit donnée à la Reine sa femme, qui étoit de se faire baptiser, s'il retournoit victorieux de cette bataille: ce qu'il fit, invoquant hautement le Dieu de sa femme , & promettant une entiere conversion à la Foy Catholique.

La parole ne fût pas si tôt lâchée que ses troupes se rallient, font tête aux ennemis, les poursuivent, les enfoncent, & les rompent, avec un si gros massacre qu'ils couvrirent toutes les campagnes de morts : La deffaite donna tellement l'épouvante de là le Rhin, que les Alemans qui restoient, craignant que le Roy enflé de ses victoires , ne passât le fleuve, lui dépêcherent une prompte Ambassade, pour se rendre tributaires à sa Majesté.

Clotilde aiant eu la nouvelle de cette bataille , & de la sainte resolution de son mari , fut transportée d'une si grande joie , qu'elle lui vint au devant jusques en Champagne , accompagnée du grand Archevêque S. Remy , qui étoit l'homme

dont Dieu se vouloit servir pour couronner ce grand œuvre du Salut de Clovis. Car outre cette admirable sainteté reconnuë par toute la France, il avoit reputatiõ d'être l'un des plus habiles hommes & des plus éloquens de son siecle: témoin Sidoine Appollinaire, qui parle de son eloquence avec ravissement, disant; qu'il ne pense pas qu'il y eût homme vivant sur la terre que S. Remy ne surpassât, sans se pener, par l'experience qu'il avoit de bien dire. Ses pensées étoient inimitables, sa diction si douce & si limée qu'elle ressembloit à une glace bien polie, où il n'y a rien de rabouteux. Ses sentences étoient pleines de poids, ses argumens de force, ses paroles couloient comme un fleuve, & portoient toûjours quelque foudre à la fin des periodes.

Sidon. Apollinar. ep. 7. l. 9.

Flumen in verbis fulmen in clausulis.

Aussi-tôt que le Roy qui étoit encore tout rempli des douces idées de sa victoire, vid la Reine sa femme. *C'est à ce coup*, dit-il, *Madame, que vous avez gagné : Clovis triomphe des Alemans, & vous triomphez de Clovis. C'en est fait, il ne faut plus differer mon Baptême.* La Reine extremement consolée de cette parole répond. *Sire, c'est au grand Dieu des armées, qu'est deuë la gloire de ces deux triomphes, & vostre Majesté fait tres-sagement de luy rendre au plûtost ce qu'elle luy a voüé. Celui-là donne au double, qui donne promptement. Voilà un des grands Prelats de vôtre Royaume que j'ai amené pour servir vôtre Majesté en une affaire de telle importance,*

Là dessus S. Remy se presenta auquel le Roy fit un tres-honorable accueil, & lui signifia qu'il desiroit entendre ses bonnes instructions : dequoi le saint homme fort réjoüi, pour le bien qu'il en esperoit tirer, fit au jour qui lui fut assigné une Predication de la connoissance de Dieu, & de la

Ann. Chri sto. 499. Clodovai. 15.

gloire du Christianisme; contre la vanité des idoles, la plus ravissante qu'elle enleva avec toute sa Cour ; lequel ne cessa depuis de s'attacher à la bouche de S. Remi, comme à la veine d'eau vive. Il est vrai que S. Vaast, qui fut depuis Evesque d'Arthas, avoit deja commencé à catechiser Clovis : Mais comme les Saints ne pretendent que les interests de Dieu, sans avoir égard à ce qui touche leur personne, il ceda fort volontiers à la dignité d'un Archevesque, & à la grande capacité d'un homme tenu comme un Oracle, se contentant d'assister S. Remi, & contribuër à l'action tout ce que son ministere pourroit fournir.

Chronicum manuscriptum.

Le Roi s'étant acheminé à Rheims, se disposa religieusement à recevoir le Baptesme sous la direction de son Prelat, écoutant tous les jours avec une singuliere attention les instructions de la foi, & s'informant avec un grand jugement de tout ce qui estoit necessaire à son salut. On raconte entre autres choses que quand S. Remi lui vint à expliquer le Mistere de la passion, il en fut fort émeu, tellement que transporté d'une impatience genereuse, il mit la main à l'épée, & dit tout haut en colere, que s'il eut esté present avec ses François, au lieu où se commettoit cét attentat sur son maistre, il l'eust vangé de toute l'estenduë de ses forces. Le saint Prelat adoucissoit ses humeurs guerrieres, & le rendit capable de chaque Mistere, y apportant beaucoup d'etude, & une grande clarté de discours. Aprés ces instructions on proceda à la confession, & aux penitences ordinaires, où le bon Roi monstra tant de devotion, que mettant bas la pourpre & la couronne, il se couvrit de cendres, implorant la misericorde de Dieu avec de tres ardentes prieres.

Quand

Quand le jour du Baptême fut venu qui fut la veille de Pâques, S.Remy fit parer singulierement l'Eglise de Rheims, selon que pouvoit porter l'usage du tems, la faisant tapisser des plus riches tapisseries qu'il pût recouvrer, remplir de douces odeurs, & allumer une grande quantité de cierges composez de certains parfums, qui rendoient une lumiere delicate : tellement que S. Gregoire de Tours dit que ce lieu sembloit un petit Paradis terrestre.

Un peu devant le Baptême, comme le Roy & la Reine étoient assis avec S. Remy en l'Oratoire S.Pierre, environnez de peu de personnes de marque, voici venir tout à coup une lumiere tres-éclatante qui parut aux yeux de tout le monde avec des rayons si brillans, qu'à peine les pouvoit-on supporter, & au même instant fut oüie du Ciel une voix qui disoit : *La paix soit avec vous: ne craignez point, demeurez en mon amitié.* Ce fut lorsque le nouveau Constantin s'avança pour aller au saint Baptême: étant arrivé en presence de tout le monde, S. Remy dit ces paroles : *Mitis depone colla Sicamber, Adora quod incendisti, incende quod adorasti. Pliez maintenant le col, ô François, sous le joug de Dieu, adorez ce que vous avez brûlé, & brûlez ce que vous avez adoré.*

De là prononçant sa profession de foy, & nommément ce qui concernoit le Mystere de la tres-sainte Trinité, il fut baptizé au Nom du Pere, & du Fils, & du S. Esprit.

La main de Dieu qui n'est point racourcie, & qui étant ouvriere de la nature, opere quand il lui plaît par dessus la nature, a coûtume d'honorer de quelques grands miracles les fondemens de la Religion, en quelques païs qu'on la plante. Ici il vou-

loit consacrer les Rois de France, & tout le Royaume à sa Majesté, pour en tirer une infinité de services, & comme ces grands Rois sont les premiers de l'Eglise, & les plus parfaites images de la divinité qui soit entre tous les Monarques, nommément quand ils se montrent imitateurs de la pieté de Clovis, Dieu a voulu renouveller à leur Sacre les merveilles qu'il fit au Baptéme de son Fils, afin que l'ouvrage eust de la conformité avec son modelle : car il fit paroistre visiblement une colombe qui portoit en son bec la sainte Ampoulle, remplie de l'Onction dont Clovis & ses Successeurs ont esté oincts depuis.

C'est une chose si authentique, qu'elle doit plutost estre reverée que pointillée, la memoire en est encore conservée en l'Epitaphe qui a esté mis sur les cendres de Clovis en l'Eglise de sainte Genevievfe de Paris, qui dit que cette colombe estoit un Ange: dans saint Thomas, au Livre second de l'institution des Princes : dans Clement quatriéme en ses Questions, & tant d'autres Autheurs, que ce seroit faire une chose faite que s'étendre davantage sur ce sujet.

Les autres ont ajousté que les fleurs de Lis furent apportées en mesme tems par le ministere d'un Ange, pour être mises aux armoiries des Rois de France: mais ceci n'est pas bien verifié. Je croirois plutôt que le Lys auroient esté le Simbole des Gaules, cóme baume de la Judée, long-tems devāt Clovis : car on trouve encore certaines medailles forgées du tems de l'Empereur Adrien, qui n'étoit guere que cent ans aprés Nostre Seigneur, où l'on voit l'effigie de la Gaule, faite comme une Dame honorable, qui semble tenir en main une fleur de Lis la presentant à cet Empereur, & le remer-

tiant de sa conservation par ce titre gravé en la mesme monnoye, RESTITUTORI GALLIÆ. Je ne puis pas aussi comprendre qui est ce Cilurus cité par M. Capet en son plaidoyé des droits & des libertez, qui fait mention d'une verge semée de fleurs de lis, qui parut alors dans le Ciel, pour tesmoigner que les Rois de France seroient les vrais defenseurs de l'Eglise Catholique.

Nous avons trop de vrais miracles, sans aller prendre des phantaisies mal fondées : qui voulans establir des choses fausses, ne gaignent rien autre chose sur la creance de l'esprit humain ; sinon qu'elles font douter des veritables.

Ce que je trouve encore de plus specieux en ce Baptesme, est que Clovis fut baptizé avec mes Seigneurs ses enfans, mes Dames ses sœurs, & plus de trois mille Cavaliers, Capitaines, Soldats, & autres personnes de la Cour, sans compter les femmes & petits enfans : & qui plus est, le Roi fit un Edit si favorable à la Religion Chrestienne, qu'estant publié, il convertit quasi à la foi tout le reste de la nation Françoise, de sorte que par tout on ne voyoit que brusler des Idoles, & dresser des Autels.

L'admirable Clotilde qui avoit si long-tems souspiré aprés cette bien-heureuse journée ; estoit toute abismée dans le respect & les actions de graces qu'elle rendoit à Dieu, se voyant couronnée de tant de milliers d'enfans : & si ces Dames de l'ancien Testament, pour une petite lignée charnelle, chantoient des Cantiques de triomphe, que pouvoit faire & dire celle-ci, qui depuis son advenement en France voyoit la face d'une Monarchie toute changée; le Royaume de Dieu establi, & tant d'ames rangées sous la banniere du Sau-

veur, qui s'estoit voulu servir si puissamment en cecy de ses prieres & de son industrie ?

SECTION VII.

Ce que fit Clovis par la persuasion de Clotilde aprés son Baptesme.

LA Sainte, bâtissant tous les jours sur ces fondemens, ne cessa de porter son mari à toutes les saintes & glorieuses actions dont elle se pouvoit aviser, pour le faire correspondre aucunement aux graces qu'il avoit receuës de la divine Majesté. Elle lui fit mettre son affection à orner & enrichir les Eglises; ce qu'il fit, commençant par celles de Rheims, avec tant de magnificence que saint Remi, qui estoit d'un courage noble & genereux, avoit peine de prendre tout ce que le Roi vouloit donner, supliant sa Majesté qu'il apliquast ses liberalitez à d'autres lieux qui en avoient plus de besoin.

De là il se mit à faire bâtir l'Eglise des Apostres, S. Pierre S. Paul, qu'il honoroit comme les Peres de la Chrestienté: c'est maintenant sainte Genevieve de Paris, que le Roi & la Reine choisirent depuis pour leurs tombeaux.

On ne sçauroit trop cherir ce saint lieu, qui a été cóme le berceau de la pieté de Clovis: & c'est une benediction du Ciel tres-manifeste, qu'il soit tombé entre les mains de ce sage & Religieux Prelat Mónseigneur le Cardinal de la Roche foucault: lequel par son zele, qui est une puissante alchimie, change tous les jours les briques & les plastres en marbres & en or, & non content de pierres mortes, il en assemble des vives, en tant de bons Reli-

gieux, pour y loüer eternellement la grandeur de Dieu, & de cette auguste Vierge, laquelle y preside. Il ne pouvoit mieux servir nôtre Roy, qu'en honorant si precieusement les cendres du premier Roy Tres-Chrétien & de sa sainte epouse Clotilde, pour attacher leur protection à ses etendarts.

En troisiéme lieu, la sainte femme grava bien avant dans l'esprit de son mary la devotion de S. Denis: de sorte que dans toutes ses affaires épineuses il avoit un singulier recours à ce grand Apôtre de la France, y faisant force vœux & priant quelquefois prosterné à son tombeau, avec l'ardeur d'une pieté incroyable.

D'où procedoit encore, que ne se contentant pas de faire des grands dons à son Eglise, il traitoit tout ce Diocese avec une merveilleuse reverence: defendant à ses troupes, lors qu'il marchoit à une expedition, de prendre autre chose en tout son ressort sinon du sel, & des herbes.

Ce qui fut observé si étroitement, qu'il fit passer par les armes un soldat lequel avoit pris du foin à un païsan, disant que c'étoit des herbes.

Davantage, pour imiter en toute eminence la pieté du grand Constantin, il procura qu'on tinst un Concile National à Orleans: où il témoigna un grand respect aux Prelats assemblez en ce lieu, pour decider les affaires Ecclesiastiques, leur écrivant une belle lettre, par laquelle il confirmoit les droits & immunités de l'Eglise, selon la forme des anciens. Enfin comme le Pape Hormisdas vint à succeder au S. Siege à Symmachus, Clovis fut tout le premier qui lui dépecha ses Ambassadeurs avec une tres belle Couronne, surnommée *le Royaume*.

C'a été une façon assez ordinaire de tout temps d'offrir des joyaux & des Couronnes aux Autels,

pour connoissance de la Majesté divine. Ainsi Constantin offrit son Diadéme au Sauveur du monde, qui se voyoit encore de ce tems-là pendant à l'Autel de S. Sophie. Autant en fit Maurice, autãt Henri l'Empereur à Clugni, qui fit offre à l'Eglise d'un mõde tout diapré des plus exquises pierreries.

Voila pourquoi le Roy envoya ce present, comme porte expressement l'histoire, pour estre suspendu devant le maître Autel de S. Pierre de Rome; en signe de l'offrande qu'il faisoit à Dieu de sa personne, & de son estat, comme le fils aisné de l'Eglise. Et qui voudra bien considerer le fonds de l'histoire, trouvera que ce diadéme appellé le *Regne* ou le *Royaume*, estoit une espece de Couronne venuë de Constantinople: car il est dit que l'Empereur Anastase qui se vouloit appuyer de la faveur du Roi de France contre les Gots, qui regnoient en Italie, entendant les grands exploits d'armes qu'avoit fait nostre Clovis, lui envoya une solemnelle Ambassade, pour lui conjouir, & lui offrir le tiltre de Consul honnoraire, la Pourpre, & la Couronne que les Grecs apelloient de ce tems-là *Basileia*.

Clovis receut fort volontiers cette Ambassade, & parut revestu de ses ornemens en l'Eglise de S. Martin, où il fit largesse de monnoye d'or & d'argent: puis jugeant que toutes ces prosperitez luy venoient de Dieu, depuis qu'il avoit été baptizé, il consacre ce riche joyau qui lui avoit esté presenté par l'Empereur en la premiere Eglise de la Chrétienté pour servir d'un monument éternel à la Religion. Voila comme cét auguste Monarque commença dessors à publier les marques de son zele, & cimenter la bonne intelligence que la France a eu depuis avec le Pasteur & Pere spirituel de l'Univers.

Je suis obligé de toucher ceci en passant avec toute sincerité, étant naturellement ennemi de ces questions, qui se remuent quelquefois avec trop d'ardeur & d'inconsideration, sur les contestations de la jurisdiction des autoritez souveraines: Nous sommes assez sçavans quand nous sçavons que Jesus-Christ, qui avoit la source du pouvoir en soi même, l'a partagé aux Pontifes, & aux Rois, faisant les uns pour le gouvernement spirituel, les autres pour le temporel. Il veut que nous honorions aux uns & aux autres le caractere de son autorité, sans pointiller sur des phantaisies: Dieu les a mis sur nos testes pour admirer leurs clartez, & non pas pour controoller leur puissance.

Entre les folies de Neron on raconte que voyant un jour un espace de terre qui separoit deux mers, & les tenoit en bon ordre, il eut envie de la couper pour faire choquer ces deux mers, & voir quelle contenance elles auroient quand elles viendroient à se mesler : *Gardez-vous en bien* (lui dit l'Oracle) *autrement elles desborderont pour vous noier.* Laissez les choses où Dieu les a mises, & ne confondez point les limites de la nature. Il est vrai que ce sont deux grandes mers; que la puissance Ecclesiastique & la Civile : Dieu les a bornées & separées par un interstice d'administration spirituelle & temporelle : Toutes deux font leurs fonctions , vivent en bonne paix. Dieu nous garde de ces mal-heurs, qui pourroient rompre la muraille, & les faire mesler, pour voir le monde en un deluge de calamitez. A quel propos tout cela ? Le Soleil ne fait point le mêtier de la pluye, ni la pluye celuy du Soleil. Constantin disoit que ses Evêques étoient Evêques en leur

Egliſe,en ce qui concerne les Religions, & lui ordonné de Dieu pour le gouvernement de ſon Empire au temporel. Demeurons dans ces termes: Rendons à Ceſar, ce qui appartient à Ceſar : & à Dieu,ce qui appartient à Dieu.Nous avons mieux appris à vivre qu'à diſputer:& nos Peres ont conſervé une Monarchie ſi fleuriſſante l'eſpace de douze cens ans, non pas avec des diſputes & des chicanes inutiles, mais avec les armes de ſageſſe, d'obeïſſance & de courage.

Nous avons toûjours rendu au Pape l'honneur qu'il meritoit,comme au ſouverain Paſteur de l'Egliſe univerſelle,qui eſt ſous le Ciel. Nous avons reconnu & reconnoiſſons le Roy vrai & abſolu Monarque au gouvernement de ſon Royaume temporel,l'honorant ſingulierement, & l'aimant avec de tres-cordiales inclinations, comme un portrait animé des grandeurs de ſa Majeſté Divine : Dieu nous a fait proſperer là-deſſus,& goûter par experience qu'il n'y a aucune ſcience plus noble que l'obeïſſance ni autre felicité que l'accompliſſement des volontez du ſouverain Maître. Au contraire, on remarque dans l'hiſtoire de tant de ſiecles que les playes du Ciel ont fondu de tous côtez ſur ceux qui ſe ſont efforcez de jetter la pomme de diſcorde dans la maiſon de Dieu. Le vent qui a ſoufflé de leur bouche eſt retourné ſur leur tête, puiſque c'eſt la raiſon que l'iniquité ſe tuë la premiere de ſon venin.

SECTION VIII.

Les bons ſuccez que Dieu donna à Clovis depuis qu'il fut rangé au Chriſtianiſme.

CLovis ne fut pas plûtôt Chrêtien, qu'il ſembloit que Dieu eût lié à ſes armes quelque ſe-

crette vertu, qui le faisoit triompher de ses ennemis, & couronner toutes ses entreprises de tres-glorieux succez.

La premiere guerre qu'il entreprit aprés son baptême, fut contre Gombault Roy de Bourgongne, dont nous avons parlé amplement cy-dessus. Je m'étonne de certains auteurs, qui mesurans les affections des saints aux foiblesses de leur esprit, & estimant que c'est une douce gloire que de se vanger des ennemis dont on a reçû quelques notables injures, ont dit que Clotilde poussa son mary à la ruine de son oncle, pour tirer raison de la mort de son Pere & de sa Mere. C'est juger trop bassement d'une Dame qui étoit arrivée à un si haut point de perfection. Tant s'en faut qu'elle allumât le feu de cette guerre, que Gombault étant en pleine puissance de Clovis pour lui ôter la vie, elle retint le coup fatal : & depuis voyant que par son mauvais ménage il avoit perdu son Royaume, elle fit tout son possible pour en conserver une partie à Sigismond fils de Gombault son cousin germain.

Ce qui perdit ce malheureux Roy de Bourgongne fut premierement son heresie, laquelle attira sur lui la vengeance de Dieu : dautant qu'étant souvent presché, & convaincu de raisons, il s'offrit d'étre Catholique en cachette : & toutefois retint toûjours l'Arianisme en public. Voilà pourquoi, comme il avoit divisé son cœur, Dieu divisa son Royaume.

La seconde cause de sa ruine fut son naturel fier & avare, qui le rendoit incivil, & ennemi de tout accommodement. Il envoya sa niepce comme par dépit à Clovis, sans lui donner autre chose en mariage que force cõplimés. Sur quoi le Roy lui ayant fait des remontrances, & puis des plaintes, comme

il negligeoit les unes & les autres , & répondoit fierement aux Ambassadeurs qui étoient deputez pour traiter avec lui : enfin il se resolut de lui faire la guerre.

Ajoûtez, qu'aiant déja fait mourir deux de ses freres il tyrannisoit le troisiéme, qui pour se mettre à l'abri de la tempête eut recours au Roy de France : lequel ne fut pas marri de trouver cette occasion pour s'emparer du Royaume de Bourgongne ; qu'il voioit étre fort à sa bien-seance. Gombault aiant appris que Clovis armoit à bon éscient contre lui, voulut flatter ce frere qu'il avoit auparavant fort aigri, pour le tirer a son parti : mais celui-ci faisant le Renard, aprés lui avoir donné de belles promesses, lui tourna le dos, & s'en alla rendre aux François avec toutes ses troupes.

Le Bourguignon effaré prend la fuite, & se jette sur le Rhosne jusqu'à tant qu'il fut renfermé dans Avignon, où Clovis le poursuivit ardemment, le pressa, & le mit aux extremitez : tellement que la moindre parole de la Reine Clotilde estoit suffisante pour lui faire perdre la vie : mais le Roi se retint, & pour le respect qu'il portoit à sa femme, laquelle il sçavoit bien ne se plaire pas au sang de ses proches: & pour l'accortise dont Arredius Conseiller de Gombault sceut traitter avec lui. Le vaincu descendit à toutes les conditions qui lui furent ordonnées par le vainqueur, jusques à se rendre tributaire à la France.

Depuis comme les troupes de Clovis se furent retirées, celui-ci plein de fiel & d'amertume contre Godegesille son frere, qui avoit levé les armes contre lui, l'assiege dans Vienne, contre toutes les promesses dónées à Clovis, & l'ayant surpris le tuë dans l'Eglise de sa propre main, qui estoit un fait

barbare & digne d'un homme abandonné de tout sentiment de Religion. Cette cruauté fit que Clovis rebroussant chemin entra dans la Bourgongne, & s'en empara, pour punir les excés d'un homme qui étoit autant outrageux à offencer ceux qui lui pouvoient nuire, comme foible à resister à la justice des armes bandées contre lui.

Il ne lui resta de ce naufrage, qu'une vie ignominieuse & miserable, que Dieu donne souvent pour punition aux fratricides, comme il fit à Cain: laquelle il finit en fin dans l'Arianisme. La sainte Clotilde, comme j'ai dit ci devant ayāt pitié de la lignée de ce mauvais pere, employa tous ses efforts pour conserver à Sigismōd le titre de Roi, & quelques honnestes reliques d'une fortune horriblement desmembrée, par la mauvaise conduite de ce Prince aveuglé d'erreur & d'impieté.

De là Clovis porta ses armes en Aquitaine où il eut bien des affaires à demesler avec Alaric Roi des Visigoths. Mais comme je n'ai point pris à tache en ce traité, de m'estendre sur les guerres de Clovis, ni sur ses rares proüesses, sinon en consideration de la correspondance qu'elles ont avec la pieté qu'il avoit receuë de Clotilde, je renvoye le Lecteur à l'histoire de France: me contentant de marquer deux ou trois traits de la providence de Dieu sur le Roi Clovis en cette guerre. Le premier fut qu'ayant deliberé de tourner ses armes contre ce Goth, qui retiroit en ses terres tous les ennemis de la France, & comme heretique Arien, traitoit inhumainement les Catholiques qui estoient en son domaine. Celui-ci tâchant d'éviter cette tempeste fit beaucoup de ruses pour surprendre son adversaire, & l'assassiner, s'il eust pu, sous couleur d'abouchement & d'amitié. Neanmoins Clovis couvert

qu'il étoit de la puissante main de Dieu, fut delivré de ses attentats, nonobstant que l'autre fut appuyé du Roy Theodoric, qui étoit son beau Pere, & son compatriote, & ligué avec d'autres Rois : nôtre brave Monarque rempli de la confiance qu'il avoit en la cause de Dieu, comme celui qui pretendoit couper la racine de l'heresie Arienne, laquelle germoit dans la France, marcha courageusement au devant de l'ennemi, & le prevint avec tant de promptitude, qu'il sembloit plûtôt mener une armée d'aigles que de soldats.

Un second témoignage des fidelles amitiez du Ciel, parut en des merveilles, qui servirent de presage à la victoire prochaine. L'une fut que le Roy selon sa pieté ordinaire ayant deputé des hommes exprez pour aller offrir ses vœux aux pieds de saint Martin, eux entrans à l'Eglise pour faire leur devotion, entendirent de bonne rencontre le chœur des Chantres qui contenoit ce verset du Psalme 17. *Præcinxisti me Domine virtute ad bellum : supplantasti insurgentes in me subtus me, &c. Seigneur, vous m'avez ceint de force & de vaillance à la guerre, vous avez terrassé sous moy, tous ceux qui s'élevoient contre moy.* Ce qu'étant rapporté au Roy il en conçût un bon augure ; & comme avançant son chemin il entra dans le Poitou, on vid sortir de l'Eglise S.Hilaire à Poitiers, un grand brandon de feu en guise de cette colomne ardente qui conduisoit jadis le peuple élû par tant d'effroyables solitudes : en sorte qu'il sembloit que ce grand S.Hilaire, qui avoit été autrefois une lumiere de l'Orient & de l'Occident contre les heretiques, allumoit encore à la cime du lieu où il étoit reveré, un phare ardent pour éclairer les conquêtes d'un Prince, qui alloit faire avec le fer tranchant ce que celui-ci avoit fait

du tranchant de la langue.Enfin estant venu sur le bord d'un fleuve qui s'estoit enflé, dont il ne sçavoit trouver le gué, ce qui arrestoit fort le cours à son entreprise; voici une biche levée au bruit de l'armée,qui passe la riviere à la veuë des François, en un lieu où elle estoit gueable,& leur monstre le chemin qu'ils suivirent heureusement.

Le Roi encouragée de tant de prodiges,rencontre Alaric,& lui livre la bataille,laquelle fut tres-rude:le sort tenant en balance la victoire environ six ou sept heures,jusques à tant que les François animez du bon exéple de leur Roi,renouvellerent leurs forces avec de grands cris,& rompirét à toute violence les rangs des Goths. Clovis qui avoit une flamme d'une genereuse vigueur, qui brusloit perpetuellement dans son cœur, en vouloit au Roi Alaric; & comme il l'eut aperceu dans la meslée, il pique droit à lui pour le joindre. L'autre qui estoit déja meprisé de ses Goths pour avoir refusé une autrefois le combat,& qui voyoit son armée en desordre devint vaillant dans son desespoir, & prend resolution ou de vaincre son ennemi,ou de laver la tache de son deshonneur dans son ság:il se separe du gros de sa cavalerie,marche au devant de Clovis. Les soldats s'arrestent de part & d'autre à ce grand duel de deux Rois: Eux viennent aux prises à la teste des deux armées, & se chargent brusquement,demeurans assez longtems acharnez au combat : mais enfin Alaric sentoit la foudre, sortant de la victorieuse main de son adversaire,le terrassa demi-mort sur l'arene, Clovis descend promptement de cheval pour tirer les restes de sa vie: comme il cherchoit le defaut de la cuirasse, il est attaqué en trahison de deux Goths:mais lui aprés avoir achevé son homme, se

ques de sa Foi: Et qui pourra assez s'émerveiller de ce qu'ayant laissé quatre fils à sa mort pour lui suceder, il a esté suivi de plus de cinquãte sept Rois, qui s'estant rendus constamment imitateurs de sa creance, ont pris aussi part à ses felicitez.

Ie demande s'il ne faut pas estre aveugle, sourd & muet pour ne pas voir, ni entendre, ni publier, que tout le bon-heur & prosperité de la France est inseparablement lié à la pieté de nos ayeuls; veu que la main de Dieu tonnant & foudroyant en mesme tems sur un si grand nombre de diademes des Rois heretiques, comme de Gombault, de Godemar, de Chilperic, de Godegesille, d'Alaric, & enfin de Theodoric mesme, mena Clovis par la main à travers tant de ruines fumantes, tant d'épées, & tant de flâmes, pour l'affermir avec toute sa posterité en un throsne auquel le grand S. Remi a promis une eternité d'années, tant qu'il demeureroit cimenté de la mesme Foi & Religion, qui a toute la premiere consacré les Lis au service de la Majesté divine.

La sainte Clotilde parmi toutes ces conquestes de son mari levoit au Ciel ses mains innocentes, pour appliquer à ses Royales bannieres, les forces du Sauveur du monde. Enfin l'ayant tiré à Paris, aprés tant de guerres sanglantes; & addouci les saillies de ce naturel un peu trop impetueux qui panchoit aux excez de cruauté, elle lui fit gouster dans son repos la devotion & la justice, en telle sorte, que lui ayant fermé les yeux dans les exercices de pieté, elle l'enterra avec une reputation tres-honorable. On trouve encore un vieux Calendrier de l'Eglise sainte Genevievfve, qui fait mention du jour de son trépas le 25. Novembre.

SECTION IX.

La vie de Clotilde en sa viduité, ses afflictions, & sa glorieuse mort.

CLotilde avoit desiré avec passion d'élever des enfans mâles pour l'établissement de son Etat ; quoi que cette affection sembloit étre tres-juste, neanmoins Dieu qui purge tous les Elûs dans la fournaise des afflictions, trouva un rude purgatoire à cette bonne ame dans la joüissance de ses desirs. Elle eut des fils comme elle desiroit, qu'elle tâcha de tout son pouvoir d'élever dans la crainte de Dieu, tant qu'elles les peût plier : mais les enfans qui tenoient trop des humeurs belliqueuses du pere, & n'avoient pas assez de la pieté de leur mere ; étans venus en un âge où l'on ne pouvoit plus retenir leur effort, firent des terribles équipées, qui percerent le cœur de la mere de mille glaives de douleur.

Il arriva que Sigismond ce cousin germain de Clotilde, auquel elle avoit procuré le Royaume de Bourgongne, aprés la mort de sa femme, dont il eut un fils nommé Sigeric, se laissa surprendre par amourettes d'une Damoiselle suivante de sa maison, que depuis il épousa au grand creve cœur de ce fils, qui ne pouvoit souffrir de la voir couverte des dépoüilles de sa mere.

Cette marâtre étant tirée de la servitude & de l'impudicité, pour entrer en la couche d'un Roy, se voyant traversée en ses amours par cét heritier de la maison, conçût tant de fiel & de rage contre lui, qu'elle lui dressa une tres-funeste calomnie, l'accusant d'avoir eu dessein sur la vie de son Pere.

Sigismond

Sigismond,qui estoit un esprit facile,piqué d'amour & d'ambition, crut de leger cette effrontée : & apres avoir fait bien disner ce pauvre jeune homme,sous couleur de le caresser, le fit estrangler en dormant par les mains de ses serviteurs. Mais le miserable homme sorty du gouffre de sa passion, & se voyant taché d'un acte si noir & vilain, confessa publiquement son peché, & en fit une tres-austere penitence : mais Dieu qui efface ordinairement le crime sãs remettre les peines & les satisfactiõs deuës à sa justice,le priva du Sceptre & de la vie, par les mains de ses proches suscitant une rude vengeance,pour donner à ses semblables une eternelle horreur de son iniquité.

Les enfans de Clovis qui avoient dé-ja partagé le Royaume de leur pere, n'estoient point encore satisfaicts, mais desiroient de pousser les limites de leurs partages autant que le fer de la lance se pourroit estendre. Voila pourquoy Clodomir, qui estoit l'aisné entre les legitimes, voyant le Royaume de Bourgongne à son advantage, entre dedans avec de grandes forces, qui ne trouverent pas beaucoup de resistance, Sigismond estant dé-ja vaincu par son crime. Apres s'estre emparé des places les plus considerables;il prend le miserable Roy, & l'emmene prisonnier à Orleans pour en disposer selon ses volontez : Mais Godemar le frere de Sigismond, qui s'estoit retiré aux montagnes, pendant que les François faisoient ce beau ravage, retourne avec main forte, & ayant tué les garnisons Françoises, se rend maistre du Royaume. Clodomir entendant cette deffaite en devint si furieux qu'il fit trancher la teste à son prisonnier, avec sa femme & ses enfãs du second lict, commandant par excés de cruauté de jetter les corps dans un puits,ce qui fut executé;

Non content de cecy, il r'entre dans la Bourgongne tout boüillant de colere, avec intention de remettre tout à son obeyssance : mais il se trouva investi des Bourguignons à une rencontre, qui le tuerent, & l'ayant reconneu à sa longue chevelure, luy trancherent la teste, & la mirent au bout d'une lance pour servir d'un triste spectacle aux François.

Cét accidét affligea le cœur de la mere qui pleuroit ce fils avec des larmes inconsolables, tant pour ce que c'estoit le premier qu'elle avoit eslevé avec toutes les tendresses possibles, que par ce que le voyant mort dans la chaleur de tant d'actes sanglans, elle avoit bien de l'inquietude du salut de son ame, La pauvre Reyne s'élevoit tant qu'il luy estoit possible contre les violances de la douleur, & s'armoit contre d'autres accidens qu'elle prevoyoit devoir naistre des mauvaises inclinations de ses enfans.

Clodomir avoit laissé trois fils en bas âge, que la Sainte voulut nourrir en sa maison, & auprés de sa personne, où se puisoient les plus belles maximes de toute sagesse, & de toute pieté. Ces petits enfans assez bien nay. & cultivez tout à loisir par les bons preceptes de leur grand'mere, promettoient quelque chose de bon à l'advenir, & servoient d'un tres-doux lenitif à cette affligée tourterelle, pour adoucir les aigreurs qu'elle avoit conceuës de la mort de leur pere, quand voicy une horrible phrenesie qui se coule en l'esprit de Childebert & Clotaire ses deux fils, laquelle se lit dans toutes nos histoires, dont elle fait rougir le front, pour laisser une tache d'execration au maudit déreglement de l'ambition.

Il seroit plus expedient aux Grands de la terre d'avoir des vautours bequetans, & des rasoirs tranchans dans les entrailles, que de nourrir une telle

passion,

paſſion qui n'eſtant groſſe que de fumée, viole tout ce qu'il y a de droit, & d'humain pour s'engraiſſer de ſang, & n'ouvre quaſi jamais les yeux que dans les flammes des damnez.

Childebert & Clotaire fils du grand Clovis, & de la ſainte Clotilde, ſe dépoüillans de tout reſpect, toute douceur, & toute humanité, conçoivent une mortelle jalouſie contre leurs petits nepveux, s'imaginans que leur mere les vouloit eſlever à leur prejudice: & ſans prendre autre conſeil que de leur brutale paſſion prennent reſolution de s'en defaire. Les pauvres enfans eſtoient toûjours ſous l'aiſle de leur bonne mere Clotilde, qui ne les pouvoit quitter de veuë, tant elle avoit peur des ſurpriſes qu'on fait ſi facilement gliſſer dans le cœur des enfans par la corruption d'une mauvaiſe compagnie. Ces oncles infames ſupplient leur mere de permettre à leurs petits nepveux de les venir voir, pour prendre quelque honneſte recreation, promettant de les rendre au plutoſt entre ſes mains. La ſainte qui ne pouvoit imaginer cette deteſtable malice qui couvroit au cœur de ces dénaturez, laiſſe aller ſes petits fils, craignãt que le refus qu'elle en feroit n'aigriſt davantage le ſoupçon des ſupplians: Si eſt-ce qu'elle fremiſſoit déja, & leur diſans adieu, les baiſoit avec des baiſers redoublez, des élancemens & des tranſports, ne pouvant comprendre ſa paſſion, ny le preſage de ſon malheur.

Les petits innocens alloient à la boucherie tous rians, comme des enfans qui ont les promenades & le jeu dans la teſte. Quand ceux-cy les virent en leur pleine puiſſance, ils dépeſchent un meſſager à leur mere, pour luy porter de tres inſolentes nouvelles: car il avoit commendement de luy montrer un poignard & des ciſeaux, luy demandant qu'elle choiſit

ce qu'elle jugeroit le plus convenable à ses petits fils, ou de les faire passer par le fil de l'espée, ou de les tondre par force, & les faire Moines.

Clotilde extremement estonnée de cette impudence, répondit, *Autant morts que Moines* : ce que quelques-uns ont fort inconsiderément interpreté, pensant que cette réponse procedoit d'une ambition qu'elle avoit de faire regner ses petits fils: mais l'admirable Princesse vouloit dire qu'il ne falloit appliquer au service de Dieu que les volontaires : & qu'elle aymeroit mieux voir ses enfans bien morts, que de les voir en une perfection Religieuse avec de la contrainte & de la rage. Ce malheureux messager qui estoit fait à l'humeur de ses maistres au lieu d'adoucir l'affaire, fit un rapport bien crud de son message : ce qui precipita le mal desia commencé aux extremitez.

Clotaire possedé d'un esprit diabolique, prend Thibaut, l'aisné de ces petits enfans, & l'ayant porté par terre, luy passa son espée à travers le corps. Le petit Gontaire qui estoit le second, arrousé du sang de son frere, qu'il voyoit estendu mort sur le carreau, s'agraffe aux genoux de son oncle Childebert, avec des cris pitoyables, disant : *Mon oncle ; sauvez-moy la vie; en quoy vous ay-je offensé!* Il estoit si tremblotant en tous ses membres, & si perçant en ses soûpirs, que l'autre, quoy qu'il eust concerté ce malefice, fut saisi d'une grande compassion, & pria son frere de ne passer pas plus outre : mais Clotaire enragé, & plus cruel qu'un tygre d'Armenie: *Quoy*, dit-il, *tu as esté du conseil, & tu m'empesches maintenant l'execution ? je vous perceray tous deux de mon espée.* Childebert épouvanté rejette la pauvre victime de ses genoux, & la livre à ce bourreau qui l'égorgea sur le champ.

Comme

Comme ils estoient en ces contestations, le troisiéme fils de Clodomir, nommé Clodoalde fut enlevé par un amy du pere,& nourry secrettement en l'Estat Ecclesiastique, où il reüssit à une si parfaite sainteté que fuyant l'ombre des Diadémes & des Sceptres, qui trompe la credulité des plus passionnez par ces illusions,il a merité des Autels en terre, & une couronne de gloire dans le Ciel : car c'est le S. Cloud que nous reverons aupres de Paris.

Quelle imagination assez forte se pourroit figurer les cuisantes douleurs qui saisirent l'esprit de la pauvre Clotilde, quand elle entendit tout ce qui s'estoit passé par l'attentat de ses denaturez enfans : Que pouvoit penser cette ame si nette & si épurée des contagions de la terre qui apprehendoit l'ombre des moindres pechez, quand elle vit sa maison souillée de si horribles sacrileges ? Elle tenoit encore toutesfois le gouvernail de la raison dans un si furieux orage des passions & dans une si profonde nuit de misere, elle adoroit un rayon de la providence de Dieu, qu'elle consideroit au plus fort de ses douleurs.Elle même sãs se troubler,vint prendre les corps tronçonnez de ces innocentes creatures, & rallia les membres épars au tant qu'elle pouvoit, disant :

Mes pauvres enfans je ne pleure pas vostre mort, quoy qu'elle ne peut estre assez pleurée. Vous estes morts comme de petits Abels, comme de petits innocens, quittans une terre profanée des crimes de vos oncles pour aller prendre place au Ciel, vous m'avez devancée pour vivre desormais au sein de vostre grand Pere : Mais je pleure ces Caïns & ces Herodes, qui vous ont si proditoirement assassinez, & en quelque part qu'ils soient je m'asseure qu'ils portẽt des tenailles & des bourreaux dans leur cœur. Ils devoient pour le

moins respecter les cendres de leur pere, ils devoient avoir compassion de la tendresse de vos corps, ils devoient avoir quelque égard à mon âge, & au soin que j'ay eu de vous élever depuis la mort du Roy; & s'ils avoient d'éja conclu ce massacre, lors qu'ils vous enleverent de ma maison, ils le devoient executer entre mes bras. Pour le moins j'eusse fermé vos yeux mourans, de mes doigts, j'eusse essuyé le sang de vos visages, je vous eusse encouragé à la mort, j'eusse receu vos derniers soispirs dans mon sein. Ha! mes petits nourrissons, je ne sçavois pas que les baisers que je vous donnois à vostre depart, estoient les derniers que je vous devois donner en vostre vie! Ames pures & innocentes, qui estes parties de ce monde en un âge, ou vous avez ignoré le peché, qui n'a jamais approché vos connoissances tant s'en faut qu'il soüillasse vostre corps: regardez du haut de ce palais d'astres & de lumieres vostre mere affligée, que Dieu a laissée encore en terre pour donner sepulture à vos corps.

Disant cecy elle les fit enlever pour les loger au tombeau de leur grand Pere, où estant venuë en personne, la nature arracha une grosse ondée de larmes à sa constance, & luy fit dire:

Mon tres honnoré Seigneur & espoux, qui m'avez si cordialement aimé en cette vie, ne me voulez-vous point ouvrir vostre sacré tombeau pour me recevoir aupres de vous? Voicy vos petits fils que je vous amene, des petits fleurons qui ont esté moissonnez en la tendresse de leurs âge par les mains de leurs oncles, vos enfans & les miens. Mon tres-cher mary, je vous estime heureux d'avoir esté transporté en l'autre monde devant que de voir ces pitoyables tragedies: si ce n'est que vostre respect les devoit arrester. Mes pechez seuls ont merité cette vieillesse desolée, à la

quelle

quelle Dieu m'a reservé pour experimenter les plus sensibles douleurs qui pouvoient jamais tomber en mon imagination. Ie les endureray tant qu'il plaira à la Providence Divine, qui veut tirer cette satisfaction de mes fautes, & je consommeray de regrets mon corps, qui n'a tantost plus que l'écorce, pour le placer bien-tost avec le vostre.

La Sainte fondoit tous les jours en larmes auprés de ce Sepulchre, y demeurant jour & nuict, comme si elle eust esté quelque ombre d'une trespassée : mais enfin pour se divertir de cette imagination qui étoit trop affligeante, & vacquer à Dieu plus librement, elle se resolut de quitter totalement la Cour, & aller passer le reste de ses jours en la ville de Tours, auprés du Sepulchre de S. Martin. C'est là qu'elle commença à mener une vie toute celeste, comme une personne qui sembloit n'avoir plus rien à démesler avec le corps, & la conversation des vivans.

Il est vray que les grandes prosperitez ne corrompent pas facilement des ames qui ont pris une bonne trempe de la crainte de Dieu : si est-ce toutesfois qu'elles les entament & les alterent en quelque façon. Vne petite Abeille marche quelquefois si long-tẽps sur son miel, qu'à force de s'y promener elle engluë ses aislerons : Aussi une ame mesme de celles qui sont les plus dévotes, estant continuellemẽt chatouillée par une longue suite de bõs succez des affaires du monde, prend un peu d'essor hors de soy, & se relache dãs un air riãt & delicieux qui ne luy porte que des objets d'allegresse : mais aussi-tost que l'adversité a frappé son coup, elle r'entre chez soy, elle se replie dans soy-mesme, elle se taste, elle se connoist, elle trouve Dieu au fonds de son cœur, affligée, & ennuyée des revolutions du mõde,

elle se guide pardessus les voyes de la Lune, & les routes du Soleil à ce beau temple de l'Eternité, où vivent les esprits qui sont dépoüillez de ces masses de chair, & d'os que nous traitons en cette vie mortelle.

C'est le chemin que prit la sage Clotilde aussitost qu'elle fust éloignée de la Cour, & desembarrassée des affaires qu'elle n'avoit jamais traictées, que par obligation de conscience; elle entra dans une douce solitude, où il lui sembloit que la nature n'avoit estalé les montagnes & les valées, les forests & les rivieres que pour luy faire un Theatre des œuvres de Dieu. Elle savouroit cette retraite comme une manne du Paradis, & goûtoit avec des delices incroyables ce profond silence apres tãt de bruits confus des broüilleries de la Cour. Il luy sembloit qu'elle parloit alors à Dieu teste à teste, & qu'elle voyoit tout l'orgueil de la terre bien plus bas que ses pieds. Son ame se blanchissoit dans ses larmes, s'affinoit dans ses desirs, & s'évaporoit toute en Dieu, comme par l'alambic de ses ardentes charitez.

La sainte Dame qui avoit aimé autre fois de se voir éclater dans la Majesté d'un somptueux habit pour se rendre plus agreable à son mary, & plus auguste aux yeux de son peuple, alloit vestuë si modestement, que son histoire porte qu'on la voyoit couverte d'une simple laine. Celle qui jadis estoit toute estincellente de pierreries, paroissoit alors dans les livrées de la Penitence: Celle qui avoit tasché raisonnablement d'entretenir une mortelle beauté pour la complaisance de son cher espoux, estoit toute consommée des mortifications de la chair: Celle qui apres tant de victoires d'un des plus vaillans maris qui fust jamais, avoit esté menée

née triomphante dans le chariot de gloire,converſoit avec les femmes vefves , & les orphelins , cheminant quaſi toûjours à pied, n'eſtoit que la debilité de ſon corps l'en diſpenſaſt , par le conſeil de ceux qui gouvernoient ſa ſanté.

Celle qui avoit veu tous les Sujets d'une grande Monarchie à ſes pieds, eſtoit alors continuellement proſternée aux pieds des pauvres , qu'elle ſervoit comme les vivantes images de Dieu. Celle qui avoit eu quelque ſoin de menager les finances , comme le nerf de l'eſtat , ſe dépoüilloit quaſi des choſes les plus neceſſaires à la vie pour ſecourir les neceſſitez du peuple : Celle qui s'eſtoit pleu à bâtir de grands Palais n'avoit plus d'affection que pour les Monaſteres , & les Egliſes qu'elle faiſoit eriger par tout,avec autant de liberalité que luy pouvoient permettre ſes moyens. Cette divine femme eſtoit comme la Lune en eclypſe , qui paroiſt toute tenebreuſe du coſté de la terre : mais ne laiſſe pas d'eſtre tres-éclatante de la partie qu'elle regarde le Ciel. Auſſi ceux qui voyoient cette Princeſſe des yeux charnels, en un tel eſtat diſoient qu'elle eſtoit eclipsée.Mais Dieu qui dans cette retraitte luy lançoit des rayons de gloire à travers la nuë du corps , la faiſoit voir aux yeux des Anges , comme une ame toute inveſtie du Soleil de juſtice.

Comme elle eſtoit dans la douceur de ce repos , les nouvelles lui viendrent bien chaudement qu'il falloit retourner à laCour pour appaiſer la diſcorde de ſes enfans , qui eſtoient preſts d'en venir aux mains,& de perdre le Royaume dans de grandes deſolations de guerres civiles.

La ſainte ne fit pas comme ceux qui tiennent la retraitte des vanitez du mõde ainſi qu'un ſupplice , & ne ſont jamais à eux-meſmes , ſi la neceſſité

ne

ne leur fait prendre le chemin qu'ils ne sçauroient choisir par raison. Aussi-tost qu'elle entendit ces importunitez qui la rapelloient aux affaires du monde, elle s'en alla prosterner au sepulchre de S. Martin, pleurant à chaudes larmes, & disant : *Mon Dieu vous sçavez mon cœur, & que ce n'est point ny par crainte du travail, ny par manquement de courage, que je me suis retirée de la Cour de mes enfans ; mais que voyant leurs deportemens, & leurs affaires en un tel estat, que je ne pensois pas leur pouvoir aucunement profiter par mes conseils, j'ay choisi le moyen que j'estimois le plus sortable pour les aider, qui est celuy des prieres: Et me voici maintenãt prosternee au tõbeau d'un de vos plus grands serviteurs, pour vous supplier par ses merites, & par ses cendres d'appaiser les querelles de ces infortunez enfans, & de regarder de l'œil de vos misericordes accoustumees ce pauvre peuple, & cette France, à qui vous avez consigné tant d'arrhes de vos fidelles amitiez. Mõ Dieu, si vous jugez que ma presence puisse servir pour addoucir l'aigreur de ces esprits, je n'aurai ny consideration de mon age, ny de ma santé: mais je me sacrifierai en ce voyage pour le public: Mais si je ne puis servir d'autre chose que d'un fardeau inutile, comme je me le persuade assez raisonnablement, je vous conjure par vostre bonté, de recevoir mes humbles prieres, & pacifier leurs affaires, & me conserver tousiours l'honneur que j'ay de vous servir en cette retraitte.*

Chose miraculeuse : on remarque qu'au mesme temps que la Sainte prioit à ce tombeau, les armes des freres qui estoient desia prestes de se choquer, pour faire un deluge de sang, s'arresterent tout court: & ces deux Rois, sans sçavoir de quel esprit ils estoient poussez, s'envoyerent mutuellement une Ambassade de paix, laquelle fut concluë sur le champ

champ, avec l'admiratiō & le contentement de tout le monde. Cela confirma fort Clotilde en sa sainte resolutiō, où elle vesquit jusques à une assez profōde viellesse. Enfin ayant eu revelation du jour de sa mort, elle manda ses deux fils Childebert & Clotaire, dont celuy-cy qui estoit le plus farouche, avoit esté aucunemēt humilié, ayant suby quelques penitēces à lui ordōnées par le Pape Agapet, pour expier beaucoup d'excez qu'il avoit commis : car telle est la plus commune opinion. Ces deux Rois estans venus, la mere leur parle en ces termes :

I'estois quasi resolue de sortir de ce monde sans vous voir, non pour la haine de vos personnes, qui ne peut tomber en une ame telle que la mienne : mais pour l'horreur de vos deportemens, qui ne se peuvent justifier que par la repentence. Dieu sçait que vous ayant veu despoüiller tant de fois le respect que vous devez à mon âge, & à l'authorité que la nature me donnoit sur vôtre conduite, jamais je ne me suis peu défaire d'un cœur de mere envers vous, que je retiens encore sur le bord du tombeau. Ie vous avois demandé à Dieu devant vostre naissance, avec des desirs qui me sembloient alors raisonnables, mais qui estoient peut estre trop importuns, & si jamais mere fut passionnée de l'amour de ses enfans, j'ay ressenti ces aiguillons bien vivement, donnant mon ame en proye à tous les soucis, & mon corps au travail, pour vous nourrir, & vous élever avec des souffrances qui ne sont pas si ordinares aux Reynes Meres.

I'attendois de vostre naturel quelque correspondance à mes charitables affections, lors que vous seriez venus en age de discretion, & je m'imaginois apres la mort de vostre pere mon tres-honoré Seigneur, que mon age qui alloit au declin, trouveroit quelque soulagement dans vostre pieté. Et vous

avez

avez fait ce que je veux passer sous silence ; car il me semble que vos esprits en ont autant d'horreur que le mien, qui en saigne encore, & je ne sçay pas quand le tems estanchera le sang d'une playe si difforme.

Helas ! mes enfans, vous vous estes persuadez que c'estoit un advantage de dépeupler le monde pour estendre vôtre domaine, & violer la nature pour cimenter vos throsnes du sang de vos proches : ce qui est une execrable frénesie. Car je proteste à cette heure, où je m'en vais rendre compte de mes actions devant le Dieu vivant que j'aymerois mieux vous avoir engendrez pour estre valets de Paysans, que de vous voir le sceptre en la main, s'il ne servoit à autre effet que pour authoriser vos crimes. Aveugles, qui ne voyez pas que les diamans d'une Courōne Royale suent d'horreur sur une teste envenimée, d'ambition. Quand vous serez au poinct où je suis maintenant, que vous servira d'avoir porté la pourpre, si pour l'avoir soüillée de vos ordures il en faut faire échange avec un habit de flammes, qui ne s'usera non plus que l'eternité ?

Retournez, mes enfans, au bon chemin que vous avez delaissé. Vous avez peu voir par quels sentimens la Providence de Dieu a conduit le Roy vostre pere au throsne de cette Monarchie : vous avez aussi remarqué les desastres des Roys nos proches parens, peur s'estre égarez de la vraye pieté. Ce peu d'ombre que vous retenez encore de la sainte Religion, a suspendu la main de Dieu, & retenu le coup fatal qu'il devoit décharger sur vostre Estat. Si vous persistez dans le mal, vous irriterez sa Iustice par le mépris de sa misericorde. Demeurez sur tout unis d'un lien de paix immuable : car en divisant vos cœurs ; vous diviserez vos Royaumes : & voulant edifier vos fortunes par vos dissentions, vous desolerez vos maisons. Rendez la Iustice à vostre pauvre peuple, qui vivoit

sous

sous le regne de vostre pere avec tant de repos, & maintenant vos divisions l'ont couvert d'amertumes. N'est-il pas temps d'oublier le passé, & de commencer à vivre lors qu'il faut commencer à mourir? Mes enfans, je vous dis le dernier Adieu, & vous prie de vous souvenir de ma pauvre ame, & de loger mon corps au sepulchre du Roy vostre Pere, comme je l'ay toûjours desiré.

La sainte disant cecy, vid que ses enfans, qui avoient esté auparavant si endurcis, fondoient tous en larmes, & agenoüillez autour de son lit, luy baisoient les mains, ayans la voix si entre-coupée de sanglots, qu'ils ne pouvoient répondre un seul mot. Là dessus elle tira le rideau sur toutes les affaires du monde, pour s'entretenir seulement avec Dieu. Et comme la maladie alloit croissant, elle prononça hautement la profession de la Foy Catholique, en laquelle elle mouroit; puis demanda les Sacremens de l'Eucharistie, & l'Extreme-Onction, qui luy furent administrez, & qu'elle reçeut avec une extreme devotion. De là elle fut encore quelque temps, qu'elle ne vivoit plus que des extases de son ame, convertissant ce peu de souffle qui lui restoit sur les levres aux loüanges de Dieu: Et enfin elle rendit son bien-heureux esprit le troisiéme jour de Juin, la premiere heure de la nuit, disant à l'article de la mort ces paroles: *Ad te Domine levavi animam meam: Deus meus in te confido, non erubescam.*

L'histoire porte que la chambre où elle mourut, au point que son ame sortit du corps parut fort lumineuse, & que ses sacrez membres rendirent une tres-douce odeur, qui laissa à tous les assistans une grande estime de sa sainteté. Son corps fut enterré comme elle avoit souhaitté, aux pieds de sainte Genevieſve; car elle estoit si humble, qu'elle s'e-
stimoit

ſtimoit bien-heureuſe d'abaiſſer ſon diadéme ſous les cendres d'une pauvre bergere. Sa memoire a eſté ſi honorable à toute la France, qu'on la revere encore ſous le nom de ſainte Clothe, qui eſt le terme du vulgaire.

O femme vrayement digne de porter une couronne d'eſtoilles, l'or, l'argent, & les pierreries ſont trop baſſes pour vous, s'il vous falloit faire des ſtatuës dignes de vôtre merite, les diamans, les emeraudes, & les topazes qui ont eſté employées aux effigies des Reynes d'Egypte, ſeroient en un trop bas degré, en conſideration de vos loüanges.

O Reynes, ô princeſſes, mais ô Dames, & Damoiſelles, pourquoy ne ferez-vous pas pour le moins en vos maiſons ce que celle-ci a fait en un grand Royaume ? Quelle gloire, quel empire, & quel triomphe, ſortir de la maiſon d'un Roy de Bourgogne cóme une brebis innocente, une pauvre ortheline, mariée par dépit, qui entre en une cour pleine d'idolaſtrés, qui ſembloit alors une foreſt de beſtes raviſſantes, & les ſçavoir ſi bien charmer, avec les charmes invincibles de ſa pieté, que de convertir un Roy belliqueux, farouche, Payen, & en le convertiſſant changer toute la face d'une gráde Monarchie?

Tout ce que nous avons de Religion, de pieté, & de bon h ur aprés Dieu, nous le devons à cette ſainte Reyne. O France ! ô France ma chere patrie, que tu es obligée à ſa memoire, à ſon nom, à ſa vertu, & combien tu dois conſerver ce precieux threſor de la Foy qu'elle t'a ſi heureuſement confié par ſon exemple.

Ie ne parle point maintenant des careſſes particulieres que tu as receuës du Ciel. Ie ne dis rien de tes Fleurs de lys, de ta Sainte Ampoulle, de ton Oriflamme, de la gueriſon des écroilles, & d'au-

tres choses semblables : Ie dis seulement ce que tu peux vanter à la face des nations ; & jamais tu ne perdras cette gloire que S. Gregoire le Grand, homme incomparable, qui fleurissoit il y a plus de mille ans, l'a donné dans ses livres, lors qu'il t'apelle, *La lampe du monde universel*, & dit que tes Monarques *excellent autant par dessus les autres Princes souverains, que font les Rois par dessus les peuples.*

Ie dis ce que tu peux oublier comme un privilege fort extraordinaire, que Constantin le Grand fit jadis une ordonnance, qui fut depuis gravée sur l'Autel de sainte Sophie, en la maistresse Eglise de Constantinople: par laquelle il defendoit expressement à toute sa posterité, de faire aucunes alliances ny mariages, avec les estrangers, qui fussent sous le Ciel, hormis la nation des François : comme si ce Religieux Monarque eust preveu que c'estoient les Rois de France qui devoient le seconder au zele qu'il avoit à la deffence de l'Eglise. Voy & considere les graces que Dieu t'a fait en cecy. Regarde tes voisins. Regarde les puissances, & les souverainetez de la terre. Regarde les Empires, & les Royaumes, Où est-ce qu'on en trouvera un seul de la memoire des hommes qui ait reçeu la Religion Catholique avec plus de faveur, qui l'ait defenduë avec plus de courage, qui l'ait conservée avec plus de constance? Voy l'empire Romain, & tu verras incontinent apres Constantin, ses fils heretiques, son gendre Apostat. Voy l'Italie, & tu la verras couverte sous le bouclier de tes Rois. Voy l'Espagne, & tu la verras innondée de Goths, de Vandales, de Sarrazins, & le sceptre entre les mains des Rois Ariens : Voy l'Angleterre, & tu verras qu'elle n'a point reçeu la Foy à bon escient que six cens ans estant dé-ja expirés depuis l'ouverture de l'Evãgile.

La Pologne ne compte que six cens cinquante-deux ans depuis son Christianisme : La Moscovie six cens vingt-deux. Tu es seule, ô France, à qui Iesus-Christ, estant dans l'agonie de sa douloureuse Passion, lors qu'il recommandoit sa Mere à S. Jean, & son Ame à son Pere, a designé & deputé miraculeusement un Pasteur c'est à sçavoir, le glorieux S. Denis, qui reçeut les premiers rayons de la connoissance de Dieu dans cette eclipse, qui arriva à la mort du Sauveur, pour répandre apres ses divines lumieres avec son sang sur les montagnes, où tes Vierges vivent encor aujourd'huy d'une vie toute Angelique.

O France, pourquoy as-tu éclairé toutes les parties du monde de tes conquestes ? pourquoy tes Rois s'estant tousiours communiquez avec tant de douceur, & de facilité ont-ils augmenté leur Majesté par la familiarité des peuples qui a coustume de la dissoudre? Pourquoy ont-ils paru comme des Amethistes, qui éclairent d'autant plus qu'on les porte souvent ? pourquoy as-tu esté une pepiniere de tous les grands esprits ? Pourquoy as-tu tenu de tout temps l'Empire des lettres & des sciences : semblable à cét Autel du Soleil, d'où l'on prenoit la lumiere pour allumer toutes les lampes ? pourquoy fais-tu estonner toutes les histoires de la durée de ta Monarchie, qui n'en trouvent pas une comparable dans le monde? Pourquoy Dieu t'a-t'il tant de fois enrichie de tes pertes, ennoblie de tes desastres, élevée par tes ruines, & par tes, precipices?

Fecitque cadendo,

Ne caderes. N'est ce pas pour avoir conservé ce precieux jouyeau de Clotilde ; cette Foi, cette Religion qu'elle a consignée à tes Rois, & à tes peuples? O ayeugle si tu l'ignores !

ô

ô insensible si tu la negliges! ô desastreuse si tu la perds ? A voir encore les cendres de cette bonne Princesse qui sont en ta ville capitale ; cendres dignes d'estre baisées des Reynes, honorées des Rois, reverées de tout le peuple.

Tant qu'il y aura des sacrifices, des Autels, des Anges, & des hommes, le nom de sainte Clotilde vivra, & se répandra avec une douce odeur par toutes les Provinces du Chistianisme, & ma plume qui prend son vol plus loing que mes desseins ne l'ont jamais portée, sera la messagere de ses grandeurs, avec autant de fidelité qu'elle a de confiance en sa protection.

Ie veux encore pour couronner cette œuvre, vous representer une Dame sortie de son sang, petite fille d'un de ses fils, qui a fait en Espagne ce que celle-cy fit en France, convertissant son mary à la Foi, pour gaigner en suite la nation.

SECTION X.

Indegonde sortie du sang & de la maison de Clotilde, porte la Foy Catholique en Espagne.

ENviron l'an cinq cens quatre vingt, & trois, Levigilde, Prince Arien, regnoit dans l'Espagne : & voyant que la maison de France tenoit le haut bout dans tous les Royaumes du monde, il en rechercha l'alliance : & obtint pour femme de son fils ainé, qu'on appelloit Hermenigilde, la fille de Sigisbert petit fils de Clotilde : qui se nomme dans l'histoire du nom d'Indegonde.

Histoire d'Hermenigilde & d'Indegõde.

C'estoit une Princesse des plus accomplies de son siecle : en qui la beauté, la grace, & la vertu fai-

ſoient un merveilleux concert pour lui gaigner les cœurs de tout le monde. Chacun regrettoit que cette belle aube du jour, qui commençoit à éclairer la France de ſes rayons, alloit à ſon lever au pays où le Soleil ſe couche, & que tant de rares perfe-ctions ſe ſeparoient du Royaume qui leur avoit donné naiſſance. La bonne fille qui n'avoit autre veuë que l'obeyſſance qu'elle devoit rendre à ceux auſquels la nature l'avoit aſſujettie, s'en alloit toute contente: joint qu'elle eſtoit un peu chatoüillée de ce nom de Reyne, qu'elle pouvoit un jour raiſon-nablement eſperer: Mais elle ne ſçavoit pas les combats, & les eſpines qui l'attendoient au lieu meſme où elle ne pretendoit moiſſonner que des fleurs.

Ie ne penſe pas que l'Enfer puiſſe jamais enfan-ter un mal ſemblable à l'hereſie: qui pervertiſſant toutes les bonnes affaires, s'appreſte déja pour noyer tous les contentemens de cette innocente ame dans un deluge de larmes. Helas! qu'un mil-lion de gehennes meritent bien d'eſtre employées ſur les eſprits criminels de ceux qui ont eſté les premiers autheurs de ce monſtre: car il a troublé de tout temps les Eſtats des Princes, perdu tant de ge-nereuſes Nobleſſes, & planté la diviſion dans les plus fermes amitiez.

Les ſages apprehendoient fort d'envoyer cette jeune fille en Eſpagne, la marier à un prince hereti-que, la mettre en une Cour toute infectée d'hereſie, où elle n'auroit autres objets que l'erreur, & le vice. *Voilà*, diſoient-ils, *un beau vaiſſeau bien equipé, bien orné, bien doré, qui a les voiles de lin, les cordages de pourpre, & les avirons d'argent: mais on le va expoſer à une rude tempeſte. Voilà une excellente prairie toute émaillée des plus delicieuſes beautez de la nature: mais on*

on la va opposer à une cruelle bize. Voilà un cristal bien poly, bien delié, & des plus affinez : mais on le va loger entre les coups de marteau. Voilà une statuë toute éclatante en or, & en pierreries : mais on luy donne des pieds de terre. Que fera un enfant parmy tant de malices? un âge si tendre parmy tant de testes, qui ont blanchy dans le peché, une si grande simplicité parmy tant de surprises: une fille qui n'a en recommandation que la pudicité & l'obeïssance, parmy tant de mauvais commandemens? Pensons-nous qu'un beau-pere, un mary, une belle-mere n'ayent point de puissance, sur son esprit? que les douceurs ne la chatoüillent, que la dignité d'un Royaume ne la flechisse, que l'éclat d'un diademe ne l'éblouïsse, que la force ne l'enleve? Si on luy vouloit donner ce qu'elle merite, on luy donneroit tout, hormis la puissance de se perdre.

Les autres disoient fort raisonnablement: Qu'il ne falloit point craindre que prenant un Royaume elle perdist la Religion, qu'elle estoit d'un sang si illustre qu'il ne recevoit point de tache, qu'elle creveroit plûtost que deshonorer sa naissance: qu'elle endureroit tous les tourmens des Martirs devant que trahir sa Foy, & que s'il falloit faire naufrage de tous ses biens, que la derniere planche qu'elle embrasseroit ce seroit la bonne conscience. Qu'elle seroit assistée d'un fidelle conseil, qui ne l'abandonneroit point. Qu'il y avoit encore en Espagne grand nombre de Catholiques, dont elle essuyeroit les larmes, & adouciroit les aigreurs: Que son mary qui estoit un jeune Prince, n'estoit point si endurci qu'elle ne le put un jour ranger à la Foi Catholique. Les femmes sont toute-puissantes quand elles ont gaigné le cœur d'un homme: Enfin qu'il falloit regarder l'exemple de son ayeule, qui avoit converti son mary avec toute sa Cour,

& que si on eut voulu avoir des considerations froides & timides sur ce mariage, la France seroit encore Payenne. Si la mere a vaincu un Idolatre, la fille pourra bien emporter un Arien.

Toutefois ceux qui disoient cecy ne jugeoient pas que la conversion des Heretiques est bien plus difficile que celle des Payens, tant pour la demesurée presomption qui possede ordinairement leurs esprits, que pour une certaine malediction, qui semble estre attachée à ceux qui se retirent volontairement de la lumiere, & secoüent le joug des puissances legitimes.

Neantmoins les considerations de l'estat l'emporterent, Indegonde voulut prendre le sort, se promettant tant d'assistance de Dieu, que non seulement elle demeuroit ferme en la pieté de ses ayeuls: mais que si elle pouvoit, elle sauveroit son mari: d'autant qu'elle ne pensoit pas qu'il fust de marbre, ni de fer, pour ne pouvoir estre amoli des caresses de son sexe.

La courageuse fille fut menée en Espagne par une fleurissante escorte de Noblesse Françoise, où elle fut receuë avec de tres grands applaudissemens pour la reputation qu'avoit le nom de France dans l'estime de tous les peuples.

Le Roy Levigilde son beau pere estoit marié en secondes nopces à une femme Arienne nommée Goisinthe, qui estoit aussi difforme de corps que d'esprit: neantmoins elle avoit charmé le cœur de ce vieillard, par je ne sçay quels artifices, tellement qu'elle tenoit le haut bout dãs les affaires, & plioit quasi toutes les volontez à ses inclinations.

Elle monstra au commencement une extraordinaire passion à ce mariage, & alla en personne au devant de la Princesse, lui faisant tant d'accueil qu'il

qu'il sembloit qu'elle la voulust manger de courtoisie.

C'estoit toutesfois bien voir la nuict & l'Aurore en un mesme carosse que de voir ces deux Princesses ensemble : car Goisinthe outre les autres difformitez de sa personne estoit devenuë borgne : & Indegonde outre tant de belles parties qu'elle avoit de la nature, paroissoit ce jour là dans ses atours, semblable à ces Deesses que les Poëtes & les peintres forment sur les plus advantageuses idées de leur esprit.

Hermenigilde son mary la voyant si parfaite, sentit bien que les regards qui sortoient de ses yeux estoient de rayons pour elle : mais des flesches pour son cœur, dont il ne devoit recevoir que des playes honorables. Iamais homme ne s'attacha à creature du monde d'un amour si fort, si honneste, & si innocent, que ce Prince fit à cette admirable fille. Dés le premier abord, & le premier clin d'œil, il sentit son esprit enlevé d'une douce violence, & luy sembla que cette estrangere venoit pour traitter avec luy un amour tout autre que celuy de la chair & du sang.

C'est une proposition qui a esté assez debatuë des Sages anciens touchant le rencontre des amitiez, qui s'appliquent si diversement aux objets quelquefois par des voyes ordinaires, comme par un éclat manifeste de la beauté, & de la bonté : quelquefois aussi par des sentiers du tout extraordinaires, de sorte qu'il est bien difficile à deviner, d'où vient le nœud qui lie deux personnes qui ne se sont jamais veuës si subitement ; que cela se fait en un tournemain, & si inseparablement que cela dure jusqu'au tombeau. Les uns ont dit que cela venoit des secrettes influences des mesmes astres

qui president aux naissances: ce qu'ils ont bien de la peine à verifier. Les autres ont pensé que c'étoit une œuvre de fortune, & que les amours se broüilloient comme des cartes pour marier quelquefois une Reyne à un valet. Les autres ont rapporté cela aux complexions du corps, & à la ressemblance qui a coûtume d'estre mere des affections, ce qui est bien probable, Les autres, à la qualité des humeurs: ce qui s'experimente assez tous les jours.

Mais outre cela, il y a quelque touche secrette comme en la pierre d'ayman, que nous ne connoissons pas assez; laquelle frappe son coup promptement; & parle d'une parole muette au fonds du cœur. Pour moy, je penserois qu'en cette amour que porta Hermenigilde à Indegonde, il y auroit quelque trait bien particulier de la Providence de Dieu, qui vouloit lier fermement son ame à celle dont il pretendoit se servir pour sa conversion.

SECTION XI.

Les persecutions d'Indegonde.

JAmais nopces ne furent plus agreables, ny amitiez plus fidelles, ny commencemens plus heureux qu'estoient ceux-cy; mais il y a tousiours aux choses humaines quelque malheur qui s'attache aux felicitez les plus riantes, & ne donne gueres de vin, qu'il n'y mesle de la lie.

Je ne sçay quelle fantaisie prit à cette mauvaise marastre Goisinthe; mais elle étoit jalouse des chastes contentemens de son beau fils, & quasi toute assortie de cette admirable Princesse qu'elle ne pouvoit quitter de veuë. Elle épioit leurs conversations, leurs discours, leurs plaisirs, & se jettoit toûjours

jours à la traverse de leurs desseins, se monstrant aussi importune, que si elle eût été un de ces esprits malins, qui ont coûtume d'obseder les hommes.

Indegonde quoy qu'elle aymast passionnement son mary, n'esoit pas refuser les caresses de cette belle mere, ny monstrer qu'elle s'ennuyoit en la compagnie de son sexe, pour aimer un mary : mais le Prince en grondoit bien haut, & ne pouvoit dissimuler la jalousie de sa belle mere, disant : *Qu'elle se devoit contenter du credit qu'elle avoit aux affaires, sans vouloir éclairer de si prés son mariage, & luy ravir par ses importunitez son espouse.* L'autre luy faisoit entendre que cette frequente conversation, & cette amitié qu'elle luy monstroit, ne tendoit à autre fin que de la convertir à sa religion, pour la rendre apres plus souple à ses volontez. De fait, elle témoigna bien que ce dessein estoit gravé bien avant dans son cœur ; car elle n'épargna ny force, ni artifice pour seduire cette innocente Princesse, luy livrant la guerre premierement en dragon, puis en lion.

Elle lui remonstroit avec artifice, Qu'on pouvoit estre sauvé aussi bien en une Religion qu'en une autre : Qu'il se falloit acommoder aux lieux où le sort nous avoit rangé : Que c'estoit la premiere science d'un Royaume de prendre les volontez, & les inclinations du Roy : Qu'elle n'estoit pas venuë en Espagne pour dõner la loi, mais l'exéple d'obeïssance : Que jamais son mari ne la pourroit fidellement aimer tant qu'elle auroit d'autres sentimens, d'autres loix, & d'autres Sacremés que lui : Que jamais elle ne seroit Reine des peuples, si elle ne prenoit la Foi des peuples, ausquels elle doit commander : Qu'il ne falloit point craindre les reproches de la France, où les plus prudens jugeroient toûjours

qu'elle auroit fait sagement de ceder au temps; Que si les fautes mesmes sont pardonnables à ceux qui en faillant s'authorisent d'une multitude de grands complices, personne ne luy pourroit contester une verité qu'elle auroit embrassée avec un Royaume entier.

La meschante ne cessoit de battre les oreilles innocentes de cette jeune Princesse de semblables choses, mais Indegonde luy dit, que si elle persistoit de luy tenir ces discours, elle la contraindroit de renoncer à sa compagnie, & qu'il n'estoit point besoin de tant d'artifices, qu'on luy arracheroit plûtost le cœur du ventre, que la Religion de l'ame. En disant cecy elle sortit de sa chambre, luy monstrant un œil gracieusement farouche d'une ame bien resoluë: dequoy celle ci piquée dissimula neantmoins sa colere, tant elle avoit peur de l'effarer: mais taschant bien-tost apres de rejoindre cette rupture, elle luy faisoit mille protestations de bienveüillance, & ne cessoit de l'importuner de caresses, dequoy la pauvre Indegonde sechoit sur pieds, & ne pouvoit plus faire en sorte qu'elle ne témoignast son dédain.

Neantmoins Goisinthe qui ne perdoit point l'esperance de la seduire, la tenta une autrefois de se faire baptiser à la façon Arienne luy alleguant mille raisons. Surquoi la Princesse répondit sagement: *Qu'elle estoit, Dieu mercy baptisée, au nom du Pere, du Fils, & du sainct Esprit, & que si l'eau du Baptesme des Ariës avoit passé par dessus sa teste, quoy qu'elle aymast autant ses cheveux que femme de sa sorte, elle les voudroit faire couper, & égratigner mesme la peau qui auroit esté soüillée d'une telle execration.*

La marastre entendant ces paroles s'échappa, & dit

dit toute escumante de colere : que puis qu'elle ne vouloit pas estre baptisée à l'Arienne,elle luy prepareroit un autre baptesme, qui la laveroit depuis la teste jusques aux pieds, & là dessus l'enragée fit cét attentat du tout barbare, qui est raconté par saint Gregoire le grand, & plusieurs autres. C'est qu'apres avoir traisué cette pauvre Princesse par les cheveux,& tourmenté jusques à quelque effusion de sang,elle la fit prendre par deux ou trois de ses filles suivantes;& leur commanda de la dépoüiller toute nuë,puis de la lier avec des cordes par dessous les bras, & en cette posture la plonger dans une estang en une saison assez froide.

C'estoit un specacle pitoiable, de voir la fille d'un Roi traictée d'une si cruelle façon, au mesme lieu où elle estoit entrée avec tant de triomphe, L'impie Goisinthe estoit sur le bord de l'estang, comme celle qui presidoit à cette tourture,& commandoit à ses malhereuses servantes de la descendre en l'eau, non tout d'un coup,mais petit à petit pour luy faire endurer un plus long martire.A chaque moment la mauvaise Reyne crioit,

Dites que vous estes Arienne,& on vous sauve.

La sainte fille qui n'apprehendoit point tant la mort,que la nudité,répondit hautement :

Ie suis Catholique, Catholique je veux mourir, Ostez-moy la vie sur cette confession,ni l'eau,ni le feu n'auront jamais tant de force sur moy que de m'en faire dedire.

Elle fut long-temps en ce tourment, avec une constance qui estonna cette ame carnassiere, qui la faisoit tourmenter. Enfin elle reprit ses habits, sortant de l'eau comme d'un amphitheatre de son glorieux combat.

SEC

SECTION XII.

La retraitte d'Hermenigilde, & sa conversion.

HErmenigilde qui ne sçavoit rien de ce qui s'estoit passé, la voyant un peu pasle, & affoiblie d'une si rude secousse ; lui demanda si elle avoit quelque douleur de corps, ou quelque affliction d'esprit qui luy donnoit autre tein que l'ordinaire : mais la sage Princesse répondit que ce n'estoit rien, & qu'il n'y avoit pas chose si importante ; qu'elle fut digne d'occuper sa connoissance.

Luy qui s'apperçut bien que par sa discretion elle dissimuloit quelque grande disgrace, s'enqueste fort curieusement de ceux qui le pouvoient informer, & n'aprend que trop tost le cruel affront que sa marastre Goisinthe avoit fait à sa femme. Cela le perça d'une douleur si sensible, & luy aluma tant de feu, & de colere au cœur, que si la crainte de Dieu, & la douceur de sa femme n'eussent servy de contre-poids à sa passion, il estoit pour mettre en pieces cette meschante Reyne : mais la bonne Indegonde se jettant à ses pieds, le pria par tout ce qui luy estoit de plus auguste, de ne precipiter point l'affaire à telles extremitez, & fit si bien avec son éloquence naturelle, qu'il se contenta de déloger promptement de la Cour, & se retirer à Seville, que son pere luy avoit donné en appanage.

Ce fut alors que ces chastes amours qui avoient esté traversées par les importunitez de Goisinthe, apres avoir surmonté tous les obstacles, s'élargirent comme une riviere, qui ayant rompu ses digues se répand d'une course victorieuse dans l'estenduë de son

ſon canal. Hermenigilde ne ſe pouvoit raſſaſier de contempler tant de vertus dans une ſi grande beauté : la modeſtie qu'elle avoit témoignée en cette derniere diſgrace, luy donnoit des ſentimens de ſa pieté par deſſus tout ce qui ſe peut dire.

Ceux qui ne recherchent dans le mariage qu'un amour de volupté, qui eſt plus mince que la fumée, & plus leger que le vent, ne ſçauroient penſer combien ces belles amitiez, qui ſont filles des vertus, nourriſſent de ſaintes delices. Ce ſont des feux celeſtes, qui ſont touſiours au ſein de Dieu, comme dans leur ſphere ; c'eſt lui qui les engendre, & les nourrit, ſans qu'ils ſoient contraints de deſcendre en terre pour mendier un chetif aliment des creatures periſſables, qui promettent tant de merveilles, & n'enfantent que du vent.

Ces deux grandes ames ſe regardoient avec des yeux de colombe, & s'emflammoient mutullement d'affections ſi honneſtes & innocentes, que les Anges n'auroient point de honte d'avoir de ſemblables feux, puis que ce ſont ceux de la charité, qui eſt l'eternel foyer de toutes les ames les plus épurées.

Indegonde s'appercevant qu'elle étoit déja bien avant dans l'eſprit de ſon mary, & qu'il n'y avoit plus de belle mere pour rompre ſes deſſeins, le ſollicitoit à bon écient de ſa converſion, & luy diſoit :

Monſieur, je vous confeſſe que l'honneur que j'ai de voſtre alliance, ne me ſemble point accomply ; tant que je vois entre nous deux une muraille de diviſion ; qui nous ſepare de creance, & de Sacremens. Puis que nos amitiez en ſont venuës à ce poinct, qu'elles ont tout en commun, & qu'elles uniſſent les choſes les plus differentes, pourquoy diviſerons-nous en Dieu qui eſt tres-ſimple de ſa nature ? Pourquoy ferions-nous deux Religions & deux Autels, puis que nous vivons

maintenant en telle sorte, que nous n'avons qu'une table, qu'un cœur & qu'un lit ?

Veritablement ; Monsieur ; si je voyois le moindre rayon de la verité en la secte que vous professez, & quelque esperance de salut, je voudrois m'y ranger, pour me lier davantage à vostre personne que j'ayme par dessus toutes les choses du monde: Mais il est tres certain que vous estes mal logé, que vous suivez un phantosme au lieu de la verité, & que mourant en cét estat, vous perdez une ame si noble, que je la voudrois acheter au prix de tout mõ sãg. Je ne me vãte pas d'étre sçavante, comme vous autres Ariens qui avez tant de belles allegatiõs de l'Escriture, que vous faites croire aux ignorans, que Dieu est tout ce que vous vous estes imaginé :

Monsieur, j'estime pour moy que la premiere sagesse en matiere de Religion, c'est de n'estre point si sage que vous estes, & avoir un peu plus de sousmission d'esprit: car la Foy est le partage des humbles, & jamais le jour de Dieu ne luit en une ame qui a trop du jour de l'hõme. Vous voyez bien que cette heresie des Ariẽs est une bande revoltée, qui a quitté le grand chemin pour se jetter à travers chãp. Vous n'ignorez pas que cét Arien étoit un malheureux Prétre, qui fit une heresie de dépit qu'on ne le faisoit pas Evesque: laquelle fut reprouvée & condãnée solemnellement en un Concile de trois cents & dix huict Evesques. Ceux-là estoient assez sages pour vous, & pour moy. Je m'arreste à leurs resolutions, je suis le general de l'Eglise. Je me tiens ferme au gros de l'arbre, & vous vous attachez à une branche pourrie. Je n'ay point de plus fort argument que cette succession des Pasteurs legitimes, que cette grande conformité de l'Eglise Universelle, que cette suite de tous les siecles, que tant de sagesse, de sainteté & de pureté que je vois reluire de nostre côté.

D'abondant je viens d'un pais, où l'on a veu tous les Rois Ariens circonvoisins faire de tres-malheureuses issuës: lors que mon grand ayeul, le Roy Clovis, pour avoir embrassé sincerement la Religion Catholique, recevoit tant de benedictions du Ciel, qu'il sembloit avoir le bon-heur & les victoires à sa solde. Ie ne suis point fille de Prophete, & ne me vente pas d'avoir l'esprit de Prophetie: mais j'oserois bien predire que le Royaume d'Espagne ne sera pas de longue durée, s'il ne vomit cette peste de l'Arianisme, qu'il a dans le cœur. Pleust à mon Dieu qu'aux despens de ma vie, je luy donnasse ma Religion, je m'estimerois alors la plus contente Reyne du monde.

Hermenigilde ne sçavoit que respondre à la force de la verité & de l'amour, qui sont les deux plus puissantes choses du monde: seulement il disoit, que c'estoit une affaire qui meritoit bien d'y penser & que ces changemens aux personnes de la qualité sont sujets à beaucoup de censures, s'ils n'ont de grandes raisons pour caution. La bonne Princesse pour luy donner tout loisir d'y adviser, fit tant par son industrie, qu'il traittait avec saint Leandre, qui estoit une forte colomne de la Foy Catholique dans l'Espagne. Le sage Prelat ménagea si bien l'esprit du Prince, qu'avec l'assistance de Dieu, & les bons offices d'Indegonde, qui remuoit Ciel & terre pour cette conversion, il le tira de l'erreur. Le brave courage aussi-tost qu'il vit le rayon de la verité, la voulut reconnoistre, & confesser librement, prenant le chréme des Catholiques sur le front, avec pompe & solemnité, jusques à faire largesse des monoyes d'or qu'il fit battre exprés un peu trop soudainement, y faisant graver son image avec une devise qui disoit, *Hereticum hominem devita*: c'est à dire, *Qu'il faut fuyr l'Heretique*: faisant allusion à son pere Levigilde.

C'eſt une chatoüilleuſe piece que la diſpute qui touche les Eſtats des Princes, où la pluſpart de ceux qui en parlent, apportent leur intereſt pour texte, & leur paſſion pour commentaire. Le ſilence & la paix qui ſont les deux repoſoirs d'une bonne conſcience, valent beaucoup mieux que toutes les queſtions qui alument les diviſions: j'eſtime que la meilleure doctrine eſt celle qui ſçait mieux cimenter la concorde entre les Tiares, les Diadémes, & les Couronnes, entretenir l'obeïſſance des peuples envers les Souverains, & s'il y a des veritez qui ſoient filles de l'abyſme & du ſilence (comme ont dit ces Anciens) les laiſſer en la maiſon de leur pere & mere : où quand elles ne profitent de rien, elles ſeront touſiours mieux logées qu'en public.

Ce n'eſt pas le vice, mais le temps qui partage les Saints, & chacun penſe probable un affaire qu'il a priſe du biais de ſes ſentimens. S. Leandre approuvoit le divorce d'Hermenigilde en Eſpagne. S. Gregoire de Tours le blaſmoit en France : Ie n'entre point dans toutes les conſiderations des deux: mais je penſe que ce Prince prit des voyes trop violentes en ſes commencemens, levant les armes contre ſon pere, qui n'eſtoient point ſelon le cõſeil de ſa femme, & je ne veux point d'autre autheur que luymeſme ; puis qu'il condamna ſon deſſein auſſi-toſt qu'il commença de devenir Saint.

SECTION XIII.

Lettres reciproques du Pere, & du fils, ſur leur divorce.

HErmenigilde extremement piqué de l'affront qu'il avoit receu en la perſonne la plus chere qu'il

qu'il eut au monde, & qui ne marquoit pas autour de soy d'une Noblesse qui attisoit le feu de la colere, esclatta d'abord avec violence : Le pere qui estoit un vieillard ombrageux, se sentit fort piqué de ce remuëment, & la marastre ne cessoit de jetter des flammes par la gorge, & de crier *alarme*, tant qu'elle pouvoit, pour porter incontinent les affaires au dernier poinct de la severité.

Toutesfois Lenigilde devant que de venir à ces extremitez, essaya de faire quelque chose par lettres qui se trouvent couchées dans l'histoire, où ce Prince rusé flatte son fils de belles paroles, pour le surprendre. En voicy la copie.

Mon fils, je voudrois bien vous dire en presence ce que je ne puis assez exprimer dans mes lettres, si vous aviez autant de confiance en moy, comme j'ay encore d'amour pour vous. Ie pense que si vous estiez aupres de ma personne, éloigné des mauvais conseils de ceux qui abusent de la facilité de vostre bon naturel, je pourrois tout sur vostre esprit, & comme pere, & comme Roy : pour le moins si vous craignez mon Sceptre, vous aymeriez ma charité qui tend encore le bras à vostre obeyssance. Ie vous ay nourry dés vostre enfance pour vous faire heritier de ma Couronne, & depuis que vous estes venu en âge je vous ay fait tant de biens, qu'ils ont surpassé vos esperances, & quasi épuisé mes liberalitez. Ie vous ay mis un sceptre en main pour servir vostre pere avec plus d'authorité, & non pas pour l'engager à mon ennemy. Ie vous ay fait appeller Roy, pour servir d'appui à ma couronne, & non Seigneur à mon Empire. Ie vous ay tout donné pour reposer ma vielleße en l'esperance de vostre devoir, & non pas pour l'affliger.

Et toutesfois apres que j'ay fait tout par dessus la coustume, par dessus vostre âge, par dessus vostre merite,

merite, vous me payez en impieté, & en ingratitude; Attendez encore un peu, & la loy de nature vous donnera ce que vous recherchez par ambition. Ne m'alleguez point la Religion pour justifier vos armes, c'a esté un crime en vous, de prendre une Religion contre mes commandemens, & une impieté en vostre Religion de vous separer de mon obeissance. Ie vous conseille comme amy, & vous commande comme pere, de vous rendre au plûtost à ma Cour, & vous mettre dans vostre devoir, autrement j'ay peur que vous n'imploriez la misericorde quand il n'y aura plus autre regne que celuy de la justice.

Hermenigilde mit en deliberation la responce qu'il devoit faire à ces lettres : mais son conseil trop ardent lui remonstra qu'il n'estoit plus temps de reculer, qu'il avoit affaire à un homme impetueux & turbulent, une marastre irreconciliable, qui n'avoient autre dessein que de le perdre, & que s'il ne prenoit les armes pour deffendre sa vie, il seroit chassé comme une beste, & ne trouveroit pas mesme les deserts asseurez : Voilà pourquoi il r'écrivit en cette façon ;

MONSIEVR,

Ie rends graces à ma Religion, qui m'a desia donné assez de patience pour supporter l'aigreur de vos paroles, & plus encore de resolution pour ne point branfler à la severité de vos menaces. I'ay tousiours advoüé franchement que je vous avois des obligations immortelles, & je suis tout prest encore de les reconnoistre jusques au dernier souspir de ma vie, n'estoit qu'on rend maintenant aupres de vous tous mes devoirs injustes, & toutes mes pensées criminelles. Vostre Majesté me verroit bien-tost à ses costez, si celle qui ne me veut voir à vos pieds qu'en qualité de criminel, n'avoit occupé vostre

vostre cœur & vos oreilles pour former l'un à la charité & les autres à la justice.

Quelle assurance puis-je avoir de ma vie en un lieu où l'on a traîné par les cheveux, & foulé aux pieds celle pour qui je vis ? La playe m'en est demeurée si sensible, que le temps n'y trouve point de lenitif, ny la raison de remede.

Quant au changement de Religion que j'ay fait, j'ay passé où passe le gros de la sagesse & de la sainteté. Je ne sçaurois vivre avec plus d'authorité ny mourir avec plus d'esperance,& si vous m'en blâmez ; Vôtre Majesté sçaura qu'un pere recherche l'obeïssance hors des termes de la nature, quand il la cherche par delà la conscience ; je vous prie, Monsieur, d'ajoûter à tant de bien faits que vous m'avez presentez, la liberté d'un honnête repos, de peur que nos armes ne soient aussi honteuses au vainqueur qu'elles pourroient estre calamiteuses au vaincu.

Levigilde s'aigrit davantage sur ces lettres & la mauvaise marastre ne cesse d'égratigner l'ulcere tant qu'elle peut. Tous les desseins vont à la guerre, le pere fait d'un côté de grandes levées de gendarmes. Le fils fortifie Seville & Cordoüe, & tire à son parti quelques forces de l'Empire,ayant delegué une honorable Ambassade à l'Empereur de Constantinople qui estoit pour lors Tybere, pour pratiquer de grands secours. Les traits d'hostilité s'exercent de part & d'autre, & enfin Hermenigilde est assiegé dans Seville, où il soûtient l'espace de deux ou trois ans depuis son depart de la Cour. Le Roy Levigilde qui estoit un vieux Renard, tache pour lors à traiter les Catholiques avec beaucoup de douceur, pour les divertir du parti de son fils, & gagne à force d'argent quelques mercenaires qui

monſtroient bien de n'avoir autre foy que celle qui faiſoit leur fortune.

SECTION XIV.

Le traité de paix entre Levigilde, & ſon fils par l'entremiſe d'Indegonde.

LA guerre eſtoit pour trainer encore long-temps, n'eût eſté que la Princeſſe laſsée de voir ces calamitez qui avoient pris ſource d'un affront qu'elle avoit tâché de diſſimuler avec tant de prudence, pria ſon mary avec une grande tendreſſe de larmes, de ſe reconcilier avec ſon pere. Lui touché ſur l'heure d'un tout autre eſprit qu'il n'avoit ſenti juſques icy, s'en va proſterner devant l'Autel, & proteſte devant Dieu qu'il abandonnoit toute la juſtice de ſa cauſe aux conſiderations de la ſeule pieté, & qu'il mourroit plûtoſt que de continuer davantage ces diſſenſions au prejudice de la charité. Il ſortit tout changé de cette priere, & venant à ſa femme, il lui dit : Madame me voila reſolu d'aller trouver le Roy mon Pere, puis que vous l'avez ainſi deſiré; Mais il faut que je vous advouë que m'eſtant oublié moy-méme en cette reſolution, je ne puis vous oublier. L'indigne traitement que vous avez reçû à la Cour, demande que vous n'y retourniez point qu'en triomphe. Jamais je ne permettrai que vous ſubiſſiez le hazard, vous expoſant à la miſericorde d'une femme, qui n'en a peut-être ny pour vous ny pour moy. Vous ſçavez que les affaires de France ſont maintenant dans de ſi grandes confuſions, que vous n'y pouvez eſperer de retraite, que pour y renouveller vos douleurs. Nous avons icy un Prince de l'Empereur Tybere, qui eſt nôtre allié, en la pro-

tection duquel je desire vous mettre pour passer en Afrique,& de là à Constantinople,s'il arrivoit qu'on me traitat autrement que ne portent vos esperances.

A ces paroles la pauvre Indegonde se sentit saisie d'un grand frisson, & se mit à pleurer amerement sans lui pouvoir répondre un seul mot. Le Prince voyant qu'il estoit allé trop avant pour entamer son cœur si fidelle, adoucit son discours, & lui dit, *Ma chere épouse, pourquoi vous troublez-vous de ce depart, j'espere que les affaires iront d'un cours si heureux, que dans deux ou trois jours nous nous reverrons à la Cour. Mais ce que j'en ay dit, je l'ay dit prenant tous les accidens au pire pour pourvoir davantage à nôtre seureté.*

Ils avoient eu dans ce sejour un petit fils, qui pendoit encore à la mammelle: le pere le prenant entre ses mains, dit, *Madame, voila un gage tres precieux de nôtre mariage, que je vous recommande: Dieu en disposera comme il lui plaira, mais il faut l'élever comme un Roy.* La mere à l'aspect de l'enfant redouble ses soûpirs, le pauvre Hermenigilde, sans sçavoir ce qui l'attendoit, se sentit saisi d'une douleur morne & stupide: ce qui lui fit rompre ce propos: Toutesfois il ne laissa pas de traitter avec le Lieutenant de l'Empereur, pour mettre tout ce qu'il avoit de plus cher en sa sauve-garde. Mais quand ce vint le jour fatal de sa separation, ces deux cœurs qui estoient si unis, sentirent d'aussi horribles convulsions de douleur, que s'ils eussent déja prevû les evenemens qui suivirent depuis, & que cét adieu devoit estre le dernier.

Indegonde en partant s'écria: *Monsieur, quoy qu'il arrive, ne perdez point le thresor de la Foy: Ma bonne maistresse*, lui répondit le Prince, *asseurez-vous que vous avez acquis un disciple qui ne vous fera*

point de deshonneur : Tenez-vous joyeuse, je vous attendrai à la Cour.

Helas ! qu'est-ce de nôtre vie, & des affaires des hommes ? le passé est un neant, le present un phantôme, & l'advenir un abîme, où ceux mêmes qui sont sur le bord ne voyent rien. Ces deux grandes ames, qui sembloient devoir vivre un siecle pour cultiver leurs fideles amitiez, & tenir les Empires comme de perpetuels appanages de leurs merites, s'en vont separer pour jamais, d'une separation qui seroit jugée funeste & pitoyable, n'estoit qu'elle a enfanté un Royaume à la Religion.

Quelque temps aprés qu'Indegonde se fut retirée, Levigilde entendant que son fils tendoit à quelque composition, en conçeut bien de la joye : car il avoit peur qu'il ne fût contraint de donner une bataille, où il eût peut être experimenté ce que peut un homme qu'on a mis au desespoir. Aussi-tôt qu'il vit quelque ouverture à la paix, il depéche son fils Recarede, qui estoit à l'armée avec lui pour gagner son frere aîné, sçachant bien que tous deux avoient les humeurs assez accordantes.

Quand ce cadet entra au camp d'Hermenigilde, & qu'il l'eut apperçû, il s'artête tout court, & s'écria. Mon frere devant que je vous embrasse, je veux sçavoir si je suis venu à un amy, où a un ennemy. Mais le bon frere, sans lui faire autre reponse, s'avance & l'embrasse fort cordialement à la veuë de toute son armée. L'autre en soûpirant, Ha ! mon frere, (lui dit-il) Ha ! mon tres cher frere, où vous ont porté les conseils de ceux qui desirent la ruine de nôtre maison ? vous voicy environné d'armes & de legions, & voilà d'autre côté mon pere qui vous assiege avec toute son armée. Miserable ! que ferai-je si je ne vous fais à tous deux une muraille

raille de mon corps pour empécher vos desseins? He quoi mon frere, seriez-vous bien sur le point de donner la bataille à mon pere? O que ce sol il même qui luit sur nos têtes seroit infortuné, si aujourd'hui devant que se coucher il voyoit son aspect soüillé des taches des nostre sang! Mon frere, c'est la patrie à qui vous en voulez, qui tend aujourd'hui à vôtre obeissance les mémes mains qu'elle a levées aux Autels pour vôtre salut. Mon frere c'est vôtre pere, & le mien contre qui vous marchez; quel honneur auriez-vous d'arracher de son corps par la violence une ame qu'il rend déja à la nature, & le jetter encore tout vivant dans les ruines ardentes de son Royaume? N'avez-vous point d'autres objets pour temoigner vôtre vaillance? Je vous supplie, & par la Religion que vous avez embrassée, & par le sang qui m'est commun avec vous, arrêtez vos armes ou si vous persistez en vôtre dessein, tuez moy plûtôt à vos pieds, & me prenez comme une victime pour purger les deux armées.

Voilà le Roy qui vous attend en bonne devotion, & qui compte les momens de mon ambassade, je vous porte les paroles de toute assurance, sur ma vie, & sur mon honneur. Vous viendrez tout à cette heure si vous me croyez, car vous ne pouvez retarder cette affaire sans retarder vôtre bon heur.

Ces paroles n'étoient que trop fortes pour enlever un homme, qui étoit déja resolu. Hermenigilde, aprés l'avoir assuré de la bonne volonté qu'il avoit toûjours retenuë, & pour le Roy son pere, & pour lui, s'achemine à la Cour. Recarede vole du desir qu'il a d'informer le pere du succez de sa commission, & étant arrivé, lui porte les nouvelles de la venuë de son frere, dont il fut extrémement contant. Le Prince suivit bien-tôt aprés, qui se vint

jetter aux pieds du Roy son pere, & lui dit:

Monsieur & mon tres-cher pere, voicy vôtre pauvre Hermenigilde, qui sera toûjours vôtre, quoi qu'il arrive. Ceux qui ont armé vôtre clemence à la ruine de vôtre sang, m'ont chassé de vôtre Cour, & de vostre Palais, jamais ils ne m'ont pû separer de vostre amitié. J'ai vécu jusques icy comme un pauvre banny, & quasi comme un mort entre les vivans. Si mes ennemis ne sont rassasiez de mes miseres, mon pere voilà que je tends mes mains toutes desarmées au commandement que la nature vous a donné sur moy, prest de vivre & mourir à vos pieds.

Le Roy, soit qu'il dissimulat sa passion, soit que veritablement il fut touché d'un tel spectacle de pitié, l'embrassa avec de grandes tendresses, lui disant: Ha! mon fils, que la mauvaise renommée vous avoit bien depeint autre que vous n'estes. Je vous asseure que cette confiance que vous m'avez témoignée, vous a mis aujourd'hui hors de tout soupçon. Vous soyez le bien venu, mon tres-cher fils, où avez vous laissé la Princesse vostre femme. Le Prince replique qu'elle seroit incontinent à la Cour.

Goisinthe ne manqua pas de se trouver là presente, & de témoigner à son beau fils toutes les courtoisies possibles: Ce qui assura tellement l'esprit d'Hermenigilde, qui s'épuroit déja de toutes ses deffiances, & se preparoit à mander bien tôt Idegonde pour venir à la Cour. Un amy toutefois lui dit à l'oreille, qu'il n'étoit pas besoin de se tant hâter, & qu'il falloit toûjours craindre *Une mer morte, un vieillard amoureux, & une maratre trop complaisante.*

SEC

SECTION IV.

Hermenigilde méchamment trahy.

CEtte parole ne fut que trop verifiée:car la detestable Goisinthe prevoyāt que si Hermenigilde r'entroit une fois bien avant dans l'esprit de son pere comme il y en avoit bien de l'apparence, il ne manqueroit pas de se vanger sur elle de l'affront commis en la personne de sa femme, & que s'il n'étoit prevenu en diligence, il pourroit découvrir ses artifices, & remuer tout son party : assembla un funeste conseil, où elle resolut de perdre ce pauvre Prince. Elle gagne des hommes infames, qui versoient dans les oreilles du Roy Levigilde tout ce qu'il leur plaisoit : elle suborne des témoins, elle fait produire des lettres, & forme une grosse calomnie, faisant entendre à son mary : Que cette reconciliation de son fils n'est qu'un deguisement pour mieux arriver au but de ses intentions. Qu'il a juré la ruine de son pere, & que son esprit est devenu si arrogant, qu'il ne le pourroit pas supporter à l'Empire pour compagnon. Que c'est une chose assurée que tous les Romains le portent au thrône. Qu'il a pratiqué l'alliance de l'Empereur de Constantinople, dont on produit lettres expresses ; & pour montrer que c'est une affaire déja faite, il a delegué sa femme, qui est un esprit artificieux & remuant en Afrique, pour de là passer à Constantinople, & amener toutes les forces de l'Empire pour fondre sur l'Espagne : Qu'il n'y avoit autre remede que de prevenir au plûtost son dessein, & lui faire sentir ce que peut une douceur méprisée.

Elle en disoit tant, & de vrai & de faux, & ses commis étoient si stilez à forger divers ombrages, &

representer mille rencontres d'affaires qui sembloiét confirmer cette conjuration; qu'enfin Levigilde conçoit une phrenesie plus grosse qu'il n'avoit fait auparavant, & ayant declaré son fils criminel de leze-Majesté, le fait prendre subitement, & enfermer en une étroite prison. Ce fut une chose pitoyable de voir ce Prince, un esprit tout innocent, qui fut saisi au milieu de toutes les belles réjoüissances de la Cour, qu'on avoit dressées pour honorer sa venuë, qui fut trahy lors qu'il y pensoit le moins, & traité avec tant de cruauté, laquelle est fort naturelle à l'heresie, qu'aprés l'avoir couvert d'un cilice on le chargea tellement de chaines qu'il en étoit tout courbé, sans pouvoir aucunement lever la teste.

Il connût bien de là que son heure étoit venuë, & renonçant à tous les plaisirs de la vie, commença à se preparer courageusement à la mort. Le Roy accompagné de quelques Commissaires, ausquels il avoit donné charge d'instruire son procez, le voulut voir, & le voyant se laissa incontinent transporter à de grandes émotions de colere, l'appelant ingrat, parricide & scelerat. Le Prince répondit doucement: *Monsieur, si je sçavois deviner je sçaurois ce que j'ay fait, & dequoi je suis accusé, mais puisqu'il ne me vient rien autre chose dans l'esprit: je mourrai dans le silence.* Le pere replique, que sa mauvaise conscience lui en disoit assez, & qu'il ne sçavoit que trop les desseins qu'il avoit eu sur l'Etat & sur la vie de son pere, qu'il parlat franchement, & s'il avoit dequoi se justifier en ces articles, qu'il l'entendroit volontiers.

Hermenigilde fit alors cette apologie, que j'ay couché autrefois en un écrit Latin, approchant le plus probablement que j'ai pû de ses intentions, & de ses termes, je l'ai voulu rendre icy en nôtre langue, pour n'en point frustrer mon Lecteur.

Monsieur,

Monsieur, dit le Prince, la preuve de mon innocence est aussi aisée que la deffense en est difficile. J'avois mis aprés Dieu, toute ma confiance en vôtre Majesté, pour étouffer la flamme d'une cruelle envie, dont vous me voyez investi & quasi déja fumant. Je m'attendois d'implorer vôtre nom, de reclamer vôtre puissance, & de vous avoir pour témoin de ma fidelité indignement traittée par la médisance. Et maintenant je vous ay pour ardent accusateur, & un Juge tres-severe, mais qui plus est, pour un pere irrité. Vous m'avez fait prendre quasi jusques à la table du festin que vous m'aviez preparé, pour la conjoüissance de mon retour, vous m'avez fait dépoüiller de la pourpre, lier & enchaîner comme un forçat : Je crains que la justification de mes actions ne soit la condamnation des vôtres ; & qu'en voulant deffendre mon innocence, je ne sois contrain d'accuser la faute de mon pere, ce qui m'est un des plus grands supplices que je sçaurois endurer. Toutefois puis que vous me le commandez je parlerai, non pas qu'aux termes où sont les affaires je puisse rien esperer de mon discours, ny de mon silence ; mais quoi qu'il arrive je répandrai dans vos oreilles les dernireres voix de mon sang. Car si mes accusateurs ne demandoient autre chose que ma vie, je la leur donnerois volontiers sans replique : mais voyant qu'on veut attacher l'infamie jusques dessus mes cendres, je prie vôtre Majesté d'entendre ce peu de paroles que j'ay à lui dire.

Il ne s'agit point d'un crime nouveau, il y a fort long-temps que la Reyne vôtre femme, & nôtre marastre Goisinthe à commécé d'ourdir cette toile contre mon frere & moi ; pour priver vôtre Sceptre de ses legitimes heritiers, & donner vôtre Couronne en proye à son ambition. Pleût à Dieu que je peusse

maintenant tirer de l'autre monde la sainte ame de ma defunte Mere, pour assister à ce jugement ! elle parleroit & je me tairois, elle feroit resouvenir vôtre Majesté comme étant aux approches de l'heure fatale qui nous a ravi cette grande Reine, elle embrassa mon frere & moi, en vous priant par vos chastes amours, & la foy inviolable de vôtre mariage de nous servir de pere & de mere.

Nous étions alors en âge où nous ne sçavions encore sentir ny plaindre ce que nous perdions: neantmoins en vous voyant penchant sur son corps qui rendoit l'ame, & vos yeux tous larmoyans: nous donnâmes nos larmes enfantines à sa memoire, comme un juste tribut de la nature. Mais vous prenant vos petits orphelins en vôtre sein vous leurs defendiez de pleurer, ce qu'à peine vous pouviez faire, & essuyant leurs larmes vous leur promettiez que vous leur serviriez desormais de pere par protection, & de mere par Indulgence.

Je suis crû depuis sous vos yeux, devidant le cours de mes innocentes années & je suis venu en âge capable de porter une partie de vos esperances. Aviez-vous rien pour lors au monde de plus cher que vôtre Hermenigilde ? Pour lui étoient les dignitez, pour lui les Empires, les guerres se faisoient par lui, & la paix se juroit en son nom. Hermenigilde étoit l'objet de vos pensées, l'entretien de vos discours, & le contentement de vostre cœur.

Vostre Majesté prit alors resolution de me marier comme j'étois encore fort jeûne d'âge. Vous me trouvâtes une épouse, qui étoit fille de Roy, sœur de Roy, niepce de Roy, mais qui surpassoit par ses vertus tous les titres des Royaumes. Ha! pauvre fille, qui eût dit alors que tu étois reservée pour le sujet d'une si piteuse tragedie ! On m'estimoit le plus heureux homme

homme du monde, puisque pour moi étoient nées tant de rares vertus & de perfections, que tout l'Univers avoit en admiration. Il faut confesser que j'ai aimé cette Princesse, non point tant par les voyes d'un amour ordinaire, que par un certain ravissement de ses vertus: car j'ai reçû la Foy par sa pieté, son exemple, & sa doctrine, tenant en son esprit le rang de mary, de disciple, & quasi de propre fils.

Là dessus Goisinthe a commencé de posseder vôtre cœur, & prendre l'ascendant dans vos affaires, changeant tellement vos volontez par ses artifices ordinaires qu'elle a tourné toutes vos anciennes amitiez en dédain, vostre confiance en ombrage, vôtre assûrance en inquietude, & vos douceurs, en empire. Cette femme m'a tellement persecuté, que je n'avois dans vostre Cour, ny veilles ny repos, ny recreation, ny affaires sans danger. Mais j'ai passé volontiers sous silence tout ce qui touchoit ma personne, jusques à tant qu'elle en est venuë à une actiō si barbare, qu'elle seroit suffisante pour justifier les Scythes, & les Tartares. Je n'ay point de parole pour la dire, ayant tant de douleur pour la sentir; c'est assez dit qu'on a veu une fille de tant de Rois foulée aux pieds d'une femme, (à qui je ne veux point reprocher sa naissance, parce qu'elle ne m'est pas assez connuë.) Une Princesse tres-innocente battuë jusques au sang par une marastre: Une Dame pleine d'honneur, dépoüillée de ses habits par des infames servantes, & plonger petit à petit dans un étang en une froide saison; pour lui faire consommer un martire, tel que les anciens Tyrans n'en ont gueres trouvé de plus cruel pour les femmes, se contentant souvent de leur donner la nudité pour supplice.

Quand je me fusse vangé d'une telle cruauté avec le

le fer, & les flammes, personne n'eust trouvé mes procedures injustes, ny mes pensées déraisonnables. Toutefois j'ai tâché de me guerir encore par le remede le plus ordinaire pour moi, qui étoit la patience. Je me suis retiré en silence en une ville que vostre Majesté m'avoit donnée pour appanage, resolu d'y passer doucement mes jours avec ma femme, tant que nous verrions cette face de la Cour si contraire à nos esperances.

Mais vostre Goisinthe comme si nous eussions fait un grand peché, de ne pas endurer qu'on nous plongeat le glaive jusques dans la gorge, a sonné l'alarme en vostre Palais, & puis par toute la Province, me declarant ennemi de la Patrie, voleur de la Couronne de mon pere, parricide, excommunié & ajoûtant d'autres mots encore plus injurieux contre moi & contre ma femme.

A la mienne volonté mon pere que vous eussiez plûtost écouté nostre innocence que servi sa passion, tout s'en fut mieux porté : Mais aprés avoir fait d'étranges levées, vous vintes fondre à Seville, pour m'assieger avec une si grosse armée que vous sembliez remuer tous les elemens contre-moi. Je le confesse, j'ai suivi alors l'instinct que Dieu donne aux animaux, mêmes les plus brutaux qui est de deffendre leur alliance, & leur portée, j'ai pris les armes, non pas pour vous offencer, mais pour me défendre moi & ma femme contre la furie d'une marastre, qui se servoit de toutes fléches pour nostre ruine.

Si est ce que voyant mes armes reduites en un tel point que je n'avois aucun moyen de m'échapper sans donner une bataille, qui ne pouvoit être que funeste aux deux partis, j'ai renoncé pour vostre respect jusques aux loix de la nature, & me suis venu rendre à vostre discretion. J'atteste tous les Autels,

le

le feu sacré & les Anges gardiens qui m'ont vû prosterné devant eux de la sincerité de mes intentions & des larmes que j'ai répandu pour vous n'en ayant point alors pour me pleurer moi-même.

Depuis vôtre Majesté a deputé mon frere pour me porter les assurances de son amitié : elle m'a apelé, je suis venu, j'ai supplié, elle m'a reçû : Je me suis jetté à ses pieds, elle m'a relevé avec tant de caresses & tant de signes de bien veillance, que je n'en pouvois chercher davantage pour ma seureté :

Je demande qui a changé vos affections ? qui a terni vos joyes, & seché les oliviers de la paix, sinon celle qui ne m'ayant pû perdre les armes en la main, veut avoir mon sang par forme de justice ?

Voilà mon procés & mon crime, voilà tout ce qui m'a fait couvrir de cilice, & enchainer de ces chaines qu'on avoit destiné pour les forçats.

Le Pere qui étoit un esprit boüillant l'interrompt là-dessus, & lui demande où étoit sa femme ? S'il ne l'avoit point envoyée en Afrique, pour passer de là à Constantinople ? Le Prince répond, qu'il avoit seulement projetté cela en son esprit ; non à autre intention, que pour adviser à la seureté de sa personne, ne sçachant pas encore quel cours prendroient les affaires, & que les evenemens lui ont appris qu'il avoit été plus sage en ses conseils, mais moins heureux qu'il ne pensoit.

Le Roy insiste, & l'interroge s'il n'avoit pas traité d'alliance avec l'Empereur Tybere : il repliqua là dessus, qu'il n'avoit jamais traité autre alliance que pour tirer de lui quelques troupes pour la defence de sa vie ; & qu'aussi-tôt qu'il avoit veu ouverture à la paix, il les avoit congediées, resolu de ne s'en plus servir. On le pressa puis aprés sur diverses questions qu'il paya de reponces fort perti-

nentes, monstrant assez clairement au miserable pere, les couleurs & les pretextes dont on se servoit pour le ruiner, si la passion ne lui eût formé la taye sur les yeux.

Enfin voyant qu'il ne pouvoit convaincre son fils d'avoir rien remué depuis l'accord qui s'étoit passé entre eux deux, il fit une forte saillie, & lui demanda qu'il répondit franchement un mot sur lequel il vouloit fonder tout ce procez, c'est à sçavoir : S'il n'étoit pas Catholique Romain, c'est ce que j'avouë mon pere, dit le Prince, ce que je publie, & ce que je proteste : car de fait c'est un crime qui fait pâlir les Juges & rire les criminels, dont l'accusation est un vœu que toutes les grandes ames voudroient professer, & la peine une felicité que les Martyrs ont achetée avec tout leur sang. Ie voudrois mourir cent fois s'il se pouvoit faire pour la gloire de ce beau Nom, aussi-bien est-ce trop peu d'une bouche pour confesser les loüanges de Dieu, commandez si vous voulez qu'on hache & qu'on déchire mon corps pour la confession de la foy Catholique, & alors j'aurai autant de bouches que de playes pour loüer mon Sauveur, & toutes ces playes seront comme des portes de sang pour donner passage à mon ame, au lieu où elle est attenduë d'une si bonne compagnie.

Le pere dit là-dessus, qu'il étoit devenu fol, & que personne ne haïssoit la vie sinon celui qui en avoit mal-usé. Le fils repartit, que le mes-usage avoit été dans l'heresie, dont il se repentoit. Et sur l'heure les Gardes reçûrent commandement de le ramener en prison, où il se sentit si consolé des visites de Dieu, que trouvant avec extréme peine le moyen de faire tenir une lettre à sa chere Indegonde, il lui écrivit en ces termes.

SECTION XVI.

Lettre d'Hermenigilde à sa chere épouse Indegonde, & sa genereuse resolution.

Ma sainte Maistresse, de qui j'ai reçû la foy, & la vraye connoissance de Dieu, je vous écrits ces lignes, couvert d'un cilice, & chargé de chaînes, au fond d'une obscure prison pour la deffense de la Religion que vous m'avez enseignée. Si je ne sçavois par experiance la force invincible de vostre cœur, & la resolution que vous apportez aux affaires qui touchent le service de Dieu, je vous eusse dissimulé mon état, pour ne point attrister des objets qui sont sensibles à la nature.

Mais ma tres-chere épouse, vous avez le front trop noble pour rougir de l'ignominie du Crucifix, & le courage trop bien assis pour refuser de prendre part aux livrées du Sauveur du monde. Je vous proteste sur mon honneur, que jamais je ne m'étois pû figurer, qu'il y eût du contentement à souffrir ce que j'endure, quand vostre innocente bouche me prêchoit la gloire des souffrances, dont vostre corps avoit esté déja glorieusement couvert. Mais depuis ma prison j'ay experimenté des consolations de Dieu si delicieuses, que je ne pense plus qu'on puisse recevoir au monde d'autres avant-gousts du Paradis. Vous n'ignorez pas que ma vie, & ma conversation qui a esté si long-temps dans l'erreur, & la vanité, n'avoit pas merité ces advãtages: mais vos tres-pures mains que vous avez tant de fois levées aux Autels pour mon salut, m'ont obtenu ce qui étoit par dessus mon merite, & toutes mes esperances.

Le Roy mon pere ma voulu oüir, & j'ai plaidé ma cause.

cause dans les fers avec une si grande assistance de la divine bonté, que je me suis iustifié de toutes les charges qu'on m'imposoit, & ay mis l'affaire en un tel point, qu'on ne m'accuse plus comme voleur & comme homicide, mais comme Catholique.

I'attends bien-tôt mon Arrest, & je ne pense pas qu'on m'ait mis en l'état où je suis pour me sauver la vie; mais je crois fermement que ce sera la derniere Lettre que vous recevrez de ma main. Ie supplie vôtre cœur fidelle, que comme en cette action qui fermera ma vie, je ne pretens rien faire indigne de vous, aussi de vostre costé vous ne fassiez rien indigne de moi, trahissant le bon-heur de ma mort par des larmes, qui seroient moins honorables à la condition où Dieu m'a rangé. Ie mets entre les mains de la sainte Providence divine, & vous & vostre petit Hermenigilde, l'unique gage de nos saintes amours.

Sauvez-vous, ma chere Dame, & prenez aprés ma mort la route de Constantinople, pour vous rendre au Palais de l'Empereur Tybere, qui est un bon Prince, & tres-Catholique. Ie vous recommande ma pauvre ame, le corps deviendra ce qu'il plaira à mon pere. Si le changement des temps & des affaires vous ramene en Espagne pour y tenir le rang que vous y meritez, mes cendres se réjoüiront encore à l'odeur de vos vertus. I'espere que ma mort ne sera pas inutile, & que Dieu s'en servira même pour le bien du Royaume, vous sçavés combien de fois je vous ay ouy dire, que vous eussiez voulu acheter son salut par vostre sang, & vous y en avez déja employé une partie, c'est mon tour à faire le reste sur un échaffaut; & en quelque lieu que vous soyez je me promets d'être fort particulierement assisté de vos tres-saintes prieres.

La bonne Princesse ne reçoit cette lettre qu'avec les nouvelles de la mort, comme nous dirons incontinent

continent: mais dans cét intervalle du temps, Recarede le jeune frere d'Hermenigilde, extremement affligé de ce qu'ayant esté mediateur de cette paix fourrée, il la voyoit aboutir en une tragedie si déplorable, s'en va jetter aux pieds de son pere, le priant avec aboudance de larmes & de cris, ou de luy donner le coup de la mort de sa main, ou de sauver la vie à son frere. Le pere lui dit :

[Qu'il étoit un furieux,& traitre à sa fortune,& qu'il devoit laisser faire la justice, laquelle luy vouloit donner une couronne. Que son frere monstroit bien qu'il estoit ennemy de son pere, & de l'Estat, puis qu'il ne vouloit pas en sa consideration,renoncer seulement une phantôme de Religion. Qu'il ne s'agissoit plus que de ce poinct, & s'il luy pouvoit persuader de raison qu'il étoit prest de luy sauver la vie.]Recarede se fait fort de le gagner, & demande congé d'aller en la prison,ce qui luy fut accordé.

Le jeune Prince voyãt son frere couvert de ce cilice, & courbé sous les fers, fut si surpris de ce spectacle, qu'il demeura long temps muet comme une statuë:mais enfin rompant son silence avec un grãd soûpir. [Ha mon frere (dit il)c'est moy qui vous ay trahy; c'est moy qui vous ay couvert de ce funeste sac, c'est moy qui vous ay lié & garroté de ces cruelles chaines qui étoient faites pour les pẽdarts, & non pour vôtre innocence. Mon frere voilà mon poignard que je vous presente,vengez-vous sur ma teste criminelle,je suis assez coulpable d'avoir produit d'une bonne intention de si mauvais effects.]

Hermenigilde le regardant d'un œil paisible, répond.[Mon frere,qu'avez-vous à vous affliger,je ne sçay que trop vôtre innocẽce:Quelle innocence,replique l'autre,si sans y penser,je suis cause de vôtre mort par ma desastreuse Ambassade:Mais mõ frere,

puis que vous estes reduit à cette extrémité ? je vous prie quittez ce nom de Catholique: ou si cela vous semble indigne de vostre constance, dissimulez pour quelque temps, & contentez le Roy mon pere, & le vôtre, qui ne cherche plus, de vous autre satisfaction.

Le bon Prince repartit; Ha ! mon frere, qu'avez-vous dit? vous m'avez persuadé fraichement un acte de pieté; au peril de ma vie, ne pensez pas me persuader maintenant une impieté, quand il y iroit de toutes les vies & de tous les Royaumes du monde. Voicy le temps pour vous de regner, & pour moy de mourir. Ie meurs volontiers pour l'honneur que je dois à ma Religion, pour laquelle je voudrois mourir mille fois, si cela se pouloit faire. Ie n'accuse ni vous, ni mon pere, pour lequel j'ai plus de cõpassion que pour moy méme, & je vous conseille de luy rendre tous les devoirs de pieté dãs le declin de son âge, où il est entré. Quand à notre belle-mere je vous supplie d'endurer plûtost son naturel, que de venger ma mort, c'est à faire à Dieu à prendre connoissance des injures, & à nous de les supporter: Lors que mon ame aura quitté ce miserable corps, elle priera perpetuellement pour vous, & j'espere, mon cher frere, que vous renoncerez enfin ce petit libertinage qui vous entretient en la secte des Ariens, & si les mourans ont coustume de deviner, je vous dis qu'estant converty à la foi, vous jetterez les fondemens de la Religion Catholique dans tout ce Royaume, que je vay arrouser de mon sang]

Recarede fit toutes les supplications dont il se pouvoit aviser, sans jamais ébranler la constance de son frere ce qui piquoit fort le Roi Levigilde, & le portoit à des resolutions bien sanglantes. Toutesfois ceux qui lui pouvoient encore parler avec quelque liberté, luy conseilloient de ne rien precipiter

piter en une affaire de si grande consequence, disant qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'Hermenigilde eût pris quelque dessein contre la vie & l'état de son pere, puis qu'il estoit venu si franchement se pesenter a sa simple parole : Que ceux qui se sentent coulpables n'ont garde de se venir brûler comme papillons à la chandelle : Que son visage à cette entreveuë estoit trop serein, sa parole trop naïfve, ses deportemens trop candides pour couvrir une si noire méchanceté. Et quant au changement de secte, que ce n'estoit pas merveille, si le Roy luy ayant donné une femme Catholique, il en avoit pris la Religion avec l'amour : Que c'estoit une complaisance d'amant que l'âge flesc hiroit, que l'experience adouciroit, & que la prudence enfin effaceroit. Qu'il avoit maintenant plus besoin de Docteur que de bourreau, puis que les sentimens de Dieu se couloient au cœur par le moyen de la langue, & non pas à coups d'épée.

SECTION XVII.

Mort d'Hermenigilde.

LA faction de Goisinthe emportoit par dessus toutes considerations; & ne cessoit de remontrer aux oreilles du Roy, qu'Hermenigilde n'étoit pas un criminel, dont on ne deust apprehender la puissance : que son crime n'estoit pas tel qu'on luy peust promettre impunité. Que les loix du pays n'avoient jamais supporté de semblables attentats. Qu'il avoit violé le droit divin & humain devenant deserteur de sa patrie, apostat de sa religion, rebelle à la puissance de son pere : en telle sorte que pour rendre sa playe incurable, il avoit changé tous les lenitifs en venin,

Qu'il avoit levé les armes contre son Seigneur, sans respect de son âge, de son nom, de la majesté du Royaume, de la voix de nature, qu'il n'y avoit que le desespoir de ses affaires qui les luy avoit arrachées des mains. Qu'il avoit eu communication avec les ennemis de l'Estat, desquels il s'estoit fait confident & compagnon. Et maintenant pour être aussi impudent à defendre un crime, que hardy à l'executer, qu'il rejetoit toute la faute de ses conspirations sur la Reine sa belle-mere, & sur le mariage de son pere, se monstrant si superbe dans sa misere, qu'on ne pouvoit attendre qu'une tyrannie de sa prosperité : Car c'estoit bien estre arrogant jusques à la stupidité, que de vouloir retenir un phantosme de pieté, contre toutes les volontez de son pere:& que jamais il ne seroit si constant en sa superstition & s'il n'avoit lié tous les interests de sa fortune avec les Catholiques ennemis du Royaume, que si on n'y mettoit ordre on se priveroit desormais de la puissance d'en deliberer, lors qu'on luy auroit donné tout pouvoir d'executer.

La credulité du malheureux pere fut si fort assiegée de ces discours, qu'il se resolut de franchir le saut : tellement que de nuict, qui estoit la veille de Pasques, il depéche un Commissaire en la prison avec un bourreau, pour luy signifier qu'il eust à se resoudre promptement, & choisir ou la vie & le sceptre, retournant à la Religion des Ariens, ou la mort demeurant en la Catholique : qu'il avoit une espée, & une couronne devant les yeux, l'une pour la gloire & l'autre pour le supplice, qu'on luy remettoit le choix entre ses mains.

Hermenigilde fit réponse qu'il avoit desia assez éclaircy ses volontez sur ces articles, qu'il mourroit plûtost de mille morts, que jamais se separer de la

Religion

Religion qu'il avoit embrassée avec toute raison & consideration. Le Commissaire repart ; *Le Roy vostre Pere m'a donné charge qu'en cas de refus je procede à l'execution de l'arrest qu'il a rendu contre vous.* *Quel ?* (dit Hermenigilde) *Il vous a condamné par expresse sentence à avoir la teste tranchée cette nuit en la prison mesme où vous estes.* Là dessus, le Saint, mit les genoux en terre, & dit.

Mon Dieu, mon Seigneur, je vous rends graces immortelles ; de ce que m'ayant donné par le moyen de mon pere une vie caduque & miserable qui m'estoit commune avec les moucherons & les fourmis, vous me rendez aujourd'huy par ses arrests une vie noble, heureuse & glorieuse à toute eternité.

Puis s'étant levé, il demanda au Commissaire qu'il lui fisse venir de grace un Prestre Catholique, pour recevoir sa confession, & le disposer à la mort. Celuy-cy lui répondit, que cela étoit tres-expressément defendu par le Roy son pere ; mais que s'il vouloit un Evesque Arien, il l'auroit à discretion. *Non* ; dit il, *car j'ay detesté, & je deteste encore l'Arianisme jusques à la mort, puis que mon pere me refuse une grace, qu'on a coustume d'octroyer aux criminels, je mourray n'ayant autre temoignage que celuy de ma conscience.*

Ce qu'ayant dit, il s'agenoüilla derechef & fit sa confession à Dieu, priant long-temps pour son pere, sa belle mere, tous ses ennemis, & nommant encore à la mort le nom de sa chere Indegonde, à laquelle il confessoit avoir des obligations incomparables : puis aprés avoir recommandé son ame à Dieu, sous la garde de la tres sainte Vierge, des bons Anges, & de tous les Saints; il tendit le col au bourreau, qui lui fut tranché d'un coup de hache.

Autant d'estoiles qui luisoient pour lors au Ciel

dans le profond silence de la nuict ce furent autant d'yeux ouverts sur le sacrifice sanglant de ce Prince tres innocent, à qui un miserable pere osta par la main d'un bourreau la vie qu'il luy avoit donnée. Si sa condition eust esté capable de larmes, les tigres mesmes l'eussent pleuré, voyant tant de pieté, tant de foy, tant de bonté, & tant de valeur, eclypser dans un sang si precieux, en un âge si florissant, en une fortune si remplie d'esperance.

Les nouvelles de cette mort vindrent trouver Indegonde, qui estoit encore en Afrique, où elle receut aussi la derniere lettre que son mary luy écrivit de sa prison.

Les filles qui estoient autour de sa personne commencerent à faire de cris effroyables comme si elles mesmes eussent esté condamnées à la mort: mais la courageuse Indegonde baisant la lettre de son cher espoux, puis l'ouvrât avec une singuliere reverence, & lisant ces dernieres paroles qu'il avoit quasi trempées dans son sang, s'escria:

Ha! cœur genereux & fidelle, vous avez fait tout ce que pouvoit faire un homme de bien. Vous avez bravement combattu. Vous estes arrivé heureusement à la Couronne. On ne peut rien desirer en vous que l'imitation de vostre constance.

Mes filles, qu'avez vous à pleurer? c'est aujourd'huy que je suis Reyne, & que je m'estime la plus triomphante femme de l'Univers, pour avoir un mary martyr dans le Ciel. Donnez-moy des roses & des fleurs de lis, que je couronne son image, & que j'honore pour le moins de ces témoignages une ame qui nous a laissé de si douces odeurs de ses vertus.

Elle avoit auprés de soy son petit Hermenigilde, qui s'en alloit mourant à cause de la fatigue du chemin qui avoit esté un peu rude à la delica

delicatesse de son âge. La mere le regardant.

[Allez, mon fils, luy dit-elle suivez vostre bon pere : Dieu vous a fait une grace dans le berceau qu'il ne fait pas à tous les enfans, qui est d'estre banny pour la Foy, & de prendre part au martyre de celui qui vous a engendré. Allez mon petit innocent, vous resioüir avec les autres, devant l'Autel de l'agneau : Vostre mere ne restera guere à vous suivre.]

L'enfant deceda bien-tost apres, & la bonne Princesse ayant long-temps combattu d'une f çon imperieuse contre les sentimens de la nature, sentit tout à coup des sanglots tranchans, & une grosse ondée de larmes qui couloit de ses yeux contre sa volonté, & là dessus elle dit doucement :

[Helmes larmes, quelle bien-seance pouvez-vous avoir en pleurant un martir ? Mon Dieu, s'en est fait, le pere & le fils sont desia logez, il ne reste plus qu'à prendre la mere, Voila deux parties du monde, l'Europe & l'Afrique que j'ay remplies de mes miseres, si vous voulez que je passe encore en Asie, vôtre volôté soit faite: Mais je ne suis plus rien qu'un fardeau inutile à la terre : que fais-je icy ? I'ay devuidé toute la trame que vous m'aviez donnée, j'ay consommé toutes les esperances du monde, qu'arrestez-vous, mon Dieu, à prendre mon ame que je porte sur les levres.]

Elle fut exaucée : car dans peu de jours s'estant toute consommée d'amour, de travail & de desirs, apres une mort tres-exemplaire, elle fit son tombeau en Afrique.

Que dirai-je icy, & que feray-je pour fermer ce discours ? nous avons tous quelques tendresses naturelles au fond de l'ame, & quelques sentimens humains, qui alterent la force de nostre jugement ?

Ma plume ne peut quasi passer cette histoire,qu'elle ne mesle les eaux de ma teste avec son ancre, & peut estre aussi mon Lecteur, ne la pouvez-vous lire sans compassion. Il vous semble que ces chastes amours d'Hermenigilde & d'Indegonde soient trop infortunées, que tant de vertus soient cruellement traictées, que de si nobles courages ayent rencontré une fortune marastre, hydeuse, & persecutante jusques au tombeau. Vous voudriez voir ces grandes ames apres tant d'orages, tant de foudres, & tant de tourbillons, arrivées à un port de quelque grande felicité temporelle. Vous leur voudriez voir des couronnes sur la teste, des sceptres dans les mains, des Provinces fleurissantes en leur domaine, des prosperitez toûjours riantes en leur maison, des amours sans ennuy, des desirs sans refus, des affaires sans trouble : des grandeurs sans changement, des plaisirs sans amertumes, & une longue posterité toute chargée de couronnes. Il vous fasche que ce pauvre Prince ait pasé en la façon que passeroit une perle grillée du foudre à sa naissance,ou comme une aigle estouffée dans la coque. Vous pleurez cette bonne Princesse,de ce qu'étant née en France elle meurt en Afrique, separée par le glaive,d'un mary qui l'aimoit si tendrement, privée d'un fils qui donnoit tant de bonnes esperances, abandonnée de tous ses proches, sinon de quelques pauvres Damoiselles qui l'ensevelirent, avec des regrets si pitoyables qu'ils pouvoiét émouvoir les monstres de l'Afrique à pitié.

Ah ! ignorans que nous sommes des choses de Dieu toûjours cloüez à la terre, & desnuez de ces semences de feu & de lumiere, qui bruslent sous les plus genereuses poictrines ! Tirons un peu le rideau & voyons à travers tant de nuages, un seul

rayon du sanctuaire. Quel tort a fait la Providence divine au Prince Hermenilgide, si pour une couronne qui est le joüet des vents, si pour un sceptre qui est le roseau du temps, si pour une vie qui est la fourriere de la mort, elle luy a donné des vertus, des delices, & des gloires qui passent le vol de nos pensées, qui tarissent nos bouches, qui devancent tous nos desirs : qui surmontent toutes nos imaginations? Quel tort, si elle en fait un Saint, dont le nom est couché aux Martirologes, dont la memoire vit dans les escrits, dont la loüange fleurit dans les bouches, dont les paroles ne sont que respect, & les œuvres que benediction : pendant que sa marastre Goisinthe meurt comme une chienne, & s'ensevelit dans l'opprobre de son nom? Quel tort si elle fait que son pere, touché d'une vive repentance l'a justifié comme un innocent, pleuré comme un fils, invoqué comme un martyr, elle a sanctifié ses chaînes, consacré la tour de sa prison, eslevé ses cendres sur toutes les couronnes des Rois d'Espagne, si elle luy a donné des autels en terre, & une couronne de Beatitude dans le Ciel. Est-ce avoir méprisé sa vertu, negligé ses souffrances, desobligé sa constance, & frustré ses travaux.

Qu'eussiez vous voulu que Dieu eust fait de la vertueuse Indegonde, une Reine delicate, ambitieuse, avare, dédaigneuse, qui n'eust craché que dans l'or, cheminé sur les roses, volé sur les testes des hommes, pourry dans des delices? Combien y en a t'il de semblables, qui ont taché leur nom d'opprobres, lassé la terre de leur importunitez, & étonné la posterité de leurs deportemens, & peuplé l'enfer de leurs crimes?

Mais celle-cy pour avoir esté espurée dans les braises ardentes de la tribulation, est sortie des mains

main de Dieu comme un vaisseau de gloire, pour faire éclater son lustre à la face de tous le siecles.

Ha! mes Dames, qui lisez cét escrit,& qui vous flattez quelquefois du tiltre de vertu, dans quelques menuës routines de devotion, qui n'ont rien que l'écorce, quel exemple de pieté voicy ! quel miroir ! quelle perfection ! mon œil s'ebloüit en contemplant ses actions, & ma plume se perd en escrivant ses loüanges ?

Quel courage ! qu'une fille âgée de quinze ou seize ans, entre dans un Royaume avec intention de le conquester à Dieu, bien autrement que les Cesars qui l'ont tant de fois devoré par ambition ? Quelle prudence à suporter la conversation d'une marastre tant qu'elle n'en vouloit point à sa Religion! Quelle liberté d'esprit,& quelle force de paroles à defendre sa foy aussi-tost qu'elle se vit attaquée en cette vertu, qui luy estoit plus chere que la prunelle des yeux! Quelle patience d'endurer qu'on la traînast sur le pavé par les cheveux, qu'on la battist jusques au sang, qu'on la jettast dans la riviere, qu'on la traittast comme la boüe de la terre, pour l'honneur de Iesus-Christ, sans quereller personne, sans se plaindre, sans se picquer, sans mesme dire à son mary, dans le sein duquel elle versoit ses plus secrettes pensées, la disgrace qu'elle avoit receuë, de peur de rompre la paix avec une personne qui meritoit la haine de tout le monde ? Quelle sagesse, quelle grace, quelle eloquence apporta-elle à la conversion de son mary ! quel amour pour son ame, quel zele pour son salut, quel souci pour sa conduite ! Quelle authorité d'arrester d'une parole les armées du pere & du fils toutes prestes à se choquer ! quelle resignation de ses propres volontez en cette derniere separation d'avec son mary, & quel

cœur

cœur de diamãt contre mille marteaux de douleur, pour prendre en gré une mort si sanglante, si tragique, si pitoyable! de se voir en mesme temps privée d'un fils, & d'un mari, & de toutes les choses du mõde, offrant à Dieu dans tous ses tourmẽs l'obeïssance de son cœur, les loüanges de sa bouche, & des victimes de toutes les parties de son corps?

Quel triomphe, qu'apres sa mort son beau frere qui avoit participé à ses bonnes instructions, en cõsideration d'elle & de son mary, se convertit entierement à la foy Chatholique, changeant toute la face du Royaume r'appella les bãnis, remit les Evesques en leurs sieges, la Religion en vigueur, les loix en authorité, & la Province dans la paix.

Quel miracle, de voir la sage Indegonde au haut de tous ses trophées, dont elle fait hommage à Dieu en la gloire des Saints, comme nous luy rendons icy les offres de nos tres humbles services!

Voicy les bornes que je m'estois proposez pour mettre fin desormais a des histoires, apres avoir jugé qu'il estoit plus à propos, & plus sortable à mes occupations de me racourcir en ces quatre modelles, que de m'estendre sans fin: Encore a ce esté avec peine que je me suis resolu de produire ce second Volume parmy les devoirs de nos fonctions ordinaires, y estant sollicité par des prieres qui tenoient quasi le rang de commandement.

Et je dirois bien que je serois stupide ou ingrat, si je ne confessois avoir esté fort incité à continuer ce travail par les honorables remonrãces que Monsieur l'Evesque du Bellay m'en a faites dans ses œuvres: je ne pouvois faire trop d'estime de sa recommandation en tel sujet; car c'est bien l'un des plus vigoureux & des plus feconds esprits qui ait jamais manié la plume. A voir le nombre de ses livres

on



TABLE DES MATIERES
plus remarquables contenuës en ce Livre.

A

B

Belle

G

O

P

R

S

T

V

FIN.

